Ad clinici castrensis munus rite obeundum idonei esse nequeunt qui artis elementa primoribus labiis, ut dici solet, delibarunt, & laurea donati pagos petunt ibique ad aliquot annos alienis periculis praxim aliquam addiscunt. . . . .

In Castris non exlex, non temera, non rudis & irregularis, ut vulgo creditur, sed expedita debet esse medendi methodus; certis non omnibus uti licet remediis, plurima desunt; præcipites mutationes reddunt occasionem præcipitem, experimenta periculosa; inopini casus & frequens castrorum mutatio tum medicum, tum ipsos ægros impediunt opportuna facere . . . . qui hîc exercet clinicus certe oportet versatum esse. *Ramazzini.*

TRAITÉ

MÉDECINE D'ARMÉE,

OU

TRAITÉ DES MALADIES

LES PLUS COMMUNES PARMI LES TROUPES, DANS LES CAMPS ET LES GARNISONS.

PAR M. MONRO, MÉDECIN DES ARMÉES BRITANNIQUES.

Traduction de l'Anglois, avec des Augmentations considérables par M. LE BEGUE DE PRESLE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur Royal.

OUVRAGE QUI CONTIENT,

1°. Des Recherches sur les progrès de la Médecine d'Armée, & le Catalogue des Livres publiés sur ses diverses parties;

2°. Les Moyens de fortifier & conserver la santé des Troupes dans les Camps & les Garnisons.

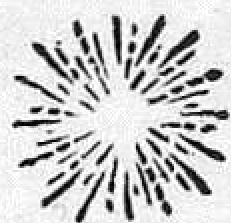
3°. L'Établissement & l'Administration des Hôpitaux militaires, soit fixes, soit ambulans, avec leurs Réglemens;

4°. Les Symptomes, le Traitement & les Remedes des Maladies communes parmi les Troupes dans les Camps & les Garnisons.

Quemadmodum sanitas custodiatur Exercitûs
Admonebo, locis, aquis, tempore, Medicina, exercitio. Veget.

TOME SECOND,

Contenant les Symptomes, le Traitement des Maladies, &c.



A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Quai des Augustins à Saint-Augustin.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Male cum his agitur
Quibus necessitas belli incumbit & morbi. Veget.

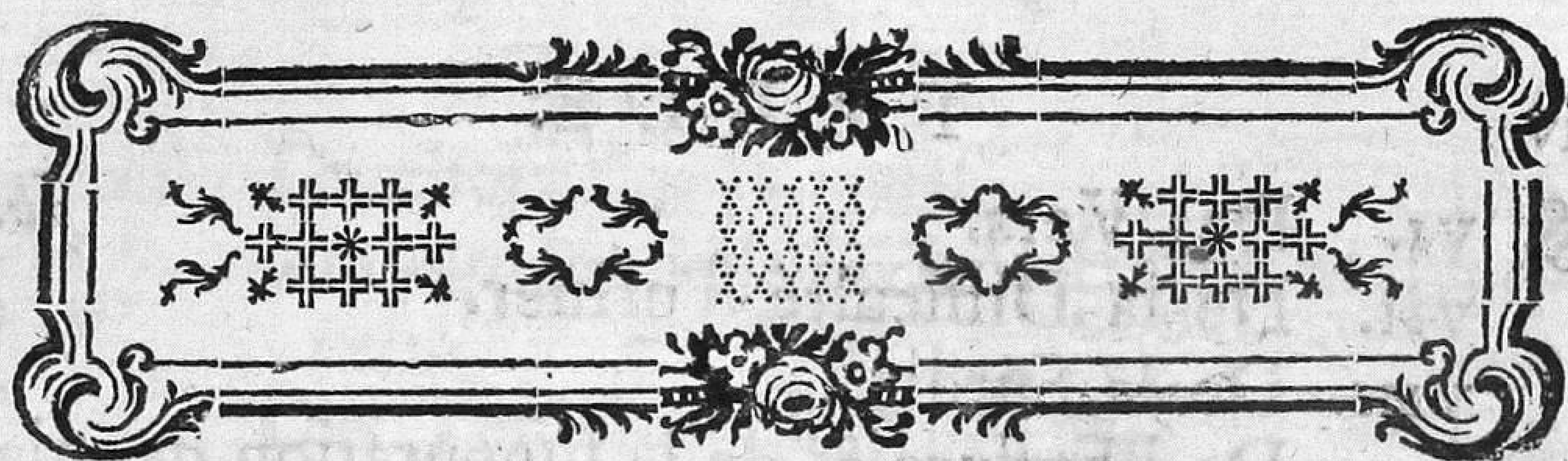


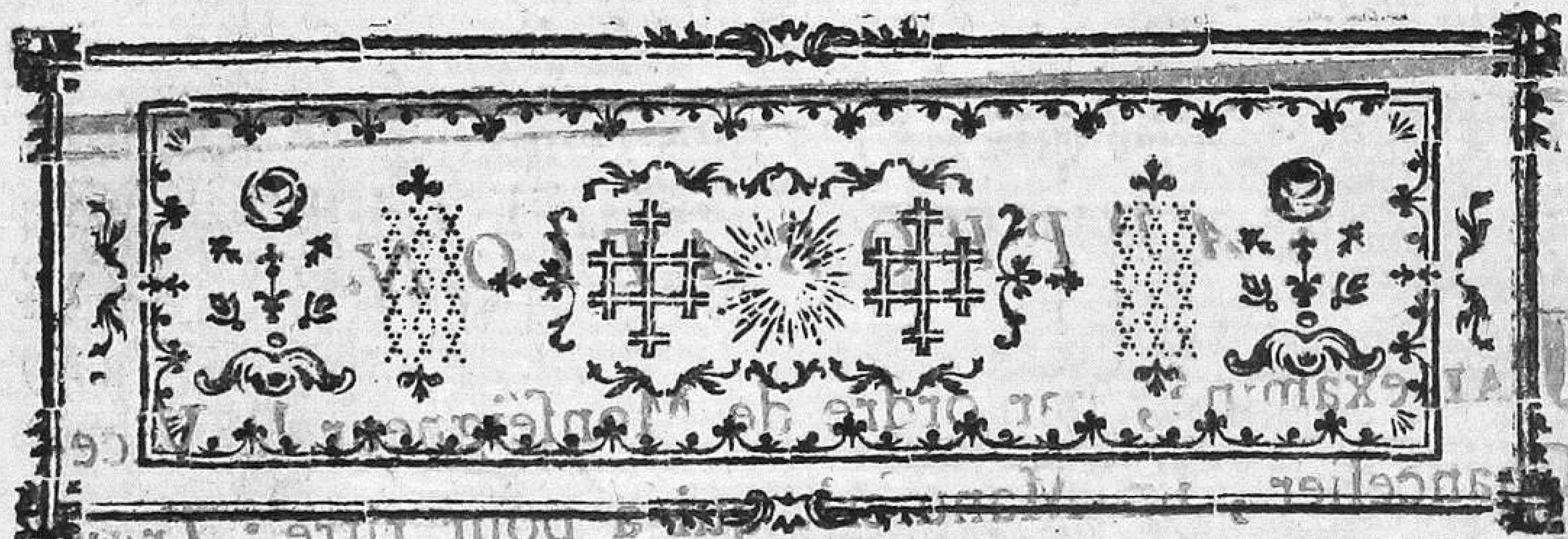
TABLE
DU SECOND VOLUME.

TRAITÉ DES MALADIES
COMMUNES
PARMI LES TROUPES DE TERRE.

Dans les Pays-Bas, la Bohême, l'Allemagne, la Hongrie, &c.

Fin de la Table du Tome second.





TRAITÉ DES MALADIES LES PLUS COMMUNES PARMI LES TROUPES DE TERRE.

MALADIES COMMUNES, PARMI LES TROUPES DE TERRE, DANS LES PAYS-BAS, LA BOHÊME, L'ALLEMAGNE, LA HONGRIE, &c.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fievre Maligne & Pétéchiale.

SECTION PREMIERE.

Ses Causes; Circonstances qui rendent la Malignité & la Contagion plus grandes, avec les moyens de diminuer l'une & l'autre.

LA fievre maligne & les flux de ventre commencerent à regner parmi les Soldats, durant l'automne

de 1760, tandis que les troupes confédérées Angloiſes & Allemandes, commandées par le Lord Granby, étoient campées ſous Warbourg, petite ville de la Weſtphalie ; l'armée combinée gardoit cette poſition depuis le commencement du mois d'Août ; & ce ne fut qu'au treize de Décembre qu'elle la quitta pour aller prendre des quartiers d'hiver. Pendant ce campement ſous Warbourg, il y eut des pluies qui durerent pluſieurs mois ſans diſcontinuer. Le camp, ainſi que les environs & les villages voiſins, étoient remplis non-ſeulement des excrémens des hommes & des animaux de cette grande armée, mais encore d'un nombre infini de cadavres des chevaux & autres animaux qui étoient morts, employés ou aux uſages militaires, ou à amener les fourages & les approviſionnemens de toute eſpece, enfin à faire le ſervice du camp. Outre cela il y avoit eu une action le 31 de Juillet, à peu de diſtance du lieu qu'occupoit l'armée, & les morts, dont le nombre avoit été conſidérable, ſe trouvoient à peine recouverts de terre.

Les ſoldats, & même les habitans du pays étoient réduits à l'état de miſére le plus affreux ; les uns & les autres manquoient de tout, & ſe voyoient en proie à une fievre maligne qui dépeuploit preſqu'entierement les villages.

On envoyoit une ſi grande quantité de ſoldats à l'hôpital, établi à Paderborn, qu'ils s'y trouverent ſerrés au point que la malignité de la fievre en fut augmentée, & cauſa la mort d'une multitude de malades.

Lorſque j'arrivai à Paderborn, au commencement du mois de Janvier 1761, la fievre étoit ſur ſon déclin dans les hôpitaux généraux, quoiqu'elle y regnât encore ; mais la ſortie d'une partie des convaleſcens, qui furent envoyés à Hervorden, ayant

desempli ces hôpitaux, la fievre devint moins commune, & il ne mourut plus que peu de monde. Les Gardes qui se mirent en marche le 11 de Fevrier, à dessein de faire une expédition dans la Hesse, nous laisserent la place nécessaire pour loger en ville tous nos convalescens, & diminuer le nombre des malades dans les endroits où ils étoient encore trop serrés. Cet arrangement fit cesser presque entiérement la fievre maligne dans tous les hôpitaux où on avoit envoyé ceux qui en étoient attaqués. Il y avoit cependant encore près de quatre cens malades.

Quand les gardes quitterent Paderborn, ils nous laisserent leurs malades, dont le soin appartenoit à l'hôpital général. Le premier régiment laissa soixante malades; le second vingt-neuf; le troisieme vingt-huit; & les grenadiers quinze dans les hôpitaux, qui avoient été formés pour chacun de ces corps. La plûpart de ces malades étoient attaqués de la fievre maligne. L'infection étoit si grande & tellement active, que malgré le soin que l'on prenoit de faire respirer un bon air aux malades, en renouvellant celui des salles des hôpitaux, & en tenant celles-ci aussi propres & le mieux airées qu'il étoit possible, & malgré l'attention que l'on avoit, de donner des couvertures propres & du linge blanc à chacun, & de ne pas trop couvrir les malades, néanmoins il en mouroit beaucoup; il se passa même quelque temps avant que nous fussions délivrés entiérement de cette infection. Le premier & le troisieme régiment souffrirent le plus, parce que tous les malades de chacun de ces régimens étant réunis dans le même hôpital; l'infection s'y entretint de maniere, qu'ils perdirent un tiers de ceux qui furent pris de la fievre maligne. En outre cette maladie attaqua beaucoup des gardes-malades, & des autres personnes qui faisoient le service de l'hôpital. Comme

il ne fut pas possible de faire avoir des hôpitaux particuliers aux malades du second régiment, non plus qu'à ceux des grenadiers, je les distribuai dans les divers hôpitaux que nous avions à Paderborn, & dans lesquels la contagion ne subsistoit déja plus. Ces malades étant ainsi dispersés, & tenus en même-temps avec la plus grande propreté, & à une aussi grande distance qu'il étoit possible, de ceux qui avoient d'autres maladies & qui composoient l'hôpital où on les recevoit, le second régiment & les grenadiers perdirent peu de monde en comparaison du premier & du troisieme régiment, & la maladie ne se répandit pas davantage.

Vers la fin du mois de Mai il fit fort chaud à Osnabruck, ce fut alors que la fievre maligne commença à se montrer dans une partie d'une grande salle, fort voisine du lieu où étoient les gens attaqués de maux vénériens, que l'on traitoit par la salivation, & qui n'étoit séparée de celle-ci, que par quelques planches minces de sapin. Ayant senti une odeur forte dans cet endroit, je présumai que la fievre étoit occasionnée par la mauvaise odeur qui venoit de la salle voisine, ce qui me détermina à faire nétoyer la salle employée au traitement par la salivation, & à ôter les malades des endroits qui étoient trop proches de cette salle infectée; j'ordonnai en outre, qu'on mît dans des chambres grandes & airées tous ceux qui se trouvoient déja attaqués de la fievre maligne. Par ce moyen l'infection ne gagna pas plus loin; & de six ou sept personnes qui avoient cette fievre, il n'y en eut qu'une qui mourut.

A la fin du mois de Juin, la température de l'air étoit fort chaude à Bilifield. La fievre maligne commença alors à se montrer dans l'hôpital, qui se trouvoit trop plein, parce qu'on y avoit envoyé de l'ar-

mée un plus grand nombre de malades, que nous n'avions de places convenables pour les mettre. Mais en peu de jours on y porta rémede en changeant l'hôpital de lieu, ce qui arrêta les progrès de la maladie : il resta dans l'hôpital qu'on quittoit dix malades, qui furent confiés aux soins d'un Aide-Chirurgien : la plûpart d'entr'eux étoient attaqués de la fievre maligne, & il en mourut douze.

Au commencement du mois d'Août, quelques personnes furent prises de la même fievre, à Munster, dans un des hôpitaux où les malades étoient beaucoup trop pressés, mais on arrêta également les progrès de la maladie en envoyant un nombre de convalescens loger séparément en ville.

En Novembre & Décembre 1761, ainsi qu'en Janvier, Février & Mars 1762, les troupes qui étoient en quartier d'hiver dans la ville de Bremen, envoyerent à notre hôpital des malades attaqués de la fievre pétéchiale. Les soldats étoient logés au rez-de-chaussée de maisons basses & humides, & attendu qu'on vendoit les viandes fraîches, & les vegétaux ou légumes si chers qu'ils ne pouvoient en acheter, ils étoient obligés de vivre la plûpart du temps de provisions salées. On disoit aussi la fievre pétéchiale commune parmi le pauvre peuple de la ville. Il y eut quelques personnes à qui cette fievre prit dans l'hôpital même, où elles étoient entrées pour une autre maladie ; mais comme la maison n'étoit pas trop pleine, & que nous avions un nombre de petites salles bien airées, l'infection ne se communiqua pas ; & il n'y eut qu'un ou deux malades de cette fievre, qui moururent durant l'hiver dans l'hôpital où je réglois le traitement.

Pendant l'été de 1762, nous n'eûmes que dix ou onze malades de la fievre maligne dans l'hôpital de Natzungen, & il n'en mourut qu'un seul.

Lorsque les troupes quitterent leurs cantonnemens au mois de Décembre 1762, & se rendirent sur les frontieres de la Hollande, le vingtieme & le vingt-cinquieme régiment d'infanterie laisserent en arriere à Osnabruck trente malades, cinq desquels avoient les symptômes de la fievre d'hôpital, quoiqu'il ne parut pas de taches ou pétéchies; trois en revinrent, & deux moururent subitement; ces derniers avoient été logés dans une grande chambre ouverte, (le seul endroit où nous avions pu les mettre), dont les fenêtres étoient brisées, pendant un temps très-froid & où il geloit. Au mois de Janvier 1763, nous eumes trois malades de la fievre d'hôpital avec des taches pétéchiales; ils guérirent tous trois. Cette fievre ne parut plus à Osnabruck, pendant le temps que nous y demeurâmes, c'est-à-dire, jusqu'au vingt-cinq de Mars.

SECTION II.

Ses Symptomes.

Les symptômes par lesquels la fievre maligne se déclaroit, n'étoient pas précisément les mêmes chez tous les sujets qu'elle attaquoit. A la vérité le plus grand nombre des malades se plaignoit de frisson, de froid, de douleur de tête & des autres symptômes que l'on regarde & décrit communément comme particuliers à cette fievre. Chez quelques-uns elle a commencé avec une douleur aiguë au côté ou dans une autre partie du corps, douleur qui étoit accompagnée des symptômes d'une violente inflammation. Dans d'autres elle s'est montrée avec les apparences d'une fievre ordinaire, d'une fievre lente, ou d'une fievre nerveuse, ce qui duroit un ou deux jours. Le sang que l'on tiroit à plusieurs de ces malades dans le

commencement de leur fievre ne paroissoit pas être très différent de son état naturel, cependant il y en avoit dont le sang étoit couvert d'une peau ou couenne très inflammatoire (*a*); mais quand la fievre subsistoit déja depuis quelque-temps, le sang étoit pour l'ordinaire sans consistence & de couleur livide, à moins qu'il ne fût survenu dans l'intervalle des douleurs ou points de côté pleurétiques, ou d'autres maladies de ce genre; car alors il étoit couvert de la croûte pleurétique.

Je crois pouvoir attribuer avec raison cette différence des symptômes, lors du commencement de la maladie, & les diverses apparences du sang, à ce que les malades qu'on envoyoit, parce qu'ils étoient attaqués de pleuresies, de fievre lente ou d'une autre espece, entrant dans des hôpitaux où il y avoit beaucoup de fievres malignes, leur maladie originelle ou primitive se changeoit en fievre maligne lorsqu'ils respiroient un air infecté de cette fievre, & qu'ils avoient

(*a*) J'ai souvent remarqué, dit M. d'Huxham, qu'au commencement d'une fievre maligne, le sang paroissoit couenneux ou visqueux, & que celui qu'on tiroit aux mêmes malades deux ou trois jours après étoit tout-à-fait appauvri, dissous, & ressembloit beaucoup à de la sanie. *Voyez*, *Traité des maux de gorge gangreneux*, pag. 459, de la Traduction Françoise des Œuvres d'Huxham. Il dit aussi dans son *Essai sur les Fievres*, chap. VIII, pag. 139, qu'il arrive fréquemment que le sang paroisse vermeil ou d'un rouge vif, dans le commencement des fievres malignes; mais que celui qu'on tire vingt-quatre heures après, est, pour l'ordinaire livide, noir & manque de consistence: fait-on une troisieme saignée? il est livide, absolument dissous & comme de la sanie. J'ai quelquefois observé que la nature du sang étoit tellement détruite, que ce fluide déposoit une poudre noire comme de la suie, & ce qu'on voyoit à la surface, étoit une sanie, corrompue & livide, de couleur verte, ou une gelée excessivement molle.

une ſi étroite communication avec les malades attaqués de la fievre maligne & de flux de ventre. D'autrefois un ſang qui n'étoit qu'acrimonieux, ſe trouvant mis en mouvement par la fievre qui attaquoit un ſujet, décidoit ſa maladie à être du genre de la fievre dominante; & j'ai toujours remarqué que les perſonnes dont la conſtitution avoit été alterée précédemment par des maladies, étoient plus ſuſceptibles de gagner cette fievre.

La fievre maligne ſe montroit ſous différentes formes. Quelques malades n'avoient qu'un pouls fréquent, accompagné d'une légere douleur de tête, & ne ſe ſentoient qu'indiſpoſés; ils avoient la langue chargée & blanche, de l'altération, de l'abbatement & de la langueur; ces ſymptômes, après avoir duré une ſemaine ou davantage, ſe diſſipoient, & il leur ſuccédoit un état d'inſenſibilité & d'indifférence générale, ou des ſueurs abondantes, qui étoient ſuivies d'un ſédiment abondant dans les urines. La plûpart de ceux qui avoient des ſueurs chaudes conſidérables, ſe rétabliſſoient, cette excrétion par la peau emportant la fievre. Ces ſueurs abondantes duroient douze ou vingt-quatre heures, & quelquefois deux, trois, ou même quatre jours. Il arrivoit rarement qu'il parût des taches à ceux qui n'avoient que peu de fievre; & on ne reconnoiſſoit en pareil cas que la maladie étoit une fievre maligne, que par les autres ſymptômes qu'avoient ces malades, & parce que la fievre maligne regnoit alors dans les hôpitaux. Le docteur Pringle a remarqué, avec raiſon, qu'il eſt difficile de découvrir le genre de ces fievres, dont les ſymptômes ſont peu marqués; & qu'on ne peut les reconnoître dans les hôpitaux, qui ſont très remplis, qu'en y remarquant des hommes languiſſants, & qui ne ſe rétabliſſent point, quoique la nature de la maladie pour laquelle ils

ont été reçus parût susceptible d'une très prompte guérison.

La fievre maligne se déclaroit le plus souvent par de violens symptômes ; la langue paroissoit seche & comme brûlée ; il survenoit un délire plus ou moins fort & d'autres symptômes : voici, d'après M. Pringle, ceux qu'on a observé le plus généralement dans les hôpitaux militaires, & pour ainsi dire, la marche commune de la maladie.

Lorsque la fievre maligne & pétéchiale, qu'on nomme aussi fievre d'hôpital, des camps, des prisons, vient lentement, les premieres choses dont se plaignent les malades, sont de petites vicissitudes de chaud & de froid, un tremblement dans les mains, quelquefois un engourdissement dans les bras, une foiblesse des membres, la perte de l'appetit ; & le mal augmentant durant la nuit, ils sentent une chaleur excessive, le sommeil devient interrompu & n'apporte aucun soulagement. Ces symptômes sont accompagnés d'une pésanteur ou douleur légere au front. Au commencement de la maladie le pouls est un peu plus vîte qu'à l'ordinaire, la langue se trouve blanche, mais il y a peu de soif. Dans ce premier temps de la maladie on ne se porte pas assez bien pour vaquer à ses affaires, ni assez mal pour garder le lit. Le changement d'air, & quelquefois une sueur suffisent pour dissiper le mal. J'ai fait sur moi-même l'expérience de ces deux remédes ; mais ce qui paroîtra peut-être particulier, c'est que j'ai éprouvé plusieurs fois, qu'une ample saignée, faite pendant ces accidens, au lieu de soulager la tête, abbatoit le pouls sur le champ & occasionnoit du délire.

Si l'on excepte cette derniere marque & le tremblement des mains, il n'est pas aisé de distinguer la fievre maligne d'avec une fievre ordinaire. C'est

des autres circonstances qu'on doit tirer les diagnostiques. Il faut par conséquent examiner si la personne qui a les avant-coureurs de plusieurs fievres a été exposée aux causes ordinaires des fievres, ou bien à un air corrompu & infect, & si la saignée la soulagée ou non, parce que dans les fievres inflammatoires la saignée modere toujours les symptômes, au lieu que dans celle-ci elle apporte rarement du soulagement.

Lorsque la fievre fait des progrès rapides, les symptômes dont on a parlé ci-dessus, deviennent plus violens; il s'y joint une grande lassitude, des maux de cœur, des douleurs dans le dos, une pesanteur ou bien une douleur de tête plus continue; beaucoup d'abbatement & un tremblement extraordinaire dans les mains. Le pouls n'est jamais abbatu alors, mais on le sent très-vif & il varie souvent le même jour, quant à la force & à la plénitude. Si la premiere saignée est moderée, elle affecte fort peu le pouls; mais si l'évacuation est ample, & sur-tout si on la réitere, afin d'obvier à la fausse indication de l'inflammation, le pouls devenant plus fréquent, perd de sa force, & souvent sans pouvoir se ranimer, pendant que le malade tombe en délire; mais il faut d'ailleurs observer que dans tous les cas, indépendamment des évacuations, le pouls s'abbat plûtôt ou plus tard, & donne alors des indications sûres & certaines de la malignité de la maladie.

On a trouvé le sang si variable, qu'il est impossible de pouvoir déterminer de quelle maniere il étoit disposé. Car quoique l'altération soit communément fort légere, on l'a cependant trouvé couenneux, non-seulement à la premiere attaque, mais encore après que la fievre a été bien formée. La plus mauvaise espece de sang, est lorsque le *coagulum* est

dans un état de dissolution ; mais cela n'arrive jamais que la maladie n'ait continué pendant quelques jours, & c'est alors un signe d'une grande putréfaction.

L'urine donne rarement de grands indices de fievre, quelquefois elle est rougeâtre ou de couleur de flamme qu'elle conserve fort long-temps, mais elle paroît plus souvent pâle, & sa couleur aussi bien que sa crudité varient de jour en jour : elle est quelquefois claire & quelquefois nébuleuse ; vers la fin, lorsqu'il survient une crise favorable, elle s'épaissit, mais elle ne dépose pas toujours du sédiment.

Si les malades sont chaudement & qu'ils n'ayent point eu auparavant de cours de ventre, ils se trouvent généralement constipés ; mais s'ils ne sont pas tenus chaudement, comme cela n'arrive que trop souvent dans les hôpitaux des camps, les pores étant fermés, la diarrhée devient un symptôme commun, mais elle n'est pas alors critique. Dans les cas les plus dangereux, le flux de ventre paroît lors du dernier période, lorsque les selles sont involontaires, colliquatives, ichoreuses ou sanguinolentes & d'une odeur cadavéreuse, effets d'une mortification dans les intestins & indications d'une mort prochaine. Lorsque les hôpitaux sont pleins de dysenterie, quelques-uns des infirmiers se trouveront seulement attaqués du cours de ventre, & d'autres d'une fievre maligne, qui se terminent par des selles sanguinolentes & gangreneuses.

Au commencement la chaleur est moderée, & même lorsque la fievre se trouve avancée & dans les cas dangereux, si on touche la peau, elle ne paroît pas brûlante ni même plus chaude qu'elle ne doit être dans l'état naturel ; mais en touchant le pouls pendant quelque temps, je me suis apperçu d'une ardeur extraordinaire, qui quelques minutes après me laissoit aux doigts une légere sensation de dou-

leur (*a*). La premiere fois que je fis cette observation, je l'attribuai à la force de l'imagination, mais des expériences réitérées & le témoignage de personnes, qui sans connoître mon observation avoient fait la même remarque, m'assurerent de sa réalité. Un jour ou deux avant la mort, les extrémités deviennent tout-à-fait froides & à peine sent-on le pouls.

La peau est ordinairement seche, quoiqu'il y ait quelquefois, sur-tout dans le commencement, des sueurs d'une durée plus longue ou plus courte; celles que les remédes produisent ne sont utiles qu'à la premiere attaque, souvent elles emportent alors la fievre; mais celles que la nature seule opere, ne deviennent jamais critiques que la maladie ne commence à baisser. Ces sueurs se trouvent rarement abondantes comme dans les autres fievres, mais douces, continues & répandues également par tout le corps, & quelquefois la maladie se termine par une moiteur presque imperceptible de la peau. Les sueurs répandent ordinairement une odeur fétide, & quelquefois insupportable au malade même.

La langue est la plûpart du temps seche, & sans une attention continuelle de la part de la garde, elle devient dure, noire avec des gerçures profondes:

(*a*) Galien fait la méme remarque au sujet de la chaleur, dans la description qu'il a donnée des fievres rémittentes d'automne; un caractere fort distinctif, ou signe très-marqué des fievres qui viennent de la corruption des humeurs, est la qualité mordicante & l'âcreté de la chaleur, qui paroit agir sur l'organe du tact, & l'affecter de la même maniere que la fumée se fait sentir au nez & aux yeux. . . . on ne reconnoit pas cet état des humeurs, quand on ne touche le malade qu'un instant; mais pour peu que le contact dure, cette espece de chaleur se porte des parties les plus profondes à l'extérieur du corps. *Lacun. Epitom. Galen. de différent. febr.* Lib. I, Cap. VII.

ce ſymptôme paroît commun à la plûpart des fievres, mais ce qu'on remarque de particulier à celle-ci, c'eſt que la langue ſe trouve quelquefois douce & moite juſqu'à la fin, avec une mêlange de couleur verte ou jaune ; la ſoif eſt quelquefois grande, plus ſouvent moderée, & lorſque la maladie eſt avancée l'haleine ſe trouve toujours mauvaiſe.

Quelques perſonnes ne tombent jamais dans le délire, mais toutes ſont ſujettes à une grande ſtupeur ou un engourdiſſement ; fort peu conſervent l'uſage de leur raiſon juſqu'à la mort ; un grand nombre la perdent de bonne heure, & cela vient de deux cauſes, ou des ſaignées immodérées ou bien de l'uſage prématuré de remédes chauds & ſpiritueux ; ils dorment rarement, & à moins qu'ils ne ſoient dans le délire, ils ont plus l'air abbatu que d'une perſonne qui a la fievre. Le viſage eſt le dernier à prendre une figure hideuſe & moribonde. Les yeux paroiſſent cependant toujours troubles, & le blanc de l'œil eſt communément d'une couleur rougeâtre comme s'il étoit enflammé. Cet embarras de la tête ſe change ſouvent en délire, ſur-tout pendant la nuit, mais rarement en tranſports & en ces efforts d'imagination ſi fréquens dans les autres fievres, à moins qu'on ne ſuive un régime trop chaud & qui ne ſoit pas convenable. Lorſque le délire eſt à ſon plus haut point, le viſage eſt enflammé, les yeux ſont très rouges, la voix devient précipitée & le malade fait des efforts pour ſe lever ; mais quand ce délire eſt occaſionné par d'amples ſaignées ou de quelque maniere que ce ſoit, lorſque la maladie eſt avancée, le viſage paroît maigre, les paupieres ne ſont qu'à demi fermées pendant un ſommeil interrompu, & la voix qui eſt communément lente & baſſe, s'affoiblit tellement qu'à peine peut-on l'entendre ; dès les commencemens il y a tou-

jours un grand abbatement & manque de forces.

On éprouve plus communément un tremblement que des soubresaults des tendons, & si ce symptôme se présente il est beaucoup plus foible que dans plusieurs autres fievres ; à mesure que le pouls s'abbat, le délire & le tremblement augmentent, & à proportion qu'il se releve la tête se rétablit dans son état. Le malade à souvent l'ouïe dure dès les commencemens, & à la fin il devient presque sourd.

Quand la fievre continue avec une voix lente & basse, les malades souhaitent ardemment quelque chose de cordial, & rien ne leur fait plus de plaisir & n'est en même-temps plus médicinal que du vin. Ils ne desirent point d'alimens, cependant ils prennent volontiers une petite panade, si l'on y joint du vin ; mais ceux qui sont en délire, dont la voix est précipitée, qui ont le regard égaré, un sautillement des tendons, & dont l'action est violente ; ceux-là, dis-je, ne supportent ni les remédes chauds, ni le vin, ni les cordiaux ordinaires.

Quoique les vomissemens, la pesanteur & le mal d'estomac soient des symptômes ordinaires à cette maladie, ils ne s'y rencontrent cependant pas essentiellement ; & l'on ne doit pas non plus tant attribuer à cette fievre, les points de côté, la difficulté de respirer, & les douleurs qui changent souvent de place qu'au tempérament du malade & à un froid précédent.

Il y a de certaines taches qui accompagnent fréquemment cette fievre, mais qui n'en sont pas inséparables ; c'est ce qu'on nomme taches pétéchiales, pétéchies, *petechiæ* (*a*) : elles paroissent quelquefois

---

(*a*) Fracastor est, autant que je le puis sçavoir, le premier Auteur qui ait décrit ces taches & les fievres qu'elles accompagnent, de maniere à les faire reconnoître en comparant la maladie avec ce qu'il en dit ; il a donné à ces taches les noms

d'un rouge plus pâle ou plus brillant, & d'autrefois d'une couleur livide, mais elles ne s'élevent jamais au-dessus de la peau ; on ne doit pas par cette raison les rapporter à ce que les anciens appelloient *Ecthymata*, terme qui dénote des pustules ou éruptions plus élevées que la peau, comme dans les fievres miliaires avec lesquelles on ne doit pas confondre cette fievre maligne. Les pétéchies se trouvent quelquefois en si grand nombre, qu'à une petite distance la peau paroît seulement un peu plús rouge qu'à l'ordinaire & comme si la couleur étoit uniforme par-tout, mais en regardant de plus près on apperçoit les interstices. Ces taches sont la plûpart du temps si peu remarquables qu'à moins qu'on ne les examine avec beaucoup d'attention, elles peuvent échapper à la vue ; elles sont plus nombreuses sur la poitrine & sur le dos, il s'en trouve moins sur les jambes & sur les bras, & je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vu au visage (*a*). Elles paroissent quelquefois le quatrieme ou le cinquieme jour, & d'autrefois pas plutôt que le quatorzieme. Elles ne sont jamais critiques & l'on ne doit pas les mettre au nombre des signes mortels, elles concourent seulement avec d'autres circonstances à assurer la malignité. Plus elles

---

de *lenticulæ*, *puncticula*. Voyez *de Morb. Contag.* lib. XI, cap. VII ; on les appelloit aussi de son temps *peticulæ* ; mais depuis Fracastor on les a nommées généralement *petechiæ*, ce sont deux mots Italiens latinisés, nous en avons fait pétéchies & taches pétéchiales.

(*a*) Le Docteur Clephane m'a dit, qu'il se souvient qu'un des soldats qu'on envoya des quartiers à l'hôpital d'Oosterhout, en 1748, avoit les joues couvertes de larges taches pétéchiales. Comme leur couleur est foible, & qu'elles ne paroissent que rarement au visage, c'est sans doute par cette raison qu'on ne s'en est pas apperçu, & que les anciens en ont si peu parlé.

approchent d'une couleur pourprée, plus elles indiquent de danger. J'ai remarqué dans un petit nombre de cas, au lieu de taches, des raies pourprées & des pustules, qui sont peut-être plus à craindre. Ces taches ne paroissent quelquefois qu'après la mort (*a*) ; & il est arrivé dans l'hôpital qu'en saignant un malade, les taches pétéchiales parurent sur son bras au-dessous de la ligature & nulle part ailleurs.

Quoique cette fievre soit d'une espece continue, elle a souvent des redoublemens pendant la nuit avec des rémissions & des sueurs partielles le jour suivant; & après avoir continué long-tems, elle est sujette à se changer en hectique ou à prendre une forme rémittente ou intermittente.

La durée de cette fievre est incertaine, elle dépend ainsi que la peste de sa malignité, car elle est plus courte à proportion de sa virulence; elle duroit communément dans les hôpitaux depuis quatorze jusqu'à vingt jours. Le docteur Clephane a remarqué que les changemens les plus sensibles en un état meilleur, se faisoient généralement le dix-septieme jour, à compter depuis que le malade se trouvoit assez mal pour garder le lit : on doit faire d'autant plus d'attention au cours ordinaire de cette fievre, qu'on ne peut pas espérer de procurer une crise convenable avant ce temps, excepté dans les cas de rechûte, car alors j'ai observé que la durée de la maladie est pour l'ordinaire plus courte; mais quelques-uns moururent & d'autres se sont rétablis après quatre semaines de maladie. Depuis le temps que le pouls s'abbat jusqu'à la mort ou jusqu'à une crise favorable, on apperçoit peut-être moins de changement d'un jour à un autre dans

(*a*) Cette circonstance est commune à la peste. *Voyez Diemerbr. de Peste.* Lib. IV, hist. 5.

cette maladie que dans toute autre fievre, qui n'eſt point d'une eſpece maligne. Quand elle a une longue durée, c'eſt-à-dire, au-delà de ſeize ou dix-ſept jours, elle ſe termine ſouvent par des ſuppurations des parotides (*a*), ou des glandes axillaires; & lorſqu'elles ne paroiſſent point, il devient probable que quelques abſcès ſe forment intérieurement & entretiennent la maladie. Pluſieurs ſe plaignent, au ſortir de cette fievre, de douleurs dans les membres & de privation de repos, & preſque tous d'une grande foibleſſe, d'embarras à la tête, de vertige & de bourdonnement dans les oreilles. Lorſque l'air eſt à ſon plus haut point de malignité, le cours de la maladie devient fort rapide, de ſorte qu'en cinq ou ſix jours on meurt, ou bien on ſe rétablit.

Après avoir fait la deſcription des ſignes qui caractériſent davantage la fievre maligne pétéchiale, j'ajouterai ſeulement que cette fievre eſt quelquefois ſi foible & ſi peu caractériſée qu'on ne peut quelquefois la découvrir dans les hôpitaux qui ſont pleins, qu'en remarquant des malades qui reſtent dans un état languiſſant, quoique la nature de la maladie pour laquelle on les avoit reçus parût ſuſceptible d'une plus prompte guériſon. En pareils cas les ſeuls diagnoſtiques ou ſignes de la fievre maligne pétéchiale, ſont de légers maux de tête, la langue blanchâtre, le manque d'appétit & d'autres ſymptômes fievreux peu conſidérables. *Pringle*, *Obſerv.* Part. III, ch. VII.

(*a*) Je me rappelle un exemple de tumeur des parotides ſans aucune indiſpoſition précédente; la perſonne n'en ſoupçonnant pas la cauſe, & y ayant appliqué un cataplaſme réſolutif, fut attaquée ſur le champ, tandis que les tumeurs s'affaiſſoient, d'une fievre maligne; cela eſt arrivé à M. Forbe, Chirurgien d'une des Compagnies des Gardes à cheval, lorſqu'il étoit Aide-Chirurgien à l'hôpital.

Lorsqu'il a paru des taches pétéchiales, elles sont sorties le quatrieme, le cinquieme, le sixieme ou le septieme jour, rarement après le onzieme & le douzieme (*a*) ; elles étoient, pour la plus grande partie, sur la poitrine, le dos, les bras & les jambes ; on en a vu quelquefois, mais rarement, sur le visage. Ces taches pétéchiales nous ont paru exactement telles que M. Pringle les a décrites : (*Voyez* ci-dessus, pag. 15) ; elles paroissoient comme de petites taches distinctes ou séparées, d'une couleur rougeâtre. Il sembloit aussi quelquefois que la peau fût marbrée ou bigarrée, ainsi que dans la rougeole ; mais alors la couleur étoit plus foncée & plus pâle. Quand ces taches commencoient à disparoître, elles devenoient brunes & de couleur tannée, on croyoit voir comme autant de taches de mal-propreté. Je ne les ai jamais observées s'élever plus haut que la peau : il ne m'est pas arrivé non plus de trouver cette fievre accompagnée d'aucune éruption miliaire, ce qui s'accorde parfaitement avec les observations que le

---

(*a*) Ramazzini parle d'une fievre pétéchiale qui, durant trois années consécutives, a été commune à Modêne. Dans cette maladie les taches pétéchiales paroissoient d'ordinaire le quatrieme ou le sixieme jour ; & presque tous ceux chez qui elles se montroient dès le premier jour de l'attaque ne guérissoient point. Ces taches venoient d'abord au col, au dos, à la poitrine ; & on remarquoit qu'il ne réchappoit de malades, que ceux dont les taches s'étendoient jusqu'aux ongles des doigts du pied, tandis qu'elles disparoissoient par dégré aux parties supérieures. Ramazzini nous dit encore que la fievre dont il s'agit étoit accompagnée d'inflammation à la gorge ; & que vers le plus fort de la fievre ce mal se terminoit par une croûte ou peau blanche ulcéreuse qui se détachoit. Il y a lieu de croire, selon moi, que ce mal ulcéreux de la gorge, étoit celui qui se nomme aujourd'hui mal de gorge gangreneux ou ulcere malin de la gorge ; mais je ne l'ai jamais vu tandis que j'ai servi en Allemagne. Voyez Ramazzini, *de Constitution. Mutin.* Ann. 1692. 3. 4. sect. 19.

Docteur Pringle a faites dans la derniere guerre & au commencement de celle-ci. Néanmoins nous ne devons pas conclure de-là que l'on n'a jamais occasion de voir des éruptions miliaires dans des fievres de cette espece, c'est-à-dire, dans les fievres malignes. En effet MM. Huxham (*a*), Hasenohrl (*b*), & Lind (*c*) disent, dans leurs ouvrages, qu'ils en ont vu; on pourroit encore ajouter à leur témoignage, celui de beaucoup d'autres bons Praticiens, qui ont observé ces symptomes, même réunis.

Un grand nombre de ceux qui ont été attaqués de la fievre maligne n'ont point eu de taches pétéchiales durant le cours de cette maladie; mais tous ceux chez qui elle a été fort grave, ont eu le visage bouffi, les yeux rougeâtres & un peu enflammés. Quoi que la peau fût communément séche, néanmoins la transpiration par les poumons étoit considérable. La présence de ces seules circonstances suffisoit fréquemment pour reconnoître qu'un malade avoit une fievre maligne, sans qu'on fût obligé de lui faire de questions.

(*a*) Il survient quelquefois vers le onzieme ou le douzieme jour des sueurs abondantes, les taches pétéchiales disparoissent, & il sort une grande quantité de petites pustules miliaires blanches. *Huxham, Essai sur les Fievres*, chap. VIII, pag. 117.

(*b*) M. Hasenohrl, dans son Traité *de Febre Petechiali*, chap. I, pag. 12, rapporte un cas très-singulier, dans lequel les taches pétéchiales parurent le quatrieme jour; & le dix-septieme jour on vit une éruption miliaire blanche.

(*c*) Le Docteur Lind, *On Fevers and infection, paper second*, pag. 105, parle des taches qui s'élevent au-dessus de la surface de la peau, & qui sont du genre des pustules miliaires, comme étant un symptome commun dans les fievres contagieuses, & dit l'avoir observé parmi les prisonniers françois renfermés dans le Château de Winchester au commencement de l'année 1761.

SECTION III.

Traitement de la Maladie & de ses Symptomes.

Quand nous avions des malades attaqués d'une fievre que nous soupçonnions être de l'espece de la fievre maligne regnante, notre premier soin étoit de les faire coucher dans des endroits airés, de les éloigner, autant qu'il étoit possible, des autres malades, & de les tenir extrémement propres. On les mettoit à une diéte sévere, & on leur donnoit autant d'eau d'orge ou d'eau de riz qu'ils en vouloient boire; le plus souvent même on prescrivoit de rendre ces boissons un peu acides, en y mêlant de l'esprit de vitriol.

Il étoit rare que nous pussions reconnoître avec certitude dès le premier, le second, ou même le troisieme jour de la maladie si cette fievre étoit une fievre maligne, quoique nous eussions souvent de fortes raisons pour le présumer. La douleur de tête, la plénitude, la fréquence du pouls, & d'autres symptomes nous déterminoient communément à faire tirer plus ou moins de sang. Les malades soutenoient bien la saignée, & la plûpart s'en trouvoient soulagés (*a*). Rarement répétions-nous cette

---

(*a*) » Quoique dans la plûpart des fievres malignes, dit » M. Huxham, il soit indiqué & même nécessaire de faire tirer » aux malades, qui sont vigoureux & pléthoriques, une quantité de sang proportionnée à la force du pouls & à celle du » mal; néanmoins on remarque qu'en pareille circonstance le » pouls baisse souvent d'une maniere surprenante après la deuxieme saignée, & quelquefois après une seule; ce qui est » arrivé même lorsque j'avois cru qu'il y avoit dans le pouls » des indications suffisantes pour tirer du sang une seconde » fois. (*Voy. Essai sur les Fievres*, pag. 139). M. Pringle

évacuation lorsque nous soupçonnions la maladie d'être une fievre maligne, mais nous y revenions quand un point de côté pleurétique & une douleur aiguë des intestins, ou quelqu'autre symptome accidentel le demandoit, ainsi que pour les malades robustes & ceux qui avoient des marques évidentes de pléthore, immédiatement avant que de nous déterminer à leur faire prendre le quinquina, comme nous le dirons dans la suite. Dans d'autres circonstances, si on répétoit davantage la saignée ou d'autres évacuations, j'ai toujours remarqué que cette conduite devenoit préjudiciable & étoit capable de faire périr le malade, c'est ce qu'ont aussi observé Huxham, Pringle & d'autres bons Praticiens.

Si, après la saignée, le malade étoit constipé ou se plaignoit de tranchées, on lui faisoit prendre de la rhubarbe, ou quelque sel purgatif, ou un lavement laxatif ; mais lorsqu'il avoit un grand mal d'estomac, nous lui donnions un vomitif doux (*a*) dans

---

» a aussi remarqué que dans le second tems de cette maladie » les saignées abondantes ou répétées sont en général funestes, » qu'elles rendent le pouls très-petit & amenent le délire. » *Pringle, Malad. des Armées*, part. III, chap. VIII, sect. V.

(*a*) M. Pringle conseille les vomitifs dès le premier moment. » Pour prévenir & empêcher la fievre maligne qui n'étoit pas » encore caractérisée, mais que j'avois lieu de craindre, j'ai, dit-» il, fait prendre quelquefois un vomitif, & après qu'il avoit » opéré j'ordonnois un demi gros de thériaque avec dix grains » de sel de corne de cerf, & quelques verres de petit lait fait » avec le vinaigre. J'ai même réiteré ces remedes la soirée » suivante, à l'exception néanmoins du vomitif : d'autrefois » je ne me suis servi que des sudorifiques. Par le moyen de » ces deux méthodes, j'ai vu se dissiper des symptomes que » j'avois pris pour des avant-coureurs de la maladie gagnée » par contagion ; mais s'il se trouve que le sujet soit plétho-» rique, on doit lui tirer du sang avant qu'il prenne le vomi-

la soirée, & le lendemain matin une potion purgative; si dans le cours de la maladie le mal de tête & les nausées revenoient accompagnées également de tranchées & de constipation ou de selles très-fétides, on répétoit les mêmes remedes, & le soir qui suivoit leur opération, le malade prenoit un leger calmant où il entroit de l'opium. Après cette évacuation, si le pouls se soutenoit, nous ne faisions prendre, pour l'ordinaire, que des boissons salines avec la poudre de *contrayerva*, ou quelque médicament tempérant & sédatif pendant un ou deux jours. Aussi-tôt que nous

---

» tif ou le sudorifique «. *Voy. Pringle*, *Observat.* part. III, chap. VII.

Voici ce qu'on lit sur le même sujet dans le second Mémoire de M. Lind, sur la fievre d'hôpital, pag. 66.

» Dès qu'il y a lieu de présumer qu'une personne a gagné la » fievre maligne, on doit lui faire prendre un doux vomitif » durant le frisson, immédiatement avant que la fievre soit » déclarée, & avant que la plénitude & la dureté du pouls » aient rendu l'opération du vomitif dangereux. Si on a » différé le vomitif trop long-tems, & en particulier quand » il est nécessaire que la saignée soit faite la premiere, l'occa- » sion la plus sure & la plus favorable de procurer du soula- » gement au malade est passée. « M. Lind a éprouvé que ces secours sont également utiles pour prévenir les rechûtes, quand on en fait usage dès qu'elles sont annoncées par des frissons. » On doit, selon lui, procurer aux malades une ou » deux selles liquides, au moyen de l'émétique ou de lave- » mens; & il conseille de provoquer la sueur immédiatement » après, en suivant la méthode recommandée par le Docteur » Pringle. D'autrefois il prescrit cinq grains de camphre à » prendre de quatre en quatre heures, & beaucoup de petit lait » fait avec le vinaigre. Sur dix personnes traitées de cette » maniere, il y en a neuf, à ce qu'il dit, qui guérissent.

Je n'ai point encore eu assez d'occasions d'essayer cette maniere d'empêcher la fievre maligne pour en porter un jugement sûr; mais elle me paroit mériter d'être mise en usage.

pouvions être assuré que la fievre que nous avions à traiter étoit de l'espece des fievres malignes, & quand le pouls étoit petit, foible, nous joignions quelques cordiaux aux médicamens salins, & nous permettions au malade de faire usage de plus ou moins de vin, selon la force de la fievre. M. de Haen reproche comme une faute à MM. Pringle & Huxham de faire prendre des médicamens cordiaux & du vin dans le tems de la fievre maligne, où le malade est le plus mal; mais je puis l'assurer que rien ne nous réussit aussi bien dans de pareilles circonstances; & j'ai vu fréquemment l'état des malades changer en mieux, eû égard à tous les symptomes, dès qu'ils faisoient usage des remedes dont il s'agit. Lors même que j'ai fait prendre le quinquina, selon la méthode que M. de Haen recommande, j'ai souvent trouvé qu'il étoit nécessaire d'y joindre un usage modéré du vin (*a*), les cordiaux & les véficatoi-

---

(*a*) On lit dans le Traité de Pierre à Castro, sur les Fievres pétéchiales qui, de son tems, étoient communes à Verone, que les malades avoient une grande soif, ainsi que de l'aversion pour les alimens solides; que tous avoient la plus forte envie de boire du vin, & en demandoient continuellement, même ceux qui, en santé, n'en prenoient qu'avec modération; ce désir, selon lui, venoit d'un instinct de la nature, à laquelle il falloit quelque chose qui fût capable de soutenir ses forces. *Voyez Petr. à Castro, de Febr. Malignis, sect. III, cap. XXVI.*

M. Huxham a fait, dans son *Essai sur les Fievres*, des remarques très-judicieuses au sujet de l'usage du vin.

» Pour remplir cette indication & plusieurs autres qui sont » rapportées ci-dessus, je ne puis trop recommander le bon vin » rouge comme un cordial puissant, naturel & un peu astrin» gent: j'ai même peine à croire que l'art en puisse fournir » un meilleur en pareil cas. Ma propre expérience m'a con» vaincu que dans le fort, & plus fréquemment encore dans » le déclin des fievres putrides malignes, le vin est quelque-

res (*a*) pour soutenir les forces des malades.

» fois d'un très-grand secours, principalement losqu'il est ren-
» du un peu acide avec du jus d'orange aigre ou de limon. On
» peut aussi y mettre infuser quelques substances aromatiques,
» comme de la canelle, de l'écorce d'orange, des roses rou-
» ges ou un autre médicament, selon les indications qu'il
» faut remplir. Enfin on y ajoutera avec succès quelques gout-
» tes d'élixir de vitriol. Les vins blancs de France & du Rhin
» forment, en y mettant de l'eau, une boisson très-salutaire
» dans plusieurs especes de fievres. Le meilleur cidre est, pour
» l'ordinaire, moins efficace que les liqueurs précédentes. Les
» Asiatiques & d'autres Nations chez qui les maladies pesti-
» lentielles sont bien plus communes qu'en Europe, font bien
» davantage d'usage de jus de limon dans les fievres pestilen-
» tielles, que des plus fameux alexipharmaques. *Huxham, Essai sur les Fievres*, chap. VIII, pag. 158.

Les liqueurs acides & celles qui sont acescentes ont été recommandées & employées par les plus habiles Praticiens modernes, tant dans la fievre maligne dont il s'agit ici, que dans toutes les maladies accompagnées de malignité. Le petit lait fait avec le vinaigre, l'eau d'orge rendue acide avec le jus de limon ou telle autre liqueur de même genre, sont des boissons salutaires pour les malades; mais nous avons presque toujours été obligés de faire usage d'acide vitriolique, pour donner à la boisson de nos malades l'acidité convenable, parce que c'étoit celui que l'on se procuroit plus facilement, l'hôpital ambulant en étant fourni.

(*a*) Quand cette espece de traitement préservatif, c'est-à-dire, l'usage du vin & des cordiaux, n'a pas le succès qu'on en attend, M. Lind conseille d'avoir recours aux vésicatoires; & il dit que sur vingt malades à qui on les appliquera, seize seront sans fievre le lendemain matin. A la vérité il ajoute que cela n'a lieu que dans les cas où la source de la contagion n'est pas à un si haut dégré de malignité, qu'elle l'étoit, dans le vaisseau le Garland, & dans d'autres cas où elle s'est trouvée également de la plus grande violence. M. Pringle dit avoir employé les vésicatoires dans les premiers tems de la maladie, mais sans que ce remede ait soulagé la tête, ni empêché aucun des symptomes ordinaires. J'ai moi-même fait appliquer des vésicatoires d'assez bonne heure dans la fievre maligne; & quoique je les aie souvent trouvés utiles pour soutenir ou rele-

§. I.

Remarques ſur l'uſage du Quinquina.

Après que j'eus lû les Traités qu'ont publié ſur la fievre maligne MM. de Haen & Haſenohrl, je me déterminai à faire prendre le quinquina (*a*) en

ver le pouls, diminuer le mal de tête, & prévenir quelques autres ſymptomes; néanmoins je ne les ai jamais vu produire un effet auſſi marqué, & auſſi prompt que celui dont parle M. Lind.

(*a*) Il y a déja long-tems que le quinquina a été employé par quelques Praticiens dans le traitement des fievres malignes, mais je ne ſçais pas que perſonne l'ait donné dans cette fievre juſqu'à la doſe d'une once par jour, avant MM. de Haen & Haſenorhl. Ramazzini dit l'avoir éprouvé dans les fievres pétéchiales des années 1692, 1693 & 1694: on trouve encore pluſieurs autorités ſur ce ſujet, dans une note ajoutée par M. Demours, à la page 264, de la traduction françoiſe des Tranſactions Philoſophiques de l'année 1732. Cette note a été compoſée d'après un traité manuſcrit de M. Amyant; on y lit que M. Rushwort, Chirurgien a écrit à M. Hans-Sloane le 23 Mai 1721, que dans le tems où il étoit Chirurgien de Vaiſſeau en 1694, il avoit guéri avec le quinquina pluſieurs malades attaqués d'une fievre maligne, qui étoit accompagnée de bubons peſtilentiels. M. Huxham a recommandé de prendre en pareil cas une teinture de quinquina. J'ai, dit-il, employé le quinquina avec ſuccès pendant bien des années dans les fievres putrides, peſtilentielles & pétéchiales, ſpécialement au déclin; il l'a ordonné auſſi, ainſi que le célébre Mead, dans les petites véroles pétéchiales, même quand elles étoient accompagnées d'hémorrhagies: Voici la forme ſous laquelle M. Huxham fait prendre le quinquina dans les fievres malignes pétéchiales. Prenez de quinquina en poudre, deux onces; d'écorce jaune d'orange, une once & demie; de racine de ſerpentaire de virginie, trois gros; de ſafran, quare ſcrupules; de cochenille, deux ſcrupules; d'eau-de-vie, vingt onces: mettez infuſer ſur les cendres chaudes durant trois ou quatre jours au moins: paſſez.

grande quantité ; & j'ai éprouvé qu'il remplit parfaitement l'idée avantageuse qu'en ont donné ces Praticiens. Je rapporterai ici, pour servir d'exemples, deux ou trois cas, sur plus de cent cinquante, dans lesquels j'ai fait prendre ce médicament avec succès.

Observations sur les effets du Quinquina.

(1) *Robert Wilson*, Soldat du second Régiment des Gardes, eut le 19 Février 1761, du frisson & du froid, auxquels succéderent de la chaleur, de la soif, une toux séche, de la difficulté de respirer, du mal à la tête, de légeres douleurs lancinantes dans la poitrine. On lui tira un peu de sang qui se trouva visqueux, & on lui prescrivit de prendre toutes les deux ou trois heures deux onces de la mixture de blanc de baleine, avec l'esprit de Mindererus; l'état du malade ne changea nullement, du moins d'une maniere sensible, jusqu'au 21 du même mois. Alors

---

M. Huxham prescrit depuis un gros jusqu'à une demi-once de cette infusion toutes les quatre, six ou huit heures, avec dix, quinze ou vingt gouttes d'élixir de vitriol dans une boisson appropriée, ou dans du vin mêlé avec de l'eau.

M. Pringle a fait usage dans les fievres malignes d'une forte décoction de quinquina, avec un peu de quelque teinture ; mais il l'a ordonnée le plus souvent de la maniere suivante. Prenez de quinquina trois gros, faites bouillir dans une livre d'eau & réduire à moitié ; ajoutez sur la fin de l'ébullition deux gros de racine concassée de serpentaire de virginie ; laissez en macération durant une heure ; passez ; ajoutez à la colature ; d'eau alexitere spiritueuse avec le vinaigre, deux onces ; de sucre, une demi-once : mêlez. La dose est de quatre cuillerées toutes les six heures ou même toutes les quatre heures, si le malade est très-bas ; on diminue la quantité de la racine de serpentaire, ou on éloigne les doses de ce médicament, quand le malade se trouve trop échauffé par la serpentaire ou autrement.

il parut ſur tout ſon corps, & principalement ſur ſa poitrine, un nombre de taches pétéchiales brunes. Les douleurs pungitives & la toux étant moins conſidérables qu'auparavant, il ne fut pas fait de changement dans le traitement. Le 22, le malade ayant du délire & une legere affection comateuſe, on lui fit prendre un gros de quinquina de ſix en ſix heures. Le 23, l'affection comateuſe augmenta, & il y eut de legers ſoubreſauts dans les tendons; la langue étoit ſéche & noirâtre, & la parole embarraſſée. On continua l'uſage du quinquina, en ajoutant au traitement deux cuillerées de bon vin de deux en deux heures. Le 24 du mois, le malade eut pluſieurs ſelles liquides. Le 25, il avoit encore le dévoiement: les mêmes remedes furent continués; & on lui donna de plus ſix grains de pilules ſavoneuſes le ſoir. Le 26, ſes taches pétéchiales n'étoient plus auſſi ſenſibles qu'auparavant, mais il avoit des ſymptomes nerveux, & il reſpiroit avec beaucoup de peine, ce qui me détermina à lui faire appliquer un véſicatoire entre les épaules, ſans rien changer aux médicamens. Le 27 ſe paſſa de même, ſans aucune différence dans les ſymptomes. Le 28 ſa langue parut plus humide; & le pouls qui avoit été petit & fréquent les quatre jours précédens, devint plus plein & plus lent. Le 29 le malade avoit recouvré la ſenſibilité; ſa langue paroiſſoit très-humide, & les treſſaillements des tendons étoient beaucoup moins forts & plus rares. Le matin du même jour il ſurvint une ſueur abondante qui dura le 30 en entier. Le premier de Mars, les ſymptomes de la fievre étoient beaucoup diminués, le pouls avoit moins de fréquence, la peau plus de molleſſe & de moiteur; l'altération étoit peu conſidérable, & les urines dépoſoient un ſédiment abondant. Le 2 de Mars, il n'y avoit preſque plus de fievre, mais la toux ſubſiſtoit encore, & le malade

crachoit une matiere visqueuse. J'ordonnai de continuer l'usage des remedes précédens, en y ajoutant deux cuillerées d'une mixture faite avec le blanc de baleine & l'esprit de minderer, pour prendre dans le cas où la toux seroit forte & fatiguante : il n'y eut rien de changé au traitement jusqu'au 7. Pour lors la toux & la fievre étant cessées, je prescrivis une purgation de teinture de rhubarbe, après laquelle on vit cet homme recouvrer de jour en jour ses forces, sans qu'il se soit trouvé dans la suite obligé de prendre d'autres médicamens.

(2) Le 5 de Mars 1761, *Thomas Stagg*, Soldat du second Régiment des Gardes à pied, fut attaqué des mêmes symptomes que Robert Wilson avoit eûs au commencement de sa fievre, mais ils étoient au plus haut dégré chez le second malade. On lui tira environ douze onces de sang ; & je lui prescrivis une potion saline à prendre de six en six heures. Le sang que l'on avoit tiré le 5, parut le 6 recouvert d'une couenne mince, & ne contenir qu'une petite quantité de sérosité, le *coagulum* avoit peu de consistance. Les symptomes fébriles augmenterent, & il survint du délire. On continua les mêmes remedes. Le 7, le délire étoit devenu si violent qu'on avoit de la peine à retenir le malade dans son lit, il respiroit difficilement, ses yeux étoient rouges & vifs. Je lui fis appliquer un vésicatoire au dos, & la mixture saline fut continuée. Le 8, il n'y eut aucun changement durant tout le jour ; mais comme le malade parut être plus mal vers la nuit, on lui mit des vésicatoires aux jambes ; & j'ordonnai qu'on lui donnât une chopine de vin à boire en vingt-quatre heures. Le 9 tout son corps étoit couvert de taches pétéchiales, larges & brunes : dès-lors la respiration devint plus facile, & le pouls plus fort, quoique le délire fût encore d'une aussi mauvaise espece

qu'auparavant. Je prescrivis un gros de quinquina à prendre de quatre en quatre heures dans une verrée saline. Le 10, le quinquina procura plusieurs selles; mais les taches pétéchiales étoient alors d'une couleur plus vermeille, il y avoit moins de délire, & la langue paroissoit humide; ce qui me détermina à prescrire les mêmes remedes que la veille, en ajoutant seulement dix grains de pilules savoneuses à prendre le soir. Le 11, il y eut une sueur modérée, le pouls devint plus plein & plus lent, & le délire discontinua. Le 12, le pouls étoit réglé, il n'y avoit point de délire, & le malade avoit beaucoup de disposition au sommeil. Le 13, après un sommeil tranquille, qui avoit duré douze ou quatorze heures, il se trouva absolument sans fievre; néanmoins il continua encore quelques jours l'usage des mêmes médicamens. On vit ensuite sa santé & ses forces revenir de jour en jour.

(3) Le 23 de Mai 1761, *Lionel Tompson*, Soldat du premier Régiment des Gardes, fut attaqué de tous les symptomes d'une peripneumonie accompagnée d'une fievre violente, ce qui me détermina à le faire saigner. Lorsqu'il eut perdu huit onces de sang, il eut une syncope; & quand elle fut passée, sa respiration paroissant encore fort gênée, je lui prescrivis une mixture composée de quatre onces de lait ammoniaque & d'une once d'esprit de minderer, dont il devoit prendre deux cuillerées toutes les quatre heures. Le 24, les symptomes étoient les mêmes; le malade s'étant plaint de n'avoir pas été à la garde-robe depuis plusieurs jours, on lui donna une demi-once de sel cathartique amer, qui lui procura deux selles liquides. Le 25, comme le pouls étoit petit, fréquent, la respiration difficile, & qu'il y avoit de la foiblesse & un leger délire, on lui appliqua des vésicatoires entre les épaules; du reste l'u-

ſage des remédes précédens fut continué. Le 26 au matin il parut des taches pétéchiales, la reſpiration étoit alors plus libre. J'ordonnai un gros de quinquina à prendre, dans une verrée ſaline, toutes les vingt-quatre heures. Le 27, le pouls étoit meilleur; on continua les remédes précédens. Le 28, le malade avoit plus de ſenſibilité, & il éprouvoit une eſpece de chaleur mouette par toute la peau. Le 29, la fievre étoit beaucoup diminuée; & la langue qui avoit été précédemment ſéche & comme brûlée, parut humide & blanche. L'uſage du quinquina fut encore continué durant trois jours, ce qui diſſipa entierement la fievre. Comme le malade étoit conſtipé, il prit une purgation de teinture de rhubarbe, après quoi il fit encore uſage de quinquina quelques jours, & il ſe rétablit parfaitement.

M'étant ainſi aſſuré des bons effets du quinquina (*a*) tant dans les deux premiers cas que je viens de

---

(*a*) Non ſeulement on a trouvé le quinquina utile dans le traitement des fievres malignes; mais il a encore été recommandé contre la peſte. Voyez *Morton*, *Opera*, *Append. ſecund. Exercitat. hiſt. feb. ann.* 1658, *ad ann.* 1691. On a éprouvé ſon efficacité dans la petite verole. *Voyez Eſſais de Médecine d'Edimbourg*, *tom. V. art.* X. Il a réuſſi dans le traitement des maladies putrides des Indes Occidentales, ainſi que nous l'apprend M. Hillary dans ſon Ouvrage ſur les Maladies des Iſles Barbades: & pluſieurs Praticiens, entr'autre le Docteur Wall, en ont obſervé d'heureux effets dans les maux de gorge gangreneux qu'on voit ſi fréquemment ici. Sur trente-cinq perſonnes attaquées de ce mal de gorge, & auxquelles j'ai fait prendre le quinquina, en lui aſſociant les cordiaux & l'uſage des acides, il ne m'en eſt pas mort une ſeule. Neuf de ces ſujets étant d'une forte conſtitution, & ayant des ſymptomes de pléthore, ils furent ſaignés au commencement de la maladie; & ſix qui avoient le ventre trop reſſerré, prirent une douce purgation, avant que de faire uſage du quinquina. Les autres n'eurent point les ſymptomes

rapporter, que ſur deux jeunes Aide-Chirurgiens de l'hôpital qui avoient gagné la fievre maligne, en faiſant leur ſervice ; je l'ai preſcrit depuis à cent cinquante malades, tant à Paderborn qu'ailleurs, pendant tout le tems que j'ai été chargé de la conduite des hôpitaux militaires en Allemagne. Quoique ce remede ne m'ait pas réuſſi dans tous les cas, cependant c'eſt celui qui m'a paru le plus efficace de tous ceux que j'ai éprouvés. J'ajoutois encore à ce traitement divers autres remedes, ſelon l'état du malade. Le pouls étoit-il foible, je preſcrivois la confection cordiale, la racine de ſerpentaire de virginie, & d'autres médicamens cordiaux & fortifians, ainſi que du vin? J'ordonnois l'oxymel ſcillitique & d'autres remedes pectoraux, lorſque les malades avoient de la peine à reſpirer ; & des préparations où il entroit de l'opium, quand ils avoient de la diſpoſition à la diarrhée : ils prenoient de l'eſprit de minderer & d'autres diaphorétiques, lorſqu'il étoit néceſſaire de provoquer une tranſpiration abondante ; enfin on appliquoit des véſicatoires dans les cas qui le demandoient.

---

qui ſemblent demander ces évacuations. Cependant il faut obſerver que le mal de gorge dont il s'agit eſt une maladie du genre de celles qui ont de la malignité ; & que dans les cas où des évacuations modérées & faites à propos peuvent être utiles au commencement de la maladie, avant que de prendre le quinquina, des évacuations trop conſidérables ou même modérées, mais faites à contretems, abattent le malade, & lui deviennent infailliblement funeſtes.

Il y a long-tems que l'on a découvert l'efficacité de l'uſage du quinquina pris en quantité, tant dans les cas de mortifications & d'ulcéres ſordides, que dans ceux où les humeurs ont une grande diſpoſition à la putréfaction. Ce médicament a été très-fort recommandé pour le traitement des plaies d'armes à feu, par M. Ranby, Chirurgien des Armées Angloiſes. Voyez ſon Ouvrage, intitulé *Treatiſe on Gunſhot Wounds*.

§ 11.

De la Saignée.

Lorsque le malade étoit robuste, avoit le pouls fréquent & plein, les yeux rouges, échauffés, & la respiration difficile, après même que les taches pétéchiales avoient paru, je faisois tirer plus ou moins de sang avant de prescrire le quinquina. La plûpart des Praticiens modernes ont condamné la saignée faite dans ce premier tems de la maladie ; mais en m'en rapportant au témoignage de M. Hasenohrl, qui assure qu'il n'y a aucun danger, & même qu'il est avantageux de saigner, fut-ce dans ce premier tems de la maladie, si les symptomes demandent qu'on le fasse, j'ai prescrit la saignée en pareil cas; & j'ai trouvé ce remede d'une très-grande utilité en beaucoup d'occasions, tant aux hôpitaux de Paderborn qu'ailleurs, spécialement dans deux cas à Bremen, & dans un autre à Osnabruck; la saignée procura du soulagement à ces deux malades dès qu'elle fut faite, & elle m'a paru avoir rendu la maladie beaucoup plus courte. Un des malades de Bremen, *Robert Ellis*, étoit Soldat dans une Compagnie Franche ; l'autre, *François Hamstam*, étoit Soldat du vingt-quatrieme Régiment : ce dernier avoit été précédemment blessé à la tête, & la fievre le prit, tandis qu'il étoit encore retenu à l'hôpital, par un violent mal de tête, qu'il ressentoit de tems en tems depuis qu'il avoit reçu cette blessure à la tête. La malade d'Osnabruck que j'ai cité, étoit une Garde ou Infirmiere de l'hôpital, nommée *Andrews*. Cette femme, qui avoit environ vingt-cinq ans, ayant soigné un Dragon dans sa petite verole, & allaité pendant le même tems son propre enfant qui avoit

avoit la même maladie, elle fut attaquée de la fievre maligne le 18 Janvier 1763. Ce fut le 20 que je la vis pour la premiere fois : je trouvai ſon pouls fréquent, plein & fort ; elle ſe plaignoit d'un violent mal de tête. D'après ces ſymptomes je lui ordonnai la ſaignée, & une mixture ſaline faite avec le nitre & la racine de *contrayerva*. Le lendemain 21, ſon ſang me parut viſqueux, & elle dit qu'il y avoit quelques jours qu'elle n'avoit été à la ſelle. Je lui preſcrivis, pour prendre à l'inſtant, une once de ſel cathartique amer, qui opéra fort bien. La malade fut dans le même état le 22 ; & elle eut ce jour-là pluſieurs ſelles liquides. Comme elle avoit encore, le 23, de la diſpoſition au dévoiement, je ſubſtituai aux remédes précédens l'eſprit de minderer avec le mithridate ; ce qui diminua le flux de ventre, mais ne l'arrêta pas entierement. Là fievre continua, ſans aucun changement digne de remarque, juſqu'au 27 ; il parut alors ſur tout le corps des taches pétéchiales accompagnées de rougeur aux yeux, d'une violente oppreſſion, de douleur de tête, & de fréquence dans le pouls. J'ordonnai qu'on fît à l'inſtant une ſaignée de ſix onces, & qu'on appliquât un large emplâtre véſicatoire au dos : en même tems je preſcrivis une mixture cordiale, où il entroit une demi-once d'extrait de quinquina, pour prendre toutes les vingt-quatre heures. Le 28, le pouls ne paroiſſoit plus auſſi dur ; la tête étoit plus libre ; il y avoit moins de rougeur aux yeux, & les taches pétéchiales commencerent à diſparoître. Le ſang tiré le jour précédent étoit recouvert d'une couenne mince, mais le *coagulum* avoit une couleur vermeille & manquoit de conſiſtence ; on continua les remedes de la veille. Le 29, cette femme m'ayant dit qu'elle avoit eu deux ou trois ſelles liquides, & qu'elle ſe ſentoit plus abattue, plus foible que le jour précé-

dent, je fis ajouter à sa potion cordiale, outre le quinquina, un gros de mithidrate & deux gros de teinture de canelle; on lui permit encore, par jour, un demi-septier de vin rouge brûlé avec de la canelle. Le 30, la langue étoit plus humide que le jour précédent; & la malade se sentoit moins abattue, moins foible, mais elle avoit encore de la disposition au flux de ventre, ce qui me détermina à lui prescrire une potion anodine pour la nuit, & la continuation des autres médicamens. Le 31, son ventre n'étoit plus resserré, mais elle avoit le pouls plus élevé, la langue humide, & elle-même se trouvoit assez bien; je ne changeai rien aux remedes. Le 1er Février, son pouls étoit assez fort; elle se sentoit beaucoup plus fraîche & bien moins de fievre: elle se plaignit seulement d'entendre difficilement. Le 2 au matin elle eut, par tout le corps, une moiteur chaude qui, vers midi, se changea en une sueur fort abondante, laquelle dura jusqu'au 4 du mois qu'elle discontinua; & alors l'urine de la malade déposa, en abondance, un sédiment blanchâtre. Après ce tems-là on ne lui trouva plus que peu ou même point de fievre. La dureté de l'ouïe subsistoit encore, quoi qu'elle fût beaucoup moindre qu'auparavant; mais cette surdité se dissipa dans la suite par degrés. Cette femme ne cessa point de faire usage de la mixture cordiale avec le quinquina jusqu'au 12 de Février; & de jour en jour elle recouvroit ses forces. Enfin elle ne prit plus d'autres médicamens que deux purgations de teinture de rhubarbe; bientôt elle fut en bonne santé, & capable de remplir ses fonctions de Garde-malade.

Il est à-propos d'observer que nous ne devions pas faire un aussi grand nombre de saignées dans le cas précédent, & dans tout autre tems de la fievre maligne, que dans les maladies inflammatoires ai-

guës, attendu, 1°. que par la répétition de cette évacuation, nous jetterions le malade dans l'abattement, & rendrions son état très-fâcheux; 2°. que la saignée ne peut être employée avec sécurité & avec fruit, dans les circonstances précédentes, qu'immédiatement avant de faire prendre le quinquina en quantité, ou lorsqu'il survient quelque douleur aiguë à la poitrine, aux intestins, enfin quelqu'autre symptome violent qu'on ne peut dissiper qu'en tirant du sang. Ainsi c'est se tromper également de recommander de saigner abondamment dans cette fievre, ou d'interdire entierement l'usage de ce remede.

§ III.

Cas où le Quinquina est inutile & nuisible.

Quoique nous ayons reconnu que le quinquina est, en général, le plus excellent remede qui puisse s'employer dans le traitement des fievres malignes pétéchiales, cependant nous ne répondons point qu'il réussisse dans tous les cas; car il y a telles circonstances où nous éprouvons que d'autres remedes ont un meilleur effet. C'est pourquoi quand nous remarquons que, malgré l'usage du quinquina, les forces du malade diminuent, & que les symptomes augmentent, ou qu'il en survient de plus fâcheux, nous ne persistons pas avec opiniâtreté dans son usage, mais nous essayons ce que peuvent faire les autres médicamens.

Vers la fin du mois de Mai 1761, il y avoit à l'hôpital d'Osnabruck deux Soldats attaqués de la fievre maligne dont il s'agit ici. Après qu'ils eurent pris du quinquina en quantité, & qu'on leur eut permis une chopine de vin rouge par jour, pendant plusieurs jours consécutifs, ils commencerent à aller

plus mal ; ils étoient abattus & avoient du délire ; avec tous les autres mauvais ſymptomes qui hâtent la mort. Cela me détermina à diſcontinuer l'uſage du quinquina : je fis appliquer à chacun un emplâtre véſicatoire au dos ; & je leur preſcrivis une potion cordiale avec quinze grains de muſc, pour prendre toutes les quatre heures ; on leur donna auſſi du vin brûlé avec de la canelle. Quoique ces deux hommes fuſſent ſi mal que j'avois peine à croire qu'ils vécuſſent encore vingt-quatre heures ; cependant je les trouvai beaucoup mieux le lendemain. En effet ils avoient par tout le corps une moiteur chaude, & le pouls s'étoit relevé conſidérablement. En continuant l'uſage des mêmes médicamens, les ſymptomes fébriles diminuerent par degrés, & ces deux Soldats guérirent parfaitement.

Dans le même tems, à peu-près, ayant ordonné à un autre malade le quinquina en quantité pendant quelques jours ; & lui ayant fait appliquer des véſicatoires, après même que les taches pétéchiales eurent paru, je le trouvai un matin dans un ſi fâcheux état que l'on ſentoit difficilement ſon pouls. Il ne pouvoit plus parler, étoit dans le délire, & avoit un tremblement des tendons plutôt que des ſoubreſaults, enfin il reſſembloit tout-à-fait à un homme qui ſe mouroit. Cependant comme il avoit avalé juſqu'alors tout ce qu'on lui avoit mis dans la bouche, je fis ſubſtituer à la mixture de quinquina compoſée, des verrées qui contenoient chacune un ſcrupule de confection cordiale & ſept grains de ſel volatil de corne de cerf (*a*) ; on lui donna ce remede

---

De l'uſage des Sels Alkali-Volatils.

(*a*) M. *Huxham*, dans ſon *Traité ſur les maux de gorge*

dans le moment, & ensuite toutes les quatre heures. Dans les intervalles de cette boisson, il prenoit fréquemment plein une tasse à thé de vin rouge brûlé avec de la canelle; en outre on lui appliqua deux larges vésicatoires aux jambes. Le lendemain & le jour suivant son pouls étoit élevé; & en continuant l'usage de mes remedes, il devint par degrés & plus

---

ulcéreux, désapprouve l'usage des sels alkalis volatils pour le traitement des fievres putrides pestilentielles ou pétéchiales, comme étant capable de causer une trop forte chaleur, & de hâter la dissolution, & par conséquent la putréfaction du sang. Cependant je ne puis être de son avis, parce que je pense que les sels alkalis volatils sont les meilleurs médicamens dont on puisse se servir dans plusieurs circonstances, & en particulier contre la fievre maligne pétéchiale: en effet nous n'avons point de remede qui soit un aussi prompt & aussi fort stimulant des fibres animales. J'ai vu plusieurs malades qui étoient extrémement bas ou dont on avoit peine à sentir le pouls, & d'autres qui tomboient fréquemment en foiblesse, être rappellés à la vie par des doses fortes & répétées des sels volatils, ainsi que par le vin pris en quantité & les liqueurs acidules employées pour corriger l'acrimonie du sang. A la vérité dès que les malades sont hors de l'état de foiblesse extrême, je leur fais cesser ces médicamens; mais il y a bien de la différence entre ne se plus servir d'un remede qui a fait ce qu'on en attendoit, & dire, comme M. Huxham, que l'usage commun des sels alkalis produit, dans les fievres malignes, les effets dangereux qu'il a exposés, encore qu'il soit certain que les sels dont il s'agit étant mêlés avec des liqueurs disposées à la putréfaction ou avec des substances animales, s'opposent à leur corruption; & que, comme les esprits ardents & le vinaigre, (autres produits de la fermentation), ces sels empêchent & suspendent l'opération physique qui seule peut les former; néanmoins il est également vrai que quand les sels volatils sont mêlés avec le sang des animaux vivans, ils stimulent leurs vaisseaux, augmentent la chaleur & la vîtesse du sang, & le rendent plus fluide ou le dissolvent. C'est pourquoi je pensé qu'on ne doit pas continuer leur usage plus long-tems qu'il n'est indispensablement nécessaire.

plein & plus fort ; trois jours après le malade recouvra la voix : enfin il lui ſurvint une moiteur chaude qui ſe termina en une ſueur abondante. En peu de tems les ſymptomes fébriles ſe diſſiperent & cet homme recouvra la ſanté.

Il y eut à Breme deux hommes, l'un au mois de Janvier, l'autre au mois de Février 1762, chez leſquels le quinquina ne produiſit que peu d'effet : ils furent guéris par un long uſage du vin, & de mixtures compoſées avec la confection cordiale & la racine de ſerpentaire, & par l'application de larges véſicatoires. Nous avons vu aux hôpitaux pluſieurs cas ſemblables, dans leſquels le quinquina ne réuſſiſſoit pas autant que nous l'eſpérions.

§ IV.

Des Salles des Hôpitaux.

Je dois faire remarquer, à propos des fievres malignes, que durant tout le tems où ces maladies regnent dans des hôpitaux trop remplis, ſi l'on ne peut pas diminuer le nombre des ſujets ou éclaircir les ſalles, en renouveller l'air fréquemment ou le faire circuler continuellement du dehors au dedans, enfin tenir l'hôpital & les malades dans une grande propreté, les fievres malignes ne ceſſeront pas, il mourra un grand nombre de ceux qui en ſeront attaqués ; enfin les remedes les plus efficaces dans d'autres circonſtances n'auront qu'un mince ſuccès ou même ſeront inutiles. On doit ſçavoir encore que quand l'infection ou la contagion eſt devenue très-forte, il faut apporter les plus grands ſoins, & qu'il ſe paſſe un certain tems, avant d'avoir quelque ſuccès dans leur traitement. En outre ſi on garde dans la même ſalle un grand nombre de perſonnes attaquées

de fievre maligne, cela contribuera à augmenter la contagion ; c'eſt pourquoi il eſt toujours à propos, quand la choſe eſt praticable, de ne mettre qu'un petit nombre de ces fievreux dans une ſalle, & tout au plus le tiers de la quantité qu'on y doit, en général, recevoir de malades.

§ V.

Du Flux de Ventre.

Beaucoup de ceux qui étoient attaqués de fievre maligne ont eu, vers le milieu ou le plus haut dégré de leur maladie, des évacuations par bas, mais rarement ſe trouvoient-elles critiques ; quelques-uns même avoient un vrai dévoiement. S'il étoit peu conſidérable, & qu'il n'affoiblit pas trop le malade, pour l'ordinaire il lui étoit avantageux ; mais quand l'évacuation étoit trop abondante ou qu'il ſurvenoit de la dyſenterie, il y avoit toujours du danger ; parce que toutes les fois qu'on arrêtoit le flux de ventre, la fievre augmentoit ; & ſi l'évacuation continuoit à ſe faire, le malade perdoit toutes ſes forces. Ces flux de ventre demandoient à être traités d'une maniere particuliere, que l'on trouvera indiquée ci-après dans l'hiſtoire de la dyſenterie.

§ VI.

Des Vers.

C'étoit une choſe commune dans ces fievres malignes que de voir les malades rendre des vers (*a*) par le vo-

---

(*a*) Parmi ces malades, les uns n'ont rendu qu'un ver, les autres deux ou trois, quelques-uns ſix ou ſept. Un Soldat

missement ou par les selles ; &, ce qui s'est encore observé plus fréquemment, les vers montoient dans la gorge & dans la bouche, ou quelquefois même dans le nez, tandis que les malades étoient couchés ou assoupis ; plusieurs en ont tiré avec leurs doigts. On a vu la même chose arriver à la plûpart des Soldats amenés aux hôpitaux pour des maladies différentes de la fievre dont nous parlons. Dans l'endroit où M. Pringle parle des vers qu'il a vu rendre dans la fievre maligne, il semble embrasser l'opinion de Lancisi. Selon lui (*a*) ces vers ne sont pas la cause de la fievre ; mais étant logés dans les intestins avant que la fievre s'allume, ils y sont incommodés par l'augmentation de chaleur & la corruption des humeurs, qui ont lieu dans le canal intestinal des personnes attaquées de la fievre, & principalement de la fievre putride maligne ; ce qui les oblige à se mouvoir & à quitter l'endroit qu'ils occupoient. J'ai cru reconnoître évidemment que c'est là le cas où se sont trouvés beaucoup de nos malades : cependant chez quelques-uns d'eux il m'a semblé que les vers avoient occasionné de la fievre, & que le mauvais état des humeurs du malade, ou la contagion de l'air de l'hôpital, lui avoient fait prendre le caractere de fievre maligne. Dans bien des cas la fievre a diminué, ou même a cessé entierement peu après la sortie des vers ; & les malades n'ont plus eu aucun des symptomes qui accompagnent leur présence. Cependant on en a vu quelques-uns qui avoient de fréquens maux d'estomac, des douleurs dans l'estomac & les intes-

---

des Gardes ayant jetté, au mois de Janvier, trois vers par les selles, durant une fievre maligne, il en sortit encore quatorze à la suite d'une purgation de rhubarbe & de calomelas qu'il prit après que la fievre fut passée.

(*a*) Pringle, *Observations*, part. III, chap. IV.

tins, & qui de tems en tems rendoient des vers. D'autres ont eu plusieurs rechûtes ou renouvellemens de fievre qui paroissoient occasionnés par l'irritation que causoient ces insectes.

Il n'est pas étonnant que les vers ronds ou lombrics puissent produire divers symptomes incommodes, & occasionner des rechûtes, puisque nous sçavons qu'ils ont quelquefois percé les intestins, & qu'on en a trouvé dans la cavité du bas-ventre (*a*) entre les tégumens & les visceres.

Dès que nous remarquious qu'un malade étoit tourmenté par des vers, nous lui donnions, pourvû toutefois que son état présent n'y mît aucun obstacle, nous lui donnions, dis-je, vingt-cinq ou trente grains de rhubarbe avec cinq ou six grains de calomelas, & s'il avoit un grand mal à l'estomac, nous lui prescrivions un vomitif; dans plus d'un cas ce dernier remede a fait rendre deux ou trois vers ronds, & a procuré beaucoup de soulagement. Quand la fievre étoit violente, nous étions obligés de négliger pour ce moment les symptomes causés par les vers; mais aussi dès que la fievre étoit cessée, s'il restoit encore quelque symptome de la présence des vers, nous donnions une ou plusieurs purgations; nous prescrivions l'usage de la poudre d'étain ou une infusion de fleurs de camomille, & dans certains cas des médicamens huileux. En suivant ce traitement la plûpart des malades alloient mieux, re-

---

(*a*) On peut consulter à ce sujet les Ouvrages d'Hoffman, tom. III, cap. X, observ. 13; Riviere; Bonet, *Sepulchr. & Anatom.*, tom. II; la Dissertation de M. Doeveren sur les vers trouvés dans les intestins; Lancisi, &c.: on y verra des observations, qui prouvent que des vers ronds ou lombrics ont rongé, & même percé en entier les membranes de l'estomac & des intestins.

couvroient leur santé, & paroissoient délivrés, du moins pour le moment, de ces animaux incommodes. On a vu cependant plusieurs personnes se plaindre pendant quelque tems de maux d'estomac, & d'autres symptomes qui sont causés communément par les vers.

Il n'est pas facile de découvrir ce qui a occasionné cette quantité de vers ronds qu'on a vu chez la plûpart des malades de l'armée : peut-être doivent-ils leur origine à la grande abondance de végétaux cruds & de fruits que les Soldats ont mangé pendant l'été & l'automne, ainsi qu'à la mauvaise eau qu'ils ont été obligés de boire.

§ VII.

De la Difficulté d'uriner.

Dans le nombre des malades attaqués de fievre maligne que j'ai vus à Paderborn, beaucoup se sont plaints de difficulté d'uriner, & quelques-uns de suppression d'urine, principalement vers le déclin de la fievre : d'autres ont senti de l'ardeur & de la douleur en urinant, quoiqu'ils n'eussent aucun mal vénérien. On a aussi observé ces symptomes dans d'autres hôpitaux; mais ils n'y étoient pas tout-à-fait aussi fréquens qu'à Paderborn. Pour l'ordinaire les décoctions de gomme arabique avec un peu d'esprit de nitre dulcifié, les mixtures huileuses & les médicamens où il entre de l'opium soulageoient beaucoup les malades dès qu'ils les avoient pris, & même dissipoient tout-à-fait leurs maux en fort peu de tems.

§ VIII.

De la Surdité.

Un des premiers symptomes salutaires qui paroif-

ſoit en général chez les malades qui devoient guérir, étoit la ſurdité (*a*) ou l'ouïe dure. Ce ſymptome ſe déclaroit vers le fort de la maladie, & ſubſiſtoit plus ou moins de tems, mais d'ordinaire, juſqu'à ce que la fievre fût entierement paſſée, & quelquefois un

---

(*a*) Riviere dit que, ſuivant la doctrine d'Hippocrate, la ſurdité eſt un très-dangereux ſymptome au commencement des maladies aiguës, quoi qu'il ſoit d'un bon préſage & faſſe augurer la guériſon, lorſqu'il ne paroit que dans le plus fort des fievres & principalement des fievres malignes. Il ajoute qu'il a lui-même obſervé mille fois que ceux qui étoient attaqués de fievres malignes ont guéri, quand la ſurdité s'eſt déclarée au plus fort de la maladie, & lors même que d'autres ſymptomes menacoient d'un grand danger. *Praxis. Med.* lib. XVII, ſect. III, cap. I, pag. 451.

Ce ſymptome, ou la ſurdité, ſe rencontre encore dans d'autres fievres que les fievres malignes & peſtilentielles; j'ai même obſervé ſouvent qu'alors il étoit également d'un bon préſage. J'en rapporterai deux exemples remarquables arrivés ſous mes yeux à l'hôpital de Saint-George en 1759.

Le 17 Janvier 1759, Jacques Donaldſon, jeune homme de dix-neuf ans, fut reçu dans l'hôpital pour une fievre accompagnée de ſtupeur & de délire : il avoit la langue ſéche, comme brûlée, & les autres ſymptomes d'une fievre du genre des inflammatoires; il fut ſaigné, & prit divers médicamens évacuans. Le 19, après qu'on lui eut appliqué un emplâtre véſicatoire, il devint preſqu'entierement ſourd : dès-lors tous les autres ſymptomes parurent moins graves, l'état du malade fut meilleur de jour en jour; & il étoit abſolument ſans fievre le 30 du même mois.

Le 10 d'Avril 1759, Jean Young, âgé de quinze ans, fut reçu dans l'hôpital Saint-George pour une fievre qui duroit déja depuis quatorze jours; ſa parole n'étoit pas naturelle, & il avoit entierement perdu l'uſage des jambes : on remarquoit en outre du délire & d'autres mauvais ſymptomes. Le 12, il parut avoir l'ouïe extrémement dure; mais à commencer de ce moment il alla tous les jours de mieux en mieux, & eut des évacuations. Le 12 de Mai il étoit parfaitement guéri, ayant recouvré l'uſage de ſes jambes tel qu'il l'avoit avant cette maladie.

tems considérable encore après. Le plus souvent nous ne faisions rien pour cet accident ; & il se dissipoit à mesure que le malade recouvroit la santé. Lorsqu'il duroit trop long-tems on appliquoit des vésicatoires derriere les oreilles ou à la nuque, ce qui avoit des succès, ainsi que de nettoyer le conduit auditif avec des décoctions émollientes, dans lesquelles on avoit fait fondre un peu de savon.

§ IX.

De l'Enflure & Suppuration des Glandes Parotides.

L'enflure des glandes parotides, qui a paru chez un grand nombre de malades vers le déclin de la fievre, s'est terminée par leur suppuration, & alors ces tumeurs ont été critiques. Je n'ai observé que deux malades, dans le nombre de ceux que j'ai eu occasion de voir en Allemagne, chez lesquels les tumeurs des parotides aient paru de meilleure heure durant cette fievre, & ne soient pas venu à suppuration. Ces deux personnes sont mortes ; toutes les autres ont guéri, à l'exception d'un homme âgé, du nombre des Soldats Invalides, qui étoient à Bremen. Ce malade eut au côté droit une tumeur qui vint à suppuration, & fut critique, du moins en apparence ; mais il éprouva une rechûte, pendant laquelle il se forma de l'autre côté une tumeur qui vint également à suppuration ; & la fievre ne le quitta qu'après qu'il fut réduit au plus bas. Les pertes considérables que cet homme avoit faites par ces ulcères l'ayant épuisé peu-à-peu, il mourut dans l'étisie, environ un mois après la cessation de la fievre maligne (*a*).

(*a*) Quoique l'enflure des glandes parotides nous parois-

Dès que nous nous appercevions de l'enflure aux glandes parotides, nous travaillions à faire ſuppurer ces tumeurs en dehors, en y appliquant des cataplaſmes émolliens ou un emplâtre fait avec les gommes; & on les ouvroit lorſqu'on y ſentoit de la fluctuation; du reſte elles ſe traitoient comme les abſcès ordinaires. C'eſt avec grande raiſon que Riviere remarque à ce ſujet qu'elles doivent être ouvertes même avant

---

ſe, en général, d'un bon augure, & favoriſe la guériſon de la fievre maligne, nous ne croyons cependant pas que ce ſymptome doive toujours avoir lieu, ou que le malade ſe tire toujours de ſa maladie, quand elle en eſt accompagnée. En effet, Riviere qui nous repréſente ces tumeurs des glandes comme étant preſque toutes critiques, nous dit auſſi qu'en 1723 la fievre maligne fut épidémique à Montpellier, & qu'il y mourut preſque une moitié des malades; & ceux ſur-tout auxquels l'enflure des glandes parotides ſe montroit vers le neuvieme ou le onzieme jour, ils périſſoient au bout de deux jours de l'apparition des tumeurs. Ce Médecin ayant vu mourir pluſieurs perſonnes, dont les glandes n'étoient point venues à ſuppuration, il imagina que ce manque de ſuppuration pouvoit bien être la cauſe de leur mort, & il en tira cette conſéquence qu'il y avoit dans le ſang une quantité de matiere morbifique plus conſidérable que la partie où ſe faiſoit le dépôt ne pouvoit en contenir, & que les évacuations faites par les ſaignées & les purgations étoient les ſeuls remedes qui puſſent procurer également du ſoulagement au malade, &, en ſuppléant à l'opération de la nature, favoriſer la guériſon. C'eſt ce qui dans la ſuite le détermina à ordonner, dès la premiere occaſion qui s'en préſenta, de tirer trois onces de ſang au malade, quoi que ſa foibleſſe fût telle, que le Chirurgien appréhendoit qu'il ne mourût pendant la ſaignée. Ce remede ayant rendu le pouls plus fort, Riviere fit faire une ſeconde ſaignée trois ou quatre heures après la premiere; & ſon effet n'ayant pas été moins marqué, & l'élévation du pouls étant devenue encore plus conſidérable, il preſcrivit le lendemain une priſe de ſéné & de rhubarbe. Non ſeulement ce malade fut guéri de ſa fievre maligne, mais tous ceux, ajoute-t-il, qui furent traités de la même maniere s'en tirerent bien. *Riverii, Praxis Med.* lib. XVII, ſect. III, cap. I.

le moment de la maturation (*a*). M. Pringle conseille de ne point attendre qu'il y ait fluctuation, & d'ouvrir l'abscès dès qu'on peut présumer qu'il est formé (*b*).

Au mois de Février 1761, trois malades dont la fievre maligne étoit sur son déclin, eurent à l'aine des bubons qui devinrent critiques. Les premieres fois que je vis ces bubons, je les soupçonnai vénériens, mais à l'examen que je fis des malades, ils soutinrent constamment qu'ils n'étoient nullement dans le cas d'être infectés de ce mal. D'ailleurs la maniere bénigne dont les tumeurs se guérissoient, sans qu'il y eut apparence d'aucun autre symptome vénérien, me fit croire que ces malades disoient la vérité; sur-tout quand je pensois que j'avois interrogé des gens qui ne font pas difficulté de s'avouer attaqués de maux vénériens. Le premier malade auquel j'ai vu un bubon vers la fin d'une des fievres malignes dont il s'agit ici, étoit la femme d'un Soldat du trente-septieme Régiment d'Infanterie: elle avoit un enfant qu'elle allaitoit, & son mari vivoit avec elle, lorsqu'elle tomba malade de la fievre maligne: ni l'un ni l'autre n'avoit le moindre symptome vénérien. Peu de jours après il se trouva dans un autre hôpital deux Soldats qui, sur la fin d'une fievre pétéchiale d'un fort mauvais caractere, eurent également à l'aine des bubons, qu'aucune circonstance ne pouvoit faire croire vénériens. A l'exception des cas que je viens de rapporter, je n'ai jamais vu de bubon critique survenir dans la fievre maligne pendant le tems que j'ai passé avec les Troupes en Allemagne. A la vérité M. Lovet, qui servoit dans les hôpitaux, & qui, tandis que je rési-

---

(*a*) Riviere, *Prax. Med.*, lib. XVII, sect. III, cap. I.

(*b*) Pringle, *Observations sur les Maladies des Armées*, part. III, chap. VII.

dois à Paderborn, étoit à Hoxter où on avoit établi un autre hôpital; M. Lovet, dis-je, m'a assuré qu'au commencement de 1761 il s'étoit trouvé à son hôpital plusieurs personnes attaquées de fievre maligne qui avoient des bubons critiques aux aines & aux aisselles (*a*).

Dans le même tems à-peu-près où ces bubons se montroient, plusieurs malades se sont plaint, vers le déclin de la fievre maligne, de sentir de la douleur tout le long du cordon des vaisseaux spermatiques; & bientôt après il leur survenoit de l'enflure au testicule du même côté (*b*); ce symptome n'a cependant pas été particulier à ceux qui étoient attaqués des fievres malignes; car d'autres personnes qui avoient des flux de ventre ou d'autres maladies dont elles ont guéri, se sont trouvées également avoir de pareilles tumeurs. Je n'ai remarqué aucun symptome de ce genre dans les fievres que j'ai vues étant avec les Troupes en Allemagne, si ce n'est dans les mois de Janvier, Février, Mars & Avril 1761. La saignée, l'application des fomentations émollientes & de cata-

---

(*a*) Ce symptome des bubons a été remarqué par plusieurs Auteurs, mais il ne me paroit pas être si fréquent que plusieurs d'entr'eux voudroient nous le faire penser: ni M. Huxham ni M. Pringle n'ont écrit avoir vû de semblables bubons; & M. Lind dit qu'il n'en avoit jamais observé avant le commencement de l'année 1763.

(*b*) Hippocrate a parlé de l'enflure des testicules qui arrivoit dans des fievres: il nous dit qu'un homme d'Alcibiades avoit le testicule gauche enflé avant la crise d'une fievre. Voy. le Livre deuxieme des *Epidémies*, sect. II. Il regarde aussi ce symptome comme critique dans la fievre ardente. Voyez le Livre sur les *Crises*, sect. XI. Nous lisons encore dans un Traité publié, par Antonio Lizzari, sur les maladies aiguës, qui ont été communes à Venise & par toute l'Italie en 1761 & 1762, que les éruptions étoient fréquemment suivies d'abscès au scrotum & aux testicules.

plasmes, les lotions des parties malades faites avec l'esprit de minderer, qui se mettoient en usage au premier sentiment de la douleur, étoient des moyens d'empêcher l'enflure des testicules. Dans le cas où le malade ne parloit de sa douleur que quand l'enflure étoit déja commencée, le mal se terminoit pour l'ordinaire par une suppuration au scrotum ou au testicule qui se guérissoit très-heureusement. Nous n'avons point eu de raison de soupçonner un vice vénérien chez aucun de ces malades.

§ X.

De l'Ophthalmie.

Beaucoup des malades qui guérirent de cette fievre maligne furent attaqués d'ophthalmie ou inflammation à l'œil. Le plus souvent il n'y avoit qu'un œil d'enflammé, mais ils l'étoient quelquefois tous les deux. Quand les sujets étoient vigoureux, on les saignoit & on leur appliquoit les vésicatoires derriere les oreilles. Dans les cas où la douleur étoit violente, on mettoit sur l'œil enflammé un cataplasme fait avec la mie de pain & le lait, ce qui, en y joignant quelque médicament rafraîchissant, dissipoit ou du moins calmoit communément la douleur. Il y eut cependant quelques-unes de ces ophthalmies si opiniâtres, qu'on se trouva nécessité à répéter les évacuations, à appliquer des sangsues aux tempes, & lorsque le plus fort de la fievre étoit passé, à laver fréquemment les yeux avec le collyre vitriolique ou le collyre de Saturne, avant que le malade pût être soulagé. Il est cependant à propos de remarquer que si l'on faisoit usage des astringens de trop bonne heure, ils devenoient nuisibles: & quand les ophthalmies étoient négligées dans leur commencement, il arrivoit fréquemment

quemment que le mal augmentoit beaucoup, & laissoit une obscurité ou tache sur la cornée, ce qui étoit pour la vue un obstacle qu'on ne pouvoit point ôter.

§ XI.

De la douleur aux Pieds & de la Gangrene.

Vers le déclin de ces fievres, & très-souvent aussi pendant toute leur durée, bien des gens se plaignent de douleurs aux pieds & aux orteils qui se sont terminées quelquefois par la gangrene de la partie souffrante, principalement quand les malades habitoient des chambres très-froides. Chez la plûpart des sujets la mortification ne s'étendoit pas plus loin que le bout des doigts; il lui arrivoit rarement de gagner le pied même; & deux fois seulement elle est parvenue jusqu'à la jambe. Ces malades ont perdu un ou plusieurs doigts: au mois de Février 1761 un homme perdit la moitié des deux pieds; un autre les deux pieds & une partie de chaque jambe. Ces deux malades mutilés se tirerent de la fievre maligne: à la vérité celui qui avoit perdu les deux pieds fut ensuite fort longtems dans un état de langueur. Ces douleurs de pieds & de doigts, ainsi que la gangrene qui en étoit la suite, ont presque toujours été occasionnés parce que les malades avoient soufferts un trop grand froid dans le tems où ils étoient très-foibles, où la circulation de leurs humeurs étoit lente, & où les sucs étoient dans un état putride, ce qui faisoit que les vaisseaux n'avoient plus assez de force pour porter & entretenir la circulation dans leurs dernieres ramifications (*a*).

(*a*) Les douleurs dont il s'agit ici, ainsi que la gangrene

Dès que les malades commençoient à se plaindre de ces douleurs aux orteils & aux pieds, ce qu'il y avoit de mieux à pratiquer, je parle d'après mon expérience, étoit de faire mettre les pieds dans l'eau chaude ou dans des fomentations aromatiques chaudes. Après qu'ils avoient tenu leurs pieds pendant quelque tems dans ces liqueurs chaudes, on les séchoit bien, on les frottoit avec le liniment savoneux ou le liniment volatil, & on les enveloppoit dans une flanelle. S'il venoit à paroître sur ces parties qui étoient le siege de la douleur, soit de la lividité, soit de la rougeur, nous faisions prendre en abondance du quinquina & des cordiaux, en supposant toutefois que ces médicamens ne fussent pas contr'indiqués par la présence d'autres symptomes. Quand il s'élevoit des phlyctenes sur ces mêmes parties malades & qu'il y avoit de la gangrene, nous y faisions faire des scarifications & appliquer les médicamens convenables; en outre on employoit des fomentations aromatiques chaudes & des cataplasmes.

Au mois de Janvier 1762 un malade qui étoit attaqué de la fievre pétéchiale à Bremen, eut au bout du nez de la lividité & du noir qui menaçoient d'une gangrene prochaine. Je crus, pendant quelques jours,

---

aux pieds & aux doigts, ne s'observoient pas uniquement chez ceux que la fievre maligne avoit réduit à l'état de la plus grande foiblesse. Car durant les froids très-vifs qui regnerent au commencement de 1763, beaucoup de malades qui habitoient de grandes salles très-airées à l'hôpital d'Osnabruck furent attaqués des mêmes symptomes. Un homme eut les deux pieds & une partie de chaque jambe entierement gangrenés, & il mourut au bout de neuf jours, à compter du premier instant où la gangrene s'étoit déclarée. Un autre perdit la moitié d'un pied & quelques-uns des doigts de l'autre: enfin le troisieme perdit la premiere phalange de plusieurs orteils, & le bout des autres.

que si cet homme revenoit de sa maladie, il perdroit une partie de son nez; mais en lui faisant prendre fréquemment, en abondance, du quinquina & de la confection cordiale dans l'esprit de minderer, & en lui donnant à boire du vin en quantité, la gangrene cessa de faire des progrès; lorsque la fievre fut dissipée, le nez reprit sa couleur naturelle, & il n'y eut que l'épiderme de l'extrémité qui tomba.

Quand la fievre maligne duroit long-tems & mettoit le malade très-bas, il étoit fort commun que le dos & les parties sur lesquelles portoit tout le poids du corps fussent attaquées de gangrene. Dès que l'on s'appercevoit de ce mal, nous faisions couvrir les parties où il se montroit de linimens convenables, & nous donnions le quinquina & les cordiaux en quantité. On avoit aussi attention que le malade changeât de tems en tems de posture, & on empêchoit, autant qu'il étoit possible, en placant des coussins de différente façon, que le poids du corps ne portât sur la partie malade. En suivant ce traitement, la gangrene se guérissoit assez souvent, lorsque la fievre étoit sur son déclin, & que les forces n'étoient pas encore trop épuisées. Nous avons vu cette guérison se faire même dans des cas où il y avoit une étendue considérable de la peau attaquée de gangrene. Mais lorsqu'il restoit de la force aux malades, & que la fievre subsistoit encore, ou qu'il s'y étoit joint un flux de ventre, ce qui tenoit les malades dans une mal-propreté continuelle & épuisoit leur force, cet accident leur devenoit, en général, funeste.

§ XII.

De l'Ensture & des Tumeurs Œdémateuses.

Les malades que la fievre maligne ou plusieurs

rechûtes consécutives réduisoient dans un état misérable, étoient sujets à avoir des enflures œdémateuses, principalement aux pieds, & sur le soir, quand ils avoient été hors du lit tout le jour. Ces enflures se dissipoient le plus souvent à mesure que les malades recouvroient leurs forces ; mais il y eut quelques cas où elles resterent opiniâtrement, & monterent même jusqu'aux cuisses. On a vu aussi des gens chez lesquels l'enflure s'est étendue par tout le corps, & s'est terminée par une anasarque universelle.

Quand ces enflures étoient nouvelles & bornées aux pieds & aux jambes, il arrivoit le plus souvent que le quinquina, joint avec les sels lixiviels ou l'oxymel scillitique ou d'autres diurétiques, & une ou deux purgations par semaine, les faisoient passer. Chez quelques-uns de ces malades la racine de raifort produisit un bon effet : d'autres furent guéris par les sueurs excitées, en prenant de la poudre de Dover ou des gouttes anodines.

Quelques-unes de ces enflures étoient très-difficiles à guérir & résistoient à l'action, quoique forte, de tous les remedes internes. En pareil cas on se trouvoit bien d'employer les mouchetures aux pieds & à la partie inférieure des jambes, elles fournissoient une issue à l'eau pour s'écouler : ce fut avec succès qu'on appliqua des vésicatoires à quelques-uns. Quand les mouchetures étoient faites ou les vésicatoires appliqués, avant que les forces du malade fussent épuisées, & en supposant toutefois qu'il n'eût pas d'autre maladie qu'une enflure œdémateuse, qui avoit la foiblesse du sujet pour cause, je n'ai jamais remarqué aucun mauvais effet de ces remedes, quoique je puisse dire avoir fait usage de l'un & de l'autre dans bien des cas. Mais s'il arrivoit que le malade, pour qui on employoit ce traitement externe, fût très-foible ou eût une fievre lente, le dévoie-

ment ou d'autres maladies graves, les pertes considérables que ces remedes occasionnoient, épuisoient leur force ; & il s'ensuivoit d'abord la gangrene, puis la mort.

Un des exemples les plus remarquables, & dont j'aie été témoin, des bons effets des vésicatoires mis en usage, ainsi que je viens de le conseiller, est ce que l'on a vu arriver à un Soldat à Paderborn.

Thomas Hope, Soldat du second Régiment des Gardes à pied, après avoir eu une fievre de ce genre, devint enflé par tout le corps, mais principalement au visage & au cou, ce qui étoit accompagné de difficulté de respirer. On mit en usage divers médicamens pour dissiper ces accidens, mais ce fut sans succès jusqu'à ce qu'on lui eût appliqué au dos un large emplâtre vésicatoire, & qu'il eût pris du quinquina avec de l'oxymel scillitique dans une mixture. Bientôt après que l'écoulement eut commencé à s'établir à la place du vésicatoire, l'enflure diminua ; elle fut ensuite entierement dissipée par le moyen d'une ou deux purgations, & par l'usage continu des médicamens dont je viens de dire, que nous les avions associé aux vésicatoires.

Au mois de Mai 1761, trois autres hommes de l'hôpital d'Osnabruck ayant aux pieds & aux jambes des enflures œdémateuses qui ne cédoient pas à l'action des remedes internes, on leur appliqua des vésicatoires aux jambes, ils prirent du quinquina & des sels lixiviels deux ou trois fois le jour, & furent purgés tous les quatre jours : ce traitement dissipa leur enflure en fort peu de tems.

§ XIII.

Des Hémorrhagies & des Diarrhées.

Quelques-uns des Soldats qui se trouvoient atta-

qués une ſeconde fois de la fievre d'hôpital, avoient le ſang tellement diſſous, qu'ils étoient ſujets à des ſaignemens de nez conſidérables, & à perdre beaucoup de ſang par les ſelles, ce qui les réduiſoit à un état miſérable qui, quelquefois, étoit accompagné d'un danger preſſant. Il n'y avoit rien qui nous réuſſit mieux dans ces cas-là que de faire prendre le quinquina en quantité, d'aciduler les boiſſons avec l'eſprit de vitriol, & de laiſſer boire autant de vin rouge que la force & les autres circonſtances préſentes le permettoient. On ſoutenoit en même-tems les forces des malades, en leur donnant avec modération des alimens doux & faciles à digérer, tels que l'eau ou le gruau de riz, les panades, les bouillons légers ou d'autres choſes ſemblables. Lorſque nous remarquions de la diſpoſition au dévoiement, nous ajoutions au quinquina un peu d'électuaire diaſcordium, & le jour nous donnions ſouvent quelque médicament où il entroit de l'opium. Je rapporterai ici un ſeul cas où ce traitement, que je conduiſis moi-même à Paderborn, a eu d'heureux effets très-marqués. Un Soldat qui étoit dans une des ſalles baſſes de l'hôpital des Jéſuites, & qui ſortoit d'une fievre maligne accompagnée d'un flux de ventre, avoit coutume de rendre par le nez, quatre, cinq ou ſix onces de ſang chaque fois; & à une ou deux repriſes il perdit près d'une pinte de ſang, d'une couleur noirâtre, qui avoit peu de conſiſtance & contenoit beaucoup de ſéroſités. Il étoit tellement appauvri, que la partie la plus épaiſſe & la plus groſſiere du ſang étoit à peine coagulée. Cette évacuation mit le malade ſi bas, qu'il ne pouvoit que très-difficilement ſe remuer dans le lit. Il ſembloit que ſon pouls avoit des ondulations & des treſſaillemens plutôt que des battemens. Néanmoins l'uſage continu du quinquina, des cordiaux, des boiſſons acidulées avec l'eſprit de vitriol & quel-

ques cuillerées de vin rouge brûlé, qu'il prit toutes les deux ou trois heures, lui rendirent les forces & la santé. Les seuls accidens qui soient survenus durant ce traitement, ont été les symptomes qui annoncent le dévoiement & ensuite le renouvellement de l'hémorrhagie; mais on ne tarda pas à les dissiper, en donnant au malade une prise de teinture de rhubarbe, en ajoutant au quinquina un peu d'électuaire diascordium, & en faisant prendre le soir quelque médicament où il entroit de l'opium.

§ XIV.

De l'origine des Pétéchies ou Fievres Pétéchiales.

Dans Hippocrate & d'autres Auteurs anciens (*a*), il est fait mention de fievres malignes putrides accompagnées d'éruptions, mais on ne voit pas bien qu'ils aient entendu parler de cette espece particuliere d'éruption, que nous nommons des pétéchies ou taches pétéchiales, du moins les descriptions qu'ils en font ne sont point assez claires pour reconnoître leur différence d'avec le miliaire & les autres especes d'éruptions. Mais depuis l'année 1500, on a donné, dans diverses parties de l'Europe, plusieurs Traités bien faits sur les fievres pétéchiales. Voyez *Tillingius, de Febribus Petechialibus, Tractatus Curiosus; Donckers, idea Febris Petechialis; Weitbrecht, de Febrili Constitutione Petechisante; Brandhorst, Historia Febris Castrensis Petechialis; Klaunig, Febris Maligna Petechialis; Bruserin, de Febre Puncticulari; de Haen, de Miliaribus & Petechiis; Ejusd. Ratio*

(*a*) Hippocrate, lib. II, *de Morb. Popul.*, sect. III. *Actius Tetrab.* II, sect. I, cap. CXXIX. *Actuar.* lib. I, cap. XXIII.

Medendi; *Allioni*, *Tractatio de Miliarium Origine*, &c. *Huxham*, *Essai sur les Fievres*; *Pringle*, *Maladies des Armées*; *Lind Two*, *Papers on Fevers and Infection*; *Low*, *Constitutiones Epidemicæ Sempronienses*; *Garlhiep*, *Constitutiones Berolinenses*; *Pauli*, *Historia Febris Malignæ*; *Fackius*, *de Febribus Malignis*; *Scroeckius*, *Constitutiones Augustanæ*; *Fracastor*, *de Morbis Contagiosis*. On trouvera encore cette matiere traitée avec plus ou moins d'étendue dans les Traités des Fievres, & sur-tout dans *Sennert*, *Riviere*, *Petrus à Castro*, *Paschalis*, *Langius*, *Welschius*, *Fantoni*, *Wherlof*, *Mead*, *Vanswieten*, &c. Ces Auteurs sont rangés sans ordre comme ils se sont présentés à la mémoire. On peut conclure de leur lecture, que les fievres de ce genre sont, en général, causées par une acrimonie du sang qui précéde de beaucoup l'attaque de la maladie; ou, ce qui est encore plus fréquent, elles dépendent de quelque source de corruption ou de contagion, de l'usage des nourritures animales putréfiées, du manque de végétaux récens & de liqueurs acidules, des vapeurs putrides qui s'élevent des substances animales corrompues, des vapeurs humides & putrides qui, durant l'été, remplissent l'air des places de guerre où il y a de l'eau en stagnation ou sans mouvement, & que la chaleur fait corrompre, de l'air impur & infecté des hôpitaux trop remplis, des prisons & des vaisseaux, enfin de toute autre cause semblable, capable de communiquer ou de faire naître la corruption des humeurs, de causer le relâchement des solides, & d'altérer le fluide des nerfs (*a*).

(*a*) On peut voir ces causes que rapporte Riviere, expliquées depuis beaucoup plus au long par M. Pringle, dans ses *Observations sur les Maladies des Armées*, part. III, chap. VII, tom. II, pag. 105. Voyez aussi le Supplément à ce Chapitre.

§ X V.

De la Contagion.

Dès le premier moment où la fievre maligne se déclare, on remarque qu'elle est contagieuse, & qu'elle attaque ceux qui donnent leurs soins aux malades, quand ils ne prennent pas les précautions nécessaires pour s'en garantir, ainsi que ceux qui vivent dans la même chambre, & respirent le même air que ces malades (*a*).

Beaucoup d'Auteurs ont regardé la fievre maligne, la pétéchiale & la pestilentielle comme des especes de fievres qui sont différentes l'une de l'autre, & ils ont traité de chacune de ces fievres dans des Chapitres particuliers ; mais Riviere fait observer avec grande raison, premierement que ce qu'on croyoit des fievres distinctes, étoient toutes du genre des fievres pestilentielles, & qu'il n'y avoit entr'elles d'autre différence, que celle qu'y mettoit le degré de l'inflammation & la violence des symptomes (*b*) ; en second lieu qu'il falloit employer le même traitement général & les mêmes remedes (*c*).

(*a*) *Riverii*, *Prax. Med.*, lib. XVI, sect. III, *præfat.*

(*b*) *Ibid.*, lib. XVI, sect. III, *præf.*

(*c*) La fievre maligne, la fievre d'hôpital, la fievre des camps, la fievre des prisons, la fievre pestilentielle me paroissent être entierement la même maladie. Les taches pétéchiales ne sont aussi, selon moi, qu'un symptome qui accompagne la fievre maligne non pas toujours, mais seulement quelquefois. Riviere dit également que les pétéchies n'ont pas lieu dans toutes les fievres malignes, mais que, quand elles surviennent, elles sont un des signes les plus certains que la fievre est pestilentielle. Voyez *Riverii*, *Praxis Med.* cap. XVI, sect. III.

SUPPLÉMENT.

N° I.

POUR LA PREMIERE SECTION,

Sur les Causes de la Fievre Maligne.

LES fievres malignes varient suivant le degré de virulence ou d'action des levains putrides qui se mêlent à la masse des humeurs. Ce levain de corruption ou de putridité est engendré intérieurement par tout ce qui tend à corrompre nos humeurs, comme les alimens gâtés, corrompus, ou qui ont de la disposition à le devenir, la suppression de la transpiration, le chagrin, &c.; c'est une espece d'affection scorbutique; ou bien ce levain est dans les choses externes, dans l'air que nous respirons, dans les alimens que nous prenons, & sur les corps qui nous touchent; ce sont-là les moyens par lesquels se fait la contagion ou l'infection. La fievre d'hôpital, celle des prisons, celle des cazernes, celle des vaisseaux qui naissent dans ces endroits lorsqu'ils renferment trop de monde, enfin la fievre maligne qui se forme d'ordinaire, lorsque beaucoup de personnes sont rassemblées dans des lieux où l'air ne se renouvelle pas, qui sont humides, mal-propres, & remplis des émanations animales qu'exhalent les corps corrompus ou malades, sont la même fievre maligne ou pestilentielle que la fievre des camps qui paroit après les batailles, lorsqu'on laisse les morts pourrir & se corrompre sur le champ de bataille; & si cette maladie differe de la vraie peste, on ne peut du moins pas

douter qu'elle ne ſoit du même genre, puiſque les mêmes cauſes produiſent ces deux maladies, & qu'elles ont des ſymptomes ſemblables.

Des obſervations répetées prouvent que la fievre maligne a encore été occaſionnée par la putréfaction d'une baleine, ſur les rivages de la Northollande & de la Toſcane, par celle d'animaux tués dans une iſle des Indes Occidentales, par les émanations putrides des lacs & des marais, des foſſés de villes, des marais ſalans, celles des étangs & lacs mis preſque à ſec, des terreins bas humides, dont les montagnes ou les bois empêchent le renouvellement de l'air, après les débordemens qui laiſſent dans les terres beaucoup d'eau qui s'y corrompt. Auſſi ces fievres ſont-elles communes dans les pays marécageux pendant & après les ſaiſons chaudes, dans les villes très-peuplées où l'air ne ſe renouvelle pas continuellement, dont les rues ſont mal-propres, étroites, les maiſons humides, ſales, les hôpitaux & les priſons trop remplis ; quand, dans les tems d'épidémie ſurtout, les enterremens ſe font au milieu de la ville, & qu'on ne met pas les corps ſéparément & profondément en terre ; lorſque les tueries, boucheries, boyauderies, les blanchiſſeuſes, les amydoniers & autres arts, qui répandent l'infection au loin, ſont dans l'enceinte d'une grande ville peu airée, ou que l'on laiſſe pourrir dans les rues des animaux ou des végétaux en quantité, qu'il reſte du fumier dans les cours des maiſons, que les eaux corrompues de différens arts & les excrémens ſéjournent dans les rues & les maiſons ; quand la viande fait la plus grande partie de la nourriture du peuple, qu'il mange peu de pain & de légumes, qu'il ne boit ni vin, ni autres liqueurs fermentées ; lorſqu'il n'a que des viandes ou poiſſons corrompus, du pain moiſi, des farines gâtées, des grains ergotés, des eaux infectées.

Dans les hôpitaux & autres lieux où la fievre maligne regne, il est très-commun de voir les autres maladies, des personnes qui se trouvent ou viennent dans le même lieu, changer en cette fievre : souvent aussi il se fait une complication des symptomes de la fievre contagieuse regnante avec ceux des autres maladies ; pour lors le mal devient plus grave, le traitement & la guérison plus difficiles.

N° II.

POUR LA SECTION SECONDE,

Sur les Symptomes.

LA signification du terme de *pétéchies* n'ayant point eu jusqu'ici une acception fixe, distincte & généralement connue, il n'est pas étonnant que quelques Auteurs aient, sur les fievres pétéchiales, un sentiment différent de celui des Médecins qui ont servi dans les dernieres guerres en Allemagne. Presque tous les Auteurs ayant confondu précédemment les fievres pétéchiales avec les fievres miliaires, ou d'autres fievres à éruptions ; les fievres qui ont toujours des pétéchies avec celles qui n'en ont que quelquefois, je suis fâché, dit M. Pringle, d'avoir employé un terme équivoque, & de ne m'être pas contenté de décrire uniquement l'éruption sans lui donner de nom. En effet les termes *lenticulæ* & *puncticulæ*, qu'a employé Fracastor, ne donnent point une idée juste des taches que j'ai constamment observées. Si, avec quelques Auteurs, nous nommions cette maladie *morbus pulicaris*, il ne se trouvera de ressemblance entr'elles que par la couleur des taches,

encore celles de notre fievre ſont-elles toujours moins rouges. Le nom de fievre pourprée convient encore moins à la fievre maligne dont je parle, parce qu'on voyoit rarement les pétéchies pourprées; cela n'arrivoit même que dans les cas où il y avoit ſur la peau de grandes taches, des plaques ou rayes d'une largeur conſidérable. L'efflореſcence de notre fievre pétéchiale couvre ſouvent tout le tronc, les bras & les jambes en ſi grande quantité, qu'à une petite diſtance on ne peut y voir d'interſtices. Je n'ai jamais vu ces taches avoir une forme réguliere, ni noires, ni cendrées, du moins de la couleur des cendres de bois, ni pourprées ou même fort approchant. Il ne m'eſt pas arrivé juſqu'ici de trouver ailleurs que dans M. Huxham la deſcription d'une éruption ou efflореſcence aſſez exacte, pour me faire reconnoître celle que j'ai tant de fois obſervée; cet habile Praticien dit, dans ſon *Eſſai ſur les Fievres*, chap. VIII, des fievres malignes, putrides, pétéchiales, » que » l'on voyoit quelquefois la peau comme ſi elle eût » été marbrée, bigarrée de taches, dont la couleur » approche de la rougeole, mais plus foncées & li» vides «. C'eſt-là préciſément ce que j'ai toujours obſervé.

Je regarde ces taches, que j'ai appellées pétéchies, comme étant l'effet de l'épanchement ou extravaſation de la ſéroſité, légerement teinte par la partie rouge du ſang, de laquelle la putréfaction a commencé la diſſolution; ce qui lui donne entrée dans les vaiſſeaux qui ne ſont deſtinés qu'à la ſéroſité. Ces épanchemens me paroiſſent dans les cellules de la peau, proprement dite, leſquelles ſont plus petites que celles du tiſſu cellulaire, mais leur reſſemblent. Quant aux vergetures & aux rayes d'un pourpre plus foncé, je préſume qu'ils ſont l'effet de ſemblables extravaſations, avec cette différence que les petits vaiſſeaux de

la peau étant rendus plus lâches par la putréfaction, ils donnent accès au sang quand, par hasard, le malade se gratte fort.

Ce qui m'a fait appeller ces taches *pétéchiales*, c'est que Fracastor & quelqu'autres Auteurs anciens ont donné des noms particuliers aux éruptions causées par la putridité; & que ces noms, dans la suite, ont été changés en un mot italien latinisé, *petechiæ*; comme je n'avois alors jamais vu de fievre de nature pestilentielle, je n'ai pas cru devoir employer un autre terme. C'est mal-à-propos que l'on a mis notre fievre maligne dans le genre des fievres miliaires, car elle ne lui ressemble pas plus qu'à la petite verole & à la rougeole: en second lieu la fievre miliaire attaque toutes sortes de sujets, même ceux qui sont très-propres, qui vivent dans le meilleur air & d'alimens salins; au lieu que la fievre maligne, dont il s'agit ici, ne se voit que rarement, & parmi les gens pauvres, rassemblés en trop grand nombre dans un même lieu, dont l'air est infecté, tels que les hôpitaux militaires, les prisons, les vaisseaux qui transportent des troupes, &c. Ce qu'on vient de lire, est extrait d'un *Postscriptum* que M. Pringle a ajouté à la troisieme édition de ses *Observations sur les Maladies des Armées*, & qui ne se trouve pas dans la traduction françoise faite sur la seconde édition: nous avons cru devoir l'insérer ici, pour mieux faire connoître les fievres pétéchiales & ce qu'on nomme pétéchies, ainsi que pour empêcher d'adopter des critiques peu fondées, qui tendroient à faire suivre un traitement différent de celui que MM. Huxham, Pringle, Lind & Monro recommandent, & qui leur a acquis tant de célébrité. Voyez ci-après, Supplément au Traitement.

N° III.

Sur le Pronostic.

M. Monro n'ayant pas donné de pronostic de la fievre maligne pétéchiale, nous ajoutons ici celui qu'on trouve dans les Observations de M. Pringle sur la même maladie.

Les personnes qui se trouvent affoiblies, soit par des maladies précédentes peu anciennes, soit par la salivation, ont plus de disposition à être attaquées de la fievre maligne, par la contagion, que celles qui sont fortes & en pleine santé : elles courent aussi, pour l'ordinaire, plus de risque. Si on reçoit dans un hôpital très-plein & où regne la fievre maligne des gens qui ont la petite verole ; quand même celle-ci seroit d'une espece bénigne, & que les deux premiers périodes n'indiqueroient rien de funeste, on verra ces malades pris tout-à-coup de cette fievre maligne, & ils en mourront. Il paroit que quand on s'est tiré une premiere fois de la fievre maligne on n'est pas moins susceptible de la contagion ; & la rechûte est plus dangereuse, parce qu'elle trouve le malade affoibli. Les femmes gagnent plutôt & plus aisément cette maladie que les hommes ; mais elles ont l'avantage de guérir plus facilement, ce qu'on doit probablement attribuer à ce que leur peau étant moins ferme & les pores plus ouverts, il se fait par la peau, au moyen des sueurs, une sécrétion plus abondante & plus critique chez elles que chez les hommes. La marque évidente de la corruption de l'air dans un hôpital, c'est lorsque plusieurs des gardes ou infirmieres tombent malades.

N° IV.

POUR LA SECTION TROISIEME,

Sur le Traitement.

QUAND on a à combattre une maladie aussi grave que la fievre maligne, il n'est pas permis de rien négliger de ce qui peut contribuer à la faire vaincre ; c'est pourquoi nous allons ajouter ici divers conseils relatifs à cet objet, & en particulier le traitement qui, dans les campagnes de 1743, 44, 45, 46, 47, 48, 56, 57 & 58, a valu à M. Pringle ses succès & sa célébrité. Dans le premier période de la fievre maligne, dit M. Pringle, le principal & le plus sûr moyen d'étouffer le mal dans sa naissance, c'est d'éloigner les malades du lieu où ils l'ont pris. Cette attention doit s'étendre à tous les périodes de la maladie. Si l'on ne peut changer les malades de place, il faut faire ensorte que l'air se renouvelle continuellement où ils sont couchés ; & on y attirera l'air frais, ou par le moyen du feu qui, cependant, ne doit pas être très-grand, ou en ménageant à l'air une entrée & une issue, faites de maniere qu'il ne frappe pas les malades. Il n'est pas moins nécessaire de purifier de tems en tems l'air des salles, continuellement infecté, par la transpiration & les sueurs des malades ; ce qui se fera en brûlant du vinaigre ou d'autres antiseptiques & aromatiques. Car quelques remedes qu'on donne, tant que l'air persiste dans cet état de corruption, & que la corruption est augmentée par la transpiration des malades, il y a peu d'espérance de guérir la fievre maligne. C'est pourquoi dans tous les périodes de

la

la maladie il faut avoir soin que l'air se renouvelle autour du malade, le changer de linge, de lit & de corps, & se garder de l'enfermer dans des rideaux. C'est de l'exactitude à observer cette regle, que dépend en grande partie la guérison de la fievre maligne.

M. Pringle & M. Brocklesby recommandent également de laver tout le corps des malades avec de l'eau & du vinaigre chauds, au moment de leur arrivée à l'hôpital. Le premier conseille de répéter plusieurs fois cette pratique durant le cours de la maladie, parce que les soldats n'étant pas propres, leur transpiration accélére la corruption de leurs humeurs & de l'air qui les environne ; d'ailleurs la crasse & la sécheresse de leur peau sont des obstacles à la sueur & à la libre transpiration qui peuvent être si utiles. Quand après les sueurs les malades devoient rester dans le mauvais air, il leur prescrivoit, pour préservatif, la composition alexipharmaque dont il sera parlé ci-après & qu'il conseille, pour prévenir le progrès de la maladie. Voyez le Traitement préservatif dans la note (*a*) de la page 21.

Le second tems de la maladie arrivé, c'est-à-dire, lorsque la fievre est sensible, le pouls fréquent & plein, on saigne le malade, s'il ne l'a pas été dans le premier période. Quand les symptomes sont violens, ils semblent indiquer la nécessité d'une évacuation de sang abondante, cependant les grandes saignées sont devenues, pour l'ordinaire, funestes au malade, parce qu'elles rendent le pouls très-petit & foible, & qu'elles amenent du délire. Il ne faut pas même répéter une saignée modérée sans précaution, ni en déterminer le nombre par les regles ordinaires. Observez, sur-tout, que chez les sujets auxquels on a tiré un sang épais, couenneux, la maladie devient plus grave après une seconde saignée, à moins qu'il n'y ait inflammation à la poitrine ou aux poumons.

Si la tête ſeule eſt le ſiége du mal, de la douleur, il y aura moins de danger à tirer du ſang par le moyen des ſangſues appliquées aux tempes, qu'en ouvrant les veines du bras. Mais le délire eſt-il accompagné d'un pouls petit, foible, les ſangſues même ne procurent aucun ſoulagement : qui plus eſt, on les a vu faire du mal ; la ſaignée eſt pour lors fatale. Nombre de malades ont été guéris ſans avoir été ſaignés ; & la plûpart de ceux auxquels on a tiré beaucoup de ſang ſont péris.

C'eſt également avec retenue & prudence qu'on doit mettre les vomitifs en uſage. Avant que la fievre maligne ſoit formée, on peut prendre un vomitif pour arrêter ſon développement & empêcher qu'elle n'ait lieu. En outre ſi l'eſtomac ſe trouve rempli de ſaburre ou humeur de mauvaiſe qualité, ce qui ſe rencontre communément en automne, il eſt à propos de faire prendre encore un vomitif doux au commencement du ſecond période, parce qu'il débarraſſe l'eſtomac, excite & favoriſe les ſueurs ; mais quand la fievre eſt établie & caractériſée, & qu'il ſurvient du vomiſſement, ce qui eſt toujours un ſymptome fâcheux, l'émétique peut alors être dangereux. Tout au plus eſt-il poſſible de donner quelques verres d'une infuſion de camomille ou d'une autre boiſſon, & enſuite la mixture ſaline compoſée d'un ſcrupule de ſel ammoniac dans une cuillerée de ſuc de limon. On peut, en cas que le ventre ſoit reſſerré, ordonner un lavement laxatif pour faire couler les humeurs par bas.

L'objet qu'il faut ſe propoſer enſuite, c'eſt de procurer une tranſpiration abondante ou une ſueur modérée, qu'on ne doit provoquer dans ce moment de la maladie qu'en employant les ſudorifiques doux : l'eſprit de minderer eſt celui que j'ai preſcrit pour cela avec ſuccès. On remarque que la cauſe de la

maladie se trouve, en général, trop enracinée pour que les sueurs puissent l'emporter ou l'expulser du corps, c'est pourquoi, à moins que celles-ci ne viennent aisément & ne soulagent le malade, on se gardera bien de les forcer & de continuer long-tems ces remedes : il y a plus, si les sueurs viennent sans être excitées par l'art, & que le pouls soit petit & fréquent, on les arrêtera. Pour lors la fievre maligne commence à éluder toute l'action & la puissance des vésicatoires, des médicamens alexipharmaques & sudorifiques, jusqu'au tems ordinaire de son déclin naturel. Entre beaucoup d'exemples dont j'ai été témoin, je n'en rapporterai qu'un seul. Après que M. Annesly, l'un des Aides-Chirurgiens de l'armée, qui étoit attaqué de la fievre d'hôpital, eut gardé le lit quatre ou cinq jours & qu'on lui eut appliqué les vésicatoires, il prit plusieurs fois du musc, chaque dose fut de vingt-cinq grains ; ce remede lui procura la liberté du ventre, releva le pouls & causa une sueur abondante : malgré cela la fievre continua jusqu'au dix-septieme jour de la maladie, & pour lors elle se termina par une moiteur à la peau & des urines troubles.

Dès que l'on reconnoit que la fievre maligne est confirmée, il est important, comme l'on voit, de ne pas faire prendre d'autres médicamens que les poudres de contrayerva avec du nitre, le camphre (*a*), & la

---

(*a*) Voici les formes sous lesquelles M. Pringle prescrit, pour l'ordinaire, ces médicamens.

Prenez de poudre de contrayerva composée, de la pharmacopée de Londres, quatre scrupules ; de nitre, deux scrupules ; de camphre broyé avec une ou deux gouttes d'esprit de vin rectifié, douze grains ; pour une poudre qu'on partagera en quatre doses : on en donnera une de six en six heures.

Prenez d'eau de fontaine, cinq onces ; d'eau alexitere spi-

tisane ordinaire, rendue legerement acide, avec l'esprit de vitriol ou le vinaigre (*a*). Je permettois à quelques-uns de manger de l'orange, ce qui, en humectant la langue, dont la grande sécheresse est alors

---

ritueuse avec le vinaigre, une once; de julep camphré, deux onces; de poudre de contrayerva composée, quatre scrupules; de nitre pur, deux scrupules; de sucre blanc, quatre gros: mêlez. On en donnera quatre cuillerées de six en six heures.

(*a*) Presque tous les Auteurs s'accordent à recommander les acides dans le traitement des fievres malignes, & j'ai suivi cette pratique comme on le voit.

Minderer, Diemerbroeck & d'autres Médecins ont vanté le vinaigre en pareil cas, mais ils ne l'avoient pas suffisamment éprouvé quand les fievres sont avancées dans leur durée. Pour lors j'ai employé principalement le vin comme étant un remede plus sûr, & l'usage journalier que j'en ai fait, m'a persuadé qu'il renferme autant de vertu antiseptique que la quantité de vinaigre que l'on peut employer, en comparant les doses de chacun de ces remedes: le vin a encore l'avantage de ne point faire de mal à l'estomac. Voici, à ce que je crois, en quoi différent le vin & le vinaigre quant à leurs effets & les cas où chacun mérite la préférence. On doit faire usage du vin quand les malades peuvent en prendre, sans qu'il amene du délire ou qu'il l'augmente; mais s'il a l'un de ces effets nuisibles, on ne se servira que du vinaigre ou des acides minéraux. Quant aux antiseptiques, en général, j'ai remarqué que, quoi qu'ils soient nécessaires pour empêcher la putréfaction de parvenir au plus haut dégré, cependant, quand la fievre est une fois formée, il ne faut pas s'attendre qu'ils puissent la faire cesser; de tels remedes n'étant pas capables de lever les obstructions qui naissent sitôt dans la fievre maligne. Le Docteur Warren est, autant que je me le rappelle, le seul Auteur qui avertisse des mauvaises suites que peut avoir le trop grand usage des acides dans la fievre maligne. *Voyez Warrens, Treatise on the diseases of Barbadoes.*

Depuis la premiere édition de cette note, j'ai fait plusieurs expériences qui m'ont convaincu des bons effets de la tisane acidulée avec le vinaigre; & que les malades peuvent en boire durant toute la fievre, même quand on leur permet la quantité ordinaire du vin.

très-incommode, leur faisoit plaisir & les rafraîchissoit.

Quoi qu'il soit salutaire de prévenir la constipation par l'usage des lavemens émolliens, ou du moins d'empêcher qu'il ne se fasse dans les intestins un amas considérable d'excrémens, propre à former un nouveau foyer de putridité, cependant il seroit dangereux d'occasionner un dévoiement à cause de la foiblesse qui accompagne communément cette maladie.

Vers ce même tems de la fievre maligne, j'ai mis les vésicatoires en usage, mais c'a été sans succès; qui plus est, dès la premiere attaque, on les a appliqué sur toute la tête & l'on a entretenu la plaie pendant quelques jours, mais ce remede ne procuroit point de soulagement, & ne prévenoit aucun des symptomes ordinaires à cette maladie.

L'usage de l'opium & de médicamens où il en entre est dangereux dans ce période de la fievre maligne, & on ne l'employe pas sans risque durant le suivant. Car il ne faut attendre alors aucun effet salutaire des sueurs; & si ces remedes ne les provoquoient pas, ils ameneroient ou augmenteroient le délire.

Dans le troisieme période de la fievre maligne, qui dure plus long-tems que les autres, le pouls est petit, foible, & la stupeur considerable; le délire s'annonce par ses avant-coureurs, les absences & les disparates; enfin il survient souvent des pétéchies ou taches pétéchiales. Ce changement d'état commence le troisieme ou le quatrieme jour après que la fievre est formée ou devenue sensible: souvent aussi il arrive plus tard, cela dépend de la maniere dont la maladie a été traitée depuis sa naissance, & de diverses autres circonstances. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que si on a fait une ou deux saignées au malade, dès que les premiers symptomes de la

fievre maligne l'ont annoncée, il ne paroîtra pas paſſer par le ſecond période de cette fievre, & d'un état qui n'étoit pas encore fort éloigné de celui que l'on appelle la ſanté, il peut tout-à-coup tomber dans le délire, ſon pouls devenant ſubitement petit & foible. Or, ſoit que les ſymptomes du troiſieme période aient pour cauſe le mauvais traitement qu'on a ſuivi ou le cours naturel de la maladie, nous devons varier la méthode de les traiter, & avoir pour principal objet de ſoutenir la puiſſance vitale, le principe de la vie, *vis vitæ*, & ſur-tout vers le déclin de la fievre. On n'y réuſſira qu'en employant quelques médicamens plus échauffans que ceux dont nous avons parlé ci-deſſus. En conſéquence, dès que le pouls commence à être foible, miſérable & que les urines deviennent pâles, nous devons retrancher le nitre des poudres & de la mixture diaphorétiques, où il ſera remplacé par la racine de ſerpentaire de virginie.

J'ai fait prendre quelquefois une décoction de la racine de ſerpentaire de virginie, à laquelle j'ajoutois un peu de quelque liqueur ſpiritueuſe; je preſcrivois auſſi le même médicament en ſubſtance, depuis deux ſcrupules juſqu'à un gros par jour, ce qui me réuſſiſſoit.

Ce fut dans la derniere campagne que j'eſſayai le quinquina, en le joignant à la ſerpentaire, & depuis ce tems-là je l'ai employé avec ſuccès ſous la forme de décoction. *Voy. cette Formule de M. Pringle à la fin de la note (a) de la page 25. Elle eſt différente de celle qu'on trouve dans la traduction françoiſe des Obſervations.* Il y a eu un cas dans lequel la fievre maligne s'eſt terminée par une ſuppuration à une des glandes parotides, qui fut ouverte & cicatriſée pendant l'uſage du même remede. Je dois ajouter que quoique j'aie donné la racine de ſerpentaire auſſi-tôt que

le pouls a commencé de devenir foible, je n'y ai jamais joint le quinquina que vers le dixieme ou douxieme jour, lorsque le pouls étoit petit, & la voix basse & foible, qu'il y avoit de la stupeur, & que le délire étoit peu considérable. Depuis le tems où j'ai écrit ce que l'on vient de lire, (en 1753) il m'est souvent arrivé d'ajouter du quinquina à la décoction de serpentaire, dans les momens où le malade étoit le plus bas, quoi qu'il y eut du délire.

Quelquefois il étoit à-propos de joindre à ce remede un doux cordial; on prescrivoit, pour l'ordinaire, du sel de corne de cerf, à la dose d'environ un demi-gros par jour. Mais hors des hôpitaux, & quand le malade pouvoit avoir autant de vin qu'il en falloit, ou je me passois de ce cordial, ou j'en donnois beaucoup moins. En général, ce médicament composé convient fort quand le malade est le plus bas; & dans les grands abattemens ou foiblesses qui survenoient à des saignées faites à contre-tems ou à une longue diéte austere, c'étoit après le vin la meilleure ressource que nous eussions. Je dis après le vin, parce qu'en fait de cordial agréable & efficace il n'y avoit, pour ce période, rien qu'on pût comparer au vin (*a*). On donnoit chaque jour aux simples Sol-

(*a*) Nous n'avons pas cru devoir transcrire ici la longue note de M. Pringle, où il cite Aretée, Poterius, Bartholin, & rapporte de longs passages de Riviere & d'Hoffman, pour prouver que l'usage du vin dans les fievres pestilentielles est recommandé depuis long-tems, & employé avec succès; il nous suffit de sçavoir que ses vertus sont confirmées par les Praticiens modernes: M. Pringle termine cette note par une remarque importante. Riviere & Hoffman, dit-il, ne conseillent le vin que quand le pouls est lent; mais je puis dire, d'après mon expérience, que dans les fievres malignes dont il s'agit ici, lorsque le pouls devient petit, foible, il acquére toujours beaucoup de fréquence, & qu'il devient plus lent

dats une chopine d'un vin fort, mêlé dans du petit lait, ou dans de la panade qui étoit leur ſeul aliment. Quant aux malades qui ne demeuroient pas à l'hôpital, je leur preſcrivois communément du vin du Rhin ou un petit vin de France; quelques-uns en ont bu près d'une pinte par jour, & une partie ſans eau. Le vin eſt un ſi puiſſant remede, dans ce période de la fievre maligne, que j'ai vu guérir beaucoup de perſonnes réduites extrémement bas qui ne voulant pas boire de la décoction, à cauſe de ſon mauvais goût, ne prenoient qu'un peu de panade avec du vin & la mixture volatile toutes les deux ou trois heures alternativement. Peut-être n'y a-t-il rien de plus important dans les ſoins qu'on rend à des malades, qui ſont ſi bas ou extrémement foibles, que de ne les jamais laiſſer plus long-tems ſans prendre quelque médicament cordial ou nourriſſant. J'ai vu des hommes qui, après avoir été dans un état où on avoit lieu d'eſpérer leur guériſon, ſe ſont trou-

---

dans la même proportion où le vin le releve & lui donne de la force. J'ai également éprouvé les bons effets du vin, lorſque la langue étoit ſale, chargée & ſéche. Les cas où il eſt indiqué d'ordonner le vin, & où ſon uſage eſt ſans danger, ſont ceux d'une maladie qui dure depuis long-tems, de langueur, d'abattement, de manque de forces, de lenteur & de foibleſſe de la voix; cependant nous ne pouvons jamais avoir une certitude abſolue de l'efficacité de ce remede, que quand nous en avons fait l'eſſai ſur chaque malade. J'ai vu dans des cas ſemblables où le vin convenoit, des exemples ſinguliers de ce que peut l'inſtinct pour la conſervation de l'homme: le vin devoit-il être ſalutaire à des malades, ils le buvoient avec avidité; & bientôt en redemandoient d'autre; mais s'il devoit les échauffer ou leur cauſer du délire, ils faiſoient paroître de l'indifférence ou même de l'averſion en le buvant. Pour déterminer la quantité de vin que doivent boire les malades, le Médecin n'a quelquefois pas de meilleure regle à ſuivre que leurs déſirs.

vé affoiblis, de façon à n'en pouvoir revenir, parce qu'ils avoient passé, vers le tems de la crise de la fievre maligne, une nuit entiere sans avoir rien pris qui les pût soutenir. Un malade ne peut pas être plus bas, plus mal, qu'on l'est dans le troisieme période de cette fievre; c'est pourquoi Hoffman conseille de le tenir continuellement au lit pendant ce tems-là, & même de ne lui pas permettre d'y être à son séant. Il y a apparence que la force du cœur est alors trop petite pour porter le sang au cerveau, à moins que le corps ne soit dans la situation horizontale.

Quelque nécessaire que l'on juge le vin & la décoction de serpentaire & de quinquina, dans l'abattement & la foiblesse extrême de ce période, il ne faut pas oublier que, durant un tems aussi long, ces remedes ne doivent être administrés que comme antiseptiques & pour soutenir le principe de la vie, mais qu'on ne doit pas se proposer de relever le pouls, de soulager la tête, de provoquer des sueurs ou d'autres évacuations avant que la nature indique elle-même la route qu'on doit tenir & à quoi il faut l'aider, ce qui arrive rarement avant le 14, le 15 ou le 16 de la maladie. Car quoique de tirer trop de sang au commencement de la maladie, ou de faire usage d'une trop grande quantité de médicamens échauffans, & ensuite d'opium ou autres narcotiques puisse occasionner la mort avant le troisieme période; néanmoins, autant qu'il m'a paru, il n'y a pas de remede assez puissant pour amener une crise salutaire plutôt que le tems indiqué ci-dessus.

La stupeur qui accompagne toujours la fievre maligne, principalement dans le plus fort de la maladie ou quand le malade se trouve plus bas, est sujette à se changer, sur le soir, en un leger délire. S'il n'y avoit pas d'autre symptome, comme ceci est le cours ordinaire de cette fievre, il n'y auroit rien à faire.

Mais, ſi l'uſage du vin augmentoit le délire, que les yeux paruſſent égarés, que la parole devint vive, on avoit lieu de craindre une vraie phrénéſie ou inflammation au cerveau. Auſſi ai-je remarqué qu'en pareille circonſtance les ſymptomes ſont augmentés par tous les remedes internes échauffans, au lieu que les véſicatoires qui, précédemment, ſe trouvoient inutiles, deviennent alors ſalutaires. C'eſt pourquoi, dans cet état de la maladie, nous employions les épipaſtiques: on avoit de même recours aux ſinapiſmes lorſque le pouls étoit le plus petit, foible ou miſérable, ils s'appliquoient à la plante des pieds (*a*). Quant aux remedes internes, on ceſſe quelque tems la décoction de ſerpentaire, les acides ſe continuent, & on donne le camphre, la poudre de contrayerva compoſée, *pulvis contrayervæ compoſitus* L, & le nitre ſous une des deux formes indiquées ci-deſſus. Si le délire étoit accompagné d'une parole lente, d'une voix foible, lente, ſans que le malade eût de violens mouvemens, on continuoit la décoction & le vin ſeuls; je n'ai pas vu de cas où ce ſymptome ait été entierement diſſipé avant le tems ordinaire de la criſe. Le délire ayant, pour cauſe, deux fautes oppoſées, tantôt les ſaignées trop abondantes ou trop répétées, tantôt l'uſage prématuré du vin & des cordiaux, ou échauffans, il s'enſuit que les principes ſur le traitement, en pareil cas, ſont très-difficiles à établir, parce que ni le régime chaud, ni le régime froid ne conviennent à tous les malades, ni à tous les états ou périodes de la maladie.

(*a*) Dans la troiſieme édition de ſes *Obſervations*, M. Pringle conſeille d'employer des fomentations d'eau chaude & de vinaigre ſur les pieds & les jambes, & il croit qu'elles ſeront plus efficaces que les véſicatoires & les ſinapiſmes, ſi on les applique ſouvent & pendant long-tems.

S'il ſurvient du dévoiement dans le déclin de la fievre, il faut le modérer, mais ne jamais l'arrêter tout-à-coup; pour cela on ajoutera quelques gouttes de la teinture d'opium, *tinctura thebaica* L. dans la décoction alexipharmaque, ou bien, en donnant une cuillerée ou deux d'une mixture aſtringente compoſée comme il ſuit : prenez d'eau de canelle ſimple, ſept onces; d'eau de canelle ſpiritueuſe, une once; d'électuaire *diaſcordium* une demi-once : mêlez. Pour arrêter la diarrhée & exciter une tranſpiration abondante, je préférerois aujourd'hui le bol ſuivant, ſon uſage étant encore plus ſûr que celui des remedes précédens : prenez de thériaque d'andromaque, un ſcrupule; de racine d'ipecacuanha, deux ou trois grains; de craie préparée, une quantité ſuffiſante : mêlez. Pour un bol que le malade prendra une fois ou deux le jour. Quoique le dévoiement puiſſe paſſer pour critique, cependant comme le malade eſt trop foible pour ſupporter de grandes évacuations, il faut le diminuer un peu, & j'ai ſouvent obſervé que quand ce ſymptome a été traité ainſi, le malade a, vers le tems ordinaire de la criſe, une ſueur modérée qui emporte la maladie. Dans les eſpeces de fievre maligne, les plus mauvaiſes, & ſur-tout quand elles ſont accompagnées de dyſenterie, les ſelles ſe trouvent ſouvent ſanguinolentes; s'il y a quelque ſoulagement à attendre dans des cas auſſi dangereux, les remedes que nous avons conſeillé doivent le procurer. Plus les ſelles indiquent de putridité dans les humeurs, plus auſſi il faut être réſervé à preſcrire les aſtringents, l'opium & autres médicamens du même genre.

Si la fievre maligne ſe termine par une ſuppuration des glandes parotides, il n'y a qu'une précaution à avoir, c'eſt d'ouvrir l'abſcès dès que l'on préſume que le pus y eſt formé, & ſans attendre qu'il y ait fluctuation ſenſible, ou même que la tumeur ſoit

amollie, ce qui pourroit ne jamais arriver, le pus étant si visqueux dans ces abscès critiques, qu'après même sa maturité, la glande qui le contient, demeure aussi dure que si la suppuration n'étoit pas commencée; c'est apparemment parce qu'on n'ouvroit pas autrefois ces tumeurs d'assez bonne heure, qu'elles ont passé pour n'être pas critiques, & qu'après cela les évacuations devenoient si nécessaires pour opérer une guérison parfaite. Un habile Chirurgien m'a dit avoir toujours observé que les tumeurs critiques de ce genre, qui dépendent des fievres malignes, ne peuvent pas être amenées à maturité par des cataplasmes de mie de pain & de lait, qui sont plutôt capables, en se refroidissant, de troubler ces dépôts & de les faire reporter dans la masse des humeurs; mais qu'on doit employer, pour y réussir, des emplâtres gommeux, chauds & irritans.

Quand la fievre maligne est cessée, presque tous les malades se plaignent d'insomnie, de vertiges fréquens, d'embarras dans la tête, de confusion des idées, de continuation de surdité, & d'autres symptomes nerveux qui sont quelquefois la suite d'une grande foiblesse, & d'autrefois d'une autre maladie que l'on ne reconnoit pas facilement; nous leur prescrivions, pour le soir, de l'opium ou une autre préparation narcotique, ainsi que des remedes fortifians. (*a*) Si le pouls est foible & lent, quelques grains

---

(*a*) Tels que le quinquina & l'élixir de vitriol. J'ai éprouvé depuis la seconde édition de ces *Observations*, que le quinquina est non seulement le plus puissant remede fortifiant, mais encore le plus sûr moyen de préserver des rechûtes; quand on le donne pour ce dernier objet, les convalescens doivent en prendre environ trois gros chaque jour pendant six ou sept jours consécutifs, & ensuite une plus petite dose, s'ils restent encore quelque tems à l'hôpital.

d'assa fœtida, qu'on prend deux fois le jour, ont un assez bon effet ; mais dans le cas où on soupçonne le malade attaqué d'une fievre hectique, entretenue par un abscès interne, on doit employer le traitement convenable à ces circonstances. En comparant plusieurs des symptomes des personnes qui ont guéri, avec l'état du cerveau de celles qui sont mortes, j'ai été porté à croire que quelque partie de sa substance même a pu suppurer chez un malade, & cependant le sujet revenir de sa maladie.

On voit quelquefois ceux qui viennent d'avoir une fievre maligne, être attaqués d'une fievre intermittente irréguliere qui, si elle n'est pas une fievre lente causée par un abscès interne, peut dépendre de ce qu'on a négligé de nettoyer les premieres voies autant qu'il le falloit. En effet il est facile de comprendre qu'après une longue fievre, putride par sa nature, & pendant laquelle les intestins ne s'acquittent pas de leurs fonctions, à cause de leur insensibilité & de leur foiblesse, les excréments peuvent s'y amasser en assez grande quantité pour occasionner divers maux. On doit pour lors évacuer autant qu'il est nécessaire ; après quoi on administrera le quinquina, qui est un remede presque infaillible contre les fievres irrégulieres intermittentes dont il s'agit.

On a reproché à MM. Pringle & Huxham d'employer trop de remedes échauffans, & de causer par-là des éruptions qui n'auroient pas eu lieu, s'il eut prescrit un traitement plus rafraîchissant. Voici ce que M. Pringle a répondu dans le *postscriptum* de la troisieme édition de ses *Observations.*

Il ne faut pas, dit-il, juger de notre pratique par celle du tems de Sydenham. Aujourd'hui, dès le commencement de toutes les fievres, nous saignons, nous tenons le ventre libre, nous rafraîchissons, nous employons les diaphorétiques doux, le nitre & autres

préparations de ce genre, nous donnons les acides; les délayans, nous recommandons de renouveller l'air. Je puis certifier que, dans la fievre putride pétéchiale en particulier, maladie ſur laquelle j'ai une ſi grande expérience, les pétéchies ou taches pétéchiales ne ſont jamais les effets d'un traitement échauffant. Qui plus eſt, j'ai remarqué que les exanthemes n'avoient jamais tant de facilité à paroître, que quand on avoit beaucoup tiré de ſang au commencement de la maladie, & que les malades n'avoient pas pris de cordiaux durant les périodes ſuivans : en effet, puiſque ces taches ſont un effet de la putréfaction, il eſt naturel qu'elles paroiſſent plutôt, & principalement lorſque les forces vitales ſont le plus diminuées. Ce qui prouve la vérité de ce ſentiment, c'eſt que les pétéchies ne ſe montrent quelquefois que quand le malade eſt à l'agonie, ou même après ſa mort : il n'en eſt pas de même des éruptions qui ſont inflammatoires par leur nature, & accompagnées d'une tumeur plus ou moins conſidérable, car la petite verole, la rougeole, les efflorescences pourprées, les éréſypeles & le miliaire, non ſeulement, ſe montrent bien plus quand la circulation eſt accélérée, mais on les voit toujours s'affaiſſer ou même diſparoître entierement avant la mort. J'ajouterai encore que, dans les fievres différentes de celle dont il s'agit ici & où le principe de la vie paroit s'éteindre avant la mort, je n'ai jamais vu de taches pareilles à celles que j'appelle pétéchies, lors même qu'on avoit tout fait pour exciter des ſueurs, & qu'on avoit employé le régime le plus échauffant, ce qui eſt encore une preuve de la différence ſpécifique qui ſe trouve entre les pétéchies & le miliaire. On voit donc que tout démontre que notre fievre maligne eſt de la claſſe des maladies peſtilentielles, que les pétéchies ne ſont point critiques, qu'elles ont, pour cauſe, le ſang diſſous par la putréfaction, & qu'elles

n'indiquent que la malignité de la maladie.

Je ne crois pas, dit M. Pringle, qu'on puisse, avec raison, m'accuser d'employer un régime trop échauffant ; je conseille, à la vérité, de faire suer, lorsque les premiers symptomes de la fievre maligne paroissent, pour arrêter ses progrès ; mais je me sers pour cela de sudorifiques doux : un demi-gros de thériaque avec dix grains de sel de corne de cerf étendus dans du petit lait fait avec le vinaigre, ne sont pas certainement un remede aussi échauffant que mes critiques l'ont imaginé, sur tout lorsque c'est un Soldat, couché dans un lit sans rideaux & souvent dans une salle froide, qui le prend une fois en vingt-quatre heures. Quand la fievre étoit sensible, & la maladie à ce que j'appelle son second période, le malade ne prenoit plus que les médicamens qui sont d'usage dans les cas d'inflammation ; & je ne les remettois plus au régime chaud, si toutes fois on peut l'appeller ainsi, que quand le pouls étoit abattu, misérable & les forces épuisées, ayant toujours attention de régler ce nouveau régime, qui consistoit principalement dans l'usage du vin, de maniere à ne jamais augmenter la chaleur de la fievre, & encore plus à ne pas exciter de sueurs ni d'autre crise que celle qui est naturelle dans le troisieme période de la fievre ; ajoutez à cela les conseils relatifs au renouvellement d'air autour des malades, & à l'accès qu'on y doit donner à l'air frais, l'usage des acides, la diéte peu nourrissante. Y a-t-il lieu d'appréhender qu'un tel traitement fasse naître des symptomes inflammatoires ? Il n'est pas besoin, sans doute, d'observer que la petite quantité de racine de contrayerva, qui entre dans la poudre composée, ne cause pas une chaleur sensible, sur-tout étant jointe au nitre : quant au camphre, sa chaleur n'est que momentanée ; & lorsque l'estomac s'en trouvoit incommodé, on ne l'employoit plus pour ces personnes.

C'étoit donc uniquement quand la fievre étoit dans son dernier période, que le malade étoit très-bas ou fort foible, que je commencois à soutenir ses forces par des remedes cordiaux ou échauffans, & dont l'effet est tel, qu'ils diminuent l'ardeur plutôt que de l'augmenter. J'ose assurer qu'au moyen de ces remedes, & spécialement du vin, j'ai vu fréquemment tous les symptomes changer en peu de tems, l'état des malades devenir meilleur, la tête plus nette, la peau plus fraîche, l'altération diminuée; ces effets n'étonnent pas, quand on considére combien la putréfaction fait de progrès en étouffant, détruisant la puissance vitale, & qu'elle occasionne par-là cette chaleur acrimonieuse si sensible dans la fievre maligne. Voyez pag. 11 & 12. Au reste on n'employoit le sel de corne de cerf que rarement dans les grandes foiblesses ou l'abattement excessif. Il est cependant vrai que dans d'autres cas je ne me suis jamais apperçu que ce médicament produisît une chaleur inflammatoire ou de longue durée, mais uniquement des feux momentanés, des bouffées de chaleur. Le remede dont les malades usoient le plus, étoit celui que j'ai appellé la décoction alexipharmaque, dont on a vu la formule, pag. 26. Quatre cuillerées de cette décoction données toutes les quatre ou six heures à un Soldat dont le pouls est petit & foible, qui se trouve couché dans un lit sans rideaux, sont rarement capables d'occasionner une chaleur extraordinaire. Si cela arrivoit, je diminuois la dose, ou jugeant par-là que le tems n'étoit pas encore venu d'administrer ce remede échauffant & fortifiant, j'en différois l'usage pendant un ou deux jours ou plus long-tems. L'abus que l'on a fait autrefois des remedes alexipharmaques, & en particulier de la serpentaire de virginie, ne doivent pas empêcher de s'en servir à propos; ils ont été nuisibles & ont été abandonnés, parce qu'on se servoit

ſervoit de ceux où il entre de l'opium, des narcotiques; mais dans les fievres malignes nous n'employions la thériaque, le diaſcordium & les autres compoſitions où entre l'opium, que pour diminuer le dévoiement colliquatif, ou vers le tems de la criſe, lorſque le défaut de repos rendoit le mal plus grave, & pour lors j'ai vu les narcotiques avoir les plus heureux effets. Enfin on peut être perſuadé que le traitement que je propoſe, dans la fievre maligne, n'eſt fondé que ſur l'expérience, & que les méthodes contraires ont eu les plus fâcheux effets. On trouvera ſuperflus quelques-uns des remedes que je preſcris; mais je ſuis ſûr qu'aucun d'eux n'eſt nuiſible. Peut-être pourroit-on ſe paſſer de la poudre diaphorétique & de la mixture, rapportés, pag. 67 dans la note (*a*), puiſque je n'ai jamais vu leur uſage diminuer la durée de la fievre ou diſſiper aucun de ſes ſymptomes; mais ayant une fois rencontré un traitement qui opére autant de guériſons qu'il ſemble poſſible dans les circonſtances où ſe trouvent les malades, c'eſt-à-dire, ſur des Soldats qui ſont dans un air mal ſain, un bruit continuel, & ſouvent mal ſoignés par les gardes, je n'ai pas cherché à réduire ma pratique à un degré de ſimplicité, plus grand que celui qu'elle a dans cette derniere édition de mon Ouvrage. Pringle, *Obſervations on the diſeaſes of the army in the poſtcript.*, troiſieme édition angloiſe.

☞ Il nous a paru néceſſaire de rapporter les réponſes de ce célebre Praticien, aux objections qui ont été faites contre ſa méthode de traiter les fievres malignes pétéchiales, tant pour empêcher que les critiques, qu'ont publiées d'habiles Médecins, ne détournent de ſuivre le traitement de MM. Huxham, Pringle, Monro, que pour montrer les principes ſur leſquels il eſt établi.

N° V.

OUVERTURES DES CADAVRES.

M. Monro n'ayant pas publié de dissections de personnes mortes de fievres malignes pétéchiales, nous avons cru devoir y suppléer, en transportant ici ce qu'a écrit, sur ce sujet, M. Pringle. Quand elles ne découvriroient pas la nature de la maladie, & n'en perfectionneroient pas le traitement, elles apprendront tout ce que l'on peut en sçavoir à ceux qui ne doivent pas l'ignorer, ne fut-ce que pour leur curiosité ou celle des autres.

On a trouvé environ trois onces de matiere purulente dans les ventricules du cerveau d'un homme; toute la substance corticale & médullaire étoit très-flasque & molle; il y avoit aussi une semblable matiere purulente sur la partie supérieure du cervelet: ce malade conserva sa raison jusqu'à la nuit qui précéda sa mort. Vers ce tems-là les muscles du visage devinrent convulsifs; il avoit depuis du tems de la stupeur & de la surdité. Chez un Soldat le cerveau avoit suppuré, chez un autre c'étoit le cervelet; le premier avoit de la stupeur & de la surdité dès le commencement, mais il n'eut ni délire, ni insensibilité entiere: son pouls devint petit & foible de bonne heure. Environ dix jours avant sa mort la tête commenca à enfler & continua à être grosse, mais deux jours avant la mort elle diminua un peu: pendant plusieurs jours avant de mourir il ne voulut prendre que de l'eau froide, & se tint, durant toute sa maladie, couché sur le côté droit. On trouva dans la substance antérieure de l'hémisphere droit du cer-

veau, un abſcès de la groſſeur d'un œuf, qui étoit plein d'une matiere fluide, ſemblable à du petit lait. Il y eut cinq autres Soldats dont la tête enfla pareillement, mais ils en revinrent ; ce ſont les ſeules fois que j'aie vu ce ſymptome dans la fievre maligne. Dans le ſecond des deux Soldats qui furent ouverts, l'abſcès du cervelet étoit de la groſſeur d'un petit œuf de pigeon, & renfermoit également une matiere fluide & ichoreuſe ; ce malade répondoit ſenſément, ainſi que les précédens. Deux jours avant de mourir ſon urine devint fort pâle.

Les ſuppurations, dans le cerveau, n'étoient pas un phénomene conſtant ; car un autre Soldat, dont la maladie avoit reſſemblé à celle des précédens, excepté que l'urine n'avoit pas été pâle, ayant été ouvert, on ne lui trouva d'abſcès ni dans le cerveau, ni dans le cervelet. La ſubſtance corticale du cerveau de deux Soldats parut ſeulement enflammée, mais ſans ſuppuration : dans l'un les gros inteſtins étoient corrompus, il avoit fini par un dévoiement, & immédiatement avant ſa mort il lui étoit ſorti par le nez une matiere ichoreuſe. On ne trouva aucune ſuppuration dans le cerveau d'un Soldat qui étoit mort ſubitement, quoi qu'il ſemblât qu'il ſe rétabliſſoit. Une perſonne qui mourut après la formation d'un abſcès dans chacun des orbites, avoit le cerveau très-flaſque, & environ deux onces de ſéroſité claire dans les ventricules.

Tout concourt donc à prouver qu'il y a, pendant la fievre maligne, une très-grande tendance à la putréfaction ; c'eſt pourquoi, quand cette maladie devient fatale, elle ſe termine toujours ou par la mortification de quelque partie, ou par un abſcès au cerveau, & il eſt ſouvent ichoreux. On obſerve que les inteſtins ſont, en particulier, plus ſujets que toute autre partie à ſe gangrener, auſſi y a-t-il peu de ces

malades qui meurent sans avoir rendu des selles cadavéreuses & involontairement. La remarque faite ci-dessus, que les taches pétéchiales ne paroissoient souvent qu'après la mort, donne lieu de penser qu'elles sont l'effet de la corruption & de la dissolution du sang, ce qui est encore confirmé par les sueurs & l'odeur putrides qu'exhale le corps avant la mort. On peut regarder la matiere ichoreuse, qui se trouve si souvent dans le cerveau, comme une espece de mortification propre à sa substance.

L'inflammation du cerveau qui paroit après la mort, sans qu'il y ait suppuration, n'explique-t-elle pas comment les mêmes remedes ont quelquefois, dans cette fievre, des effets opposés ? Les malades, dont le délire augmente par l'usage du vin & des médicamens chauds, si utiles à d'autres, ne sont-ils pas ceux qui ont quelque inflammation au cerveau ?

N° VI.

Théorie de la Fievre Maligne.

On ne peut, dit M. Pringle, donner que des conjectures sur la théorie de cette maladie; je conçois aisément que le miasme ou levain putride, qui n'est autre chose qu'une émanation des substances putréfiées, étant mêlé avec le sang peut en corrompre toute la masse. La dissolution du sang, quelquefois même son odeur, après un peu de durée de la maladie, les impressions mal-faisantes des sueurs & des autres excrétions, les taches livides, la gangrene ne prouvent-elles pas ce sentiment ? L'acrimonie des humeurs occasionne des convulsions, des spasmes, le pouls est toujours fréquent, on le sent élevé ou assez fort dans

le commencement, mais bientôt il devient petit & foible, parce que le cœur manque d'esprits, ou que la putridité occasionne le relâchement de ses fibres. Si la putréfaction étoit le seul changement qui s'opérât dans le corps par la contagion, il seroit aisé de guérir la fievre maligne dans tous les tems, par l'usage des acides & des autres antiseptiques. Mais après avoir observé que la maladie étant formée, on ne peut la guérir avec ces remedes jusqu'au tems fixe de son déclin; il paroit conséquemment probable que durant le tems où la matiere putride fait des progrès, la fievre paroit entretenue, principalement, par une inflammation au cerveau, laquelle cause la plûpart des symptomes: & l'on ne doit pas attendre la guérison, que la matiere qui forme l'obstruction ne se dissipe par la résolution, ou ne soit détruite par la suppuration.

Cette derniere partie de notre théorie devient plus probable, quand on remarque l'espece d'affinité qui se trouve entre les symptomes de la fievre maligne, & ceux de la fievre lente nerveuse, qui paroit ne dépendre nullement de la putridité. La petitesse & la foiblesse du pouls, les urines pâles, les sueurs qui ne sont pas critiques, le dérangement des opérations du cerveau, l'abattement, le découragement, le tremblement des nerfs, sont des symptomes communs à ces deux especes de fievre. On est autorisé par-là à conclure que les symptomes de la fievre pétéchiale dépendent immédiatement de l'inflammation ou de la suppuration du cerveau.

Le traitement qui a du succès peut fournir un autre argument en faveur de notre théorie. En effet avant que l'inflammation soit confirmée, & tandis que les particules septiques ou putrides ne sont point encore fixées ou déposées, elles peuvent être chassées du corps en excitant des sueurs; mais après ce premier période, ce qui réussit le mieux est de soutenir

les forces des malades ſans augmenter l'inflammation. Quand on touche à la fin du dernier tems de la maladie, les humeurs étant diſſoutes, fondues par la putréſaction, l'obſtruction ſe trouve détruite par-là; & il convient d'employer dès-lors les antiſeptiques les plus puiſſans & les cordiaux, pour corriger & expulſer les matieres qui ſont corrompues à un auſſi haut degré.

☞ Quoique M. Pringle ait ceſſé dès 1758 d'être Médecin des armées angloiſes, il a néanmoins fait, en 1764, une quatrieme édition de ſon Ouvrage *ſur les Maladies des Armées*, dans laquelle il ſe trouve des corrections & des augmentations. Elles ſont, dit-il, le fruit de plus mûres réflexions des obſervations que lui a fournies ſa pratique à Londres, & des converſations qu'il a eues avec des Médecins employés en différens pays pendant la derniere guerre. Notre objet principal dans cette collection étant le traitement des maladies d'armée, nous avons fait uſage de la troiſieme édition publiée en 1761, corrigée & augmentée ſur les Obſervations qu'il avoit faites pendant les trois premieres campagnes de la derniere guerre, après leſquelles il avoit quitté le ſervice. Nous ne doutons nullement de l'exactitude & de l'utilité des obſervations qu'il a faites depuis à Londres, ou que d'autres Médecins habiles lui ont communiquées; mais peut-on corriger ce qui a été écrit des maladies des armées en Allemagne, par des Obſervations faites à Londres ou dans d'autres pays & ſur des malades dont la maniere de vivre eſt toute différente de celle des Soldats. Au reſte nous avons pris un parti qui rendra ce Livre d'une utilité plus générale: après avoir ſuivi la troiſieme édition, nous avons rapporté ici ſéparément toutes les additions & corrections, inſérées dans la quatrieme édition: par un tel arrangement, ces nouvelles obſervations ſe-

ront mieux remarquées, & elles le méritent, puisqu'ayant échappé à la sagacité de M. Pringle pendant une longue expérience des mêmes maladies, il a cependant jugé qu'elles pouvoient améliorer ou perfectionner son Ouvrage.

Changemens faits par M. Pringle dans sa quatrieme Edition.

Page 9, ligne 27, on a ajouté: un vomitif a quelquefois arrêté les progrès de la maladie dès sa naissance.

La Réflexion suivante, lig. 28, mais ce qui paroîtra, &c. *est supprimée.*

Pag. 11, *lig.* 3, *la Réflexion* & c'est alors, &c. *est supprimée*; *on a ajouté*: mais comme il est rarement arrivé qu'on ait tiré du sang dans ce tems là, je ne puis dire si cette qualité du sang se rencontre fréquemment ou non.

Pag. 14, *lig.* 5, *avant* à mesure, *on lit*, dans tous les tems de la maladie, à mesure que, &c.

Lig. 8, le malade a souvent, on a substitué, *a quelquefois.*

Lig. 28, *le commencement de cet alinea est changé comme il suit.* Il y a une certaine éruption qui accompagne fréquemment la fievre maligne, mais elle n'en est pas inséparable. C'est une efflorescence pétéchiale qui est quelquefois, &c.

Pag. 17, *lig.* 3, *on a supprimé*, c'est-à-dire au-delà de 16 ou 17 jours.

Pag. 66, *lig.* 20, *après* les sueurs, *on a ajouté*: Dans l'automne de 1757, lorsque nos Troupes revinrent de l'expédition à la rade de Basque on envoya à l'hôpital de Portsmouth plusieurs Soldats qui avoient tout à la fois une fievre bilieuse & la fievre des prisons. Quand les Soldats qui se trouvoient

malades de la fievre commune de la saison étoient renfermés à fond de calle dans des vaisseaux trop remplis, leur fievre devenoit bientôt maligne. Tous ceux qui, sans être dans ce fâcheux état, se plaignoient d'un grand mal de tête, de constipation & de dérangement d'estomac, furent d'abord saignés & ensuite purgés, & le reste du traitement ne fut pas différent de celui qu'on employoit pour les fievres bilieuses. Je leur ai fait prendre deux fois par jour un grain de tartre stibié, qui, communément, non seulement faisoit vomir & procuroit la liberté du ventre, mais entretenoit encore la transpiration. Tous ceux que l'on traitoit selon cette méthode guérissoient. Mais, &c.

Pag. 71, *lig.* 13. *Voici la forme sous laquelle M. Pringle conseille ces remedes* : prenez d'eau commune, six onces ; d'eau de noix muscade, une once ; de confection cordiale, un gros & demi ; de sel de corne de cerf, un demi-gros ; de syrop de safran, une demi-once : mêlez pour une potion dont on donnera deux ou trois cuillerées dans les momens de foiblesse. Cette quantité se trouvoit d'ordinaire consommée en vingt-quatre heures.

Pag. 73, *lig.* 22, *on a supprimé*, le 15 ou le 16.

lig. 26, *on a ôté*, & ensuite d'opium & autres narcotiques.

lig. 28, *substitués* : dans les remedes que j'ai employés jusqu'ici il n'y en a point eu d'assez.

Pag. 74, *lig.* 12, *après ces mots*, à la plante des pieds, *ajoutez* : comme dans les fievres inflammatoires, je n'ai point eu d'occasion favorable d'essayer dans le délire de ces fievres malignes les fomentations d'eau chaude & de vinaigre sur les pieds, remede dont j'ai éprouvé l'efficacité dans d'autres fievres inflammatoires ; mais je suis porté à croire qu'ils auroient, dans les fievres malignes, beaucoup plus de succès que les

sinapismes & les vésicatoires, pourvu toutes fois que ces fomentations durassent long-tems & fussent réitérées ; je les ai vu, dans les fievres malignes, produire peu d'effet durant la premiere heure, & néanmoins devenir ensuite salutaires.

Pag. 75, lig. 7, on a substitué à l'indication de la mixture, quelques cuillerées de julep de craie, *julepum è creta L.* avec l'opium ; la dose doit être de deux grains d'extrait d'opium par pinte de julep.

CHAPITRE II.

De la Dysenterie.

SECTION PREMIERE.

Ses causes ; Circonstances qui rendent la Maladie grave & contagieuse.

LA dysenterie commenca, en général, à se montrer bientôt après que l'armée se fut mis en campagne. Vers la fin du mois de Juillet, elle étoit une des maladies les plus communes, & continua à regner jusqu'à ce que les troupes fussent rentrées dans leurs quartiers d'hiver. Durant cette saison, beaucoup de ceux qui avoient été attaqués de dysenterie l'automne précédent, éprouvoient des rechûtes lorsqu'ils avoient repris leurs fonctions, ainsi que quand ils buvoient des liqueurs spiritueuses en trop grande quantité, & que leur maniere de vivre n'étoit pas telle qu'il convenoit à l'état où ils se trouvoient.

On convient aujourd'hui assez unanimement, que la dysenterie est occasionnée par les causes qui corrompent ou rendent putrides les fluides du corps, &

qui déterminent le sang à se porter sur le canal des intestins en trop grande abondance. Mais il m'a paru que les dysenteries de notre armée avoient eu, pour cause principale, la suppression ou la diminution considérable de la transpiration, les troupes couchant en plein champ, & faisant le service militaire quelle que fût la température de l'air. Souvent aussi elles étoient exposées aux exhalaisons empestées ou putrides des cadavres des chevaux, des excrémens humains, & de toutes sortes de substances, tant animales que végétales, qui étoient corrompues (*a*) : ce qui se passoit

---

(*a*) Il y a long-tems que l'on attribue la dysenterie qui regne dans les armées, à tout ce qui cause & entretient la putridité dans les camps, & spécialement aux vapeurs & exhalaisons qui, pendant les chaleurs de l'été, s'élevent continuellement tant des cadavres corrompus des animaux morts, que des excrémens de toute une armée. Ramazzini nous apprend, dans le Chapitre où il traite des maladies communes dans les camps, que G. Erric. Barnstorff, Médecin du Duc de Brunswick, qui avoit suivi en Hongrie, pendant cinq campagnes, les Troupes de Brunswick & de Lunebourg, lui avoit dit que les maladies qui regnent dans les camps, & spécialement la fievre maligne & la dysenterie, dépendent de ce que les troupes gardent trop long-tems le même camp ou ne changent pas de lieu, ce qui fait qu'elles se trouvent exposées aux exhalaisons corrompues des cadavres des hommes, des chevaux & autres animaux que l'on laisse sans sépulture, ainsi qu'à celles des excrémens qui ne sont pas recouverts de terre : ces causes font partie de celles que M. Pringle a indiquées, comme capables de produire les maladies si funestes & si contagieuses des armées. Voyez Pringle, *Observations sur les Maladies des Armées*, part. II, chap. VI, § VI.

Remarques sur l'usage des Fruits d'Eté.

Selon beaucoup d'Auteurs & l'opinion commune, la dysenterie est produite par l'usage excessif des fruits cruds ; & ce qui a donné lieu à ce préjugé, c'est qu'en général cette maladie paroit vers le milieu de l'été, tems auquel on commence à

dans un tems où les humeurs se trouvoient exaltées ou atténuées au dernier degré par la chaleur de l'été.

Tandis que la fievre maligne pétéchiale étoit très-commune à Paderborn, durant les mois de Janvier, Février & Mars 1761, cette maladie se trouvoit fréquemment jointe avec la dysenterie. Nous avions

---

manger du fruit, & qu'elle continue jusque dans l'automne. Mais si l'on raisonne d'après les observations que l'on a faites à ce sujet depuis quelque tems, on cessera d'accuser le grand usage des fruits cruds, quoique mûrs, d'occasionner la dysenterie, & on mettra ce sentiment parmi les erreurs populaires. M. Pringle, dans ses *Observations sur les Maladies des Camps*, nous dit, part. I[ere], chap. III, pag. 31, qu'en 1743 la dysenterie commença, & fit beaucoup de ravage avant qu'il y eût aucun fruit à manger, si ce n'étoit les fraises qui se vendoient si cher, que les Soldats n'en goûterent certainement pas, bien loin d'en trop manger. Ce n'est pas tout, la maladie cessa d'être commune vers le tems où le raisin étoit mûr, & comme rien ne défendoit les vignes de la picorée des Soldats, on juge aisément qu'ils mangerent du raisin tant qu'ils voulurent. On lit encore dans un autre Ouvrage qui a acquis à son Auteur la plus grande célébrité, *l'Avis au Peuple sur sa Santé, par M. Tissot* *, chap. XXIV, *de la Dysenterie*, § 339, de l'édition de Paris, (que les fruits mûrs, de quelque espece qu'ils soient, & sur-tout les fruits d'été ou fondans, bien loin d'être la cause de la dysenterie, en sont au contraire le vrai préservatif, le plus grand mal qu'ils puissent faire étant d'occasionner une diarrhée, en fondant les humeurs & principalement la bile épaisse dont ils sont le dissolvant propre. Mais cette diarrhée même, met à l'abri de la dysenterie. Il n'y a point eu, ajoute-t-il, de dysenteries dans des années extrémement abondantes en fruits. Toutes les fois que j'ai vu des dysenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits, je n'en ai jamais eu la plus legere attaque; & plusieurs Médecins suivent la même méthode avec autant de succès.

J'ai vu, dans une maison, onze personnes attaquées de dysenterie : neuf furent dociles, ils mangerent des fruits & gué-

* *Il se trouve chez Didot le jeune. On a fait à la nouvelle édition diverses Additions importantes, qui la rendent d'une utilité plus générale que quelques autres.*

encore aux hôpitaux un nombre d'anciens dysentériques, dont la maladie subsistoit depuis le précédent campement sous Warbourg. On y voyoit en outre, des gens qui avoient éprouvé une rechute pendant l'hiver, & qui nous étoient venus quand les troupes avoient quitté leurs quartiers pour faire, durant cette

---

rirent; la grand'mere & un enfant qu'elle aimoit plus que les autres périrent: elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates & point de fruits, il mourut; elle se conduisit de la même façon, & eut un pareil sort.

Dans un tems où la dysenterie faisoit beaucoup de ravages, de onze personnes qui composoient une maison & qui étoient malades de la dysenterie, dix mangerent beaucoup de prunes & ne furent point attaquées. Le Cocher attaché au préjugé avec opiniâtreté, s'en abstint soigneusement & eut une dysenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un Régiment Suisse qui se trouvoit en garnison dans les Provinces Méridionales de France: les Capitaines acheterent les fruits de plusieurs arpens de vignes; on y portoit les Soldats malades, on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, & les gens sains ne mangeoient que de cela; il n'en mourut pas un seul malade, & la dysenterie n'attaqua plus personne.

Un Ministre étoit attaqué d'une dysenterie, que les remedes qu'il prenoit ne guérissoient point; il vit par hazard des groseilles rouges; il en eut envie, & en mangea trois livres depuis sept heures du matin jusqu'à neuf du soir. Dès ce jour-là il fut mieux, & il étoit entierement guéri le lendemain.

Je pourrois accumuler un plus grand nombre de faits pareils, mais ceux-là suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin donc de s'interdire les fruits quand la dysenterie regne, on doit en manger davantage; & au lieu de les défendre, il faudroit en fournir les marchés. C'est une vérité que les yeux instruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remédient à toutes les causes des dysenteries.

Dans un journal de Hambourg, pour l'année 1753, il y a un Mémoire sur une dysenterie qui étoit épidémique pendant

saison, une expédition dans le pays de Hesse. Nous avions en Mai & Juin, à Osnabruck, quelques dysentériques qui étoient des malades anciens des hôpitaux de Munster, de Paderborn, d'Hoxter & de Niehms. On en reçut quelques nouveaux à Bilifield vers la fin du mois de Juin, & plus de trois cens à Munster pendant les mois de Juillet & d'Août. Il se passa quelque tems avant que ceux qu'on envoya à Bremen dans les mois de Novembre & de Décembre y fussent arrivés. Enfin une grande partie de la garnison fut attaquée de la dysenterie & envoyée aussi-tôt à notre hôpital. Au commencement du mois de Mai il ne restoit plus dans l'hôpital où je réglois le traitement, que quatre malades de la dysenterie, & il n'y en avoit pas plus de six ou sept, dans le nombre de ceux qui nous vinrent de l'armée au milieu du même mois. On n'en envoya que deux à l'hôpital de Minden durant le mois de Juin. Il n'y en avoit pas plus de dix, parmi les malades, qui entrerent à l'hôpital de Natzungen au commencement de Juillet. Vers le milieu de ce mois les dysenteries commencerent à être plus fréquentes, & elles le furent encore en Août & Septembre. A l'hôpital d'Osna-

---

les mois d'Août & de Septembre précédens. L'Auteur y établit que cette maladie n'avoit pas pour cause, ainsi qu'on le croit communément, la trop grande quantité des fruits d'été que les malades avoient mangé, & se fonde avec raison sur une observation qui fut faite alors, c'est que ceux qui avoient mangé des fruits en quantité n'avoient pas été aussi malades que ceux qui se les étoient absolument interdits).

Il vient, pour l'ordinaire, pendant les mois d'Août & de Septembre à l'hôpital S. George, dont je suis Médecin, des personnes attaquées de dysenterie, qui n'ont certainement pas gagné cette maladie pour avoir trop mangé de fruits, mais en travaillant dans les champs, & s'être exposés à des causes de maladies du genre de celles qui occasionnent la dysenterie dans les camps.

bruck, nous n'eumes pas plus de cinq ou ſix malades attaqués de la dyſenterie pendant les mois de Décembre 1762, Février & Mars 1763.

SECTION II.

Ses Symptomes.

La dyſenterie commençoit le plus ſouvent par des maux d'eſtomac, des tranchées ou coliques, ſymptomes qui étoient bientôt ſuivis de dévoiement ; il y avoit en même tems une fievre plus ou moins forte. Les tranchées ne tardoient pas à devenir très-vives & à être accompagnées de vents dans les inteſtins, & ſouvent de téneſme ou épreintes. On remarquoit que les ſelles conſiſtoient principalement en une matiere muqueuſe ou glaireuſe, mêlée avec de la bile & plus ou moins de ſang : cependant on n'y trouvoit quelquefois point de ſang ; & alors les Soldats diſoient, pour l'ordinaire, qu'ils avoient le flux blanc.

Après huit, dix ou douze jours, ſi la dyſenterie ne ſe trouvoit pas compliquée avec quelqu'autre maladie, il n'y avoit plus de fievre, à moins qu'il ne ſurvînt un autre accident. Dans les cas qui ſe ſont terminés par la mort, on a obſervé vers la fin de la maladie une fievre lente maligne, accompagnée de ſelles fétides, noires, de lienterie, de hoquet, de ſtupeur & d'autres mauvais ſymptomes.

Il arrivoit ſouvent que quand la dyſenterie avoit duré quelque tems, le malade ſe plaignoit, durant un ou deux jours, de tranchées vives ; & alors il ſortoit avec les ſelles quelques excrémens moulés & durs. D'autrefois, mais à la vérité plus rarement, les malades rendoient par bas de petites maſſes d'une matiere blanche qui reſſembloit à du ſuif : ſouvent auſſi on trouvoit de petits filamens & des portions de mem-

branes qui surnageoient dans les selles : il étoit encore très-commun que les malades rendissent des vers par haut & par bas (*a*).

Durant la dysenterie, les malades se plaignoient souvent d'une violente douleur au rectum, près le fondement ; & cette douleur devenoit extrémement vive quand ils alloient à la selle. Elle subsistoit plusieurs jours, quelquefois même pendant une semaine ou davantage ; & lorsqu'il étoit sorti avec les excrémens une quantité plus ou moins grande d'un pus jaune, les douleurs vives cessoient. M. A. Tough, l'un des Apothicaires de l'hôpital militaire en Allemagne, fut le premier qui me dit que je trouverois du pus mêlé avec les selles : il me rapporta un cas de cette espece, dans lequel la saignée & les lavemens avoient opéré la guérison ; il avoit, ajouta-t-il, observé fréquemment ce symptome à Gibraltar, & il ne lui avoit pas été possible de découvrir la cause de cette douleur, au rectum, avant d'avoir vu la matiere purulente des selles, ce qui lui démontra qu'il y avoit eu précédemment à cette évacuation une inflammation de la partie du rectum où la douleur se faisoit sentir, & lui enseigna en même tems la méthode qu'il convenoit de mettre en usage pour guérir un pareil accident.

On voyoit souvent les fievres bilieuses & les fievres malignes se terminer par la dysenterie ; ou bien cette maladie se joignoit aux premieres, & pour lors on pouvoit regarder la dysenterie comme un symptome de ces fievres.

(*a*) La plûpart des Auteurs, qui ont écrit sur la dysenterie, parlent des vers que rendent les malades ; & M. Huxham nous dit qu'il a vu quelquefois des vers ronds dans les selles de la plûpart des dysentériques. Huxham, *de Aere*, vol. XI, pag. 98.

SECTION III.

Ouvertures des Cadavres.

Voici ce qu'on a remarqué, après la mort, dans les cadavres de plusieurs personnes qui sont mortes de la dysenterie à Bremen. Chez tous les dysentériques l'intestin rectum étoit enflammé & en partie gangrené, le mal ayant attaqué principalement la tunique interne de cette partie. On a trouvé dans deux sujets la partie la plus basse du colon enflammée, & il y avoit plusieurs taches livides au grand arc de cet intestin. Nous avons vu, dans un homme qui étoit devenu très-maigre & qui avoit souffert de violentes douleurs d'entrailles deux jours avant sa mort, nous avons vu, dis-je, les intestins grêles, rouges & enflammés; enfin un autre avoit des taches livides de gangrene à l'estomac même.

L'exposé que nous ont donné divers Auteurs, des ouvertures des cadavres de personnes mortes de la dysenterie, nous apprend qu'il n'y a point de partie du canal alimentaire qui, dans un tems ou dans un autre, n'ait été trouvée enflammée ou dans un état de suppuration ou de gangrene; que le foie, la rate & les autres visceres se sont aussi rencontrés également attaqués; enfin qu'on a vu le rectum & le colon plus ou moins affectés chez presque tous les dysentériques.

Voici ce que j'ai entendu dire en 1748 à M. Fraser, qui a depuis pratiqué dans l'Isle de Meris, au sujet d'une femme ouverte deux jours après sa mort. Marie Reid, âgée de trente ans, fut attaquée d'une dysenterie qui, en trois semaines, la conduisit au tombeau. Elle s'étoit plainte, durant la maladie, de sentir dans le ventre, & sur-tout du côté gauche, plus de tran-

chées qu'il n'est ordinaire. Son corps fut ouvert en présence de M. Dundas qui l'avoit vue pendant le tems de sa dysenterie. Tous les intestins & le mesentere étoient enflammés, principalement le colon & le rectum; leur surface interne étoit absolument gangrenée & couverte de petites vésicules pleines d'une liqueur putride de mauvaise odeur, & dont un grand nombre s'étoit vuidé par les selles quelques jours avant la mort.

Tandis que cette feuille étoit sous presse, j'ai reçu la quatrieme édition des *Observations sur les Maladies des Armées*, par M. Pringle, & le Traité de M. Barker sur la dysenterie qui a été épidémique à Londres en 1762. On trouve dans ces deux Ouvrages, des ouvertures de cadavres de plusieurs personnes qui sont mortes de la dysenterie. Outre ce que l'on remarque communément à la surface interne des intestins, colon & rectum, c'est-à-dire une humeur glaireuse sanguinolente, de l'inflammation, de la gangrene & de la putridité à leur membrane interne, on a observé de plus, à l'extrémité interne du colon & à la partie supérieure du rectum, un nombre de petits tubercules ou excroissances qui ressembloient à la petite vérole quand elle est plate & à son plus haut degré, mais dont ils différoient, en ce qu'ils avoient une consistence ferme & qu'ils étoient sans aucune cavité; ils paroissoient prendre naissance dans le tissu celulaire qui se trouve immédiatement sous la tunique veloutée. Il peut se faire que les intestins, colon & rectum des cadavres que nous avons ouvert, eussent de semblables tubercules, mais ayant l'esprit occupé des désordres qui s'observent communément, nous n'aurons fait attention qu'à cela, & le reste ne nous aura pas frappé.

Le célébre Morgagni a avancé dans son dernier Ouvrage, *de Sedibus & Causis Morborum, Epistol.*

XXXI, que les filamens & les portions de membranes, qu'on remarque fréquemment dans les selles des dysentériques, ne sont souvent qu'une mucosité, une lymphe ou une autre humeur épaissie, & que ce ne sont pas là des fibres organiques ni des portions de la tunique veloutée des intestins, comme l'ont cru beaucoup d'Auteurs.

SECTION IV.

Pronostic.

Il n'y avoit pas de maladies que nous fussions plus assurés de guérir que les dysenteries récentes, mais quand elles avoient duré quelques semaines & étoient, pour ainsi dire, devenues des maladies chroniques, il arrivoit souvent qu'elles éludoient tous les efforts que nous faisions pour les vaincre, & il mouroit un grand nombre de ceux qui en étoient attaqués (*a*).

(*a*) » Presque toutes les dysenteries que j'ai eu occasion d'ob-» server & que l'on n'avoit pas traité promptement dès leur » commencement, sont devenues très-opiniâtres & fréquem-» ment mortelles, malgré l'usage des spécifiques les plus van-» tés contre cette maladie. Voyez *Cleghorn*, *Account of the* » *diseases of Minorca*, chap. V, pag. 228 «. Les Médecins qui ont pratiqué parmi les troupes en Amérique, m'ont dit avoir trouvé les anciennes dysenteries aussi funestes dans cette partie du monde qu'elles l'ont été en Allemagne. La même observation faite par-tout & en tout tems, ayant donné lieu de penser que les dysenteries anciennes devoient être regardées comme des cas incurables, cette opinion générale a été cause qu'on les a abandonnées, & qu'on n'a fait aucun effort pour les guérir. Cependant j'ai vu beaucoup de malades qui, au moyen des grands soins qu'on leur a donnés & de la force de leur constitution, ont surmonté peu-à-peu la maladie & ont recouvré leur santé, ce qui arrive principalement lorsqu'ils sont assez heureux pour passer l'hiver & vivre jusqu'au commencement de la douce température de l'air.

Dans le commencement que j'étois employé à la conduite des hôpitaux en Allemagne, la grande quantité d'anciennes dysenteries qui devenoient mortelles m'étonna ; j'attribuai ce malheureux succès à ce que je n'avois pas encore trouvé la bonne méthode de traiter cette maladie. Mais en consultant les autres Médecins des hôpitaux de l'armée, j'appris qu'ils n'étoient pas plus heureux que moi, après avoir fait l'essai de divers remedes. Je fus enfin forcé de penser que quand une fois la dysenterie a duré long-tems & a attaqué la structure, l'organisation des intestins durant un certain tems, souvent il s'y forme par degrés insensibles, une vraie gangrene ; & la maladie se termine par la mort, malgré l'usage des remedes que l'on regarde comme les plus efficaces. Je vis encore que quand la maladie est violente, ce qui opére principalement la guérison, est d'appliquer de bonne heure, & dans le moins de tems qu'il est possible, les remedes appropriés aux symptomes, avant que les forces soient épuisées, ou que l'organisation des intestins ait été beaucoup altérée. Les mauvais succès que nous avons eu dans le traitement de ces anciennes dysenteries, pourra peut-être étonner les Médecins qui n'ont jamais pratiqué que dans des villes saines où cette maladie est communément bénigne, & où on ne tarde pas long-tems à demander les secours de l'art. Mais quiconque a eu la conduite des hôpitaux militaires où il s'est trouvé beaucoup de dysentériques, & dont les malades ont fait quelquefois bien du chemin avant d'être rendus aux hôpitaux, sera certainement convaincu de la vérité de ce que j'avance ici.

SECTION V.

Traitement.

Dans le traitement de cette maladie, aussi bien que dans celui de la fievre maligne, rien ne contribue plus à la guérison, que de tenir les malades aussi propres qu'il est possible & dans des salles grandes & airées.

La plûpart des dysenteries récentes que j'ai vues, étoient d'abord accompagnées d'une fievre assez forte & de douleurs dans les intestins, ce qui demandoit qu'on tirât plus ou moins de sang, & cette quantité se régloit sur la force du malade & la violence des symptomes. Lorsque les malades étoient robustes, se plaignoient de sentir des douleurs aiguës dans les intestins & avoient de la fievre, nous leur faisions tirer du sang abondamment, sans en être détourné, au commencement de la maladie, par le pouls petit & fréquent qui, pour lors, accompagne souvent la dysenterie, & il est fréquemment arrivé qu'on ait vu le pouls s'élever pendant que le sang sortoit de la veine. Mais si le malade étoit foible, abattu, & n'avoit pas beaucoup de douleur ou de fievre, que le pouls eut de la molesse, nous ménagions davantage le fluide vital (*a*). Dans la plûpart des cas récens dont il

---

De la Saignée.

(*a*) Quoique la saignée soit recommandée au commencement de la dysenterie par Sydenham, Pringle, Huxham & d'autres bons Praticiens; néanmoins on a reconnu, à n'en pouvoir douter, qu'elle n'est pas toujours nécessaire pour guérir cette maladie. M. François Russel m'a dit que, pendant

s'agit ici, la saignée étoit extrémement nécessaire & contribuoit beaucoup au soulagement aussi bien qu'à la parfaite guérison. Au lieu que quand il y avoit déja quelque tems que la dysenterie duroit, & que la fievre étoit cessée avant que nous vissions le malade, si la maladie étoit devenue en quelque maniere chronique, & que le sujet fût foible, pour lors la saignée n'étoit pas nécessaire, & selon toute apparence elle auroit été nuisible.

Comme la dysenterie étoit presque toujours accompagnée de mal d'estomac dans son commencement, on faisoit prendre après la saignée un vomitif qui, non seulement, servoit à débarrasser l'estomac de ce qu'il contenoit & à évacuer beaucoup de bile, mais encore diminuoit le mal d'estomac, & souvent procuroit une sueur modérée. En outre, le purgatif que l'on faisoit prendre le lendemain de ce remede, opéroit beaucoup mieux; & ses effets salutaires étoient infiniment plus sensibles qu'ils n'eussent été si le vomitif n'avoit pas précédé.

Si, dans le cours de la maladie, le mal d'estomac revenoit, on donnoit un second vomitif; & nous avons souvent observé, quand les flux de ventre étoient, en général, opiniâtres, que les vomitifs répétés à propos en rendoient la guérison beaucoup plus prompte.

Le vomitif que nous employions communément, étoit l'ipecacuanha en poudre que nous donnions à la

---

que la dysenterie étoit épidémique à Gibraltar, durant l'été de 1756, il avoit remarqué que de saigner les malades dès qu'il étoit appellé auprès d'eux & à la premiere apparition des symptomes, de donner ensuite un vomitif immédiatement après la saignée, puis une potion sudorifique, faisoit devenir la dysenterie bénigne, & qu'il y avoit peu de personnes qui en mourussent.

dose de dix à vingt grains. Lorsque le malade étoit robuste & qu'il étoit nécessaire de procurer une évacuation abondante, nous ajoutions un, deux, ou trois grains de tartre stibié, ce qui faisoit un vomitif plus puissant, & qui, pour l'ordinaire, opéroit également par les selles (*a*), ainsi que M. Pringle l'a déja observé.

Le lendemain que le malade avoit pris un vomitif, nous lui prescrivions une purgation pour vuider le reste du canal alimentaire. Le médicament purgatif dont nous avons d'abord fait le plus d'usage, pour remplir cet objet, étoit la rhubarbe. Mais en répétant les essais en ce genre, nous n'avons pas trouvé qu'elle réussit, en général, aussi bien dans le premier période de la dysenterie, que le sel cathartique amer ou sel d'epsom avec la manne & l'huile d'amandes douces. Cette derniere Médecine opéroit sans causer de douleurs vives ni faire aucun autre mal; elle procuroit une évacuation abondante & plus de soulagement que tous les autres purgatifs que nous avons essayés. M. François Russel, Chirurgien d'un hôpital militaire Anglois en Amérique, & qui précédemment avoit été Chirurgien dans l'Isle de Minorque, a été le premier qui m'ait appris, en 1757, l'usage que l'on pouvoit faire du sel cathartique amer dans le traitement de la dysenterie; il me dit qu'en 1756

(*a*) M. Russel qui a été Médecin de l'hôpital à la Martinique, m'a dit que dans le tems où il y pratiquoit, il avoit trouvé le vomitif composé de tartre émétique, infiniment préférable aux autres dans tous les cas où le canal alimentaire contenoit un amas considérable de bile putride; parce que ce vomitif fait sortir promptement les humeurs corrompues ou viciées qui, souvent, occasionnent les plus grands maux quand elles restent, ne fussent que pour peu de tems, enfermées dans les intestins.

cette maladie avoit été très-fréquente & fort funeste à Gibraltar, & qu'après avoir essayé divers médicamens, il n'en avoit pas trouvé qui procurât plus de soulagement aux malades, ou qui contribuât plus efficacement à la guérison que les doses répetées de ce sel neutre.

Comme la réussite du traitement, où la guérison de la dysenterie dépendoit pour la plus grande partie du fréquent usage que l'on faisoit des purgatifs doux (*a*), au commencement de cette maladie, pour

---

Du Choix des Purgatifs.

(*a*) Divers purgatifs ont été vantés comme méritant d'être préférés aux autres dans la dysenterie, nous en jugerons d'après l'expérience seule.

On a reconnu que le verre d'antimoine ciré, de la pharmacopée d'Edimbourg, étoit souvent un trop violent purgatif, c'est pourquoi on en a presqu'entierement abandonné l'usage.

Quand on prend l'ipecacuanha à petites doses répétées, à peu de distance l'une de l'autre, elles agissent toutes comme un vomitif & ont en même tems l'effet purgatif; mais ce remede donne une telle angoisse, qu'il est difficile d'obtenir des malades qu'ils en continuent l'usage. M. François Russel m'a dit encore avoir remarqué en 1756, que d'ajouter quelques grains de rhubarbe à chaque dose d'ipecacuanha, fait que ce dernier médicament agit davantage & plutôt comme purgatif, & ne cause pas un malaise si incommode.

M. Akenside fait prendre l'ipecacuanha en très-petite dose, comme à un ou deux grains toutes les six heures, dans une verrée composée d'eau de menthe & d'un demi-gros de confection cordiale, & après qu'on a tiré du sang & provoqué le vomissement une seule fois; il fait dépendre presqu'entierement la guérison de la dysenterie, de l'administration de l'ipecacuanha. Voyez Akenside, *de Dysenteria Commentarius, cap. II.*

Nous avons essayé plusieurs fois, à Bremen, la teinture ou décoction de rhubarbe que recommande Degner dans son *Traité de la Dysenterie*, & nous avons éprouvé que ce remede

évacuer les humeurs corrompues, nous réitérions la purgation tous les deux, trois ou quatre jours, selon que les circonstances le demandoient ; & l'effet de la premiere médecine, ainsi que les symptomes de la maladie, régloient le nombre des purgations. On

---

étoit un purgatif doux, salutaire en pareil cas, mais qu'il n'avoit pas, dans le traitement des dysenteries récentes, un aussi grand succès que les sels avec la manne. M. Guillaume Russel m'a dit qu'en Amérique, la décoction aqueuse de rhubarbe ou teinture de rhubarbe de Degner réussissoit mieux que toute autre préparation de ce médicament.

Beaucoup de Médecins ont recommandé d'employer le calomelas comme purgatif dans les dysenteries, & M. Huxham nous assure qu'il a souvent éprouvé les bons effets de ce médicament, sur-tout quand le malade avoit en même tems des vers. Voyez Huxham, *de Aere & Morbis Epidem.*, vol. II, pag. 100. En pareil cas nous joignons la rhubarbe au calomelas, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus dans le texte, ou bien nous donnons le soir du calomelas en bol, & un purgatif le lendemain matin.

Méthode de M. Duncan.

M. Duncan, Médecin du Roi, m'a dit que la méthode suivante lui a toujours réussi dans le traitement de la dysenterie qui étoit épidémique à Londres en 1762.

Quand le malade étoit pléthorique, sanguin, ou avoit beaucoup de fievre, il lui faisoit tirer plus ou moins de sang, après quoi il prescrivoit le julep suivant, à prendre toutes les demi-heures, à la dose d'une demi-once, jusqu'à ce que le malade eût évacué par haut & par bas.

Prenez de tartre stibié trois grains; de mane choisie, deux onces : faites fondre dans une livre d'eau d'orge.

Le lendemain & cinq ou six jours encore après, le malade prenoit une décoction de mane, de tamarins & de tartre soluble, en assez grande quantité, pour lui tenir le ventre libre ou le purger doucement. S'il y avoit beaucoup d'irritation dans le bas-ventre ou des tranchées vives, il suffisoit, pour procurer du soulagement, de faire prendre de la mane fondue dans une émulsion ordinaire d'amandes.

Lorsque la douleur & le ténesme étoient violens, le malade se trouvoit bien de prendre une ou deux fois par jour un

avoit lieu d'être surpris, en voyant combien peu les malades se trouvoient affoiblis par l'opération des purgatifs. J'en ai quelquefois fait prendre à des personnes robustes deux, trois ou quatre fois, en autant de jours de suite ; & j'ai remarqué que le malade,

---

lavement fait avec l'eau de poulet, ou une infusion de graine de lin avec une once ou deux d'huile d'amandes douces, délayée dans un jaune d'œuf.

Enfin quand il se faisoit des évacuations abondantes par les selles, le Médecin en tiroit un bon pronostic, & s'il suffisoit pour les entretenir d'employer un purgatif doux, il en auguroit encore mieux.

Au moyen de ce traitement, la dysenterie se guérissoit pour l'ordinaire en peu de jours; dans ce cas on discontinuoit l'usage des médicamens : mais quand la maladie duroit plus de six ou sept jours, M. Duncan ajoutoit dans chaque lavement trente ou quarante gouttes de teinture d'opium, & il prescrivoit un scrupule d'extrait de bois de campêche, à prendre trois fois par jour dans un véhicule approprié.

Le régime des malades consistoit en gruau de riz, sagou, panade & autres alimens du même genre; ils ne prenoient aucune nourriture animale, & au commencement de la maladie on ne leur permettoit pas même de bouillon de poulet, ni huile, ni beurre, en un mot rien de gras : leur boisson ordinaire étoit une émulsion faite avec des amandes, de l'eau de riz, ou de l'eau d'orge avec de la gomme Arabique.

En suivant ce traitement M. Duncan n'a perdu qu'un malade sur quatre-vingt qu'il a traités de la dysenterie pendant cette épidémie; encore celui-là avoit-il déja du délire, une fievre considérable, & des soubresauts des tendons avant que le Médecin l'eût vu : il mourut le lendemain.

Ce que l'on lit dans le *Traité sur l'Opium*, que M. Young d'Edimbourg a publié dernierement, donne lieu de croire que ce Médecin a pris une idée fort juste de la dysenterie, & de la méthode qui est la plus propre à la guérir. En effet voici ce qu'il dit dans la Section VII de son Ouvrage. » L'expérience » m'a convaincu que la plûpart des dysenteries que j'ai eu à » traiter jusqu'ici auroient pu être guéries uniquement par des » purgatifs d'une force médiocre employés constamment, en » corrigeant dans le même tems l'âcreté de l'humeur qui agit » sur les gros intestins, au moyen de lavemens émolliens, &

au lieu de paroître affoibli par leur effet, étoit ſenſiblement plus fort, plus gai, & en meilleur état après l'opération de chaque purgation ; ce qui ne pouvoit venir que du ſoulagement qu'il en reçevoit, & qui étoit la ſuite de l'évacuation des humeurs putrides & corrompues, dont l'effet eſt de cauſer tous les ſymptomes de la dyſenterie tant qu'elles ſéjournent dans les inteſtins.

Quoique la rhubarbe ne faſſe pas tant de bien au commencement de la dyſenterie que les purgatifs ſalins, néanmoins, durant le cours de la maladie & lorſqu'il n'y a pas beaucoup de douleur, un demi-gros de rhubarbe pris ou en ſubſtance ou dans une verrée ſaline, a paru un bon purgatif doux : il n'a pas produit un moins bon effet étant pris avec ſix ou ſept grains de calomelas, quand les malades avoient des vers.

Dès le ſoir du jour où les malades avoient pris le premier purgatif, nous leur preſcrivions de l'opium, &

» quelquefois par l'uſage d'une grande quantité d'abſorbans, » ainſi qu'en vivant de bouillons de poulet. On doit auſſi obſerver, à l'égard du choix des purgatifs, qu'il y a des malades auxquels la manne réuſſit mieux que tout autre. La » rhubarbe, le jalap, le mercure, la rhubarbe torrefiée doivent être préférablement employés pour d'autres ſujets ; tandis qu'il s'en trouve qui ſont bien plutôt guéris par les lavemens émolliens. Je n'employe, dit M. Young, l'opium » pour la dyſenterie que vers le milieu de la maladie, ou » après que les évacuans & les émolliens ont diminué la violence du mal.

» La ſcammonée, l'aloës, & les autres violens purgatifs » réſineux & hydragogues ſont nuiſibles, & cauſent des tranchées. J'ai toujours remarqué que les purgatifs dont l'effet eſt » le plus ſalutaire, ſont ceux qui procurent les plus abondantes » évacuations, & dont le malade ſouffre le moins ; or dans » ce nombre les ſels & la mane ſont, de tous les remedes que » j'ai employé juſqu'à ce jour, ceux qui m'ont le mieux réuſſi.

l'usage de ce remede se continuoit tous les soirs dans l'intervalle des purgations ; mais, à la vérité, il falloit le donner à très-petite dose, tant que les symptomes étoient violens & la maladie aiguë : on ne faisoit prendre d'opium que, la quantité suffisante, pour adoucir les douleurs & procurer du repos, mais jamais en assez forte dose pour causer de l'assoupissement au malade, ou empêcher les évacuations qui étoient préparées à se faire par les selles, & utiles dans ces circonstances. Cependant nous nous trouvions souvent obligés d'augmenter la dose du narcotique, lorsque le corps, accoutumé à une certaine dose par le long usage, devenoit insensible à son action.

Dans l'intervalle qui se trouvoit entre les purgations, nous prescrivions, pour le jour, des verrées composées d'esprit de minderer & de mithridate, ou des verrées salines, à chacune desquelles on ajoutoit quatre gouttes de teinture d'opium, *tinctura thebaica* L., ou quelqu'autre diaphorétique doux ; elles se prenoient toutes les quatre ou six heures, ce qui contribuoit à entretenir une libre transpiration, sans qu'il y eût à craindre que les selles ou le dévoiement en fussent arrêtés. Le plus souvent ces médicamens produisoient un meilleur effet que le diascordium, le philonium, ou tout autre astringent puissant, & même que les préparations d'opium qui se prescrivent communément pour le même objet. Les astringens sont sujets à supprimer trop promptement & en trop grande partie les évacuations du ventre, ainsi qu'à occasionner de violentes tranchées accompagnées de chaleur & de fievre (*a*), c'est pourquoi

(*a*) Sydenham, Huxham & d'autres habiles Praticiens ont vu ces mauvais effets produits par un trop grand usage des astringens ; & ils avertissent de se précautionner contre leurs suites.

nous en faisions rarement usage durant le premier tems de la maladie.

Si le malade étoit attaqué de tranchées vives (*a*) & d'épreintes, que les purgatifs & les doux narcotiques, ou legeres doses d'opium ne pussent diminuer, nous ordonnions qu'on lui appliquât sur le bas-ventre des fomentations chaudes, qu'il bût beaucoup de tisane d'orge ou de riz, ou du bouillon leger (*b*), ou une infusion de fleurs de camomille telle que l'a recommandée M. Pringle. Nous lui ordonnions encore de grands lavemens faits avec une décoction purement émolliente ; & si, malgré ces remedes, les tranchées continuoient, on réitéroit les lavemens, mais on les faisoit petits, & on y ajoutoit un ou deux gros de teinture d'opium, *tinctura thebaica* L. : car nous remarquions que les lavemens où il entroit de

---

(*a*) Quand le malade étoit attaqué tout-à-coup de douleurs aiguës dans les entrailles & de tranchées, un jour où il n'avoit pas été purgé, pour l'ordinaire on lui faisoit prendre aussitôt une médecine composée de manne & de sel, pour vuider tout-à-fait les premieres voies.

(*b*) M. William Russel m'a dit que lui & le Docteur Huck avoient éprouvé que, dans les diarrhées récentes qu'ils ont traitées dans les hôpitaux en Amérique, l'usage de l'émulsion suivante, faite avec la cire commune, étoit très-salutaire après les évacuations, lorsqu'il y avoit de vives douleurs d'entrailles.

Prenez de cire blanche ou jaune, trois gros ; de savon blanc d'Espagne, un gros ; d'eau commune, une once : faites fondre sur le feu dans un vaisseau de fer, en remuant le mélange avec une spatule : ensuite versez dans un mortier de marbre & ajoutez peu-à-peu deux livres d'eau, puis du syrop de sucre, de l'eau-de-vie, ou autre eau spiritueuse, de chaque une once : faites du tout une émulsion.

Cette méthode de dissoudre la cire & de l'unir à un fluide aqueux est entierement neuve ; car avant que M. Russel eût recommandé ce procédé, on n'avoit pas de moyen de rendre la cire miscible avec l'eau.

l'opium, procuroient souvent plus de soulagement que les médicamens anodins administrés de toute autre maniere ; & quelquefois, quand les épreintes étoient insupportables, un lavement d'huile commune ou un peu de diascordium & de la teinture d'opium indiquée ci-dessus, ou bien un lavement d'amidon faisoient plus de bien que tout autre remede.

Dans certains cas, où les douleurs étoient aiguës & accompagnées de fievre, nous étions obligés de faire tirer plus ou moins de sang ; quelquefois il falloit appliquer un vésicatoire sur la partie du bas-ventre où le malade ressentoit le plus de douleur.

Durant le cours de la maladie on tenoit les malades au grand régime d'usage dans l'hôpital. Lorsqu'ils avoient du dégoût pour le gruau de riz, on leur donnoit de la panade avec un peu de vin rouge & de sucre, ou du gruau à l'angloise quand ils pouvoient le supporter. Leur boisson ordinaire étoit de l'eau d'orge ou de l'eau de riz, dont on leur recommandoit de boire abondamment, rien ne contribuant plus puissamment à la guérison de la dysenterie que le grand usage de ces liqueurs, propres à délayer les fluides & à corriger leur acrimonie (*a*). Dans les cas où les

---

(*a*) Il n'y a point, dit M. Huxham, de maladie dans laquelle il soit plus nécessaire que dans celle-ci, que le malade prenne en abondance une boisson délayante & adoucissante. L'eau tiéde a été d'un très-grand secours pour les pauvres qui en buvoient abondamment ; & après que le canal intestinal avoit été bien vuidé, M. Huxham a guéri plusieurs fois des dysenteries par l'usage de l'eau pure, à laquelle il ajoutoit seulement un peu d'opium. Huxham, *de Aere & Morbis Epidemicis*, vol. II, pag. 107 & 108.

Nous lisons dans Baglivi, *Prax. Med. lib. XI*, que bien des gens ont été guéris par l'usage du miel ordinaire pris en boisson & en lavemens ; & que quelques personnes regardoient le miel comme un spécifique contre la dysenterie, & qu'elles en faisoient un secret.

évacuations par les selles étoient considérables & où le malade n'avoit pas de fievre maligne, on éprouvoit que la décoction blanche, *decoctum album* L. étoit une bonne boisson : nous y ajoutions quelquefois un peu de teinture d'opium.

§ I.

Traitement des Dysenteries invétérées.

Voilà quels étoient les principaux remedes dont nous faisions usage dans le premier tems de la dysenterie ; mais quand on les avoit employé quelques semaines, que la fievre étoit diminuée, que les évacuations abondantes se trouvoient cessées, & que le mal étoit devenu en quelque façon chronique, nous étions obligés d'essayer un autre traitement, des remedes differens. Nous avons reconnu que la meilleure méthode à suivre alors, étoit de travailler à rétablir ou augmenter le ton, l'élasticité des intestins, par le moyen des médicamens fortifians & des doux astingents, mêlés avec l'opium ou ses préparations ; & de donner pendant ce traitement, à des intervalles convenables, de doux purgatifs.

On tenoit pendant tout ce tems les malades au grand régime, comme durant l'état précédent de la dysenterie, mais on y ajoutoit un peu de vin ou d'eau-de-vie. On leur accordoit depuis huit onces jusqu'à une chopine de vin rouge par jour, & communément on y mettoit du sucre avant de le leur donner. Lorsque le vin leur causoit des tranchées, ce qui arrivoit fréquemment, ils prenoient à la place deux ou quatre onces d'eau-de-vie dans une chopine ou une pinte d'eau d'orge ou de riz, ou de décoction blanche. Dans ce tems de la maladie nous ne trouvions pas que les mêmes remedes réussissent égale-

ment à tous les dysentériques, c'est pourquoi nous étions obligés d'en essayer de différente espece (*a*); & même, si on excepte les cas où la durée des évacuations naturelles ou artificielles avoient diminué

(*a*) M. Pringle vient de publier une quatrieme édition de ses *Observations sur les Maladies des Armées*, dans laquelle il a ajouté à la partie de cet Ouvrage, où se trouve le traitement du troisieme ou dernier état de la dysenterie, qu'il a remarqué que ce période est le vrai tems auquel il convient de faire prendre des astringens, qu'on ne doit pas les prescrire plutôt, ou si on le fait avant ce tems, que ce ne doit être qu'en petite dose & rarement : il avertit encore que, dans les premieres éditions de ses *Observations*, il avoit recommandé les compositions de ce genre qui lui avoient réussi le plus souvent, mais qu'il ne les met plus en usage aujourd'hui, & qu'il n'employe que les vomitifs & ensuite la diéte laiteuse ou blanche pour opérer une parfaite guérison.

Toutes les fois, dit-il, que j'ai à traiter un malade dans ce période de la maladie; & principalement quand il a le pouls vif & fréquent, & qu'il se plaint d'une ardeur interne, je commence par lui faire prendre un scrupule d'ipecacuanha, & le lendemain je le mets à l'usage du lait, que je lui fais continuer jusqu'à ce que les symptomes de la fievre lente soient passés, & que les intestins aient recouvré leur ton. Durant tout ce tems-là j'ai rarement eu occasion d'employer un autre médicament, excepté le julep de craie, *julepum è creta* L. que je prescris pour corriger la trop forte acidité des humeurs qui, pendant l'usage du lait, se forme dans les estomacs foibles, lâches. Il m'arrive aussi quelquefois d'ajouter un peu d'opium ou d'une de ses préparations pour procurer du repos la nuit, mais je les discontinue également au bout de quelques jours. Tout ce que je demande aux malades, & qui est souvent difficile à obtenir d'eux, c'est une exacte persévérance dans le régime sévere que je leur prescris, & de répéter de tems en tems l'usage du vomitif dans tous les nouveaux dérangemens d'estomac, ou quand le canal des intestins est fort relâché.

Tant que le malade est dans ce période de la dysenterie j'ai soin qu'il ne prenne aucune nourriture animale, ni des liqueurs fermentées; & je ne leur permets, avec le lait, que des préparations de froment, du sagon & du salep. Pringle, *Observations*, part. III, chap. VI.

la violence de la maladie, l'événement du traitement étoit toujours très-douteux. Quand la maladie duroit depuis long-tems, & étoit devenue chronique; que les intestins étoient endommagés dans leur organisation avant que le malade fût arrivé à l'hôpital, ou que la dysenterie continuoit avec opiniâtreté, & n'avoit cédé que très-peu aux évacuations & aux autres traitemens mis en usage dans le premier tems de la maladie, nous avons souvent éprouvé que les remedes, même ceux qu'on vante pour l'ordinaire comme les plus efficaces, étoient sans succès, & à la fin le malade périssoit.

Une cuillerée à bouche de la mixture de fracastor, prise après chaque selle, & une potion anodine qui se donnoit le soir à l'heure ordinaire du coucher, ont très-bien réussi à plusieurs personnes. D'autres malades, qui étoient foibles, abattus, & qui avoient besoin d'un médicament échauffant & cordial, se sont mieux trouvés de doses réitérées du *philonium Londinense*. Enfin on en a vu à qui il a été plus utile de faire usage des potions composées d'esprit de mindererer & de mithridate, ou de confection cordiale ou de bols anodins de thériaque.

La mixture de bois de campêche, *mixtura campechensis* L., soit seule, soit mêlée avec la teinture d'opium, arrête les évacuations par les selles, & procure souvent du soulagement. Il m'a semblé que d'y avoir ajouté un peu d'extrait de quinquina & de la teinture de canelle, a augmenté son efficacité dans une ou deux dysenteries anciennes à Bremen; mais ce remede a occasionné ensuite de si grands maux d'estomac, que nous n'avons pas pu en continuer plus long-tems l'usage.

Dans les autres dysenteries invétérées, où nous croyions qu'il étoit nécessaire d'employer un fort astringent, nous ajoutions un peu d'alun au julep de bois

bois de campêche : ce remede a paru, au commencement de son usage, être de quelque utilité, mais dans d'autres occasions il a fait naître des épreintes & des tranchées, c'est pourquoi nous nous trouvions obligés d'être très-circonspects à l'administrer, & attentifs à ses effets.

Il étoit avantageux, dans beaucoup de dysenteries anciennes (*a*), de prendre deux ou trois fois le jour, parties égales d'électuaire diascordium & d'électuaire de quinquina, chaque dose totale étant d'un gros ; mais il y avoit des malades que ce remede incommodoit au point qu'ils étoient obligés de le quitter.

Nous avons encore essayé, dans ce tems de la dysenterie, de petites doses d'ipecacuanha qui se répétoient plusieurs fois le jour, mais le mal d'estomac & les envies de vomir que cause ce médicament sont tellement insupportables aux malades, que nous n'avons pu leur en faire continuer l'usage.

Il y avoit des cas dans lesquels nous faisions prendre toutes les quatre ou six heures, depuis deux jusqu'à cinq grains d'ipecacuanha avec de l'opium en

---

(*a*. J'ai eu dernierement un exemple très-remarquable des effets de ce médicament, dans un nommé Gilchrist, Tailleur de profession & d'un âge moyen, entré à l'hôpital Saint George le 20 Juillet 1763, pour une dysenterie qui duroit depuis plus de six mois & l'avoit mis très-bas. Cet homme avoit pris beaucoup de divers médicamens, mais sans aucun succès. Après lui avoir donné un vomitif & deux prises de teinture de rhubarbe, je lui prescrivis quatre grains de poudre d'ipecacuanha avec de l'opium, à prendre trois fois par jour ; mais ce remede n'ayant pas été plus utile que les autres, lorsqu'il en eut fait usage pendant plus de quinze jours, je lui ordonnai l'électuaire diascordium & le quinquina : dès qu'il eut commencé à prendre ce médicament, son état devint meilleur de jour en jour, & il sortit de l'hôpital en parfaite santé.

différente proportion : on mettoit un grain d'opium sur trois à dix grains d'ipecacuanha. Ce remede a quelquefois procuré du soulagement dès le moment même de son usage, d'autrefois il a occasionné mal à l'estomac ; nous l'avons souvent continué pendant dix, douze ou quatorze jours, mais il a rarement produit un changement avantageux remarquable, & nous étions obligés d'avoir recours à d'autres remedes.

Nous avons encore prescrit la poudre de Dover à grande dose, depuis un scrupule jusqu'à deux, & nous avons éprouvé qu'elle étoit un bon remede sudorifique & anodin dans certains cas, quoique dans d'autres elle ait rendu l'état des malades plus fâcheux, sans qu'il résultât aucun bien de leur action. Communément on se trouve mieux de son usage quand elle se prend de fois à autre comme sudorifique, que lorsqu'on la continue un peu long-tems.

Durant l'usage de ces remedes il étoit nécessaire de réitérer de tems en tems les purgatifs, ou de les mêler, quand les circonstances le demandoient, avec d'autres médicamens, afin d'évacuer toutes les humeurs corrompues ou les excrémens qui pouvoient se trouver alors dans le canal des intestins. Quand on négligeoit de prendre cette précaution, les malades avoient souvent des maux d'estomac, des tranchées & des évacuations par bas encore plus considérables que celles qui étoient venues précédemment.

S'il arrivoit, dans quelque tems que ce fût de la dysenterie, que le malade eût des tranchées, & qu'il rendît de petites portions d'excrémens durcis, c'étoit presque toujours un signe certain que la purgation étoit à propos ; & en pareil cas elle le soulageoit ordinairement : ces accidens étoient-ils accompagnés de maux d'estomac on lui faisoit prendre un vomitif avant de le purger.

On mettoit les lavemens en usage, dans les dysenteries récentes, lorsque le malade étoit fort bas ou avoit beaucoup de douleurs dans les entrailles (*a*), & qu'il se plaignoit d'épreintes ou ténesme.

(*a*) Le 2 du mois de Novembre 1759, Hanah Meredith, femme d'un âge moyen, fut reçue à l'hôpital S. George pour une dysenterie qu'elle avoit depuis six ou sept semaines : elle étoit sans fievre, mais elle se plaignoit beaucoup de maux d'estomac & de tranchées ; cette maladie l'avoit mis très-bas. Pendant les deux premieres semaines qu'elle fut à l'hôpital, on lui donna deux vomitifs d'ipecacuanha & quatre prises de rhubarbe. Dans les intervalles de ces deux remedes elle fit usage de médicamens anodins & astringents qui n'apporterent aucun changement avantageux à ses maux. Le 2 du mois de Décembre, elle me dit que deux ans auparavant elle avoit eu une dysenterie durant plus de trois mois, que cette maladie n'avoit cédé à aucun médicament jusqu'à ce qu'on lui eût prescrit des lavemens réitérés, & que ces remedes l'avoient guéri en fort peu de tems. Pour lors j'ordonnai qu'on lui fit prendre deux fois le jour un lavement émollient où il entroit un gros d'électuaire diascordium, & un scrupule de teinture d'opium, *tinctura thebaica* L., ce qui lui procura presqu'aussitôt du soulagement. Les lavemens, aidés de quelques prises de rhubarbe, d'un ou deux vomitifs, & d'un peu d'opium quand il en étoit besoin, eurent guéri entierement la dysenterie vers le milieu de Janvier. Seulement la malade resta longtems foible & fut tourmentée de tems en tems par des tranchées; mais à la fin elle se trouva soulagée de ces derniers accidens par l'usage de quelques prises de rhubarbe, & en buvant tous les jours une chopine d'eau chaude coupée avec un demi-septier de lait.

Sarah Spencer, femme d'un âge moyen, fut reçue dans l'hôpital S. George le 9 de Novembre 1763 pour une dysenterie qui duroit depuis deux mois & l'avoit réduite très-bas. Elle se plaignoit beaucoup de mal d'estomac & de tranchées ; ses selles n'étoient presque que des glaires ou mucosités & du sang ; son pouls étoit petit ; elle n'avoit pas de fievre ; sa langue étoit blanche ; enfin elle ressentoit de l'altération. Je prescrivis le premier jour un vomitif, & le lendemain une prise de la potion saline purgative huileuse. Je lui ordonnai aussi, pour tous les soirs, un lavement émollient où il entroit un gros de

Dans quelques dysenteries anciennes où la tunique veloutée des intestins avoit beaucoup souffert dans son organisation les malades prenoient trois fois par jour des potions cordiales, auxquelles on ajoutoit un demi-gros de baume de copahu, un scrupule d'extrait de quinquina, & cinq gouttes de teinture d'opium. Ce remede parut, au commencement de son usage, promettre beaucoup, principalement chez un vieux Invalide nommé William Brookes qui, depuis long tems, étoit attaqué d'un flux de ventre, accompagné de tranchées & d'épreintes. Le malade avoit précédemment fait usage de différens remedes qui ne lui avoient procuré aucun soulagement; mais au bout de quinze jours, à compter du tems où il avoit commencé le remede précédent, il dormit bien, se trouva beaucoup mieux en général, & parut être en chemin de guérir; cependant la maladie avoit jetté, avant notre traitement, de trop profondes racines; cet homme eut une rechûte & en mourut. A l'ouverture de son cadavre on trouva que la tunique la plus interne du rectum & la partie du colon qui en est voisine paroissoit presqu'entierement réduite en une substance gélatineuse; les autres tuniques étoient noires, & leur état approchoit de la gangrene. Le remede dont nous avons parlé ci-dessus a procuré du soulagement dans d'autres cas, mais le mal avoit fait trop de progrès avant qu'on commençât à l'administrer. Dans les cas où la tunique veloutée des intestins étoit enflammée, très-sensible & fort susceptible d'ir-

---

diascordium & autant de teinture d'opium. Elle prenoit aussi deux fois par semaine la potion purgative saline huileuse, & de l'opium quand il étoit à propos. En suivant ce traitement & buvant de tems en tems le julep de craie, la dysenterie fut guérie, & cette femme sortit de l'hôpital le 30 du même mois de Novembre.

ritation, les médicamens mucilagineux, la gomme adragant, *pulvis è tragacantha* L., & d'autres substances semblables étoient utiles : on a vu de fréquens lavemens d'amidon & des lavemens anodins procurer du soulagement dans des cas où les autres remedes avoient produit peu d'effet.

De la fleur de farine bouillie dans du lait & adoucie avec du sucre, prise pour souper, comme le conseille M. Pringle, a été un bon palliatif dans quelques dysenteries ; d'autres se sont bien trouvés de prendre pour boisson de l'amidon & de la gomme Arabique fondues dans de l'eau. L'eau de chaux coupée avec du lait & bue à la quantité d'une chopine ou même d'une pinte par jour, a été salutaire à quelques malades, mais tous les dysentériques ne s'en sont pas bien trouvés. *Voyez encore les pages 123 & 124 à la fin de ce Chapitre.*

§ 11.

Complication de la Dysenterie avec la Fievre Maligne.

Il étoit très-commun que des malades attaqués de fievre maligne le fussent tout à la fois de la dysenterie. Cette complication de maux étoit toujours extrêmement dangereuse ; & quand la fievre avoit un mauvais caractere, nous nous trouvions souvent obligés de négliger la dysenterie, & de ne faire attention qu'à la fievre. Lorsque les évacuations par bas étoient considérables & se montroient de très-bonne heure dans la fievre, souvent elles terrassoient les malades & les faisoient bientôt périr ; mais si les évacuations étoient modérées, & n'arrivoient que vers le fort de la fievre ou son déclin, elles servoient souvent de crise à la maladie.

Si ces flux dysentériques se déclaroient de bonne

heure, & étoient accompagnés de douleurs aiguës dans les entrailles & des signes qui annoncent la présence de l'inflammation ; quand le malade étoit robuste, nous commencions le traitement par la saignée du bras qu'il soutenoit fort bien, & qui lui procuroit du soulagement ; mais lorsque les symptomes étoient à un degré médiocre, & qu'il n'y avoit pas de douleur aiguë, on ne faisoit pas de saignée.

Pour l'ordinaire le canal des intestins étoit rempli d'humeurs corrompues, putrides, lorsque ce symptome se montroit ; aussi avons-nous trouvé qu'il étoit utile de faire prendre une potion composée de sel, de manne & d'huile, ou quelqu'autre purgatif doux afin d'évacuer ces humeurs. Nous prescrivions le soir de la purgation quelque médicament où il entrât de l'opium pour diminuer la douleur & procurer du sommeil au malade.

Ensuite nous donnions des verrées composées d'esprit de minderer & de mithridate ; & dès que les taches pétéchiales se montroient, ou que l'on remarquoit de la rémission dans la fievre, le malade prenoit toutes les quatre ou six heures un gros d'électuaire, composé de parties égales de l'électuaire de quinquina (*a*) & de l'électuaire diascordium, ou un demi-

---

(*a*) Ce n'est point une nouveauté dans la pratique de la Médecine que de faire prendre contre la dysenterie le quinquina avec l'opium ou les compositions dans lesquelles il en entre ; car dans l'Ouvrage qui a pour titre, *de Febribus Exercitatio secunda*, qui parut de 1658 à 1691, Morton fait observer que quand la peste de 1666 fut cessée, il commença à paroître une fievre d'une nature moins maligne, mais qui étoit accompagnée de tranchées & de dysenterie. Comme les méthodes ordinaires n'avoient aucun succès, & qu'on remarquoit des redoublemens & de la rémission, Morton se détermina à faire prendre le quinquina mêlé avec le laudanum, & ce remede répondit à son attente. Le premier malade auquel il

gros de poudre de quinquina, ou un ſcrupule de l'extrait de quinquina dans chaque verrée d'eſprit de minderer, avec quatre ou cinq gouttes de teinture d'opium: nous réitérions l'uſage de l'opium ou d'une de ſes compoſitions tous les ſoirs, en réglant toujours ſa quantité ſur les effets de la premiere doſe & l'abondance des évacuations par bas.

Le ſecond ou le troiſieme jour nous preſcrivions un ſecond purgatif, mais dans les cas où le malade étoit fort foible, on ſubſtituoit à ce remede un lavement, ce que nous faiſions pour empêcher les fluides putrides & les excrémens de s'amaſſer dans les inteſtins. Du reſte nous avons traité cette dyſenterie comme ſi elle n'eut pas été compliquée avec la fievre maligne.

Quoique cette méthode ne fût pas toujours auſſi heureuſe que nous le déſirions, cependant elle nous a mieux réuſſi que toutes celles que nous avons eſſayé.

---

l'ordonna, fut un homme attaqué d'une dyſenterie tierce, ou dont les ſymptomes ſe montroient tous les trois jours à la même heure, il lui preſcrivit de prendre, dans le tems de la rémiſſion, un grain d'opium mêlé avec un gros de quinquina, & cette doſe fut réitérée toutes les quatre heures juſqu'à ſix fois. Dès la cinquieme ou la ſixieme priſe, le flux de ventre & les tranchées, ainſi que la fievre & les autres ſymptomes étoient preſqu'entierement ceſſés, & ils ne reparurent plus dans la ſuite. Morton faiſoit prendre le quinquina avec un égal ſuccès dans les dyſenteries quotidiennes, quand il y remarquoit des redoublemens & de la rémiſſion. Il ajoute au même endroit, qu'il ne doute nullement que le quinquina joint à l'opium ne réuſſiſſe auſſi bien dans le traitement des flux de ventre épidémiques, & les fievres des camps accompagnées de pareils ſymptomes. On verra ci-après dans le Supplément par une obſervation de M. Whytt, que ce Praticien a donné avec ſuccès le quinquina dans une dyſenterie d'une mauvaiſe eſpece; & qu'il a également réuſſi à M. Pringle, qui l'a ordonné avec le laudanum, dans une dyſenterie compliquée avec la fievre maligne.

Il est à propos de remarquer que quoi qu'elle fasse assez bien quand le flux de ventre est compliqué avec la fievre maligne, ou avec une fievre qui tient de quelqu'une des fievres intermittentes, néanmoins elle n'est pas aussi utile dans les dysenteries nouvelles, souvent même elle rend l'état du malade plus fâcheux.

Dans les hôpitaux militaires il arrive fréquemment que les dysenteries se trouvent compliquées avec d'autres maladies aussi bien qu'avec la fievre maligne, mais principalement avec la toux, les symptomes de la pleurésie & de la fluxion de poitrine, dans les mois d'Octobre & de Novembre, lorsque le froid commence à se faire sentir. En pareil cas, si les malades sont des gens robustes, nous sommes souvent obligés de leur tirer du sang en quantité, de leur appliquer les vésicatoires, enfin d'agir dans le commencement comme si nous avions à traiter une maladie inflammatoire, mais en ne perdant point de vue en même tems la dysenterie, quand nous prescrivons d'autres remedes.

§ III.

De l'Enflure.

Les malades qui avoient eu la dysenterie pendant long-tems se trouvoient fréquemment avoir les jambes enflées le soir. On en voyoit aussi qui étoient attaqués d'une anasarque ou hydropisie universelle, aussi-tôt que le flux de ventre avoit cessé. Nous traitions ces tumeurs œdémateuses & ces leucoplegmaties, à-peu-près de la même maniere que celles qui succédoient à la fievre maligne pétéchiale ; en observant seulement d'être fort réservés sur l'usage des purgatifs au commencement du traitement, parce que comme la dysenterie avoit rendu les intestins foibles & aisés à irriter, des médicamens de ce genre qu'on auroit réitérés, eussent été fort capables de renou-

veller le flux de ventre. C'est pourquoi nous étions obligés la plûpart du tems de commencer le traitement de cet accident par l'usage des diurétiques & des diaphorétiques, & d'être fort circonspects à ordonner des purgatifs, & principalement les violens purgatifs qu'on nomme hydragogues. Néanmoins, lorsque l'enflure des pieds ou l'anasarque subsistoient encore long-tems après que la dysenterie étoit cessée, & que les malades étoient d'une forte constitution, nous hazardions de faire prendre des purgatifs de tems en tems, en laissant entr'eux des intervalles tels que les circonstances paroissoient le demander. Les vésicatoires & les scarifications ont plusieurs fois dissipé cet accident, c'est ce dont il y a eu des exemples à Paderborn & à Osnabruck.

Au mois de Décembre 1761 nous avons vu un cas de cette espece où l'oxymel scillitique eut un succès remarquable. Un Soldat du Régiment des Gardes fut attaqué, à la suite d'une dysenterie, d'une enflure générale; ses urines étoient en très-petite quantité. Il usa de divers médicamens durant l'espace de quelques semaines; mais ce fut sans en retirer aucun soulagement, jusqu'au tems où nous lui prescrivimes l'oxymel scillitique en mixture. Il n'avoit encore pris que peu de ce médicament, qu'il urina abondamment, avec facilité; bientôt après on vit diminuer l'anasarque, & en particulier, l'enflure du scrotum. L'usage de ce médicament ayant été continué pendant quinze jours, les diverses enflures se trouverent entierement dissipées; & cet homme eut recouvert sa santé & ses forces. En même tems que l'oxymel favorisa chez ce malade l'écoulement des urines, il lui tint le ventre libre, mais sans occasionner le renouvellement de la dysenterie.

Au commencement du mois de Janvier 1762, le nommé Carter, Soldat du onzieme Régiment d'Infanterie, étoit attaqué d'une anasarque ou enflure

universelle qui avoit commencé deux mois auparavant à la suite d'une dysenterie. Il urinoit fort peu, & ses urines étoient très-rouges. On lui fit prendre sans succès un grand nombre de médicamens, des vomitifs, des purgatifs, la poudre de Dover, les sels neutres & lixiviels avec de l'opium ou quelqu'une de ses préparations, & des infusions de raifort : enfin je lui ordonnai le calomelas, à prendre par petites doses de trois grains, matin & soir. Après la troisieme dose il commenca à uriner facilement & abondamment, de maniere que le 24 de Janvier l'enflure étoit tout-à-fait dissipée, & ce Soldat ayant obtenu un congé, partit le 8 de Février pour se rendre en Angleterre. Le vaisseau dans lequel il s'en alloit ayant été arrêté pendant plus de six semaines sur la riviere du Weser; & la fievre maligne s'étant déclarée à bord du vaisseau, ce Soldat en fut attaqué & même il s'en tira; mais vers la fin de la maladie la dysenterie s'étant renouvellée, elle l'emporta.

Lorsque les enflures œdémateuses venoient après que le flux de ventre étoit cessé; si les forces du sujet n'étoient point trop épuisées, & qu'il n'eût pas d'autre maladie que la dysenterie, on venoit à bout pour l'ordinaire de guérir ces enflures. Mais quand les forces étoient épuisées avant que l'enflure parût, ce mal se terminoit souvent par une hydropisie, & les malades périssoient. Si l'enflure étoit générale, & que la dysenterie subsistât toujours, c'étoit un signe de grande foiblesse; & les malades ne survivoient pas long-tems à cet accident.

§ IV.

Essais de divers Médicamens.

On a employé pour le traitement de la dysenterie beaucoup d'autres médicamens que ceux dont il est parlé précédemment.

L'écorce de conessy, que l'on vante comme un spécifique contre la diarrhée, a guéri une dysenterie qui n'avoit point du tout cédé à divers médicamens. Voy. *Essais de Médecine d'Edimbourg*, vol. III, art. IV.

L'écorce de chacril, *cortex eleutheriæ vel cascarillæ*, se trouve souvent recommandée dans le traitement de la dysenterie. Voyez *les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année* 1719. Ce médicament est encore en grande réputation chez les Allemands.

Nous avons éprouvé que l'écorce de simarouba a produit de bons effets dans la dysenterie, quand le malade continuoit long-tems à rendre du sang avec les selles. Lorsque les selles étoient seulement liquides, sans qu'on y vît de sang, un peu de chacril ajouté à la décoction de simarouba en augmentoit l'efficacité. Voyez *Degner, de Dysenteria, cap. III, sect. LV.* Ces remedes, & beaucoup d'autres, ont été essayés dans les dysenteries anciennes & opiniâtres.

§ V.

Addition au Traitement des Dysenteries anciennes.

Les observations que j'ai faites, & ce que j'ai ouï dire à d'autres Médecins, m'ont convaincu que les cas de dysenteries anciennes dans lesquels il n'est pas encore trop tard pour agir, peuvent se guérir par les moyens suivans.

1°. On tiendra les malades au plus grand régime; qui consiste principalement en lait, sagou, riz, salep & autres substances de ce genre, telles que les recommande M. Pringle. On ne leur permettra que des bouillons legers, & une petite quantité de laitage. A mesure qu'ils recouvreront leur force, la boisson ordinaire sera l'eau d'orge ou l'eau de riz, de la soupe & de l'eau, de l'eau de bristol, des émulsions faites avec des amandes, & d'autres choses semblables. On leur fera porter des vêtemens plus chauds qu'ils

n'ont coutume, & prendre toutes les précautions possibles pour que le froid ne les saisisse pas. Les fautes que les convalescens font contre le régime & le froid qu'ils ressentent, étant dans cette maladie les causes de rechûtes les plus fréquentes.

2°. On fera prendre de tems en tems quelque purgatif doux, comme un peu de manne & du sel; de la manne fondue dans une émulsion d'amandes; vingt ou trente grains de rhubarbe dans une potion saline ou un autre, & quelquefois des vomitifs doux.

3°. On prescrira quelques astringens & fortifians dont l'action soit modérée : le quinquina auquel on associe des astringens & des narcotiques convient mieux que tout autre à quelques malades : les décoctions de simarouba sont plus utiles à d'autres : il y en a auxquels la craie en électuaire ou en julep est plus utile: les lavemens anodins & astringens réussissent mieux à quelques-uns ; tandis que d'autres ne reçoivent de soulagement que de remedes encore différens : enfin des personnes se trouvent beaucoup mieux quand elles ne se servent d'aucun de ces médicamens.

4°. Il faut faire usage de tems en tems, & au moment du besoin, de l'opium ou de ses préparations : vivre en bon air & sans être renfermé : & prendre de l'exercice ou à cheval, ou par le moyen de quelque machine pendant le tems de la convalescence.

Je ne dois pas manquer de dire que j'ai vu des cas dans lesquels après que les évacuations seules avoient été employées au commencement de la maladie & continuées ensuite quelque tems, les malades ont guéri en vivant constamment & avec régularité de bouillons & de laitages, en montant journellement à cheval, & buvant de bon vin rouge. Il faut cependant remarquer que cette derniere méthode ne réussissoit que quand le mal étoit à un degré modéré, & que l'on avoit empêché, par des évacuations précédentes, qu'il ne devînt aussi violent qu'il auroit pu l'être.

☞ *Nota.* La dysenterie étant une des maladies les plus communes & les plus meurtrieres des armées, nous réunirons ici, comme nous avons fait pour la fievre maligne, les *Observations* des deux plus célébres Auteurs modernes sur les *Maladies des Armées.* Mais nous ne nous contenterons pas d'extraire de l'Ouvrage de M. Pringle ce qui s'y trouve de plus intéressant pour le Praticien, nous donnerons le Chapitre entier de la dysenterie sur la quatrieme édition. C'est le meilleur Traité que nous ayons aujourd'hui, & qui n'a point encore été publié en françois; car les augmentations & les corrections de ce Chapitre dans l'édition de 1764, sont en si grand nombre, qu'on peut le dire neuf, M. Pringle n'ayant laissé subsister que la moindre partie de ce qui étoit dans les précédentes éditions, & notamment dans la deuxieme, sur laquelle est faite la traduction françoise. On y trouvera aussi beaucoup d'observations de pratique importantes qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & spécialement sur les symptomes.

TRAITÉ

De la Dysenterie,

Traduit de l'Anglois de M. PRINGLE.

SECTION PREMIERE.

Description de la Dysenterie.

LES maladies putrides ou bilieuses des camps, se divisent en flux de ventre & fievres. La dysenterie est l'espece de flux de ventre qui devient souvent le plus général & le plus funeste. On la voit aussi quelque-

fois regner dans les grandes villes & dans les campagnes, où elle fait périr beaucoup de peuple.

Il paroit quelques dysenteries parmi les Troupes presqu'aussi-tôt qu'elles sont entrées en campagne, mais il s'en faut beaucoup que la maladie soit alors aussi commune & aussi dangereuse qu'elle l'est vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne, tems où la dysenterie devient épidémique & contagieuse. Elle regne pendant environ six semaines ou deux mois, après quoi elle cesse. La dysenterie est d'une plus mauvaise espece, & attaque un plus grand nombre de personnes après un été fort chaud & sec, principalement dans les camps qu'on ne change point de place, & lorsque les Soldats se couchent avec des habits tout mouillés après une marche faite dans un tems chaud.

Les signes les plus sûrs pour reconnoître la dysenterie & la distinguer des autres maladies sont, outre les symptomes fievreux, le mal d'estomac, des vents dans les intestins, des selles petites, mais fréquentes, d'une matiere visqueuse, glaireuse, qui mousse ou écume & ressemble à la levûre de biere, des épreintes ou ténesmes & des tranchées. Le sang mêlé avec les excrémens est un symptome commun, mais qui n'est pas constant ou inséparable de la maladie. En effet on voit plusieurs malades avoir tous les autres symptomes de la dysenterie, excepté celui-là du moins dans le commencement : il y a aussi des cas où, sans attaque de dysenterie, des malades rendent du sang avec les selles, ce qui peut avoir différentes causes. Mais comme la plûpart du tems on rend du sang par les selles dans la dysenterie, on a donné à cette maladie le nom de flux de sang.

Tels sont les symptomes pathognomoniques ou propres de la dysenterie ; ils suffisent pour la faire distinguer de la diarrhée ou dévoiement, du flux hé-

morrhoïdal & des autres flux de ventre. Sydenham & Willis employent le terme de dysenterie conformément à la description précédente, & l'ont appliqué à tous les cas de l'espece de cette maladie qui a regné à Londres en 1670 ; quoique Sydenham ait écrit que quelques-uns de ses malades ne rendoient pas de sang par les selles (*a*), & que Willis observe que la plus grande partie de ceux qu'il a vu n'ont eu que des selles séreuses (*b*). Le nom de cette maladie est du petit nombre de ceux que les Auteurs célébres se sont accordés à adopter dans les Traités qu'ils en ont donnés. Morgagni, en parlant d'une épidémie semblable à celle que nous venons de citer, remarque que c'est avec bien de la raison que Willis a appliqué le nom de dysenterie à un flux de ventre, dont les symptomes étoient ceux que j'ai indiqués, quoi qu'il n'y eût pas de sang dans les selles, & il désireroit que pour mieux distinguer ces deux especes de dysenteries, on nomma celle dont il parle & dont les selles ne contiennent pas de sang, *dysenteria incruenta* (*c*).

Peut-être observera-t-on qu'en limitant le nom de dysenterie à la maladie qui a les symptomes que j'ai rapportés, je m'écarte du langage des Anciens, & que je suis en cela plus blâmable qu'un autre, ayant, dans une autre occasion, reproché à quelques Auteurs d'avoir fait ce que je me permets aujourd'hui. Je puis répondre que le cas n'est pas le même, puisque ces Auteurs avoient donné des noms differens à deux tems ou états de la même maladie, au lieu qu'ici les Anciens ont employé un terme qui a une acception assez étendue pour renfermer plusieurs maladies

(*a*) Sydenh., *de Morb. Acut.*, *sect. IV*, *cap. III.*

(*b*) Morgagni, *de Sedib. & Caus. Morb.*, *Epist. XXXI*, § *II & XIII.*

(*c*) Willis, *Pharmac. Ration.*, *sect. III*, *cap. III.*

de différent genre, ou dont la propre signification est si étroite, qu'il ne comprend pas toutes les especes de la même maladie ; ce qui me met dans la nécessité de m'écarter de leur nomenclature, & d'emprunter la définition de la dysenterie de ceux qui ont mieux connu la nature de ce flux de ventre.

Le mot *dysenterie*, qui ne signifie, par son étimologie, qu'un vice ou dérangement dans les fonctions des intestins, est employé par Hippocrate pour désigner non seulement toutes les ulcérations, mais encore toutes les hémorrhagies des intestins, mêmes celles qui sont critiques & salutaires, enfin toute espece de flux de ventre avec du sang ou sans sang. Il paroîtroit cependant que depuis ce tems-là quelques-uns des Grecs, dont les Ouvrages sont perdus, avoient remarqué ce défaut de précision ; & qu'à cause de cela ils avoient borné la signification du mot dysenterie, à une ulcération des intestins accompagnée de tranchées, d'épreintes ou ténesme, & de selles muqueuses & sanglantes. En effet Celse appelle *tormina*, une maladie qui a les symptomes que nous attribuons à la vraie dysenterie, & il ajoute, c'est le δυσεντερìη des Grecs (*a*). *Cælius Aurelianus* conservant le même nom Grec, décrit la dysenterie d'une maniere fort ressemblante à la description de Celse (*b*).

Galien rendit dans la suite à ce mot, son acception la plus étendue. Il définit quelquefois la dysenterie une ulcération des intestins : dans un autre endroit il parle de quatre especes de cette maladie toutes avec des selles sanguinolentes, mais nous n'en trouvons qu'une qui se rapporte à ce que Celse appelle *tormina* ou à la dysenterie des Modernes (*c*). Je n'ai consulté

(*a*) Celsus, *de Medic.*, *lib. IV*, *cap. XV.*
(*b*) Cœl. Aurel., *de Morb. Chron.*, *lib. IV*, *cap. VI.*
(*c*) Galen., *de Caus. Sympt.*, *lib.* III. *De Loc. Affect. lib. II.*

aucun

aucun autre Auteur Grec ſur cet article, ſi ce n'eſt Aretée qui, d'après Archigene, limite le terme de *dyſenterie* à une ulcération des inteſtins, & en explique tous les ſymptomes ſuivant la partie des inteſtins qui eſt attaquée de ce mal, & les circonſtances où ſe trouve l'ulcere. Il dit que ſi cet ulcere eſt profond & a détruit quelque gros vaiſſeau ſanguin, il peut occaſionner une hémorrhagie fatale (*a*).

On voit par ce que je viens d'expoſer que le terme de dyſenterie, dans le ſens où Hippocrate & Galien l'ont employé, n'emporte pas l'idée préciſe & fixe d'une maladie unique. Auſſi, à moins que les ſymptomes que j'ai appellés pathognomoniques ne ſoient conſtamment joints à une ulcération des inteſtins, ce qui n'arrive pas toujours, la dyſenterie de Celſe, d'Aretée & de *Cælius Aurelianus*, doit être regardée comme une maladie différente de celle ſur laquelle nous écrivons ici. Ce n'eſt pas qu'il faille que les inteſtins ſoient ulcérés pour qu'il y ait une vraie dyſenterie; en effet l'ulcération eſt accidentelle, & non eſſentielle à la maladie. Morgagni obſerve que dans la dyſenterie les inteſtins ſont quelquefois ulcérés (*b*): il dit encore ailleurs que l'ulcération ſe remarque ſeulement dans le tems le plus avancé de la maladie. Mais en examinant les ouvertures de cadavres faites par les plus habiles Anatomiſtes, ainſi que celles qu'a recueillies Bonet, celles de M. Cleghorn (*c*) & les miennes, on trouvera que le plus grand nombre des cas eſt de ceux dans leſquels les inteſtins ne ſont point ulcérés.

L'opinion qui établit l'ulcération conſtante des

(*a*) Aretée, *de Cauſis & Sign.*, *lib. II*, *cap. IX.*

(*b*) *De Sed. & Cauſ. Morb.*, *Epiſtol. XXXI*, § 12, 13.

(*c*) Cleghorn, *Obſervat. on the Diſeaſes, of Minorca*, chap. V.

inteſtins dans la dyſenterie a regné juſqu'à Sydenham & Willis, qui ont regardé la dyſenterie comme une maladie indépendante d'un ulcere ; & ſur leur autorité les Médecins paroiſſent avoir abandonné le premier ſyſtême.

J'emprunterai de Sydenham les ſymptomes de la dyſenterie auxquels je me propoſe d'ajouter & des obſervations, pour établir quelques points de doctrine qu'il a laiſſés douteux, & des remarques qui me paroiſſent propres à rendre l'hiſtoire de cette maladie plus complette.

Tantôt la dyſenterie commence par un froid & un friſſon auxquels ſuccéde une chaleur générale, comme il arrive dans les fievres. Les tranchées ne tardent pas à ſe faire ſentir, & elles ſont ſuivies de ſelles plus ou moins fréquentes & abondantes. Souvent auſſi il n'y a pas de fievre au commencement de cette maladie : alors elle s'annonce tout-à-coup par des tranchées qui occaſionnent bientôt des déjections. Mais la dyſenterie eſt toujours accompagnée de douleurs aiguës dans le bas-ventre ; il ſemble que les inteſtins ſoient ſucceſſivement pouſſés vers l'anus, & deſcendent, en cédant à cette preſſion, toutes les fois que l'on va à la ſelle, ce qui arrive très-fréquemment ; & les douleurs les plus vives ſont inſéparables de ces divers mouvemens intérieurs. Les matieres des déjections ſont, pour l'ordinaire, muqueuſes, non excrémentitielles ou fécales, & peu douloureuſes : on rend cependant quelquefois des excrémens. Il ſe trouve dans les déjections muqueuſes des filets de ſang : quelquefois cependant on ne voit pas une goutte de ſang pendant le cours de la maladie : & quoique les ſelles ne ſoient pas ſanguinolentes, ſi elles ſont fréquentes, muqueuſes & qu'il y ait des tranchées vives, la maladie n'en méritera pas moins le nom de dyſenterie que s'il paroiſſoit du ſang. Quand le ma-

lade eſt dans la jeuneſſe ou échauffé par l'uſage des cordiaux, il ſurvient de la fievre, & la langue ſe couvre d'une mucoſité ou ſaburre épaiſſe & blanchâtre, qui devient ſéche & noire ſi on excite une trop grande ardeur interne. Les forces diminuent conſidérablement ; les eſprits ſe diſſipent, & on voit paroître tous les ſignes d'une fievre d'un mauvais caractere. Outre que la dyſenterie cauſe de grandes douleurs, & rend celui qu'elle attaque très-malade, ſi on n'emploie pas pour la guérir les moyens convenables, elle mettra la vie en grand danger. Car les eſprits étant épuiſés & la chaleur vitale preſque diſſipée par les fréquentes déjections avant que l'on ait pu ſéparer du ſang & faire ſortir du corps la matiere morbifique, les extrémités ſe trouveront refroidies, & il y aura à craindre que le malade ne meure. S'il échappe de ce danger il aura à ſupporter des ſymptomes de divers genres. Quelquefois, lorſque la dyſenterie eſt avancée, au lieu des filets de ſang qu'on voit pour l'ordinaire dans les ſelles dès le commencement de la maladie, il rend à chaque effort qu'il fait à la garde-robe, une grande quantité de ſang pur, & dans lequel il n'y a pas du tout de mucoſité. Ce ſymptome étant une preuve qu'il y a dans les inteſtins de gros vaiſſeaux ſanguins qui ſont ouverts, doit faire craindre pour la vie. Quelquefois auſſi les inteſtins ſont attaqués d'une gangrene incurable occaſionnée par l'ardeur extrême ou l'inflammation que produit l'abord conſidérable d'une matiere brûlante & âcre ſur les parties malades.

On voit aſſez ſouvent qu'il ſurvient, quand la maladie eſt ſur ſon déclin, des aphthes aux parties internes de la bouche, ſur-tout lorſqu'on a échauffé le corps pendant long-tems, & que l'on a empêché les évacuations de ſe faire, en employant des médicamens aſtringens, avant d'avoir détruit par les

purgatifs le foyer de la maladie. Ces aphthes présagent ordinairement une mort prochaine.

Si le malade survit à tous ces accidens, & que la maladie tire en longueur, il lui semblera, dans ses douleurs, que les intestins soient forcés de se porter en enbas, ce qu'ils paroissent faire l'un après l'autre selon leur situation respective, & ils éprouvent cette espece de mouvement jusqu'à ce que le sentiment de la douleur soit arrivé au rectum, où il se termine par des épreintes. Après quoi, ce qui ne s'observe pas dans les dysenteries moins anciennes, il vient des excrémens ordinaires qui, en descendant des parties supérieures du canal intestinal & en suivant toute son étendue, occasionnent des douleurs aiguës, parce qu'ils offensent, par leur dureté, les parois des intestins devenus extrémement sensibles. Car les déjections muqueuses ne causent de douleur au rectum que quand cet intestin est le seul endroit où les excrémens se trouvent amassés, & qu'ils en sont expulsés (*a*).

Sydenham n'ayant pas étudié la nature de toute autre dysenterie que de celle dont il a donné la description, présumoit qu'il pouvoit y avoir diverses especes de dysenterie, comme il y a diverses especes de petite vérole & d'autres maladies épidémiques, & qu'elles varioient au point d'obliger à employer un traitement différent, du moins en partie, de celui qui convient à des maladies du même genre.

Il paroit que ce Médecin étoit dans l'opinion qu'il pouvoit y avoir des épidémies de différente nature, quoi qu'elles parussent sous la même forme ; & que ce qui le portoit à penser ainsi, étoit l'idée qu'il avoit que la puissance de la nature étoit bien plus sensible

---

(*a*) Sydenham, *Morb. Acut.*, *sect. IV*, *cap. III.*

dans une telle diverſité. Cette raiſon métaphyſique ne perſuadera pas, quiconque a appris par des recherches phyſiques, que plus l'on pénétre dans la ſcience de la nature, plus on trouve que ſes Ouvrages ont une analogie, une reſſemblance qui nous force à reconnoître de la ſimplicité dans toutes ſes opérations.

Quant à la maladie qui a occaſionné cette digreſſion, je puis aſſurer que toutes les dyſenteries épidémiques que j'ai vues dans les armées en différentes années, ont toutes été de la même nature. D'ailleurs M. Huck & d'autres Médecins qui ont été employés durant la derniere guerre en Allemagne & en Amérique, m'ont aſſuré que la dyſentetie a eu, dans ces divers pays-là, les mêmes ſymptomes que nous lui voyons ici, & qu'on a réuſſi à la guérir avec des médicamens qui ſont à-peu-près les mêmes que ceux qu'ils trouvoient précédemment être les plus efficaces ici dans les hôpitaux militaires. Je puis ajouter que ſoit en Ecoſſe, ſoit en Angleterre où j'ai eu l'occaſion de traiter des dyſenteries, je n'ai jamais remarqué qu'il fût néceſſaire de varier ma méthode curative. Je ne trouve pas non plus que Degner ait bien fait de regarder la dyſenterie dont il a donné l'hiſtoire, comme une eſpece différente des autres, & que l'on pût en diſtinguer par ſa nature contagieuſe & bilieuſe. Car je n'ai jamais obſervé de dyſenterie épidémique que vers la fin de l'été ou en automne, tems où la bile eſt plus ſujette à être viciée; & je n'ai pas vu un certain nombre de dyſentériques, ſans en avoir entendu pluſieurs ſe plaindre de mal d'eſtomac & de vomiſſemens bilieux. Quant aux ſymptomes que Degner repréſente comme très-violens, j'avoue que je ne les ai jamais obſervés à un ſi haut degré dès la premiere attaque. Mais lorſqu'un nombre d'hommes, même dans les circonſtances les plus favorables, ſe ſont trouvés entaſſés dans les hô-

pitaux, la dysenterie a paru alors avec tous les symptomes violens & la contagion de celle de Nimegue.

Sydenham remarque que, comme toutes les maladies épidémiques semblent dans leur commencement être d'une nature plus spiritueuse ou subtile que quand elles ont regné quelque tems, la dysenterie devient de même d'autant plus humorale qu'elle dure depuis long-tems: par exemple, dit-il, le 1er automne, plusieurs de ceux qui ont été attaqués de cette dysenterie n'ont point eu du tout de déjections; mais la violence des tranchées, la force de la fievre, l'abattement ou la perte soudaine des forces, & les autres symptomes étoient à un bien plus haut degré qu'elles n'ont été dans les dysenteries des années suivantes.

Il nous paroit que cette maladie ou dysenterie sans déjection, étoit une espece très-différente de la dysenterie commune; mais outre que cette remarque n'avoit jamais été faite avant Sydenham autant que je puis le sçavoir, & qu'elle n'a pas été confirmée depuis lui par aucun Auteur, je dois observer que quoique nous approuvions cet habile Praticien d'avoir considéré la dysenterie comme une maladie dans laquelle on peut rendre ou ne pas rendre du sang avec les selles, cependant nous ne pouvons le justifier d'avoir donné le nom de dysenterie à un mal dans lequel les malades ne faisoient point de selles.

S'il y a une méprise sur ce sujet dans Sydenham, elle est de peu de conséquence, mais nous n'en pouvons pas dire autant de l'observation par laquelle il termine ce Chapitre. Il assure que (dans les années où il y avoit une dysenterie épidémique, il étoit indispensablement nécessaire d'employer la saignée & la purgation avant que d'administrer le laudanum. Néanmoins dans toute autre constitution de l'air qui avoit moins de tendance à engendrer la dysenterie,

on pouvoit avec sécurité se passer des premiers remedes & opérer une parfaite guérison par une méthode plus courte, c'est-à-dire au moyen du laudanum seul). Je dois déclarer hautement que je pense très-différemment de Sydenham sur cet article. Car quoique nous ne puissions douter, ayant Sydenham pour garant, que quelques dysenteries legeres n'aient été guéries de cette maniere, cependant j'ai vu de si funestes effets de cette pratique, tant dans les armées qu'ailleurs, que je n'hésiterai pas à dire qu'on ne doit traiter aucune dysenterie avec le laudanum avant que les premieres voies aient été parfaitement nettoyées.

La dysenterie, ainsi que le remarque Sydenham, commence quelquefois par un frisson auquel succéde de la chaleur; & souvent aussi par des tranchées sans aucun signe sensible de fievre. Cette derniere partie de l'observation n'est peut-être pas absolument vraie; car quoique le malade ne s'apperçoive point qu'il ait aucun symptome de fievre, néanmoins si nous l'examinons avec attention, nous trouverons que des vicissitudes de chaud & de froid, la lassitude, la perte de l'appétit, & de semblables affections fievreuses ont toujours été plus ou moins les avant-coureurs de la dysenterie. Il arrive fréquemment que le commencement d'une dysenterie ait toute l'apparence d'une fievre bilieuse. En effet le malade a de la fievre avec mal à l'estomac & douleurs aux intestins pendant deux ou trois jours avant que le flux de ventre se déclare; mais après cela les symptomes fébriles diminuent sensiblement. D'autrefois des personnes qui auront beaucoup fatigué ou se seront exposées au froid pendant les saisons où regne la dysenterie, seront subitement attaquées de cette maladie, & à peine auront-elles jamais une fievre legere. La diminution sensible de la fievre dès que le dévoiement paroit, semble justifier une expression de Sydenham qui dit, de la dysenterie,

qu'elle est la fievre de la saison qui se porte sur les intestins.

Outre cette fievre qui précéde la dysenterie, le malade est sujet à en avoir une de l'espece des fievres lentes & plus dangereuse que la premiere. J'ai observé qu'elle venoit le plus souvent de ce qu'on avoit négligé la maladie au commencement, ou de ce qu'on avoit eu recours aux narcotiques ou à l'opium, & aux astringens avant d'avoir fait les évacuations nécessaires. J'ai cependant vu quelquefois, quoique rarement, la même fievre lente accompagner la dysenterie dès son commencement & se terminer par la mort du sujet, sans qu'on pût découvrir qu'il y eût eu aucune faute commise contre le régime ou dans le traitement. Mais l'espece de fievre la plus funeste qui accompagne si souvent la dysenterie des armées, quoi qu'elle n'en soit pas inséparable, est la fievre d'hôpital ou la fievre des prisons qui, en tout tems, regne dans les endroits où il y a trop de personnes rassemblées, & qui n'y est jamais à un si haut & si funeste degré que quand ils sont remplis de gens attaqués d'une maladie aussi putride que la dysenterie. La fievre maligne dont il s'agit, compliquée avec la dysenterie, est communément fatale.

Dans le commencement de la maladie les selles sont, en général, abondantes & mêlées de matieres excrémentitielles, mais le lendemain ou bientôt après elles deviennent petites, séreuses & glaireuses; elles sont accompagnées de tranchées vives & d'épreintes. Depuis ce moment-là jusqu'à ce que la maladie prenne un tour avantageux, on voit rarement, dans les selles, de la matiere fécale, si ce n'est quand on a donné un purgatif qui a opéré avec violence & a chassé cette matiere dehors. Dès-lors aussi les tranchées sont moins fréquentes & moins fortes, il y a de la fievre, mais moins d'épreintes.

Outre la mucosité ou les glaires qui sont dans les selles des dysentériques, Sydenham auroit dû y reconnoître & indiquer une humeur aqueuse qui est toujours mêlée avec les glaires. Cette sérosité est peut-être la principale cause de l'irritation, & elle descend de quelqu'une des parties supérieures des intestins; au lieu que la mucosité est, la plûpart du tems, exprimée & séparée dans le rectum lors des épreintes & des efforts que fait le malade en allant à la garde-robe.

Les filets de sang sont une marque qu'il y a de petits vaisseaux ouverts à l'extrémité de l'intestin rectum : mais quand le sang est plus exactement ou intimément mêlé avec les autres matieres des selles, c'est une preuve que le sang sort de vaisseaux qui sont plus hauts & également ouverts. Cette espece d'hémorrhagie qui alarme plus que les autres symptomes, est celui duquel on doit le moins craindre les suites. Car quand même l'écoulement seroit continuel, c'est-à-dire, se feroit à chaque selle, la quantité de sang que le malade perd de cette façon n'est pas considérable, excepté dans un petit nombre de cas. Morgagni remarque que la plus grande partie du sang peut venir des intestins, sans que les vaisseaux sanguins soient rompus, & seulement par la trop grande dilatation de leur orifice, & ce sentiment est très-conforme à ce que j'ai vu moi-même dans des ouvertures de cadavres.

Nous ne devons pas, dans la dysenterie, nous alarmer des fréquentes évacuations de l'humeur séreuse; car le total de ces évacuations n'est pas à beaucoup près aussi considérable que dans une diarrhée ordinaire. Cependant le grand nombre de fois que l'on va à la selle a été cause qu'on s'est trompé en tirant de cet accident une fausse indication pour employer les astringens; tandis que réellement le passage

par le canal des intestins se trouve déja si fort obstrué que la partie de la curation que je regarde comme la plus importante & la plus difficile, c'est de rétablir les parties obstruées dans leur état naturel & d'y conserver les autres.

On voit quelquefois, dans les selles des dysentériques, d'autres substances dont Sydenham ne parle point : il s'y est rencontré des vers ronds ou lombrics, de petites masses d'excrémens durcis & d'autres plus petits corps de la couleur & de la consistence du suif.

Jamais personne n'a regardé les vers comme capables de produire seuls la dysenterie, mais ils concourent avec les autres causes pour rendre la maladie d'une plus mauvaise espece. Il semble que quand, dans cet état morbifique, on travaille à les faire sortir des intestins, ils causent encore une plus violente irritation. J'en ai vu quelquefois sortir par la bouche.

Les petites balles formées d'excrémens durcis & que l'on rend dans les selles peuvent sortir dans tous les tems de la dysenterie ; mais j'ai remarqué qu'elles paroissent plus fréquemment quand la maladie est avancée ; & je présume alors que l'on a été trop longtems sans faire usage de purgatifs. J'ai vu communément les épreintes & tous les autres symptomes disparoître lorsque les petites masses d'excrémens durcis avoient été évacuées par une forte dose d'un purgatif. Ces balles d'excrémens sont si dures & si rondes qu'on seroit tenté de croire qu'elles ont été formées & moulées dans les cellules du colon, & y ont séjourné depuis le commencement de la maladie. Car on a peine à se persuader qu'elles aient pu acquérir dans la suite cette figure & cette consistence, tandis qu'il y avoit une irritation continuelle dans les intestins, & que les malades étoient à une diéte sévere.

Quant à ces corps blancs que j'ai comparés à du

ſuif, je ne ſçai pas ſi ce ſont eux qu'Hippocrate appelle σάρκες, (*carunculæ*), mais ils ſont parfaitement bien décrits par Aretée & *Cœlius Aurelianus* : des Ecrivains modernes les ont remarqués & déſignés par les noms de *corpora pinguia*, corps gras ; & ils en ont diverſement expliqué l'origine. Quoique j'euſſe vu fréquemment cette ſubſtance, j'avois toujours négligé de l'examiner juſqu'à l'automne de 1762. Etant alors avec M. Huck chez un malade attaqué d'une dyſenterie, qui rendoit dans les ſelles une pareille ſubſtance, nous en conſervames pour l'examiner à loiſir ; & nous fumes bientôt convaincus tous les deux que le ſujet de nos recherches n'étoit qu'un petit morceau de fromage. Cependant le malade nous aſſura enſuite qu'il n'avoit pas goûté de fromage depuis le commencement de ſa maladie, ce qui faiſoit quinze jours. Ces boules de fromage ſont-elles de petites parties de cet aliment, qui ſe ſoient réunies après être paſſées de l'eſtomac dans l'inteſtin colon avant la maladie, ou ont-elles été formées du lait dont, précédemment, le malade avoit toujours fait uſage ? C'eſt ce que nous ne pouvons déterminer. Mais nous fumes perſuadés tous les deux que quelle que fût l'origine de cette ſubſtance, elle étoit de la même nature que ces corps gras que nous avions ſi ſouvent remarqués dans les ſelles des dyſentériques.

Quant aux abraſions ou particules enlevées de la tunique veloutée des inteſtins, & aux autres ſubſtances que l'on a écrit avoir été remarquées dans les ſelles des dyſentériques, je ne puis rien en dire de certain, ne les ayant jamais obſervées. Cependant je ne révoque pas en doute qu'elles aient été trouvées auſſi ſouvent que l'avancent les Auteurs. Le déſagrément & même le danger preſque certain d'un ſemblable examen ſervira à m'excuſer de n'avoir pas

poussé mes recherches, sur ce sujet, aussi loin qu'on l'auroit désiré.

Pendant tout le tems d'une dysenterie, on peut distinguer les selles du malade à une odeur particuliere qui est différente de celle des matieres fécales ordinaires. La puanteur n'est pas grande dans le commencement de la maladie, quoi que dès-lors elle soit mal-faisante; mais vers la fin de la dysenterie, quand les intestins commencent à se gangrener, la fétidité est cadavéreuse & insupportable, & probablement les selles sont plus contagieuses dans ce tems-là. J'ai encore observé que, dans l'état naturel, la mauvaise odeur des excrémens vient du mêlange d'une matiere putride avec un acide; & que par la combinaison de ces deux genres de substances, les excrémens acquérent une odeur particuliere, plus forte que celle qu'ils auroient sans le mêlange de cet acide, & sont moins propres à répandre & communiquer l'infection. Mais dans la dysenterie il sembleroit que l'acide qui s'engendre dans l'estomac & les intestins grêles, ne pouvant pas parvenir aux gros intestins parce que les spasmes l'en empêchent, les matieres fécales se trouvent par-là privées du correctif qui leur est propre.

L'abondance des vents est un des symptomes de la dysenterie que Sydenham a omis dans la description de cette maladie: la source la plus ordinaire de ces vents sont les alimens qui, venant à fermenter trop promptement durant le dérangement de l'estomac, engendrent, & cet air & un acide. Les vents viennent encore du sang & des autres humeurs qui sont en stagnation, & se corrompent dans les gros intestins; car il est constant que toutes les substances animales & végétales laissent échapper beaucoup d'air lorsque la putréfaction opére leur dissolution. En outre la masse du sang ayant acquis une disposition à la putridité, plus grande que dans l'état naturel, par

l'absorption & le mêlange qui se fait des matieres corrompues que contiennent les intestins, peut par cela même être plus disposée à se séparer de l'air qui entre dans sa composition, & à le porter vers les premieres voies. Mais quoi qu'il en soit de l'origine de cet air ou des vents, il est évident que l'air qui, lors de la dysenterie, se trouve en trop grande quantité dans les premieres voies, occasionne souvent un sentiment d'oppression, ou augmente les tranchées suivant la place où il s'amasse, soit dans l'estomac, soit dans les intestins grêles ou les gros intestins, & en proportion de la force des spasmes qui le retiennent enfermé malgré ses efforts. J'ai vu plus d'une fois, dans la dysenterie, la tympanite ou la distension excessive du colon, causée par l'air qui s'y trouve renfermé, être la suite de l'usage prématuré des astringens, de l'opium ou de ses préparations. Dans cette maladie les déjections sont de très-bonne heure écumeuses ou mousseuses comme de la levure de biere : au reste c'est là l'état naturel de la mucosité, lorsqu'elle est mêlée avec l'air à sa sortie des glandes, qui en font la sécrétion. En effet on voit dans les expériences de M. de Haller, qu'en irritant la tunique interne des intestins d'un animal vivant, cette espece de matiere écumeuse est exprimée par les orifices de tous les vaisseaux sécrétoires voisins de la partie irritée.

Il peut être utile de connoître quel intestin ou quelle partie du canal intestinal est le siége des douleurs les plus vives ; mais il n'est pas possible d'avoir de la certitude sur ce sujet, quand on considére combien les intestins peuvent changer de place dans l'abdomen par le mouvement péristaltique, combien leur situation varie dans les différens sujets, & avec quelle facilité on peut confondre la douleur du colon avec celle des intestins grêles que le colon entoure. En

général l'irritation de l'estomac & des premiers intestins est accompagnée de plus de mal d'estomac que de tranchées ; ainsi quand les tranchées sont très-aiguës & sans mal d'estomac, il est probable que le spasme s'exerce sur les derniers intestins. Si la douleur se fait sentir vers le milieu du ventre, nous pouvons présumer que le spasme est dans les intestins grêles, mais nous ne pouvons avoir de certitude en pareil cas, la courbure du colon ayant été trouvée chez quelques sujets à la hauteur de la région ombilicale. Les douleurs sur les côtés, au dos, à la région des reins, peuvent être rapportées au colon, à moins qu'on ne les sente vers l'os *sacrum*, & alors nous pouvons soupçonner que la partie supérieure du rectum est offensée. Car la douleur qui dépend de l'irritation qu'éprouve cet intestin peut se rapporter également au dos & à la partie inférieure du ventre ; de même qu'une pierre qui descend le long des ureteres se sent de deux côtés, aussi bien devant que derriere. L'extrémité inférieure du rectum est-elle irritée ? le spasme qui s'excite ne produit pas de douleur, mais un effort violent qui fait agir de concert avec lui les muscles de cette partie, aussi bien que tous ceux qui doivent se mettre en action pour que les excrémens soient expulsés hors du canal intestinal.

Les selles sont toujours précédées de tranchées vives, & il leur succéde quelque relâche ; mais ces mouvemens spasmodiques, excités par l'irritation, sont si fréquens que le malade ne peut avoir de bien-être qui soit un peu long, si ce n'est quand on prévient les spasmes en employant l'opium intérieurement, en faisant des fomentations sur le ventre, en provoquant des sueurs, ou en évacuant, au moyen d'un purgatif, les matieres âcres & irritantes. Lorsque les intestins commencent à se gangrener, quoique les malades n'aient point de sommeil, ils se plaignent de

peu de douleurs ou d'épreintes : qui plus est, j'en ai vu qui n'avoient pas même ces derniers symptomes, non-seulement durant quelques heures, mais pendant plusieurs jours avant leur mort. Ceux qui sont dans cet état ont de la disposition au délire ; cependant j'ai vu plusieurs personnes conserver leur bon sens jusqu'à la fin.

On peut remarquer que Sydenham ne met le *ténesme* ou les épreintes au nombre des symptomes de la dysenterie que dans le tems de la convalescence ; cependant ce symptome est certainement un des premiers qui caractérisent la dysenterie. Mais l'absence de ce terme n'est point une omission du symptome, car ce que les autres Auteurs ont désigné par le mot de ténesme, & ce que je veux faire entendre moi-même par-là, en traitant des signes pathognomoniques de la dysenterie, Sydenham l'exprime par ces mots, *intestinorum depressio cum dolore* ou... *molestissimus viscerum omnium quasi descensus* ; ce qui exprime une sensation très-douloureuse, dans laquelle il semble que tous les intestins soient pressés du haut en bas & cédent à cet effort en descendant. Quant à cette observation du même Auteur que, pendant le cours de la dysenterie, les intestins éprouvent des douleurs qui, partant de leur extrémité supérieure, parcourent successivement tout le canal jusqu'à ce que le mal paroisse fixé sur le rectum, où il se termine par des épreintes ou un ténesme, je ne crois pas que les choses se passent ainsi, rigoureusement parlant, & que ce fait soit général ni même fréquent. Car quoique le rectum soit communément la derniere partie du canal qui se guérit, & que le colon reste malade plus longtems que les intestins grêles ; cependant il ne se fait pas précisément dans ce mal une progression telle que Sydenham la représente. Dès le commencement de la dysenterie tout le canal intestinal est affecté à la fois,

& le ténesme est de très-bonne heure aussi violent qu'on peut le voir dans la suite pendant tout le cours de la maladie. Il semble quelquefois que l'opiniâtreté de ce symptome soit la cause de la mort ; parce que quand l'irritation dure long-tems, la gangrene attaque à la fin le rectum. Dans les cadavres des dysentériques que j'ai ouverts, j'ai trouvé que la gangrene des intestins étoit toujours d'autant plus forte, que les parties qu'elle occupoit se trouvoient plus proches de l'extrémité du rectum.

Sydenham observe que le ténesme qui subsiste encore après la dysenterie ne dépend pas de l'ulcération du rectum. Selon lui, à proportion que les intestins recouvrent leur force, ils portent les restes de la matiere morbifique sur ce dernier qui, éprouvant par-là une continuelle irritation, se débarrasse à chaque selle de la matiere muqueuse dont la nature a tapissé les intestins. Mais ne paroit-il pas plus naturel d'attribuer le ténesme qui persiste après la dysenterie, à la présence d'un ulcere, dans une partie qui a été très-enflammée & excoriée durant le cours de la maladie, & que la continuelle irritation qu'elle éprouve empêche de reprendre son état naturel & sain ? Ajoutez à cela que l'on a fréquemment observé que le ténesme cesse quand le malade a rendu par les selles quelques excrémens durcis, qui sont par conséquent la cause principale de l'irritation. Que le ténesme qui subsiste après la dysenterie soit quelquefois occasionné par un ulcere, Morgagni l'assure, mais il n'en donne qu'un seul exemple dont il a été témoin.

Sydenham ne met pas non plus au nombre des symptomes de la dysenterie, la chûte de l'anus, ni la difficulté d'uriner que j'ai vu accompagner des cas fâcheux de cette maladie. La chûte de l'anus a pour cause les efforts violens & continuels que l'on fait ; & la difficulté

difficulté d'uriner est occasionnée par l'inflammation qui s'étend du rectum au col de la vessie.

Sydenham ne parle point de la contagion qui accompagne la dysenterie épidémique ; & Willis dit expressément que celle dont il fait l'histoire ne se gagnoit pas. Tout ce qu'on peut conclure de ces deux autorités, c'est que, ou la dysenterie dont ils ont donné la description étoit d'une nature moins maligne que cette maladie ne l'est communément quand elle devient très-commune, ou que ces Auteurs n'ont pas remarqué cette circonstance, ou qu'ils ont oublié de l'écrire. A la vérité la dysenterie ne se gagne pas si aisément que la plûpart des autres maladies contagieuses, mais toutes les fois qu'elle a été épidémique je l'ai toujours trouvé contagieuse à quelque degré, principalement dans les hôpitaux militaires & les maisons des pauvres, parce que l'on ne tient pas ces lieux extrémement propres.

La durée de la dysenterie & la maniere dont elle doit se terminer sont également incertaines. Elles dépendent beaucoup des médicamens, du bon air, des soins qu'on donne au malade, & de ceux qu'il prend de lui-même: s'il ne lui manque aucun secours & que le mal soit récent, en général, on le guérit. Mais il n'y a que les Officiers qui puissent se trouver dans ces circonstances favorables ; les Soldats sont dans un cas bien différent : quand ils sont attaqués, non-seulement ils n'ont recours au Médecin que fort tard ; mais ou ils restent dans le camp exposés au froid, ou, ce qui est plus funeste, on les met dans l'air corrompu d'un hôpital.

Les signes qui indiquent les cas de dysenterie les plus fâcheux, sont quand le premier vomitif & le premier purgatif ne procurent aucun soulagement ; quand la fievre lente augmente ; si le dérangement & le mal de l'estomac ne sont pas dissipés par les éva-

cuations; si le visage s'altére; lorsque le pouls tombe & est intermittent; lorsque le malade n'a point de sommeil, & cependant ne sent point de tranchées. Au commencement de la dysenterie le hoquet est un peu à redouter, mais s'il subsiste malgré les remedes dans un tems un peu avancé de la maladie, & que le sujet soit fort bas, on le juge communément un signe de gangrene. Lorsque la dysenterie est mortelle, elle se termine par un manque de forces, un ulcere à la gorge ou des apthes, des selles cadavéreuses & involontaires. Chez quelques malades dont la fin approche, le spasme cesse par un effet de la putridité, & alors les alimens font tout le trajet des intestins, & en sortent sans avoir beaucoup changé de nature, comme il arrive dans la lienterie.

Lorsque la maladie tourne de la maniere la plus heureuse, les Soldats qui ont été envoyés à l'hôpital ne peuvent pas être d'un grand service le reste de la campagne, parce qu'il n'y a point de maladie qui soit aussi sujette que la dysenterie à revenir quand on commet quelque faute contre le régime & qu'on s'expose au froid. Ces rechûtes ne sont pas tant des renouvellemens d'une vraie dysenterie, que des diarrhées accompagnées d'un plus grand nombre de symptomes dysentériques qu'il n'y en a d'ordinaire dans les flux de ventre où on ne rend pas de sang. Car quoique la maladie primitive prenne une tournure favorable, néanmoins la disposition au dévoiement continue toujours, les intestins étant trop sensibles pour supporter l'action ou le stimulant naturel de la bile & des autres sécrétions sans en être irrités.

Telles sont les observations que j'ai cru mériter d'être ajoutées à celles de Sydenham, & que j'ai faites dans les occasions très-fréquentes où je me suis trouvé de voir la dysenterie sous toutes ses formes.

SECTION II.

Ouvertures des Cadavres.

Après avoir fait la description de la dysenterie, je vais rapporter ce que j'ai observé d'extraordinaire ou de morbifique dans les corps de ceux qui, étant morts de cette maladie, ont été ouverts & examinés avec soin ; c'est une partie de l'histoire de cette maladie qu'on ne trouve ni dans Sydenham ni dans Degner.

1. Pendant l'automne de 1744, un Soldat qui étoit attaqué d'une dysenterie depuis environ trois semaines, fut envoyé de Tournay avec quelques autres malades à l'hôpital de Bruxelles. Il avoit le pouls petit, étoit fort foible & ressentoit continuellement des épreintes & des tranchées très-vives. Ses selles cesserent d'être sanglantes & parurent ichoreuses pour la couleur, changement qui arrive souvent par la corruption du sang. Le troisieme jour de son arrivée les douleurs diminuerent, le pouls s'affoiblit, les extrémités devinrent froides, il survint un leger délire, & cet homme mourut le quatrieme jour.

Je trouvai les gros intestins noirs & corrompus, leurs tuniques beaucoup plus épaisses qu'elles ne sont naturellement, ce qui est une marque sûre qu'il y a eu précédemment de l'inflammation, & leurs parois internes ulcérées, principalement celles du rectum & de la partie inférieure du colon, dont la membrane veloutée étoit ou emportée ou changée en une substance glaireuse & putride de couleur verdâtre. Il y avoit moins de corruption à l'intestin *cœcum* & à ses appendices. Quant aux intestins grêles & à l'estomac, ils n'étoient ni gangrenés, ni changés de couleur, ni écorchés ou ulcérés, mais seulement enflés & disten-

dus par l'air qu'ils contenoient. La graiſſe de l'épiploon étoit verdâtre ; mais ni le foie, ni la rate ne paroiſſoient gâtés. La bile ſe trouva épaiſſe, viſqueuſe & d'une couleur brune. La partie de la veine-cave, qui porte ſur les vertèbres des lombes, avoit peu de conſiſtence, ſe déchiroit aiſément. Les poumons étoient un peu adhérens au côté gauche, mais d'ailleurs ſains. Il y avoit du ſang caillé dans le ventricule droit du cœur ; & dans les gros vaiſſeaux qui communiquent à ce viſcere, le ſang étoit plus fluide & de couleur noirâtre.

2. Vers le même tems un Soldat de milice qui venoit d'avoir une diarrhée dont il étoit guéri, fut attaqué d'une dyſenterie après avoir pris, tandis qu'il étoit en marche & qu'il avoit fort chaud, une grande quantité de boiſſon froide. Trois jours après on l'amena à l'hôpital. Outre les ſymptomes ordinaires, il ſe plaignoit d'hémorrhoïdes & de la gravelle. Ce malade ne pouvoit demeurer couché, & juſqu'à ſa mort il ſe tint continuellement ſur les genoux & les mains, la tête appuyée ſur le traverſin.

A l'ouverture du bas-ventre je remarquai que la plus grande partie de l'épiploon s'étoit portée ſur le côté gauche ſous les inteſtins grêles, & que ce viſcere étoit gros & plein de graiſſe. Le foie étoit petit & ſain, mais la véſicule du fiel étoit d'une grandeur extraordinaire, & pleine de bile noire non épaiſſe, mais un peu caillée. Les conduits ou vaiſſeaux biliaires étoient libres ou ſans obſtruction. Le pancréas paroiſſoit dans ſon état naturel. La rate, quoi qu'avec la forme commune, avoit un volume extraordinaire, étant un peu moins groſſe que le foie, & peſant trois livres onze onces ; du reſte elle paroiſſoit ſaine, ſes bords étoient ſans inégalités ; elle avoit ſeulement, ſur le côté près des vaiſſeaux ſanguins, une petite protubérance ſemblable à ce qu'on appelle, dans le foie,

portæ. Les reins étoient petits & flasques ; & leurs bassinets, sur-tout celui du rein gauche, étoient plus grands qu'à l'ordinaire : ils contenoient un peu d'urine, ainsi que la vessie qui étoit dans un état de corruption, mais il n'y avoit ni pierre ni gravier. L'intestin rectum se trouva très-putréfié, & il sembloit que la gangrene se fût étendue jusqu'au colon, dont l'extrémité, principalement, commencoit à en être attaquée. La membrane veloutée étoit en partie détruite, & ce qu'on en voyoit encore paroissoit noirâtre, mou, & se détachoit aisément. La membrane vasculaire ressembloit à une préparation anatomique bien injectée avec de la cire rouge. Les ligamens qui opérent la contraction du colon & en forment les cellules, étoient à moitié corrompus, & ne tenoient que foiblement à la tunique externe. Une partie du *cæcum* commencoit aussi à se gangrener, mais le reste aussi bien que les intestins grêles étoient d'une texture plus ferme, & ils avoient la couleur d'une partie enflammée. L'estomac & les intestins se trouverent pleins d'air. On remarquoit avec étonnement que, malgré un si mauvais état des intestins, il n'y en avoit aucune partie ulcérée. La cavité de la poitrine étoit extraordinairement petite, la partie convexe du diaphragme remontant jusqu'à l'endroit où se fait l'insertion de la troisieme côte au sternum : néanmoins les poumons se trouverent sains. Le cœur avoit un gros volume, & renfermoit dans le ventricule droit un peu de sang coagulé d'une consistence très-ferme, & qui n'adhéroit pas aux parois de cette cavité ; les fibres tendineuses des valvules semi-lunaires étoient embarrassées dans ce corps. Du sang remplissoit les oreillettes ; & il y en avoit une partie coagulée ; une autre fluide & noirâtre.

3. Dans la même saison on envoya à l'hôpital un Fantassin, qu'on croyoit attaqué d'une hydropisie :

ſon ventre étoit fort tendu, & l'enflure paroiſſoit plus conſidérable vers le nombril qu'ailleurs. Il ſe plaignoit d'une difficulté de reſpirer ; & la cheville des pieds étoit enflée ; cependant il urinoit aſſez abondamment : il avoit les joues vermeilles & le reſte du viſage pâle. Suivant ſon rapport, environ trois ſemaines avant de venir à l'hôpital, il avoit été attaqué d'une dyſenterie qui avoit été arrêtée ſubitement au camp par quelque médicament que je préſume de l'opium ; & dès-lors ſon ventre avoit commencé à enfler.

Cet homme fut attaqué peu de tems après ſon entrée à l'hôpital, d'une fievre inflammatoire dont il guérit ; & enſuite il prit les médicamens qu'on jugea propres à guérir la tympanite ; mais, durant ce traitement, il lui ſurvint tout-à-coup un dévoiement pendant la nuit ; ſon ventre s'affaiſſa entierement & à la fois, & il mourut avant la matinée.

Le cadavre fut ouvert environ trois heures après la mort ; mais dans cet intervale il s'étoit engendré une ſi grande quantité d'air, que le ventre avoit de nouveau acquis un volume extraordinaire, mais moins conſidérable cependant que pendant la maladie. Il ne ſe trouva point d'air dans la cavité de l'abdomen, c'eſt-à-dire entre les viſceres & les membranes ; & il y avoit à peine deux cuillerées d'eau. Tous les inteſtins étoient fort gonflés, excepté le colon qui, quoique flaſque alors, conſervoit néanmoins aſſez de diamétre pour qu'il fût probable qu'il avoit contenu l'air qui formoit la premiere enflure. Les ligamens de cet inteſtin étoient ou détruits ou ſi relâchés, que les diviſions ou cloiſons des cellules étoient effacées. On ne vit à aucune partie des marques d'inflammation ni de mortification. Le foie étoit d'une groſſeur extraordinaire, s'étendant preſque juſqu'au nombril & à la rate ; il peſoit environ dix li-

vres : sa substance étoit molle, & on trouva un abscès considérable à sa partie postérieure près du diaphragme. La vésicule du fiel avoit un volume médiocre, & étoit remplie d'une bile fluide & noire. Les poumons parurent sains : on ne vit point d'eau ou du moins que très-peu dans la poitrine, mais il y avoit plus de sérosité qu'à l'ordinaire dans le péricarde. Le cœur étoit petit, ne contenoit point de sang coagulé, tout au plus y avoit-il une goutte de sang dans les ventricules.

Quelque tems après, & dans la même saison, on reçut à l'hôpital un Soldat qui étoit environ au vingtieme jour d'une fievre maligne, laquelle avoit succédé à une dysenterie. Il avoit alors le pouls foible, petit, la langue séche, comme brûlée, les joues vermeilles, & tout le corps fort maigre. Il se plaignoit d'une grande foiblesse, de douleurs dans les entrailles, de dévoiement & d'envies de vomir. Au bout de peu de jours il eut un hoquet, & mourut.

On ouvrit le corps le jour suivant, & déja il exhaloit une odeur insupportable, les intestins étoient gangrenés en entier, ainsi qu'une partie de l'estomac. La membrane externe du foie étoit pareillement corrompue ; & on vit dans sa substance plusieurs abscès qui contenoient une matiere purulente ou ichoreuse. La rate étoit également corrompue, mais les reins, le cœur & les poumons parurent sains.

Ces examens de cadavres ont été faits durant la derniere guerre ; & je n'ai pas eu d'occasion favorable de multiplier & de pousser plus loin ces recherches, jusqu'à l'automne de 1762, durant lequel il a regné à Londres une dysenterie : nous sortions d'un été qui avoit été extrémement chaud & sec.

Une jeune femme de dix-sept ans fut attaquée au commencement du mois d'Octobre d'une dysenterie, dont les symptomes indiquoient la malignité : son

K iv

pouls étoit concentré ; elle avoit perdu ses forces de bonne heure ; les déjections étoient continuelles, glaireuses, aqueuses, sanguinolentes ; & quand les tranchées ne la faisoient pas souffrir, elle se plaignoit de mal d'estomac. Rien ne put lui procurer de soulagement, & elle mourut le onzieme jour. Environ quinze jours après, le pere qui avoit été fort chagrin & indisposé depuis la mort de sa fille, fut attaqué de la même maladie qu'elle : il avoit quarante-six ans, étoit en embonpoint, & avoit beaucoup vécu. Trois ou quatre ans environ avant cette maladie, il étoit devenu sujet à la fievre ; mais depuis qu'il lui avoit paru des dartres sur plusieurs parties du corps, il n'éprouvoit plus d'autre incommodité que de porter les galles & taches qui étoient l'effet de cette éruption. La dysenterie commença avec mal & ardeur à l'estomac, tranchées, ténesme ou épreintes, & dévoiement : pendant un ou deux jours les selles furent continuelles, glaireuses & sanguinolentes. Je fus appellé de bonne heure pour voir ce malade ; & comme je jugeois que l'on n'avoit pas procuré assez tôt & d'assez grandes évacuations à la fille, je commençai par ordonner qu'on fît une grande saignée au pere, mais comme le sang n'étoit pas visqueux, épais, & que le pouls ne paroissoit ni dur ni plein, on ne répéta pas la saignée. Je ne rendrai pas un compte détaillé de tout ce qui s'est passé, mais j'observerai que de tous les divers médicamens qu'on mit en usage, tels que les évacuans, les antiseptiques, les adoucissans & les anodins, aucun ne procura un bien sensible, excepté une décoction de racine de serpentaire de virginie à laquelle on avoit ajouté de la thériaque, qu'on lui donna lorsque le pouls commença à baisser & à devenir intermittent. Cet homme mourut le vingtieme jour après que j'eus été appellé. Je remarquai, quelques jours avant sa mort, que son visage

changea, que la fievre lente augmenta ; & quoique ses tranchées & les épreintes fussent cessées, cependant les déjections étoient plus fréquentes que jamais, plus aqueuses & plus sanguinolentes. Dès le commencement de la maladie il avoit eu de la fievre, de l'insomnie, & un mal d'estomac qui augmentoit dès que le malade buvoit ou mangeoit. Vers la fin de sa vie il eut un hoquet ; il ne pouvoit retenir de lavemens ; & ses selles exhaloient une odeur insupportable. Quelquefois il avoit un leger délire, mais on ne pouvoit décider s'il venoit de cette fievre ou de l'usage de l'opium. Le lendemain son corps fut ouvert par M. Hewson, Chirurgien & Anatomiste, en présence de M. Huck & de moi.

A l'ouverture de l'abdomen, nous trouvames la membrane adipeuse d'une épaisseur considérable, malgré la longue durée de la maladie. L'estomac & les intestins grêles étoient gonflés, mais du reste dans un état naturel, excepté à l'extrémité de l'ileum qui joint le cœcum ; car à cet endroit les membranes de l'ileum étoient plus minces & plus tendres qu'elles n'auroient dû l'être. A la superficie interne nous trouvames cette couleur luisante, qu'on a toujours regardé comme un signe certain qu'une partie a été enflammée précédemment.

Les gros intestins, depuis le cœcum jusqu'à la fin du rectum, n'étoient pas distendus : le rectum avoit même moins de diamétre que dans l'état naturel. Leur couleur, extérieurement, étoit un rouge noirâtre ; & cette marque apparente de gangrene augmentoit par degrés depuis le cœcum jusqu'à l'extrémité du rectum. En ouvrant ces intestins, nous trouvames les membranes épaissies, les parois internes aussi noires que le dessous du coagulum du sang, & toute la surface plus ou moins couverte d'une humeur glaireuse, sanguinolente & noire ; ces effets de

la maladie étoient encore à un plus haut degré dans le rectum. Le sang ne nous a pas paru être sorti d'aucun vaisseau rompu, car on ne l'y voyoit pas amassé en certaine quantité, mais plutôt avoir transudé par un grand nombre de très-petits pores qui s'ouvrent dans les intestins. On avoit peine à supporter l'odeur forte de ces parties.

Au premier coup d'œil, nous crumes que la tunique veloutée s'étoit résout ou changée en cette humeur glaireuse dont nous avons parlé ; mais en examinant de plus près, il nous parut plus vraisemblable que la tunique veloutée du cœcum & du colon, quoique dans un état morbifique, n'étoit cependant pas séparée des autres quoi qu'elle pût l'être dans le rectum, mais les parties étoient dans un état de corruption trop grand pour nous permettre de faire un examen plus exact.

M. Hewson ayant nettoyé le sang & la mucosité qui couvroit la superficie interne du cœcum, du colon & de la partie supérieure du rectum, nous fit remarquer des especes d'excroissances d'une couleur moins foncée que le reste de la surface ; elles étoient arrondies, & presque d'une égale élévation qui pouvoit aller à une ligne, mais elles n'avoient pas toutes la même largeur. Nous convinmes tous que nous n'avions jamais rien vu qui approchât si fort de ce mal que les boutons de la petite vérole, quand elle est d'une espece plate & à son plus haut degré. Ces tubercules étoient aussi serrés, aussi nombreux le long du canal des intestins, que les pustules de la petite vérole sur la peau, lorsqu'elles y sont en grand nombre. Mais les tubercules différoient des boutons de petite vérole, en ce que tous ceux que nous examinâmes furent trouvés d'une consistence ferme, solide & sans cavité. M. Hewson nous dit qu'il croyoit que ces tubercules prenoient naissance dans le tissu cellu-

laire (*a*), immédiatement au-deſſous de la tunique veloutée ; qu'ayant ouvert quelques jours auparavant une autre perſonne qui étoit morte de la dyſenterie, il avoit obſervé les mêmes choſes que dans notre ſujet, & en particulier, quant aux tubercules qu'il avoit examinés à loiſir. Il ajouta qu'il avoit conſervé une partie du colon de ce premier cadavre dans l'eſprit-de-vin, & qu'il nous le feroit voir. Ces effets morbifiques ne ſe trouvoient que dans les gros inteſtins, car quoique nous euſſions également ouvert les inteſtins grêles, nous n'y pûmes découvrir rien de ſemblable.

Dans toute l'étendue du canal inteſtinal, nous ne trouvames ni vers ni excrémens figurés en bouie, endurcis & moulés, quoique la Garde nous eût dit que cet homme avoit rendu peu de jours avant ſa mort quelques matieres dures & arrondies.

Le méſentere étoit chargé de graiſſe d'une couleur & d'une conſiſtence naturelle : on voyoit la même choſe au méſocolon, ainſi qu'à ſon prolongement qui accompagne le rectum ; & cet inteſtin nous parut être le plus corrompu de tous.

La veſſie avoit perdu preſque toute ſa capacité en ſe reſſerrant, ſe fronçant. La partie la plus proche de la cavité du bas-ventre ou le fond, nous parut ſaine, le reſte ne fut pas examiné. J'aurois dû obſerver que le malade avoit retenu ſes urines juſqu'à la fin, quoiqu'il ſe fût plaint d'une ſtrangurie au commencement de la maladie. On n'examina pas les reins.

Le foie étoit ſain non ſeulement à l'extérieur, mais encore dans ſa ſubſtance. La véſicule du fiel étoit remplie de bile, & contenoit auſſi un peu d'air. Il ne paroiſſoit y avoir aucun vice à la rate. Le pancréas avoit

(*a*) Voyez le Supplément.

peu de volume & une espece de dureté ; cependant il n'étoit pas squirrheux, & M. Hewson doutoit même que l'on pût dire qu'il fût dans un état morbifique. Comme les cartilages des côtes étoient entierement ossifiés, on ne pouvoit ouvrir la poitrine qu'avec une scie, mais nous ne nous en étions pas précautionné. Cependant nous détachames le diaphragme ; & les poumons furent trouvés sains. On ne vit pas d'eau ni dans la poitrine ni dans le bas-ventre ; & il n'y avoit point d'ulcere ou de matiere purulente dans l'une ni dans l'autre cavité.

Quelque tems après cette ouverture, M. Hewson me fit voir la portion de l'intestin colon qui avoit été prise sur un autre dysentérique, & conservée dans l'esprit-de-vin : il me dit qu'autant qu'il pouvoit s'en ressouvenir, il l'avoit coupée à la partie inférieure de cet intestin. Je pourrois décrire aisément la ressemblance qui se trouvoit entre cette préparation anatomique & ce que j'ai vu dans le sujet frais : il est vrai que les tubercules de la préparation étoient en plus grand nombre, & avoient plus d'élévation, en général, que dans notre sujet. M. Hunter, qui étoit présent, ne se ressouvint pas d'avoir rien vu de semblable précédemment ; mais il étoit persuadé que la tunique veloutée n'avoit pas été détachée, quoi que lors de la dissection on en eût vu çà & là quelques portions qui l'étoient.

Ce sont-là les seules personnes mortes de la dysenterie que nous ayions ouvertes. Quoi qu'il y eût quelque différence dans chaque cas, néanmoins, ils se ressembloient tous par le mauvais état des gros intestins. La couleur & l'odeur faisoient voir que le sang étoit putréfié dans ces parties ; & la facilité qu'avoient les membranes à se déchirer, montroient qu'elles étoient mortifiées jusqu'à un certain point. Quand la gangrene a attaqué des parties externes, nous remarquons

communément de petites veſſies pleines d'air dans le tiſſu cellulaire ; comme ce ſymptome manquoit ici, on peut conteſter que la mortification des inteſtins fût complette ſans cette circonſtance.

Les tubercules qu'on trouva dans les gros inteſtins du dernier cadavre, auroient pu être regardés comme une ſingularité, ſi M. Hewſon n'avoit pas remarqué le même vice dans le ſujet qu'il avoit ouvert précédemment. Quant à ce que ces tubercules avoient juſques-là échappé à mon obſervation ; je puis bien ſuppoſer que je les aurois vu dans d'autres dyſentériques, ſi j'en euſſe examiné les inteſtins avec plus de ſoin : & je ſuis d'autant plus porté à le croire, que je trouve dans deux Auteurs des remarques qui ſont relatives au phénomene dont il s'agit. En effet Linnœus, en traitant de la dyſenterie épidémique, la définit une gale qui attaque la ſurface interne des inteſtins. *Dyſenteria Epidemica ſcabies eſt inteſtinorum interna, ut ex diſſectionibus cadaverum dyſenteria defunctorum patet. Amœnit. Academ.*, vol. V, differt. LXXXII, p. 97. Ce ſçavant homme nous apprend ſur quel fondement il emploie le terme de galle, *ſcabies* : & de ce qu'il a fait uſage de ce terme, je conclurois ou qu'il a vu de pareils tubercules, ou qu'il en a entendu parler à d'autres perſonnes, ſur le témoignage deſquelles il l'a répété. M. Cleghorn, qui a eu à Minorque de fréquentes occaſions de voir des dyſenteries épidémiques, » remarque qu'en ouvrant les cadavres de ceux qui » étoient morts de la dyſenterie, il a toujours trouvé » les gros inteſtins ou entierement gangrenés, ou en » partie enflammés & en partie gangrenés ; que le » rectum étoit le plus ſouvent affecté, & que chez » beaucoup de ſujets il a vu des tubercules ſquirrheux » qui, dans pluſieurs endroits, rétréciſſoient la cavité » du colon : *Obſervations, on the Epidemic. diſeaſes* » *of Minorca* «. Quoique les tubercules que j'ai décrits

comme ils se sont trouvés dans notre cadavre, fussent alors trop petits pour qu'on les vît rétrécir ou diminuer le diamétre de cette cavité, néanmoins ils étoient encore assez élevés ou excédens pour qu'on jugeât qu'ils avoient produit cet effet.

D'un autre côté on peut remarquer qu'à peine est-il fait mention de pareilles excroissances dans le *Sepulchretum* de Bonnet, ainsi que dans l'excellent Supplément qu'a donné Morgagni. Mais l'omission de ce phénomene dans les deux Ouvrages que je viens de citer, n'est peut-être pas une preuve contre sa fréquence; pour se le persuader, il suffit de considérer qu'il ne se trouve dans Bonnet que fort peu d'ouvertures de cadavres de personnes mortes de la dysenterie épidémique, encore ces rapports sont-ils imparfaits, & il n'y en a point du tout dans Morgagni. Quoique cet excellent Anatomiste moderne ait fait, à sa maniere ordinaire, quelques remarques utiles sur la dysenterie, & ait publié un petit nombre d'ouvertures de dysentériques faites par lui-même (*a*), cependant comme il paroit que toutes ces dysenteries étoient sporadiques, je dois les regarder comme étant un peu différentes de celles dont il s'agit ici. Morgagni nous dit lui-même qu'il a, en général, évité d'ouvrir les cadavres de ceux qui étoient morts de maladies contagieuses (*b*).

J'ai parlé, dans le rapport des premieres ouvertures de cadavres, de l'abrasion ou détachement de portions de la tunique veloutée; & peut-être aurois-je mis la même observation dans le rapport de l'ouverture du dernier sujet, si M. Hewson ne m'eût pas paru être sur ce sujet d'un sentiment différent du mien,

---

(*a*) *De Sedib. & Caus. Morb.*, *Epist.* XXXI.

(*b*) *Id. Epistol.* XLIX, § 32.

& que M. Hunter, en voyant la préparation anatomique dont nous avons parlé ci-dessus, n'eût pas pensé que dans cette portion des intestins la tunique veloutée n'avoit pas été détachée de celle de dessus, quoiqu'elle fût peut-être fendue & un peu usée ou excoriée à l'extrémité de quelques uns des tubercules, & que d'après ce que M. Hewson & moi lui avions rapporté du dern er dysentérique, il jugea qu'il n'y avoit pas eu, dans les intestins, d'abrasion plus considérable que dans la préparation anatomique dont il a été question ci-dessus.

SECTION III.

Causes de la Dysenterie.

Il me paroit que la chaleur & l'humidité de l'air ne sont pas moins la principale cause éloignée & externe de la dysenterie épidémique des armées, que celle des fievres autumnales rémittentes & intermittentes: c'est pourquoi quand les autres circonstances sont égales, la dysenterie regne, en général, dans les camps vers la fin de l'été ou en automne, après que les grandes chaleurs ont duré long-tems, température qui est toujours accompagnée d'un atmosphere pesant. En comparant la description que nous avons donnée de la dysenterie qu'on voit regner à chaque campagne, avec les descriptions de la même maladie faites par d'autres Auteurs, on trouvera ce principe, sur la cause de la dysenterie, suffisamment prouvé. Il est vrai que Sydenham écrivant l'histoire de la dysenterie épidémique de son tems, ne dit rien de la constitution de l'air: il part même d'un faux principe, que la constitution maladive de la saison n'eut jamais aucune connexion avec les qualités sensibles de l'air. Mais Willis a suppléé à ce qui manque sur ce sujet dans

l'Ouvrage de Sydenham ; & il observe que l'été de 1670 qui précéda l'automne, durant lequel la dysenterie fut à son plus haut degré, étoit extrémement chaud & sec. En 1762, les chaleurs de l'été & la sécheresse durerent plus long-tems que je ne l'ai jamais observé dans ce pays ci, autant que je puis m'en ressouvenir : aussi la dysenterie fut-elle si fréquente à Londres l'automne suivant, que quoiqu'on ne pût pas, à proprement parler, lui donner le nom d'épidémique, néanmoins je juge qu'il y eut dans cette saison des dysenteries en plus grand nombre que durant les quatorze années précédentes que j'ai habité la même Ville. Je n'avancerai pas cependant ce sentiment comme établi sur une regle qui soit universelle, car l'épidémie dont Degner a donné l'histoire, & qui regna à Nimegue pendant l'automne 1736, vint après un été qui, à la vérité, avoit été chaud, mais non à un degré extraordinaire ; & alors il n'y eut aucune des Villes voisines de Nimegue qui souffrit de cette maladie, si ce n'est par la communication qu'elles eurent avec cette place infectée. Quand j'ai parlé ci-dessus de la cause éloignée de la dysenterie, j'ai toujours entendu que quelle que soit la force avec laquelle elle agit, elle n'est pas cependant suffisante pour produire un pareil effet sans le concours de causes plus immédiates ; & qu'il suffit que ces dernieres causes concourent avec beaucoup de force pour qu'elles produisent leur effet, c'est-à-dire la dysenterie, indépendamment des causes éloignées

Ce qui concourt avec la cause éloignée externe pour faire naître la dysenterie, est une cause prédisposante interne ; c'est en particulier un état putride extraordinaire du sang, tel que celui qui vient de ce qu'on a été long-tems exposé au Soleil dans des tems très-chauds. J'observerai aussi que nos Troupes qui mangeoient peu de végétaux, & qui n'étoient

pas

pas en état d'acheter des liqueurs fermentées, se trouvoient en pareilles circonstances, privés de deux excellens antiseptiques. En général on peut remarquer que la dysenterie attaque plus souvent, toutes choses d'ailleurs égales, le pauvre peuple & les gens d'un tempérament scorbutique, c'est-à-dire putride, & ceux qui ont le plus de disposition aux maladies putrides, parce qu'ils respirent un mauvais air, prennent des nourritures mal-saines, & vivent dans la mal-propreté.

Les causes de la dysenterie ressemblent beaucoup, comme il est aisé de le voir, à celles des fievres rémittentes & intermittentes. Il y a même plus; cette affinité s'étend jusqu'aux causes occasionnelles & déterminantes. En effet, vers la fin de l'été ou en automne, si un nombre d'hommes sont exposés à l'humidité de la nuit & aux brouillards, principalement après un jour chaud; ou s'ils couchent sur la terre humide, ou avec des vêtemens mouillés, il y en aura une partie qui sera attaquée de la fievre intermittente & l'autre de la dysenterie, peut-être s'en trouvera-t-il une troisieme classe qui aura une maladie formée par la complication de la fievre & de la dysenterie. Ajoutez à cela que la fievre commence à être commune dans les camps, tandis que la dysenterie subsiste encore; que leurs premiers symptomes sont souvent semblables, par exemple le frisson & le mal d'estomac; que les fievres rémittentes & intermittentes d'une très-mauvaise espece se terminent quelquefois en une dysenterie; que les pays les plus sujets aux fievres autumnales sont également les plus sujets à la dysenterie; & que l'analogie s'observe même dans le traitement de ces deux genres de maladies; de maniere que la principale partie de leur traitement consiste à nettoyer les premieres voies. En un mot la nature de ces deux maladies paroit si fort ressemblante, qu'au

premier coup d'œil il paroit que Sydenham s'est exprimé avec exactitude quand il a dit de la dysenterie, qu'elle est la fievre de la saison qui se jette sur les intestins. Mais en examinant les choses de plus près, on trouve plus de finesse que de solidité dans cette idée, puisqu'il y a une circonstance qui fait voir que la dysenterie est d'une nature très différente, je veux parler de la contagion au moyen de laquelle, principalement, la dysenterie devient épidémique ; & l'on ne peut pas dire que les fievres intermittentes & rémittentes soient contagieuses. Ce n'est pas que la dysenterie ne puisse avoir d'autres causes ; mais toutes les fois qu'elle est générale, il y a peut-être cinquante personnes qui gagnent la dysenterie par contagion, pour une seule à qui elle vient d'une autre cause. Degner nous donne de bonnes raisons de croire que la dysenterie, si funeste, qui regna à Nimegue, avoit eu pour cause, l'infection communiquée par une seule personne (*a*). Et si les étrangers, & en particulier les Juifs, ont aussi peu soufferts alors de l'épidémie, nous devons l'attribuer au peu de communication qu'ils eurent avec le peuple de la place (*b*).

Dans les camps, la contagion se communique d'un Soldat qui a la dysenterie à ses compagnons qui habitent la même tente, & de cette tente peut-être à la plus voisine. La paille qui a servie aux malades devient très-contagieuse. Mais la plus grande source de l'infection, sont les lieux où les personnes attaquées de la dysenterie vont déposer leurs excrémens. Les hôpitaux répandent aussi cette maladie ; & les gens qu'on y reçoit attaqués de la dysenterie, la communiquent au reste des malades, aux gardes-malades, & à tous ceux qui leur donnent quelques soins.

(*a*) Degner, *Dysent.*, *cap. II.*
Ib. *cap. I.*

En général la contagion ne se répand pas subitement ; car les villes & les camps ne sont jamais attaqués tout à la fois de la dysenterie par la seule mauvaise qualité ou l'impureté de l'atmosphere. L'infection est portée d'un homme à un autre, par les exhalaisons ou les habits, ou le lit, &c., comme il arrive pour la peste, la petite vérole & la rougeole, avec cette différence que les miasmes de la dysenterie ne la communiquent pas, à beaucoup près, aussi promptement ; de maniere que dans les épidémies médiocres, la maladie peut passer sans qu'on remarque de contagion : c'est pourquoi Sydenham ne dit point qu'il y en ait eu en 1670, & Willis assure expressément que cette dysenterie n'étoit pas contagieuse.

Mais de quelle nature est cette infection ? Dans les premieres éditions de cet Ouvrage, j'ai regardé la communication de la dysenterie, comme dépendante des exhalaisons putrides des humeurs de ceux qui en sont attaqués les premiers. J'ai dit que quand le miasme étoit reçu dans le sang, je concevois qu'il agissoit sur toute la masse comme un levain, en la disposant à la putréfaction. Mais aujourd'hui je sens que cette hypothese seroit insuffisante, si on ne supposoit pas en même tems que quand le sang devient infecté, la partie viciée de ce fluide se porte par une des loix de l'économie animale, sur les intestins en particulier, pour sortir du corps au moyen d'une excrétion. Cette idée d'un levain putride m'a été encore confirmée par le cas suivant. Une personne a été attaquée, à la vérité, à un degré leger, d'une vraie dysenterie accompagnée de selles sanguinolentes, pour avoir fait des expériences sur du sang humain, qui étoit devenu putride en séjournant quelques mois dans une bouteille fermée. Un tel exemple m'a semblé très-décisif ; cette maladie étant survenue à une seule personne dans un tems où la dysenterie ne

regnoit pas, & à une personne en bonne santé qui, précédemment, avoit donné ses soins à des gens attaqués de la dysenterie sans l'avoir gagnée.

Ces raisons m'avoient fait juger que la cause prochaine ou immédiate de la maladie est un ferment putride, mais ayant lu depuis ce tems la Dissertation curieuse de M. Linnœus en faveur du systême de Kircher, qui a avancé que la contagion est entretenue par des animalcules, il m'a paru convenable de n'admettre aucune hypothese jusqu'à ce que la matiere soit mieux éclaircie (*a*).

(*a*) » Les Médecins instruits ne doutent point que la dysenterie se communique par les endroits où sont déposés les excrémens des dysentériques. Bartholin rapporte qu'un Médecin Danois qui avoit été plusieurs fois attaqué de la dysenterie, s'étoit apperçu que ses excrémens contenoient des insectes vivans, dont les mouvemens se voyoient à peine. Voici, ajoute M. Linnœus, une observation qui confirme cette découverte. Il y a quatre ans que M. Rolander, qui demeuroit chez moi, fut attaqué de la dysenterie : elle fut traitée avec succès, suivant la méthode ordinaire, par le moyen de la rhubarbe & des remedes parégoriques. Au bout de huit jours, ce jeune homme eut une nouvelle dysenterie, dont il guérit en suivant le même traitement. Huit autres jours après, il fut attaqué pour la troisieme fois de la même maladie, on chercha avec soin la cause de ces rechûtes sans pouvoir la trouver, M. Rolander prenant les mêmes alimens, & du reste ne se conduisant pas differemment de ceux avec qui il demeuroit & qui se portoient bien. M. Linnœus conseilla alors à ce jeune homme, qui faisoit une étude particuliere des insectes, d'examiner ses excrémens avec plus d'attention, pour s'assurer si l'observation de Bartholin étoit vraie. Cet examen fit découvrir au malade des milliers de petits animaux dans ses excrémens ; on reconnut que c'étoit des *acarus* ou cirons, semblables à ceux de la farine ou du fromage vieux ; & voici leur origine. M. Rolander qui ne buvoit pas aux repas, se trouvant souvent altéré durant la nuit, buvoit de l'eau qui étoit dans un vase de bois de genievre. On trouva qu'aux parois internes de ce

On peut remarquer qu'en rapportant les causes de la dysenterie, je n'ai point attribué cette maladie, ni à l'usage des fruits, ni à la quantité ou à la qualité de la bile, quoique la plûpart des Auteurs, en traitant de cette maladie, aient accusé les fruits & la bile, & quelquefois même tous les deux de l'occasionner, cependant il faut en excepter Sydenham. Quant aux fruits outre qu'on a vu la dysenterie regner avant qu'il y eut d'autres fruits que les fraises dont les Soldats ne mangeoient point, & se terminer lors de la maturité du raisin dont ils mangeoient avec excès, il est difficile d'attribuer d'une maniere vrai semblable une maladie inflammatoire ou putride à un acide qui en est plutôt le remede; si cette cause étoit aussi puissante, ne verroit-on pas la maladie plus commune parmi les enfans qui mangent tant de fruit; d'ailleurs Sydenham, Willis, Degner ne soupçonnent pas même cette cause.

La bile ne me paroit pas non plus occasionner la dysenterie. Comme je l'ai nommée une des maladies bilieuses, on s'attend sans doute que je vais donner les raisons qui m'empêchent de mettre ici la bile au nombre des causes de la dysenterie. En parlant des maladies, j'ai toujours employé le terme de bilieuses plus par condescendance pour les anciens, & pour

---

» vase étoit attachée une multitude de ces insectes; & qu'ils ne
» montoient à la surface de l'eau que pendant la nuit, tems où
» le malade buvoit & les avaloit. De toutes les liqueurs qu'on
» employa pour éprouver ce qui les feroit périr ou leur nui-
» roit, on remarqua que ce qui réussissoit le mieux, étoit
» l'eau-de-vie, & sur-tout la teinture de rhubarbe. Ce médi-
» cament étant un spécifique de la dysenterie, & la patience
» sauvage étant un médicament à-peu-près du même genre &
» le remede ordinaire de la galle, l'affinité & l'analogie sont
» sensibles. M. Rolander trouva encore de ces insectes dans
» les vases qui contenoient des liqueurs acides, &c. *Linnœi,*
» *Amœnit. Academ., vol. V, diss. LXXXII.*

distinguer une certaine classe de maladies, que dans la ferme persuasion qu'elles fussent réellement occasionnées par la bile. C'est sous ce point de vue que je considére les fievres autumnales rémittentes & intermittentes auxquelles j'ai souvent donné le nom de bilieuses. Quant à la dysenterie, j'observerai que quoiqu'on soit porté d'abord par le mal d'estomac & le vomissement à juger que la bile puisse être une cause de ses symptomes, néanmoins quand la maladie est avancée, cette humeur doit être entierement déchargée d'une telle accusation; puisqu'on a trouvé, en général, à l'ouverture des cadavres des dysentériques, leur foie & les intestins grêles dans un état naturel ou sain, quoique ces parties dûssent être les plus affectées par les vices de la bile s'ils avoient lieu. Quant à la bile cistique ou de la vésicule du fiel, nous l'avons trouvée quelquefois en grande quantité, & d'autrefois en petite quantité, tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre, quelquefois épaisse, quelquefois claire, & d'autrefois d'une consistence naturelle. D'après cela jugera-t-on que la bile a contribué en quelque maniere à faire naître la maladie, ou qu'elle en a été le sujet? Il ne paroîtra pas, je pense, que les observations ni les autorités tendent à le prouver. Qui plus est, j'ai cru que des médicamens qui procureroient une abondante sécretion de bile, deviendroient souvent salutaires, ayant observé, en général, que les malades se trouvoient fort soulagés toutes les fois qu'un remede évacuant agissoit de maniere à entraîner avec lui beaucoup de bile.

SECTION IV.

Traitement.

Il y a peu de maladies aiguës dans lesquelles la na-

ture agisse moins pour en opérer la guérison que dans la dysenterie, ou qui soient accompagnées d'indications plus trompeuses. L'hémorrhagie semble exiger des saignées réitérées & des astringens ou styptiques : le flux de ventre paroit demander de forts astringens ; & les douleurs des intestins l'usage continuel de l'opium. Cependant quand on n'emploie pas ces remedes avec réserve, leur effet est de rendre la maladie opiniâtre, & de la confirmer plutôt que de la détruire. D'un autre côté on a proscrit tout-à-fait les vomitifs & les purgatifs, ou bien on n'en faisoit pas précédemment assez d'usage ; cependant les expériences les plus récentes nous démontrent qu'ils sont les principaux moyens de guérir la dysenterie.

Mais en mettant à part pour le présent toutes les indications ; & nos connoissances imparfaites de l'économie animale nous permettent rarement d'en former que nous puissions croire certaines ; je vais rapporter ce qui résulte de mon expérience. J'y ajouterai quelques observations faites par divers Médecins, sur l'exactitude desquels je puis très-fort compter, & qui, comme moi, ont fréquemment traité des dysenteries. Ces nouvelles connoissances contribuant à faire voir plus clairement la nature de la maladie, le Lecteur trouvera peut-être le moyen de rendre le traitement de la dysenterie encore plus simple qu'il n'est.

Pour procéder avec méthode, je distinguerai dans la dysenterie trois états ou tems ; j'appelle le premier tems celui où elle est récente, ou quand le malade supporte aisément les évacuations ; le second quand la maladie a de la malignité ou a continué long-tems, ou a beaucoup diminué les forces, enflammé les intestins & causé une fievre lente : enfin le troisieme tems est celui où le malade, quoique dans le chemin de guérir, n'entre pas en pleine convalescence, étant retenu dans un état misérable par des épreintes ou

quelqu'autre reste de la maladie, ou éprouve de fréquens retours d'un dévoiement qu'entretient la foiblesse ou le relâchement des intestins.

I. Dans le premier état je commence par ordonner une saignée médiocre, quoi qu'il soit vrai que la dysenterie n'exige pas par elle-même cette évacuation (*a*). Mais comme cette maladie est en partie du genre des inflammatoires; & qu'elle est souvent accompagnée de la pléthore ou trop grande abondance de sang, la saignée devient quelquefois indispensable; & on peut dire qu'en général elle contribue à la guérison. Cependant à moins que la fievre ne soit entretenue par quelque inflammation étrangere à la dysenterie, ce qui arrive fréquemment dans les dysenteries d'hiver & d'automne, les saignées réitérées sont ou inutiles ou nuisibles : au reste c'est une observation que l'on a occasion de faire dans la plûpart des maladies qui ont une cause putride. Je me passe entierement de saigner les personnes qui sont d'une foible constitution, & celles chez qui les symptomes fébriles se trouvent à un petit degré.

Le soir du même jour, je fais prendre un vomitif. Lors que j'ai commencé de pratiquer à l'armée, j'employois le verre d'antimoine préparé avec la cire, que j'avois précédemment éprouvé être un excellent remede en pareil cas, tant pour l'estomac que pour les intestins. Comme l'on trouve dans le V[e] volume des *Essais de Médecine d'Edimbourg* les vertus de ce remede antimonial décrites fort au long, je n'en dirai rien ici, & j'observerai seulement que quoique je sois convaincu que c'est un puissant remede, l'ayant vu souvent réussir dans des cas où les autres n'avoient eu

---

(*a*) La dysenterie, comme dysenterie, n'indique jamais la saignée. *Barbette, Prax., lib. IV, cap. V.*

aucun succès ; néanmoins la violence de son opération, & les préjugés conçus contre le verre d'antimoine comme médicament, ayant détourné les autres Médecins de l'armée & les Chirurgiens de Régiment de mettre en usage cette composition, je l'ai également abandonnée dans le dessein d'établir l'efficacité de quelque méthode moins sujette aux exceptions ou plus générale. C'est pourquoi au lieu de cette préparation, j'ai prescrit depuis pour vomitif un scrupule d'ipecacuanha ; & pour les constitutions ordinaires j'y ajoutois, en général, deux grains de tartre stibié. Soit que j'aie fait prendre un plus fort ou un plus foible vomitif, j'ai observé, en général, que le remede a bien plus de succès lorsqu'il opére par les selles en même tems que par le vomissement : cet effet étoit encore plus certain, quand au lieu de la dose ordinaire d'ipecacuanha, on donnoit seulement aux malades d'abord cinq grains à la fois, puis d'heure en heure deux ou trois grains jusqu'à ce que le malade fût purgé, ce qui arrivoit ordinairement bientôt après la troisieme dose. Il suffisoit communément de faire prendre quinze grains de cette maniere. Guillaume Pison qui, le premier, a décrit & recommandé contre la dysenterie la racine du brésil, paroit avoir compté principalement sur sa qualité purgative : néanmoins il ajoute que ce remede a encore un succès plus complet lorsqu'il fait aussi vomir (*a*).

(*a*) L'ipecacuanha est peut-être un plus fort purgatif quand il est récemment recueilli, que lorsqu'il a été gardé long-tems : peut-être aussi est-il meilleur en décoction ou en infusion qu'en substance. On doit observer que Pison recommande la seconde & la troisieme décoction, faite sur le même médicament, pout les personnes foibles, comme étant moins purgatif & plus astringent. Voici un des principaux passages de l'Auteur sur ce spécifique. » Il faut ensuite employer la racine d'ipecacuan- » ha, c'est une excellente ressource : nous ne connoissons pas

Si l'estomac est principalement affecté, j'ordonne l'ipecacuanha, soit seul, soit avec le tartre stibié, à une dose suffisante pour faire vomir : mais si le malade se plaint davantage de tranchées que de mal d'estomac, j'ai soin qu'on lui fasse prendre l'ipecacuanha par fractions, comme on l'a vu indiqué ci-dessus, afin qu'il agisse plus certainement sur les intestins. Dès le premier jour que je vois un dysentérique je lui prescris un émétique sous l'une ou l'autre de ces formes, soit qu'il ait été saigné ou non. Si on lui donne toute la dose à la fois, on aide son opération, pour l'ordinaire, avec quelques verres d'infusion de camomille ; mais si on le donne en petite dose ou par fractions, le malade ne doit pas boire jusqu'à ce qu'il aille par bas, & alors il peut prendre de l'eau de gruau ou du bouillon leger pour favoriser l'effet du remede.

Lorsque les selles sont abondantes & bilieuses, & que le malade se trouve fatigué de l'opération du purgatif, je ne fais prendre aucun médicament le jour suivant.

» de meilleur ni de plus sûr remede tant dans la dysenterie » que dans les autres flux de ventre, mêlés de sang ou sans » sang. En effet, outre qu'elle est un moyen efficace & sans » danger pour faire sortir par bas & souvent par en haut les » humeurs les plus épaisses, les plus adhérentes à l'estomac & » au canal intestinal, & les détourner de la partie sur laquelle » elles se jettent, ce remede laisse après lui une astriction » utile... Voici la maniere de l'administrer : prenez deux gros » de racine d'ipecacuanha ; faites-les bouillir ou du moins » macérer pendant une nuit dans quatre onces d'une liqueur » appropriée. On donne le lendemain cette infusion au ma- » lade, avec une once d'oxymel ou sans oxymel. On fait pren- » dre le lendemain & le surlendemain, quand les circonstan- » ces le demandent, une seconde décoction faite avec les » mêmes deux gros de racine, & une troisieme, tant parce » que les malades devenus plus foibles la supportent plus ai- » sément, que parce que la vertu astringente qui est alors plus » nécessaire, est aussi plus forte dans ces seconde & troisieme » décoctions «.

Mais s'il a pris l'émétique en une seule fois, de maniere à nettoyer seulement l'estomac; ou si ce remede ayant été pris en plusieurs petites doses, il n'a agi que foiblement par les selles, je prescris pour le lendemain un purgatif composé de cinq grains de calomelas avec vingt-cinq grains de rhubarbe, ce qui, pour les constitutions ordinaires est une dose modérée ou même une petite dose. J'ai d'abord fait usage de rhubarbe, sans y ajouter le calomelas; & j'en donnois communément un demi-gros, mais j'ai trouvé dans la suite qu'il étoit nécessaire de doubler cette dose. Soit que le malade eut pris la rhubarbe à petite dose, soit qu'il en eut pris une forte dose, je ne l'ai jamais vu opérer avec autant de facilité & d'efficacité que quand on y joignoit du mercure. J'ai remarqué dans les premieres éditions de cet Ouvrage qu'on doit faire moins d'attention à la dose des remedes qu'à leurs effets, dont il ne faut jamais juger par le nombre des selles, mais par leur abondance & la diminution que le malade éprouve dans les épreintes & les tranchées après l'opération du remede. J'ai dit encore que si d'un côté le Médecin doit écarter tous les purgatifs violens & irritans, d'un autre côté il ne doit pas épargner les purgatifs doux & spécialement la rhubarbe, dont on prescrit communément de trop petites doses. Je suis encore dans ce sentiment, avec cette différence qu'une pratique plus récente m'a convaincu que la rhubarbe n'a jamais un aussi bon effet que quand elle est jointe avec du calomelas bien préparé, & qu'elle devient par cette addition un purgatif plus doux.

Le soir qui suit l'opération du purgatif, je fais prendre d'abord un narcotique composé de dix grains de pilules savoneuses L. qui contiennent environ un grain d'opium pur, & de deux, trois ou quatre grains d'ipecacuanha, soit en bol soit dans une potion. Car depuis que j'ai remarqué une fois que quelques pilules de savon ordinaires étoient passées sans s'être fondues,

je me suis défié de la forme de pilules dans les cas de foiblesse des intestins. C'est-là le remede parégorique ou calmant dont je me sers communément durant le cours de la maladie. Je joignois précédemment à cela une petite dose de verre d'antimoine ciré afin de favoriser la transpiration, mais lorsque j'ai cessé d'employer ce médicament pour faire vomir, j'en ai aussi abandonné l'usage dans le cas précédent, & lui ai substitué l'ipecacuanha, ainsi que je l'ai trouvé pratiqué par quelques Chirurgiens de Régiment.

Si les deux premiers jours ont été employés à exécuter ce que je viens de conseiller, je ne prescris pas de médicament le troisieme jour, à moins que le malade ne continue à se plaindre de tranchées, auquel cas il prend encore le soir le remede calmant. Mais quand le quatrieme jour il subsiste quelque symptome violent, je fais prendre l'ipecacuanha par petites doses. Lorsque ce médicament a eu peu de succès jusqu'alors, ou quand le malade montre une forte répugnance à en faire usage à cause de l'angoisse qu'il cause avant d'agir, je réitére le purgatif composé de rhubarbe & de calomelas, & j'en donne une plus forte dose si la premiere n'a pas suffisamment agi. Le calmant se continue ce jour-là, & pendant plusieurs des jours suivans.

La plûpart des dysenteries cessent dans cet espace de tems & quelquefois plutôt ; mais s'il reste encore un foyer de la maladie, que le malade ait commis quelque faute contre le régime, ou qu'il se soit exposé au froid, de maniere à avoir une rechûte, j'employe de nouveau les mêmes remedes, c'est-à-dire ou les purgatifs ou l'ipecacuanha, suivant l'une ou l'autre des méthodes qui m'ont réussi précédemment pour ce malade. Enfin ces médicamens évacuans sont les principaux remedes dont j'attends la guérison dans le premier tems ou état de la dysenterie.

C'est-là à-peu-près le traitement qui a été suivi du-

rant la derniere guerre par les Médecins de l'armée, & en particulier par M. Huck, qui ayant été pendant tout ce tems-là Médecin des Troupes, soit dans le Nord de l'Amérique, soit dans les Indes Occidentales, a eu les plus fréquentes occasions de voir des dysenteries. Il m'a dit que, malgré la différence des climats, la dysenterie qui est épidémique se montre avec les mêmes symptomes par-tout; & qu'elle céde aux mêmes remedes, quand elle n'est pas incurable par sa nature, ses complications ou son ancienneté. J'ai cru faire plaisir au Lecteur de joindre ici un court exposé de la pratique de M. Huck.

» Lorsque le malade a de la fievre ou est pléthorique, je commence toujours le traitement par une saignée; & si les douleurs fixes & la fievre paroissent indiquer une inflammation considérable, je fais réitérer la saignée. Il m'a paru que quatre ou cinq grains d'ipecacuanha avec un ou deux grains d'émétique, après lesquels le malade ne boit pas, mais qu'il laisse agir d'eux-mêmes, & qui sont suivis au bout de deux heures d'une semblable dose, après laquelle il doit laver son estomac avec une infusion theiforme de camomille; il m'a paru, dis-je, que ces remedes étoient le meilleur moyen de nettoyer les premieres voies. Le mal d'estomac, le mauvais goût dans la bouche, les vertiges, l'ardeur d'estomac & les tranchées vives ont été pour moi des raisons de réitérer le vomitif. Si l'estomac ne me sembloit pas fort dérangé après ces remedes, j'ordonnois un purgatif composé de deux onces de manne & d'une once d'un sel purgatif fondus dans une pinte d'eau, dont le malade buvoit quatre onces toutes les demi-heures, jusqu'à ce que cette boisson lui eut procuré deux ou trois selles copieuses. J'ai préféré ce purgatif à la rhubarbe & à toute autre espece de médicament, principalement au commencement de

» la maladie : il se réitéroit tous les deux, trois ou » quatre jours jusqu'à ce que les tranchées fussent cessées ; & pendant ce tems-là je faisois prendre de » l'opium tous les soirs. Je n'ai jamais prescrit aucun » astringent tant que la fievre, l'altération, les tran» chées ou les épreintes étoient considérables. Si les » astringens sont utiles dans le traitement des dysen» tériques, c'est seulement quand il reste un relâche» ment des intestins après la maladie principale «.

On vient de voir que M. Huck n'a employé l'ipecacuanha que par petites doses, mais qu'à chacune de ces doses il a ajouté un peu de tartre stibié ; & d'après des épreuves faites de ces médicamens, en les donnant seuls & ensemble, il a reconnu qu'il étoit plus avantageux de les réunir. C'est pourquoi je suivrai dorénavant par préférence cette derniere méthode, ayant d'ailleurs lieu de croire, par les observations que j'ai faites sur des fievres bilieuses, que cette préparation d'antimoine donnée en petite dose est utile pour dissiper les spasmes fébriles qui ne sont pas à la vérité la cause de la dysenterie, mais qui peuvent au moins contribuer à l'entretenir.

On a sans doute remarqué que M. Huck regarde les sels neutres & la manne comme un purgatif meilleur que la rhubarbe. Il est vrai qu'en m'entretenant avec lui sur ce sujet, j'ai trouvé que, quoiqu'il eût fréquemment employé la rhubarbe, il ne l'avoit jamais donnée avec le calomelas. C'est pourquoi on ne pourroit pas décider lequel des deux purgatifs, du sien ou du mien est le meilleur dans cet état de la dysenterie.

J'ai appris aussi que la plûpart des Médecins qui ont été employés en Allemagne durant la derniere guerre ont préféré, à la rhubarbe seule, les sels neutres & la manne, à quoi ils ajoutoient souvent de l'huile ; & qu'après avoir fait saigner & vomir les dysentériques, ils leur tenoient pour l'ordinaire le ventre libre avec

ces purgatifs. M. Monro, l'un des Médecins de l'armée, m'a dit qu'en pareil cas il s'étoit ſervi communément de la formule ſuivante.

Prenez de manne une demi-once; mêlez là dans un mortier de marbre avec un gros de jaune d'œuf, ſix gros d'huile d'olives, en ajoutant peu-à-peu une once de ſel cathartique amer ou ſel d'epſom qu'on aura fait fondre auparavant dans trois onces d'eau: pour une potion purgative qui ſe prendra en un verre.

Cette doſe étoit celle des perſonnes fortes: on la diminuoit pour les ſujets foibles. MM. Armſtrong & Turner ont mis en uſage le même purgatif.

Il eſt poſſible qu'il ſoit plus avantageux de faire prendre la rhubarbe ſeule qu'avec le calomelas; car M. Degner vante une eſpece d'extrait de rhubarbe préparé avec l'eau, & dont il donnoit de petites doſes qu'il réitéroit fréquemment. Comme je n'ai vu ſon Ouvrage qu'après la fin de la premiere guerre, ſa méthode ne ſe trouve pas appréciée dans les deux premieres éditions de mes obſervations; & depuis ce tems-là j'ai rencontré trop peu de cas rebelles, pour avoir eu lieu de comparer cette préparation de rhubarbe avec les remedes dont je m'étois ſervi précédemment avec aſſez de ſuccès.

Après avoir nettoyé les premieres voies, en ſuivant la méthode décrite ci-deſſus, j'ai, preſque toujours, travaillé à terminer le traitement en mêlant les purgatifs avec l'opium, de maniere à tenir le ventre libre & à calmer en même tems les tranchées; mais je n'ai pas toujours réuſſi comme je le déſirois. La Brigade des Gardes étant arrivée en Allemagne à la fin du mois de Juillet, dans une ſaiſon pluvieuſe, & ayant manqué de paille dans ſes tentes, il y eut une ſi grande quantité de Soldats qui tomberent malades, principalement de la dyſenterie, que quand le décampement ſe fit au mois de Décembre, il y avoit plus

de la moitié des Troupes hors d'état de faire leur service. M. Paterson, aujourd'hui Chirurgien-Major des hôpitaux & alors Aide-Chirurgien des Gardes qui m'a appris le fait précédent, m'a dit aussi qu'il avoit généralement réussi en traitant ceux de ce bataillon qui étoient attaqués de la dysenterie, selon la méthode suivante. » Si le malade étoit d'une constitution plé-
» thorique ou sanguine & avoit beaucoup de fievre,
» on commençoit le traitement par la saignée; ensuite
» de quoi on le faisoit vomir avec de l'ipecacuanha.
» En outre, quand cela avoit été exécuté de bonne
» heure, on donnoit le soir du même jour un gros de
» rhubarbe pour évacuer par bas; sinon le malade pre-
» noit ce purgatif le lendemain matin. Le soir du se-
» cond jour après l'opération de ces médicamens, on
» prescrivoit une prise suffisante soit de laudanum,
» soit d'extrait d'opium, *extractum thebaicum* L.,
» soit de pilules savoneuses L. Lorsque la dysenterie
» continuoit encore après l'usage de ces remedes, on
» faisoit un mêlange de thériaque & de rhubarbe en
» consistence de pilules; & les malades en prenoient
» un demi-gros le matin & autant le soir; quelquefois
» même on leur en donnoit trois fois le jour «.

M. Paterson m'a ajouté qu'ayant été attaqué lui-même d'une dysenterie, il avoit suivi le même traitement; qu'il avoit été près de trois semaines avant de recouvrer sa santé, étant obligé de rester toujours dans le camp, de marcher fréquemment, & de s'exposer au froid, à l'humidité & à toutes sortes de fatigues pour faire son service; mais que pendant tout ce tems-là il s'étoit très-bien trouvé du mêlange de thériaque & de rhubarbe indiqué ci-dessus; qu'une demi-heure environ après chaque prise de ce médicament, les épreintes cessoient & que les selles étoient moins abondantes & moins fréquentes durant les trois heures suivantes ou même plus long-tems; qu'à cause de

de ces effets ſalutaires il avoit toujours pris pendant les ſix ou huit derniers jours un demi-gros de la compoſition ci-deſſus trois fois par jour, ce qui faiſoit environ un gros de thériaque & un demi-gros de rhubarbe en vingt-quatre heures.

Si après avoir ſuivi le traitement que nous avons conſeillé, ou quelque autre méthode, la dyſenterie ſe trouve changée au point que le malade reſſente moins de tranchées & d'épreintes, & que ſes ſelles, quoiqu'encore liquides, commencent à avoir une couleur naturelle, & qu'elles contiennent moins de glaires & plus d'excrémens, il eſt alors dans le chemin de la guériſon. Nous reviendrons dans la ſuite à cet état en traitant du troiſieme degré de la maladie. Je vais pour le moment parler de ceux qui ont paſſé le premier période de la dyſenterie, & qui n'ont reçu que peu de ſoulagement des remedes, ou même à qui ils n'ont rien fait du tout; les ſelles ſont alors auſſi petites, auſſi fréquentes, auſſi glaireuſes & auſſi douloureuſes qu'auparavant.

II. Dans le ſecond état de la dyſenterie, quoiqu'il y ait ſouvent une fievre lente plus forte qu'au commencement de la maladie & que la gangrene ſoit à craindre dans les inteſtins, parce que les matieres putrides y ſont retenues, & à cauſe de la durée de l'inflammation; néanmoins autant que je l'ai pu voir, la ſaignée n'eſt pas le remede convenable, mais il faut employer les remedes propres à tenir le ventre libre en cauſant le moins d'irritation qu'il ſe peut.

J'ai commencé le traitement de cet état de la dyſenterie en preſcrivant l'uſage des ſels neutres, mais ſans y rien ajouter: il eſt à la vérité poſſible que ce médicament eût été plus efficace, ſi on y eût joint de l'huile & de la manne. En pareil cas, j'ai une fois donné à une jeune femme cinq grains d'ipecacuanha

avec douze grains de rhubarbe, ce qui la rendit plus malade pour le moment ; mais le remede ayant ensuite agi par bas & fait sortir quelques excrémens, la maladie prit un tour favorable. Comme cette femme a été un de mes derniers malades de la dysenterie, je n'ai pas eu d'occasion de répéter ce traitement. Ayant remarqué que les lavemens émolliens & anodins sont d'une très-grande utilité dans cet état de la dysenterie, j'ai employé une décoction de graine de lin ou d'amidon, ou du bouillon de graisse de mouton, dont le malade prenoit depuis quatre jusqu'à huit onces, selon qu'il en pouvoit retenir plus ou moins. Si les selles sont tellement fréquentes que le malade ne puisse conserver les lavemens pendant un tems suffisant, j'ajoute à chacun depuis quarante jusqu'à soixante gouttes de laudanum, ou autant qu'il en faut pour faire cesser l'irritation, sans affecter beaucoup la tête. Cette méthode d'administrer l'opium mérite souvent la préférence dans les cas où on est obligé d'en faire usage. En effet par ce moyen le remede s'applique directement sur l'intestin rectum où se trouve la plus vive irritation. Mais dans les cas fâcheux, les tranchées sont en général si fréquentes, que malgré le laudanum un lavement donné le soir ne suffira pas pour procurer du repos au malade durant la nuit. Quoique les lavemens soient très-utiles, nous ne pouvons en faire usage dans les hôpitaux aussi souvent que nous le souhaiterions, tant à cause de la négligence des Gardes-malades, qu'à cause de la répugnance des malades à en prendre. Souvent aussi, même dans la pratique particuliere, nous ne pouvons prescrire, ou nous sommes obligés de cesser l'usage des lavemens à cause de la trop grande sensibilité des intestins & sur-tout du rectum. Je ne conseille point de se servir des médicamens

carminatifs échauffans pour diminuer les tranchées & faire sortir les vents parce qu'ils ne m'ont jamais paru produire l'effet qu'on en attendoit. Après l'opium & les compositions où il en entre, je n'ai rien trouvé de plus efficace pour calmer les spasmes, les douleurs que l'usage des fomentations sur le ventre, & de boire une infusion de camomille préparée comme du thé. J'avois d'abord employé cette infusion à cause de ses vertus antispasmodiques & fortifiantes ; mais ayant depuis découvert qu'elle est un puissant antiseptique, je suis porté à croire que c'est à cette qualité qu'il faut attribuer quelques-uns de ses effets. On faisoit les fomentations avec des herbes communes, & on y ajoutoit un peu d'une liqueur spiritueuse ; mais comme ce remede demande à être fréquemment répété, les Soldats en faisoient bien moins d'usage que les Officiers qui étoient mieux soignés ; & par la même raison les lavemens d'amidon & les lavemens anodins, quoique du nombre des meilleurs remedes qu'on pût employer, étoient cependant d'un usage moins général. Quand les douleurs de ventre, devenues trop fixes, ne cédoient pas aux fomentations, on en diminuoit la violence en appliquant un emplâtre vésicatoire sur la partie affectée. Il m'est quelquefois arrivé de me servir seulement de l'emplâtre commun L., auquel on mêloit un quart d'emplâtre épipastique E. Des douleurs causées par les vents se faisoient quelquefois sentir à l'un des côtés de la poitrine, comme dans la pleurésie, mais un médicament laxatif, des fomentations ou les emplâtres précédens, les ont dissipées, sans qu'on ait été obligé d'en venir à la saignée.

Quand le malade se plaignoit d'une grande ardeur d'estomac, & que tout ce qu'il avaloit tournoit à l'aigre, j'ordonnois le julep de craie L., dont il prenoit de tems en tems quatre cuillerées. Si les tran-

chées & les selles continuelles demandoient quelque palliatif, outre le narcotique qu'il prenoit le soir, & les lavemens qu'on lui donnoit le jour, je faisois mettre deux grains d'extrait d'opium, *extractum thebaicum* L. dans une pinte de julep de craie.

Jusqu'ici je n'ai rien dit du régime qu'ont à suivre les dysentériques, parce qu'il doit être le même dans le premier & le second état de la maladie. Je suis convaincu qu'en général la diéte ne peut être trop sévere, il suffit pour cela de considérer combien, dans les digestions mauvaises ou imparfaites, il se forme de vents & d'acides qui remplissent l'estomac & les intestins grêles. Quand même la digestion seroit meilleure qu'on n'est en droit de l'espérer alors, il ne faut cependant pas permettre beaucoup de nourriture, parce que l'inflammation & la fievre contr'indiquent tout aliment, s'il n'est pas extrémement leger. Nous voyons en pareils cas le malade se plaindre fréquemment que tous les alimens solides & toutes les boissoins, excepté l'eau pure, lui causent des tranchées. Cependant comme il faut nécessairement prendre quelque chose, on a soin que la nourriture soit la plus legere & la plus douce qu'il est possible, telle que de la panade, du riz, du gruau d'orge & du bouillon leger. Lequel de ces alimens doit-on choisir comme le meilleur dans tous les cas ou dans certains cas seulement? L'expérience ne me l'a point appris. Quelques Médecins ont donné la préférence au bouillon fait avec du mouton, & sur-tout avec celui qui a de la graisse & peu de chair, sans doute parce que le bouillon est plus adoucissant & moins succulent ou nourrissant.

Quant aux remedes de la même classe, que l'on nomme adoucissans ou émoussans, c'est-à-dire propres à corriger l'acrimonie, j'ai prescrit communément une pinte par jour de la décoction suivante.

Prenez d'amidon en poudre, & de gomme arabi-

que en poudre, de chaque une demi-once : faites bouillir legerement dans une livre d'eau : ajoutez ensuite d'eau de cannelle simple une once, de sucre blanc une demi-once.

Le malade prendra de tems en tems quatre cuillerées ou davantage de cette boisson.

M. Huck m'a dit que pour remplir les mêmes indications il s'étoit servi dans les hôpitaux en Amérique du remede suivant.

Prenez de cire jaune, un gros & demi ; de savon d'alicante, un scrupule ; d'eau commune, un gros : faites liquefier à un feu doux, en remuant continuellement jusqu'à ce que le mêlange soit bien fait : versez ensuite la liqueur dans un mortier de pierre, en mêlant peu-à-peu sept onces d'eau commune & une once d'eau de noix muscade ; pour une espece d'émulsion.

Ces médicamens forment une mixture douce qui n'est pas désagréable au goût, & dont le malade prend toutes les deux ou trois heures assez pour que le tout soit consommé en un jour. On en refait de semblable pour les jours suivans. Ce remede a été administré pendant l'automne de 1762 à deux malades que je voyois avec M. Huck Il parut réussir à l'un d'eux ; mais il n'eut aucun effet chez l'autre qui mourut, & dont on fit l'ouverture. Les préparations de cire ont été long-tems en réputation comme un remede efficace contre la dysenterie : Bates recommande la cire fondue dans l'eau-de-vie, *Butyrum ceræ* ; & Diemerbroeck rapporte des exemples de ses succès extraordinaires quand elle est unie avec le miel (*a*) ; ce dernier Auteur indique encore plusieurs Médecins qui ont employé le même remede.

(*a*) Diemerbroeck, *Observat. & curat. Med.*, *obs.* XXVIII.

Quand la dyſenterie continue aſſez long-tems pour que les forces ſoient beaucoup diminuées, que le pouls ſoit foible & petit, & qu'il y ait en outre une ardeur deſſéchante, le cas devient très-dangereux. Il ne faut cependant pas déſeſpérer tant que les déjections ne ſont pas involontaires, qu'il n'y a ni aphthes ni hoquet, & que le malade ne ſe plaint pas d'un grand abattement & de gêne ou ſerrement à la poitrine; car ſi ces ſymptomes exiſtent, le cas eſt très-fâcheux, & à peine l'uſage des palliatifs peut-il être ſuivi de quelques ſuccès, les narcotiques n'ayant alors que peu de vertu pour diminuer les douleurs & empêcher la fréquence des déjections. On voit quelquefois la dyſenterie compliquée avec la fievre maligne, & très-peu de ceux qui ſont dans ce cas reviennent de leur maladie. Mais quand il étoit encore tems d'employer des remedes, ou que le mal n'étoit pas par ſa nature au-deſſus de leur action, j'ai employé communément la décoction de quinquina & de contrayerva recommandée dans le Chapitre précédent; j'y ajoutois auſſi quelques gouttes de laudanum. D'autrefois, & principalement lorſque le pouls étoit foible & le malade bas, j'ai éprouvé de bons effets de la décoction ſuivante dont on donnoit, quand elle paſſoit bien, quatre cuillerées, toutes les quatre ou cinq heures.

Prenez de racine de ſerpentaire de virginie concaſſée trois gros: faites bouillir dans douze onces d'eau commune, & réduire à huit onces: ajoutez ſur la fin un gros de thériaque d'Andromaque.

En 1760 M. Whytt m'a dit avoir donné avec ſuccès le quinquina & la confection de cachou dans un cas fâcheux accompagné d'apthes. (C'eſt cette même Obſervation que cite M. Monro; on la trouvera en entier dans le Supplément, comme nous en avons averti plus haut.)

Dans ce tems de la maladie, si l'irritation qu'occasionnent les tranchées continuelles faisoit craindre que le rectum ne se gangrenât, je tâchois de calmer les spasmes par des lavemens anodins réitérés, mais sans y rien mettre d'antiseptique. Il est vrai que quelques personnes ont fait usage des remedes de ce genre en pareil cas; par exemple M. J. Hunter, l'un des Chirurgiens-Major de l'armée Angloise qui alla secourir le Portugal, m'a dit qu'il avoit fréquemment employé avec un heureux succès des lavemens composés de remedes anodins & d'antiseptiques, lorsque les malades avoient des selles trop fréquentes avec des tranchées continuelles & des épreintes. Sa premiere expérience en ce genre fut faite avec quatre onces d'une forte décoction de quinquina dans laquelle on avoit dissous quelques grains d'opium: il reconnut ensuite qu'une décoction soit de racine de tormentille, soit d'écorce de chêne avec de l'opium avoit le même effet. Il m'a ajouté qu'il faisoit réitérer souvent ces lavemens, sur-tout quand ils étoient rendus sans avoir procuré le bien qu'on en attendoit.

III. Je viens maintenant au troisieme état de la dysenterie dans lequel le malade, quoique convalescent en apparence, est néanmoins retenu dans une disposition misérable par des épreintes continuelles ou de fréquentes déjections qu'occasionne la foiblesse des intestins.

Le ténesme n'a pas toujours la même & unique cause: je l'ai quelquefois vu occasionné par les excrémens durcis dont il a été parlé précédemment, & qui ne sortant que par petites parties durant plusieurs jours de suite, produisoient une continuelle irritation. J'ai hâté l'évacuation de ces matieres dures en faisant prendre au malade une once de sel de glauber fondu dans une chopine d'eau. Il me suffisoit même pour employer ce remede de soupçonner que ce fut-là la cause

des épreintes, & je l'ai fait avec succès. Quand une ou deux prises de ce sel n'ont aucun effet ou ne font rien sortir, la continuation du ténesme doit être attribuée à l'excoriation de l'intestin rectum, ce qui expose cette partie, devenue tendre & sensible, à être irritée par les humeurs des intestins, quoiqu'elles soient peut-être alors rétablies dans leur état sain. La diéte & les médicamens très-adoucissans forment le traitement le plus propre à opérer la guérison dans cet état. Je dirai un peu plus loin en quoi doit consister cette diéte. Quant aux remedes à employer, si le ténesme est à un degré considérable & que les tranchées soient fréquentes, il faut encore avoir recours à l'opium ou à ses compositions, & principalement aux lavemens anodins que j'ai conseillés ci-dessus (*a*). Dans cet état de la dysenterie, toutes les fois que l'irritation étoit vive, j'avois coutume d'abord de faire prendre la décoction d'amidon & de gomme arabique telle qu'elle se trouve indiquée ci-dessus (*b*) ; mais depuis quelque tems j'ai prescrit encore plus souvent la graisse de mouton préparée de la maniere suivante ; & ce remede a été, durant quelque tems, en réputation dans Londres.

Prenez deux onces de suif ou graisse de mouton récente, & une chopine de lait frais : mettez le tout ensemble sur un feu doux ; remuez jusqu'à ce que l'ébullition commence ; ajoutez alors une grande cuillerée à bouche d'amidon réduit en poudre fine, & mêlez-le bien avec le reste : laissez bouillir un peu ce mêlange. On peut rendre cette composition plus agréable au goût en y mettant du sucre.

Le malade peut prendre en un jour tout ce médi-

(*a*) Pag. 178.
(*b*) Pag. 180.

cament, qui lui fera plus de bien s'il n'uſe d'aucun autre aliment en même tems. Je l'ai auſſi adminiſtré quelquefois dans le premier & le ſecond état de la maladie, mais il ne m'a pas paru qu'il eût l'effet que j'en attendois, & l'eſtomac étoit pour lors beaucoup trop dérangé pour le ſupporter.

Sydenham n'admet pas que le téneſme qui ſubſiſte à la fin de la dyſenterie ſoit jamais occaſionné par un ulcere du rectum ; mais Morgagni prouve qu'il a eu tort de penſer ainſi, en rapportant un cas qui contredit cette opinion, & dont il a été témoin (*a*). Mais ce célébre Anatomiſte fait voir en même tems, en ne citant qu'une ſeule obſervation, qu'il y a peu d'exceptions au principe que poſe Sydenham ; & en effet, ſi j'en juge d'après ma propre expérience, il me paroit que cette regle eſt aſſez générale.

Quant aux fréquens retours des déjections, on ne doit pas, ainſi que je l'ai remarqué ci-deſſus, les regarder comme des rechûtes ou des renouvellemens de la dyſenterie ; ils ne ſont qu'une diarrhéee ou dévoiement non ſanguinolent occaſionné par l'état de foibleſſe des entrailles. C'eſt alors le moment d'employer les remedes aſtringens que l'on n'a pas dû faire prendre plutôt, ou du moins qu'il ne falloit donner qu'avec beaucoup de réſerve. Par le terme d'aſtringens, je n'entends parler que des médicamens qui ont la vertu de reſſerrer le ventre, ſans qu'on y joigne l'opium ou ſes préparations. On doit auſſi exclure de cette claſſe l'ipecacuanha & la rhubarbe qui, quoique réputés du nombre des aſtringens, produiſent leurs effets ſalutaires, principalement en évacuant l'eſtomac & le canal inteſtinal. Dans les premieres éditions de

---

(*b*) Morgagni, *de Sed. & Cauſ. Morb.*, *Epiſtol. XXXI*, § 27, 28.

cet Ouvrage, j'ai rapporté les remedes composés dont j'avois fait le plus fréquent usage pour remplir cette indication ; mais aujourd'hui je les ai abandonné pour la plûpart, soit parce que leur efficacité ne m'a pas paru assez démontrée, soit parce que mes expériences ou celles d'autres Médecins m'ont fait connoître des médicamens plus utiles. Quoique beaucoup d'Auteurs ayent regardé cet état de la dysenterie comme le plus facile à guérir, néanmoins je l'ai souvent trouvé très-difficile. Je n'ai de confiance aujourd'hui que dans les vomitifs & l'usage du lait, pour achever la guérison de ces dysentériques à qui il reste du dévoiement.

Toutes les fois donc que le malade se trouve dans l'état dont je viens de parler, & principalement quand il a le pouls fréquent & qu'il se plaint de ressentir une chaleur interne, je commence par lui donner un scrupule d'ipecacuanha & le lendemain je le mets au lait, dont il continue l'usage jusqu'à ce que tous les symptomes hectiques soient dissipés, & que les intestins ayent recouvré leur ton, leur élasticité. J'ai rarement eu occasion de prescrire, durant l'usage du lait, d'autre médicament que le julep de craie dont il a été parlé ci-dessus, & que j'emploie alors pour corriger cet acide vif que produit le lait, & qui est si sujet à causer le relâchement de l'estomac : il m'arrive aussi quelquefois de donner de l'opium pour procurer du repos la nuit, mais je ne fais prendre ces deux remedes que durant quelques jours. Tout ce que je demande au malade, & souvent je ne l'obtiens pas aisément, c'est de se tenir exactement au lait & au régime sévere qu'il exige, & de reprendre de tems en tems un vomitif, quand il lui arrive quelque dérangement d'estomac ou que le canal intestinal est trop relâché.

Tant que le malade est dans ce traitement, je défends tous les alimens tirés du régime animal & les

liqueurs fermentées; & je ne permets avec le lait que des préparations de froment, d'orge, de sagou, de salep. On ne peut, il est vrai, nourrir uniquement de lait tous les malades qui se trouvent dans les grands hôpitaux; or ceux auxquels on ne peut en donner autant qu'il le faudroit, doivent se contenter d'une plus petite dose & vivre d'ailleurs des autres alimens que je conseille, mais ils ne mangeront ni fromage, ni œufs, ni aucun autre aliment qui puisse être ou trop lourd ou trop échauffant pour l'état où ils se trouvent. Quoique les herbes & les fruits mûrs paroissent remplir par leurs qualités l'intention générale que l'on a de rafraîchir, néanmoins comme la plûpart ont la propriété de tenir ordinairement le ventre lâche, j'ai toujours cru que leur usage ne convenoit pas à ces malades : cependant il est possible que de nouvelles expériences nous fassent connoître quelques especes d'herbes & de fruits capables de contribuer à la guérison de ces suites de la dysenterie. J'ai d'autant plus raison de penser ainsi, que j'ai observé dernierement qu'un malade qui avoit pris du lait de beurre s'en étoit mieux trouvé qu'il n'auroit pu l'espérer, s'il eût bu du lait frais & doux : on auroit toutefois pu présumer que le lait de beurre qui approche de certains fruits par son acidité est contraire à la nature de la maladie.

Je ne permets durant ce traitement ni liqueurs fermentées, ni liqueurs spiritueuses. La boisson ordinaire est une décoction d'orge, de corne de cerf calcinée, de la panade ou de l'eau avec du lait. Ayant remarqué, en pratiquant la Médecine chez les particuliers, que plusieurs s'étoient bien trouvés de boire de l'eau de Bristol, non-seulement à sa source, mais même de celle qu'on porte à une certaine distance, je demandai à un de mes malades, qui arrivoit de la Havanne, d'examiner s'il s'appercevroit de quelque

différence dans son état en buvant de l'eau de la Tamise ou de l'eau de puits, & il m'assura, après avoir fait plusieurs épreuves, qu'il étoit moins sujet au renouvellement de la diarrhée, lorsqu'il buvoit de l'eau de puits. Or l'eau de Bristol & la plûpart des eaux de puits de Londres se ressemblent en ce qu'elles ne moussent pas étant battues avec le savon, ce qui prouve qu'elles sont réellement dures quoiqu'elles paroissent douces au goût. Mais je ne conclurois pas de-là que cette eau minérale n'a d'autre avantage que la dureté quand on la boit chaude à la source, surtout en faisant attention qu'elle a été long-tems en réputation pour son efficacité dans les cas de cette nature.

Quelques-uns de mes malades se sont également bien trouvés de l'usage de l'eau de chaux : ils avoient commencé par quatre onces de cette eau que l'on adoucissoit avec un peu de lait, & ils en avoient augmenté la quantité par degrés. Il s'est trouvé des personnes auxquelles cette boisson ne convenoit pas ; j'ai cru pour lors qu'une fievre qui ne se manifestoit point en étoit la cause ; d'autrefois je l'ai attribué à la mauvaise préparation du médicament.

De tous les médicamens qui composent la classe des astringens, du regne végétal, celui que je préfére est l'écorce de la racine de simarouba : comme il n'y a pas long-tems que ce remede est connu ici, je n'avois eu, jusqu'en 1762, que fort peu d'occasions d'en voir les effets. Degner vante beaucoup cette écorce, non-seulement comme un doux astringent, mais encore comme un remede propre à corriger la bile, dont l'état vicié étoit, à ce qu'il croyoit, la cause immédiate de la dysenterie qu'il a décrite. Conséquemment à ces idées il donnoit le remede dont il s'agit de fort bonne heure dans la dysenterie, tandis que les tranchées & le ténesme subsistoient, & que

l'on voyoit encore du sang dans les selles. Mais par les expériences que j'ai faites avec le simarouba durant la dysenterie de 1762, il ne m'a pas paru qu'il produisît aucun effet salutaire avant le troisieme état de la maladie, pour lors il agit comme remede astringent, & il semble qu'il hâte la guérison. M. Huck qui a pratiqué la Médecine dans l'Amérique Septentrionale & les Indes Occidentales, m'a dit qu'il n'avoit jamais vu que le simarouba fût utile durant le premier ou le second état de la maladie, mais que dans le dernier il produisoit pour l'ordinaire l'effet que je lui ai attribué. M. Mitchell qui a ci-devant exercé la Médecine dans la Virginie, m'a dit que quand la dysenterie y étoit devenue commune, il avoit souvent fait usage de simarouba, mais que ce remede n'avoit eu de succès que dans le cas où on le donnoit quand le malade avoit perdu beaucoup de sang, ou lorsqu'il lui restoit une diarrhée après que l'état inflammatoire de la maladie étoit passé. Il m'ajouta qu'il avoit toujours prescrit ce médicament à une dose plus forte que celle que Degner employoit, & qu'il n'augmentoit pas, sans doute par prudence, parce qu'il y avoit encore beaucoup d'inflammation aux intestins au moment de la maladie où il en prescrivoit l'usage. Voici la formule dont s'est servi M. Mitchell, & qu'il a bien voulu me communiquer.

Prenez d'écorce de racine de simarouba concassée, six gros ou une once : faites bouillir dans une livre & demie d'eau commune & réduire à une livre : passez. Le malade doit prendre quatre cuillerées de cette décoction deux, trois ou quatre fois par jour.

J'ai vu aussi de bons effets produits en pareil cas par de petites doses d'ipecacuanha, auxquelles on joignoit quelque préparation d'opium. M. Huck m'a dit qu'un Soldat se trouvant attaqué d'un dévoiement lientérique à la suite de l'état inflammatoire de la dy-

senterie, & ayant pris sans succès les astringens usités, il ne l'avoit guéri qu'en lui prescrivant tous les jours, pendant long-tems, six grains d'ipecacuanha en poudre. Ce remede ne donna au malade des envies de vomir que les deux ou trois premiers jours, & il le continua ensuite sans se plaindre qu'il l'incommoda.

L'air pur étant très-nécessaire pour la guérison de la dysenterie épidémique, le Médecin ne peut presque pas espérer que le meilleur traitement réussisse dans les hôpitaux qui contiennent une trop grande quantité de malades, à moins que les salles ne soient extraordinairement bien airées. Le plus sûr moyen à employer pour diminuer l'effet de la contagion dans les tems où il y a un grand nombre de dysentériques, c'est de séparer les malades, & de les mettre dans des églises & des granges ou des maisons en partie ruinées où ni eux ni leurs gardes ne puissent empêcher l'air de se renouveller en les fermant exactement. Ce n'est pas qu'il ne soit dangereux pour les malades d'être exposés au froid, & qu'une transpiration abondante & continue ne contribue fort à leur guérison; mais quand la chaleur est incompatible avec la pureté de l'air, on doit préférer la pureté de l'air à sa chaleur.

Dans les camps, ainsi que dans les hôpitaux, les excrémens doivent être recouverts chaque jour d'une couche de terre. C'est principalement durant les dysenteries que l'on doit parfumer les salles des hôpitaux, & qu'il importe de les tenir propres. Des Soldats qui avoient langui long-tems dans les hôpitaux, ayant une fievre hectique & un relâchement excessif des intestins, ont éprouvé un changement surprenant dans leur état en se mettant en quartier dans des campagnes dont le bon air & le lait les rétablissoient en peu de tems.

SUPPLÉMENT.

Nº I.

De l'Origine de la Dysenterie Epidémique & de la Contagion.

DANS un Traité sur la dysenterie, que M. Strack, Médecin à Mayence a publié en 1760 (*a*), & qu'il a composé d'après des observations faites pendant les dysenteries qui ont regné dans cette Ville en 1757, 1758 & 1759, il avance que cette maladie contagieuse ne s'engendre que dans les lieux où il y a un grand nombre de personnes rassemblées & pressées, lesquelles éprouvent une chaleur considérable qui épaissit les humeurs, les rend âcres & presque caustiques; qu'aucun Auteur ne l'a vue prendre naissance dans une Ville quelconque, même dans celles dont la situation ou l'air est le moins sain, & où regnent souvent des fievres intermittentes, putrides, malignes; enfin qu'elle est toujours apportée de dehors dans les Villes. Selon cet Auteur, tant que les Troupes sont divisées par corps, qui habitent des endroits différens, quoique peu éloignés, il n'y a pas de dysenterie, quelle que soit la chaleur; mais elle se montre, quand tous ces corps étant rassemblés pour former une armée & pressés, sont exposés à une chaleur considérable. Toutes les fois que l'on a vu cette maladie sporadique, elle venoit de l'épidémie précédente dont il étoit resté quelques malades, ou un étranger infecté

(*a*) *Tentamen de Dysenteria.*

l'avoit apportée nouvellement. Sans doute que si M. Strack n'eut écrit que depuis M. Baker, il auroit employé, pour preuve de son opinion, les premiers mots de la Dissertation du Médecin Anglois: les voici. » Vers la fin du mois de Juillet 1762, les habi-
» tans de Londres furent attaqués d'une dysenterie
» épidémique, genre de maladie, pour ainsi dire,
» nouveau dans cette Ville, ou du moins que l'on
» n'avoit pas vu pendant plusieurs des années précé-
» dentes «. M. Strack auroit dit que la contagion avoit été apportée à Londres par quelqu'un arrivé d'une des armées Angloises où la dysenterie regnoit. Il faut, selon le même Auteur, pour que cette maladie s'engendre parmi une multitude rassemblée à l'étroit, qu'elle éprouve une grande chaleur, & que les émanations putrides d'un homme vivant passent dans le corps de ses semblables. En effet on ne la voit pas occasionnée par les seules émanations putrides des animaux; elle ne se forme pas parmi quelques gens de la campagne ou quelques voyageurs qui souffrent ensemble une chaleur excessive: ni le virus vénérien, ni le virus cancéreux ne la produisent: elle ne paroit pas en hiver ou au premier printems, & elle cesse quand les froids se font sentir. On ne doit point oublier qu'il ne s'agit ici que de la dysenterie épidémique, & non de celle qui survient à une personne qui a pris un poison corrosif, ou à une femme à la suite d'une couche, &c.: personne n'accuse cette derniere espece d'être aussi contagieuse. Dans la dysenterie épidémique les corpuscules que répandent dans l'air la transpiration de la surface du corps & celle des poumons de ceux qui en sont attaqués, leurs urines, leurs crachats, mais sur-tout les selles ou déjections du ventre, communiquent la maladie en pénétrant dans le corps des gens sains par les pores absorbants de la peau, les poumons, le canal de l'œsophage. Le même

même Auteur dit s'être assuré qu'aucun des sujets qui avoient été attaqué de la dysenterie en 1757 & 1758 ne l'a été durant l'épidémie de 1759. Est-ce un hazard, ou est-il rare que l'on gagne plusieurs fois de suite cette maladie? Parmi les personnes exposées à la contagion, on en voit sur qui elle n'a aucun effet. Quelquefois elle ne produit la dysenterie qu'au bout de plusieurs jours. Cette maladie est bénigne dans un sujet, & accompagnée dans un autre des plus fâcheux symptomes. Les traitemens qui paroissent mettre le corps dans un état sain n'en préservent pas toujours, car on l'a vu attaquer un homme qui, depuis un an, reçevoit des frictions mercurielles, buvoit de la décoction des bois & prenoit des purgations; & un autre qui, depuis trois semaines, prenoit des eaux ferrugineuses avec des purgations: les enfans à la mamelle n'en sont pas exempts. Après les Soldats chez qui s'engendre la dysenterie, des gens de l'armée qu'elle attaque le plus, sont ceux qui se trouvent souvent & long-tems avec les malades & les Soldats, je veux dire les personnes employées aux hôpitaux, les malades des mêmes hôpitaux, les gens qui font le service du camp, & ceux qui apportent aux Soldats des vivres. Plus il y a de Soldats infectés, plus la maladie se gagne aisément & se déclare vîte; plus il y a d'hommes rassemblés & plus ils sont pressés, plus aussi la dysenterie devient contagieuse, funeste, opiniâtre; plus l'air est chaud & en repos ou stagnation, plus la contagion est grande, mortelle & longue; plus les Soldats attaqués ont séjourné dans un endroit, plus la maladie s'y gagne; plus on éprouve de fatigue de faim, de soif, de chaud, plutôt & plus dangereusement on est attaqué. La dysenterie se guérit plus aisément, à mesure que la chaleur diminue ou que l'on approche de l'hiver. Il est commun à tous les maux contagieux de devenir plus difficiles à guérir

N

& plus fâcheux, quand il y a complication, que les sujets ont une mauvaise constitution ou quelque viscere affecté, qu'ils relevent d'une autre maladie. Strack, *Tentamen Medicum de Dysenteria.*

M. Akenside, Médecin de la Reine d'Angleterre & de l'hôpital S. Thomas que l'on a déja vu cité comme Auteur d'une Dissertation sur la dysenterie, prétend, dans cet ouvrage sçavant & élégant qui paroit écrit avec candeur & désintéressement, que la dysenterie est l'effet de la suppression de la transpiration, de même que le rhumatisme. Ce qui devoit sortir du corps par la peau étant, dit-il, reporté sur les membranes des intestins, y cause des mouvemens convulsifs & des tranchées qui, en pressant les conduits excrétoires des glandes & tous les vaisseaux de ce genre, entretiennent un écoulement de cette humeur déplacée : quant au sang que l'on remarque dans les selles, il l'attribue à l'âcreté de l'humeur & à la violence des tranchées qui ouvrent de petits vaisseaux sanguins. La mucosité si abondante dans les déjections est encore, selon lui, outre la matiere de la transpiration, une excrétion excitée par l'irritation & fournie continuellement par les glandes & les arteres des intestins. Si l'humeur de la transpiration ne se jette pas sur les intestins, mais sur la membrane cellulaire, les fibres musculeuses, les nerfs, les tendons, les ligamens, elle produit le rhumatisme au lieu de la dysenterie. Tout dit, M. Akenside, me prouve l'affinité de ces deux maladies & qu'elles ont une nature commune, & je regarde la dysenterie comme le rhumatisme des intestins. La constitution, les alimens de mauvaise qualité, le passage de l'air, du chaud au froid, dont l'effet est de rendre les humeurs séreuses plus visqueuses & plus âcres qu'elles ne doivent être, peuvent occasionner indifféremment la dysenterie ou le rhumatisme; & on a vu ces ma-

ladies se changer l'une en l'autre. Si M. Akenside, au lieu de rendre son opinion générale, eût dit seulement que telle est quelquefois l'origine de la dysenterie, il auroit eu plus de partisans. Les Praticiens reconnoîtront volontiers avec Alexandre de Tralles (*a*) & M. Akenside une espece de dysenterie rheumatique, mais ils ne se persuaderont pas que la suppression de la transpiration soit la seule cause des dysenteries épidémiques des armées & des villes ; leur caractere de putridité, de malignité & de contagion ne s'expliqueroit pas aisément ; or on ne croit point que M. Akenside le nie, & y trouve des points d'affinité de plus avec le rhumatisme. Le même Auteur avance encore qu'il est rare qu'on puisse mettre la dysenterie au nombre des maladies aiguës, & qu'elle soit accompagnée de fievre ; qu'il n'y a pas d'inflammation au commencement de cette maladie ; enfin que la dysenterie s'engendre toute l'année, & n'appartient pas à une saison plus qu'à une autre. Après avoir lu les Traités précédens de MM. Pringle & Monro, on sçait ce qui, dans ces assertions, convient ou non à la dysenterie épidémique. Quant au traitement, M. Akenside se conduit comme tous les Praticiens. Dans l'explication des phénomenes physiques, on peut adopter l'hypothése qui plaît le plus, pourvu qu'en agissant on ne consulte que la nature qui indique à tous les bons Observateurs la maniere dont on peut l'aider, voyez n°. IV.

(*a*) *Alexand. Trallian., lib. VIII, cap. VIII, de Dysenteria Rheumatica.*

N°. I I.

Sur la Ressemblance des Dysenteries Epidémiques.

S'Il étoit nécessaire de confirmer par des autorités les Observations de M. Pringle, on se serviroit d'une remarque faite par Sydenham. M. Butler, dit ce dernier, étant Médecin d'une Ambassade Angloise à Maroc, y vit une dysenterie épidémique dont les symptomes étoient les mêmes que ceux d'une épidémie de ce genre qui regnoit pour lors à Londres : & la méthode selon laquelle M. Butler traitoit avec succès à Maroc & les Anglois & les Naturels du pays, se trouva celle que Sydenham avoit adoptée comme la plus efficace, après avoir essayé différentes méthodes ainsi que M. Butler.

N° I I I.

Salubrité des Fruits mûrs & des Acides.

L'Ancienneté du préjugé qui attribue la dysenterie à l'usage des fruits même mûrs, le nombre de ses partisans, & les apparences de la vérité que les circonstances lui donnent, enfin l'avantage que retireroient les malades si on parvenoit à le détruire, nous déterminent à ajouter encore quelques autorités, à ce que MM. Pringle, Tissot & Monro ont avancé, sur l'utilité des fruits mûrs pour guérir la dysenterie ou en préserver. On ne peut pas dire que cette opinion soit nouvelle ou de mode, elle se trouve dans Alexandre

de Tralles. » J'ai vu des malades (de la dysenterie) » parfaitement guéris en mangeant abondamment des » prunes de damas, qui leur procuroient des selles fa» ciles : j'en ai vu d'autres se guérir en mangeant beau» coup de raisin «. Il conseille aussi la laitue cruë, les concombres, les choux cuits, & d'autres herbes ou légumes, soit aqueux, soit acides, *liv. VIII*, *cap. IX.*

Dans le grand nombre de ceux qui ont donné l'histoire des dysenteries qu'ils ont vu regner, beaucoup ont remarqué qu'il n'y avoit point encore de fruits, ou que les malades n'en avoient pas mangé ; & quelques-uns ont observé que ceux qui en avoient fait un grand usage n'étoient pas tombé malades.

Je pourrois, dit Siegesbeck, citer des personnes de differens pays qui, étant attaquées de dysenteries, se sont bien trouvé de manger beaucoup de concombres mûrs assaisonnés avec du sel, du vinaigre, de l'huile d'olives, &c., de petits concombres confits dans le vinaigre. Voici encore un fait que M. Water rapporte comme en ayant été témoin. Un malade qui avoit des douleurs & une soif insupportables, ayant mangé des prunes, elles dissiperent & les symptomes & la maladie, même sans qu'il y eut eu de rechûte. Water, *Dyssent. Epid.* 1747.

Le préjugé que nous combattons ici par des faits ayant prévalu dans l'esprit des Magistrats de Mayence durant la derniere guerre, ils firent jetter devant les murs de la Ville & fouler aux pieds les fruits & particulierement les prunes, ils défendirent même d'apporter des choux. La dysenterie ne regna pas moins dans cette Ville que dans celles où on n'avoit pas pris les mêmes précautions. M. Strack a écrit que durant cet été de 1757 il avoit mangé une plus grande quantité de fruits qu'à son ordinaire pour ne pas gagner la dysenterie des malades qu'il visitoit.

La salubrité des fruits a encore été remarquée dans la dysenterie de Londres en 1762 : selon le rapport de M. Baker, tous ceux qui ont mangé, même à l'excès, *immoderate*, des fruits d'été & d'automne, ou n'ont point été attaqués de la maladie, ou s'il est arrivé à quelques-uns de la gagner, ils ont été peu malades. Je viens à l'usage d'autres substances plus acides.

Il y a long-tems que l'on a publié que le vin du Rhin, le vinaigre simple, les vinaigres composés & aromatiques, le petit lait, & en particulier celui qui est très-acide, ont guéri des dysentériques & préservé de la contagion, ou arrêté ses progrès, en les prenant par la bouche ou en lavemens. Le petit lait acide paroit le plus efficace de tous ces remedes, & le moins capable de nuire en toutes sortes de cas. Sydenham recommande d'en boire beaucoup de froid & de le prendre tiéde en lavemens. Baglivi dit avoir guéri très-souvent des dysenteries avec le petit lait seul : nombre d'Auteurs, ajoute-t-il, le recommandent comme un puissant remede en pareil cas. Hoffman a vu en 1726 une épidémie de ce genre qui fut très-funeste dans les Villes, & dont les gens de la campagne se tirerent plus heureusement en buvant durant toute la maladie du petit lait & du lait de beurre. M. Baker atteste les succès de ce remede dans la dysenterie de Londres en 1762.

N° IV.

Sur le Traitemens.

COMME il se trouve des cas dans lesquels on ne peut, ou on ne doit pas faire prendre des vomitifs

aux malades, nous ajoutons ici la méthode plus douce qui réussissoit parfaitement à Sydenham.

Dans le commencement de l'épidémie où il remarquoit que les malades guérissoient avec plus de peine, voici comme il se conduisoit. Si un sujet jeune avoit de la fievre, il ordonnoit une saignée du bras, & une heure ou deux après, il lui faisoit boire beaucoup de petit lait froid; on lui en donnoit aussi en lavemens : après quoi il tenoit le malade au lit afin qu'il suât, & ordonnoit qu'il bût du lait tiéde pour entretenir la sueur. Pendant les trois ou quatre jours qui suivoient la diminution des symptomes, le malade ne vivoit que de lait. Si pour avoir quitté trop tôt le lit ou le lait, il survenoit une rechûte, il falloit reprendre de nouveau les mêmes remedes. Le point principal de ce traitement étoit de noyer, pour ainsi dire, la dysenterie dans une prodigieuse quantité de boisson. Voyons maintenant la méthode que Sydenham suivoit en général durant le reste du tems que regnoit la dysenterie.

Dès qu'il étoit appellé auprès d'un malade, il le faisoit saigner du bras; il prescrivoit pour le soir même un calmant, & pour le lendemain une potion purgative douce où il entroit de tamarins une demi-once, de feuilles de sené deux gros, de rhubarbe un gros & demi, de manne & syrop de roses solutif de chaque une once. Quelquefois il donnoit un calmant après midi. La purgation se répétoit de deux en deux jours, & étoit suivie d'un calmant dans l'après midi. Ce dernier médicament se donnoit encore le soir & le matin des jours intermédiaires. Le calmant dont il se servoit étoit le laudanum liquide, à la dose de seize à dix-huit gouttes pour chaque prise; & il le donnoit dans une eau cordiale. Après la saignée & la premiere purgation il permettoit aux gens foibles, pituiteux & aux vieillards quelques cuillerées d'un julep fortifiant.

La boisson ordinaire des malades étoit un mêlange de trois tiers d'eau & d'un tiers de lait, ou bien la décoction blanche, *decoctum album Syd.*, quelquefois du lait mêlé avec de la biere, & pour les gens foibles une demi-livre de vin des Canaries dans deux livres d'eau: il permettoit en certains cas de la panade & même du bouillon fait avec de la chair de mouton très-maigre. Il tenoit les gens âgés au lit plus que les autres. Rarement, dit-il, la maladie a-t-elle duré par-delà la troisieme purgation; si cependant elle subsistoit encore il faisoit prendre matin & soir le calmant indiqué ci-dessus, ou même de huit en huit heures, & à la dose de vingt-cinq grains quand la dose ordinaire ne suffisoit pas. En outre on donnoit tous les jours au malade un lavement composé d'une demi-livre ou demi-septier de lait de vache, & d'une once & demie de thériaque d'andromaque.

Nous avons vu comment M. Pringle a traité ses malades dans la dysenterie épidémique de Londres en 1762. Voici les méthodes qu'ont suivi avec succès deux autres Médecins dans le même tems.

M. Baker a presque toujours trouvé nécessaire ou utile de saigner une fois au commencement de la maladie; & il a cru en certains cas devoir faire répéter la saignée. Il a prescrit un vomitif à presque tous ses malades, & a préféré le tartre stibié étendu dans beaucoup d'eau; ce remede lui ayant paru favoriser plus que tout autre des sueurs qu'il jugeoit très utiles, & agissant en outre comme un puissant purgatif. Il ordonnoit ensuite une potion purgative composée de manne, sené & tamarins; si elle n'évacuoit pas suffisamment, il lui substituoit aussi-tôt le sel d'epsom ou sel cathartique amer. Il conseilloit les lavemens tiédes d'eau d'orge, de lait, de graisse fondue, de moëlle de cerf, d'huile, de décoction de graine de lin: dans les cas où les malades souffroient trop en les recevant,

on les donnoit plus rarement & en petite quantité. Pendant ce traitement il faisoit prendre de tems en tems quelque médicament adoucissant, comme une émulsion d'amandes, du blanc d'œuf, de l'amidon, du salep; & ce qui étoit le plus utile vers la fin de la maladie, un mêlange de lait de vache, de graisse nouvelle & d'amidon. Dès que les déjections approchoient un peu de leur état naturel, le laudanum de Sydenham lui a paru très-utile, quelquefois même nécessaire, pour perfectionner la guérison. Il employoit les fomentations chaudes, tant séches qu'humides: il s'est même servi avec succès du bain chaud. Quant au régime, il défendoit la viande & les bouillons de viandes, & ne permettoit que les crêmes peu épaisses de froment, d'orge, de riz & le laitage.

Quand on employoit l'opium ou ses compositions, avant que les selles eussent repris leur état naturel, la maladie tiroit en longueur & devenoit opiniâtre. L'opium & des astringens administrés à contre-tems ont été suivis de tympanite, d'épilepsie, de rhumatismes, de pleurésie.

Pour éviter les rechûtes que de très-legeres causes occasionnent, il faut user d'alimens aisés à digérer & doux, ne prendre ni liqueurs fortes, ni substances âcres & crues. Une décoction de bois de campêche est un bon préservatif: on en prend avec succès, quand la convalescence est trop lente; rien ne fait plus de bien pour lors que le quinquina; mais il faut que les intestins ayent déja acquis de la force. L'exercice du cheval est très-utile.

C'en étoit fait des dysentériques quand ils ne pouvoient pas avaler ou qu'ils rendoient par les selles une eau fétide, sanieuse; rarement voyoit-on guérir ceux qui, après avoir rendu beaucoup de sang pur, avoient les extrémités froides. Le ventre enflé, tendu, rénitent étoit de mauvais augure; il y avoit à

craindre quand la soif étoit excessive, la langue séche, cendrée ou livide, que les apthes & le hoquet se montroient.

A moins qu'il n'y ait des signes qui contr'indiquent la saignée, M. Akenside la conseille & ensuite un vomitif. Il donne la préférence à l'ipecacuanha, à la dose d'un scrupule Une heure ou deux après l'opération du vomitif, il prescrit l'ipecacuanha; c'est selon lui le vrai remede curatif; il en fait prendre toutes les six heures un grain dans demi-once d'eau de menthe simple L., & deux gros d'eau de menthe spiritueuse, ou dans deux onces d'eau alexitere simple L. avec demi-gros de confection cordiale. Le premier & le second jour du traitement, & quand le mal est violent pendant un plus long-tems, il fait prendre deux ou trois fois le jour une potion huileuse où il entre un gros de syrop diacode; s'il n'y a pas de fievre, il permet les bouillons gras, les gelées, les œufs, le lait & même le poulet, le veau, le mouton. M. Akenside assure que ce traitement lui a réussi dans les dysenteries aiguës & chroniques, nouvelles & anciennes, quand les selles étoient mêlées de sang ou seulement muqueuses, de quelque âge, sexe ou tempérament que fût le malade & en toute saison, enfin il compare son efficacité à celle du quinquina bien administré dans les fievres intermittentes.

Si à la dysenterie il succéde un dévoiement, sa guérison doit devenir l'objet du traitement, & on emploie à ce dessein, dit M. Akeside, la décoction blanche L., avec le triple ou le quadruple de gomme arabique; ou bien la rhubarbe torréfiée à laquelle on joint de la canelle; ou une décoction d'écorce de simarouba; ou soit la décoction, soit l'extrait de bois de campêche; ou l'électuaire de scordium L.; ou le lait de vache dans lequel on fait bouillir de la canelle, de l'écorce de chêne & de l'écorce de gre-

nade ; ou enfin, & c'est ce remede que j'ai éprouvé être le plus efficace de tous, du lait de vache dans lequel on met de la graisse de mouton quand il bout ; la dose du suif est une once par livre ou chopine de lait. Quand on a à traiter des gens âgés, ou que la longueur de la maladie a réduits fort bas dont le pouls est languissant, la langue sale, & qui éprouvent des feux au visage, dans les paumes des mains, & des sueurs abondantes & fréquentes, le quinquina est, selon M. Akenside, un puissant secours, pourvu qu'il n'excite point d'évacuations par bas ; & il se sert alors ou d'un demi-gros de quinquina avec cinq gros de rhubarbe en bol, ou de trois onces de décoction de quinquina avec trois gros de teinture de canelle.

M. Strack varie un peu le traitement de la dysenterie, suivant le tems de la maladie où il est appellé ; & il en distingue trois ; durant le premier, le virus dysentérique se répand dans la masse des humeurs & l'infecte ; dans le second, la nature commence à porter ce virus aux vaisseaux excrétoires des intestins ; quand les déjections muqueuses, sanguinolentes, les épreintes & les tranchées existent, c'est le troisieme. Il n'emploie que l'émétique ou tartre stibié dans le premier & le second tems, en se hâtant d'autant plus qu'il y a de jours que la maladie est commencée, & en le donnant deux fois aux malades qui sont au second tems. Si le malade est au troisieme tems, il ordonne à l'instant l'émétique & fait boire par-dessus une grande quantité d'eau. Il prescrit le lendemain un purgatif composé de trois onces de teinture aqueuse de rhubarbe, un gros de terre foliée de tartre & une once de syrop de roses solutif, à prendre par cuillerée toutes les deux ou trois heures. Lorsque la maladie ne céde point à ce traitement, il le recommence par l'émétique jusqu'à quatre & cinq fois ; ne permettant

pendant tout ce tems au malade que la tisanne & la crême d'orge. Sa conduite dans les rechûtes est la même. Quand les symptomes sont cessés depuis huit jours, il assure la guérison, en donnant un gros de rhubarbe.

La méthode de M. Van-Swieten différe peu des précédentes : voici en quoi elle consiste. Il conseille, 1°. de saigner si l'ardeur ou la fievre rend cette évacuation nécessaire ; 2°. de faire vomir avec quarante grains d'ipecacuanha ou huit grains de verre ciré d'antimoine ; 3°. de donner après le premier vomissement une eau de miel legere & tiéde, jusqu'à ce que le malade ne rende plus l'eau qu'il boit ; 4°. de permettre, au bout de deux heures de l'opération du vomitif, quelques petites tranches de pain grillé, trempées dans quatre onces de vin froid, auquel on ajoute un peu de canelle & de sucre pilés ; 5°. de donner tous les soirs une pilule d'un grain d'opium ; 6°. de réitérer le lendemain ces remedes, en commençant par le vomitif, supposé que les symptomes soient toujours violens ; 7°. si la dysenterie est seulement un peu diminuée, de le réitérer en mettant un jour d'intervalle ; 8°. d'ordonner pour boisson deux tiers de décoction d'orge & de millet, & d'un tiers de lait frais ; 9°. d'accorder pour nourriture une bouillie faite de lait & de farine d'orge, d'avoine, de millet ou de riz ; 10°. s'il y a des symptomes de malignité, de faire prendre d'heure en heure une once du remede suivant : prenez de bon vin, une demi-livre ou demi-septier ; de décoction d'orge, une livre & demi-septier, d'eau de canelle, une once ; de sucre, six gros : mêlez ; 11°. quand la dysenterie diminue, de prescrire un gros de rhubarbe & un demi-gros de mirobolans citrins, de deux jours l'un jusqu'à trois fois, à moins qu'elle ne soit cessée plutôt en entier ; 12°. de donner durant quelques jours, le matin vers midi & le

soir, un gros de l'électuaire que voici : prenez de bol d'armenie, six gros ; de gomme arabique, un gros ; de thériaque d'andromaque, une once & demie ; de syrop diacode, ce qu'il en faut pour donner au mêlange la consistence d'un électuaire ; 13°. dans les cas de ténesme, subsistant encore après la dysenterie cessée, de faire usage du lavement suivant : prenez de térébenthine, deux gros, un jaune d'œuf ; de thériaque d'andromaque, une demi-once ; de lait frais, cinq onces ; 14°. s'il y a pendant la convalescence des douleurs dans le bas-ventre, de manger une fois le jour un œuf mollet avec du beurre frais.

Tandis qu'il regne des dysenteries, il y a des gens qui se plaignent de maux d'estomac, de douleurs de ventre & ont des déjections bilieuses ; souvent ces symptomes se dissipent sans remede ; mais il est plus prudent de les traiter comme les dysentériques, pour les garantir de plus grands maux. Il y avoit, sur-tout parmi les gens âgés, des flux de ventre purulens qui venoient d'ulceres dans les intestins.

N° V.

Observation sur l'usage du Quinquina dans le troisieme état de la Dysenterie.

M. Whytt a dit, en 1760, qu'il avoit fait prendre, avec le plus grand succès, du quinquina dans l'état fâcheux de la dysenterie, que M. Pringle nomme le troisieme état ou degré de cette maladie ; il l'a donné à des malades dont la bouche & le canal de l'œsophage étoient menacés d'apthes ; quelquefois même il l'a prescrit après que cette éruption avoit paru. Mais il a toujours commencé par les évacua-

tions qui convenoient en pareil cas, ou que les malades pouvoient ſupporter, c'eſt-à-dire, après avoir ordonné la ſaignée, fait vomir avec l'ipecacuanha & purgé avec de la rhubarbe. A une chopine d'une forte décoction de quinquina, il ajoutoit trois gros ou une demi-once de confection de cachou, *confectio Japonica* E. Le malade prenoit deux cuillerées à bouche, de ce médicament, toutes les quatre heures ſans uſer d'aucune autre boiſſon, à l'exception d'un peu de laudanum qu'on lui donnoit à l'heure de ſon coucher. Si l'uſage continu de ce remede lui occaſionnoit de la conſtipation, M. Whytt le purgeoit avec la rhubarbe; après quoi il le remettoit à la décoction de quinquina, mais il diminuoit la doſe de la confection, ou même il ceſſoit tout-à-fait ce médicament.

N° V I.

Sur les prétendues Membranes & les Corps arrondis & blanchâtres qui ſe trouvent dans les ſelles.

NOus ne doutons point que l'obſervation faite par MM. Pringle & Huck, ſur ces petits corps ronds & blancs des dyſentériques qu'ils ont jugé du fromage, ne ſoit très-exact; mais on croira difficilement que ces ſubſtances ayent la même origine chez tous ceux qui en rendent. Voici le ſentiment de M. Morgagni qui eſt adopté aſſez généralement, & que M. Monro n'a fait qu'indiquer. » Il ſe fait dans les glandes des inteſtins, ainſi que dans celles de la veſſie, quand elles ſont irritées, une ſécrétion plus abondante qu'à l'ordinaire de l'humeur qui leur eſt propre, & qui paroit également muqueuſe & blanchâtre. D'ailleurs

si la qualité du sang est telle, qu'il prenne facilement la forme polypeuse en s'épaississant, cette humeur dont nous venons de parler perdra plus aisément sa fluidité, & elle aura d'autant plus de disposition à s'épaissir & à devenir solide qu'il y aura plus de sang qui se joindra à elle, soit en transudant ou suintant, soit en s'épanchant. En effet ce sang séjournant dans les cellules du colon, la partie aqueuse s'écoulera, la rouge sera emportée, & il ne restera que la partie fibreuse dont il se formera aisément des concrétions polypeuses, comme celles qu'on a si souvent vues dans le cœur & les vaisseaux où on les a prises pour de la graisse : quand les dysentériques ont rendu de pareils corps avec les excrémens, il y a apparence qu'on les a pris aussi pour de la graisse : telle est l'origine & la maniere dont se forment ces filamens, ces prétendues membranes, ces corps charnus ou graisseux que rendent les dysentériques. *Morgagni, de Sed. & Caus. Morb.*, *Epist. XXXI.*

N°. VII.

Sur ce qui se voit dans les Cadavres.

DEPUIS que M. Pringle a publié la quatrieme édition de ses Observations où se trouvent des ouvertures de cadavres faites en 1762 à Londres, M. Baker a donné le rapport d'une autre ouverture; c'est celle que M. Pringle indique seulement comme ayant été faite récemment par M. Hewson. Nous extrairons de ce rapport de M. Hewson ce qui ne se trouve pas dans celui de M. Pringle; il y a d'abord une différence remarquable au sujet du lieu d'où prennent naissance les tubercules qui tapissoient la surface interne des intestins, cœcum, colon & rectum des cadavres ou-

verts par M. Hewson. Après avoir fait tout ce qu'il m'étoit possible pour déterminer leur nature, je suis, dit-il, resté dans l'incertitude, n'ayant aucune preuve convaincante qu'ils fussent l'effet de la destruction de la tunique cellulaire interne ou des concrétions de la tunique veloutée, ces membranes étant, pour ainsi dire, confondues, & ayant été fort épaissies par l'inflammation. On y lit encore les particularités suivantes; la surface interne de l'extrémité de l'ileum étoit, ainsi que le cœcum, le colon & le rectum, livide & comme gangrenée; mais c'étoit une fausse apparence occasionnée par une mucosité noire, semblable au sang qui se corrompt hors de ses vaisseaux. Quand on serroit les tubercules entre les doigts il en sortoit un peu de liqueur sanguinolente. Le nombre des tubercules varioit dans les différentes parties des gros intestins; ils étoient moins serrés & en moindre quantité que dans le cadavre ouvert en présence de M. Pringle. Après qu'une portion de l'extrémité d'un intestin colon rempli de tubercules eut maceré longtems dans l'eau, elle a paru très-blanche & comme dans l'état le plus sain, ce qui démontre qu'il n'y avoit pas de vrai sphacele. M. Wolaston ayant ouvert deux Matelots morts de la dysenterie, il a observé dans les intestins, colon & rectum la même diminution du diamétre de leur cavité, de semblables apparences de lividité & de sphacele, la tunique veloutée remplie de tubercules; les uns ronds, bas, rouges; les autres larges, fongueux, élevés qui sembloient formés de plusieurs tubercules plus petits, réunis pour former une seule éminence fongueuse. Dans un des cadavres on remarqua au colon seul, entre les tubercules, de petites taches rondes, noires, telles qu'on en voit entre les boutons de petite vérole. Un jeune homme qui goûta à la bile de ce cadavre la trouva tout-à-fait douce.

CHAPITRE III.

DU CHOLERA MORBUS,

Vulgairement dit *Trousse-Galant*.

LE cholera morbus ou les évacuations subites & violentes par les vomissemens & les selles ont été très-fréquentes dans les mois de Juillet & d'Août 1761 ; & spécialement à Munster plusieurs personnes en ont été attaquées. Cette maladie étoit accompagnée d'un grand mal d'estomac, de douleur & enflure au bas-ventre, de soif & d'un pouls petit, ou serré & vif. Quelques malades ont eu ces symptomes à un degré assez violent, mais en général ils ont paru peu considérables ; & quoique le mal d'estomac, les évacuations par haut & par bas ayent continué dans une ou deux occasions durant plus d'un jour, cependant il n'est mort personne, du moins dont j'aie été instruit.

Le cholera morbus ou ses évacuations affoiblissent beaucoup le malade en très-peu de tems ; quelquefois même, quand il est violent, il fait périr en moins de vingt-quatre heures. Cette maladie est toujours plus fréquente durant l'été & au commencement de l'automne, que dans les autres saisons. Elle a été observée par Hippocrate, Aretée, Celse & d'autres Auteurs anciens ; plusieurs en ont laissé de très-exactes descriptions.

Le cholera morbus est de la classe des maladies bilieuses. Le meilleur moyen que l'on ait pour le guérir, c'est de boire dès le commencement de l'attaque une grande quantité de quelque liqueur chaude

& adoucissante, afin de délayer la bile & les autres humeurs, de corriger leur acrimonie, & de favoriser leur évacuation. On emploie ensuite de legers cordiaux pour soutenir les forces, des fomentations chaudes pour calmer les douleurs, quand elles sont aiguës; & de doux narcotiques pour procurer du repos. Si le mal d'estomac ou les tranchées subsistent encore le lendemain de l'accès du cholera morbus, il faut faire prendre une purgation, & le soir un narcotique.

Un Officier qui avoit été blessé le 15 de Juillet à la bataille de Fillinghausen, n'ayant pas vécu de régime aussi long-tems qu'il auroit dû, fut attaqué le 4 d'Août pendant la nuit d'un cholera morbus. Je fus appellé le lendemain vers dix heures du matin; & je le trouvai dans la plus violente agonie, ayant une douleur aiguë dans les intestins, faisant pour vomir des efforts inutiles, & éprouvant des spasmes & des convulsions dans les entrailles, les cuisses & les jambes. Le malade avoit de larges taches rouges aux extrémités; on ne lui sentoit pas de pulsation au poignet, & il y avoit plutôt un mouvement de fluctuation qu'un battement au cœur; il avoit beaucoup évacué par haut & par bas durant la nuit précédente, mais les selles commençoient à être moins fréquentes. Je prescrivis aussi-tôt un lavement émollient & une potion saline avec la confection cordiale, *confectio cardiaca* L., & cinq gouttes de laudanum liquide; quand il vomissoit cette potion, il en reprenoit aussi-tôt une autre dose; mais quand il ne la vomissoit pas, on ne la donnoit que de quatre en quatre heures; & ce qui étoit encore plus important, on prenoit soin qu'il bût une grande quantité de bouillon de poulet leger & chaud. Deux heures après l'administration de ces remedes, je trouvai le malade dans le même état; on ne lui sentoit pas encore de pouls, ce qui m'empêcha de le faire saigner: les douleurs aiguës de l'estomac

& des inteſtins continuoient ainſi que les ſpaſmes. Je recommandai alors qu'on lui tînt continuellement appliquées ſur le ventre des flanelles trempées dans une décoction émolliente chaude, & de les plonger de nouveau dans la décoction chaude dès qu'elles commenceroient à ſe refroidir. Je preſcrivis un ſecond lavement, dans lequel on mit un gros d'électuaire de bayes de laurier L., & un demi-gros de teinture thébaïque L.; on ajouta encore à chacune des verrées ou potions un demi-gros d'eſprit de lavande, & je recommandai de préparer un emplâtre véſicatoire pour l'appliquer dans le cas où les médicamens précédens n'auroient aucun ſuccès. Bientôt après qu'on eut commencé à faire uſage des fomentations, les ſpaſmes & les douleurs commencerent auſſi à diminuer; & vers quatre heures après midi on ſentit au poignet un mouvement de fluctuation dans le pouls, toutes les douleurs & les convulſions étoient alors beaucoup moins violentes, de maniere qu'on ne fut pas obligé d'appliquer les véſicatoires. Le lendemain matin le malade ſe ſentoit très-bien, mais il étoit foible & avoit de la diſpoſition au mal d'eſtomac, ce qui me détermina à lui faire reprendre toutes les ſix heures les potions cordiales précédentes. Le troiſieme jour le malade s'étant plaint d'un peu de tranchées dans les inteſtins, je lui preſcrivis une priſe de teinture de rhubarbe, & un calmant pour le ſoir du même jour, ce qui fit diſparoître entierement tous les ſymptomes morbifiques, de façon que cet Officier ſortit le lendemain & ſe trouva bien.

Un Soldat avoit une fievre forte & ſe plaignoit d'une douleur aiguë dans les inteſtins, accompagnée de vomiſſemens & de ſelles fréquentes: on le ſaigna & il but de l'eau en abondance tant que le vomiſſement dura. Lorſqu'il eut rejetté une quantité de matiere bilieuſe verte, le vomiſſement ceſſa, les tran-

chées & les évacuations par bas devinrent moins violentes. Au bout d'une heure il lui fut possible de garder dans son estomac un peu de bouillon très-foible, & il en but une assez grande quantité tout le reste du jour. Le dévoiement étant cessé sur le soir, il prit une potion anodine. Comme il lui restoit encore le lendemain un peu de mal d'estomac, je lui fis donner une purgation, & le soir un calmant, ce qui emporta tous ses maux.

Les autres malades qui se trouverent attaqués de cholera morbus à Munster, furent traités d'une maniere fort approchante de celle que l'on vient de lire. Cependant comme ils n'avoient pas des douleurs aussi aiguës, & autant de fievre que ceux dont je viens de parler, on ne jugea pas qu'il fût nécessaire de les saigner.

Les Anciens ont recommandé de boire beaucoup d'eau chaude dans le commencement de la maladie, & d'user de fomentations tant chaudes que froides sur l'estomac & le ventre (*a*). Ils conseilloient quand le malade étoit très-foible, de lui donner du vin mêlé avec de l'eau & du polenta, qu'on présume une préparation de farine d'orge grillée (*b*), & d'appliquer sur le nombril un cataplasme composé de rhue, de vinaigre & d'autres substances d'une odeur forte. On trouve encore divers autres remedes indiqués dans leurs Ouvrages. Quand il survient des convulsions, Celse conseille de frotter le ventre avec de l'huile chaude (*c*); & si ce remede ne suffit pas pour les faire cesser, d'appliquer sur l'estomac des ventouses ou de la moutarde. Selon le même Auteur le malade ne doit point boire durant tout le jour qui suit la cessation des dou-

---

(*a*) Voy. Aretée, *lib. II*, *cap. IV*. Celse, liv. IV, chap. II.
(*b*) Plin. *Hist. Natur.*, *lib. XXII*, *cap. XXV*.
(*c*) Celse, liv. IV, chap. II.

leurs & des évacuations : le troisieme jour il prendra le bain ; & s'il y a encore de la fievre, quoiqu'il ne subsiste plus aucun des symptomes essentiels du cholera morbus, on lui fera prendre une purgation.

Voici le traitement que Sydenham employoit ; il ordonnoit au malade de boire en grande abondance de l'eau de poulet chaude, ou, à son défaut, du petit lait également chaud, & faisoit prendre des lavemens fréquens avec la même liqueur ; on peut, dit-il, ajouter de tems en tems à la boisson & aux lavemens, une once de syrop de laitue, de violette, de pourpier, de nenuphar ou d'un autre syrop. L'eau de poulet devoit être faite avec six pintes d'eau pour un poulet, & ne point avoir le goût de chair. Après qu'on avoit administré ces remedes durant trois ou quatre heures, ou que le bouillon avoit été consommé & rejetté tant par en-haut que par en-bas, il prescrivoit un narcotique qui, le plus souvent, étoit composé comme il suit. Prenez d'eau de primeverre, deux onces ; d'eau admirable E., deux gros ; de laudanum, seize gouttes : mêlez. Lorsque le Médecin n'arrive que quand le malade a éprouvé des évacuations par le vomissement & les selles, depuis environ dix ou douze heures ; qu'il est affoibli, qu'il ressent aux cuisses & aux mains des spasmes douloureux & a les extrémités froides, Sydenham conseille d'avoir recours, sur le champ, au laudanum, sans essayer d'autre médicament auparavant. Quoique le vomissement & les déjections fussent cessées, il avoit soin néanmoins de faire prendre un calmant matin & soir, jusqu'à ce que le malade eût recouvré ses forces.

M. Ayton Douglas recommande de boire en abondance, durant le cholera morbus, de la décoction de pain d'avoine fait sans levain ni levure de biere qui, en grillant, ait acquis la même couleur que le caffé grillé, mais qui ne soit pas brûlé ; c'est, selon ce

Médecin, un remede très-bon pour l'estomac, ainsi qu'efficace pour arrêter le vomissement & quelquefois aussi les selles trop fréquentes. Quand le vomissement étoit cessé, il faisoit usage d'opium, à la dose de deux tiers de grain; & si le malade étoit très-foible, il prescrivoit du vin ou un autre cordial. M. Ayton avoit eu cette maladie, & s'étant traité avec succès, comme on vient de le dire, il avoit ensuite également réussi dans plusieurs cas qu'il rapporte. Voyez *Essais de Médecine d'Edimbourg*, vol. VI, art. 65, pag. 231, de la traduction françoise.

SUPPLÉMENT.

N° I.

Sur la Nature & les Causes.

LE cholera morbus devient rarement, dit M. Pringle, une maladie épidémique, mais il est une des maladies les plus communes des pays humides. On le voit regner dans les mêmes saisons que les fievres & les dysenteries; & il sembleroit que ces maux ne différent qu'en ce que les mêmes humeurs viciées prennent des voies différentes pour sortir: si elles sont évacuées par les premieres voies & tout à la fois par haut & par bas, c'est un cholera morbus. Il a souvent pour cause une suppression subite de la transpiration, ou d'une autre excrétion qui débarassoit le sang de parties volatiles ou putrides dans un sujet dont les fibres sont relâchées, & dont le sang est dans un état de putréfaction, qui vient de ce qu'un sujet a été exposé long-tems au Soleil.

N° I I.

Sur le Traitement.

M. Van-Swieten recommande à-peu-près le même traitement que M. Monro. Il ajoute aux remedes la panade & l'eau de veau legere, comme se pouvant substituer à celle de poulet, & emploie pour calmant la potion suivante : prenez d'eau de canelle, une once ; d'eau d'orge, demi-livre ; d'opium purifié, trois grains ; d'yeux d'écrevisses, un gros & demi ; de syrop diacode, une demi-once : mêlez. Le malade prendra une cuillerée de ce calmant tous les demi-quarts d'heure, jusqu'à ce que le vomissement & le cours de ventre cessent ou diminuent beaucoup ; pour lors on lui en donnera de trois en trois heures seulement, & pendant les quatre jours qui suivent la cessation entiere des symptomes, trois cuillerées matin & soir ; il permet de prendre pour nourriture, en petite quantité & souvent, du bouillon fait avec du veau & du riz. Quand le malade a été long-tems sans secours, & est très-foible, sur-tout s'il a des spasmes aux cuisses & aux mains, il faut employer aussi-tôt la potion calmante.

CHAPITRE IV.

De la Fievre Inflammatoire,

qu'on nomme aussi *Continue.*

LORSQUE les Troupes furent de retour de l'expédition qu'elles avoient été faire durant l'hiver dans

la Hesse en 1761, nous eumes plusieurs malades attaqués de fievres inflammatoires qui n'étoient pas accompagnées de l'inflammation d'une partie spécialement. A l'ouverture de chaque campagne il y a toujours eu aux hôpitaux un nombre de malades que cette espece de fievre y amenoit. Vers la fin de la campagne & durant l'hiver, nous voyions aussi beaucoup de gens qui avoient des fievres inflammatoires ; mais alors elles étoient presque toujours jointes avec des symptomes de pleurésie, de péripneumonie ou de quelqu'autre inflammation locale, ou enfin avec des douleurs de rhumatisme.

Dans la fievre inflammatoire les malades ressentoient d'abord du frisson, puis de la chaleur ; à ces symptomes succédoient des douleurs à la tête & partout le corps. Le pouls étoit vif & le sang épais, visqueux : en outre on observoit les autres phénomenes qui se voyent communément dans des fievres de cette nature, l'altération, la sécheresse de la langue, la respiration gênée.

Comme on étoit avancé dans l'été, la fievre se trouvoit souvent accompagnée de symptomes bilieux, de mal d'estomac, de vomissemens de matieres bilieuses, & très-souvent de déjections semblables. Vers la fin de l'été cette fievre cessa, & il lui succéda une fievre bilieuse rémittente. Ce n'étoit pas une chose extraordinaire que de voir ces fievres qui, dans leur principe, étoient uniquement d'une nature inflammatoire, devenir, après que le malade avoit été durant quelques jours dans un hôpital trop rempli, devenir, dis-je, en grande partie, de la nature de la fievre maligne, ou se changer entierement en elle.

Nous avons traité cette fievre par la méthode antiphlogistique ordinaire. On saignoit abondamment dans le commencement, on donnoit des potions salines composées de nitre & d'autres médicamens ra-

fraîchiſſans, & on faiſoit boire aux malades une grande quantité de quelque liquide leger, délayant & rafraîchiſſant. Quand on remarquoit de la diſpoſition à la conſtipation, on employoit les purgatifs doux ou les lavemens émolliens laxatifs. Dans le cours de la maladie nous faiſions appliquer des véſicatoires; & ſi le pouls commencoit à tomber ou devenir foible, nous ordonnions le vin, les cordiaux & les autres remedes qu'on emploie communément en pareil cas. Vers le déclin de la fievre nous ne négligions rien pour favoriſer les évacuations que la nature indiquoit, & les rendre critiques.

Lorſque le malade ſe trouvoit avoir des ſymptomes bilieux dès le commencement de la fievre, il falloit donner une attention particuliere à ce que les premieres voies fuſſent débarraſſées des humeurs bilieuſes. S'il ſe plaignoit beaucoup de mal d'eſtomac, on lui donnoit le ſoir même qui ſuivoit la ſaignée un doux vomitif, & le lendemain il prenoit une purgation, moyennant quoi l'eſtomac & les inteſtins étoient débarraſſés de toutes les humeurs bilieuſes & corrompues qu'ils pouvoient renfermer. Nous avons obſervé que ces évacuations procuroient du ſoulagement, &, en général, diminuoient tous les ſymptomes.

Si dans quelque tems que ce fût de la fievre, il ſurvenoit du dévoiement, & principalement quand il étoit accompagné de tranchées, nous preſcrivions une priſe de quelque doux purgatif qui pût procurer une abondante évacuation; & pour le ſoir du même jour, un calmant.

Nous remarquâmes dans la ſuite qu'il étoit plus utile de chercher à modérer le flux de ventre que de l'arrêter entierement en employant de forts aſtringens & des narcotiques, ou de l'opium; à moins cependant que les évacuations par les ſelles ne fuſſent

assez considérables pour qu'il y eût à craindre qu'elles causâssent une foiblesse extrême ou même la mort. Une poudre antimoniale composée de dix parties de poudre de pattes d'écrevisses de mer & d'une partie de tartre émétique, qui se donnoit en petite dose, étoit avantageuse dans plusieurs de ces fievres après que les évacuations avoient été abondantes.

Un Soldat du vingtieme Régiment & un Charretier Allemand furent attaqués de la fievre inflammatoire vers le 25 Septembre 1762. L'un & l'autre furent saignés abondamment; & on leur donna une purgation dès le commencement de la maladie : ils prirent des potions salines avec le nitre, & d'autres boissons rafraîchissantes; enfin on leur appliqua des vésicatoires : mais tous ces remedes ne produisirent pas un changement considérable dans leur état. Le 25 Janvier 1763 ces deux malades se plaignirent beaucoup d'altération; ils avoient de la disposition à la constipation; leur langue étoit brûlée, leur pouls vif ou fréquent, petit, & la peau séche; ils n'avoient aucun repos durant la nuit, & on remarquoit au Soldat un leger délire. J'ordonnai qu'ils prendroient quatre grains de poudre antimoniale toutes les quatre heures. Le 6 du mois qui étoit le lendemain, le Soldat me dit qu'il avoit eu quatre selles liquides : les opérations de l'esprit se faisoient mieux chez lui; on sentoit son pouls plus tranquille, plus lent; & il nous apprit lui-même qu'il se trouvoit moins abattu, moins souffrant & moins fievreux qu'il n'avoit encore été depuis le commencement de la maladie. Je fis continuer ce jour-là les remedes de la veille, en y ajoutant une verrée anodine pour le soir. Le 7, je trouvai le malade dans une douce sueur, & il me dit qu'il avoit bien dormi la nuit; on continua les mêmes médicamens. Le 8, ses sueurs durerent jusques dans la matinée, & ses urines laisserent tomber, en

reposant, un sédiment blanc abondant : il se trouva alors sans fievre, & se rétablit ensuite de jour en jour.

Quant au Charretier, lorsqu'on lui eut donné sa troisieme prise de la poudre antimoniale, il eut par toute la peau une moiteur chaude. Le 6 du mois on lui remarquoit moins d'ardeur & peu de fievre; il eut ce jour-là une selle. Le 7, la moiteur chaude se termina en une sueur abondante qui emporta la fievre, & dès-lors il entra en convalescence.

SUPPLÉMENT.

Sur le Traitement.

IL y a, dit M. Pringle, des fievres d'une espece inflammatoire dans lesquelles on ne voit que des symptomes généraux d'inflammation, & aucun organe n'est assez particulierement affecté pour pouvoir donner un nom à la maladie : selon toute apparence, quand elles durent plus de deux ou trois jours, elles sont causées par une inflammation à une partie indolente qu'on ne distingue pas. Ces fievres regnent parmi les Troupes, principalement lorsque la chaleur commence à se faire sentir; mais sur la fin de l'été ou en automne, il n'y a pas de fievre inflammatoire simple.

Les fievres inflammatoires simples ou d'une autre espece qu'on voit dans les armées, différent de ces mêmes maladies qui attaquent d'autres sujets, en ce que les premieres sont plus violentes & plus souvent accompagnées de flux de ventre. Les intempéries de l'air auxquelles le Soldat est toujours exposé, sa négligence à demander de bonne heure les secours de la Médecine, son mauvais couché dans le commen-

cement du mal, enfin son transport en charette à un hôpital souvent éloigné, rendent sans doute ces fievres plus fâcheuses; & c'est de la suppression de la transpiration, de n'être pas mieux couché, d'avoir froid la nuit, & de prendre des boissons nuisibles au commencement du mal que dépend le flux de ventre. La saignée est le principal remede pour guérir ces fievres, & il la faut réitérer à proportion de la violence & de la durée des symptomes: on les multipliera plutôt que de les faire grandes. Un autre moyen d'arrêter les progrès du mal, c'est d'exciter des sueurs considérables quand le malade peut garder le lit: le meilleur remede qu'on puisse employer pour cela, est une boisson abondante de petit lait chaud fait avec le vinaigre, & où on a mis de l'esprit de corne de cerf; elle se prend à l'heure du sommeil: on peut aussi donner à la même heure une verrée composée de deux scrupules de sel de corne de cerf dans environ trois cuillerées de vinaigre commun; & on provoquera la transpiration par le moyen de quelque liqueur chaude délayante. La thériaque & d'autres remedes chauds, usités en pareil cas, augmentent la fievre quand ils ne font pas suer, inconvénient qui ne se trouve pas dans le remede que nous conseillons; la thériaque devient plus sudorifique & moins narcotique, quand on ajoute sur un gros quelques grains de sel de corne de cerf, en excitant la sueur avec du petit lait fait par le vinaigre, ou une grande quantité d'eau de gruau acidulée avec le vinaigre; mais le plus souvent il est trop tard pour se servir de cette méthode d'arrêter les progrès du mal par les sudorifiques, la fievre étant formée. Quand la fievre & ses symptomes ont duré deux ou trois jours, il faut employer la saignée & des médicamens qui, sans être échauffans, ayent cependant la vertu de dissiper l'obstruction inflammatoire & d'exciter la transpiration: quelques Médecins ont

regardé l'esprit de Minderer comme ce qu'il y a de plus efficace pour cela ; pour moi je me sers d'ordinaire du remede suivant. Prenez de poudre de contrayerva composée, quatre scrupules ; de nitre, deux scrupules ; de camphre broyé avec une ou deux gouttes d'esprit de vin, douze grains : mêlez ; pour une poudre qu'on partagera en quatre doses, le malade en prendra une toutes les six heures, tant pour favoriser la transpiration quand la nature prend cette route, que pour calmer les spasmes. Lorsque la premiere saignée & la purgation ne font pas cesser le mal de tête, je fais appliquer entre les épaules des vésicatoires qui manquent rarement d'apporter du soulagement. Si le malade est constipé, je lui donne après la saignée un purgatif doux qui procure la liberté du ventre ; mais durant le cours de la fievre, si le malade ne va pas régulierement à la selle, je me contente de prévenir la constipation en lui faisant prendre un ou deux lavemens tous les jours : j'ai remarqué qu'une selle ou deux qu'on excite de cette maniere est un des remedes les plus généraux & les meilleurs dans les fievres. Lorsque les malades sont en convalescence, il devient souvent nécessaire de prescrire une purgation douce pour prévenir les mauvais effets d'une trop prompte réplétion dans les convalescens qui se livrent communément à leur appétit, sans quoi les purgations seroient inutiles. Si la fievre est accompagnée dans son commencement de tranchées & de diarrhée, je donne, après la saignée, un peu de rhubarbe ; & quand le dévoiement continue, malgré ce remede, je tâche de l'arrêter avec le julep de craie L. Vers le tems de la crise ou dans le déclin de la fievre, on ajoutoit un peu de vin à la panade, ou on le donnoit autrement comme le meilleur cordial ; & je préférois dans les grandes syncopes quelques gouttes d'esprit de corne

de cerf dans une tasse de petit lait fait avec le vin. Quelle que soit l'insomnie, on ne doit employer l'opium & ses compositions que dans l'état avancé de la maladie, lorsque les symptomes inflammatoires sont beaucoup tombés, que la tête n'est plus souffrante, que le malade, après avoir beaucoup passé de tems sans dormir, est persuadé qu'il seroit assez bien s'il pouvoit dormir; pour lors, & en particulier dans le tems de la crise, ainsi qu'après elle, j'ai fait prendre communément & avec succès deux scrupules de confection de Damocrate L. à l'heure du coucher. Si on continue de se servir de ce narcotique, on préviendra la constipation par l'usage des lavemens ou d'un doux laxatif. On appaisoit l'altération des malades par une décoction d'orge acidulée avec le vinaigre, ou par une infusion de mélisse acidulée avec le jus de limon. Quant à la diéte, on tenoit toujours les malades à la plus sévere, c'est-à-dire à la panade, à l'eau de gruau & autres alimens semblables, sans leur permettre de bouillon qu'après que les urines avoient reparu dans l'abondance naturelle & déposé un sédiment : pour lors une décoction de quinquina ou de l'élixir de vitriol terminoit la guérison.

Il faut, selon M. Van-Swieten, faire une forte saignée dès le commencement de cette fievre, & la répéter jusqu'à ce que la grande chaleur & la sécheresse de la langue commencent à diminuer. Le malade doit boire beaucoup de décoction d'orge à laquelle on a ajouté, sur chaque livre, une once du remede suivant : prenez de miel, trois livres; de bon vinaigre, une livre; mêlez. Il prendra toutes les deux heures une tasse de la décoction qui suit : prenez de tamarins, trois onces : faites bouillir durant un quart d'heure dans une suffisante quantité d'eau : passez : ajoutez sur trois livres de liqueur un gros de nitre & deux onces de miel. On lui donnera aussi deux fois par jour un la-

vement fait avec une livre de décoction d'herbes émollientes, deux onces d'oxymel, & un gros de nitre. Ce traitement se continuera jusqu'à ce que la maladie s'appaise ; ce qu'on connoîtra par la diminution, la fréquence du pouls, de la chaleur, de la soif, de la sécheresse de la langue, par la couleur moins rouge des urines & le sédiment qu'elles déposent. Le malade vivra de bouillon leger, d'eau de gruau, de panade, &c. : si les symptomes diminuent beaucoup, on substituera à la boisson précédente une décoction d'especes fébrifuges V., & on augmentera peu-à-peu la nourriture.

CHAPITRE V.

De l'Esquinancie,

nommée aussi *Angine*, ou *Mal de Gorge.*

IL y eut plusieurs Soldats qui, durant la campagne, furent attaqués d'inflammations à la gorge ; & cela arrivoit principalement quand il survenoit des nuits froides & humides après des jours chauds : on voyoit aussi cette maladie aux Soldats qui faisoient leur service pendant les nuits froides & humides de l'hiver. Tous les maux de gorge que j'ai vus en Allemagne étoient inflammatoires ; aucun de ceux que j'ai observés n'avoit de malignité.

Ces maux de gorges inflammatoires ont été traités en suivant la méthode antiphlogistique. On saignoit abondamment les malades dans le commencement ; ils prenoient des médicamens rafraîchissans, nitreux & salins, des diaphorétiques & des purgatifs doux ; enfin ils faisoient un fréquent usage des gargarismes.

C'étoit quelquefois avec succès qu'on mettoit autour du cou une flanelle frottée d'huile camphrée ou de liniment volatil L , & qu'on l'appliquoit sur le cou. Souvent aussi, après qu'on avoit tiré autant de sang qu'il étoit nécessaire, si la respiration ou la déglutition étoient difficiles, on appliquoit à la nuque du cou un large vésicatoire, ce qui procuroit un prompt soulagement.

SUPPLÉMENT.

Nº I.

Sur le Traitement.

M. Pringle a remarqué qu'il étoit très-ordinaire de voir en entrant en campagne le Soldat attaqué de maux de gorge inflammatoires fort dangereux. Comme ils menacent d'une suffocation prochaine, on doit, dit-il, agir promptement pour le soulagement des malades, en tirant du sang, en évacuant les premieres voies par les purgatifs, & en appliquant des vésicatoires. Il suivoit dans l'administration de ces remedes la méthode de Sydenham, recommandant de plus l'usage du topique que voici. Prenez un morceau de flanelle fine ; trempez-le dans un mêlange de deux parties de bonne huile d'olives & d'une partie d'esprit de corne de cerf, ou de la quantité de cette liqueur que la peau pourra supporter sans être trop irritée : mettez autour du cou cette flanelle imbibée : on renouvellera le topique toutes les quatre ou cinq heures. La sueur que ce remede excite au cou & quelquefois par-tout le corps, emporte, ou du moins, diminue beaucoup l'inflammation. C'étoit dans la même

même intention, & avec le même succès que les Anciens employoient le sel, l'huile & des excrémens de plusieurs animaux.

Les gargarismes ordinaires ont paru à M. Pringle avoir peu d'efficacité contre les maux de gorge inflammatoires dont il s'agit ; & actuellement, dit-il, dans sa quatrieme édition, je leur préfére de faire avec une séringue des injections qui portent les remedes à la partie de la gorge où est le siége du mal : par ce moyen le malade rejette une grande quantité de pituite épaisse ou de phlegmes, ce qui fait que ce remede procure, en général, un assez prompt soulagement en évacuant ou débarassant les glandes de la gorge : voici la matiere de l'injection. Prenez treize onces d'eau d'orge ou d'infusion de sauge, avec deux onces de miel rosat & une once de vinaigre : mêlez ; pour injecter avec une séringue. J'ai quelquefois ajouté une cuillerée de moutarde pour produire une plus vive irritation. Les saignées, les laxatifs, les vésicatoires & le gargarisme ci-dessus sont tous les médicamens que je trouve aujourd'hui nécessaires pour traiter cette maladie inflammatoire. Quant à l'esquinancie maligne ou mal de gorge ulcéreux, le principal point du traitement en pareil cas, est de se servir du remede externe précédent. Pour lors je fais toujours injecter dans la gorge cinq à six fois successivement, & aussi profondément qu'il se peut, la quantité de la liqueur qui tient dans la séringue, & on répéte trois fois par jour l'usage de ce topique.

Depuis quelque tems je ne me suis pas contenté d'appliquer les vésicatoires au dos : dans certains cas fâcheux, j'en ai encore fait mettre un en travers à la gorge. D'autrefois j'ai fait appliquer sept ou huit sangsues au gosier. Lorsque le malade étoit affoibli parce qu'on lui avoit tiré beaucoup de sang du bras, j'ai fait ouvrir une des veines du dessous de la langue,

& tirer par-là deux ou trois cuillerées de sang : tous ces moyens ont eu pour lors un heureux succès. S'il se forme un abscès qu'on ne puisse atteindre avec la lancette pour l'ouvrir, on en avancera la rupture en donnant un vomitif au malade.

Voici en peu de mots la méthode de Sydenham que M. Pringle assure avoir suivi avec succès dans le traitement de l'esquinancie, & qu'il n'a fait qu'indiquer ci-dessus. J'ordonne, dit Sydenham, de faire une forte saignée du bras, de toucher les parties enflammées avec le miel rosat & l'esprit de vitriol ou l'esprit de soufre en telle quantité que le mêlange soit très-acide, ou bien avec l'esprit de vitriol seul, & ensuite de donner de tems en tems le gargarisme suivant que le malade tient dans sa bouche sans l'agiter, & qu'il rejette quand il est échauffé. Prenez des eaux de plantain, de roses rouges & de frai de grenouilles, de chaque, quatre onces; des blancs d'œufs, au nombre de trois, battus dans ces eaux; & de sucre candi, trois gros. Je prescris une émulsion faite avec les amandes, les semences de melon & de pavot, l'eau d'orge, l'eau de roses & le sucre, ou toute autre émulsion semblable à prendre toutes les trois ou quatre heures. Si la fievre & la difficulté d'avaler sont aussi fortes le lendemain, j'ordonne une seconde saignée dès le jour même, sinon le malade prend le troisieme jour un médicament purgatif, ayant l'expérience de l'efficacité d'un pareil remede dans ce moment. La fievre & les autres symptomes subsistent-ils encore à un violent degré après la purgation, je prescris la saignée, & d'appliquer à la nuque un vésicatoire large & actif. Le malade doit prendre un lavement tous les jours, excepté celui de la purgation, se tenir hors du lit durant quelques heures, & ne vivre que de décoctions & crêmes d'orge ou d'avoine, de pommes cuites & autres alimens semblables : sa boisson sera

une tisanne d'orge ou de la biere très-legere.

Il faut, dit M. Van-Swieten, quand le malade a la voix aiguë, la respiration gênée & une grande anxieté, faire sans délai une saignée forte, & appliquer sur le champ des ventouses autour du cou & sur la nuque : on aura soin que le malade tienne continuellement dans sa bouche une décoction chaude faite avec les especes pectorales V. Il aura nuit & jour sur le cou un cataplasme fait avec les especes émollientes, V. auquel on aura ajouté une once de graine de moutarde. Si le malade peut avaler, il prendra toutes les heures une tasse chaude de la décoction faite avec les especes pectorales, V. & à laquelle on ajoutera vingt grains de nitre purifié par livre de décoction. Si le cou ou la poitrine du malade commencent à devenir rouges, souvent il en réchappe. Je viens à une espece d'esquinancie beaucoup plus commune que la précédente.

Une des amygdales, ainsi que la partie du palais qui l'avoisine s'enfle, devient rouge & douloureuse, la douleur s'étend souvent jusque dans l'oreille, du même côté. Au bout d'un ou deux jours, & même plus tard, le mal gagne l'autre amygdale, tandis que l'enflure quitte la premiere attaquée. On sent quelquefois le pouls dur & concentré : pour lors les urines sont fort rouges, ce qui nécessite à faire une saignée, & même deux, quand la douleur, l'enflure, la rougeur, la chaleur, la difficulté d'avaler ne diminuent point. Si le pouls est naturel, on ne saignera que dans le cas de plénitude indiquée par d'autres symptomes. Le bouillon leger auquel on aura ajouté de la crême de riz ou d'orge fera la nourriture du malade. Il prendra toutes les heures, hors le tems du sommeil, une tasse tiéde de la mixture suivante : prenez de fleurs de sureau, une once; faites bouillir un moment dans une suffisante quantité d'eau; tenez le

tout durant l'espace d'une demi-heure dans un vaisseau couvert exposé à une chaleur presque bouillante : passez : ajoutez sur deux livres de liqueur une once & demie de rob de sureau, & quarante grains de sel de nitre. On renouvellera fréquemment le gargarisme suivant. Prenez de fleurs de sureau & de roses rouges, de chaque une demi-once; de nitre, un gros: mêlez ; mettez-en infuser une pincée dans une demi-livre d'eau bouillante. Le jour suivant on purgera ; & si le mal ne cesse pas, on donnera au bout de deux jours une seconde purgation. L'usage des deux remedes précédens sera continué jusqu'à ce que la liberté d'avaler & la couleur naturelle de la gorge soient revenues. Si la rougeur & l'enflure durent plus de trois jours sans relâche, il y aura une suppuration aux glandes qui étoient le siége du mal ou dans le voisinage. Pour l'accélérer & la favoriser, le malade tiendra dans sa bouche une décoction chaude d'herbes émollientes qu'il renouvellera souvent, ou on lui en fera fréquemment de legeres injections dans la gorge, & on lui appliquera jour & nuit, sur le cou, un cataplasme émollient fort chaud Au bout de peu de tems l'abscès crévera, ou sans attendre cela on le percera, dès qu'on en reconnoîtra le lieu & la maturité à une tache ou bouton blanc: alors le malade fera un fréquent usage du gargarisme suivant. Prenez de fleurs de roses de provins, deux pincées; d'aigremoine, une poignée: mêlez; pour une infusion théiforme à laquelle vous ajouterez un peu de miel. Si l'enflure de la gorge empêche d'avaler, il faut donner au malade toutes les quatre heures un lavement composé de douze onces de lait frais & de six onces de décoction d'orge, & qu'il le garde le plus long-tems qu'il pourra.

N° II.

Sur le Mal de Gorge ulcéreux ou avec Aphthes.

Nous ajoutons cet article, parce que la maladie qui en fait le sujet a été mise par M. Van-Swieten au nombre de celles qui sont communes dans les armées.

Il y a un autre genre de mal de gorge qui, dans le commencement, se guérit aisément, mais qui étant négligé, dégénere en une espece de gangrene, & ronge avec une puanteur horrible les parties attaquées. On remarque aux amygdales, au voile du palais, aux deux côtés intérieurs de la bouche, ou en dedans des lévres, une ou plusieurs taches, quelquefois jaunâtres & même brunes, suivant la violence du mal. Les environs de ces taches sont fort enflammés & douloureux; cependant il arrive souvent que le malade n'a point de fievre, & l'enflure n'est d'ailleurs pas aussi considérable ici que dans le mal de gorge dont on a parlé ci-dessus. L'enflure se passe d'ordinaire promptement, en enduisant legerement avec un pinceau six fois le jour les parties attaquées du médicament suivant. Prenez de miel rosat, une demi-once; d'esprit de sel, vingt gouttes: mêlez. On se servira pour gargarisme d'une simple infusion de sureau; il est bon aussi de faire boire au malade quatre fois par jour quelques tasses de la même infusion. Il est à observer que les taches augmentent sur le champ lorsque la puanteur de la bouche est grande, & qu'il faut alors augmenter la dose de l'esprit de sel pour empêcher le progrès du mal.

N° III.

Sur le Mal de Gorge gangreneux, ou l'Esquinancie maligne.

M. Pringle & Monro n'ont pas observé cette maladie dans les armées dont ils ont été Médecins, puisqu'ils n'en disent rien dans leurs Ouvrages ; mais comme elle pourroit y regner, & qu'il est important en pareil cas qu'on sçache la distinguer de bonne heure & la traiter, nous allons suppléer cet article d'après un des plus habiles Praticiens de l'Europe, le célébre Huxham.

Le mal de gorge gangreneux s'annonce sous différentes formes dans les sujets qu'il attaque. Chez les uns il commence par le frisson, avec gonflement & douleur à la gorge, intérieurement, & une roideur douloureuse au cou : d'autres éprouvent alternativement du chaud & du froid, avec un peu de mal de tête, des vertiges & de l'assoupissement : il s'en trouve qui ont une fievre forte, un grand mal à la tête, au dos, dans les membres, un serrement ou oppression de poitrine, & un sifflement continuel : enfin on en voit qui, pendant un ou deux jours, ne se sentent pas bien, sans se dire malades, & agissent jusqu'à ce que le malaise & un état d'angoisse les oblige à se mettre au lit. Cependant les symptomes les plus communs sont des alternatives de chaud & de froid, de la pesanteur & des douleurs de tête, le mal de gorge, l'enrouement, la toux, mal à l'estomac, ou, comme on dit plus souvent, mal au cœur, des vomissemens, de la constipation ; il y a dès le commencement du mal un grand abattement, un affoiblissement très-prompt, une oppression considé-

rable ; & un état de langueur, d'angoisse. Le pouls est, en général, vif, petit, inégal, sautillant, & quelquefois plein, inégal, pesant, avec des especes d'ondulations. L'urine est communément pâle, claire, sans indices de coction, & quelquefois haute en couleur, ou comme du petit lait trouble. Les yeux sont rouges, & comme quand on pleure, les paupieres pesantes ; le visage est souvent bouffi & animé, quelquefois pâle & abattu. Les symptomes augmentent beaucoup durant la nuit avec la fievre ; & le délire commence quelquefois dès la nuit du jour qu'on est attaqué. Il y a constamment un redoublement tous les soirs pendant toute la maladie, même les jours où le malade a été le moins mal. Peu d'heures après l'attaque de ce mal de gorge & quelquefois en même tems, il survient du gonflement & de la douleur à la gorge ; les glandes amygdales deviennent très-enflées & fort enflammées ; les glandes parotides & maxillaires ne tardent pas aussi à enfler considérablement, ce qui leur arrive quelquefois en même tems qu'aux précédentes, jusqu'à faire craindre que le malade ne périsse faute de respirer. Le gosier ou l'arriere-bouche paroît bientôt d'un rouge vif, ou cramoisi très-luisant ; & le plus souvent il y a sur la luette, les glandes amygdales, le voile du palais & la partie postérieure du pharinx des taches blanchâtres ou livides, qui souvent s'aggrandissent très-vîte, & couvrent les amygdales, la luette, &c., qui ensuite se changent en escharres d'ulceres superficiels, & quelquefois ceux-ci deviennent fort profonds. Pour lors la langue est blanche & humide à l'extrémité ; mais à la racine, elle est chargée d'une matiere épaisse, jaunâtre ou brune. L'haleine devient désagréable à ceux qui s'approchent du malade ; puis elle leur est insupportable, & même quelquefois au malade.

Le second ou le troisieme jour, tous les symptomes

sont plus graves ; la fievre augmente beaucoup : & ceux qui ont résisté pendant trente ou quarante heures, se trouvent vaincus par la maladie. Le malaise, l'agitation & les angoisses deviennent très-violens, ainsi que la difficulté d'avaler. Le malade éprouve des vertiges, de la douleur & de la pesanteur de tête : il a plus ou moins de délire, quelquefois de l'insomnie & un état phrénétique continuel ; tandis qu'un autre est comme stupide : souvent le malade a des tressaillemens convulsifs & parle seul. La peau est séche, rude & brûlante ; il y a rarement de la disposition à la sueur. L'urine est pâle, claire, crue, souvent jaunâtre & trouble. On observe fréquemment des envies de vomir & quelquefois du dévoiement. Les escharres des ulceres de la bouche sont alors beaucoup augmentés & noirâtres ; & les parties environnantes paroissent livides. La respiration devient beaucoup plus difficile ; elle est accompagnée d'un bruit ou rallement semblable à celui d'une personne qu'on étrangle, la voix étant rauque & creuse comme chez ceux qui ont des ulceres vénériens dans le gosier ; & quand on est familiarisé avec ce mal de gorge, on reconnoit les malades à leur voix & au bruit de leur respiration. L'haleine a une très-mauvaise odeur, qui est d'autant plus insupportable que le tems de la crise approche. Vers le quatrieme ou cinquieme jour, plusieurs crachent une grande quantité soit de mucosité fétide ou purulente, quelquefois teinte de sang, soit de matiere livide & d'une odeur insupportable. Chez plusieurs malades, les narines sont enflammées & excoriées par un ichor très-corrosif ou une matiere sanieuse extrémement âcre ; & ils crachent des potions de la membrane interne de la trachée-artere, avec beaucoup de sang & de matieres putrides. Il survient quelquefois tout-à-coup une péripneumonie violente causée par le transport de cette matiere sur

les poumons, ou par la communication de la corruption. On sera quelquefois étonné de voir des malades avaler avec assez de facilité, malgré l'enflure des amygdales & de la gorge, la grande quantité de mucosité épaisse que contiennent ces parties, & le bruit de la respiration ; ce qui prouve que la maladie avoit pour cause l'âcreté & l'abondance de l'humeur plutôt que la violence de l'inflammation.

L'esquinancie précéde communément les exanthemes ; mais on voit aussi cette éruption paroître avant le mal de gorge, & devenir quelquefois très-considérable quoiqu'il n'y ait que peu ou point de douleur au gosier ; d'autrefois le mal de gorge le plus violent n'est accompagné d'aucune éruption ; & cependant, dans ces cas-là même, on sent une très-grande démangeaison à la peau qui s'enleve ensuite par écailles. Cette efflorescence est à toute la peau ou sur certaines parties seulement, mais rarement au visage. On voit tantôt des pustules, tantôt une espece d'érésypele. Ces pustules sont souvent fort élevées, d'un rouge foncé & enflammé, particulierement à la poitrine & aux bras ; ou bien elles sont si petites qu'on les sent plutôt qu'on ne les apperçoit, & elles rendent la peau rude. L'efflorescence dont il s'agit fait pour l'ordinaire paroître la peau d'un rouge cramoisi jusqu'au bout des doigts, comme si on l'eut frottée avec du suc de framboises, ce qui est particulier à cette maladie. La peau paroit enflée & enflammée ; les bras jusqu'aux doigts le sont aussi, au point de rendre ces parties roides & un peu douloureuses. Quoique l'éruption diminue le plus souvent les anxiétés ou l'angoisse, le mal d'estomac, le vomissement, le dévoiement, &c., néanmoins il y a des personnes chez lesquelles les symptomes augmentent beaucoup, & c'est principalement la fievre, l'oppression, le délire ; pour lors l'éruption n'indique

comme dans les petites veroles très-confluentes que l'intensité ou violence de la maladie.

Une éruption douce & qui se fait de bonne heure est d'un favorable augure, sur-tout quand l'épiderme se détache ensuite par écailles : mais si l'éruption prend une couleur plombée ou livide, si elle rentre subitement & trop tôt, tous les symptomes & le danger augmentent, principalement quand dans la suite il paroit çà & là, de tems en tems, des taches pourpres ou noires : l'urine paroit limpide, & il survient des convulsions ou une suffocation qui termine la vie.

La maladie se trouve, en général, à son plus haut degré vers le 7 ou le 8 ou plus tard, & quelquefois la crise n'est pas faite le 11 ou le 12, & alors elle est imparfaite. On périt pour lors en deux ou trois jours, le mal se portant sur les poumons & causant une espece de fluxion de poitrine ; ou sur le cerveau, & le malade meurt dans le délire ou l'assoupissement. Quelquefois il survient une toux très-violente, des crachats purulens, un crachement de sang & une fievre lente qui font périr les malades dans le marasme, au bout de quelques semaines de langueur.

Si le 3 ou le 4 il survient une sueur douce, & que le pouls soit moins fréquent, moins dur & plus égal ; si les escharres du gosier se détachent aisément, & que les chairs qu'elles recouvroient ayent une belle couleur ; si la respiration est plus facile, & qu'il paroisse dans les yeux plus de vivacité, les choses sont en bon état. On ne tarde pas à avoir une crise salutaire, au moyen de sueurs qui durent long-tems, d'une urine trouble, chargée & farineuse & d'une expectoration abondante ; enfin l'épiderme tombe par parties. Mais quand il y a des frissons, que les exanthemes disparoissent tout-à-coup ou deviennent livides, quand le pouls devient petit & fréquent, que la peau reste séche & brûlante, quand on remarque

plus de difficulté de respirer, les yeux morts & couverts d'une humeur visqueuse, l'urine pâle & limpide, qu'il survient de la phrénésie ou de l'assoupissement avec une sueur froide & visqueuse au visage ou aux extrémités, pour lors c'en est fait de ce malade, surtout lorsqu'il se déclare un hoquet, un serrement à la gorge & une évacuation subite de selles liquides, involontaires & d'une fétidité insupportable. Quelque tems avant ce moment fatal, on voit à certains sujets non seulement le visage bouffi, taché, pâle, luisant ou comme huileux, mais le cou est très-enflé & paroit cadavereux, le corps entier même devient œdémateux, conservant les impressions faites par les doigts, ce qui prouve la stagnation & l'inertie.

La saignée peut être utile au commencement de la maladie chez les personnes pléthoriques, sur-tout quand le mal de gorge est violent & qu'il y a une grande difficulté de respirer; mais il seroit dangereux de la trop répéter, & on ne tireroit que du pus à la deuxieme ou troisieme saignée, sur-tout quand le sang de la premiere n'a point de consistence, ou qu'en-dessous de la couenne blanchâtre, plombée & mince il est verdâtre, en espece de gelée, & qu'il est au fond très-fluide, avec un sédiment noir & visqueux; cela se voit sur-tout à ceux dont le pouls est palpitant, & qui ont eu, dès la premiere attaque, une grande ardeur.

Dès que je suis appellé auprès de ces malades, je prescris, en général, au lieu de saignée, un lavement composé de lait, de sucre & de sel pour vuider les intestins, principalement quand il y a constipation; mais s'il y a du dévoiement dès le commencement du mal, on donne avec succès quelques grains de rhubarbe torréfiée, la poudre de scordium composée L., ou la décoction blanche L.; & si cette évacuation est très-considérable, on fait prendre souvent

une ou deux cuillerées de la décoction de fracastor rapportée dans Fuller, c'est un remede très-efficace : si le malade est tourmenté de nausées & de vomissemens, je prescris un vomitif doux qui diminue le mal de gorge ; & immédiatement après son opération, une mixture saline composée de sel d'absynthe ou de sel volatil de corne de cerf, de suc de limon, d'eau alexitere simple L., de poudre de contrayerva composée, d'un peu de myrrhe & de safran ; ou bien j'ordonne ces derniers médicamens en bol avec quelques grains de nitre : si la fievre est forte, j'y ajoute un ou deux grains de camphre, quand l'estomac le peut supporter ; sinon j'emploie le julep de camphre, ou le vinaigre camphré avec le syrop de cassis, celui de groseilles ou un autre semblable. Le second ou le troisieme jour, je mets dans la mixture saline ou le julep cordial, un peu de la teinture alexipharmaque de quinquina dont je me sers avec succès dans les fievres malignes putrides, & qui m'a paru préférable au quinquina pris en substance : voici la maniere de la préparer. Prenez de très-bon quinquina en poudre, deux onces ; d'écorce jaune d'oranges de Portugal, une once & demie ; de racine de serpentaire de virginie, trois gros ; de safran, quatre scrupules ; de cochenille, deux scrupules ; d'eau-de-vie une livre quatre onces : faites infuser dans un vaisseau fermé durant trois ou quatre jours au moins, puis vous passerez. Ce remede favorise la sortie des exanthèmes, & n'empêche pas les sueurs qui deviennent extrémement utiles dans tous les tems du mal de gorge, quand elles sont douces, générales & de durée. Les malades suent difficilement ; mais lorsqu il s'établit le 3, le 4 ou le 5 de la maladie, une sueur égale & modérée, elle est critique & salutaire : bientôt après les urines donnent des marques de coction & déposent une grande quantité de limon coloré ou de sédiment de

couleur de brique pâle. C'est pourquoi je fais tout ce qu'il m'est possible pour exciter des sueurs & les entretenir par l'usage des diaphorétiques modérés & d'une boisson abondante, de quelque liqueur propre à délayer, comme l'eau d'orge, le petit lait, l'eau de gruau, le thé ou autre chose semblable ; pour l'ordinaire les sueurs sont très-considérables & fétides.

Je prescris communément l'élixir de vitriol avec la teinture de quinquina précédente, & c'est un excellent remede anti-putride alexipharmaque ; je l'ai souvent prescrit dans une infusion d'orange de Seville faite avec du vin rouge ou du vin d'Oporto & de l'eau, ce qui forme une composition très-agréable & salutaire.

Il est absolument nécessaire de nettoyer très-souvent la bouche & le gosier. Le gargarisme dont j'ai coutume de me servir se compose avec une décoction de figues, de roses de Provins, de la myrrhe & du miel dans du cidre, & un mucilage clair de semences de coing avec le syrop de framboises ou de cassis. Je prescris encore de boire par cuillerée, de tems en tems, & sur-tout après l'usage du gargarisme, un peu de teinture de myrrhe *per se* L. & de l'esprit de vitriol. La vapeur des roses de Provins, des fleurs de camomille, de la myrrhe & du camphre qui bouillent dans le vinaigre étant portée jusque sur la partie malade, aussi souvent & le plus chaud qu'il est possible, soit en respirant au-dessus du vase, soit par le moyen d'une espece d'entonnoir destiné à cet usage, a procuré un très-grand & fort prompt soulagement.

Quoique l'enflure du cou, des glandes parotides, &c. vienne quelquefois subitement assez violente pour faire craindre que le malade ne soit étouffé, cependant je regarde, en général, cette tumeur externe comme étant en partie critique, c'est pourquoi je tâche d'en avancer la suppuration au moyen de cata-

plaſmes âcres, de véſicatoires, &c. Jai même fait appliquer pluſieurs fois, avec beaucoup de ſuccès, un emplâtre véſicatoire de l'une à l'autre oreille. L'uſage de ce remede eſt utile dans les eſquinancies ordinaires, mais bien plus encore dans celles où les humeurs ſont exceſſivement âcres, actives & malignes.

Comme il y a fréquemment une tenſion & une enflure très-conſidérable au ventre, & qu'en même tems les urines ſont en partie ſupprimées, il eſt néceſſaire d'employer des fomentations émollientes qui ſe font avec les ſemences carminatives ou les fleurs de camomille bouillies dans le lait & l'eau, & des lavemens composés avec la même décoction & le ſucre pour procurer des évacuations par les ſelles, les urines & faire ſortir les vents, ce qui, dans l'inſtant même de l'uſage, met les inteſtins plus à l'aiſe & rend la reſpiration bien plus facile, en laiſſant au diaphragme une plus grande place pour ſe mouvoir. Quand la tenſion du bas-ventre & la conſtipation durent juſqu'au cinq ou ſix de la maladie, je preſcris d'ordinaire une priſe de rhubarbe, de manne ou d'électuaire lénitif; après quoi j'ordonne communément le quinquina en ſubſtance. Mais je ne l'ai jamais fait prendre ſous cette derniere forme, lorſque le ventre étoit très-enflé & qu'il y avoit conſtipation, ſi ce n'eſt quand on voyoit quelques ſignes de coction ou que l'épiderme commencoit à tomber par écailles; car je trouve que ma teinture ou décoction de quinquina, rapportée ci-deſſus, réuſſit auſſi bien & même mieux que le quinquina en ſubſtance, parce qu'elle cauſe beaucoup moins d'oppreſſion. Je me ſuis auſſi ſervi en pareil cas d'une eſpece de réſine de quinquina extraite par l'eſprit-de-vin, & je la regarde comme préférable à l'extrait ordinaire, parce qu'elle eſt plus legere & ſe garde bien mieux que lui.

Il eſt néceſſaire d'employer à la fin de la maladie

des purgatifs doux, tels que la rhubarbe, la manne, &c. pour évacuer les humeurs putrides retenues dans les inteſtins, parce que ſi on les y laiſſe ſéjourner, elles font durer fort long-tems la chaleur fébrile & occaſionnent une grande foibleſſe, le dégoût, l'enflure du ventre, des obſtructions dans les glandes. Je me ſuis même trouvé ſouvent obligé de donner pluſieurs priſes de calomelas pour faire diſparoître entierement la tumeur des glandes parotides & maxillaires qui, ſans ce remede, ſeroient quelquefois reſtées long-tems fort groſſes & dures, & qui, à la fin, auroient pu venir à ſuppuration. Je me ſuis trouvé forcé pluſieurs fois de faire frotter ces tumeurs avec de l'onguent mercuriel pour parvenir à les fondre. L'uſage du calomelas a en outre l'avantage de détruire les vers dont un très-grand nombre de malades ſont tourmentés. En général, après une ou deux purgations les malades recouvrent en peu de tems l'appétit & les forces, mais il y en a qui doivent être purgés fréquemment & continuer le quinquina, l'œthiops minéral, &c. pendant un tems conſidérable; il faut enſuite qu'ils prennent le lait d'âneſſe & qu'ils reſpirent l'air de la campagne pour ſe préſerver de la fievre lente dont on a vu pluſieurs perſonnes mourir huit ou dix ſemaines après l'attaque de leur mal de gorge.

CHAPITRE VI.

De la Pleuréſie.

LES pleuréſies ou inflammations aiguës d'un des côtés de la poitrine ont été très-communes parmi les Troupes vers la fin des campagnes. En outre on a vu des Soldats être attaqués de cette maladie dans

tous les tems de l'année pour avoir fait leur service ; exposés aux intempéries de l'air qui étoient froides, chaudes, humides ou séches à l'excès.

Nous suivions, dans le traitement de ces pleurésies, la méthode antiphlogistique : on faisoit une copieuse saignée au commencement de la maladie ; & la régle étoit de tirer du sang jusqu'à ce que la fréquence & la dureté du pouls commençassent à diminuer, ou que le malade devint foible. On appliquoit sur le côté qui étoit le siége du mal, de la flanelle trempée dans des décoctions émollientes chaudes, & on le frottoit ensuite avec des linimens volatils. On avoit soin que le malade but, en grande abondance, quelque liqueur chaude, délayante, telle que l'eau de gruau, la décoction pectorale ou toute autre liqueur de même nature. On lui faisoit prendre des potions salines & d'autres médicamens rafraîchissans, auxquels on ajoutoit de tems en tems ou le blanc de baleine, ou un autre remede béchique adoucissant, quand il y avoit à la poitrine ou à la trachée-artere une vive irritation qui occasionnoit de la toux. Si le malade n'alloit pas à la selle autant qu'il l'auroit fallu, on lui donnoit une prise de sels purgatifs, ou une autre purgation douce, ou des lavemens laxatifs.

Lorsque la douleur continuoit d'être très-aiguë, on répétoit la saignée aussi souvent que la nécessité sembloit le demander & que le malade pouvoit le supporter, ce que l'on connoissoit par l'état du pouls ; & immédiatement après la seconde saignée, nous faisions appliquer un large vésicatoire à la partie où la douleur se faisoit sentir.

Les Médecins anciens croyoient que la saignée étoit nuisible dans la pleurésie après le quatrieme jour de cette maladie ; & ils s'en abstenoient dans les cas même où on n'en avoit fait aucune jusqu'à ce tems de la maladie. Pour moi, quand il n'y avoit encore

aucun

aucun ſymptome de ſuppuration, quel que fut le jour de la maladie où je voyois le malade, j'ordonnois des ſaignées auſſi copieuſes que dans les pleuréſies récentes; & bien loin d'éprouver de mauvais effets de cette pratique, je l'ai toujours trouvée très-ſalutaire.

Lorſque la vivacité de la douleur étoit paſſée & que le pouls avoit acquis de la moleſſe, il arrivoit encore très-ſouvent qu'il reſtoit durant quelque tems une douleur ſourde à l'endroit qui avoit été le ſiége du mal. Dans certains cas un purgatif vif a entierement emporté cette douleur; d'autrefois on a employé avec ſuccès des ventouſes que l'on appliquoit ſur le lieu où la douleur ſe faiſoit ſentir; après quoi on frottoit cet endroit avec le liniment volatil L. J'ai vu réuſſir en pareil cas l'opium pris le ſoir, ſurtout quand il y avoit de la toux, cauſée par une irritation ou chatouillement à la trachée-artere ou à la poitrine. Dans une ou deux occaſions, la douleur ne s'eſt diſſipée que quand nous avons eu preſcrit aux malades de boire chaque jour, durant quelque tems, une pinte de décoction de ſalſepareille où il entroit du vin antimonial L.

Quand, durant le cours de la maladie, il ſurvenoit une moiteur douce à toute la peau qui procuroit quelque ſoulagement, on favoriſoit & entretenoit cette criſe par l'uſage de boiſſons modérément échauffantes ou diapnoïques. Dès que le malade commençoit à rendre par l'expectoration une mucoſité viſqueuſe ou jaunâtre, nous avions ſoin d'entretenir cette expectoration au moyen de remedes pectoraux ou béchiques doux; & s'il ſurvenoit du dévoiement nous nous gardions bien de l'arrêter trop tôt, à moins qu'il ne fût aſſez violent pour faire craindre que le malade ne perdit toutes ſes forces.

Lorſque l'inflammation d'un des côtés de la poi-

trine eſt venue à ſuppuration, ce que nous avons vu arriver à un ou deux malades à Oſnabruck au mois de Mai 1761; dès que l'on a été aſſuré de la maturité du pus, & du lieu où il étoit par la fluctuation, on y a fait une inciſion, & la matiere a été évacuée; après quoi l'ulcere s'eſt bien cicatriſé & les malades ont recouvré leur ſanté. Je ſuis perſuadé que ſi l'on pratiquoit plus ſouvent cette opération, on verroit guérir bien des gens qui meurent pthiſiques à la ſuite d'une pleuréſie. Il ne faut donc pas en regarder les ſuites comme auſſi ſouvent funeſtes que le repréſente l'Ouvrage de M. Méad. On y lit qu'il arrive quelquefois que dans la pleuréſie, & plutôt encore dans la fluxion de poitrine ou péripneumonie l'adhérence du poumon à la plévre eſt un effet de l'inflammation d'une de ces parties, & qu'il ſe forme à l'endroit du contact un abſcès ou foyer purulent. Si, dans ces circonſtances le pus ſe montre à l'extérieur, on y appliquera un cauſtique qui ouvre une iſſue à cette humeur; mais alors, dit-il, on doit tenir cet ulcere ouvert durant toute la vie j'ai vu mouvoir des gens peu de tems après qu'il s'étoit cicatriſé naturellement ou par art. *Monita & Præc. Medica, cap. I, ſect. VII.*

SUPPLÉMENT.

Sur le Traitement.

M. Pringle ayant traité de la pleuréſie & de la péripneumonie dans le même chapitre, parce que ce ſont des maladies de la même nature, dont les cauſes & les ſymptomes, ainſi que le traitement ne ſont pas

eſſentiellement différens, on trouvera ſa méthode dans le Supplément au Chap. de la péripneumonie, n°. 11.

Voici le traitement que recommande M. Van-Swieten dans la pleuréſie. La ſaignée eſt, dit-il, le premier & le principal remede; on la fera au bras du côté de la douleur, & on tirera douze onces de ſang ou même plus aux ſujets ſanguins & robuſtes. Pendant que la veine ſera ouverte, le malade fera de grandes inſpirations & il touſſera. Au bout de deux heures, on donnera un lavement fait avec une livre de la décoction émolliente V., deux onces d'oxymel & un gros de ſel de nitre. Il eſt utile d'appliquer ſur l'endroit où la douleur ſe fait ſentir de la flanelle imbibée d'une fomentation faite avec trois onces des eſpeces émollientes, deux livres & demie d'eau réduites à deux livres: paſſez; ajoutez deux onces de ſavon : ce topique ſe renouvellera ſouvent, & ſi cela ne ſe peut pratiquer la nuit, on lui ſubſtituera un emplâtre de labdanum, qui s'ôtera le matin pour remettre la flanelle, après qu'on aura frotté cet endroit avec l'onguent de guimauve ou d'*althea*. Chaque demi-heure on donnera au malade, s'il ne dort pas, une cuillerée de la potion ſuivante. Prenez de nitre purifié, un gros & demi; d'yeux d'écreviſſes, deux gros; de ſyrop de fleurs de coquelicot, deux onces; de décoction d'orge, dix onces: mêlez. Le malade boira immédiatement après, une taſſe de décoction faite avec les eſpeces pectorales V., & une once de miel par livre de liqueur. Si la douleur n'eſt pas diminuée par ce traitement, ou qu'elle revienne avec la même violence après avoir diminué ou même après être ceſſée tout-à-fait, on fera une ſeconde ſaignée copieuſe, une troiſieme & juſqu'à une quatrieme. Des douleurs légeres & qui gênent peu la reſpiration, n'obligent pas de réitérer la ſaignée, ſur-tout ſi la fievre eſt tombée. Quand la douleur change de place & ſe fait ſentir en divers

endroits ſucceſſivement, c'eſt un bon ſigne, il eſt nuiſible de ſaigner de nouveau; on frottera légérement les endroits douloureux, & on les oindra d'onguent de guimauve. Pour lors le malade vivra de bouillon léger, de pommes cuites & de pain; ſa boiſſon ordinaire ſera la décoction pectorale ou une décoction d'orge coupée d'un quart de lait frais. Dans le cas de conſtipation, on réitérera le lavement indiqué ci-deſſus; lorſque la reſpiration eſt devenue plus facile & la douleur diminuée conſidérablement, on ne doit donner la potion nitrée ci-deſſus que de deux en deux heures. Si les ſaignées ne diminuent pas ſenſiblement la douleur, & ſur-tout dans le cas du râle ou bruit de la poitrine & du manque d'expectoration, il faut appliquer un véſicatoire ſur chaque gras de jambe. Un fort véſicatoire, mis à l'endroit qui eſt le ſiége de la douleur, a ſouvent été ſalutaire dans des cas où les ſaignées répétées n'avoient pas diminué le point de côté.

Lorſque les ſymptomes diminuent, il faut ſe garder d'empêcher, par l'uſage de quelque remede, les moyens que la nature prend pour ſe débarraſſer de la matiere morbifique. Le flux hémorrhoïdal, le ſédiment blanc, rougeâtre, brunâtre dans l'urine ſont ſalutaires, & le malade les favoriſera en buvant beaucoup: les ſelles jaunes ou bilieuſes & qui ſoulagent, ſont auſſi utiles alors qu'elles auroient été de mauvais augure plutôt. La maladie ſe termine le plus ſouvent par les crachats, ſur-tout s'ils ſont abondans, s'ils diminuent la douleur de côté, & principalement quand ils ſont mûrs, c'eſt-à-dire reſſemblans à du pus: on les voit quelquefois gluans, viſqueux & ſanguinolens, ou jaunâtres & mêlés de raies de ſang; mais on n'en doit rien appréhender de funeſte quand la douleur ſe relâche, que la fievre diminue, que la reſpiration devient plus libre. Il faut ſe garder alors de répéter la ſaignée qui ne peut être que nuiſible.

En général on doit bien augurer des crachats qui sortent avec facilité, rendent la respiration plus libre & sont accompagnés de la diminution de la douleur & de la fievre. Lorsque l'expectoration est telle, il convient de substituer à la potion nitrée un loock fait avec deux onces d'huile d'amandes douces ou d'huile d'olives, un jaune d'œuf & une once de miel. Le malade en prendra toutes les heures une cuillerée, & immédiatement après, une tasse de sa boisson ordinaire chaude. Si les crachats s'arrêtent subitement & qu'il y ait un rale de poitrine, accompagné d'anxiétés, de difficulté de respirer; il faut mettre sans délai des vésicatoires aux gras des jambes, & donner de quatre en quatre heures la poudre suivante. Prenez de kermès minéral, trois grains; d'yeux d'écrévisses, vingt grains; réduisez en poudre très-fine. Enfin on fera boire beaucoup de la décoction pectorale chaude après l'avoir édulcorée avec du miel; & cela jusqu'à ce que l'expectoration soit renouvellée, & la poitrine dégagée sensiblement.

S'il se forme une tumeur douloureuse derriere les oreilles ou aux cuisses, & que la douleur de poitrine diminue, on appliquera aussi-tôt sur cette tumeur un cataplasme émollient pour la mûrir: dès que le pus y sera formé, on l'ouvrira & on la pansera ensuite comme un ulcere.

Quelquefois malgré l'usage des remedes, & plus souvent quand on n'en a point fait assez tôt ou que le traitement a été mal conduit, il survient une suppuration toujours dangereuse, & la maladie dégénere communément en phthisie, à moins qu'on ne puisse au plutôt faire sortir le pus. Lorsqu'il y a suppuration à la poitrine, la douleur continue de se faire sentir, quoiqu'à un degré moins violent qu'au commencement de la maladie. On observe une toux ou séche ou sans crachats mûrs, de la fréquence dans le pouls

qui augmente après le repas, & le mouvement, & vers le ſoir, les joues & les lévres rouges, des friſſons fréquens & des ſueurs pendant la nuit, des urines écumeuſes, claires ; le malade maigrit & s'affoiblit tous les jours.

Quand il ſurvient des crachats purulens, il faut, tant qu'ils ſubſiſtent, donner d'heure en heure une infuſion théiforme, faite avec, parties égales, des feuilles de veronique, aigremoine, lierre, terreſtre, verge dorée, de chaque, parties égales, & que l'on aura édulcorée avec un peu de miel : il entrera dans les bouillons, du cerfeuil, de la laitue & des racines de perſil : la boiſſon ſera une décoction d'orge coupée avec un quart de lait frais.

Il arrive aſſez fréquemment que le pus, au lieu d'être évacué par les crachats, forme un ſac. Dans ce cas on met un cauſtique leger ſur l'endroit où a été la douleur de côté ; & pour le mieux connoître, il eſt à propos de marquer dès le commencement du mal, par un petit emplâtre, le ſiége de la douleur, parce qu'il y a lieu de croire que le pus s'y amaſſera, en cas de ſuppuration, & on peut eſpérer que le pus ſortira par l'ouverture que le cauſtique fera. On a de même pratiqué avec ſuccès un ſéton à cet endroit.

Lorſque le pus n'eſt évacué d'aucune maniere ; il ſurvient à la plévre un gonflement qui cauſe de l'oppreſſion, de l'angoiſſe juſqu'à ce que la plévre ſoit ouverte, & que le pus tombe ſur le diaphragme. Il ne reſte plus d'autre reſſource que d'ouvrir une iſſue à ce pus par l'opération de la paracenthéſe à la poitrine ; mais, pour réuſſir, elle doit ſe faire de bonne heure, ſans quoi le malade périt pthiſique. Pendant ce traitement le malade continuera l'infuſion théiforme vulnéraire, conſeillée ci-deſſus.

Dans le cas d'inſomnie, durant cette maladie, on peut faire prendre vers le ſoir une livre d'une émul-

ſion faite avec ſemences de concombre, une demi-once, huit amandes douces, deux amandes ameres, une livre d'eau d'orge, & une once de ſyrop de diacode ou plus s'il en eſt beſoin.

CHAPITRE VII.

De la Fluxion de Poitrine ou Peripneumonie.

LEs Soldats ont été ſujets dans toutes les ſaiſons à la péripneumonie ou inflammation des poumons, parce qu'ils faiſoient leur ſervice expoſés à un air froid & humide, & que leur maniere de vivre étoit déréglée & malfaiſante : mais c'a été principalement vers la fin de la campagne & durant l'hiver que cette maladie a été commune.

La fluxion de poitrine a été beaucoup plus dangereuſe & plus funeſte que la pleuréſie, ſur-tout quand les malades n'avoient pas été ſaignés dès le commencement de l'attaque ; car ce tems paſſé, il étoit rare que la ſaignée produiſit d'heureux effets. Pour l'ordinaire la difficulté de reſpirer augmentoit, le malade ne pouvoit reſpirer qu'ayant le corps droit, il reſſentoit une telle angoiſſe & un ſi grand étouffement qu'il ne lui étoit pas poſſible de dormir ; le pouls devenoit petit, foible, & il n'y avoit, dans ces circonſtances, que les approches de la mort qui lui procuraſſent quelque ſoulagement. Voilà ce que nous avons vu arriver à pluſieurs malades qui étoient reſtés à leurs quartiers pendant les deux, trois, quatre ou cinq premiers jours de leur maladie avant d'être apportés à l'hôpital.

Dans la plûpart des cadavres de ceux qui ſont morts de péripneumonie, nous avons obſervé aux

poumons des marques de la plus vive inflammation; des taches livides ou gangréneuſes à la ſurface de ce viſcere, & plus ou moins de ſéroſité aqueuſe extravaſée dans la cavité de la poitrine.

Il y en a eu trois chez qui il s'eſt fait une ſuppuration au poumon. Dans l'un, & celui-là étoit reſté à ſon quartier durant dix jours ou même plus avant d'être envoyé à l'hôpital, la cavité droite de la poitrine ſe trouva remplie d'une ſéroſité aqueuſe: les lobes du poumon du même côté étoient preſque entierement détruits; & ce qui en reſtoit paroiſſoit être compoſé de membranes épaiſſies, reſſemblantes à celles que forment la lymphe coagulée, ou à ce que l'on nomme, mais improprement, la partie fibreuſe du ſang. Les lobes du côté gauche paroiſſoient être ſains, ou il y avoit tout au plus une legere inflammation. Le mauvais état du lobe droit du poumon me fit ſoupçonner que le malade avoit eu précedemment quelque maladie de poitrine, mais il ne me fut pas poſſible de rien découvrir ſur ce ſujet; & pendant le peu de jours qu'il avoit vécu à l'hôpital, il n'avoit rien dit qui pût m'inſtruire de ce que je voulois ſçavoir. J'appris ſeulement qu'il avoit été malade durant huit ou dix jours avant d'y être apporté. Mais on ſçait que les Soldats attaqués de maladies chroniques auxquels il ſurvient des ſymptomes violens ou des maladies aiguës, ne comptent pour l'ordinaire le commencement de leur maladie que du tems où ils ont beaucoup ſouffert, & où leur mal les a rendus incapables de faire leur ſervice; & ils ne parlent jamais de leurs premiers maux ou ſymptomes, en en racontant ce qu'ils ont éprouvé.

Vers le milieu de Février de 1762, un autre Soldat reſta à ſon quartier cinq jours avec une douleur de côté & de la difficulté de reſpirer; le ſixieme jour on l'apporta dans la matinée à l'hôpital, & je le vis

vers onze heures. Ce malade avoit alors tous les ſymptomes d'une fluxion de poitrine, accompagnée d'un pouls fort ou élevé & dur. On lui tira autant de ſang que ſon pouls indiquoit qu'il le pouvoit ſupporter, on lui appliqua des véſicatoires, enfin on employa tous les autres remedes appropriés à ſon état. Malgré ce traitement, il commenca au bout de huit jours à rendre par l'expectoration une matiere purulente, & il en ſortit une grande quantité. Ce Soldat avoit continuellement une ardeur hectique & de la fievre, qui l'affoiblirent ſi promptement, qu'il mourut le dixieme jour, à compter de celui où les crachats purulens avoient commencé.

Le 2 de Mars, un Soldat du cinquante & unieme Régiment d'Infanterie fut apporté à l'hôpital, ayant une douleur vive au côté gauche & une grande difficulté de reſpirer. Il me dit, lorſque je l'examinai, qu'environ deux ans auparavant, il avoit eu une violente douleur au côté gauche, vers la partie baſſe de la cavité de la poitrine, que depuis ce tems-là il s'étoit toujours ſenti de la difficulté de reſpirer, & qu'il avoit de tems en tems une douleur de côté, mais que quant à la douleur de côté violente & à la grande difficulté de reſpirer qu'il éprouvoit pour lors, elle lui étoit ſurvenue depuis environ cinq jours, & avoit été occaſionnée par le froid qu'il avoit reſſenti étant logé dans une chambre baſſe, froide & humide. Son pouls étoit fréquent ; la douleur de côté & la difficulté de reſpirer ſe trouvoient ſi grandes qu'il ne pouvoit dormir ni être couché, il étoit obligé de ſe tenir toujours le corps droit. Sa langue étoit blanche, & depuis trois jours il n'avoit pas été à la ſelle. Je le fis ſaigner dans le moment ; je lui ordonnai une priſe de ſels purgatifs, & on lui frotta le côté avec le liniment volatil L. Le 3 du mois la difficulté de reſpirer & la douleur de côté étoient moins conſidérables, il

avoit un peu dormi la nuit précédente, & il pouvoit ſe coucher ſur le côté droit, mais non ſur le gauche: je lui preſcrivis la mixture ſcillitique. Le 4, la reſpiration ſe faiſant plus difficilement, j'ordonnai une ſeconde ſaignée, d'appliquer un large véſicatoire ſur le côté, & de continuer l'uſage de la mixture ſcillitique. Le 5, le 6 & le 7, le malade parut en meilleur état, quoiqu'il eût la reſpiration encore fort gênée, le pouls petit & vif, & une ardeur hectique. Le 8, il me dit qu'il avoit de l'enflure au côté gauche. En examinant cette partie, je remarquai que la cavité gauche de la poitrine étoit pleine; & en appuyant les doigts entre les côtes, je crus ſentir une fluctuation ſourde d'un fluide ſitué profondément. Ces apparences, & ce qui s'étoit paſſé précédemment, me firent juger qu'il y avoit quelque fluide amaſſé dans la cavité de la poitrine, & que le ſeul moyen de procurer du ſoulagement au malade étoit de faire une ouverture à cette cavité, & d'évacuer par-là le fluide renfermé; ce qui me détermina à lui conſeiller dès-lors l'opération de l'empyême, mais il refuſa de s'y ſoumettre; & malgré les tentatives que je fis pour l'y déterminer, il perſiſta dans ſon oppoſition; ſeulement il conſentit qu'on lui mît un ſéton au côté, remede qui ne produiſit pas l'effet pour lequel il étoit employé. Le malade languit encore ſix jours, & il mourut le 4 de Mars. Le lendemain on fit une ouverture à la poitrine, à l'endroit même où on s'étoit propoſé de faire l'opération: à peine la plévre fut-elle percée qu'il en ſortit beaucoup d'eau. On ouvrit enſuite la poitrine, & on trouva encore de l'eau dans la cavité gauche. Le péricarde étoit fort épais & un peu enflammé; il avoit de l'adhérence au diaphragme, qui étoit également un peu épaiſſi, & légerement enflammé à l'endroit où s'étoit fait l'adhérence. Le poumon de ce

côté-là avoit été fort applati, & réduit à un petit volume par la pression de l'eau ; mais lorsqu'on l'eut détaché & qu'on y eut souflé de l'air, il parut dans son état naturel & sain, si ce n'est qu'il étoit un peu enflammé. Le poumon du côté gauche avoit contracté par-tout une forte adhérence aux parois de la poitrine : d'ailleurs il paroissoit être sain ; on n'y remarqua, en le coupant en tout sens, ni tubercules ni suppuration, ni aucun autre vice. Le cœur & les vaisseaux sanguins étoient également sains, & on ne trouva dans leurs cavités aucunes concrétions polypeuses que celles qui se voyent dans la plûpart des cadavres, & qui paroissent se former à l'article de la mort par la coagulation de la partie lymphatique du sang : il nous sembla que les visceres du bas-ventre étoient également sains.

Nous employions dans le traitement de la péripneumonie les mêmes remedes, à peu de chose près, que dans la pleurésie. Nous saignions beaucoup dans le commencement, & jusqu'à ce que la respiration devînt plus facile ou que le pouls commençât à être moins fort & moins dur, en prenant bien garde de n'être pas trompé par un petit pouls qui est l'effet de la circulation gênée & lente & non de la foiblesse ; aussi ce pouls devient-il, en général, plus élevé après la saignée qui donne un libre cours au sang. On appliquoit de larges vésicatoires ; on faisoit boire en abondance des liqueurs béchiques ou pectorales légerement actives, & d'autres liqueurs délayantes chaudes, telles que l'eau de gruau, la décoction pectorale & divers remedes du même genre. On purgeoit avec les sels neutres, & on donnoit quand il en étoit besoin des lavemens laxatifs. Dans certains cas on a porté jusqu'aux poumons des malades, par le moyen d'instrumens convenables, les vapeurs de décoctions émollientes chaudes où il entroit du vinaigre.

Par l'usage convenable des remedes que nous venons de nommer, nous avons guéri la plûpart des malades attaqués de fluxion de poitrine, qui n'étoient pas déja incurables quand on les apportoit à l'hôpital.

Lorsque l'expectoration étoit commencée, le malade continuoit à faire un fréquent usage de béchiques modérés dans leur action & de liqueurs délayantes, & on ne donnoit aucun médicament qui pût contribuer à arrêter les crachats. On s'abstenoit d'exciter toute autre évacuation, à moins que la douleur de poitrine & la difficulté de respirer n'augmentassent. Pour lors si le pouls étoit élevé, je faisois ouvrir la veine & tirer autant de sang que les symptomes l'exigeoient : il n'y avoit aucun autre remede qui procurât du soulagement aux malades jusqu'à ce que cette évacuation fût faite. Quand le ventre étoit trop resserré, nous prescrivions fréquemment des lavemens laxatifs ou un doux purgatif, ce qui remédioit à cette incommodité; mais si on ne se trouvoit pas dans ces circonstances, il étoit mieux, la plûpart du tems, de n'exciter aucune évacuation de ce genre, lorsque l'expectoration étoit établie, & de lui laisser emporter entierement la maladie.

Dans les cas où l'expectoration s'est arrêtée tout-à-coup après la saignée, nous avons donné avec succès, pour la rétablir, un doux vomitif, ainsi que l'a recommandé M. Huxham (*a*).

(*a*) Quelques Auteurs modernes paroissent regarder la pleurésie & la péripneumonie ou fluxion de poitrine comme la même maladie; il est bien vrai que quand il y a inflammation à la plévre, la surface des poumons qui est contiguë ou qui touche à cet endroit se trouve, en général, dans le même état, & que quand les poumons sont enflammés la plévre l'est aussi. Néanmoins comme j'ai vu fréquemment la vraie pé-

SUPPLÉMENT.

N° I.

Sur le Traitement.

Nous avons déja averti dans le Supplément au Chapitre précédent que M. Pringle traite en même tems de la pleurésie & de la péripneumonie. On trouvera l'extrait de ce qu'il a écrit sur ce sujet dans le n° suivant : nous allons donner le traitement de M. Van-Swieten qui distingue ces maladies comme a fait M. Monro.

Il faut, dit M. Van-Swieten, faire sans délai une assez forte saignée du bras, & la réitérer si la difficulté de respirer & l'angoisse subsistent très-fortes. Deux heures après la saignée, donnez le lavement recommandé pag. 243 ; & en mettant sous le nez une éponge imbibée d'eau chaude ou par quelqu'autre moyen,

---

ripneumonie sans qu'elle fût accompagnée de cette douleur vive au côté qui caractérise la pleurésie ; qu'en ouvrant les cadavres de personnes mortes de la péripneumonie, j'ai trouvé les poumons très-enflammés, livides & si remplis de sang, qu'ils tomboient au fond de l'eau, sans que je pus remarquer aucun mal à la plévre de ces sujets ; qu'en ouvrant la poitrine d'autres personnes mortes de pleurésie, j'ai trouvé les muscles intercostaux & la plévre fort enflammés, avec des taches livides, tandis qu'il n'y avoit d'affecté qu'une petite portion de la surface des poumons qui touchoient à la plévre. Je ne puis cesser de regarder comme des maladies distinctes la pleurésie & la péripneumonie, quoiqu'elles demandent presque le même traitement & qu'elles soient souvent compliquées l'une avec l'autre.

faites en ſorte que les vapeurs d'un fluide humectant & adouciſſant, ſoient portées avec l'air dans le poumon. Le malade vivra de bouillons très-legers & de panades. Sa boiſſon ſera, ou une décoction d'orge avec du miel, ou la décoction des eſpeces pectorales V. dans laquelle on mettra une demi-once de miel par livre de liqueur; il prendra toutes les demi-heures une cuillerée de la potion, rapportée pag. 243, en buvant de même par-deſſus de la décoction des eſpeces pectorales. Quelquefois on eſt aſſez heureux pour que les ſymptomes diminuent & que l'inflammation ſe termine par réſolution; il faut alors continuer les mêmes boiſſons. Plus ſouvent il ſurvient des crachats épais, blanchâtres ou jaunes, ou rayés de ſang: s'ils ſont abondans & ſortent avec facilité, cela eſt d'un bon augure & bientôt ſuivi de la diminution des ſymptomes. En pareil cas, faites avaler lentement toutes les heures le loock conſeillé pag. 245, & auſſi-tôt après une taſſe de la décoction des eſpeces pectorales. Qu'on évite avec ſoin, dans ces circonſtances, les ſaignées, purgations, ſueurs, l'air froid, les boiſſons froides qui ſupprimeroient les crachats. Si par quelque cauſe que ce ſoit l'expectoration ceſſe ou diminue beaucoup, & qu'il revienne de la difficulté de reſpirer, de l'angoiſſe, on appliquera auſſi-tôt des véſicatoires aux jambes, & on donnera toutes les quatre heures une priſe de la poudre conſeillée pag. 245, avec une taſſe de décoction des eſpeces pectorales V.; les vapeurs d'eau chaude doivent être employées encore plus fréquemment qu'auparavant. Les ſelles bilieuſes, le ſédiment blanc, épais & abondant dans les urines ſont de bon augure, lorſque le malade ſe trouve ſoulagé, & ſur-tout quand il y a en même tems une abondante expectoration: on voit encore quelquefois des ſaignemens de nez utiles.

Si après les quatorze premiers jours de la fluxion

de poitrine, la fievre continue avec une toux séche, le pouls fréquent, mou, ondoyant, difficulté de respirer, frisson, soif, lévres & joues rouges, sueurs de la tête & de la poitrine, augmentation de fievre le soir & après les repas ou le mouvement, il y a apparence qu'il s'est formé du pus dans le poumon ; le malade maigrit, s'affoiblit, ne peut pas se coucher sur l'un des côtés, la difficulté de respirer & l'angoisse deviennent telles que le malade craint d'être suffoqué. Cet abscès créve ou dans la cavité de la poitrine ou dans les bronches. Si le pus est épanché entre la plévre & les poumons, on n'a plus de ressource pour sauver le malade que la paracenthèse de la poitrine qui réussit rarement, parce qu'il y a alors au poumon un ulcere très difficile à guérir. Si l'abscès est voisin des vaisseaux bronchiques, & que le pus y tombe, il peut, supposé qu'il n'étouffe pas le malade à l'instant de l'épanchement, être évacué par les crachats. On favorisera cet événement en relâchant & amolissant les bronches par la vapeur de l'eau chaude, en remplissant l'estomac afin qu'il repousse le diaphragme & comprime l'abscès, en excitant la toux, l'éternuement & autres mouvemens violens du poumon, en secouant & cahotant le malade en voiture s'il est possible ; ce qui se réitérera de tems. Le pus vient-il à sortir par les crachats, on nourrira le malade de lait cuit avec le riz ou l'avoine donné à petites doses répétées. Il prendra, 1° l'infusion théiforme conseillée page 246, avec un tiers de lait & un peu de miel ; 2° quinze grains de myrrhe & un demi-gros d'yeux d'écrevisses, le tout en poudre, trois fois le jour ; 3° deux pilules de cynoglosse, de trois grains chacune ; il est avantageux que le malade ait le ventre resserré à ce période de la maladie, mais au bout de trois jours on donnera le lavement rapporté page 243. Lorsque les crachats ne seront plus si abondans, on substituera

aux médicamens ci-dessus un look composé d'un demi-gros de baume de copahu, d'un jaune d'œuf & d'une once de miel, dont le malade prendra trois fois par jour une cuillerée, en buvant par-dessus une tasse de l'infusion théiforme faite avec les especes suivantes. Prenez de tussilage, de scabieuse & de sommités de millepertuis, de chaque une poignée; de réglisse, deux onces. Le froid, quelque passion vive ou toute autre cause supprime-t-elle tout-à-coup les crachats? Faites recevoir la vapeur de l'eau chaude pendant long-tems, boire beaucoup de l'infusion rapportée page 246, & prendre la poudre conseillée page 243, jusqu'au retour des crachats: enfin appliquez un vésicatoire aux jambes. Si le pus se porte sur une autre partie du corps, on fera ce qui est conseillé page 245. Souvent la partie du poumon qui a été le siége de l'inflammation devient dure & squirrheuse ou calleuse; souvent aussi le poumon s'attache en cet endroit à la plévre, il reste au malade de la difficulté de respirer, & une petite toux après les repas & les exercices. Il faut alors, dit M. Van-Swieten, donner les invalides à l'Infanterie; l'équitation peut guérir les Cavaliers (*a*). Souvent la maladie ne présente pas tous ces phénomenes; les remedes n'ayant aucuns succès, le malade éprouve des angoisses & des foiblesses extrêmes & fréquentes; il a le pouls inégal, petit & vif; les crachats ont peu de consistence, sont livides & fétides, ce qui indique la gangréne & amene bientôt la mort.

(*a*) Plusieurs Auteurs regardent ce mal comme incurable; mais selon d'autres il est susceptible d'un traitement palliatif & même curatif. Voyez la nouvelle édition de l'Ouvrage de M. Fleming *: on the Adhesions or Accretions, of the Lungs to the pleura, &c.*

N° II.

Traitement Commun

A la Pleuréſie & à la Péripneumonie.

ON diſtingue communément dit M. Pringle, dans ſa quatrieme édition, la pleuréſie de la péripneumonie ; & on a vu que je me ſuis conformé à cet uſage dans mes premieres éditions. Mais depuis que j'ai lu les ouvertures de cadavres & les remarques que MM. de Haller (*a*) & Morgagni (*b*) ont publiés ſur ce ſujet, je ſuis convaincu que nous devons regarder ces deux maladies comme n'en faiſant qu'une, dans laquelle les poumons ſont toujours enflammés, & ſouvent ſans que la plévre le ſoit ; & dans laquelle la plévre n'eſt jamais enflammée ſans que les poumons le ſoient.

Ce célébre Praticien fait tirer du ſang en abondance durant les trois ou quatre premiers jours de la maladie ; mais dès que les crachats commencent à paroître, ou il ceſſe de faire ſaigner, ou s'il y a encore beaucoup de fievre & d'oppreſſion, il ne fait tirer de ſang qu'autant qu'il faut pour rendre la reſpiration plus facile, ſans affoiblir le malade ni ſupprimer les crachats en tout ou en partie. Sydenham a mis à quarante onces, comme à un terme moyen, la quantité de ſang qu'un homme peut perdre dans le traitement de la pleuréſie. M. Pringle juge que ç'auroit été trop peu, dans les maladies des armées, s'il

(*a*) *Opuſcula Pathol.*, *obſ.* 13, 14.
(*b*) *De Sed. & Cauſ. Morb.*, *Epiſt.* XX, XXI.

n'avoit pas fait appliquer des véſicatoires, qui non ſeulement ont rendu le traitement plus court, mais ont diſpenſé de tirer une grande quantité de ſang. Une pleuréſie pour laquelle on appelleroit le Médecin dès ſon commencement, ſe guériroit ſouvent par une ſeule ſaignée copieuſe & l'application d'un véſicatoire ſur le côté malade. On objecte contre cette pratique que les épiſpaſtiques peuvent devenir nuiſibles par leur qualité ſtimulante ou irritante. Je réponds que le ſoulagement que les malades reçoivent de ce remede eſt ſi certain, que l'on ne doit faire uſage de cette théorie que pour expliquer la ceſſation d'un ſpaſme interne ou la guériſon d'une obſtruction, d'un engorgement, par un ſemblable ſtimulant, qui agit ſur la peau. L'expérience m'a déterminé à faire appliquer les véſicatoires dès le commencement de la maladie; & dans le traitement de cette multitude de Soldats que j'ai vus aux hôpitaux d'armées, je n'ai rien obſervé qui doive détourner d'appliquer les véſicatoires auſſi tôt après la premiere ſaignée, ni même immédiatement avant, comme je l'ai ordonné quelquefois en attendant le Chirurgien; en obſervant cependant dans ce dernier cas que les véſicatoires n'euſſent pas le tems d'agir avant la ſaignée. Le prompt uſage de ce ſtimulant étoit bientôt ſuivi de ſoulagement; les emplâtres véſicatoires qu'on appliquoit ſur le côté étoient de la largeur de la paume de la main, y compris les doigts, ce qui eſt une grandeur inuſitée par-tout ailleurs que dans ce pays-ci. Quoi qu'un pareil topique ſuffiſe ſouvent pour diminuer les ſymptomes, on eſt plus ſûr de guérir en preſcrivant une ſeconde ſaignée, à moins qu'il ne ſurvienne une ſueur qui, en faiſant ceſſer la douleur, rende tout autre remede inutile. Le traitement ne peut être trop prompt dans les cas où il y a une vive inflammation aux poumons: la premiere ſaignée & l'appli-

cation des véſicatoires euſſent-elles procuré du ſoulagement, cependant il eſt néceſſaire de réitérer l'un & l'autre remede. Quelquefois la douleur ſe renouvelle & ſe fixe à une partie de la poitrine; en traitant ce nouveau mal comme le premier, il ſe diſſipera également.

Tandis que l'inflammation eſt à ſon plus haut degré, & durant tout le tems que ſubſiſte l'expectoration, je fais prendre, 1°. de quatre en quatre heures au malade une petite taſſe d'une infuſion pectorale chaude, compoſée avec orge, raiſins & figues, deux parties; régliſſe, une partie; à quoi on ajoute une once d'oxymel par pinte de liqueur: 2°. toutes les cinq ou ſix heures, quatre cuillerées de la mixture qui ſuit: prenez de miel ou de ſyrop de guimauve, ſix gros, de gomme d'Arabie en poudre, un gros; d'eau de roſes, deux gros: mêlez, & ajoutez en même tems d'huiles d'amandes douces, une once & demie; d'eau commune, ſix onces. Quand l'expectoration eſt moins abondante qu'il ne convient, je ſubſtitue à la mixture huileuſe autant d'oxymel ſcillitique que le malade en peut prendre, ſans avoir mal à l'eſtomac & ſans être purgé. J'ai auſſi donné en pareil cas, avec beaucoup de ſuccès, toutes les ſix ou huit heures, quatre cuillerées d'une diſſolution de gomme ammoniac ſous la forme ſuivante. Prenez de blanc de baleine, deux gros, diſſous dans du jaune d'œuf; de lait ammoniacal, ſept onces; de ſyrop de ſafran, ſix gros: mêlez. J'ai également éprouvé de bons effets de faire recevoir au malade la vapeur d'une liqueur chaude: c'eſt une pratique qui a été recommandée par MM. Boerhaave & Van-Swieten; & je ſuis convaincu de ſon efficacité par les eſſais heureux & multipliés qu'en a fait M. Huck. Ce Praticien a éprouvé que quand les phlegmes ſont viſqueux, il eſt plus avantageux & plus agréable au malade qu'il y ait un peu de vinai-

gre dans l'eau dont il reçoit la vapeur ; c'eſt auſſi ce que j'ai ſoin d'ordonner dans ma pratique. Si je voyois, dans un hôpital, qu'un malade étoit affoibli par des ſaignées répétées, j'adminiſtrois le ſel volatil de corne de cerf, joint au blanc de baleine, qui ſervoit, non ſeulement à relever le pouls, mais encore à exciter & entretenir l'expectoration : voici la forme ſous laquelle je l'ai preſcrit communément. Prenez de blanc de baleine, trois gros, diſſous dans du jaune d'œuf ; d'eau commune, ſept onces ; de ſel de corne de cerf, un gros ; de ſyrop balſamique de tolu L. & P., une once : mêlez. La doſe eſt de trois cuillerées, toutes les quatre heures.

Lorſque dans le tems même où l'expectoration ſe fait, le malade reſſent beaucoup de douleur ou de difficulté de reſpirer, il eſt encore néceſſaire de revenir à la ſaignée. Mais quand on craint de tomber dans un excès nuiſible, ſoit en laiſſant les poumons s'engorger, ſe remplir de trop de ſang faute d'avoir ſaigné, ſoit en riſquant de ſupprimer les crachats, pour avoir tiré une trop grande quantité de ſang : il faut prendre pour regle ce qu'on lit dans M. Huxham, ſur ce point de pratique important qu'ont auſſi traité MM. Triller & Van-Swieten.

Les Médecins obſervent, en général, qu'après le quatrieme ou cinquieme jour d'une vraie péripneumonie, la ſaignée a rarement l'effet de prévenir la ſuppuration du poumon, parce que la plûpart des inflammations qui n'ont pas été diſſipées avant ce tems par la réſolution, ont commencé alors à entrer en ſuppuration, ce qui doit arriver encore plus, & en moins de tems aux poumons, à cauſe de la chaleur & de l'humidité où ils ſont, & parce qu'étant voiſins du cœur ils éprouvent davantage les efforts répetés que fait le cœur pour ſurmonter l'obſtacle que le ſang trouve à circuler alors dans les poumons ; ainſi lorſ-

que les ſymptomes de la péripneumonie continuent avec une grande violence durant quatre ou cinq jours ou plus ſans interruption, on a à craindre qu'il ne ſe ſoit formé ou un abſcès ou de la gangrene, & il y a peu à eſpérer en faiſant de nouvelles ſaignées. Cependant ſi la douleur de côté revient avec violence après avoir ceſſé un tems conſidérable, ou qu'elle ſe faſſe ſentir à une partie de la poitrine, différente de celle où elle étoit précédemment, c'eſt une preuve qu'il ſe forme une nouvelle inflammation qui exige la ſaignée ainſi que la premiere, avec cette différence qu'il ne faut pas tirer tant de ſang. En effet ce nouveau mal étant de la même nature & attaquant le même organe que le premier, on doit employer le même traitement pour l'empêcher de faire des progrès & d'avoir des ſuites fâcheuſes; la force du malade, celle de ſon pouls, la vivacité de la douleur & la difficulté de reſpirer doivent indiquer combien on en peut tirer; on aura auſſi égard à la couleur & à la conſiſtence du ſang, à la quantité & à la qualité de la ſéroſité. J'ai quelquefois fait ſaigner le neuvieme & le dixieme jour de la maladie, & j'ai trouvé le ſang preſque auſſi couenneux ou inflammatoire que celui qui avoit été tiré le ſecond ou le troiſieme jour, & cela dans des cas où on n'avoit pas été trop réſervé ſur les ſaignées; mais le coagulum, quoique très-ferme, étoit beaucoup diminué, à proportion de la quantité de la ſéroſité.

On remarque pour l'ordinaire, que dès que cette ſeconde attaque d'inflammation & de douleur recommence avec une certaine violence, l'expectoration qui ſe faiſoit auparavant, en quantité & facilement, ceſſe en entier, ou ne ſe fait plus qu'avec beaucoup de difficulté; la violence de la douleur empêchant que la poitrine ne ſe dilate comme il convient, & que les muſcles des poumons, de la poitrine & du bas-ventre

n'agissent avec une force suffisante pour faire sortir la matiere des crachats. D'ailleurs l'inflammation empêche qu'il ne se fasse, comme cela devroit être, une sécrétion continuelle de l'humeur muqueuse, lubrifiante que la nature emploie à humecter la membrane interne de la trachée-artere & des bronches, & à faciliter l'expulsion des matieres qui s'y trouvent. Aussi l'expérience nous fait-elle voir qu'après que la saignée a dissipé ou diminué l'inflammation, l'expectoration redevient facile & abondante. Mais il ne faut recommencer les saignées qu'avec bien de la prudence & de la réserve, parce que toutes les rechûtes, & spécialement dans ces sortes de cas, sont dangereuses, le malade devenant tous les jours plus foible & moins capable de supporter une perte de sang considérable ; c'est pourquoi il est fort imprudent d'avoir recours à la saignée chaque fois que le malade ressent un peu de douleur ; ce symptome subsistant très-souvent à un degré plus ou moins fort, long-tems après que la fievre est passée, spécialement dans les pleuropneumonies, la saignée est, en particulier, moins convenable lorsqu'il se fait une expectoration facile & abondante d'une matiere louable, quoique celle-ci soit un peu teinte de sang, ce qui marque la résolution & la coction de la matiere de la nouvelle inflammation, c'est même une raison de plus pour s'abstenir de la saignée ; il est certainement bien plus à propos de tâcher d'appaiser la douleur & la fréquence de la toux par de legers narcotiques & des expectorans peu actifs, rafraîchissans, adoucissans.

Quant aux vésicatoires, il n'est pas besoin de distinguer aussi sûrement les cas où on peut s'en passer, de ceux où ils sont nécessaires, parce que leur application est toujours utile pour relever le pouls devenu petit & foible, ou pour rendre la respiration plus

facile. Un vomitif donné pendant le tems de la péripneumonie où se fait l'expectoration, a contribué quelquefois à faire sortir des phlegmes visqueux que le mouvement ordinaire de la poitrine ne pouvoit pas détacher. D'autrefois on peut donner de l'opium ; mais ce doit être avec bien de la réserve, car tant que le pouls est dur, la respiration difficile, ou que l'insomnie a la fievre pour cause, les narcotiques sont nuisibles. Au lieu que si la fievre ne subsiste plus, & que ce qui empêche le malade de dormir, soit une pituite claire qui, en tombant dans la trachée-artere, l'irrite, l'opium & ses compositions procurent du repos & facilitent l'expectoration, principalement quand on y joint de la scille.

CHAPITRE VIII.

De l'Inflammation de l'Estomac, des Intestins & du Foie.

LE traitement le plus efficace dans ces maladies, dit M. Pringle, est de saigner promptement, de tirer beaucoup de sang & d'appliquer de bonne heure & même après la premiere saignée, un large vésicatoire sur les parties qui sont le siége de l'inflammation. Les vésicatoires m'ont paru spécialement utiles dans la passion iliaque ou colique inflammatoire ; & elles m'ont souvent réussi pour dissiper les douleurs fixes des intestins causées par des spasmes, & qui n'étoient pas accompagnées de marques évidentes d'inflammation. De nouvelles réflexions, & une plus grande expérience, ont donné lieu à M. Pringle d'ajouter, dans sa quatrieme édition, un article considérable que nous donnons ici

en entier, parce qu'il ne se trouve pas dans la traduction françoise & que la matiere est importante. Ce célébre Praticien regarde avec Galien & Aretée la passion iliaque comme une inflammation des intestins, accompagnée de douleurs de colique très-vives & d'une telle constriction des intestins, que ni les excrémens ni les vents ne peuvent descendre ; elle est à un haut degré, quand il survient des vomissemens. J'ai suivi, dit-il, le traitement des Anciens en prescrivant des saignées copieuses & répétées, à proportion de la durée des violens symptomes ou des forces du malade. Si la premiere saignée ne procuroit pas un soulagement sensible, j'en ordonnois, au bout de quelques heures, une seconde; & aussi-tôt après je faisois appliquer sur la partie du ventre où il y avoit le plus de douleur, un vésicatoire de la largeur de la main, y compris les doigts. Comme j'ai vu plus d'une fois le mal des intestins diminuer aussi-tôt que le malade ressentoit la chaleur ou l'action du vésicatoire ; & qu'alors il venoit des selles excitées par le purgatif ou le lavement qui n'avoient rien fait précédemment, j'ai lieu de penser que le vésicatoire agit comme remede antispasmodique & non comme évacuant. Telle étoit ma méthode ordinaire dans les hôpitaux ; & si depuis que je ne suis plus Médecin d'armées, j'ai moins fait usage des vésicatoires, ce n'est pas que j'en aie été détourné par aucun mauvais succès de cette pratique, mais parce que j'ai éprouvé, chez les particuliers, une très-grande opposition de la part du malade à se laisser mettre des vésicatoires sur une partie où on n'a pas coutume d'en appliquer, & à cause d'une espece d'incompatibilité de ce remede avec le bain chaud, qui, quoiqu'un article essentiel dans le traitement, ne pouvoit se pratiquer communément dans les hôpitaux d'armées.

Ce qu'il y a de plus important à faire après la

saignée pour opérer la guérison de cette maladie, c'est de tenir le ventre ouvert; & j'y ai réussi autrefois par l'usage des lavemens, & en faisant prendre toutes les heures une pilule composée de savon, d'aloës & de calomelas, mais, à ces préparatifs, j'en ai depuis substitué de moins actifs ou plus doux. Pour entretenir donc des évacuations presque continuelles, j'ai ordonné toutes les heures la grosseur d'une noix muscade d'un électuaire, composé d'une demi-once d'électuaire lénitif, de deux gros de fleurs de soufre, & d'un gros de crême de tartre avec quelque syrop. Mais depuis peu de tems j'ai encore préféré le sel cathartique amer ou sel d'epsom dont M. Heberden m'a vanté les effets & conseillé l'usage, après en avoir vu lui-même plusieurs fois les bons effets, quand il le donnoit à petites doses réitérées. Conformément à cela, je prescris toutes les demi-heures deux cuillerées d'une dissolution aqueuse de ce sel, faite dans la proportion de deux onces de sel par livre d'eau. Une autre méthode est d'en donner une cuillerée tous les quarts d'heure, aussi long-tems que l'estomac du malade peut le supporter, ou jusqu'à ce qu'il ait eu deux selles. Quoique ce médicament ait un goût désagréable, cependant il arrive souvent, ainsi que M. Heberden en a fait la remarque, que l'estomac le conserve, tandis qu'il rejette des liqueurs dont le goût n'est pas aussi mauvais. Ce phénomene vient à l'appui de l'opinion ancienne sur les sels neutres, que ces remedes ont, à quelque degré, la vertu sédative ou calmante, conjointement avec la vertu laxative. Lorsque je prescris l'électuaire dont j'ai parlé ou cette dissolution, j'ordonne un lavement purement laxatif pour aider leur opération; car je n'ai jamais pu comprendre comment des parties qui sont dans le centre de la chaleur animale & naturellement humides peuvent être plus humectées & plus relâchées par un

fluide qui n'est pas plus chaud qu'elles. Quand je présume que le canal intestinal est obstrué par des matieres fécales endurcies, & c'est-là la cause de ce mal la plus fréquente dans les armées ; l'humeur goutteuse, la sensibilité ou délicatesse le produisant très-rarement parmi les Soldats ; je prescris, dans le commencement, des lavemens d'huile ; & le reste du tems on les fait de la maniere suivante. Prenez de la décoction commune pour les lavemens L., dix onces ; d'électuaire lénitif & d'huile d'olives, de chaque deux onces : mêlez. Lorsque l'estomac se trouve trop dérangé pour supporter aucun des laxatifs précédens, je joins alors un peu d'opium à un purgatif un peu irritant, tel que le suivant, pratique qui a été commune ici pendant long-tems, & que M. Méad avoit adoptée. Prenez d'extrait cathartique L., vingt-cinq grains ; d'extrait thébaïque L., un grain & demi ; de calomelas, cinq grains ; de syrop simple L., ce qu'il en faut pour faire du tout une masse, dont on formera dix pilules, que le malade prendra en un jour à de petits intervalles, quand après avoir vomi il se plaindra du moindre mal d'estomac : on fait ces pilules très-petites, parce qu'elles ne sont pas alors si sujettes à être rejettées. Environ douze heures après qu'on a pris ce remede, ou lorsque l'action de l'opium est presque passée, je tâche d'exciter l'opération du purgatif par le moyen d'une dissolution de sel cathartique, comme il est dit ci-dessus ; & au bout de quelques heures, je fais répéter le lavement tandis qu'on continue toujours la dissolution de sel d'epsom. La plus grande partie du danger étant passée lorsqu'il est venu quelques selles, je suis à-peu-près, dans le traitement du reste de la maladie, la méthode de Sydenham, qui consiste à donner le laudanum à l'heure du coucher ; & le matin autant de la solution saline ci-dessus, ou de tout autre laxatif, qu'il en faut pour

entretenir des évacuations par les selles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de rechûte à craindre. Sydenham recommande, lors des vomissemens, un scrupule de sel d'absynthe dans une cuillerée de jus de limon; & ce remede doit s'avaler dans le moment de l'effervescence qu'occasionne le mêlange. Je me souviens d'avoir éprouvé plus d'une fois, & avec un grand succès, cette pratique dans des cas de passion iliaque où le malade ne vomissoit que de la bile. Mais il y avoit cette différence, qu'au lieu de donner la potion deux fois par jour, je la donnois toutes les heures. Comme il y a des cas de passion iliaque qui ne sont pas accompagnés de vomissement, on en voit aussi dans lesquels la fievre est à peine sensible, le malade a peu de douleur, & la constipation n'est pas si opiniâtre. Des personnes étant mortes après avoir eu des symptomes aussi peu effrayans, on a trouvé les intestins gangrénés comme chez ceux qui avoient eu les accidens les plus graves; c'est ce qui a été reconnu par MM. Simpson, Van-Swieten & Morgagni. Les seuls signes de danger en pareils cas, sont la tension du ventre & un sentiment de douleur à cette partie quand on la presse, ainsi que la foiblesse & l'inégalité du pouls, & l'altération du visage. Voyez Morgagni, *de Sedib. & Caus. Morborum, Epist. XXXIV, XXXV.*

L'inflammation du foie se traite comme les inflammations des visceres en général, par les saignées promptes & copieuses auxquelles on doit joindre de bonne heure l'usage d'un remede très-efficace, je veux dire l'application d'un large vésicatoire à la région du foie. Ce viscere est, après le poumon, celui qu'il est plus difficile de garantir de suppuration. M. Pringle a vu un cas dans lequel le pus s'étant montré à l'extérieur par une tumeur qu'il y excitoit, on lui procura une issue & le malade guérit. On fit avec moins de succès, devant le même Médecin, l'ouver-

ture d'un abſcès au foie, ſitué au côté gauche de la ligne blanche, il ſortit beaucoup de pus; cependant ce ſujet étant mort, l'ouverture du cadavre fit voir que l'inciſion n'avoit pas été faite aſſez grande pour laiſſer ſortir le pus. L'incertitude du lieu & de l'état de l'abſcès rendront toujours cette opération fort incertaine, & ſouvent inutile & impoſſible, comme on le peut juger par l'obſervation ſuivante du même Praticien. Un malade avoit une tumeur plate & de la difficulté de reſpirer, ne pouvoit ſe tenir couché, étoit preſque toujours étendu & porté ſur les genoux & les mains; il faiſoit fréquemment des efforts pour vomir, & éprouvoit des douleurs & des maux d'eſtomac continuels & extraordinaires: il devint jaune & eut des hoquets deux jours avant de mourir. On trouva, à l'ouverture du cadavre, le lobe poſtérieur du foie en ſuppuration & un abſcès conſidérable à la partie concave; ainſi l'eſtomac eut empêché de porter le fer juſqu'au foyer de l'abſcès pour évacuer ce pus: le reſte du foie étoit ſquirrheux & purulent.

SUPPLÉMENT.

Sur le Traitement de l'Inflammation des Inteſtins.

DEs douleurs vives aux inteſtins, leſquelles augmentent quand on preſſe ce viſcere, & ſur-tout la partie où la douleur ſe fait ſentir, & qui ſont accompagnées de vomiſſemens, d'enflure & tenſion du ventre, de conſtipation, de fievre aiguë, d'une grande ardeur, d'une altération conſidérable, d'urines rouges & de diminution prompte des forces, indiquent l'inflammation du bas-ventre. Selon M. Van-Swieten,

cette maladie doit ſe traiter principalement par les ſaignées fortes & réitérées juſqu'à ce que les ſymptomes ceſſent d'être auſſi violens : ajoutez à cela, 1° des lavemens : on répétera trois ou quatre fois par jour celui qui ſuit : prenez des eſpeces émollientes V., deux onces ; faites bouillir durant une demi-heure dans une ſuffiſante quantité d'eau : paſſez ; ajoutez ſur dix onces de colature, deux onces d'huile de lin ; 2° des topiques émolliens relâchans ; faites mettre ſur le ventre immédiatement de la flanelle imbibée de la fomentation rapportée page 243, ou bien l'épiploon d'un animal qu'on vient d'ouvrir ; 3° une boiſſon adouciſſante telle que la ſuivante. Prenez de feuilles de guimauve, deux poignées ; de racine de guimauve, une once, de graine de lin concaſſée, deux gros : faites bouillir durant une demi-heure dans une ſuffiſante quantité d'eau commune : paſſez ; & ſur trois livres de liqueur, ajoutez de ſel de nitre, un gros ; de miel, trois onces. Le malade en boira environ trois onces de demi-heure en demi-heure ; la ſortie des vents, les évacuations par bas, la diminution de la fievre & de la douleur, l'égalité du pouls annoncent la guériſon. Pour lors on permettra la décoction d'orge pour boiſſon, & des bouillons legers pour nourriture, ce qui ſe continuera encore trois jours après la ceſſation des ſymptomes ; après quoi on fera uſer d'alimens fort doux, & obſerver long-tems un régime incapable de cauſer une rechûte. La fumée de tabac, injectée par l'anus, a fait ceſſer la conſtipation opiniâtre qui eſt un des obſtacles les plus puiſſans à la guériſon. Quelquefois avant qu'on ait pû faire des remedes, il ſe forme, dans les inteſtins, une gangréne funeſte, & la mort eſt annoncée par la ceſſation de la douleur, un pouls petit, fréquent & inégal, & les extrémités froides ; mais quand la douleur aiguë ſe change en douleur ſourde, avec une ſenſa-

tion de pesanteur au même endroit & des frissons, il se forme une suppuration. Pour lors tenez le jour sur cette partie la fomentation, pag. 243, & la nuit l'emplâtre de labdanum. Si l'abscès paroissoit à l'extérieur, on l'ouvriroit. Quand il s'épanche dans le bas-ventre, il est aussi difficile de le connoître que d'y remédier ; on doit souhaiter qu'il se fasse dans la cavité de l'intestin, parce qu'il s'évacue par le fondement ; ce qu'on favorise en réitérant le lavement conseillé ci-dessus, en faisant boire beaucoup de la décoction théiforme, rapportée page 246, à laquelle on ajoutera du miel, en lui prescrivant la poudre conseillée page 255, à prendre trois fois le jour, & en ne permettant, pour nourriture, que des bouillons de viande, avec la laituë, l'endive, le cerfeuil, &c. passés au tamis, ce qui s'observera encore plusieurs jours après que le malade ne rendra plus de pus.

CHAPITRE IX.

De l'Inflammation du Cerveau.

ON voit quelquefois, dit M. Pringle, les Soldats attaqués de la vraie phrénésie ou inflammation du cerveau, caractérisée par un délire continuel & une fievre aiguë, parce qu'ils ont été exposés à l'ardeur du Soleil, tandis qu'ils dormoient ou qu'ils étoient ivres, & sur-tout ayant la tête découverte ; mais cette maladie est bien plus souvent, & en toute saison, l'effet des fievres violentes, bilieuses, malignes ou inflammatoires. On ne peut douter qu'une des causes qui rend cet accident plus commun parmi les Soldats ne soit leur transport du camp à l'hôpital dans des chariots cahotans, puisque l'on voit le bruit & la

lumiere exciter la phrénésie chez les personnes délicates & sensibles qui ont de la fievre.

Quand l'inflammation du cerveau est une maladie primitive, il faut faire, sur le champ, des saignées copieuses & les réitérer; on croit même que la saignée de la jugulaire a un effet plus sûr : pour moi, après la saignée du bras, je fais appliquer trois ou quatre, & même jusqu'à sept sangsues à chaque tempe, ce qui produit le bon effet d'un saignement de nez; & je n'ai jamais ordonné d'ouvrir l'artere temporale. Du reste le traitement est le même que pour toutes les fievres inflammatoires; on doit, quand la phrénésie ou l'inflammation du cerveau est une suite de la fievre, ou qu'elle a été occasionnée par le défaut de transpiration & le froid aux extrémités, également tirer du sang, supposé cependant que le malade le puisse supporter; car s'il est extrémement foible, on essayera de le guérir par l'application des sangsues & des vésicatoires. Quand on offense la peau de la tête en la rasant pour y mettre les vésicatoires, car on commence par cette partie, il survient de la strangurie ou d'autres spasmes, accidens que l'on peut éviter, dit M. Whitts, en rasant la tête douze à quatorze heures avant l'application du vésicatoire. Quelques malades se sont bien trouvés d'avoir eu seulement la tête rasée. J'ai encore fait prendre le sel sédatif d'Homberg, à la dose de vingt-cinq grains, toutes les quatre heures, & il m'a paru utile; à la vérité ce remede n'étoit pas le seul que j'eus employé. Il seroit à propos dès qu'un Soldat arrive à l'hôpital avec des symptomes de fievre, de lui laver les mains & les pieds avec un mêlange d'eau & de vinaigre. J'ai aussi trouvé fort utile, pour entretenir la chaleur, de faire des fomentations sur les pieds & la partie inférieure des jambes avec des flanelles doubles, trempées dans de l'eau où il y avoit un septieme de vinaigre, & de

renouveller souvent leur application en les laissant une ou deux heures chaque fois.

M. Van-Swieten recommande de faire une saignée copieuse, de préférer celle du pied, & d'y revenir ou à celle de la jugulaire, jusqu'à ce que la fievre, l'ardeur & le délire soient diminués. La boisson du malade sera une décoction faite avec trois onces des especes fébrifuges V., bouillies dans deux pintes d'eau. Il prendra le lavement recommandé page 243 ; & s'il ne dort pas, on lui donnera, d'heure à autre, une tasse de la décoction suivante. Prenez trois onces de tamarins ; faites bouillir pendant un quart d'heure dans trois livres & demi d'eau, puis ajoutez un gros de nitre & deux onces de miel. Ce sont encore des pratiques utiles que d'appliquer des sangsues aux hémorrhoïdes qui se gonflent, de raser la tête, de faire tenir de l'eau chaude dans la bouche, de mettre sur le front des compresses épaisses, imbibées d'un mêlange d'eau & de vinaigre par parties égales, de tenir le malade dans un air tempéré, assis dans son lit, la tête levée, ou même de le lever deux fois le jour, de lui faire prendre des bains de pieds chauds, de lui mettre aux pieds, pendant la nuit, un sinapisme fait avec une once de graine de moutarde, une once & demie de graine de lin, une once de féves, deux gros de sel commun, le tout en poudre humectée avec une suffisante quantité de vinaigre : le malade ne vivra que de bouillons d'orge ou d'avoine. Lorsqu'après une diminution considérable des symptomes graves ou dangereux, l'insomnie subsiste, on peut donner le soir une émulsion, & même y ajouter une once & demie de syrop diacode, quelquefois il reste un peu de délire ; les autres symptomes étant dissipés, celui-ci se guérit à mesure que le malade prend des forces, & en le tenant hors du lit.

CHAPITRE X.

De l'Ophthalmie ou *Inflammation des yeux.*

M. Monro n'ayant pas parlé de l'ophthalmie, quoi que les Soldats y soient sujets quand ils sont exposés aux vents violens, au grand froid, au soleil & à la poussiere, ainsi qu'aux fluxions dans les lieux humides, nous suppléerons le traitement de cette inflammation d'après M. Pringle. Les ophthalmies legeres peuvent se guérir, en exposant l'œil à la vapeur du zinc, en bassinant souvent l'organe malade avec un mêlange chaud d'eau, de lait & d'un peu d'eau-de-vie, en mettant dessus, durant la nuit, l'onguent de tuthie ou un autre semblable, & en tenant le malade au régime, sans lui permettre le vin; mais ce traitement n'est ni très-facile à faire suivre au Soldat, ni très-sûr; c'est pourquoi, dans la plûpart des cas, & quand à ce mal il se joint un peu de fievre, de même que si l'inflammation est vive, on ne doit pas manquer de saigner le malade. Lorsque l'inflammation se trouve à un degré considérable, il devient absolument nécessaire de tirer beaucoup de sang, à moins que l'on ne parvienne à détourner ou retirer de dessus la partie malade le sang qui s'y est porté en trop grande abondance, & cela en employant des moyens qui ne privent pas tout le corps d'une quantité aussi considérable de ce fluide vital. Pour remplir cette indication, on applique, avec succès, des vésicatoires derriere les oreilles, sur-tout quand on les laisse durant deux ou trois jours, & qu'on y entretient ensuite la suppuration durant quelque tems. Dans toutes les grandes ophthalmies, M.

Pringle a mis en uſage, après la ſaignée du bras ou celle de la jugulaire, un moyen de guériſon qu'il a trouvé quelquefois plus efficace que les véſicatoires, quoiqu'il ſoit, en général, peu uſité ; c'eſt de tirer du ſang de la partie malade en appliquant des ſangſues : il en fait mettre deux ou même un plus grand nombre à la partie inférieure de l'orbite, ou près de l'angle externe de l'œil ; & on laiſſe couler le ſang juſqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même ; ſouvent auſſi il a répété pluſieurs fois ce traitement, quand l'occaſion le demandoit. Tant que l'inflammation eſt au même degré, on baſſine les yeux avec une diſſolution de vitriol blanc ; & quand la douleur eſt fort vive, on fait de fréquentes fomentations avec une décoction de têtes de pavôt blanc. Lorſque les évacuations ont un peu diminué l'inflammation, le coagulum *aluminoſum* L. étendu ſur un linge & appliqué le ſoir, eſt un des remedes externes les plus efficaces. On doit examiner avant de commencer le traitement de cette maladie, ſi elle n'a pas, pour cauſe, ou un virus vénérien ou écrouelleux, ou un corps étranger qui eſt retenu dans l'œil & l'irrite ; car les remedes précédens ne ſeroient alors que palliatifs : ils réuſſiront auſſi dans les ophthalmies qui viennent de coups & de bleſſures legeres. Il y a encore des inflammations & des ulceres aux yeux que l'on prend ſouvent mal-à-propos pour des maux idiopathiques de cet organe, mais que les médicamens que l'on emploie d'ordinaire pour les yeux ne peuvent guérir. J'ai trouvé très-efficace, en pareil cas, le liniment ſuivant. Prenez d'onguent blanc L., cinq gros ; de ſucre de Saturne, un ſcrupule : verſez en porphyriſant deux ſcrupules de baume traumatique L. On met un peu de ce collyre ſur un linge, dont on couvre l'œil durant la nuit. Dans les cas de fluxions ſur les yeux, on tirera d'abord du ſang du bras, & auſſi-tôt après on procu-

rera une révulsion de l'humeur de la fluxion, en faisant prendre un purgatif qui agisse promptement & vivement. Si l'humidité, soit de la saison soit de l'habitation cause ces fluxions & les maux d'yeux, les purgations répétées deviennent nécessaires.

CHAPITRE XI.

De la Toux ou *des Rhumes*, *& de la Phthisie pulmonaire* ou *Consomption*.

LEs toux ou rhumes ont été fréquens durant l'hiver parmi les Troupes, & quand la température de l'air étoit humide & froide, ces maux se sont souvent trouvés accompagnés de douleurs de poitrine, de points de côté. Quand on les négligeoit, il se formoit fréquemment aux poumons des obstructions, des tubercules & des suppurations. En pareils cas la maladie se terminoit par la consomption ou phthisie pulmonaire.

Lorsque les rhumes étoient peu considérables ou les toux legeres, il suffisoit, pour en guérir, de se garantir du froid dans la suite, & de faire usage de doux médicamens pectoraux & de boissons chaudes; mais quand le malade se plaignoit de douleurs, de points & de serremens à la poitrine, il étoit toujours nécessaire de faire une saignée plus ou moins copieuse & de donner après la saignée quelques doux remedes pectoraux, tels que le blanc de baleine & les mixtures huileuses. Si la fievre s'y joignoit, il devenoit à propos de faire usage du sel de nitre, de la potion saline simple, ou de l'esprit de minderer: & quand la toux étoit accompagnée d'une irritation qui tourmentoit le malade, on donnoit fréquemment une cuillerée à caffé de loock, acidulé avec l'esprit de

vitriol ou l'oxymel ſcillitique. On preſcrivoit, avec ſuccès, des diaphorétiques doux, tels que l'eſprit de minderer qui ſe mêloit à des boiſſons délayantes chaudes, pour procurer une tranſpiration facile, abondante & des ſueurs, ce qui ſe donnoit aux malades lorſqu'ils étoient au lit, & renfermés dans des ſalles où il y avoit des poëles.

Si ces remedes ne ſuffiſoient pas pour diminuer la toux & la douleur de poitrine, on ſaignoit le malade une ſeconde fois; & immédiatement après on lui appliquoit un véſicatoire ſur le côté, &, communément, ce traitement emportoit la plûpart des maux. Si les choſes ne tournoient pas ſi heureuſement, on donnoit, pour boiſſon ordinaire, la décoction pectorale; & quand il s'y joignoit de la difficulté de reſpirer ou une reſpiration courte, on faiſoit prendre la mixture ſcillitique ou le lait ammoniacal L., mêlé avec l'oxymel: on donnoit auſſi un doux purgatif lorſqu'il en étoit beſoin. Si, durant le cours de la maladie, il revenoit de la douleur à la poitrine ou un ſerrement qui fuſſent à un degré conſidérable, nous tirions encore du ſang; aucun autre remede que celui-ci n'apportant de ſoulagement en pareil cas.

Lorſqu'il n'y avoit que peu ou même point de fievre, & un rhume leger entretenu par une toux, accompagnée d'irritation, il n'y a rien qui ait eu un plus heureux ſuccès que d'ajouter quelques gouttes de teinture thébaïque ou un peu d'élixir parégorique aux mixtures huileuſes ou ſcillitiques; ou bien de faire prendre, à l'heure du coucher, une potion ou des pilules rendues narcotiques avec l'opium, ce qui facilitoit la toux & procuroit du ſommeil.

Dans tous les tems de la maladie durant leſquels la toux étoit violente & accompagnée de douleurs de poitrine, il devenoit néceſſaire de faire obſerver aux malades le plus grand régime, & de les tenir dans

un air libre & pur autant que l'emplacement des hôpitaux pouvoit le permettre. Car nous avons souvent éprouvé que des gens qui avoient souffert pendant long-tems une toux opiniâtre, & qui étoient menacés de phthisie, tandis qu'on les retenoit dans des salles trop remplies, se sont rétablis d'une maniere surprenante dès qu'ils ont été à l'air libre & pur nous en avons eu un exemple remarquable à l'hôpital de Bremen, au mois de Janvier 1762, en faisant passer des malades attaqués de toux d'un mauvais caractere, des salles trop petites & humides, dans une plus grande qui étoit séche & airée.

Lorsque la température de l'air le permettoit, nous faisions sortir quelque tems les malades, parce qu'on a observé que de rester toujours dans l'hôpital, & de ne respirer que le même air, chargé d'exhalaisons humaines, contribue à augmenter la maladie. Quand on connoissoit un homme pour sobre & pour n'être pas sujet à commettre des fautes, on lui procuroit communément un logement en ville, & on le faisoit revenir pendant le jour à l'hôpital pour y prendre des médicamens.

Aux uns nous faisions boire chaque jour une pinte d'un mêlange d'eau de chaux & de lait, par parties égales : d'autres prenoient, matin & soir, une infusion amere ou quelqu'autre amer peu actif, à la dose d'une ou deux onces.

Le lait d'ânesse & les eaux minérales de Bristol & de Selters, que l'on trouve si salutaires dans les maladies du poumon, n'étoient pas des remedes qu'on pût se procurer dans les hôpitaux d'armées; & de monter à cheval, seroit devenu un remede trop coûteux.

Dans les maux chroniques de ce genre où on présume qu'il y a des obstructions & des tubercules aux poumons qui ne sont point encore venus à suppuration, M. Russel recommande l'usage de l'eau de mer

pour les résoudre; mais nous étions à une trop grande distance de la mer pour essayer ce remede. *Russel de usu aquæ marinæ in morbis glandularum*, *pag.* 17.

Une décoction de quinquina a fait cesser des toux qui duroient depuis un tems considérable: & dans un ou deux cas de ce genre il avoit déja paru de legers symptomes de phthisie (*a*); cependant chez la plûpart des malades qui avoient au poumon des obstructions confirmées ou des symptomes évidens de phthisie, sans qu'il se fît d'évacuation d'une matiere purulente, le quinquina, loin d'être utile, augmentoit la fievre, échauffoit le malade, & lui donnoit beaucoup d'agitation & de mal-aise. Ce médicament étoit très-efficace, lorsqu'il paroissoit qu'il n'y avoit pas au

---

(*a*) Marie Shepperd, femme mariée, âgée de vingt-six ans, entra à l'hôpital S. George le 6 de Juin 1759 pour s'y faire traiter d'un rhume qui étoit accompagné d'une fievre lente continue & de sueurs nocturnes, symptomes qui avoient commencé au mois d'Avril, après une maladie de peau. Elle se plaignoit encore d'avoir des fleurs blanches, & elle avoit été saignée plusieurs fois avant de venir à l'hôpital. Je prescrivis d'abord à cette femme l'usage de doux médicamens pectoraux, & en même tems une solution de vitriol blanc pour servir à injecter dans la matrice. N'ayant pas trouvé, au bout de huit jours, de changement favorable dans son état, je lui conseillai de sortir de l'hôpital & de s'en aller dans son pays, au milieu de sa famille, pour y vivre de lait, de prendre un peu d'exercice & de continuer l'usage des mêmes médicamens, ce qu'elle fit; mais ce fut sans éprouver aucun changement avantageux dans sa maladie jusqu'au 6 de Juillet, que je lui prescrivis de prendre trois fois le jour deux onces d'une décoction de quinquina, avec une potion saline. Dès que cette femme eut commencé à faire usage de ces derniers remedes, la maladie commença à prendre une tournure favorable; la fievre & les sueurs nocturnes la quitterent; la toux devint plus facile, & la malade recouvra de jour en jour sa santé & ses forces: elle vint à l'hôpital le 15 d'Août, paroissant en bonne santé, pour me remercier de l'avoir guérie.

poumon d'engorgement ou d'obstructions confirmées, & que les vaisseaux étoient très-relâchés. Nous jugions que l'on pouvoit l'employer avec succès, quand les malades n'avoient pas de douleur fixe, & que la respiration n'étoit pas fort gênée. Si le malade étoit pléthorique ou avoit seulement de la fievre, quoiqu'elle fût legere, nous ordonnions de lui tirer un peu de sang avant de le mettre à l'usage du quinquina.

Dans des cas semblables, j'ai quelquefois observé de bons effets de l'usage du baume de copahu & de celui du perou, que le malade prenoit ou dans un julep ou dans un électuaire, tel que l'électuaire de blanc de baleine avec le baume L. Mais sous quelque forme qu'on donnât les baumes, s'il y avoit aux poumons des obstructions confirmées, ils échauffoient & enflammoient plutôt que de produire aucun bien réel.

Quand la toux duroit long-tems, & étoit accompagnée de douleurs de côté, de difficulté de respirer, de fievre lente & de sueurs nocturnes, nous avions toujours raison de soupçonner que la maladie se termineroit par une consomption confirmée. Il nous a paru que ce qu'il y avoit de mieux à faire pour ceux qui étoient menacés de cette maladie, étoit de les tenir toujours dans une espece de frais interne, de ne rien négliger pour diminuer la chaleur hectique & la fievre, enfin de tout faire pour retarder, autant qu'il est possible, les progrès de ce mal. Lorsque la maladie n'étoit pas ancienne, nous étions souvent assez heureux pour la guérir; mais celle qui étoit confirmée se terminoit presque toujours d'une maniere funeste.

On faisoit observer au malade le plus grand régime; & quand le lait passoit aisément chez lui, on lui en permettoit une pinte par jour (a), & ou on le cou-

(a) Quand on a à traiter, hors des hôpitaux, un malade

poit avec de l'eau, & il le prenoit en boiſſon, ou bien il ſervoit de déjeûner & de ſouper. La boiſſon ordinaire de ces malades étoit de l'eau de gruau ou la décoction pectorale. Ces boiſſons étoient rendues legerement acides, quand il en étoit beſoin, avec quelques gouttes d'eſprit de vitriol; & nous faiſions prendre en même tems des médicamens rafraîchiſſans, tels que le nitre, la potion ſaline ou celle de minderer, auxquels on ajoutoit pour lors du blanc de baleine ou quelqu'autre remede béchique doux.

On a ouvert la veine & tiré de quatre à huit onces de ſang toutes les fois que la douleur de poitrine devenoit incommode, ou que le malade reſſentoit de l'ardeur ou que la fievre lente l'empêchoit de dormir la nuit; & de tous les remedes que nous avons employé, il n'y en a point eu qui ait procuré autant de ſoulagement (*a*). Ces petites ſaignées réitérées, bien loin de diminuer les forces des malades, ſembloient plutôt empêcher qu'elles ne fuſſent épuiſées comme

---

dont le mal eſt à ce degré, on regarde avec raiſon, comme les remedes les plus puiſſans, l'uſage du lait d'âneſſe, de prendre les eaux de Briſtol à la ſource, & de monter à cheval tous les jours. De tels malades ſe ſont auſſi bien trouvés de voyager dans des climats plus méridionaux, comme au midi de la France, en Portugal ou en Italie, pays où l'air eſt plus chaud, plus ſec & plus conſtant qu'en Angleterre.

(*a*) Ce traitement a été fortement recommandé par M. Méad, dans l'Ouvrage intitulé, *Monita & Præcepta* : c'eſt avec fruit, dit-il, que l'on diminue les forces du malade, parce qu'on détruit un mal qui épuiſe continuellement ces forces du corps plus que ne le peut faire une petite ſaignée. Si un ſujet, dont le poumon eſt ulcéré, a une fievre forte, il ſera utile de le ſaigner. J'ai vu réuſſir ce traitement dans des cas où le malade n'étoit pas entierement déſeſpéré. Voyez *cap I, ſect. IX*; & liſez les *Eſſais de Médecine* de la Société d'Edimbourg, vol. IV, att. XXVIII, pag. 525, de la traduction françoiſe.

elles l'auroient été, parce que les ſaignées diminuoient la violence de la fievre hectique.

Quand la maladie eſt à ce degré, nous employons les ſétons, ou nous ordonnons des cauteres pour procurer un écoulement à la matiere purulente; ce qu'on a trouvé un remede efficace dans pluſieurs cas. Lorſque les malades ſe plaignoient d'une douleur fixe, nous faiſions toujours le cautere auſſi près du ſiége du mal que cela étoit poſſible (a). Le 5 du mois de Mai 1762, un homme qui étoit attaché au quatre-vingt-huitieme Régiment d'Infanterie, fut envoyé à l'hôpital de Bremen pour un crachement de ſang, accompagné d'une fievre lente & d'une ardeur étique continuelles. Après qu'on eut ſaigné ce Soldat & qu'on lui eut fait prendre des médicamens rafraîchiſſans, le tout ſans ſuccès, on lui fit quatre cauteres au dos, & on lui donna une legere décoction de quinquina,

---

(a) Au mois de Juin 1748, un Domeſtique vint me conſulter ſur une toux qui étoit accompagnée d'une fievre hectique continuelle, de ſueurs nocturnes, & me dit que cette maladie avoit commencé quelques mois auparavant après un rhume. La matiere qu'il rendoit par l'expectoration étoit jaunâtre & reſſembloit à du pus; il ſe plaignoit auſſi d'une douleur fixe au côté gauche de la poitrine. J'ordonnai à ce malade de prendre, trois fois le jour, une mixture ſaline avec le blanc de baleine, de ſe faire tirer un peu de ſang, de boire une infuſion de graine de lin édulcorée avec du miel, & de porter un ſéton au côté gauche, à l'endroit même où il reſſentoit de la douleur. Je lui conſeillai en même tems de ſe retirer à la campagne, chez ſon pere, d'y vivre de lait & de végétaux, & de monter à cheval autant qu'il le pourroit. Cet homme étoit dans un tel degré de conſomption que je ne comptai pas le jamais revoir; cependant il vint, au mois de Décembre, me remercier de ſa guériſon, & il me parut en bonne ſanté; il me dit qu'auſſi-tôt que le ſéton avoit commencé à rendre abondamment, il s'étoit ſenti ſoulagé; & que dans la ſuite il avoit recouvré ſa ſanté de jour en jour, en ſuivant mes conſeils.

acidulée avec l'esprit de vitriol. Dès que les cauteres ont eu commencé à rendre abondamment, la chaleur & la fievre étiques, ainsi que le crachement de sang, ont diminué de jour en jour; & en très-peu de tems, cet homme a recouvré sa santé & ses forces. Néanmoins on doit observer que quoique ces écoulemens artificiels soient quelquefois efficaces, cependant quand la maladie est très-avancée ou a fait des progrès, le mal est le plus souvent trop profondément enraciné pour que ce secours soit capable de le guérir.

Le quinquina & les baumes naturels de copahu ou autres ont été le plus souvent préjudiciables, & ont augmenté la chaleur & la fievre étiques, excepté dans un ou deux cas dans lesquels la maladie a paru avoir, pour cause, une vomique des poumons, & où le malade rendoit le pus en abondance par les crachats & en toussant. Il y a eu un cas où ces remedes ont été fort utiles: le malade étoit très-bas & avoit des sueurs nocturnes, mais il rendoit beaucoup de matiere purulente en toussant. En lui faisant prendre de la décoction de quinquina & l'électuaire de blanc de baleine avec le baume L., la matiere de l'expectoration devint plus épaisse & prit la consistence d'un baume, sans que la chaleur & la fievre fussent augmentés; après quoi ces symptomes diminuerent de plus en plus, & le malade recouvra la santé.

Durant le cours de cette maladie, on éprouve souvent une grande ardeur, de l'agitation, de l'insomnie & des tranchées qui sont suivies de dévoiement. Une prise de rhubarbe, ou de quelque autre purgatif doux, a presque toujours dissipé ces symptomes, parce qu'ils étoient occasionnés le plus souvent par des humeurs corrompues, amassées dans les intestins. Le soir du jour où le malade avoit pris un purgatif, on donnoit un narcotique pour lui procurer du sommeil pendant

la nuit. Lorsque le premier purgatif ne faisoit pas cesser la diarrhée, on réitéroit le narcotique le lendemain à la même heure; & le second ou troisieme jour après la premiere purgation, on en donnoit une seconde. Quand il y avoit en même tems mal à l'estomac ou un sentiment de pesanteur, on faisoit prendre un doux vomitif.

Si le dévoiement continuoit, malgré ces purgatifs réitérés, on étoit obligé de joindre l'usage des astringens à celui des narcotiques. J'ai vu, dans certains cas, de bons effets de parties égales de miel & d'eau dans quoi on avoit fait bouillir des roses de provins, de l'écorce & des fleurs de grenade & de la cannelle, remede que M. Méad a recommandé (*a*); ce qui servoit en même tems d'aliment & de médicament. Quand on donne les narcotiques & les astringens, pour faire cesser le dévoiement dès qu'il commence à paroître & avant que les intestins soient vuidés, ils sont toujours nuisibles, & augmentent la chaleur & la fievre. A la vérité ils arrêtent le dévoiement pour quelques heures, mais il recommence ensuite avec une plus grande violence.

Lorsque les malades avoient de la difficulté de respirer & l'haleine courte, & que ces accidens n'étoient ni emportés ni diminués par les évacuations & l'usage des médicamens rafraîchissans & pectoraux & des vésicatoires, il n'y avoit rien qui leur procurât autant de soulagement, ou qui eût un aussi bon effet qu'un doux vomitif; ce remede a souvent dissipé à l'instant l'oppression; & il favorisoit la sortie de la matiere dont les poumons étoient remplis; elle s'évacuoit par l'expectoration.

(*a*) Voyez Méad, *Monita & Præcepta Medica*, *cap.* I, *sect.* X.

Dans l'état avancé de la consomption, la toux étoit toujours très-incommode ; & on ne pouvoit procurer au malade quelque relâche que par le moyen des narcotiques qui, en pareils cas, ne faisoient autre chose que donner un petit soulagement de peu de durée. Ces remedes étant sujets à empêcher que l'expectoration ne se fasse comme il convient dans cette maladie, nous les mêlions, pour l'ordinaire, avec de l'oxymel scillitique ou de la teinture d'*assa fœtida*, ces médicamens détruisant, en grande partie, la qualité par laquelle les narcotiques arrêtent l'expectoration.

M. Barry (*a*) conseille, pour guérir la consomption, de faire une incision ou ouverture au côté, à l'endroit même où il y a une douleur fixe, accompagnée de pesanteur, de fievre étique ou desséchante, & des autres symptomes qui prouvent qu'il y a une suppuration établie. Ce Praticien dit que la plévre est alors épaissie, & que les poumons adhérent à la partie de la plévre où il s'est fait une ulcération, & que par cette opération on peut évacuer le pus & procurer une guérison radicale : il rapporte même divers exemples du succès de pareilles opérations qui ont été faites à tems.

SUPPLÉMENT.

Sur le Traitement.

UNE toux nouvelle, occasionnée par du froid qu'on a ressenti, peut, dit M. Pringle, passer pour le pre-

(*a*) Barry, *Treatise on the tree Digestions*, pag. 410.

mier ou le plus leger degré d'une fluxion de poitrine ; & on doit regarder une toux ancienne & négligée comme le commencement d'une consomption ou phthisie pulmonaire qui ne tarde pas à être suivi de tubercules & d'ulcérations : aussi trouve-t-on que ceux qui meurent de cette maladie ont les poumons adhérens à la plévre, & remplis de tubercules & d'ulceres. Il est donc très important de guérir les rhumes dans leur origine ; & ce soin regarde les Chirurgiens du Régiment qui sont à portée de connoître les Soldats enrhumés. Lorsque la toux est encore dans son commencement ou que le mal a fait peu de progrès, il suffit, selon M. Van-Swieten, de donner au Soldat, pour boisson ordinaire, la décoction tiéde des especes pectorales V., &, pour nourriture, le bouillon au riz ou à l'orge, & du lait frais avec un jaune d'œuf : si la toux l'empêche de dormir, il prendra six à huit grains de pilules de cynoglosse : quand il survient de la fievre, il faut saigner pour prévenir l'inflammation, ou l'arrêter à son origine. Mais les Soldats ne se plaignent, en général, que le plus tard qu'ils peuvent ; & quand ils le font, le rhume est, pour l'ordinaire, déja fort dangereux. Comme cette maladie est de la nature des inflammatoires, le principal remede à employer c'est la saignée, qui, seule, guérit souvent des rhumes dont on a lieu de craindre les suites, tandis que tous les autres médicamens sont sans efficacité quand on obmet celui-là. Après que la saignée est faite, on calme les toux, encore récentes, avec un mucilage de graine de lin, du blanc de baleine ou quelque huile douce commune. J'ai remarqué que ces remedes huileux & adoucissans réussissent mieux quand on y joint une assez grande quantité de sel alkali volatil, comme dans la formule suivante : prenez de sel de corne de cerf, un demi-gros ; faites dissoudre dans sept onces d'eau pure ; ajoutez-y une

once & demie d'huile d'olives ou d'amandes douces; & une demi-once de ſucre. Le malade en prendra quatre cuillerées, trois ou quatre fois le jour, en obſervant de ne lui en verſer qu'après avoir ſecoué la bouteille pour mêler le tout. En outre quand la toux réveilloit le malade pendant la nuit ou l'empêchoit de s'endormir, on lui donnoit ſix ou ſept grains de pilules de mathœus L., à l'heure du coucher. Mais depuis ce tems-là j'ai, en général, preſcrit dans la potion qui ſe prenoit le ſoir, quinze ou vingt gouttes de laudanum, & environ deux gros d'oxymel ſcillitique ou un demi-gros de gomme ammoniaque, ſuivant le degré de chaleur qu'éprouvoit le malade ou l'état de ſon eſtomac, afin de corriger, par cette addition, la qualité aſtringente de l'opium. Dans les engorgemens, au poumon, qui ſont anciens, les remedes huileux peuvent augmenter la maladie en occaſionnant un trop grand relâchement de l'eſtomac. Si les rhumes ſont encore plus anciens & plus opiniâtres, ou dans le premier degré de la conſomption ou phthiſie; ſi le malade reſſent une douleur de côté, un ſerrement à la poitrine, de la chaleur & de l'inſomnie pendant les nuits, j'attends beaucoup des petites ſaignées réitérées à de courts intervalles, des ſétons & d'une diéte ſévere & rafraîchiſſante. J'ai éprouvé que ces petites ſaignées ſont utiles, non-ſeulement dans les anciennes toux, quand le malade eſt menacé de phthiſie, mais même après que les ſymptomes d'étiſie ont paru. On tiroit depuis quatre juſqu'à ſix onces de ſang une fois en huit dix jours; & quelquefois on laiſſoit moins d'intervalle entre les ſaignées. Nous remarquions que les malades ne ſe trouvoient jamais autant ſoulagés le premier jour après la ſaignée, que le ſecond ou le troiſieme jour. Le ſang étoit toujours coënneux; & s'il eût été diſſous, il n'auroit pas fallu répéter la ſaignée. En employant ce traitement, il

faut avoir grand soin de ne tirer de sang qu'autant que les Soldats le peuvent supporter. Quand le sujet est naturellement d'une foible constitution ou écrouelleux, ou qu'il est depuis long-tems dans l'épuisement, la saignée, ainsi que tous les autres moyens que l'art fournit, deviennent inutiles. Il est moins difficile de faire une application convenable du remede suivant que je recommande après des épreuves réitérées, c'est l'usage d'un séton pratiqué au côté à l'endroit où il y a le plus de douleur. Quand il y a de l'altération, de la chaleur & d'autres symptomes qui indiquent des humeurs putrides, il faut rendre la tisanne légerement acide; tous les alimens doivent être pris parmi les substances acides; le lait de beurre, en particulier, est utile: & s'il étoit possible, le malade ne devroit vivre que de lait & de végétaux. Rien, à ce qu'il me paroit, ne diminue l'étisie ou le desséchement du corps autant que les petites saignées & un régime rafraîchissant. On fait quelquefois cesser les sueurs colliquatives par l'usage de l'eau de chaux: l'élixir de vitriol a produit le même effet.

Chez un phthisique dont la maladie est avancée, on peut distinguer deux sortes de toux; l'une causée par les ulceres, & l'autre par une pituite claire qui tombe dans la gorge & sur la trachée-artere; ces parties étant privées de leur humeur muqueuse naturelle, éprouvent de l'irritation. Cette derniere espece de toux est peut-être la plus douloureuse, & celle qui tourmente davantage le malade. On ne guérit pas ces deux différentes toux par les mêmes remedes: le baume du perou & celui de copahu m'avoient paru convenir à la premiere; mais depuis les premieres éditions de cet Ouvrage, ayant été souvent trompé par les effets de ce baume, dans la phthisie, j'en ai entierement abandonné l'usage; & j'ai mis principalement ma confiance dans les saignées petites & répetées. Quand l'état du

malade ne permet pas qu'on lui tire de ſang, je n'attends de guériſon que du lait pris pour toute nourriture, de l'uſage des végétaux, de l'application d'un ſéton au côté où eſt le mal, de l'air de la campagne, & de l'exercice du cheval, ou même de l'uſage des acides lorſque le malade éprouve de l'altération & une chaleur deſſéchante. Pour la toux, cauſée par l'irritation que produit la pituite, j'emploie la conſerve de roſes dont l'uſage eſt ſans danger, mais qui a peu de vertu, & l'opium dont l'efficacité eſt plus grande, mais qu'on ne doit employer qu'avec prudence, & en n'oubliant pas qu'il affecte la tête, qu'il reſſerre le ventre & qu'il arrête l'expectoration. Il eſt vrai qu'on peut empêcher, en partie, ces mauvais effets, en preſcrivant la ſcille dès que le malade ne dort plus, parce qu'il touſſe. J'ordonne, pour l'ordinaire, une potion compoſée d'un gros & demi d'oxymel ſcillitique, & de quinze gouttes de teinture thébaïque L., ce qui ſe prend à l'heure du coucher. J'ai augmenté la doſe de chaque médicament, quand il en étoit beſoin. Je n'avois autrefois donné le quinquina à des phthiſiques que dans leur convaleſcence, & quand les poumons me paroiſſoient exempts d'obſtructions; mais depuis quelques années, j'ai fréquemment fait prendre une ou deux fois par jour une décoction ou une infuſion de quinquina, ſans avoir obſervé qu'il ait échauffé ou qu'il ait rendu la reſpiration plus difficile. Je l'ai vu au contraire produire un bon effet, lorſque le malade ſe plaignoit d'abattement & de foibleſſe, & qu'il n'étoit pas dans le dernier degré de la maladie.

Les malades des hôpitaux d'armées, ne montent pas à cheval & ne prennent pas le lait d'âneſſe, deux des meilleurs remedes contre la phthiſie; en outre l'air des hôpitaux ou des caſernes qui renferment trop de perſonnes, s'oppoſe à ce qu'ils guériſſent, même en prenant du lait & montant à cheval. Et en ſuppoſant

que,

que, malgré tous ces obstacles, des Soldats eussent recouvré la santé, il seroit surprenant qu'ils n'eussent pas bientôt une rechûte, parce qu'ils sont exposés au froid aussi-tôt qu'ils reprennent leur service.

CHAPITRE XII.

De la Fievre Catarrhale qui a été Epidémique durant le mois d'Avril 1762, qu'on a aussi appellée l'*Influenza.*

APRES que les Troupes eurent essuyé un hiver très-rude à Bremen, la température changea tout-à-coup le 10 d'Avril, du très froid à l'excessive chaleur. Au bout de peu de jours de ce changement, plusieurs personnes furent attaquées d'une maladie catarrhale violente. Elle a souvent commencé par un froid & un frisson, tels que bien des gens s'imaginoient dès-lors qu'ils alloient avoir la fievre; mais ils ne tardoient pas à être attaqués de toux, de difficulté de respirer, de douleur à la poitrine, avec mal à la tête & des douleurs par-tout le corps, principalement dans les membres. On avoit communément des sueurs considérables les premieres nuits. Chez quelques sujets on crut reconnoître, durant les deux ou trois premiers jours, une fievre rémittente. Plusieurs eurent une legere inflammation à la gorge & de l'enrouement. Tous avoient, dès le commencement de la maladie, une fievre aiguë, des urines fort colorées; & quand le mal se montroit sous l'apparence d'une fievre rémittente; après le second jour, l'urine déposoit un sédiment sur le matin; ce qui arrivoit également chez tous les malades, quand la fievre étoit cessée. Quelques-uns avoient le dévoiement, mais

le plus grand nombre se trouvoit plutôt disposé à la constipation. Chez plusieurs la toux étoit très-violente; & après chaque accès de toux, les malades faisoient des efforts pour vomir, parfaitement ressemblans à ceux qui surviennent après de violens accès de coqueluche. D'abord les malades ne crachoient qu'un peu de phlegme, mais dans le déclin de la maladie il se faisoit une abondante expectoration. La toux violente & les symptomes fievreux subsistoient, en général, durant quatre, cinq ou six jours; quelquefois ils duroient plus long-tems : il y a eu des malades qui ont eu de la toux pendant deux ou trois semaines, après quoi elle les a quittés.

Cette fievre catarrhale attaqua la plûpart des habitans de Bremen, & très-peu d'Anglois en furent exempts : elle a aussi été épidémique dans le même tems dans plusieurs contrées de l'Europe.

Nous avons traité cette fievre exactement comme une maladie inflammatoire; & il n'est mort aucun de ceux qui ont demandé du secours de bonne heure. On a rendu la santé à la plûpart, en leur faisant une copieuse saignée, & leur donnant des médicamens médiocrement rafraîchissans, tels que la mixture de blanc de baleine avec le nitre L., la potion saline commune ou l'esprit de minderer, ou tout autre de même nature. Lorsque la fievre & la difficulté de respirer subsistoient encore après la premiere saignée, le lendemain ou le second jour, on ouvroit de nouveau la veine; & immédiatement après on appliquoit sur le dos un large vésicatoire qui, pour l'ordinaire, emportoit la fievre & rendoit la respiration facile. Quand les malades avoient de la disposition à la constipation, il étoit utile de leur faire prendre un purgatif.

De tous les Anglois que nous avions à Bremen, il n'est mort qu'un ou deux Soldats qui étoient restés malades à leurs quartiers; au lieu de se faire saigner &

de se mettre à la diéte, ils avoient pris beaucoup de liqueurs spiritueuses, & n'étoient venus à l'hôpital que dans le moment où ils avoient une fluxion de poitrine, à son dernier degré. Plusieurs des habitans de cette Ville moururent de la même maladie, sans doute, faute de se conduire comme ils auroient dû.

SUPPLÉMENT.

Sur les Symptomes & le Traitement.

L'INFLUENZA a regné successivement dans presque toute l'Europe, depuis le mois de Février jusqu'au mois de Juillet; mais elle n'a été funeste qu'en peu d'endroits ou aux personnes téméraires, & qui refusoient de faire ce qui convenoit. M. Pringle a vu l'influenza à Bruxelles, en 1743, à la fin de l'hiver: elle parcourut, dit-il, la plus grande partie de l'Europe, & regna à Bruxelles, sans que les Troupes en aient beaucoup souffert; cette maladie n'ayant attaqué que les gens qui avoient eu de la fievre l'automne précédent. M. Huxham a observé la même maladie en 1733 & en 1743. La fréquence & l'espece d'universalité de cette épidémie, ainsi que les ravages qu'elle cause quelquefois nous ont déterminé à en donner ici l'histoire la plus exacte que nous ayons; elle a été faite sur l'influenza de 1762, par M. Barker, Médecin à Londres, où elle a été très-commune. L'Auteur a donné l'état de l'air qui a précédé l'apparition de cette maladie; les changemens prompts & considérables du froid au chaud, & du chaud au froid, en ont été regardés comme la cause premiere; mais cette opinion vraisemblable est susceptible de bien des difficultés: quoiqu'il en soit,

voici quels ont été les ſymptomes de l'influenza. On éprouvoit alternativement de la chaleur & du froid : la toux étoit continuelle & importune, ayant commencé chez les uns avec la maladie, & chez les autres au bout de deux jours de ſon attaque ; elle faiſoit rendre quelquefois un peu de pituite claire ; d'autrefois elle étoit ſéche & n'amenoit rien. On reſſentoit de la laſſitude, une peſanteur, & une douleur conſidérables aux environs des tempes & du front : les yeux étoient enflammés, humides, & ne pouvoient ſoutenir la lumiere ; il y avoit de l'enflure aux paupieres : on éternuoit fréquemment : la voix étoit rauque. Tous les malades, ſans en excepter un, ſe plaignoient d'un ſentiment d'ardeur très-aigu, qui avoit ſon ſiége le long de la trachée-artere juſqu'au cartilage xyphoide du ſternum, comme ſi la membrane interne de ces parties eût été écorchée. On a vu des perſonnes qui éprouvoient la même ardeur depuis le goſier ou l'arriere-bouche juſqu'à l'eſtomac, & auxquelles il ſembloit que l'œſophage & la trachée-artere fuſſent enflammés ; quelques-uns ſe ſont trouvés preſque étouffés par une vraie eſquinancie. On avoit, au milieu du ſternum, un ſentiment de peſanteur & de la difficulté de reſpirer : beaucoup ſe plaignoient, durant les accès de toux, d'une eſpece de déchirement entre les omoplates : on éprouvoit encore comme des picotemens, tantôt dans les bras, tantôt dans les cuiſſes ou aux côtés. La toux étoit quelquefois aſſez fréquente & aſſez forte pour faire cracher du ſang ; & il n'étoit pas rare de voir ſortir quelques gouttes de ſang par le nez. A ces ſymptomes, on a vu ſe joindre une fievre aſſez violente qui étoit preſque toujours plus foible le jour, mais qui redoubloit la nuit. Elle s'eſt trouvée pluſieurs fois ſi peu conſidérable, que le malade avoit à peine de l'altération & de l'inſomnie : il pouvoit même prendre de la nour-

riture. Les ſueurs étoient un ſymptome conſtant & continuel ; communément elles étoient exceſſivement abondantes ; quelquefois on les a vu critiques & emporter la maladie, ou du moins la rendre plus bénigne. La ſoif ne tourmentoit pas beaucoup : tous les malades avoient la langue recouverte d'une mucoſité très-blanche ; il ſembloit qu'elle fût enduite de crême. La couleur & la qualité du ſang que l'on a tiré ont été différentes, ſelon la conſtitution & le tempérament des ſujets. L'urine étoit bilieuſe preſque dès le commencement de la maladie ; puis elle dépoſoit une matiere qui reſſembloit à du ſon ou à de la brique en poudre. Tous les malades avoient de l'abattement, du découragement plus que les accidens apparens ne paroiſſoient devoir en cauſer. La plûpart ont été beaucoup de tems à ſe rétablir : pluſieurs ont été languiſſans pendant ſix mois ou même un an, étant tourmentés par une toux continuelle, & mis très-bas par une petite fievre lente, reſtes de la maladie que l'on avoit peine à détruire. Quelques-uns, après avoir combattu long-tems contre le mal, ont fini par une phthiſie pulmonaire. On a vu un grand nombre de perſonnes à qui il eſt reſté pendant fort long-tems, à un des côtés de la poitrine ou au bas-ventre, une douleur très-incommode, après même que tous les autres ſymptomes morbifiques étoient diſſipés. D'autres ſujets ont été attaqués tout-à-coup, & dès la naiſſance de la maladie, de douleurs très-violentes dans tous les membres & à la tête, de laſſitude, de fievre violente, ce qui étoit accompagné de ſymptomes legers de catarrhe ou de fluxion de poitrine : ces malades, principalement, avoient de ſi grandes angoiſſes, & un tel ſerrement de poitrine, ou tant de difficulté à reſpirer, qu'on eût cru qu'il alloit paroître des exanthêmes ; mais on en a rarement obſervé. Telle a été, à peu de choſe près, la marche

de la maladie qui, pour l'ordinaire, a cedé au traitement au bout de quatre jours, & s'est terminée par le vomissement d'une grande abondance de pituite. Les Médecins ont eu plus de peine, & il y a eu plus de danger lorsque la fievre étant devenue plus forte & la toux plus fréquente, il s'est formé une vraie péripneumonie; beaucoup de Soldats en sont morts. Quelques personnes ont eu une vraie fluxion de poitrine dès le commencement de l'attaque: d'autres ont été bientôt emportés par l'esquinancie ou la pleurésie. L'influenza a été funeste, principalement chez les gens qui passoient leur vie à l'air: il y en a eu un grand nombre qui a péri dans les quatre premiers jours de la maladie, malgré tout ce qu'on a pu faire. Le principal & presque le seul remede lors de cette malignité, étoit de tirer du sang très-promptement & en grande abondance. Si on ne le faisoit pas, il survenoit bientôt du dévoiement & des tranchées qui causoient une mort prompte & certaine aux gens les plus forts. L'influenza n'a pas toujours été accompagnée d'inflammation: on l'a vu quelquefois avec les apparences d'une fievre lente, & ressembler beaucoup à la maladie que les Anciens appelloient *morbus cardiacus*.

Je viens aux moyens que l'on a employés pour combattre l'influenza. Beaucoup de malades ont guéri en se renfermant chez eux dès la premiere attaque, en évitant le froid & de se fatiguer, en coupant court à toute affaire, enfin en observant une diéte assez sévere, pour que le corps n'eût rien de plus que ce qui étoit absolument nécessaire pour le soutenir. Dès qu'il y avoit ou une fievre un peu forte, ou de la douleur de côté, ou de la difficulté de respirer, il falloit tirer du sang, mais toujours proportionnément aux forces du malade. On appliquoit des ventouses à ceux qui ne vouloient pas qu'on les fai-

gnât ; & on avoit ſoin de couper la peau en entier, ce qui étoit un foible moyen de ſuppléer à la ſaignée. Rarement a-t-il été inutile de tirer du ſang dans le commencement de la maladie, même en petite quantité; & il a fallu quelquefois en verſer beaucoup pour retirer certaines perſonnes des portes de la mort : ſouvent on a vu des ſuppurations internes faire périr au moment où rien ne l'avoit annoncé. Cet état de langueur & d'angoiſſe que bien des malades ont éprouvé, a occaſionné des mépriſes funeſtes, parce qu'il a détourné les uns de ſaigner autant qu'il falloit, & qu'il en a déterminé d'autres à faire trop d'uſage de médicamens échauffans. Ce qu'il importoit principalement de faire après la ſaignée, étoit de tenir le ventre libre au moyen des lavemens ; &, dans tous les tems de la maladie, cela a procuré du ſoulagement. Les ſudorifiques ont été inutiles ou même nuiſibles. Il convenoit que le malade ſe tînt au lit, & bût, en grande abondance, quelque liqueur tiéde très-délayante. Il a paru encore avantageux de prendre ſouvent une très-petite quantité d'huile ou de toute autre ſubſtance, propre à adoucir, à amollir & à favoriſer la ſortie des crachats : cependant ces divers moyens, employés ſeuls, n'ont pas été fort efficaces; non plus que le nitre, ni cette potion ſi uſitée qui ſe fait avec le ſel d'abſynthe & le ſuc de limons. On étoit obligé de donner, le ſoir, une petite quantité d'opium pour diminuer la toux qui étoit encore plus incommode la nuit que le jour. Quand il y avoit difficulté de cracher, de reſpirer, ou douleur de tête ou point de côté, les emplâtres véſicatoires procuroient le plus prompt ſoulagement. Il eſt ſurprenant combien & la toux & la douleur ont été diminués par l'application des véſicatoires mis ſur le lieu même de la douleur. On détournoit encore plutôt la matiere qui ſe jettoit ſur le poumon, & y cauſoit de l'irritation

quand on avoit fait usage des ventouses avant d'appliquer les vésicatoires. Il falloit employer un traitement bien différent quand la maladie étoit déja dégénérée en une fievre lente ou une fievre presque continue, avec des redoublemens : on devoit avant tout remédier à la trop grande foiblesse du malade, augmenter les forces digestives de l'estomac, fortifier les arteres & tout le corps. Rarement le quinquina, donné en pareil cas & en quantité, a-t-il manqué de produire les bons effets que nous en attendions. On a vu l'usage de ce médicament héroïque remédier immédiatement à la petitesse & à la foiblesse du pouls, à la fréquence de la toux, aux anxiétés, au serrement de la poitrine, aux tremblemens, aux étourdissemens & aux syncopes; mais il falloit entretenir la santé avec le même remede qui l'avoit rendue.

CHAPITRE XIII.

Du Rhumatisme.

Le rhumatisme est une des maladies que l'on rencontre le plus communément dans les hôpitaux militaires. Il y a eu en tout tems, à nos hôpitaux, des gens attaqués de fievres de rhumatisme, ou d'autres maux du même genre; mais nous n'en avons jamais eu un fort grand nombre à la fois dans aucune saison; sans doute parce que la constitution de l'air a été très-favorable durant les campagnes de 1761 & de 1762. Cette maladie étoit toujours plus fréquente dans la température froide & humide, soit pendant la campagne, soit durant le tems des quartiers d'hiver.

Le rhumatisme a commencé, pour l'ordinaire, ou avec une fievre aiguë & des douleurs par-tout le corps, ou avec des douleurs dans certaines parties,

principalement, comme aux épaules, aux cuisses, aux bras, aux genoux & quelquefois au côté, & il étoit accompagné d'un peu de fievre. C'est sous la premiere forme qu'on l'observoit le plus souvent chez les Soldats, soit en campagne, soit en quartier d'hiver, ce qui venoit de ce qu'ils faisoient leur service à un air froid & humide. On doit encore mettre au nombre des causes de ce rhumatisme, d'avoir été précédemment sujet à des maux de ce genre, d'avoir éprouvé du froid, ou d'avoir été affoiblis & mis fort bas par des fievres, des évacuations ou d'autres maladies.

Nous n'avons eu que très-peu de rhumatismes qui aient été accompagnés d'enflures, de douleurs & d'inflammation aux articulations des genoux, des poignets, &c., ce qui est très-commun dans les hôpitaux de Londres. Je n'ai pas rencontré plus d'une douzaine de cas de cette nature, tandis que j'étois en Allemagne avec l'armée.

Lorsque le rhumatisme commencoit avec des douleurs par-tout le corps, & qu'il étoit accompagné d'une fievre forte, nous le traitions d'abord exactement comme une fievre inflammatoire (*a*); nous fai-

---

(*a*) Dans le traitement de cette maladie, Sydenham ordonne la saignée, qu'il fait répéter le lendemain, & ensuite, après un jour ou deux d'intervalle, une troisieme & une quatrieme fois ou davantage s'il en est besoin, mais à proportion des forces du malade; en observant, après la seconde saignée, de mettre un intervalle plus long entre les suivantes. Les jours où on ne fait pas de saignée, il prescrit un lavement laxatif. Si le sujet n'a pas assez de force pour qu'on puisse réitérer les saignées, il conseille, après la seconde ou la troisieme saignée, de lui faire prendre, de deux jours l'un, une potion purgative, & ce soir-là un calmant. Quand le mal ne céde pas à ce traitement, ou que le malade n'est pas en état de supporter ces évacuations, il recommande l'usage de l'électuaire & de l'eau anti-scorbutique qu'il employe contre le scorbut. Si l'on a à traiter des jeunes gens ou des personnes qui

sions une saignée copieuse ; & cette évacuation se réitéroit souvent (*a*) quand le sang continuoit à être épais, visqueux & les douleurs violentes ; pourvu cependant que le pouls indiquât encore de la force dans le sujet. Lorsque la plévre, les poumons, ou tout autre viscere étoit le siége du mal, nous saignions aussi abondamment que nous eussions fait dans les inflammations aiguës de ces parries ; nous donnions des potions salines avec le nitre (*b*), beaucoup

---

ont vecu avec tempérance, & ne font pas habituellement excès de vin, on peut, dit-il, les guérir en les tenant à un régime rafraîchissant & médiocrement nourrissant, aussi-bien qu'on le feroit par des saignées réitérées & des purgations. Il conseille de faire vivre les malades jusqu'à quatre jours de suite avec du petit lait seulement : ensuite il leur permet du pain, une fois le jour, pour le souper. Lorsque les symptomes commencent à diminuer, il leur laisse manger du poulet bouilli & d'autres alimens legers, mais il recommande de les faire vivre de petit lait, de trois jours l'un, jusqu'à ce qu'ils aient parfaitement recouvré leur force.

(*a*) Il y a dans le second volume, *de Aere & Morbis Epidemicis*, de M. Huxham, une remarque qui mérite d'avoir place ici. Ce Praticien dit qu'il y a des rhumatismes tels que ceux qui viennent d'une fluxion séreuse très-âcre dans lesquels on ne doit pas tirer beaucoup de sang, que les saignées abondantes font, dans ces cas, plus de mal que de bien ; enfin que les médicamens qui procurent des sueurs modérées & corrigent en même tems l'âcreté du sang, étant jointes avec de legers calmans ou opiatiques, ont de bien meilleurs effets. Vol. II, pag. 185.

(*b*) M. Brocklesby, qui vient de donner des Observations sur les maladies des Soldats en Angleterre, recommande, dans les cas de rhumatismes aigus, de faire prendre une grande quantité de nitre dans l'eau de gruau, ou dans une infusion de sauge : il prescrit deux gros de nitre pour une pinte de liqueur. Je me suis, dit-il, assuré par un nombre d'essais, que si de jeunes gens vigoureux prennent chaque jour six cens grains ou dix gros de nitre, & cela durant quatre ou cinq jours successivement, & qu'ils boivent beaucoup de quelque liqueur délayante, telles qu'on en a recommandé ci-dessus, le nitre seul devient, dans de pareils maux, le plus puissant &

d'eau d'orge ou de quelque autre liqueur délayante legere, & un purgatif doux une ou deux fois la semaine : ensuite on appliquoit des vésicatoires qui, souvent, diminuoient & les douleurs & la fievre.

Si après plusieurs jours de traitement les douleurs subsistoient encore, nous continuions de faire prendre le jour des potions salines avec le nitre ; & le soir on tâchoit d'exciter une abondante transpiration par le moyen de remedes diaphorétiques doux, tels que les potions d'esprit de minderer avec le mithridate, fréquemment réitérées. Pour lors le malade garde le lit, & il boit en abondance quelque liqueur délayante d'une médiocre action. On donnoit quelquefois, dans des verrées chaudes & réitérées d'eau d'orge, vingt, trente ou quarante gouttes d'esprit de corne de cerf, ou une égale dose de vin antimonial L. ; ou bien l'on prescrivoit depuis soixante jusqu'à cent gouttes de ce vin d'antimoine, avec une quatrieme partie de teinture thébaïque L. dans un grand verre d'une liqueur chaude, & fort souvent j'ai remarqué que ces remedes ont eu un plus heureux succès que la plûpart des autres médicamens qu'on employe pour remplir la même indication ; l'un & l'autre agissent comme les opiatiques, en diminuant la douleur & procurant du sommeil en même tems qu'ils excitent une transpira-

---

le meilleur sudorifique que j'aie jamais éprouvé. C'est sans danger que cette quantité de nitre, & même une plus grande, se trouve dans l'estomac & se mêle dans la circulation, au moyen des boissons legeres & délayantes. De pareilles doses de nitre, prises durant trois ou quatre jours, ont rarement manqué de soulager le malade à un point très-surprenant, & fort souvent elles l'ont guéri entierement par des sueurs extrémement considérables. Voyez *Observations on Military diseases*, pag. 216 & suiv. Je n'ai encore jamais fait prendre le nitre en aussi grande quantité que le recommande ici M. Brocklesby.

tion abondante ou une ſueur douce, capables de diſſiper la maladie.

Si l'on obſervoit qu'au commencement des fievres de rhumatiſme, les ſueurs forcées fuſſent, en général, nuiſibles, & même qu'elles augmentaſſent ſouvent la douleur & la fievre ; que l'on eût communément plus de ſuccès, & que les guériſons fuſſent plus promptes, lorſque l'on attendoit, pour exciter des ſueurs, que les autres évacuations euſſent été aſſez abondantes, ou que la fievre eût commencé à diminuer : enfin que, dans cette fievre, quand on tâchoit d'exciter des ſueurs, les plus doux remedes diaphorétiques, pris avec beaucoup de boiſſon délayante legere, réuſſiſſent mieux que les médicamens plus échauffans ; quoiqu'il fût ſurvenu de la fievre & que les douleurs continuaſſent, il eſt arrivé pluſieurs fois que les plus forts ſudorifiques, tels que la gomme de gayac & ſes teintures volatiles, la poudre de Dover, ou tout autre remede ſemblable, ont eu un plus heureux ſuccès, & ont emporté la maladie, tandis que des médicamens plus doux avoient produit peu d'effet.

J'ai ſouvent remarqué que quand les ſueurs n'apportoient aucun changement à la maladie, ſi l'on entretenoit une abondante tranſpiration par le moyen d'une décoction de ſalſepareille, où entroit le vin antimonial, ou de petites doſes de poudre antimoniale d'environ cinq grains données deux ou trois fois le jour, ce traitement diſſipoit des rhumatiſmes qui avoient réſiſté à l'action des autres remedes.

Le bain chaud a quelquefois fait ceſſer les douleurs qui n'avoient pas cédé aux médicamens internes (*a*) :

(*a*) J'ai fréquemment preſcrit le bain chaud avec ſuccès, dans les cas de rhumatiſmes, à l'hôpital S. George, mais dans les hôpitaux d'armées en Allemagne, nous manquions des commodités néceſſaires pour ce traitement.

mais il faut observer que quand les malades font usage du bain chaud, tandis qu'il y a encore des symptomes fébriles, & que le sang continue à être visqueux, ou avant qu'on en ait tiré abondamment, ce remede externe, bien loin de procurer du soulagement, rend la maladie plus fâcheuse & plus opiniâtre.

Quand le rhumatisme étoit fixé sur une partie principalement, & qu'il étoit accompagné de fievre, nous le traitions comme un rhumatisme aigu : souvent on procuroit du soulagement, en faisant, sur le siege du mal, des fomentations avec des décoctions émollientes, & en frottant ensuite cet endroit avec des linimens volatils ou savoneux : l'application des ventouses & des vésicatoires a fréquemment dissipé cette maladie. En certains cas où le premier vésicatoire n'a pas procuré de soulagement, on a fait cesser la douleur en en appliquant un second, & en entretenant ensuite un écoulement à cette partie par le moyen d'un liniment épispastique. Dans d'autres cas où les diaphorétiques modérés avoient été sans efficacité, les sueurs excitées avec la gomme de gayac ou la poudre de Dover & tel autre remede sudorifique que ce fût, après que la fievre étoit dissipée, ont emporté la maladie (*a*).

(*a*) J'ai vu plusieurs exemples de ce mauvais effet des bains mal administrés, & entr'autres celui d'Anne Walker, femme de 23 ans, qui étoit, au mois de Mai 1759, à l'hôpital S. George, dont je suis Médecin. Avant de venir à cet hôpital, elle avoit été saignée & avoit pris quatre bains chauds qui, suivant son rapport, avoient augmenté ses douleurs à un violent degré, & cet état avoit duré plusieurs semaines avant son arrivée à l'hôpital. Les saignées & l'usage des médicamens salins rafraîchissans, des purgatifs doux & des diaphorétiques médiocres rétablit cette femme en un mois de tems.

(*b*) Les douches faites sur cette partie avec l'eau chaude, dissipent souvent les douleurs de rhumatismes qui n'ont pas cédé à l'action des remedes internes & autres. Le 29 d'Août 1759, Marie Ward entra à l'hôpital S. George pour des dou-

Si le rhumatisme étoit accompagné d'inflammation & de gonflement des jointures, nous tirions du sang en abondance, nous faisions prendre des purgatifs rafraîchissans, des potions salines avec le nitre, & beaucoup de quelque liqueur délayante legere; enfin nous prescrivions une diéte rafraîchissante.

Lorsque la violence de la fievre & de l'inflammation étoit tombée, les fomentations & les frictions que l'on faisoit sur les parties attaquées, avec des linimens volatils ou savoneux, ont quelquefois dissipé promptement le gonflement de ces parties. Les vésicatoires (*a*) ont eu le même effet quand on les a appliquées, l'inflammation étant entierement passée;

---

leurs de rhumatisme aux bras, aux cuisses & aux genoux, accompagnées de fievre: tous ces symptomes furent emportés par les évacuations, & l'usage des médicamens rafraîchissans, des diaphorétiques modérés & du bain chaud; à l'exception cependant de la douleur de genoux qui, après avoir résisté au traitement que je viens de rapporter, fut enfin dissipée par les douches d'eau chaude que l'on fit sur cette partie trois fois la semaine, à quoi on joignit l'usage des fomentations & des linimens volatils.

(*a*) Anne Ragen, femme âgée d'environ 33 ans, fut reçue à l'hôpital S. George le 17 Janvier 1759 pour des douleurs de rhumatisme aux cuisses & aux bras, & une enflure du genou droit. Des évacuations abondantes & l'usage de médicamens rafraîchissans & de legers diaphorétiques avoient fait disparoître tous ses maux, à l'exception de l'enflure du genou, au milieu du mois de Février: pour lors je lui fis appliquer un vésicatoire; bientôt la tumeur diminua par degrés, & le 20 Mars elle étoit entierement dissipée.

Raphaël Hyde, femme de 24 ans, entra à l'hôpital S. George le 9 de Mai 1759, pour s'y faire traiter de semblables maux, qui furent guéris par les mêmes remedes, à l'exception de l'enflure du genou. On lui appliqua un vésicatoire, & la tumeur disparut pour la plus grande partie, mais elle ne tarda pas à revenir; enfin elle fut totalement dissipée & sans retour en donnant à la malade, trois fois par semaine, la douche avec de l'eau chaude, & lui faisant boire chaque jour une chopine de décoction de bois de gayac.

mais on doit remarquer que si l'on fait trop tôt usage des linimens volatils & des vésicatoires, ils occasionnent souvent des douleurs & des inflammations violentes (*a*).

Les rhumatismes de cette espece sont souvent très-opiniâtres ; & il faut qu'il se passe un tems considérable avant que le malade se trouve mieux. On voit aussi fort fréquemment qu'il reste, après leur guérison, plus ou moins d'enflure, sur-tout aux poignets & aux jointures des doigts. Les personnes qui ont été une fois attaquées de rhumatismes à un degré aussi violent, sont toujours sujettes à des rechûtes : qui plus est, l'on peut dire la même chose de celles qui n'ont eu que des rhumatismes legers.

On a recommandé le mercure (*b*) pour le traitement du rhumatisme ; mais je n'ai jamais éprouvé qu'il eût de vertu particuliere contre ce genre de mal, si ce n'est dans les cas compliqués de symptomes vénériens ; cependant je l'ai souvent donné, & j'en ai même prescrit assez pour exciter la salivation chez des malades dont les douleurs étoient plus aiguës la nuit que le jour, & qui avoient en même tems quelque raison pour se soupçonner attaqués d'un vice vénérien, quoiqu'ils n'en eussent aucun symptome extérieur. Plusieurs bons Praticiens ont recommandé de prendre, les soirs, de petites doses de ca-

---

(*a*) J'ai quelquefois fait appliquer des sang-sues sur de pareilles tumeurs, ainsi que le conseille M. Pringle ; & ce remede m'a paru utile. D'autres fois j'ai mis en usage des fomentations & des cataplasmes émolliens qui ont procuré beaucoup de relâche aux malades. Enfin j'ai vu les sétons & les cauteres, faits proche le siége de la douleur, apporter aussi un soulagement considérable.

(*b*) M. Musgrave dit, dans son *Traité sur la Goutte Symptomatique*, qu'il a vu la salivation, excitée par le mercure, guérir le rhumatisme. Voyez *cap. II, sect. X.*

lomelas, & le lendemain matin une purgation : l'uſage du mercure, adminiſtré de cette maniere, m'a paru avoir d'heureux effets.

Nous employions fréquemment le quinquina pour rétablir les forces & diſſiper les douleurs de rhumatiſme qui ſubſiſtoient après les fievres ou d'autres maladies ; mais dans les autres cas ce médicament a eu peu d'efficacité.

Quand le rhumatiſme dure long-tems & qu'il a jetté de profondes racines, Sydenham conſeille de tirer du ſang pluſieurs fois en mettant quelques ſemaines d'intervalle entre les ſaignées. Ce traitement, dit-il, ou diſſipera entierement la maladie, ou il la mettra dans un état, tel que ce qui en reſtera ſera facilement emporté par un cautere & en faiſant prendre quelques ſels volatils dans du vin de canaries, matin & ſoir. J'ai toujours remarqué, dans les cas où le rhumatiſme eſt de longue durée, qu'après qu'on a procuré d'abondantes évacuations, les malades reçoivent plus de ſoulagement d'une diéte médiocre continuée durant quelque tems, & de l'uſage des décoctions délayantes avec de legers diaphorétiques, à quoi on joint un doux purgatif deux ou trois fois la ſemaine, qu'ils n'en reçoivent de tout autre traitement.

Des perſonnes attaquées de rhumatiſmes anciens ont pris par mon ordre, & pendant un tems conſidérable, une demi-once de ſavon par jour, ſuivant la méthode que recommande M. Jean Clerck d'Edimbourg, & dont parle M. Pringle : il m'a paru que ce remede avoit de bons effets, mais je n'en ai pas fait uſage aſſez ſouvent pour certifier ſon efficacité.

Sydenham, écrivant ſur le rhumatiſme qu'il ſurnomme ſcorbutique, dit que dans des cas où cette maladie n'avoit pas cédé à la ſaignée, à la purgation, à la diéte ſévere & aux autres remedes uſités, il l'avoit guérie

guérie en donnant, trois fois le jour, deux gros d'un électuaire fait avec deux onces de conserve de cresson de jardin, une once d'alleluia, six gros de poudre d'arum composée L., & une suffisante quantité de syrop de fleurs d'orange : il faisoit boire immédiatement après cet électuaire, trois onces d'une eau-de-vie composée, tirée de la biere, & de quelques-unes des plantes anti-scorbutiques.

Il n'y a point de maladie que les Soldats soient aussi sujets à contrefaire que le rhumatisme, lors surtout que le service est rude en campagne. Quand il n'y a pas de fievre, & que le sang n'est pas visqueux, ou n'a pas d'autres marques sensibles de cette maladie, & qu'un sujet paroit être en bonne santé, il y a toujours lieu de soupçonner de l'imposture.

SUPPLÉMENT.

Sur le Traitement.

LE rhumatisme est fort commun, dit M. Pringle, parmi les Soldats, spécialement au commencement des campagnes, & j'en ai observé alors un plus grand nombre qui étoient d'une espece bénigne, que de ceux qui étoient très-aigus. Quand un rhumatisme est aigu & à un haut degré, les articulations sont considérablement enflées & enflammées ; mais cela se voyoit rarement dans nos fievres accompagnées de douleurs de rhumatisme ; aussi les guérissoit-on communément en peu de jours avec deux ou trois saignées, & en excitant une douce transpiration par le moyen de médicamens diaphorétiques rafraîchissans, & en particulier, du petit lait fait avec le vinaigre. Si le rhumatisme étoit

accompagné de douleurs aiguës ou d'enflure aux jointures, le meilleur traitement, pour le guérir, étoit de réitérer les saignées, ou même d'en faire presque tous les jours jusqu'à ce que la fievre fut ou cessée entierement ou beaucoup diminuée, ce qui se peut pratiquer avec sécurité, le rhumatisme attaquant le plus souvent des gens vigoureux, pléthoriques ou sanguins, & capables de supporter ces saignées qui, d'ailleurs, affoiblissent moins dans cette maladie que dans toute autre. Y a-t-il de la douleur & de l'enflure aux jointures; après que les saignées réitérées ont fait cesser la fievre, appliquez trois ou quatre sang-sues à la partie où l'inflammation & l'enflure sont les plus considérables, & laissez le sang couler par les ouvertures qu'elles ont faites, jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. J'ai quelquefois fait appliquer successivement douze sang-sues par jour durant trois jours de suite; & je l'ordonnois aussi-tôt que les parties commencoient à enfler: mais les sang-sues ne sont un remede utile que quand il y a enflure & inflammation. Les médicamens internes ont peu d'efficacité contre les rhumatismes vraiement aigus. Ce que j'ai éprouvé de plus utile en pareil cas, c'est le camphre; mais il faut l'administrer en telle dose qu'il n'excite pas de sueur. Quant à la diété, elle doit être la plus sévere qu'il se peut.

Quoique l'on ne doive pas provoquer de grandes sueurs, il est cependant salutaire d'entretenir une douce moiteur à la peau; & pour y réussir, j'ai employé le camphre de la maniere suivante: prenez de camphre, douze grains; d'amandes douces pelées, deux onces; broyez le tout ensemble, en y ajoutant peu à-peu sept onces & demie d'eau de fontaine pour faire une émulsion; passez; ajoutez à la colature, esprit volatil aromatique, quatre gouttes; syrop de safran, une demi-once: on donnera toutes les quatre

ou cinq heures quatre cuillerées de ce remede. Pendant la violence de la fievre, je prescris de donner tous les jours un lavement laxatif; mais lorsqu'elle est dissipée, ou beaucoup diminuée, je fais prendre tous les soirs, à l'heure du coucher, un scrupule de gomme de gayac, dissous au moyen d'un jaune d'œuf dans un verre d'eau pure où l'on a mis du sucre. Ce remede procure le lendemain au malade une ou deux selles liquides; & son usage se continue, après avoir cessé celui du camphre, jusqu'au rétablissement parfait de la santé. J'ajoute quelquefois à la verrée où il entre de la gomme de gayac, plusieurs grains de sel de corne de cerf pour entretenir la transpiration, mais sans affoiblir la qualité laxative du premier remede. Il m'a paru que c'est avec raison que Sydenham condamne entierement l'usage des calmans ou narcotiques. On doit aussi s'abstenir des remedes externes, tant qu'il y a de la fievre ou de l'inflammation: les linimens spiritueux & volatils causent de l'inflammation: les fomentations émollientes procurent, à la vérité, du soulagement pour un tems, mais elles nuisent en relâchant.

Le rhumatisme chronique est une des maladies les plus opiniâtres des hôpitaux d'armées. Il est ou le reste d'une fievre de rhumatisme, ou la continuation de douleurs qui viennent de ce qu'on a enduré longtems du froid. Dans des maux de cette espece, si le sang n'est pas visqueux, on peut soupçonner que le Soldat, ou veut se faire passer pour malade, ou que la douleur est d'une nature différente. Aux hôpitaux où j'ai pratiqué, les douleurs de rhumatisme ont toujours été accompagnées d'un sang visqueux. Cette qualité du sang n'est cependant pas un signe constant; car j'ai vu des personnes attaquées de rhumatismes du même genre chez qui le sang n'avoit pas ce vice; & on ne pouvoit pas s'y tromper. J'ai souvent éprouvé

l'efficacité de la méthode de Sydenham qui, quoiqu'il n'y ait pas de fievre, recommande de tirer, tous les huit ou dix jours, environ huit onces de sang, tant que celui-ci est visqueux ou que les douleurs subsistent de tems en tems. Je purge ces malades avec une dissolution de gomme de gayac dont je prescris une dose plus forte que dans la formule précédente; & les jours intermédiaires, je donne, deux ou trois fois par jour, cinquante ou soixante gouttes d'esprit de corne de cerf dans un verre d'eau.

Telle a été ma pratique dans les hôpitaux d'armées: mais depuis ce tems-là j'ai vu d'heureux effets résulter de l'usage de la gomme de gayac, donnée seulement comme un laxatif. Je la fais prendre dans ces cas-là en dissolution, & de la maniere déja recommandée ci-dessus, avec cinq grains de sel de corne de cerf à l'heure du coucher, soit que l'état de la maladie nécessite ou ne nécessite pas à saigner.

Quand les articulations sont enflées & enflammées, il faut appliquer des sang-sues comme on l'a conseillé ci-dessus; mais s'il n'y a point d'inflammation, les parties où la douleur se fait sentir doivent être couvertes de flanelle. En général j'ai trouvé qu'on retire peu de fruit des remedes externes, si ce n'est des sang-sues ou des vésicatoires. Lorsqu'un malade a été quelque tems dans ce traitement, on peut hâter sa parfaite guérison par l'usage du bain chaud ou du quinquina: l'exercice à cheval est un spécifique pour ceux qui peuvent le supporter. Un grand nombre de malades ont été guéris par la méthode que je conseille; mais j'avoue qu'il y a eu plusieurs cas legers en apparence qui lui ont résisté, ainsi qu'à toutes les autres. A la vérité on peut prendre des douleurs vénériennes pour des douleurs de rhumatisme: d'autres fois les deux especes de maux peuvent être compliqués dans le même sujet. La salivation ne guérit pas les

rhumatiſmes chroniques, mais il y a des cas dans leſquels le mal cédera plutôt ſi, une ou deux fois la ſemaine, on donne, le ſoir, une forte doſe de calomelas, & qu'on purge le lendemain matin : peut-être les douleurs ſont-elles alors vénériennes plus que rhumatiſantes. Ces douleurs opiniâtres ſont quelquefois la maladie que Sydenham nomme rhumatiſme ſcorbutique ; & d'autres, avec plus de raiſon, goutte vague. Car quoique les Soldats ſoient rarement attaqués de la goutte vraie, principalement pendant le tems où ils ſervent, cependant les intempéries de l'air où les maladies peuvent faire contracter ce vice aux humeurs ſans qu'il produiſe d'accès de goutte, en forme. Je ne puis déterminer de quelle nature ſont les douleurs que l'on reſſent quelquefois après des fievres intermittentes, irrégulieres ou opiniâtres ; Sydenham les attribue au quinquina, mais Baillou les avoit obſervés avant que l'uſage de ce médicament fût introduit en Europe.

La ſciatique ou goutte ſciatique qui ſe voit dans nos hôpitaux eſt preſque toujours du genre des rhumatiſmes : auſſi quand cette maladie eſt récente, elle ſe guérit par le moyen de la ſaignée, des véſicatoires appliqués ſur la partie affectée, & de la gomme de gayac. Mais la ſciatique eſt-elle ancienne ou de la nature de la goutte ; la matiere qui la cauſe eſt trop profondément ſituée pour qu'un véſicatoire puiſſe l'atteindre, ou qu'elle éprouve l'action de tout autre médicament ordinaire. Je me ſouviens d'avoir vu, aux hôpitaux, deux cas dans leſquels la douleur étoit des plus aiguës & continuelle, ſans qu'elle laiſsât un moment de relâche, de maniere que les Soldats, après être devenus étiques & avoir été long-tems en langueur, mouroient dans les douleurs. D'autres obſervations que j'ai eu occaſion de faire depuis les premieres, me donnent lieu de croire que ces malades avoient une

ſuppuration à l'articulation de la hanche. M. Clerck d'Edimbourg m'a dit avoir vu des ſciatiques opiniâtres, ſoit rhumatiſantes, ſoit goutteuſes, guéries par un long uſage du ſavon, pris à la quantité de quatre ou ſix gros par jour. Depuis les deux premieres éditions de ces Obſervations, j'ai employé dans le rhumatiſme, lorſqu'il n'y avoit pas de fievre, la poudre de Dover : j'en ai preſcrit de vingt à vingt-cinq grains, à l'heure du coucher, durant pluſieurs jours, ayant ſoin que le malade bût, en abondance, quelque liqueur délayante chaude, & qu'il ſe tînt chaudement au lit. Des Médecins françois employent, avec ſuccès, la ſcille unie avec le nitre & la racine d'aſclepias.

Le rhumatiſme & les douleurs rhumatiſantes attaquent ſouvent ceux qui ont éprouvé du froid & de l'humidité dans le tems où ils avoient fort chaud : les Soldats y ſont ſujets après des marches dans leſquelles ils ont eu chaud, & ont été mouillés, ou quand ils font leur ſervice durant des nuits froides. La maladie commence par un friſſon général, auquel ſuccédent de la chaleur, de la ſoif, de l'inquiétude & de la fievre, enſuite pluſieurs parties du corps ſont attaquées ſucceſſivement de douleurs aiguës, les articulations affectées deviennent rouges & enflées. Les douleurs ſont extrêmes au moindre mouvement, quand le rhumatiſme attaque les expanſions tendineuſes qui couvrent les muſcles : s'il ſe jette ſur les lombes, on reſte couché & immobile : enfin lorſqu'il a reſté quelque tems ſur les hanches, on le guérit difficilement. Quelquefois la fievre ceſſe au bout de peu de jours, mais la douleur continue. Quand la douleur ne ſubſiſte plus, & qu'il ſurvient quelque autre accident tel que du délire, de la difficulté de reſpirer, il eſt à craindre que le rhumatiſme ne ſe ſoit porté ſur le cerveau, le poumon, &c. On voit aſſez ſouvent cette maladie ſe guérir ſeule ; mais il y a lieu de craindre, quand elle a duré long-tems, qu'il ne reſte de la

roideur, de la gêne dans l'articulation affectée, un engourdissement ou une douleur sourde dans les muscles.

Je viens au traitement que conseille le sçavant Commentateur de Boerhaave ; 1°. on tirera dix onces de sang du bras du côté où la douleur a son siége ; 2°. on tiendra sur la partie douloureuse une flanelle imbibée de la fomentation indiquée page 243 ; 3°. le malade vivra de bouillon leger & de décoction d'orge, d'avoine, de riz ou de pommes cuites : sa boisson sera, ou la décoction des especes pectorales, ou celle d'orge, qu'on coupera avec un quart de lait frais ; 4°. il prendra d'heure en heure, hors le tems du sommeil, deux cuillerées d'une mixture composée avec un gros de nitre, deux gros d'yeux d'écrevisses, une once de syrop de guimauve, & dix onces de décoction d'orge. Il boira, immédiatement après chaque dose de cette mixture, une tasse chaude de l'infusion qui suit. Prenez de bois de sassafras, deux onces de chacun ; des trois santaux, deux gros ; de réglisse, une once ; ces substances étant rapées ou hâchées, mêlez-les exactement pour les employer en infusion, comme le thé ; 5°. le lendemain on donnera le lavement recommandé page 243, & on continuera la mixture & l'infusion précédente. Si la douleur ne diminue pas, & que la fievre continue, on réitérera la saignée, sans cesser la fomentation, la mixture & l'infusion. Après cette seconde saignée, le malade prendra la purgation rapportée page 228 ; & sur le soir un calmant, composé de quinze gouttes de laudanum liquide, demi-once de syrop de diacode, & une once de décoction d'orge, en discontinuant ce jour-là la mixture & l'infusion qu'il reprendra ensuite pendant deux jours ; & le troisieme, on lui donnera de nouveau la purgation & le calmant. Lorsqu'il y a dans les urines un sédiment rougeâtre, ou qu'il survient une sueur générale & douce, il suffit souvent,

pour terminer la guérison, de garder le lit, & de prendre l'infusion ci-dessus. Si la douleur ne diminue pas, & que la partie où est la douleur devienne rouge, on y appliquera des sangsues. Quand, la fievre étant cessée, la douleur se fait sentir, tantôt à une partie tantôt à une autre, il faut donner au malade le matin, à midi & le soir, un demi-gros de savon de Vénise, en pilules ou autrement, & lui faire boire par-dessus six onces de l'infusion ci-dessus chaude : il se garantira du froid, & se frottera les articulations avec un morceau de flanelle séche. La santé étant rétablie, la douleur se fixe-t elle sur l'articulation de la cuisse, appliquez un vésicatoire large comme un écu de six livres ; laissez-le douze heures ; ensuite ôtez-le ; percez la vessie sans ôter l'épiderme ; & mettez sur la plaie l'emplâtre blanc cuit V. Huit jours après que la cicatrice sera formée, on employera un nouveau vésicatoire de la même maniere que le premier ; ce qui se peut répéter jusqu'à trois ou quatre fois dans le cas où la douleur est opiniâtre. S'il y a de la roideur à l'articulation, il faut, deux fois le jour, exposer la partie à la vapeur de l'eau chaude, l'essuyer avec des linges chauffés, la frotter legerement, & l'enduire ensuite d'onguent de guimauve. Ceux qui ont été attaqués de rhumatisme durant l'automne, doivent éviter, l'hiver suivant, le froid & l'humidité qui leur causeroient une rechûte.

CHAPITRE XIV.

De la Fievre Rémittente d'Automne.

LA fievre rémittente d'automne, que les Anciens nommoient synoque, a été aussi une des plus fréquen-

tes maladies parmi les Troupes durant les campagnes. Cette fievre s'obſerve, dans la plupart des pays, après que la chaleur de l'été y a exalté à l'excès, les diverſes humeurs du corps & ſur-tout la bile. Elle attaque principalement les perſonnes qui ſont expoſées à l'ardeur du milieu du jour, & à l'humidité froide de la nuit. On la voit regner tous les ans aux environs de Londres, ſpécialement parmi les gens occupés à la culture de la terre, qui travaillent dans les champs vers la fin de l'été & en automne : mais, en général, elle ſe trouve chez ces gens-là à un degré plus modéré que dans les armées où les Soldats ſont encore plus expoſés aux viciſſitudes de l'air & à l'intempérie des ſaiſons. Plus l'on approche du midi, & plus cette fievre, ainſi que les autres maladies bilieuſes deviennent fréquentes.

La fievre autumnale rémittente eſt la maladie endémique des Indes Occidentales, de la côte de Guinée & des autres contrées de la Zone Torride : mais dans ces pays fort chauds, elle eſt à un degré beaucoup plus violent qu'ici ; elle y fait des progrès infiniment plus rapides ; enfin elle y devient bien plus funeſte que dans des climats plus froids ou plus tempérés. On remarque que cette maladie eſt toujours plus fréquente & plus funeſte dans les pays marécageux, humides, dans ceux où il y a beaucoup de bois, où les brouillards ſont fréquens, enfin où il ſe trouve beaucoup d'eau qui, n'ayant pas de mouvement, ſe corrompt par la chaleur de l'été.

Nous n'avons eu aucune fievre rémittente, à Paderborn, dans les mois de Janvier, Février & Mars 1761. Au mois d'Avril quelques Soldats ont eu, à leur retour de l'expédition qu'ils avoient fait durant l'hiver dans la Heſſe, des fievres accompagnées de ſymptomes bilieux ; mais ces fievres étoient plutôt de l'eſpece des fievres continues, inflammatoires, &

tendantes à devenir malignes, que de celles qu'on peut appeller fievres rémittentes.

La premiere fois que j'aie vu beaucoup de ces fievres, ç'a été parmi les malades qu'on envoya à Bilifield au mois de Juin 1762, bientôt après que l'armée fut entrée en campagne. Les rémiſſions étoient courtes, & la fievre tenoit beaucoup de la nature d'une fievre inflammatoire : auſſi la plûpart des malades guériſſoient-ils, au moyen de la méthode antiphlogiſtique. Un ou deux jours avant que je quittai cet endroit, la fievre rémittente commença à ſe changer en fievre maligne d'hôpital, parce que les malades étoient beaucoup trop preſſés.

A la mi-Juillet on envoya à l'hôpital de Munſter environ douze cens malades ; dans le nombre il y en avoit plus d'un tiers attaqué de la fievre rémittente, mais celle-ci ne participoit pas de la nature de la fievre inflammatoire autant que celle des malades de Bilifield. Les rémiſſions étoient beaucoup plus ſenſibles ; & au commencement de la maladie on voyoit plus ſouvent des vomiſſemens & des ſelles bilieuſes : il y eut même quelques perſonnes chez qui elle ſe changea en dyſenterie. On obſerva environ huit ou neuf malades chez qui la fievre rémittente devint une fievre d'hôpiral, parce que les ſalles étoient beaucoup trop remplies. Enfin, chez quelques ſujets, elle ſe termina en fievre aiguë réguliere. Au mois de Novembre pluſieurs Soldats de la garniſon de Bremen furent attaqués de la fievre rémittente ; & chez la plupart elle ſe termina en une fievre réguliere, intermittente, qui eſt la maladie endémique de ce lieu. Vers la fin de Décembre, il ne nous reſtoit point de ces fievres rémittentes, les maladies devenant plutôt du genre des inflammatoires.

Au mois de Juin 1762, la fievre rémittente commença à ſe montrer parmi les malades qui furent en-

voyés de l'armée à l'hôpital de Natzungen ; & elle continua d'être commune durant l'été & l'automne. La plus grande partie de ces fievres se changea cette année-là en fievres réglées aiguës, principalement en fievres tierces, qui furent guéries par le quinquina ; au lieu que l'année précédente il y en avoit eu peu qui se fussent terminées de cette maniere.

La fievre rémittente automnale avoit, pour l'ordinaire, dans son commencement l'apparence d'une fievre continue. Beaucoup de malades éprouvoient des maux d'estomac, & rendoient, par le vomissement, une abondance de bile jaune, mêlée avec ce qui se trouvoit dans l'estomac. Au bout de peu de jours, & spécialement après la saignée, les rémissions devenoient plus marquées. Il est vrai que quand la maladie commenca à paroître au mois de Juin 1762, les rémissions étoient de peu de durée & pas assez décidées. Cette fievre sembloit encore participer beaucoup de la nature de la fievre inflammatoire commune, le sang étant fort visqueux ; mais à mesure que l'été avanca vers sa fin, les rémissions devinrent plus sensibles, les accès ressemblerent davantage à ceux d'une fievre aiguë & le sang fut moins visqueux, quoique, dans toutes les saisons de l'année, le sang que l'on tiroit aux malades attaqués de la fievre rémittente fût recouvert d'une couenne inflammatoire. Les malades passoient la nuit dans l'insomnie & le mal-aise; mais, communément, ils se sentoient mieux & plus frais durant le jour. Quoiqu'ils ne sentissent pas de frisson, que la fievre vînt la nuit, que plusieurs n'eussent pas de sueurs, & qu'ils se trouvassent assez frais & presque exempts de fievre le matin, néanmoins les accès étoient si sensibles, que beaucoup de malades disoient communément qu'ils avoient un accès de fievre intermittente, en forme, toutes les nuits, ou sur le matin : on en a vu aussi

quelques-uns avoir cet accès toutes les deux nuits. A mesure que la saison approchoit de sa fin, les rémissions ont paru plus distinctes : cependant il y a toujours eu un bon nombre de sujets chez lesquels la fievre a été continue durant tout le tems de la maladie, sans qu'il parût aucun signe de rémission, & quoiqu'ils eussent tous les autres symptomes de la fievre autumnale rémittente. Nous avons vu quelques cas dans lesquels cette fievre, après avoir eu des rémissions, s'est changée en une fievre continue.

La chaleur étoit considérable pendant le tems de l'accès, & plusieurs avoient du délire tant qu'il duroit (*a*); mais dans les intervalles les malades avoient parfaitement l'usage de leur raison, quoiqu'ils ne fussent jamais absolument sans fievre.

A la fin de Juillet 1761, il survint à quatre ou cinq malades un saignement de nez durant l'accès de fievre, après quoi ils se trouverent mieux ; cependant ce symptome ne fut critique chez aucun d'eux.

Au commencement de la maladie les urines étoient, pour l'ordinaire, hautes en couleur ; cependant on les a vu quelquefois pâles & limpides. D'abord elles ne déposoient pas de sédiment ; mais quand la fievre diminuoit, il se trouvoit souvent un peu de sédiment dans celle qui venoit après l'accès ; & lorsque la fie-

---

(*a*) Je n'ai jamais vu le délire aussi violent, ni l'accès aussi vif que M. Pringle les a trouvés chez des Soldats attaqués de la fievre des pays marécageux.

M. Hillary dit que les symptomes de cette fievre, aux Barbades, sont les mêmes que ceux de la fievre synoque ou continue rémittente en Angleterre, à l'exception qu'aux Barbades, l'urine ne dépose jamais de sédiment briqueté, ce qui, dans ce climat, n'arrive aussi que très-rarement durant les fievres intermittentes, & en général dans toutes les fievres, si ce n'est lorsqu'il se fait une crise par les urines. Voy. *Observations on the diseases of Barbadoes.*

vre étoit entierement tombée, on voyoit un sédiment dans l'urine de tous les malades.

Les uns avoient, les premiers jours de la fievre rémittente, de la disposition à la constipation ; d'autres avoient des maux d'estomac & du dévoiement : plusieurs de ceux dont le ventre étoit trop paresseux au commencencement de la maladie, avoient du dévoiement dans la suite de sa durée : enfin on a vu des Soldats qui, après avoir ressenti quelques maux d'estomac, ont eu & des vomissemens & du dévoiement. En général, lorsque les malades étoient depuis plusieurs jours à l'hôpital, ils avoient de la disposition au dévoiement, ce qui étoit un accident avantageux lorsque cette évacuation ne devenoit pas assez considérable pour faire craindre qu'elle ne les mît fort bas: il s'est trouvé quelques sujets qui ont été attaqués de dysenteries durant cette même fievre.

Pendant la fievre rémittente, aussi-bien que durant la plupart des autres fievres, les malades rendoient fréquemment par les selles des vers de l'espece des lombrics, ou vers ronds ; quelquefois il en sortoit par les vomissemens ; ou bien ces vers montoient dans la bouche ou les narines, tandis que les malades étoient au lit & dormoient. Quelques sujets ont été attaqués de surdité vers le fort de la maladie, ce qui étoit communément un symptome de bon augure.

La plûpart de ceux qui étoient attaqués de la fievre rémittente avoient, au visage, une espece de jaunisse, qui s'est dissipée avec la fievre : elle se remarquoit mieux chez certains malades que chez d'autres, mais, en général, elle étoit legere. Quelques-uns, en petit nombre, ont eu cette jaunisse répandue sur tout le corps (*a*), & entr'autre, un homme qui

---

(*a*) M. Pringle a également remarqué cette couleur jaune

étoit à l'hôpital de Munster. Ce malade, après avoir eu de violens vomissemens, du dévoiement, des convulsions, des soubresaults des tendons, & le hoquet, devint jaune comme on l'est dans la plus forte jaunisse. Cette couleur vient pour lors d'une surabondance de bile, & de ce qu'elle est absorbée ou pompée par des vaisseaux qui la portent à la peau. Nous avons encore observé la jaunisse dans d'autres fievres que celle-ci (*a*). Tandis que nous étions à Paderborn, au

---

chez des malades de la fievre rémittente, sur-tout durant la premiere campagne. Ce symptome, dit-il, étoit fâcheux, sans cependant être mortel. *Observat.*, part. III, chap. IV. Hippocrates parle de la jaunisse qui s'observe dans les fievres. *Aphor.*, *lib. IV*, § 62, 64; & il regarde ce symptome comme favorable dans les fievres ardentes lorsqu'il arrive le septieme jour. *Decris*, *sect. III.*

(*a*) Quand cette fievre rémittente est accompagnée de la jaunisse universelle de la peau, approche-t-elle par sa nature de la fievre des Indes Occidentales? Comme j'ai eu fort peu de cas de cette espece à traiter, je ne puis rien déterminer sur cela d'après ma propre expérience; mais à en juger sur ce qu'on a écrit de la fievre des Indes Occidentales, je les croirois des maladies très-différentes. En effet dans la fievre jaune des Indes Occidentales, le sang paroit entierement fluide & dissous, sans la moindre apparence de viscosité, même dès le premier jour; & la jaunisse générale paroit le troisieme ou le quatrieme jour, avec les signes d'une dissolution totale & d'un état gangréneux du sang : au lieu que dans la fievre rémittente de la jamaïque, selon M. Nasmith, la jaunisse est toujours accompagnée de l'état inflammatoire du sang. Dans ces deux maladies, la jaunisse dépend de la surabondance de la bile & de son absorption; mais dans la fievre jaune des Indes Occidentales, la bile est plutôt dans un état de putridité ou d'alcalescence; & on guérit cette maladie, principalement en évacuant la bile de bonne heure & en peu de tems. Dans les fievres jaunes de l'hôpital d'Haslar, dont parle M. Lind, le sang étoit dans un état absolument différent de celui où on l'observe dans la fievre des Indes Occidentales. Le sang que l'on tira à deux de ces malades parut couvert d'une couenne, ou peau épaisse jaune; & la sérosité avoit la consistence

mois de Février 1761, on apporta à l'hôpital deux Soldats chez qui ce ſymptome étoit remarquable : ils avoient tous les deux du délire, la langue ſéche & comme brûlée, de legers ſoubreſaults des tendons, & d'autres mauvais ſymptomes : il y en eut un chez qui le dévoiement & les vomiſſemens furent continus : ils moururent l'un & l'autre. On ouvrit le cadavre de celui qui avoit eu du dévoiement : tous les inteſtins, & ſpécialement l'inteſtin colon, ſe trouverent teints d'une bile jaune ; & ils avoient, dans toute leur ſurface, les marques d'une legere inflammation. La véſicule du fiel étoit diſtendue par une grande quantité de bile très-noire ; mais on ne trouva point de concrétions dans ſa cavité, ni dans les conduits de la bile, non plus que des glaires ni aucune autre ſubſtance qui eût pu obſtruer ces paſſages. La ſurface des poumons paroiſſoit légerement enflammée ; & il y avoit dans les cavités de la poitrine une petite quantité de ſéroſité verdâtre. Je ne pus pas ſçavoir ce qui étoit arrivé à ces deux Soldats avant leur entrée à l'hôpital ; mais les ſymptomes m'autoriſent à préſumer qu'ils ont eu une fievre maligne ou pétéchiale ; & que la jauniſſe étoit ſeulement un ſymptome accidentel de leurs maladies. En effet nous avons cru reconnoître, ſur la poitrine & les bras de l'un de ces ſujets, des traces obſcures de taches pétéchiales : d'ailleurs la fievre maligne regnoit pour lors parmi les Troupes, & les fievres bilieuſes autumnales étoient ceſſées depuis long-tems.

Je n'ai pu obſerver de jours critiques conſtans, ni

---

d'un ſyrop clair, étoit d'un jaune foncé, & avoit une ſaveur amere. Le ſang que l'on tira à un autre malade deux jours avant ſa mort, étoit couvert d'une ſemblable peau, jaune & épaiſſe, quoique la partie rouge qui étoit deſſous fût entierement fluide.

de périodes fixes auxquels la fievre rémittente se terminât. Chez quelques malades qui l'avoient légere, elle ne duroit que peu de jours; elle étoit plus longue chez d'autres: on voyoit à plusieurs sujets, pendant long-tems, des symptomes fébriles; & il sembloit qu'ils fussent mieux & eussent moins de fievre pendant un jour ou deux, après quoi ils redevenoient plus malades; enfin il y en a eu qui ont essuyé plusieurs rechûtes.

Il ne m'a pas été possible non plus d'observer aucune crise réguliere dans cette fievre. Les sueurs étoient l'évacuation qui devenoit le plus souvent critique. Plusieurs personnes ont paru recevoir du soulagement par le dévoiement; mais comme la plus grande partie des malades avoient, au bout de quelques jours d'attaque, un dévoiement qui continuoit souvent durant toute la maladie, sans produire aucun changement très-sensible dans les symptomes, il m'a semblé que la liberté du ventre étoit une circonstance favorable, quoiqu'il fût rare que cette évacuation emportât la fievre assez subitement pour mériter le nom de critique ou de crise. Chez la plupart des malades l'urine devient épaisse, & dépose un sédiment à mesure que la fievre prend un tour favorable.

Lorsque la fievre rémittente devient mortelle; elle se change, pour l'ordinaire, en fievre continue; la langue devient séche & comme brûlée, le malade a du délire avec des soubresaults des tendons, le hoquet & d'autres symptomes de funeste augure. D'autres sont attaqués d'un dévoiement violent, ou d'une dysenterie qui les met si bas qu'on ne peut plus les rétablir.

Au commencement de la maladie il étoit absolument nécessaire de faire une saignée copieuse; souvent les symptomes demandoient qu'on réitérât cette évacuation. Le sang avoit une couleur fleurie ou un

rouge

rouge vif ; & pour l'ordinaire, on remarquoit dessus une peau ou couenne plus ou moins inflammatoire. Dans ces fievres nous étions obligés, principalement au commencement de la maladie, d'avoir une attention particuliere à l'état des premieres voies, qui étoient, en général, remplies d'humeurs bilieuses (*a*) ;

(*a*) Dans le traitement de la fievre jaune des Indes Occidentales qui est accompagnée de vomissemens bilieux, les malades, dit M. Hillary, supportent une ou deux saignées, mais non une troisieme ; & il faut qu'elles soit faites avant le troisieme jour, jamais après ce moment. Lorsque les saignées sont faites, une grande partie du traitement consiste à évacuer beaucoup de bile le plus promptement qu'il est possible, ce qui s'exécute en donnant à boire une très-grande quantité d'eau chaude, où l'on met quelquefois un peu d'oxymel ou de thé verd, jusqu'à ce que le malade ait vomi à sept ou huit reprises ; après quoi on donne un grain ou un grain & demi d'opium pour procurer du sommeil & rétablir l'estomac. Le malade ne prend rien durant les deux heures qui suivent ; & pour lors, s'il n'a point encore fait de selles, on lui donne un lavement laxatif. Après avoir laissé ce malade tranquille durant six heures, on lui fait prendre un purgatif doux pour évacuer le plus qu'il est possible d'humeurs bilieuses corrompues ; & pendant la durée de la maladie, on réitére le purgatif aussi souvent que le malade a des anxiétés, des douleurs, & un sentiment d'ardeur à la poitrine ; ce qui est presque toujours occasionné par des humeurs bilieuses corrompues, renfermées dans les entrailles. On tâche de soutenir les forces du malade, & d'arrêter la putréfaction des fluides par l'usage d'anti-septiques convenables, parmi lesquels on a éprouvé qu'une infusion de serpentaire de Virginie faite avec l'eau, & à laquelle on ajoute du vin de Madere ou du syrop de pavot blanc, est ce qu'il y a de plus efficace en pareil cas, & ce que l'estomac supporte le mieux ; à quoi on ajoute l'usage des cordiaux & d'un petit lait fait avec de très-bon vin, en proportionnant leur quantité sur l'affoiblissement du malade. M. Hillary employoit le purgatif suivant : prenez de manne, une demi-once ou deux onces ; de pulpe de tamarins, une once ; de tartre vitriolé, dix grains : faites fondre dans six onces de petit lait préparé avec le vin de Madere : passez :

& quand on laissoit ces humeurs séjourner dans les entrailles, où elles étoient absorbées par les vaisseaux chyleux, & elles augmentoient dès-lors la chaleur & la fievre, ou elles causoient une violente diarrhée; c'est pourquoi, après la saignée, nous donnions un vomitif le soir, & le lendemain une prise de quelque purgatif doux, tel que la rhubarbe ou les sels neutres, pour évacuer ces humeurs bilieuses corrompues. Si, dans le cours de la fievre, le malade avoit de la constipation, beaucoup de chaleur, de l'insomnie & du malaise, nous réitérions la purgation, ou nous prescri-

---

ajoutez à la colature une demi-once de teinture de sené: divisez le tout en quatre doses égales: le malade en prendra une toutes les heures, jusqu'à ce qu'il évacue par bas. Voici de quelle maniere le même Praticien prescrivoit de préparer l'infusion de serpentaire de Virginie: prenez de serpentaire de Virginie, deux gros; de safran, un demi-gros; mettez infuser durant une heure dans un vaisseau fermé, avec une suffisante quantité d'eau bouillante: sur six onces de colature de cette infusion, ajoutez d'eau de menthe simple, deux onces; de vin de Madere, quatre onces; de syrop de safran ou de syrop de *meconium*, une once; d'élixir acide de vitriol, une quantité suffisante pour donner au mêlange une acidité agréable au goût. La dose sera de deux ou trois cuillerées toutes les heures ou toutes les deux heures, ou plus souvent, suivant les circonstances.

L'estomac est si sensible, si susceptible d'irritation au commencement de cette fievre, qu'il rejette les potions salines, le nitre & les autres médicamens semblables. Le quinquina, que l'on est porté à regarder comme un remede convenable dans le second tems de la maladie, ne peut pas rester dans l'estomac; il en est rejetté aussi-tôt qu'il y entre sous quelque forme qu'on l'ait pris. Cependant une personne qui a pratiqué long-tems la Médecine en Amérique, m'a dit que quoique les malades ne pussent garder le quinquina dans leur estomac, il s'étoit très-bien trouvé, après que les intestins avoient été suffisamment vuidés, de le leur faire prendre, à grande dose, en lavemens. M. Hillary désapprouve l'usage des vésicatoires quand ces fievres sont un peu avancées dans leur cours.

vions des lavemens laxatifs, ce qui, en général, dissipoit ces symptomes : il arrivoit fréquemment qu'après l'opération de l'émétique le malade avoit quelques selles liquides, parce que la vésicule du fiel s'étoit vuidée par les efforts des vomissemens. Ces déjections étoient toujours bilieuses, ainsi que le sont communément celles que les médicamens purgatifs amenent.

Lorsque nous avions évacué les intestins, nous donnions des rafraîchissans & des diaphorétiques modérés, tels que les potions salines ou celles d'esprit de minderer, auxquelles on joignoit, quand il en étoit besoin, le nitre ou la poudre de contrayerva. En même tems nous faisions boire abondamment aux malades des liqueurs chaudes délayantes ; & nous observions que ce traitement réussissoit communément mieux que tous les autres : par son moyen les rémissions devenoient plus marquées, & les accès moins violens ; en outre il entretenoit, pendant sa durée, une transpiration abondante qui étoit une des manieres dont la maladie se dissipoit.

Il y avoit des cas dans lesquels la poudre antimoniale, composée d'une partie de tartre stibié & de dix parties de poudre de serres d'écrevisses de mer, s'employoit à petites doses, de deux grains jusqu'à quatre, toutes les quatre ou six heures. La premiere dose de cette poudre cause quelquefois mal à l'estomac, agit comme un purgatif, & excite une transpiration abondante ; mais d'autres fois elle ne produit pas d'effet sensible. Dans certains cas où on l'a donnée de bonne heure, elle a opéré par les selles & par les sueurs, & la fievre a été guérie. On l'a fait prendre à quelques sujets vers le déclin de la fievre (*a*).

(*a*) M. Millar, l'un des Médecins de l'armée, m'a dit en

Cependant nous avons été souvent obligés d'en cesser l'usage, parce qu'elle agissoit avec trop de violence, ou qu'elle ne produisoit pas d'effet sensible ni de changement avantageux dans la maladie.

Lorsque la fievre avoit des rémissions, nous étions obligés, la plûpart du tems, de continuer l'usage des doux diaphorétiques comme auparavant ; car quoique cette maladie prît la forme d'une fievre rémittente, le quinquina n'avoit pas assez d'efficacité pour la faire cesser (*a*), à moins qu'elle ne se changeât en

---

Allemagne, qu'étant encore en Angleterre, il s'étoit servi, avec beaucoup de succès, de la poudre antimoniale pour traiter de la fievre rémittente le huitieme Régiment d'Infanterie. On lit dans la quatrieme édition des Observations de M. Pringle, part. III, chap. IV, que ce Praticien donnoit un purgatif doux immédiatement après la saignée, & que le lendemain matin, comme il y avoit presque toujours de la rémission dans la fievre, il prescrivoit un grain de tartre stibié, avec douze grains d'yeux d'écrevisses ; & lorsque ce remede ne produisoit que peu ou point d'effet, il répétoit la dose au bout de deux heures, & quel que fût le succès, au bout de quatre heures. Non-seulement ce médicament faisoit vomir, mais, en général, il occasionnoit des selles & des sueurs. Les évacuations emportoient quelquefois entierement la fievre, ou du moins le malade se trouvoit toujours mieux. Pour l'ordinaire on prescrivoit le même médicament le second ou le troisieme jour ; sinon on tenoit le ventre libre par le moyen de quelque doux laxatif ou d'un lavement ; & on réitéroit l'usage de ce remede jusqu'à ce que la fievre diminuât peu-à-peu, ou qu'elle eût des intermissions. M. Pringle nous apprend que M. Huck a suivi une méthode semblable à celle-ci dans le traitement de la fievre rémittente, soit dans l'Amérique Septentrionale, soit dans les Indes Occidentales. Voyez ce traitement dans le Supplément qui suit ce Chapitre.

(*a*) M. Hillary dit, en parlant des fievres intermittentes des Isles Barbades, que ceux que l'on saignoit, & qui prenoient ensuite de l'émétique & des potions salines se trouvoient, en général, guéris de leur fievre par des sueurs critiques le septieme ou le neuvieme jour. Chez quelques-uns

une fievre intermittente réglée, soit quotidienne, soit tierce. En 1761, peu de fievres rémittentes se changerent en intermittentes réglées ; mais en 1762, la plus grande partie de ces fievres se termina en fievres intermittentes réglées qui furent guéries par le quinquina (*a*).

---

la fievre prenoit une intermittence réglée après ce tems-là ; & elle étoit bientôt guérie par l'usage du quinquina joint avec des potions salines : rarement ce médicament réussissoit-il sans les potions salines. Quoique ces fievres irrégulieres avec redoublement eussent souvent des rémissions, & qu'elles parussent quelquefois avoir des intermittences ; cependant, dans cette maladie, si on administroit le quinquina trop tôt ou avant qu'il y eût une intermittence bien marquée, ce qu'il faut observer pour que le remede soit donné à propos & avec succès, il étoit cause, communément, que la fievre devenoit continue ou maligne. Hillary, *Observations on the Epidemic diseases of Barbadoes.*

(*a*) M. Cleghorn, après avoir donné une histoire très-exacte des fievres tierces, telles qu'elles ont paru à Minorque, sous les formes de vraies fievres tierces, doubles tierces, triples tierces, & demi-tierces, nous dit qu'il en avoit d'abord entrepris le traitement en procurant d'abondantes évacuations, mais que l'expérience lui avoit ensuite appris que celles-ci n'étoient pas nécessaires, & qu'il suffisoit, en général, de saigner & de purger une ou deux fois. Si le cinquieme jour, le troisieme tems n'étoit pas accompagné de symptomes plus fâcheux que ceux du second jour, & que le malade les supportât facilement, il se rapportoit fréquemment de l'ouvrage de leur guérison à la nature qui, communément, le terminoit à la quatrieme ou cinquieme révolution, &, pour l'ordinaire, avec l'augmentation de quelque évacuation naturelle. Mais lorsque le cinquieme jour le paroxisme étoit plus long & plus violent qu'on ne l'avoit encore vu, & qu'il étoit accompagné de symptomes douteux ou dangereux, M. Hillary faisoit prendre deux scrupules de quinquina toutes les deux ou trois heures, de façon qu'on pouvoit en avoir pris cinq ou six gros avant midi du lendemain. Quand cet intervalle étoit passé, on ne trouvoit plus d'occasion favorable de donner dans la suite une suffisante quantité de ce médicament, parce qu'il arrivoit fréquemment à ce période que les accès avoient des redoublemens

En 1761, nous essayames le quinquina sous différentes formes dans plusieurs cas où le malade avoit été saigné ou purgé au commencement de la maladie, avoit fait usage des médicamens rafraîchissans, & avoit des rémissions très-marquées ; mais il n'eut pas la vertu de faire cesser ou de diminuer la fievre rémittente, si ce n'est à Munster, dans deux ou trois cas, où elle prit la forme d'une fievre tierce. Chez la plûpart des malades ce médicament augmenta la chaleur & les symptomes fébriles ; & nous fumes obligés d'en discontinuer l'usage, parce qu'il y avoit à craindre qu'il ne changeât la fievre rémittente en une fievre continue ; néanmoins il étoit utile après la fievre pour amener une crise & emporter la ma-

---

& devenoient subintrans ou continus. Le quinquina n'a pas toujours arrêté la fievre immédiatement après son usage ; mais il augmentoit les forces du corps, & prévenoit ou éloignoit les symptomes dangereux. Quand on avoit fait prendre le quinquina le cinquieme jour de la maladie, s'il survenoit un accès le sixieme, & qu'il diminuât le même soir, on donnoit de plus fortes prises de quinquina pour que l'accès du septieme jour fût moins considérable. Cependant on a vu quelquefois l'accès du sixieme jour durer jusqu'à celui du septieme. Alors la chaleur, l'insomnie, le délire & les autres maux augmentoient beaucoup, & la maladie paroissoit plus fâcheuse & plus difficile à guérir qu'auparavant. Néanmoins cet état étoit plus dangereux en apparence qu'en réalité, & se terminoit le lendemain matin par une sueur abondante ; après quoi on donnoit le quinquina, à grande dose, comme dans le cas précédent ; & ce remede, ou arrêtoit les accès, ou les rendoit si modérés, qu'ils se guérissoient entierement en continuant le même traitement. Selon M. Cleghorn, quiconque suit cette méthode, pourvu qu'il soit appellé à tems, est sûr de terminer heureusement & promptement vers la fin de la premiere semaine, ou au commencement de la seconde les fievres tierces intermittentes & rémittentes les plus formidables. Voyez Cleghorn, *Observ. on the Epidemic. diseases of Minorca*, chap. III.

ladie. C'eſt avec grande raiſon que M. Pringle a remarqué que ce médicament accéléroit le rétabliſſement, & que ceux qui en faiſoient uſage étoient moins ſujets aux rechûtes que ceux qui n'en prenoient pas ; auſſi en donnions-nous communément durant la convaleſcence. J'ai toujours éprouvé qu'il eſt utile de preſcrire une priſe de rhubarbe ou de quelqu'autre purgatif doux avant de faire prendre le quinquina, ou du moins de mêler un peu de rhubarbe avec les premieres priſes de quinquina, pour procurer au malade quelques ſelles liquides.

Lorſque la fievre continuoit ſans avoir d'intermiſſion, ou ſe changeoit en une fievre continue, ou que le malade éprouvoit, durant le jour, de la chaleur, de la fievre, du mal de tête & d'autres ſymptomes fébriles, il n'y avoit pas de traitement qui eût plus de ſuccès, que d'évacuer abondamment, d'appliquer de larges véſicatoires au dos, & de faire boire une grande quantité de quelque liqueur délayante & rafraîchiſſante; ce qui, en général, diminuoit le mal de tête, & rendoit les autres ſymptomes moins violens.

Quand il étoit ſurvenu du dévoiement durant le cours de la maladie, s'il y avoit alors beaucoup de fievre, accompagnée de forts battemens du pouls, de tranchées & de douleurs dans les inteſtins, on tiroit un peu de ſang; & immédiatement après, le malade prenoit une purgation compoſée de ſels & de manne ou de rhubarbe, & le ſoir du même jour, un calmant. Mais quand il n'y avoit que peu ou point de fievre, ni de douleur aiguë dans les entrailles, on s'abſtenoit de ſaigner; & ſi le malade ſe plaignoit de maux d'eſtomac, on lui faiſoit prendre quelques grains d'ipecacuanha avant de le purger.

Si après ce traitement, le dévoiement étoit modéré & qu'il ne rendît pas le malade foible, nous ne

faiſions rien pour l'arrêter ; mais lorſqu'il étoit violent, nous preſcrivions, en potions, l'eſprit de minderer, le mithridate, & le julep de craie L. à prendre dans le jour, ainſi qu'un narcotique pour procurer du ſommeil ; & quand il en étoit beſoin, on donnoit un lavement émollient & anodin ; enfin on répétoit le vomitif & le purgatif lorſque cela devenoit néceſſaire.

On voyoit rarement le hoquet dans la fievre rémittente, à moins que les malades ne fuſſent très-bas ; & ce ſymptome étoit communément l'avant-coureur de la mort. Quelques-uns de ceux qui avoient eu du dévoiement & des vomiſſemens, furent attaqués d'un hoquet accompagné de mal d'eſtomac & d'un ſentiment de peſanteur à cette partie, ſymptomes qui dépendoient ſans doute des humeurs bilieuſes amaſſées en grande quantité dans l'eſtomac & les inteſtins. Cet état me détermina à leur preſcrire quelques grains d'ipecacuanha, & à leur faire boire une infuſion de fleurs de camomille, juſqu'à ce qu'ils euſſent vomi abondamment : on leur donnoit enſuite un purgatif doux ou des lavemens laxatifs. Après ce traitement ils ſe trouvoient mieux ; & une potion anodine, avec vingt ou vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque L. diſſipoient ce hoquet. D'autres ſujets ne recevoient de ſoulagement qu'après avoir fait uſage de potions cordiales où entroit l'opium, ainſi que de lavemens & de fomentations réitérées. L'application d'un véſicatoire a fait ceſſer le hoquet chez une perſonne pour laquelle on avoit employé ſans ſuccès les traitemens précédens. Enfin un autre malade a été guéri de ce ſymptome par l'application d'un emplâtre aromatique ſur l'eſtomac, & l'uſage du julep de muſc L. avec l'opium.

Pluſieurs malades ſe ſont plaints d'éprouver une chaleur brûlante & de la douleur en urinant ; mais

pour l'ordinaire ce ſymptome ſe diſſipoit en buvant beaucoup d'une décoction de gomme arabique où il entroit de l'eſprit de nitre dulcifié, & par l'uſage des potions huileuſes: néanmoins il devenoit quelquefois néceſſaire d'employer les narcotiques, les fomentations & les lavemens avant que les malades ſe trouvaſſent mieux.

On étoit ſouvent obligé de ne pas remplir les indications que donnoit la préſence des vers, juſqu'à ce que la fievre fût ceſſée; & pour lors nous ſuivions le traitement que nous avons conſeillé précédemment contre un pareil ſymptome.

La ſurdité, quoique beaucoup moins fréquente dans la fievre rémittente que dans la fievre maligne, étoit plutôt un ſymptome favorable qu'un accident grave; & preſque toujours elle ſe diſſipoit ſans le ſecours de l'art. Il y a cependant eu un petit nombre de cas où elle a ſubſiſté long-tems: pour lors nous avons fait appliquer, avec ſuccès, un emplâtre véſicatoire derriere les oreilles ou le cou.

Pluſieurs ſujets, & principalement ceux qui étoient fort bas, ſe plaignoient, après la criſe de la fievre, d'avoir de l'agitation & de l'inſomnie; mais elles ſe ſont diſſipées à meſure que les forces des malades ſont revenues. Si ces accidens les fatiguoient beaucoup & les empêchoient de ſe rétablir, nous preſcrivions, pour le ſoir, une potion cordiale anodine; & dans le cas où cela n'avoit pas tout l'effet que nous en attendions, communément on donnoit encore dans l'après-diner, quelques verres de vin qui opéroient ſelon nos vues.

On a vu d'autres perſonnes éprouver, durant leur convaleſcence, une eſpece d'étourdiſſement & de foibleſſe de tête, tels qu'ils ne pouvoient ni marcher, ni ſe tenir debout; d'autres n'avoient pas la vue bonne. La plupart de ces ſymptomes ſe ſont diſſipés,

à mesure que les malades ont repris des forces. L'usage du quinquina, & un verre de vin pris de tems en tems ont hâté la guérison ; & dans deux ou trois cas, nous nous sommes trouvés obligés de prescrire une ou deux prises de quelque purgatif doux, & de faire appliquer un vésicatoire à la nuque avant que les malades aient été en meilleur état.

Pendant le tems de la convalescence de cette fievre, on entendoit communément les malades se plaindre de douleurs aux épaules, aux bras & aux jambes; & ces symptomes se dissipoient à mesure que les malades recouvroient leurs forces. Si ces douleurs étoient de plus longue durée, on employoit pour l'ordinaire, avec succès, les potions salines & une diéte sévere : ce traitement ne réussissoit-il pas, on traitoit ces maux comme des douleurs rhumatisantes.

Quand, après la fievre, le visage des malades demeuroit jaune, on les mettoit à la diéte la plus exacte, & on leur entretenoit le ventre libre, au moyen des potions salines & de quelques grains de rhubarbe : ou bien on leur faisoit prendre tous les jours un demi-gros de rhubarbe, ou deux scrupules de pilules savoneuses avec la rhubarbe ; ce qui, dans la plupart des cas, dissipoit bientôt la jaunisse. Il y eut seulement deux sujets chez lesquels la jaunisse subsista encore après la fievre; mais l'un & l'autre furent guéris en fort peu de tems par les remedes indiqués.

Lorsque la fievre rémittente dégénéroit en fievre continue, le traitement de cette maladie étoit celui de la fievre continue, sans que cette circonstance y changeât rien : on suivoit la pratique commune, en prescrivant des médicamens rafraîchissans quand la fievre étoit forte ; en soutenant les forces ou l'opération de la nature par l'usage des cordiaux & du vin, & en faisant appliquer des vésicatoires, si le malade se trouvoit fort bas ; enfin en favorisant les

évacuations par lesquelles la nature indiquoit que se devoit faire une crise.

Nota. On trouvera le Supplément à ce Chapitre avec celui du Chapitre précédent ; M. Pringle ayant réuni dans le même traité sa pratique sur les fievres rémittentes & les fievres intermittentes.

CHAPITRE XV.

De la Fievre Intermittente.

LA fievre intermittente dont il s'agit ici appartient à la même classe de maladies que la fievre rémittente qui précéde. Nous lui donnons le nom de fievre intermittente lorsque ses accès sont distincts, qu'elle commence avec du frisson ou un sentiment de froid qui est suivi de chaleur, & qu'elle se termine par des sueurs ; enfin quand le malade a la fraîcheur naturelle à l'état de santé, & est exempt de fievre durant les intervalles des accès.

On a attribué cette fievre à plusieurs causes. La grande quantité de bile que le malade rejette souvent par le vomissement a été cause qu'on l'a mis au nombre des maladies bilieuses ; & les saisons de l'année durant lesquelles elle est la plus commune, ainsi que la situation basse & l'humidité des lieux où elle est endémique, font présumer que cette maladie dépend de la suppression de la transpiration, & de ce que les humeurs tendent à la putridité.

Quelque cause que nous supposions produire le premier accès de fievre, il est difficile d'expliquer par cette même cause les retours reglés des accès & les intermissions. Pour moi après avoir considéré que les fievres intermittentes observent de la régularité

dans leur retour, même durant la salivation (*a*); qu'elles sont facilement arrêtées par l'usage du quinquina sans aucune évacuation sensible; qu'elles sont quelquefois guéries par un remede irritant appliqué à l'extérieur (*b*), ou par la frayeur, ou en plongeant le malade dans l'eau froide (*c*); après, dis-je, avoir remarqué que les fievres intermittentes se renouvellent quand on a commis de légeres fautes dans le régime, & quelquefois pour avoir été purgé ou saigné, qu'elles attaquent quelquefois certaines parties exclusivement aux autres; enfin après avoir réfléchi sur ces phénomenes & une multitude d'autres que présentent ces fievres, je dois avouer qu'il ne m'est pas possible de me former aucune idée satisfaisante, soit de leur origine & de leur siége, soit de leur cause (*d*).

(*a*) Voyez Van-Swieten, *Comment. in Aphor. Boerh.*, vol. II, pag. 537.

(*b*) Une personne m'a dit qu'elle avoit été guérie d'une fievre intermittente par l'application d'un cataplasme d'ail sur les poignets, que l'on y laissa jusqu'à ce que la peau de cette partie fût enflammée, & qu'il s'y fût élevé des vessies. J'ai été témoin de la guérison d'une fievre intermittente par les vésicatoires. On lit dans le cinquieme volume des *Essais de Médecine d'Edimbourg*, l'histoire des fievres intermittentes, guéries par l'application d'un cataplasme fait avec l'*érigerum* ou herbe S. Jacques que l'on mit sur l'estomac, le jour exempt de fievre, & qui excita des vomissemens violens.

(*c*) Voyez l'histoire d'une fievre intermittente, qui fut guérie en plongeant le malade dans un étang, dont l'eau étoit très-froide, sans l'en avoir averti auparavant. *Mason's Account of Agues*, pag. 222.

(*d*) Voici qu'elle est l'opinion commune sur la cause des fievres intermittentes & du retour reglé de leurs accès. On présume que ces fievres dépendent d'une matiere bilieuse ou d'une autre maladie quelconque, soit qu'elle se mêle avec le sang, soit qu'elle se trouve dans les intestins ou dans toute autre partie du corps; qu'une grande partie de cette matiere est expulsée du corps durant l'accès, mais ce qui en

Les Soldats ont été sujets à cette fievre intermittente, principalement l'automne ; & au printems, quand les Troupes entroient en campagne de bonne heure. Sa fréquence étoit déterminée en grande partie par la qualité du lieu, ou la nature du terrein où elles étoient campées, par la situation de la garnison ou de la Ville qu'elles habitoient. Les camps & les garnisons dans des lieux fort bas & humides, ainsi que les saisons pluvieuses rendent les Troupes plus sujettes aux fievres intermittentes. Plus la situation du camp & de la garnison est séche, plus l'air est sec & leger, moins il y a de maladies de cette espece parmi les Troupes.

Durant l'hiver de 1761, nous n'avons eu que très-peu de fievres intermittentes dans les hôpitaux ; mais dans le tems que les Troupes sont revenues de l'expédition de Hesse-Cassel, & pendant le printems, on a vu des Soldats, à la vérité en petit nombre, attaqués de fievres intermittentes quotidiennes & tierces : il y a eu très-peu de fievres quartes. Dans les mois de Juillet & d'Août elles ont été plus fréquentes, & accompagnées de symptomes bilieux plus marqués. Durant la fin de l'automne dernier, ainsi que pendant l'hiver & le printems de 1762, nous avons eu des fievres intermittentes de toutes especes, & il s'est trouvé plusieurs cas opiniâtres qu'il a été difficile de guérir. Ces fievres intermittentes ont encore été épidémiques dans toute la Vestphalie & parmi nos Troupes, pendant le printems, l'été & l'automne.

---

reste suffit pour assimiler les autres humeurs à sa nature, ainsi que le fait un ferment ou levain ; & que quand cette humeur viciée est amassée en assez grande quantité, elle produit un nouvel accès, & proportionnément au tems qu'il a fallu pour que cette quantité se trouvât formée, la maladie prend la forme d'une fievre intermittente quotidienne, tierce ou quarte.

Les fievres qui ont regné dans les armées durant le printems de 1761, ont presque toutes été tierces : on en a vu quelques-unes de quotidiennes ; & il n'y a eu que deux ou trois fievres quartes. Ces fievres ont pour la plupart été legeres, & ont cédé au quinquina. Quelques-unes d'elles se sont déclarées sous la forme de fievres continues ; mais après la saignée & l'usage des médicamens rafraîchissans, continué pendant plusieurs jours, ces fievres commencoient à avoir des rémissions, enfin elles se changeoient en fievres intermittentes réglées, quotidiennes ou tierces. D'autrefois cette maladie paroissoit d'abord sous la forme de fievre rémittente, & étoit accompagnée d'un pouls fort & palpitant ; mais en faisant continuer aux malades le traitement antiphlogistique, elle se changeoit en fievre intermittente réglée. Quelques-unes des fievres ont pris, en commencant, le type de fievres intermittentes, quotidiennes ou tierces ; & souvent la fievre étoit forte les deux ou trois premiers jours : on a vu à quelques malades un leger délire pendant les accès, & le pouls n'étoit pas absolument dans son état naturel durant les intervalles de ces accès. Quand on avoit à traiter un sujet robuste, rien ne réussissoit mieux que de tirer du sang, & de faire prendre des potions salines avec le nitre, jusqu'à ce que la fievre fût diminuée, après quoi on donnoit le quinquina.

Il regne, en général, un préjugé contre la saignée faite dans le traitement des fievres intermittentes, après qu'elles sont réglées. Mais j'ai toujours observé, soit en Angleterre, soit en Allemagne, que quand les malades sont robustes & pléthoriques, & que la fievre devient considérable durant l'accès, ou que le pouls conserve de la fréquence dans les intervalles, si l'on tire plus ou moins de sang, & que l'on donne au commencement de la maladie des médicamens an-

tiphlogiſtiques, le malade ſe trouve mieux, la fievre devient modérée, & on ſe trouve dans le cas de donner le quinquina plutôt & avec ſécurité. Je puis même dire n'avoir pas vu réſulter le plus petit inconvénient de cette pratique; & au contraire j'ai obſervé pluſieurs fievres intermittentes ſe changer en fievres continues, parce qu'on avoit négligé de tirer du ſang. J'ai auſſi été témoin de cas où le quinquina, au lieu d'arrêter la fievre intermittente, en a plutôt augmenté l'intenſité, juſqu'à ce que le malade eût été ſaigné, & eût fait uſage durant quelque tems du traitement antiphlogiſtique; après quoi le quinquina produiſit l'effet qu'on en attendoit, & termina la maladie.

Dès que les fievres intermittentes ſe régloient, que le malade n'avoit plus que le degré de chaleur naturelle, & qu'il ſe trouvoit abſolument exempt de fievre dans les intervalles des accès, nous donnions le quinquina, ce qui arrêtoit bientôt les accès ſans les moindres mauvaiſes conſéquences. Mais avant de preſcrire le quinquina, nous prenions toujours ſoin de nettoyer les premieres voies par l'uſage des émétiques & des purgatifs, quand il n'y avoit pas de ſymptome qui fît redouter leur uſage. Lorſque le malade étoit foible, & que les accès avoient une telle violence qu'il devenoit néceſſaire d'arrêter la fievre intermittente, avant que l'on eut le tems d'adminiſtrer des émétiques ou des purgatifs, nous ajoutions aux premieres priſes de quinquina aſſez de rhubarbe pour procurer au malade quelques ſelles liquides, ainſi que l'a recommandé M. Méad (*a*), ce qui n'empêchoit pas le

---

(*a*) *Monita & Præc., cap. I, ſect. VIII.*

Tandis que M. Cleghorn étoit à Minorque, il a preſcrit le quinquina à la fin du troiſieme période, comme nous l'avons remarqué précédemment. Mais quand la fievre avoit été

quinquina d'arrêter la fievre en même tems que l'indication pour laquelle on l'employoit, sçavoir de faire sortir les humeurs putrides qui étoient amassées dans les intestins, se trouvoit suffisamment remplie.

En Angleterre, les fievres intermittentes du printems, les fievres quotidiennes & tierces se dissipoient fréquemment après la saignée, en prenant quelques vomitifs & purgatifs, ainsi qu'en faisant pendant quelque tems usage de potions salines & de médicamens rafraîchissans, sans qu'on se servît de quinquina. Mais en Allemagne il y a eu très peu de fievres intermittentes qui aient cédé à ce traitement ; & nous étions obligés de prescrire le quinquina avant de réussir à les arrêter (*a*).

---

négligée jusques vers le troisieme ou le quatrieme période ; ou qu'elle n'avoit pas été bien traitée dans le commencement, & que les intestins étoient ou enflammés ou surchargés de bile corrompue, il se trouvoit obligé de chercher à pallier les symptomes les plus pressans, & de profiter d'une rémission qui arrivoit tantôt le soir, tantôt la nuit ou le matin, pour faire prendre aussi-tôt du quinquina, comme le seul remede capable de détourner le danger pressant. Si le malade étoit robuste, on lui donnoit, en six doses égales, une demi-once de quinquina avec six gros de sel de glauber, & il en prenoit une dose toutes les deux heures. L'effet de ce remede étoit que le premier accès suivant n'avoit pas autant de violence que les précédens, & qu'il survenoit pour l'ordinaire une intermission, dans laquelle, pour achever la guérison, on réitéroit le quinquina sans y joindre de purgatif. Lorsque le malade étoit foible à l'excès, & qu'il y avoit un risque manifeste qu'il ne mourût dans le prochain accès, M. Cleghorn prescrivoit des cordiaux avec le quinquina, au lieu de sel de glauber, & il tâchoit de faire prendre six ou sept gros de quinquina dans l'espace de dix ou douze heures. L'expérience lui avoit appris que, quand on donnoit ce médicament en plus petite dose, l'accès venoit plutôt qu'il n'avoit coutume, & rendoit inutiles tous les efforts que l'on faisoit pour conserver la vie. Voyez *Account of the Epidemic. diseases of minorca, cap. III.*

(*a*) On remarque quelquefois, quand les malades sont

A la fin du mois de Juillet, & au commencement du mois d'Août, les fievres intermittentes que nous avions à Munster continuerent à être tierces ou quotidiennes. La plus grande partie de ces maladies commenca sous la forme de fievres continues, qui approchoient alors davantage des fievres bilieuses, qu'elles n'avoient fait durant les mois précédens : beaucoup de malades éprouvoient des vomissemens bilieux pendant le frisson. Les fievres intermittentes que nous eumes dans le printems, & durant la cam-

---

fort affoiblis par la fievre intermittente, que l'estomac devient si sensible qu'il rejette le quinquina sous quelque forme qu'on le donne. Lorsqu'en pareil cas il n'est pas possible d'arrêter la fievre par aucun autre moyen, on le fait prendre avec beaucoup de succès en lavemens, ainsi qu'on le verra dans l'observation suivante. Guillaume Hadderell, garçon de 17 ans, fut attaqué à la fin de 1761, d'une violente fievre tierce, durant laquelle il lui survint, au pied gauche, de la gangrene qui en fit tomber la moitié : malgré cela la fievre continua à l'attaquer tous les deux jours, & l'ulcere ne cessa de suppurer jusqu'au 12 du mois d'Octobre 1763, tems auquel ce malade fut reçu à l'hôpital S. George. Il étoit alors réduit extrémement bas, & l'ulcere de son pied paroissoit en si mauvais état, qu'on crut d'abord qu'il perdroit la jambe. On le fit vomir, on le purgea, & il prit des médicamens rafraîchissans, puis du quinquina en quantité; mais son estomac le rejettoit sous quelque forme qu'on le lui donnât. On mit en usage d'autres moyens pour arrêter cette fievre; mais ce fut sans aucun succès, jusqu'au 7 de Novembre, que j'ordonnai qu'il prît, chaque jour, deux lavemens émolliens où il entroit deux gros de poudre de quinquina, & un demi-gros de teinture thébaïque L. : au bout de trois jours de l'usage de ce remede, la fievre s'arrêta, & elle n'est pas revenue jusqu'au 28 de Février 1764. Il avoit alors recouvré sa santé & ses forces, & l'ulcere de son pied étoit beaucoup diminué. M. Harvey, qui professe l'art des accouchemens à Londres, m'a dit avoir guéri des enfans, de fievres intermittentes, par le moyen de lavemens où il entroit du quinquina, après avoir employé, sans succès, tous les remedes externes usités.

pagne de 1762, furent de la même nature, & demanderent le même traitement.

Les maladies qui se déclarerent sous la forme de fievres continues, furent traitées comme telles jusqu'à ce qu'elles commençassent à avoir des intermissions réglées, & pour lors elles cédoient au quinquina.

On a vu de la dysenterie à quelques-uns de ces malades de fievres intermittentes ; le dévoiement & les tranchées étoient plus violens les jours d'accès. En pareils cas nous étions fréquemment obligés de négliger, dans ce commencement, la fievre intermittente, & de traiter la maladie exactement comme une dysenterie. Nous prescrivions une saignée quand la fievre & le malade étoient forts, & lorsqu'il y avoit des douleurs aiguës dans les entrailles : on donnoit ensuite un doux vomitif, & quelques prises d'une purgation saline huileuse ou de rhubarbe. Le soir le malade prenoit un peu d'opium, & d'autres médicamens propres contre la dysenterie, jusqu'à ce qu'elle eût perdu de sa violence, & pour lors nous administrions le quinquina. Cependant dans certains cas où les accès de fievre intermittente étoient très-violens, où il y avoit à craindre que le dévoiement n'augmentât, & où le malade étoit en danger de mourir, nous prescrivions le quinquina, quoique la dysenterie subsistât encore, en suivant la même méthode que j'ai recommandée ci-dessus pour les cas où la dysenterie se trouvoit compliquée avec la fievre maligne, & qui consiste à administrer, durant l'intervalle des purgations, le quinquina mêlé avec le diascordium, & l'opium ou d'autres médicamens propres contre la dysenterie.

Souvent on guérissoit par ce traitement & la dysenterie & la fievre intermittente ; cependant il faut observer qu'il nous est arrivé rarement de donner le

quinquina avant que la violence de la dysenterie fût tombée, à moins que les accès de fievre ne fussent très-forts, que la vie du malade ne fût en danger, que la fievre ne durât déja depuis du tems, & que les accès ne fussent distincts. Toutes les fois que la dysenterie & la fievre intermittente étoient accompagnées de tranchées vives & de douleurs dans les intestins, il falloit absolument saigner & purger avant que de faire prendre le quinquina, qui ne convenoit que rarement à ces symptomes ou même jamais, jusqu'à ce qu'il y eût, durant les intervalles qui s'écouloient entre les accès, une rémission ou cessation entiere de la fievre. Quand on négligeoit de prendre ces précautions, le quinquina mettoit, en général, les malades dans un état plus fâcheux, & ils se trouvoient forcés d'en discontinuer l'usage jusqu'à ce que le dévoiement fût devenu moins violent.

Quelques-unes de ces fievres étoient accompagnées de jaunisse, sans cependant que ce symptome fût à un aussi haut degré que dans la jaunisse idiopathique confirmée. Au commencement de la maladie le pouls étoit, pour l'ordinaire, plus vif dans l'intervalle qui s'écouloit entre les accès que durant l'accès même, & les malades se plaignoient de plus ou moins de mal d'estomac pendant les deux ou trois premiers jours. Ces malades se trouvoient toujours incommodés par l'usage du quinquina, jusqu'à ce qu'il y eût, entre les accès, une cessation entiere de fievre; & nous éprouvions que la plus sûre méthode pour les guérir, étoit de saigner, dans le commencement de la maladie, lorsqu'il y avoit beaucoup de fievre; de donner ensuite un vomitif & un purgatif; de les répéter quand les circonstances le demandoient; de faire prendre des potions salines & d'autres médicamens rafraîchissans lorsqu'il n'y avoit pas de dévoiement; enfin de prescrire avec ces potions quelques grains de rhubarbe,

ou chaque jour la quantité de pilules savoneuses, avec la rhubarbe L., qui étoit nécessaire pour procurer une ou deux selles liquides.

Lorsque la fievre avoit des intermittences réglées, qu'on trouvoit aux malades la fraîcheur naturelle, & qu'ils n'avoient absolument point de fievre dans les intervalles des accès, si la maladie ne cédoit pas au traitement précédent, ce qui est rarement arrivé, nous mettions les malades à l'usage du quinquina, quoiqu'il restât encore de legers symptomes de jaunisse; ce remede faisoit cesser la fievre intermittente, & dissipoit en même tems la jaunisse sans le plus petit inconvénient. En pareil cas nous ajoutions communément quelques grains de rhubarbe aux premieres doses de quinquina, ou nous donnions le quinquina en pilules avec du savon, en y joignant encore un peu de rhubarbe quand les circonstances le demandoient.

Plusieurs de ceux qui avoient des symptomes ictériques, conjointement avec la fievre intermittente, éprouvoient des vomissemens bilieux dans le tems du frisson. Ils se sentoient mal à l'estomac, & un goût d'amertume dans la bouche avant le moment de l'accès. On voyoit aussi des malades prendre des vomitifs qui évacuoient beaucoup dans ce moment, sans cependant faire sortir de la bile; mais le mal d'estomac, le goût d'amertume continuoient jusqu'à ce que l'accès vînt, & pour lors ils vomissoient une grande quantité de bile. En pareils cas, après l'usage des vomitifs & des purgatifs, & quand la fievre avoit des accès réglés, ou qu'il se trouvoit des momens absolument exempts de fievre, le quinquina administré suivant la méthode que nous avons indiquée précédemment, dissipoit la fievre intermittente & les symptomes ictériques sans qu'il en résultât la moindre conséquence fâcheuse.

Nombre de Praticiens, en grande réputation, ſont prévenus contre l'uſage du quinquina ; ils prétendent que ce médicament, pris durant un certain tems, fait naître des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre, principalement quand on en fait prendre lorſqu'il y a encore du jaune aux yeux & au viſage ; & que l'on ne doit pas preſcrire le quinquina juſqu'à ce que les ſymptomes de la jauniſſe ſoient paſſés. Quand j'ai commencé à pratiquer la Médecine, j'ai eu grand ſoin de ne le pas adminiſtrer en pareilles circonſtances ; mais ayant dans la ſuite rencontré des cas où les accès étoient violens, & devenoient de jour en jour plus fréquens ; & où les malades étoient affoiblis au point de faire craindre qu'ils ne mouruſſent de la fievre intermittente, je les ai mis à l'uſage du quinquina, comme étant le ſeul remede capable de leur conſerver la vie ; non-ſeulement il a fait ceſſer la fievre, mais il a diſſipé les ſymptomes ictériques (*a*) & rétabli ces ſujets en parfaite ſanté.

L'expérience m'ayant inſtruit de la méthode la plus ſûre, j'ai depuis ce tems fait prendre, avec beaucoup de ſuccès, le quinquina en quantité, & de la maniere qu'on a vu ci-deſſus à quelques centaines de malades ; & je n'ai jamais remarqué qu'il ait réſulté aucun effet fâcheux de l'uſage de ce remede. Il eſt, à la vérité, arrivé quelquefois que quand on faiſoit prendre le quinquina trop tôt, l'eſtomac ne le ſupportoit pas ſi bien, & les malades reſſentoient de la

---

(*a*) Mes obſervations ſont conformes à ce qu'a remarqué M. Cleghorn dans des fievres tierces à Minorque ; lorſqu'il y a du jaune dans les yeux, dit-il, des Praticiens prétendent qu'il ne faut pas adminiſtrer le quinquina ; cependant je penſe qu'il eſt preſque toujours dangereux de différer à prendre ce remede juſqu'à ce que la jauniſſe ſoit paſſée. *Obſervat. on the Epidem. diſeaſes of Minorca*, pag. 205.

chaleur, & de l'agitation plus qu'auparavant ; mais en le discontinuant, ces effets cessoient aussi-tôt. On remarquoit, en général, qu'au bout de peu de tems les accès de ces fievres devenoient moins violens & plus distincts, lorsqu'on faisoit réitérer l'usage du quinquina à des personnes dont l'estomac le supportoit, & il terminoit la maladie. Maintenant l'expérience m'a convaincu que les cas dans lesquels le quinquina est nuisible ou fait naître des obstructions dans les visceres du bas-ventre sont très-rares, & que le mal qu'on lui attribue vient, la plupart du tems, de l'opiniâtreté de la maladie, & non pas de l'usage de ce médicament. En effet j'ai plus fréquemment observé ces obstructions chez des malades qui n'avoient pris que peu de quinquina ou qui n'en avoient point pris du tout (*a*), que chez ceux qui en avoient fait un grand usage. Il me paroit vraisemblable que ce qui a donné lieu de croire le quinquina d'un usage aussi dangereux, c'est qu'en Hollande & dans les autres lieux bas & marécageux où les fievres intermittentes sont endémiques, elles se trouvent fréquemment très-opiniâtres, & cédent difficilement aux remedes quelconques. Celles que le quinquina a arrêtées, reviennent souvent au bout de peu de tems ; & par leur longue durée, elles font naître dans les visceres du bas-ventre des obstructions qu'on a mal-à-propos attribué à l'usage de ce spécifique.

Dans un petit nombre de cas où les symptomes ictériques étoient accompagnés de dévoiement, & que nous traitions de la même maniere que quand la

---

(*a*) M. Pringle remarque que ces obstructions sont aussi communes chez ceux qui n'usent pas de quinquina que chez ceux qui en usent; ce qui, dit-il, doit faire penser qu'elles dépendent de la longue continuité & de l'opiniâtreté des fievres intermittentes. *Observat.*, part. III, chap. IV, sect. 2.

fievre intermittente étoit également accompagnée de diarrhées, nous donnions des vomitifs & des purgatifs; si le dévoiement étoit violent, nous prescrivions des potions d'esprit de minderer, avec le mithridate pendant le jour, & des narcotiques le soir. Ce symptome continuoit-il encore avec des accès réglés de fievre intermittente? en général le quinquina avec les astringens les guérissoit l'un & l'autre.

A la fin de l'hiver de 1761, & durant le printems de 1762, nous eumes à Bremen beaucoup de malades attaqués de fievres intermittentes de toutes especes, telles que quotidiennes, tierces, quartes & irrégulieres qui furent très-opiniâtres par leur nature. La Ville de Bremen ou Brême est grande, bien bâtie & située dans une plaine basse & sabloneuse. Le Weser sépare l'ancienne Ville de la nouvelle. Pour l'ordinaire une partie considérable des environs de Bremen est couverte d'eau durant l'hiver, & fréquemment la riviere sort de son lit, & inonde toute la campagne des environs. En outre toutes les fois que le Weser rompt ses digues, les caves de toute la nouvelle Ville & de cette partie de l'ancienne, qui est voisine de la riviere, sont remplies d'eau. Durant toute l'année il suffit de creuser deux ou trois pieds de profondeur pour trouver de l'eau.

Les fievres intermittentes sont endémiques à Bremen; & elles attaquent beaucoup de gens du bas peuple dans tous les tems de l'année, principalement l'hiver & l'automne.

Parmi le nombre des malades qu'on envoya de l'armée, il s'en trouva qui étoient attaqués de fievres intermittentes; mais la plupart de ceux que renfermoit l'hôpital, étoient des Soldats de la Ville qui avoient gagné la maladie ou en faisant leur service sur les remparts, ou en habitant des quartiers malsains, ou en se trouvant exposés au froid & à l'hu-

midité étant ivres, & beaucoup de Soldats des Compagnies d'Invalides qui avoient apporté avec eux d'Embden, d'où ils sortoient, des fievres tierces & quartes, anciennes & opiniâtres.

Nous guérissions aisément la plupart des fievres intermittentes récentes, en suivant la méthode exposée ci-dessus ; cependant elles étoient souvent de plus longue durée que celles des autres Villes plus séches & bâties sur un terrein plus élevé ; il falloit aussi, pour les arrêter, prendre une plus grande quantité de quinquina, & en faire usage plus long-tems pour les guérir.

Entre les fievres intermittentes récentes, les plus opiniâtres étoient les tierces irrégulieres qui avoient des accès violens, mais dans lesquelles le pouls n'étoit pas tranquille durant l'intermission. Nous étions obligés de traiter ces maladies comme des fievres rémittentes jusqu'à ce que les accès fussent parfaitement distincts, que le malade n'eût plus que le degré de chaleur naturelle & fût entierement exempt de fievre dans l'intervalle des accès ; pour lors l'usage du quinquina emportoit communément la fievre.

Nous remarquames comme les fievres les plus opiniâtres, beaucoup de celles qui avoient déja duré du tems, & spécialement celles des Invalides nouvellement arrivés d'Embden, ainsi que celles dont l'irrégularité avoit occasionné de fréquentes rechûtes. Chez plusieurs sujets le quinquina ne produisit aucun effet, & son usage continu parut plutôt rendre les accès plus considérables & devenir préjudiciable. Il n'y avoit presque aucun autre remede dont nous éprouvassions un plus grand succès. Nous prescrivimes à divers malades les médicamens suivans ; les potions salines & les substances rafraîchissantes ; des infusions de fleurs de camomille & d'autres médicamens amers ; la poudre de Morton, composée de fleurs de camomille, de sel

d'abſynthe & d'antimoine diaphorétique ; la poudre de Méad, composée de fleurs de camomille, de ſel d'abſynthe, de myrrhe & d'alun ; l'alun & la noix muſcade ; de fortes doſes de ſel ammoniac ou d'eſprit de corne de cerf ; les gouttes & les poudres antimoniales. Nous avons donné à quelques-uns des vomitifs, ſoit entre les accès, ſoit immédiatement après l'accès ; nous avons eſſayé de provoquer des ſueurs avant l'approche des accès, en faiſant boire une grande quantité de liqueur chaude à des malades que nous tenions au lit, & en leur preſcrivant des médicamens diaphorétiques : on a appliqué des véſicatoires à d'autres perſonnes ; mais il y a eu des malades auxquels tous ces remedes n'ont pu arrêter la fievre.

On a vu ces fievres intermittentes durer jusqu'à détruire les qualités naturelles du ſang, à cauſer le relâchement général des fibres, à rendre cachectique, à faire naître l'hydropiſie, ou bien les malades étoient attaqués de dévoiement dont ils mouroient. Quelques ſujets ont eu des obſtructions à la rate, au foie ou à d'autres viſceres, & ont été attaqués de jauniſſe & d'hydropiſie qui les ont fait périr. A l'ouverture de pluſieurs cadavres, on trouva le foie & la rate devenus fort durs. On obſerva dans deux ſujets de la ſuppuration au foie ; enfin chez un de ceux qui avoit eu de la fievre à Embden, & s'étoit long-tems plaint d'une de ces tumeurs au côté gauche du bas-ventre, qui portent en Angleterre le nom de gateau de la fievre (*a*), la rate étoit ſi fort groſſie, qu'elle peſoit plus de quatre livres.

Quelques ſujets dont la conſtitution étoit entie-

(*a*) J'ai remarqué dans quatre cadavres ces tumeurs du côté gauche qui étoient venues à la ſuite de fievres intermittentes ; & elles ſe trouvoient formées par l'augmentation de volume de la rate.

rement détruite par ces fievres intermittentes opiniâtres, tomberent en consomption durant l'hiver, ou furent attaqués d'autres maladies du poumon dont ils périrent. Un soldat mourut durant le frisson (*a*).

Toutes les fois que la fievre intermittente duroit long-tems, & que le quinquina ne produisoit aucun effet, nous étions obligés d'en discontinuer l'usage, & d'essayer d'autres remedes appropriés à l'état présent du malade.

Les traitemens les plus doux réussissoient le mieux; on donnoit des potions salines, & de legers rafraîchissans aux personnes robustes & pléthoriques dont les accès étoient violens; & on prescrivoit des aromatiques, & des amers, modérés dans leur action, ou des martiaux à celles qui avoient un tempérament foible, des fibres très-relâchées, & la constitution fort altérée par cette fievre, ou par quelqu'autre maladie précédente.

Pendant la durée de la fievre nous donnions des vomitifs doux; & quand les malades se plaignoient de tranchées & de dévoiemens, ce qui leur arrivoit fréquemment durant le cours de la maladie, nous prescrivions une prise de rhubarbe ou de quelqu'autre purgatif modéré, & ensuite les divers remedes appropriés à leur état.

Il est arrivé fréquemment qu'en suivant ce traitement les accès des fievres intermittentes sont devenus, par degrés, plus foibles, & enfin ont cessé en entier.

(*b*) Le frisson est le tems le plus dangereux des accès; & le plus grand nombre de ceux qui meurent de fievres intermittentes, meurent durant le frisson. J'ai vu cela arriver une ou deux fois à l'hôpital d'Edimbourg en 1746. M. Van-Swieten dit avoir vu, dans un frisson de fievre quarte, le tremblement si violent, que la couronne des dents en fut emportée. *Comment. in Sect.* 749, *Aphoris Boerhav.*, vol. II, p. 511.

D'autrefois, après que ces maladies avoient duré cinq ou six semaines, nous réitérions le quinquina & nous le voyions réussir. Chez d'autres sujets les fievres intermittentes continuoient tout l'hiver, & elles se dissipoient au printems sans le secours de l'art. Enfin il y a eu des malades, que ni les remedes, ni le tems n'ont pu guérir tant qu'ils ont été en Allemagne; nous leur avons conseillé de retourner en Angleterre pour changer d'air, comme le seul moyen qui nous restât à employer, & qui fût capable de faire cesser ces fievres intermittentes opiniâtres.

Deux fievres intermittentes qui avoient résisté à l'usage du quinquina, ont été guéries par la poudre de fleurs de camomille, le sel d'absynthe & l'antimoine diaphorétique; & une autre de ces fievres l'a été par l'usage de la poudre d'alun, avec la myrrhe. Un Soldat Invalide, qui avoit été malade pendant long-tems d'une fievre tierce opiniâtre, s'étant exposé au froid, fut attaqué d'une inflammation à la gorge pour laquelle il fut saigné, & prit une purgation douce; le lendemain il lui survint à une des glandes parotides une tumeur, que nous tâchames d'amener à suppuration, en y appliquant des cataplasmes émolliens. Au bout de quelques jours elle disparut entierement sans avoir suppuré; mais comme il restoit encore au malade du mal de tête & de la fréquence dans le pouls, on lui appliqua au dos un large vésicatoire qui entretint un écoulement pendant plusieurs jours, après quoi il se sécha: pour lors le malade eut une espece d'accès d'épilepsie, & le lendemain un second semblable. Depuis le tems où la tumeur avoit commencé à se montrer, jusqu'à celui où l'accès d'épilepsie est survenu, le malade n'a pas eu de fievre intermittente, mais elle a reparu le lendemain du second accès d'épilepsie: on appliqua un second vésicatoire, & il n'est pas revenu d'ac-

cès d'épilepsie, quoique la fievre ait continué opiniâtrement jusqu'au mois de Mars; & pour lors le malade fut renvoyé en Angleterre (*a*). Vers le même tems on arrêta à deux autres sujets des accès de fievres intermittentes, en leur appliquant des vésicatoires; mais au bout de peu de tems elles se renouvellerent chez tous les deux.

Il n'y a que ce très-petit nombre de cas dans lesquels je n'aye pas trouvé de traitemens capables d'arrêter les fievres intermittentes qui avoient résisté au quinquina administré comme il convenoit, & cependant j'en ai essayé un très-grand nombre sur différens sujets. L'écorce de chacril a été donnée en quantité, tant en décoction qu'en substance dans quatre cas qui n'avoient pu se guérir avec le quinquina, mais elle n'a eu aucun succès. Nous n'avons pas pu éprouver le chacril dans un plus grand nombre de cas de cette espece ni dans les dévoiemens, la petite quantité qu'on en avoit apporté d'Angleterre étant consommée.

Un Soldat d'un des Régimeus des Gardes fut reçu à l'hôpital parce qu'il avoit les jambes enflées, ce qui étoit la suite d'une diarrhée qui lui duroit depuis l'automne précédent. Lorsqu'on l'eut guéri du dé-

(*a*) Le 29 du mois d'Août 1759, Murdoch Brinnen, âgé d'environ trente ans, fut reçu à l'hôpital de S. George pour une enflure très-considérable des glandes parotides & des parties environnantes qui lui étoit survenue depuis trois jours à la suite d'un accès de fievre tierce, & cet accès avoit été le dernier. Des cataplasmes émolliens qu'on appliqua sur la tumeur pour la conduire à suppuration, opérerent la résolution. La fievre intermittenre ne reparut pas; la résolution de la tumeur n'eut aucune mauvaise suite; & un petit nombre de purgations, avec une décoction de quinquina, acheverent la guérison, en augmentant les forces du malade & dissipant le peu de chaleur & de symptomes fébriles qui restoient.

voiement, & dissipé en plus grande partie les enflures œdémateuses, il fut attaqué, au mois de Février, d'un mal intermittent : il n'avoit pas de frisson ni de chaleur réglée ; mais tous les deux jours, après avoir ressenti un peu de froid & de tremblement, il avoit des tranchées & du dévoiement. Il y eut un ou deux accès pendant lesquels son pouls fut très-vif & les douleurs d'entrailles très-aiguës, ce qui nous obligea à le faire saigner & à lui prescrire une prise de la purgation saline huileuse ; après quoi nous traitames la maladie comme un dévoiement compliqué avec une fievre intermittente, & on lui donna du quinquina mêlé avec le diascordium, & le soir de legers narcotiques ; il prenoit encore de tems en tems des purgations douces. Au moyen de ce traitement la fievre & le dévoiement cesserent bientôt ; & au bout de quelques semaines il se trouva absolument exempt de mal, seulement il lui resta de la foiblesse jusqu'à son départ pour l'Angleterre, qui fut vers le commencement d'Avril.

Beaucoup de gens, & spécialement ceux dont la constitution avoit été altérée par la fievre intermittente, ou par une autre maladie précédente, se sont plaints de gonflemens venteux à l'estomac & aux intestins, qu'ils ressentoient, soit durant la fievre intermittente, soit peu de tems après sa cessation ; ce symptome leur causoit de l'agitation, & ils le supportoient difficilement. Ces gonflemens se dissipoient pour la plus grande partie, par l'usage des médicamens cordiaux mêlés avec le quinquina ou par celui des amers, & au moyen de quelques doses de rhubarbe prises à des intervalles convenables. Dans certains cas qui étoient accompagnés de mal d'estomac, & où ce viscere paroissoit surchargé d'humeurs de mauvaise qualité, un vomitif procuroit du soulagement. On a vu fort sou-

vent ces symptomes subsister pendant des semaines, après que la fievre intermittente étoit cessée ; & ils ne se dissipoient en entier que quand le malade recouvroit ses forces.

Pendant les mois de Février, Mars & Avril 1761, nombre de Soldats de l'hôpital de Paderborn se sont plaints de douleurs de tête périodiques, qui, chez la plupart, se renouvelloient tous les jours ; chez d'autres, de deux en deux jours. J'ai eu occasion de faire les mêmes observations en différens tems, tandis que l'armée est restée en Allemagne. Ces douleurs de tête commencoient, pour l'ordinaire, l'après-midi ; elles étoient très-violentes pendant toute leur durée, & retenoient le malade au lit quelques heures : tant que la douleur subsistoit, le pouls étoit fréquent ; mais dans l'intervalle les malades n'avoient que le degré de chaleur naturelle, & étoient sans fievre ; il est arrivé quelquefois seulement que les urines ont déposé un sédiment lorsque le mal de tête cessoit. Communément il y avoit de la douleur par toute la tête, mais la plus vive étoit au front ; elle s'est trouvée quelquefois n'occuper qu'un seul côté.

Nous traitions ces maux précisément comme des fievres intermittentes qui auroient eu les mêmes retours réglés : le malade étoit-il robuste ? on lui tiroit un peu de sang, & ensuite nous lui prescrivions un vomitif & un purgatif ; après quoi il prenoit le quinquina à grande dose, ce qui, en général, mettoit fin au mal de tête, sans qu'il en résultât aucune suite fâcheuse.

Nota. En lisant le Traité suivant des fievres bilieuses de M. Pringle, on le trouvera très-différent de celui qui se trouve dans la traduction françoise faite sur la seconde édition.

SUPPLÉMENT.

AUX CHAPITRES XIV & XV.

Nº I.

§ I.

Symptomes de la Fievre Rémittente des Camps.

LEs fievres rémittentes & intermittentes, ou fievres bilieuses des armées, sont, dit M. Pringle, en plus petit nombre, & moins inflammatoires pendant le mois de Juin qu'au commencement de la campagne. A mesure que la saison chaude s'éloigne, elles sont accompagnées de moins d'inflammation : mais pour lors l'estomac & les intestins sont plus affectés, & il s'y joint des maux de tête ; on remarque aussi dans toutes ces fievres une rémission sensible. Le changement dans la nature de ces maladies est à peine visible après le solstice ; mais il devient très-marqué avant la fin de l'été ou au commencement de l'automne. Ces fievres m'ont paru différer suivant la situation des lieux ; & je distingue les fievres des camps ou terreins secs, des fievres des pays bas & marécageux.

La fievre bilieuse ou rémittente des camps commence avec frisson, lassitude, douleur à la tête, dans les os & dérangement de l'estomac. Elle s'allume très-fort pendant la nuit ; il survient beaucoup de chaleur & d'altération ; la langue paroit brûlée, & le mal de tête est violent : le malade ne dort pas ; il a souvent du délire ; communément on voit le matin une sueur imparfaite qui amene de la rémission dans

tous les ſymptomes. Le ſoir l'accès revient, mais ſans friſſon ; & il eſt, pour l'ordinaire, plus fâcheux que le précédent : le lendemain matin il y a rémiſſion comme la veille. Ces fievres ſont quotidiennes juſqu'à ce que le peu de ſoin qu'on en a leur donne lieu de ſe changer inſenſiblement en fievres continues : quelquefois des ſelles liquides emportent l'accès, & ſuppléent aux ſueurs.

Quoique chez beaucoup de ſujets cette fievre reſſemble à une fievre intermittente, cependant elle eſt quelquefois d'une nature différente, comme on le fera voir dans le traitement. On rencontre rarement dans les camps des fievres intermittentes réglées en fievres tierces ou quartes, ſi ce n'eſt chez des Soldats qui en ont été attaqués avant d'entrer en campagne.

Les rémiſſions ſont, pour l'ordinaire, ſenſibles dès le commencement, & ſpécialement quand le malade a été ſaigné dès la premiere attaque : quelquefois elles ſont peu marquées pendant les deux ou trois premiers jours. Les hémorrhagies du nez qui ſurviennent au fort de l'accès, amenent toujours la rémiſſion plutôt, & la rendent plus complette. Les vomitifs ont de pareils effets ; mais je ne crois pas avoir jamais vu de guériſon parfaite opérée par des évacuations que la nature eût produite elle-même ; j'en excepte cependant les cas où il eſt ſurvenu un cholera morbus, c'eſt-à-dire une abondante évacuation par haut & par bas d'humeurs bilieuſes corrompues qui paroiſſoient être la cauſe de la fievre. Après le premier accès de cette fievre, rarement voit-on les accès ſuivans précédés de friſſon ou même d'un ſentiment de froid. Le pouls eſt plein & fréquent durant l'accès ; & il indique toujours de la fievre à quelque degré, même pendant l'intervalle des rémiſſions. Le ſang que l'on tire à ces malades eſt vermeil ; le coagulum en forme une grande partie, eſt ferme, & ſe précipite ſous la

sérosité. Le sang ne porte pas beaucoup de marques d'un état inflammatoire dans le commencement de cette fievre épidémique : mais vers la fin de la campagne on y remarque une couenne inflammatoire ; & pour lors on voit se joindre aux premiers symptomes les points de côté ou douleurs de poitrine, les douleurs de rhumatisme, & la toux occasionnée par le froid. Tant que la température est chaude, il se trouve fréquemment des symptomes qui indiquent que les premieres voies sont surchargées d'humeurs de mauvaise qualité & bilieuse ; mais lorsque l'hiver approche, les symptomes inflammatoires se font plus remarquer que les précédens.

Dans les fievres bilieuses, les urines sont hautes en couleur & sans aucun signe de coction, jusqu'à ce qu'il y ait eu quelque évacuation ; pour lors elles commencent à devenir troubles & chargées. Ce que les malades rendent par le vomissement & les selles, est, en général, d'une nature bilieuse & putride. La constipation, non-seulement, précéde souvent ces fievres, elle les accompagne aussi ; en pareil cas on sent le ventre dur, & les malades se plaignent d'avoir des vents. Tous ne vomissent pas, mais il n'y en a point qui n'éprouve du mal à l'estomac, sur-tout pendant que dure la température chaude. Il sort fréquemment des vers ronds par les selles, & quelquefois par le vomissement : les malades auxquels cela arrive ont des tranchées très-opiniâtres & des maux d'estomac ; ils sont encore sujets à des points ou douleurs vives, mais comme ce symptome est causé par des vents, la saignée ne les en délivre pas toujours.

On a vu des sujets devenir jaunes comme on l'est dans la jaunisse ; & cette couleur a été un symptome plus commun durant la premiere campagne que dans les suivantes ; ce signe étoit fâcheux, mais non mortel. Un Chirurgien de Régiment m'a dit qu'il avoit

ouvert le cadavre d'un de ſes Soldats mort avec ce ſymptome, mais qu'il n'avoit trouvé ni pierre ni aucune eſpece d'obſtruction dans la véſicule du fiel & dans les conduits biliaires. L'Infanterie a paru plus ſujette à la fievre bilieuſe que la Cavalerie; & les Cavaliers ont été plus ſouvent attaqués que les Officiers d'Infanterie, différence qui venoit ſans doute de celle des habillemens & des logemens.

On n'a pas remarqué que la fievre bilieuſe ait eu des jours critiques ni une durée conſtante: elle étoit plus ou moins longue, ſuivant la maniere dont on la traitoit. Cette maladie ne pourroit pas s'appeller une fievre dangereuſe, ſi on employoit à tems les remedes convenables: mais ſouvent elle devient funeſte à une armée quand il ſe trouve à la fois un ſi grand nombre de ces malades qu'on ne peut leur donner les ſoins néceſſaires, ou lorſqu'elle ſe change en une fievre continue ou en une fievre maligne; ſoit parce qu'elle a été négligée dans ſes commencemens, ſoit parce qu'il y a beaucoup de malades dans le même hôpital. On a obſervé cette fievre putride rémittente durant toutes les campagnes; mais elle a été plus commune & plus funeſte après les étés chauds de 1743 & 1747. Les ſaiſons ayant été tempérées durant les campagnes de 1744 & 1745, il y a eu moins de ces fievres, & elles étoient bénignes.

§ II.

Symptomes des Fievres Rémittentes & Intermittentes des lieux bas & des pays marécageux.

Tous les pays humides ſont ſujets aux fievres intermittentes; cependant s'il n'y a que de l'humidité, & que les étés ne ſoient pas chauds & ſans des vents qui renouvellent l'air de l'atmoſphere, la plupart des

fievres paroissent sous la forme de fievres tierces réglées, & on les guérit aisément : mais si l'humidité a pour cause une eau dormante dans laquelle des plantes, des poissons & des insectes meurent & se corrompent, les exhalaisons qui s'en élevent étant d'une nature putride, rendent les fievres plus fréquentes que dans les pays simplement humides, & en occasionnent d'une espece plus dangereuse ; elles ont plus souvent le type de quotidiennes ou de double tierces que celui de tierces. On voit fréquemment à ces fievres des pays marécageux peu de rémission dans leur commencement, & après qu'elles ont été intermittentes durant quelques jours, elles se changent en fievres continues d'une nature putride maligne. Il est remarquable combien ces fievres bilieuses varient selon les saisons : en effet quelques communes, quelques violentes, quelques dangereuses qu'elles aient été vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne, tems dans lequel la putridité est à son plus haut degré, néanmoins, avant que l'hiver arrive, leur nombre est très-diminué, elles sont plus bénignes, & en général elles paroissent sous la forme de fievres tierces réglées.

On a observé que les fievres les plus graves & les plus funestes ont regné près des lieux inondés du Brabant Hollandois ; que les plus fâcheuses après celles-ci ont été celles de la Zélande ; que celles des lignes de Bergopsoom méritoient le troisieme rang ; enfin que les plus communes des cantonnemens autour d'Eyndhoven étoient les plus bénignes, parce qu'ils se trouvoient dans des Villages dont les plantations d'arbres & les eaux souterraines rendoient l'atmosphere humide sans le corrompre. Je vais donner l'histoire de la premiere espece de fievre qui étoit aussi la plus dangereuse ; & par celle-là il sera facile de juger de la nature des autres.

A la fin du mois de Juillet 1748, lorsque les Troupes eurent été pendant quinze jours ou trois semaines dans leurs cantonnemens, tandis que les jours étoient fort chauds, & que les brouillards rendoient les nuits froides & humides, nombre de Soldats des Régimens, campés près des lieux inondés, se trouverent attaqués en même tems d'une chaleur brûlante & d'un violent mal de tête : quelques-uns ressentirent avant l'attaque un frisson leger, & qui fut de peu de durée ; les autres ne dirent pas avoir éprouvé de mal précédemment à leur attaque. En outre ces malades se plaignoient d'une soif très-grande, de douleurs dans les os & au dos, d'une grande lassitude, d'agitation, de fréquentes envies de vomir, de maux d'estomac, de douleur au creux de l'estomac ; & ils vomissoient quelquefois une bile verdâtre ou jaune d'une odeur très-désagréable. A la premiere attaque de cette fievre, le pouls étoit communément foible, petit ; mais il s'élevoit après la saignée. On eut plusieurs exemples de maux de tête si subits & si violens que, sans que ces malades eussent ressenti aucun mal auparavant, ils couroient çà & là comme des foux, & on les prit pour tels jusqu'à ce que la fin de l'accès qui se terminoit par une sueur, & les retours périodiques de ce symptome, eussent découvert la vraie nature de leur délire.

Quelque tems après M. Stedman, alors Chirurgien de Dragons, & qui depuis s'est fait Médecin, me communiqua la relation suivante des maladies du Corps auquel il étoit attaché. Deux des Soldats qui furent les premiers attaqués de cette fievre, eurent tout-à-coup les symptomes d'une fievre ardente ; & quoiqu'on les eut saignés promptement & copieusement, cependant une heure après il leur prit un délire qui dura quelques heures, & fut dissipé par une sueur abondante qui emporta également tous les au-

tres symptomes, ou du moins les diminua. Le lendemain vers la même heure l'accès revint; & pendant l'espace de six ou sept heures qu'il dura, on vit les mêmes symptomes que la veille. La fievre se montra de cette maniere chez plusieurs Soldats de ce Régiment; mais d'autres n'eurent pas des accès aussi distincts, parce que le tems de la chaleur fébrile ou de la fievre, proprement dite, étoient longs & suivis de sueurs imparfaites qui n'apportoient que peu de soulagement. Quelquefois cette fievre avoit des intermittences chaque jour, mais, en général, on ne voyoit que de la rémission; & celle-ci étoit souvent si peu marquée, qu'il sembloit presque toujours que la fievre fût continue. Plus la fievre approchoit de ce type & plus elle étoit difficile à traiter; mais lorsque les accès étoient distincts, avec une intermittence de quelques heures entre deux, la plupart des malades guérissoient, quoiqu'ils eussent un violent délire pendant la force de la fievre. Quelques retours de ces accès affoiblissoient les hommes les plus robustes, au point qu'ils ne pouvoient plus se soutenir. On a vu des sujets avoir tout-à-coup du délire sans qu'il eût été précédé d'aucun autre mal; & ils se seroient précipités par la fenêtre ou dans l'eau si on ne les en eût empêché; cet état de phrénésie duroit quelques heures, après quoi les malades s'assoupissoient profondément; à leur réveil ils recouvroient l'usage de leur raison, mais il leur restoit un mal de tête insupportable. La fievre parut chez d'autres sous la forme d'une fievre continue ou rémittente, & ils eurent des sueurs critiques vers le neuvieme jour; ce tems passé, elle devenoit une fievre intermittente réglée. Quelques-uns eurent une crise par les selles ou les urines. Il s'en trouva qui furent malades pendant environ trois semaines, sans aucune rémission sensible; & après ce tems la fievre se termina par plusieurs accès de fievre quotidienne: ils avoient, durant leur maladie, des sueurs douces,

ou plutôt toute la peau étoit dans une moiteur continuelle. Il arriva à nombre de Soldats, dès le tems où ils commencerent à se sentir malades, de rejetter, par le vomissement, des matieres bilieuses; & plusieurs rendirent des vers ronds par haut & par bas. Les sueurs considérables ont toujours eu une mauvaise odeur; & l'écoulement qu'occasionnoient les vésicatoires faisoit sur l'odorat une impression si désagréable, que les Gardes-malades refusoient de faire les pansemens. Ce qui fut très-remarquable, c'est qu'on observa chez un petit nombre de ceux qui moururent, que leur pouls étoit réglé, quoiqu'ils fussent prêts à terminer leur vie. Tous ceux qui moururent exhalerent une odeur cadavéreuse, durant plusieurs jours avant leur mort; & immédiatement après qu'ils étoient expirés, on leur voyoit des taches livides & d'autres signes de gangréne. La même maladie, ajouta M. Stedman, étoit aussi fort commune parmi les gens de la campagne voisins de nos Troupes; & il en mourut un grand nombre.

La description précédente du commencement de la fievre épidémique étant aussi détaillée & aussi exacte, j'ajouterai seulement qu'elle s'accorde avec les observations de tous les Chirurgiens des autres Régimens qui étoient dans la même position; il n'y eut que quelques différences occasionnées par les diverses circonstances où se trouvoient les autres Corps de Troupes. M. Lauder, Chirurgien du Régiment de Mylord Rothes, m'a dit que la plupart de leurs Soldats furent attaqués de la maladie en revenant du fourage; que le Régiment étant cantonné à la droite & à la gauche de S. Michel Gestel où étoient ses principaux quartiers, au milieu de terreins couverts d'eau; & plusieurs des quartiers étant à deux lieues de Bois-le-Duc où on avoit fait les magasins, les Soldats étoient obligés de sortir sur les quatre heures du matin, afin d'être de retour avant la grande cha-

leur du jour. Les prairies & les marais qui bordent le chemin étoient à cette heure toujours couverts d'un brouillard épais & d'une odeur désagréable, que nous regardions comme une des principales causes de la maladie. En effet quoique les détachemens fussent, en général, de retour avant midi, on y trouvoit plusieurs Soldats qui avoient déja de la fievre ; on en a même vu arriver avec du délire : qui plus est, quelques-uns furent attaqués si subitement de phrénésie sur la route même, qu'ils se précipiterent de dessus les chariots dans l'eau, s'imaginant qu'ils alloient gagner leurs quartiers à la nage. Tous ceux qui ne perdirent pas la raison, après leur premiere attaque, se plaignirent d'un violent mal de tête, d'altération, & d'une chaleur brûlante. Quand ils essayoient de se tenir sur leur séant, ils tomboient en foiblesse, avoient des vertiges, des maux d'estomac, & faisoient des efforts pour vomir. Ces fievres avoient, pendant plusieurs jours, le type de fievres continues, ou on y remarquoit tout au plus de légeres rémissions; mais dans la suite elles devenoient plus sensiblement rémittentes ou parfaitement intermittentes. Au commencement le pouls étoit foible & petit dans le tems même où les malades avoient du délire, mais il se relevoit toujours après la saignée. M. Lauder m'a dit, environ trois ans après cette maladie, que deux de ces Soldats qui avoient été attaqués si subitement de phrénésie en revenant du fourage, & qu'on avoit guéris, étoient depuis ce tems-là devenus épileptiques; & que tous les autres qui avoient été malades & qui restoient au Régiment, éprouvoient encore des retours de fievre intermittente.

L'Infanterie se trouvoit dans des circonstances un peu différentes; comme il n'y en avoit que fort peu en cantonnement proche des terreins inondés, ces fievres, quoique communes, furent en général plus

bénignes ; cependant quelques-uns de ces Corps eurent aussi cette maladie dans sa plus grande violence, & occasionnée par l'air humide & corrompu de leurs quartiers. Le Village de Dinther qui est situé fort bas, se trouvoit environné de fossés, & de plantations d'arbres épaisses. M. Tough, Chirurgien du Bataillon qui étoit à cet endroit, a observé que les prairies étoient tous les jours couvertes d'un brouillard qui duroit le lendemain matin par-delà le lever du Soleil, & exhaloit l'odeur désagréable d'un fossé bourbeux dont on a nouvellement fait écouler l'eau. Pour l'ordinaire les Soldats tomboient malades durant la nuit ; ils éprouvoient un frisson ou sentiment de froid qui étoit bientôt suivi d'un violent mal de tête, d'une chaleur très-grande, & d'autres symptomes fébriles (*a*). Le pouls étoit pour lors si petit & si foible que, quand on ouvroit la veine, le sang avoit dans le premier moment de la peine à couler ; mais après qu'il en étoit sorti une petite quantité, il s'élancoit avec force, & alors le pouls s'élevoit, une sueur abondante succédoit à la chaleur, & avec elle il venoit une rémission ou une intermittence de la fievre. Les accès se renouvelloient tous les soirs ; & si l'on n'avoit pas soin d'arrêter la fievre au plutôt, elle étoit sujette à se changer en fievre continue, accompagnée de symptomes de malignité. On a observé des taches pétéchiales sur trois malades ; & un quatrieme eut au sein gauche de la gangréne, qui fut guérie par le quinquina. Un Soldat qui ayant été attaqué tout-à-coup

(*a*) Il est à propos de remarquer que les Dragons ayant une paye plus forte que l'Infanterie, louoient pour l'ordinaire les lits de leurs hôtes, ou du moins étoient couchés chaudement enveloppés dans leurs manteaux, au lieu que les Fantassins n'ayant pas ces avantages, couchoient dans des granges ou d'autres lieux humides sans avoir rien pour se couvrir.

du mal de tête ordinaire à cette fievre n'avoit pas été saigné sur le champ, sortit des quartiers & courut dans les champs comme un fou.

Durant les plus grandes chaleurs de la saison & la violence de l'épidémie, la plupart de ces fievres s'accordoient avec la description de la fievre ardente des Anciens, qu'Hippocrate ne place jamais avec les fievres inflammatoires de l'hiver & du printems, mais parmi les épidémies bilieuses de l'été & de l'automne; cependant des Auteurs modernes ont donné le nom de fievre ardente à toutes les fievres accompagnées d'une grande inflammation.

On remarqua que même dans les endroits les plus mal-sains de ce pays, dès que la température devenoit plus froide, vers la fin de l'automne, les fievres commencoient à être plus bénignes; & à la fin de cette saison, elles différoient peu des fievres intermittentes communes dans les autres pays.

Il n'y eut que fort peu de fievres quartes, encore ne parurent-elles que tard; & on les guérit aisément, à moins qu'elles ne succédassent à d'autres especes de fievres qui eussent déja formé des obstructions dans les visceres.

Lorsque la maladie étoit à son plus haut degré, beaucoup de malades rendoient des vers ronds qui, à la vérité, n'étoient pas la cause de ces fievres, mais contribuoient, comme nous l'avons dit ci-devant, avec d'autres circonstances à retarder la guérison.

Lorsque l'épidémie étoit à son plus haut point, les fievres rémittentes & les intermittentes paroissoient se changer fréquemment en fievre continue, en fievre putride qui avoient un mauvais caractere, leurs accès devenant plus longs ou ayant des redoublemens; & la plupart des Soldats que nous perdimes, moururent de cette maniere. Deux ou trois jours avant leur mort, ces malades avoient, comme nous

l'avons déja dit, une odeur de putridité ; & bientôt après la mort, leur corps se corrompoit. On vit à quelques-uns des taches pétéchiales, quoique le lieu où ils étoient ne fût ni trop rempli, ni trop exactement fermé ; & à ces taches il se joignit aussi d'autres symptomes qui étoient les mêmes que ceux de la fievre d'hôpital.

En général le nombre des morts ne fut pas en proportion avec celui des malades, ni avec la nature effrayante des symptomes ; quoique la maladie fut violente, elle cédoit aux remedes ; & de toutes les maladies aiguës, aucune ne m'a semblé en avoir plus de besoin. En effet il est mort beaucoup de gens de la campagne faute de secours ; au lieu que la plupart de nos Soldats ont recouvré la santé par le traitement qu'on a employé. Dans les Régimens de Dragons de Greys & de Rothes qui ont eu le plus de malades, le nombre des morts n'a été qu'à trente-un ; ce qui ne paroîtra pas considérable, si on fait attention qu'il y avoit une multitude de malades, que leur fievre étoit d'un mauvais caractere, qu'ils se trouvoient dispersés, & qu'il n'y avoit que peu de personnes pour les soigner.

Une des circonstances les plus fâcheuses de cette fievre, fut la disposition qu'avoient les gens guéris à retomber malades ; ce qui étoit principalement à craindre durant le tems chaud, & un peu moins vers la fin de l'automne, mais le risque étoit leger après les premieres gelées. Le printems suivant, les rechûtes devinrent si communes, que ces Régimens de Grey & de Rothes, qui avoient servi l'automne précédent dans la Zélande, eurent quatre fois plus de malades qu'aucun des autres Corps, dont les quartiers étoient sur la même ligne.

Les fréquentes rechûtes occasionnerent des obstructions dans les visceres, qui rendirent les fievres

intermittentes plus opiniâtres & irrégulieres, & furent cauſe que la maladie ſe termina par la jauniſſe & l'hydropiſie. Dans ce mauvais état des viſceres, on ſentoit pour l'ordinaire une tumeur dure au côté gauche du ventre, plus bas que les fauſſes côtes ; les Soldats l'appelloient le gâteau de la fievre. Aucun de ceux qui moururent avec cette tumeur n'ayant été ouvert, on ne peut aſſurer quelle partie étoit affectée. J'ai conjecturé que c'étoit la rate. La tumeur étoit ſouvent accompagnée d'une enflure aux jambes, de gonflement du ventre & de quelqu'autre ſymptome d'hydropiſie ; tant que ces ſymptomes duroient, on ne pouvoit, ſans riſque, faire ceſſer les accès au moyen du quinquina. Une telle tumeur étoit un ſigne mauvais, mais non pas mortel, puiſque pluſieurs de ceux qui l'ont eu ont recouvré la ſanté. J'ai obſervé encore pluſieurs cas de tympanite ; & il m'a paru que cette maladie eſt venue principalement de ce qu'on avoit adminiſtré trop tôt le quinquina avant d'avoir fait précéder les évacuations convenables. A l'égard des autres obſtructions, & en particulier de celles qui occaſionnent l'hydropiſie aſcite, j'ai remarqué qu'elles ont eu lieu auſſi ſouvent quand on avoit pris le quinquina que lorſqu'on n'en avoit pas fait uſage ; & il m'a paru, en général, que ces maladies dépendoient de la longue durée & de l'opiniâtreté de la fievre intermittente.

On a remarqué que durant le tems où la maladie a regné avec tant de violence parmi les Soldats, elle a été bénigne parmi les Officiers : chez ces derniers la fievre avoit rarement le type d'une fievre continue ou accompagnée de ſymptomes de malignité, mais celui de fievres tierces, de doubles tierces, ou de quotidiennes rémittentes ; différence que l'on doit attribuer à ce que les Officiers étoient moins expoſés au Soleil & aux brouillards, avoient des quartiers plus

secs, une meilleure nourriture & du vin habituellement.

N° II.

Causes des Fievres Rémittentes & Intermittentes, tant des Camps que des lieux bas & des Pays marécageux.

LA chaleur & l'humidité de l'atmosphere réunies paroissent être la principale cause éloignée & externe de ces fievres ; & cette cause est très-puissante, non-seulement en proportion de ce que l'air est chaud & épais, mais encore en proportion de la quantité de vapeurs dont l'atmosphere est chargé pendant la sécheresse de l'été. Les pluies font tomber jusqu'à terre l'humidité soutenue dans l'air, & en descendant de régions fort froides, elles rafraîchissent non-seulement l'atmosphere mais aussi la terre, & par-là elles empêchent que celle-ci n'envoie une trop grande quantité d'exhalaisons. C'est pourquoi les campagnes où il y a eu le moins de malades, ont été celles dans lesquelles la chaleur & l'humidité de l'air étoient modérées par de fréquentes pluies de peu de durée. Mais si, pendant les grandes chaleurs, l'atmosphere reçoit non-seulement les exhalaisons aqueuses, mais les émanations putrides de terreins marécageux ou d'autres grandes étendues d'eaux corrompues, cette cause générale de maladie sera bien plus puissante, les maladies seront en plus grand nombre & accompagnées de symptomes plus effrayans.

Le relâchement des fibres, & la plus grande disposition des humeurs à devenir putrides, qui sont la suite de cet état de l'atmosphere, peuvent être regardés comme la cause interne & prédisposante des fievres dont nous parlons. En effet la chaleur & l'hu-

midité de l'air réunies relâchent les solides, occasionnent la dissolution du sang, & arrêtent la transpiration. Lorsque l'air est rempli de vapeurs, il se charge difficilement des émanations animales; & quand il y en a une partie de retenue, non-seulement le sang reçoit un ferment putride, mais il est plus échauffé parce qu'il ne perd pas tant par l'évaporation. Les sueurs ne peuvent pas suppléer à une libre transpiration, cette premiere évacuation tendant à affoiblir le corps & à le rendre plus sujet aux maladies.

Quoique les deux causes que nous venons d'indiquer soient suffisantes par elles-mêmes pour produire la fievre dont il s'agit ici, souvent il en faut une troisieme pour qu'elle commence; je veux parler de la cause déterminante ou occasionnelle qui vient toujours de ce qu'on a fait quelque faute dans l'usage des choses non naturelles; par exemple ou de ce que le sang a été échauffé par la fatigue, l'intempérance, le Soleil, ou d'une suppression subite de la transpiration, occasionnée par des alimens nuisibles, des habits humides, en couchant sur la terre mouillée, &c.

C'est de ces fautes, dans la maniere de se conduire, que Sanctorius entend parler lorsqu'il rapporte les causes de la fievre tierce autumnale à la suppression de la transpiration; & nous ne pouvons presque pas douter de la justesse de cette observation. Il semble à la vérité résulter des tables de Keil, que la transpiration peut non-seulement être diminuée, mais se trouver entierement supprimée pendant quelque tems sans que la santé en soit altérée. Mais nous ne croyons pas qu'on puisse mettre en comparaison les diminutions ou suppressions qu'éprouve la transpiration en Angleterre où l'air est rarement chaud & pesant durant un tems considérable, avec ce qui arrive dans d'autres climats sujets à de longues intempéries où les

habitans, éprouvant en éte & en automne des chaleurs longues & fréquemment interrompues, ce qui eſt cauſe que leur ſang devient d'une nature putride plutôt qu'ailleurs, où, dis-je, les habitans ont beſoin qu'il ſe faſſe une évacuation plus conſtante & plus abondante de ce qui eſt recrémentitiel. Sanctorius dit lui-même que la ſuppreſſion de la tranſpiration qui, dans l'été, peut occaſionner une fievre maligne, cauſe à peine quelque altération à la ſanté quand elle arrive l'hiver, parce que durant l'été la matiere de la tranſpiration a plus d'âcreté, une qualité plus nuiſible que pendant l'hiver (*a*).

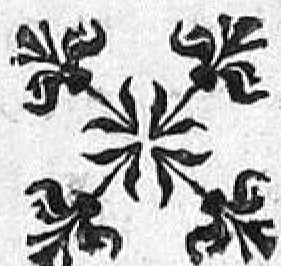
Juſqu'ici nous avons eſſayé d'indiquer les cauſes éloignées, les cauſes prédiſpoſantes & les cauſes occaſionnelles des fievres rémittentes & intermittentes des camps & des lieux bas & marécageux; il ſeroit à ſouhaiter que nous puiſſions expliquer avec autant de probabilité leur cauſe prochaine ou immédiate, c'eſt-à-dire que nous fuſſions en état de faire voir comment les humeurs viciées par les premieres cauſes agiſſent ſur le principe vital, de maniere à faire naître une fievre rémittente ou intermittente accompagnée des ſymptomes que nous avons expoſés précédemment n° I, § I & II. Mais dans de pareilles recherches, le ſuccès dépendant beaucoup de la connoiſſance de l'action de parties dont les loix leur ſont particulieres & que nous ne connoiſſons qu'imparfaitement, il me ſemble plus ſage de ne pas former de ſyſtême pour le préſent, mais d'attendre que l'on ait fait de nouvelles découvertes ſur la nature de l'économie animale.

Les fievres dont il s'agit ici ont été appellées pendant long-tems fievres putrides; & comme on le voit

---

(*a*) *Sanctor. Med. Stat.*, *ſect. II*, *aphor. XXXV.*

ce n'a pas été sans raison, puisqu'il y a non-seulement dans le corps une cause prédisposante de ce genre, mais qu'il y a fréquemment hors du corps une cause éloignée qui est d'une nature putride. Ces fievres ont porté, précédemment encore au tems que nous venons de citer, le nom de fievres bilieuses ; & cette qualité souffre plus de difficulté pour être adoptée, attendu que les premiers Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ne bornent pas l'épithete de bilieux aux seuls accidens ou phénomenes, mais l'étendent encore à la cause de la maladie. Il n'étoit pas étonnant que les Anciens crussent ces fievres occasionnées par la bile, en voyant que la nature les guérissoit par un cholera morbus ou évacuation considérable de bile par haut & par bas, & qu'ils réussissoiemt aussi quelquefois à rendre la santé à de tels malades en évacuant cette humeur au moyen des vomitifs ou des purgatifs ; mais au fond l'abondance & la qualité de la bile paroissent plutôt être l'effet que la cause de la maladie ; car toutes les fois que ces fievres ont de vraies intermittences, on peut administrer avec succès le quinquina, médicament qui n'a cependant aucune action directe sur cette humeur du corps. Ainsi tout ce qu'on peut dire en faveur de l'ancienne doctrine, c'est que quoique la bile ne soit pas la premiere cause des fievres bilieuses, cependant comme elle est alors viciée & en trop grande abondance, elle devient fréquemment une cause secondaire d'irritation, & entretient la fievre.



N° III.

La Fievre Rémittente & Intermittente des Camps & des Cantonnemens comparée avec les Fievres d'Eté & d'Automne des autres lieux.

JE commencerai la comparaiſon des fievres des autres pays avec nos fievres bilieuſes, par celle de Hongrie, *morbus Hungaricus*, *febris Hungarica*, de laquelle il eſt fréquemment parlé dans les Auteurs, mais qui, à ce que je crois, n'a pas été bien connue. Cette maladie eſt décrite comme une fievre maligne accompagnée de mal d'eſtomac, de douleur & de dureté vers la région épigaſtrique, d'altération conſidérable, de ſéchereſſe de la langue & de mal de tête continu, qui ſe terminoit par un délire ; tels étoient les ſymptomes ordinaires auxquels ſe joignoient chez la plûpart des malades des taches pétéchiales ou des éruptions. La maladie étoit contagieuſe & mortelle, quoiqu'elle durât communément de quatorze à vingt jours. La premiere fois qu'on l'ait remarquée, c'a été en 1566 ; elle parut alors dans l'armée Impériale qui étoit en Hongrie, & de-là elle ſe répandit dans la plus grande partie de l'Europe. Comme je ne connois perſonne qui en ait écrit d'après ſa propre expérience, je conclurai, en jugeant ſur la deſcription publiée par Sennert, que la maladie de Hongrie étoit compoſée de la fievre bilieuſe & de la fievre d'hôpital, qu'elle avoit eu ſon origine dans le camp, mais que le degré de malignité qui la rendoit ſi funeſte lui étoit venu de l'air infecté & corrompu des lieux où les malades étoient entaſſés. Il paroit que le climat de la Hongrie eſt un des plus mal-ſains & des plus nuiſibles

nuiſibles à une armée en campagne, & que l'on ſent bien que ce qui le rend tel, c'eſt le froid & l'humidité des nuits qui ſuccédent à des jours dont la chaleur a été étouffante dans un pays marécageux (*a*). Puiſque

---

(*a*) En accuſant la Hongrie d'être humide, on n'entend parler que des contrées baſſes de cette Province qui, étant ſituées ſur les bords de grandes rivieres, & en particulier du Danube & de la Drave, éprouvent de fréquentes inondations. Les terreins inondés forment des marais dont les eaux ſe corrompent & commencent à infecter l'air vers le commencement de l'été. On regarde le reſte du pays comme ſec & ſain. Mais comme l'on campe toujours près de ces rivieres, par cette ſeule raiſon les Troupes ont en général été attaquées de maladies.

M. Brady, Médecin général de l'armée Autrichienne, lequel a ſervi trois campagnes en Hongrie, m'a dit que dans ces terreins inondés qui commencoient à ſe deſſécher, il avoit vu des eſpaces conſidérables où fourmilloient des inſectes aquatiques; ce Médecin m'a confirmé ce que j'ai dit ci-deſſus de l'humidité de l'air & de la différence remarquable qui ſe trouve dans la température de ce pays du jour à la nuit. Le paſſage ſubit du chaud au froid ne doit pas, dit-il, s'attribuer aux ſeules vapeurs qui s'élevent des lieux inondés, l'air étant toujours plus froid, après le coucher du ſoleil, à proportion de l'humidité, mais encore aux vents qui ſoufflent des monts Crapacqs qu'on met au nombre des plus hautes montagnes de l'Europe, & qui ſont toujours couverts de neige. Les monts Crapacqs étant très-éloignés des pays dont il s'agit, il ſuppoſe que le courant d'air qui en vient ſe trouvoit pendant le jour échauffé en entier avant d'être parvenu au camp, ce qui ne pouvoit avoir lieu après le coucher du ſoleil. M. Brady m'a dit encore que la deſcription qu'on vient de lire des fievres bilieuſes des pays marécageux, s'accorde avec les obſervations qu'il a faites ſur la fievre d'automne dont furent attaquées les Troupes de la Reine en Hongrie, non-ſeulement par rapport aux ſymptomes, mais encore quant au traitement par le quinquina, médicament qui réuſſiſſoit, & qu'il a été le premier des Médecins Autrichiens à adminiſtrer dans cette maladie; enfin il ajouta que les autres maladies des armées, ſoit en Hongrie ſoit en Bohême, lui avoient paru ſemblables à celles dont il voyoit, par la lecture de la premiere édition de ces obſervations, que nos Troupes avoient été attaquées durant leurs campagnes en Allemagne & dans les Pays-Bas.

les fievres d'automne & les flux de ventre sont plus fréquens & plus dangereux en Hongrie que par-tout ailleurs ; si nous voulons rendre raison de la nature pestilentielle de cette maladie & de la grande quantité de gens qu'elle a fait périr, nous n'avons pas même besoin de dire que cette année la chaleur fut étouffante & la température de l'air plus mal-saine qu'à l'ordinaire par toute l'Europe, que les malades étoient en trop grand nombre dans les mêmes salles, & que souvent l'on laissoit les morts se corrompre à l'air dans le voisinage. On doit sentir encore mieux la justesse de ces réflexions, si on a présente à l'esprit la nature de la fievre d'hôpital ; il me semble que c'est à cette classe que l'on peut rapporter en partie la maladie dont il s'agit ici : poursuivons & venons à l'examen de quelques autres maladies épidémiques dont la nature est moins douteuse.

Pendant l'automne de 1652, & après un été extraordinairement chaud & sec, il commenca à regner une fievre à Copenhague, qui est situé dans un pays bas & humide. Cette fievre avoit des accès ou tous les jours ou tous les deux jours, il s'y joignoit des vomissemens bilieux, une chaleur brûlante, des maux de tête violens, souvent du délire & des taches pétéchiales qui se montroient durant les accès & disparoissoient pendant les rémissions. Les taches, ainsi qu'une foiblesse extraordinaire, montroient la nature maligne de la fievre dont on étoit encore plus assuré en voyant la maladie se terminer par des sueurs abondantes, des abscès, une diarrhée ou une dysenterie. Thomas Bartholin, Auteur de la description de cette maladie, ayant reconnu, par l'ouverture des cadavres, que l'estomac & le duodenum étoient toujours enflammés ou gangrenés, en conclut que ces parties sont le siege de toutes les fievres malignes.

En 1669 une fievre semblable à la précédente fit

périr beaucoup de monde à Leyde : elle fut décrite par Sylvius Deleboe qui y pratiquoit alors la Médecine. Cette Ville est située dans un lieu bas & humide : le printems & le commencement de l'été avoient été froids, le reste de l'été, ainsi que l'automne furent plus chauds qu'ils ne sont d'ordinaire dans ce pays ; il n'y tomba point d'eau ou du moins que très-peu, & il y eut un calme constant dans l'air ou une perpétuelle stagnation de l'atmosphere. L'eau des canaux & des fossés étoit très-corrompue, & cette corruption se trouvoit plus grande que celle des eaux communes, parce qu'un ruisseau d'eau salée se mêloit à l'eau douce. L'air devenant donc par-là plus impur, causa une fievre épidémique rémittente ou intermittente dont il périt bien des gens. Outre le mal d'estomac, les grandes anxiétés, les vomissemens bilieux, les accès de fievre tous les jours ou tous les deux jours, & d'autres symptomes qui accompagnoient toujours cette maladie, il est parlé de taches, d'hémorrhagies par le nez & les veines hémorrhoïdales, de selles dysentériques, d'urine putride, de grande foiblesse, d'aphthes, & d'autres symptomes qui démontroient une dissolution & une putréfaction extraordinaires du sang. Sylvius attribua cette fievre à un acide trop abondant dans les humeurs, & traita les malades d'après ce principe ; le grand nombre des morts, parmi les principaux habitans de la Ville dont il dit qu'il mourut les deux tiers, ne doit-il pas, en grande partie, être attribué au traitement, par les absorbans, qu'employoient Sylvius & ses Sectateurs d'après l'idée qu'ils s'étoient formée de la cause de la maladie.

Les maladies putrides sont encore plus fréquentes dans les pays marécageux des contrées méridionales où les chaleurs ont plus de durée & d'intensité. Dans quelques parties de l'Italie, & dans d'autres pays qui sont sous la même latitude, les fievres putrides ou

bilieuſes ont eu des ſymptomes ſi dangereux, & ſe ſont trouvés accompagnés de tels ſymptomes de putridité, que non-ſeulement on les a nommées des fievres peſtilentielles, mais encore qu'on les a confondues avec la peſte même. C'eſt le ſens que nous devons donner aux termes de *peſtilentia* & *febris peſtilentialis* que Celſe employe en rapportant les maladies propres aux températures chaudes, étouffantes ou peſantes, & aux pays chauds, *graves regiones*. Il veut faire entendre que la fievre bilieuſe & maligne eſt la maladie de la fin de l'été & de l'automne, lorſque l'air eſt très-épais & rendu fort humide par les brouillards ; c'eſt auſſi ce que l'on voit arriver ſouvent dans les lieux bas & humides.

Rome a toujours été ſujette à des fievres putrides, bilieuſes. Galien appelle fievre hemitrite l'épidémie de cette Ville, & dit que ſon atmoſphere étoit humide : qui plus eſt, dans les commencemens de la République, & avant que les Romains euſſent reconnus les effets nuiſibles des eaux dormantes, ou du moins qu'ils euſſent trouvé les moyens de s'en garantir, cette Ville paroit avoir été ſi ſujette aux maladies, que durant les 459 premieres années de Rome il y a eu, ſelon Tite-Live, quinze peſtes, maladies qui, à en juger par diverſes circonſtances, étoient des épidémies malignes dont il périſſoit beaucoup de monde, & qu'occaſionnoient les émanations putrides des marais voiſins de Rome.

Lorſqu'on eut menagé des écoulemens aux eaux & conſtruit des égoûts, Rome devint plus ſaine, & on ne vit plus que les endroits bas & humides du *latium* qui fuſſent ſujets aux maladies. Dans la ſuite cette Ville étant tombée entre les mains des Goths, ils laiſſerent boucher les égoûts & périr les aqueducs ; bientôt le territoire de Rome fut changé en un marais continuel qui, durant nombre d'années, fut exceſſi-

vement funeste. On a depuis ce tems-là remedié à quelques-unes des causes de cette insalubrité ; mais comme on a négligé de procurer des écoulemens aux eaux que le Tibre répand dans ses inondations fréquentes, ces eaux dormantes se corrompent ; & dès qu'il survient de grandes chaleurs, les fievres malignes rémittentes & intermittentes deviennent générales & funestes ; les ouvertures de cadavres que Lancisi a ajouté à la description des épidémies du territoire de Rome, sont une preuve complette de leur nature putride.

Quoiqu'il ne paroisse pas que les pays où Hippocrate a pratiqué la Médecine fussent marécageux & sujets aux inondations, cependant nous remarquons qu'il parle souvent de ces fievres putrides comme y étant communes dans l'été & l'automme, & regnant principalement, lorsqu'à des printems humides & où il a souflé habituellement des vents du midi, il succéde un été chaud & étouffant. On trouve dans les Epidémies d'Hippocrate, Liv. IIIe, la description d'une constitution remarquable de cette espece durant laquelle il y eut des fievres ardentes, des fievres rémittentes & intermittentes d'un mauvais caractere, accompagnées de flux de ventre, de tumeurs des parotides & d'éruptions d'une nature pestilentielle.

Prosper Alpin a observé que les eaux dormantes des canaux du grand Caire engendrent tous les ans une espece de petite vérole maligne, ainsi que des fievres putrides & pestilentielles qui regnent dans les mois de Mars, d'Avril & de Mai, que les vents du Sud rendent les mois les plus chauds de ce pays. Le même Auteur remarque encore que les fievres pestilentielles sont épidémiques & funestes à Alexandrie durant l'automne, après que le Nil s'est retiré. Elles commencent par des nausées, un grand mal d'estomac, une agitation extraordinaire & des vomissemens

d'une bile âcre ; plusieurs malades ont aussi des selles bilieuses & putrides. Comme ces maladies font périr beaucoup de monde tous les ans dans Alexandrie & au grand Caire, il n'est pas surprenant que dans les saisons extraordinairement chaudes & humides il se déclare de vraies pestes. En effet quoique Prosper Alpin prétende que la vraie peste ne prend pas naissance en Egypte, mais qu'elle y est apportée de la Gréce, de la Syrie ou des contrées plus méridionales de l'Afrique, cependant il convient qu'elle se déclare quelquefois après des débordemens extraordinaires du Nil, lorsque l'eau, s'étendant plus loin qu'elle n'a coutume, séjourne sur certains terreins & y forme des marais d'eaux corrompues.

L'isle de Java, qui est située entre le cinquieme & le dixieme degré de latitude méridionale, se trouve si près de la ligne, qu'il convient moins de diviser ses saisons en été & hiver qu'en tems sec & pluvieux. Les pluies commencent en Novembre, & durent jusqu'au mois de Mai ; & pendant ce tems il tombe une immense quantité d'eau. Il y a aussi à Batavia un grand nombre de marais & de canaux d'eaux dormantes & croupies dont les exhalaisons rendent l'air humide, causent des brouillards, & forment un atmosphere mal-sain. Bontius observe que dans la saison des pluies l'humidité est excessive, que les métaux se rouillent promptement même durant les mois les plus secs (*a*), & que les habits se gâtent

(*a*) Peut-être la rouille des métaux n'est-elle qu'un signe équivoque d'humidité dans les pays qui sont près de la mer entre les Tropiques. Car une personne m'a dit avoir éprouvé à la Jamaïque que quoique le fer se rouillât très-promptement dans cette Isle, cependant le sel de tartre paroissoit y attirer l'humidité de l'air plus lentement qu'en Angleterre, ce qui me fait penser que les métaux ne se rouillent si vîte dans les cli-

plutôt que dans aucune autre partie de l'Europe ; la peste n'est cependant pas connue à Java, quoiqu'il paroisse que toutes ces circonstances réunies devroient l'y rendre fréquente. Mais nous devons faire attention que quand le Soleil est le plus vertical dans ce pays, il se trouve presque toujours couvert de nuages, ce qui, conjointement avec la variation continuelle des vents de terre & des vents de mer, modére la chaleur & prévient la stagnation de l'air. Les maladies communes à Java sont le cholera morbus, les flux de ventre & une fievre putride continue. Cette fievre se déclare subitement par un délire : elle est accompagnée d'une insomnie qui dure autant qu'elle, & de vomissemens de bile de diverse couleur, mais principalement verdâtre. Les extrémités se refroidissent, les parties internes ont une ardeur considérable & la soif est excessive, mais la crise de cette fievre ne tarde pas à se faire. La principale partie du traitement consiste, selon Bontius, à évacuer les premieres voies ; après quoi il recommande d'administrer le safran, médicament qui est aussi antiseptique que cordial.

Les établissemens qu'ont les Anglois à la côte de Guinée, sont aussi près de la ligne de ce côté-là que l'isle de Java en est près de l'autre côté. Dans ce pays la saison pluvieuse commence vers la fin d'Avril, & ne finit qu'après la mi-Juin. Pendant tout ce tems la température est froide pour le climat, & les vapeurs qui s'élevent d'une terre aussi mouillée rendent l'air très-humide. Durant cette saison froide les fievres rémittentes & intermittentes quotidiennes sont épi-

---

mats chauds près de l'Océan, que parce qu'ils sont attaqués par l'esprit de sel que la chaleur fait élever en grande quantité des eaux de la mer.

démiques ; elles ont, pour principaux accidens, une grande soif, des nausées, de l'agitation, souvent aussi des vomissemens & des selles de bile putride ; ces fievres ne diminuant pour l'ordinaire que quand toute cette bile putride a été évacuée. Si la sortie de cette humeur ne se fait pas à tems, la maladie prend la forme d'une fievre continue & maligne, le pouls devient petit, profond, & il se déclare un délire qui, en général, est funeste. Les flux de ventre se trouvent également fréquens dans la même saison. Les fievres & les flux de ventre ne sont pas moins communs sur les vaisseaux qui tiennent la mer à la hauteur de la côte que sur ceux qui sont dans les rades ; mais elles n'attaquent pas ceux qui gardent la pleine mer, & ne sont pas dans le même atmosphere épais & humide. Les vents de terre & de mer qui regnent sur les côtes de Guinée, & le Soleil continuellement obscurci par des nuages pendant tout le tems des grandes chaleurs, me semblent des circonstances aussi utiles qu'à Java pour prévenir les maladies pestilentielles. Je tiens ce que l'on vient de lire sur la côte de Guinée d'un Chirurgien qui y a vécu quelques années.

Les fievres bilieuses des Indes Occidentales, quoique d'une nature putride, ne se changent jamais en vraie peste, parce qu'il y regne les mêmes vents que sur les côtes d'Afrique, & qu'ils empêchent également que l'atmosphere n'y soit aussi corrompue & aussi peu agitée ou renouvellée qu'il le faut pour faire naître la peste ; mais les chaleurs des Indes Occidentales étant considérables & l'atmosphere chargée de vapeurs, les fievres rémittentes & intermittentes accompagnées de vomissemens bilieux sont épidémiques pendant les mois de Juin, Juillet, Août, (Avril & Mai se trouvent toujours des mois pluvieux à la Jamaïque) & elles sont plus graves & plus funestes après les saisons les plus humides. Ces fievres attaquent les naturels du pays aussi-bien que les étrangers, mais la fievre est

communément plus putride & plus dangereuse chez les nouveaux arrivés. Quoique ceux-ci y soient également sujets dans tous les tems de l'année, néanmoins ils en sont attaqués pour l'ordinaire en même tems que les premiers. Cette derniere espece de fievre se distingue par des vomissemens d'une matiere quelquefois verte ou jaune, & d'autrefois noire & mêlée de sang, mais principalement par la couleur jaune de la peau, ce qui fait donner à la maladie le nom de fievre jaune. Le sang est dans un état de dissolution si grand qu'il entre avant la mort dans les plus petits vaisseaux, & colore la salive & l'humeur qui coulent par la plaie des vésicatoires. M. Varren rapporte, dans son Ouvrage sur la fievre maligne des Barbades, plusieurs autres symptomes qui indiquent la putridité des humeurs & les spasmes nerveux qui en sont la suite. Cet Auteur me paroit s'être trompé sur la nature de la fievre jaune, en la rapportant à la classe des maladies pestilentielles ; mais quoiqu'il soit mort jeune, on nous a dit qu'il avoit reconnu cette méprise, & qu'il l'eut corrigée s'il eut vécu plus longtems. On peut mieux voir, par le Traité de M. Hillary sur les mêmes maladies, leur ressemblance dans les symptomes, & le traitement avec les fievres bilieuses des autres climats chauds. Mais j'ai reçu les instructions les plus satisfaisantes sur ce sujet de M. Huck qui, ayant été durant la derniere guerre dans les Isles Françoises & Espagnoles, a fait les remarques suivantes sur l'article précédent de mon Ouvrage. Je crois, dit-il, que l'on peut, en général, distinguer un accès toutes les vingt-quatre heures chez ceux qui ont la fievre jaune la plus ardente & de la plus mauvaise espece, car ils sont communément plus mal dans l'après-midi, vers le soir ou la nuit ; & si la fievre jaune pouvoit se distinguer de la fievre ordinaire rémittente & intermittente qui a fait tant de

ravages dans nos armées, ce seroit seulement parce que les symptomes sont à un plus haut degré, & parce que la fievre augmente au moment où on s'attend à avoir une plus entiere rémission.

Ces fievres ont commencé en Amérique avec les mêmes symptomes qu'en Europe, & quelquefois avec un frisson ; mais toutes les fois que la fievre devenoit violente, & étoit accompagnée d'une chaleur brûlante, de vives douleurs à la tête & aux reins, de sueurs excessives qui n'amenoient pas de soulagement, de rougeur au visage & aux yeux, d'insomnie, d'anxiétés, d'oppression & de douleurs brûlantes à la région de l'estomac, d'un vomissement de bile verte ou jaune, ou (ce que je regarde comme un symptome encore plus fâcheux) de continuels efforts pour vomir sans rien rendre ou en ne rejettant que la boisson, on pouvoit presque à coup sûr prédire la jaunisse au malade ; & si elle paroissoit dès le second, le troisieme ou le quatrieme jour, la maladie étoit presque toujours mortelle.

Il résulte de tout ce qu'on vient de lire dans cet article, que toutes les fois que les plus puissantes causes de putréfaction existent, on peut s'attendre à voir un très-grand nombre de fievres rémittentes, intermittentes, ou bilieuses & putrides.

Je crois qu'avant de quitter ce sujet il est à propos de remarquer qu'il se trouve aussi des fievres bilieuses en Angleterre, & que nos fievres rémittentes & intermittentes bilieuses, & nos dysenteries ne paroissent pas moins dépendre d'une cause putride que celles des autres pays ; mais je dois ajouter que la sécheresse du sol, la rareté des marais, les vents continuels & les chaleurs modérées & interrompues de nos étés sont tels, que l'on n'y voit les maladies précédentes que bénignes & presque jamais épidémiques, si l'on en excepte des saisons excessivement chaudes durant

lesquelles l'air est peu agité, & quelques endroits marécageux. Enfin durant la derniere partie de l'été & pendant l'automne, il se trouve, à ce qu'il me semble, presque par-tout une disposition plus ou moins grande à ces fievres rémittentes ou intermittentes, ou à quelqu'autres maladies des premieres voies à laquelle il se joint une dissolution des fluides & un relâchement des solides du corps, ce qui a lieu principalement dans les pays chauds & humides, & dans tous les camps.

N° I V.

Traitement des Fievres Rémittentes & Intermittentes des Camps, & de celles des Contrées basses & marécageuses.

EN exposant le traitement des fievres rémittentes & intermittentes, voici la méthode que j'observerai. D'abord je rapporterai séparément le traitement des deux especes de fievres, de celles des camps & de celles des pays humides, & je dirai ensuite quels sont les remedes qui m'ont le mieux réussi.

Le traitement de la fievre des camps consiste principalement dans les évacuations & une diéte sévere, aidées des sels neutres & des boissons acidules délayantes. Le quinquina est utile lorsqu'il y a des intermittences bien décidées. La boisson ordinaire étoit l'eau d'orge, rendue acide par le mêlange d'un peu de vinaigre ; & dans l'état de convalescence, on joignoit au quinquina de l'élixir de vitriol. J'ai éprouvé qu'il est nécessaire de commencer le traitement par la saignée, & de la réitérer suivant que les symptomes l'exigent. Les fievres rémittentes du printems & de la fin de l'automne sont accompagnées de

douleurs pleurétiques & rhumatisantes causées par le froid de ces saisons ; c'est pour cela que ces maladies exigent davantage la saignée. Un Médecin qui ne connoîtroit pas la nature de la maladie, & qui feroit principalement attention aux accès & aux rémissions, pourroit bien & ne pas faire saigner, & administrer trop tôt le quinquina, ce qui occasionneroit une fievre continue inflammatoire. La saignée se pratique avec autant de sûreté durant la rémission que dans le fort de l'accès ; car non-seulement j'ai observé que la rémission arrive plutôt & est plus marquée après une hémorrhagie, j'ai encore réitéré des épreuves qui me confirment qu'on saigne sans danger durant la chaleur de l'accès, tant dans cette fievre que dans celle des pays marécageux, même après qu'elles ont eu les intermittences les plus réglées. Ainsi pour que la maxime de Celse *in impetu febris sanguinem mittere jugulare est* soit vraie, on doit entendre par ces termes, *impetus febris*, le froid & le frisson qui précédent la chaleur dans les fievres dont il parle ; & il est évident que la saignée seroit déplacée dans ce moment. Mais comme les accès de nos fievres, après leur premiere attaque, étoient sans frisson, sans sentiment de froid, on n'étoit pas dans le cas d'éviter le danger que Celse fait craindre, ni de prendre aucune autre précaution, si ce n'est celle que personne n'ignore de ne pas saigner pendant les sueurs.

Ayant eu depuis les deux premieres éditions de cet ouvrage de fréquentes occasions de voir les fievres dont il s'agit ici, j'ai éprouvé qu'il est plus avantageux de faire prendre, immédiatement après la saignée, un purgatif à quelque heure du jour que l'on se trouve ; & comme il y a, en général, de la constipation à ce moment de la maladie, la potion suivante m'a paru mériter la préférence : prenez de séné, trois onces ; d'électuaire lénitif, une demi-

once; de nitre purifié, un gros; de teinture de séné, six gros; mêlez. On ne donnoit que la moitié de cette potion à la fois; & si au bout de quatre heures elle n'avoit pas produit deux selles, ce qui arrivoit rarement, le malade prenoit l'autre moitié de la purgation. L'estomac supportoit cette potion qui purgeoit copieusement & avec facilité ou sans douleurs vives, ce qui la rendoit plus utile que toute autre composée avec plus d'art. Le lendemain matin, tems où il y avoit presque toujours une rémission, je prescrivois un grain de tartre stibié mêlé avec douze grains d'yeux d'écrevisses, & on reprenoit une seconde dose au bout de deux heures, quand la premiere n'avoit que peu ou point d'effet, sinon on ne la donnoit qu'au bout de quatre heures. Ce remede non-seulement faisoit vomir, mais, en général, procuroit quelques selles & excitoit une sueur. Les évacuations faisoient quelquefois cesser entierement la fievre, ou du moins ils en diminuoient toujours la violence. Des Chirurgiens de Régimens firent les premiers essais de ce traitement avec de petites doses d'émétique, mais ayant remarqué que ce remede, auquel ils associoient de l'antimoine diaphorétique, avoit une trop forte action, je substituai au dernier médicament des yeux d'écrevisses. Précédemment je donnois au lieu de cette poudre, & dès le premier moment de rémission ou d'intermission où j'étois appellé, un scrupule d'ipecacuanha avec douze grains d'émétique en une seule dose. Mais quoique ce dernier remede m'ait souvent réussi, néanmoins, après l'avoir comparé au précédent, j'ai préféré la derniere méthode qui consiste à purger dès le commencement du traitement, & à nettoyer les premieres voies par de petites doses d'antimoine. Je prescrivois pour l'ordinaire ce même remede le second ou le troisieme jour; sinon je tenois le ventre libre

avec un doux laxatif ou un lavement; & je continuois cette méthode jusqu'à ce que la fievre se fût dissipée peu-à-peu ou fût devenue intermittente.

Depuis que j'ai adopté cette pratique, M. Huck m'a confirmé dans la bonne opinion que j'en avois par le récit qu'il m'a fait des succès qu'il avoit eu en employant contre de pareilles fievres, soit dans l'Amérique Septentrionale, soit aux Indes Occidentales, une méthode semblable à la mienne. Ce Médecin commencoit leur traitement par la saignée : & dès qu'il remarquoit de la rémission, il prescrivoit quatre ou cinq grains d'ipecacuanha avec un demi-grain d'émétique; le même remede se réitéroit au bout de deux heures; & on avoit soin que le malade ne prît point de boisson avant la seconde dose. Au moyen de cette précaution il étoit plus sûr que le purgatif passât dans les intestins avant d'avoir fait vomir. Si au bout de deux heures on voyoit que le remede eût opéré trop peu, tant par haut que par bas, il en ordonnoit une troisieme dose qui, communément, avoit le bon effet d'évacuer de la bile : après quoi la fievre ou cessoit entierement, ou avoit d'assez longues intermittences pour permettre de prendre du quinquina. Les malades du continent de l'Amérique se guérissoient assez aisément lorsque leur fievre avoit des intermittences, mais ce Médecin s'est trouvé obligé de faire prendre le quinquina aux malades qui habitoient les Isles dès la premiere intermittence, quoiqu'elle fût imparfaite, sans quoi la fievre devenoit continue & dangereuse. M. Huck n'a jamais changé cette méthode, si ce n'est quand l'indication de purger étoit plus pressante que celle de faire vomir. Pour lors il prescrivoit une décoction composée; de tamarins, une demi-once; de manne, deux onces; de tartre stibié, deux grains; d'eau commune, la quantité suffisante pour qu'il restât huit

onces de décoction que l'on partageoit en quatre doses, & l'on en donnoit une toutes les heures jusqu'à ce que la purgation opérât par les selles.

Pour moi n'ayant commencé à employer le tartre stibié, en petites doses répétées, que dans la derniere guerre, & pour lors seulement durant trois campemens en Angleterre, j'ai eu, pendant ces campagnes saines, commodes, trop peu d'occasions d'éprouver la pratique dont il s'agit ici, pour être pleinement convaincu par moi-même qu'elle soit la meilleure; mais tant par le peu que j'ai vu de ses succès, que par le rapport des Chirurgiens des Régimens, j'ai jugé, même avant que M. Huck m'eût communiqué ses observations, que ce traitement étoit de tous le plus propre à réussir. Depuis ce tems-là l'on m'a dit que dans d'autres pays, & pour le traitement de fievres de la même espece que les nôtres, le principal médicament qui s'employe après la saignée est le tartre stibié, donné à la dose d'un quart de grain ou d'un demi-grain, trois ou quatre fois le jour, durant le cours de la maladie. En le prescrivant à si petites doses on ne se propose pas de faire vomir, mais d'évacuer la bile par les selles; & l'on y réussit mieux que par les lavemens.

Lorsque nous avions procuré des évacuations suffisantes, nous ordonnions les sels neutres pour amener plutôt ou la crise de la fievre, ou des intermittences réglées. Les potions salines où entre le suc de limon étant trop dispendieuses pour un hôpital, nous employions, pour saturer le sel d'absynthe, de l'esprit de vitriol; mais ce remede étant encore trop coûteux, nous y avons substitué l'élixir de vitriol acide, *elixir vitrioli acidum* L.: voici la formule de notre potion ordinaire. Prenez de sel d'absynthe, un gros; d'élixir acide de vitriol, deux gros, ou ce qu'il en faut pour saturer le sel; d'eau pure, six onces; d'eau

de canelle simple, une once; de syrop d'écorce d'orange aigre, une demi-once : mêlez. La dose est de quatre cuillerées cinq ou six fois par jour.

Quant à l'usage du quinquina, j'observerai que les fievres bilieuses ont souvent des rémissions si parfaites, accompagnées d'urines abondantes, qu'elles feroient croire à un Médecin qui ne connoîtroit pas déja la nature de pareilles maladies, qu'elles doivent se traiter & se guérir avec ce fébrifuge, mais il seroit souvent trompé dans son attente. S'il y a de l'inflammation qui empêche le quinquina de produire son effet, ou que ces fievres quotidiennes ne soient pas de vraies fievres intermittentes, & on les a pris plus d'une fois pour des fievres quartes, il est certain que ce remede suffit rarement pour les arrêter. A la vérité les accès disparoissent quelquefois; mais comme j'ai vu fort souvent, après l'usage du quinquina, ou la poitrine affectée, ou une fievre lente, je me suis fait une loi de traiter ces maladies sans en employer, ou du moins de différer son usage jusqu'à ce que le malade, étant en convalescence, n'ait plus besoin de le prendre que comme fortifiant. D'ailleurs il me semble que ce n'est point du tout ici le cas de prescrire le quinquina, puisqu'après avoir fait une ou deux saignées, après avoir nettoyé les premieres voies au moyen de la poudre purgative & émétique, & en tenant ensuite le ventre libre par de doux laxatifs & des lavemens, les accès diminuent pour l'ordinaire de jour en jour jusqu'à ce qu'ils cessent entierement. Quand je voyois que la maladie ne paroissoit pas prendre ce tour favorable, & que malgré les évacuations les accès devenoient plus fâcheux, ce qui arrivoit souvent dans la fievre des pays marécageux, j'avois alors recours au quinquina; & si c'étoit vraiement le cas de l'employer, j'avois la satisfaction de le voir réussir parfaitement. Lorsque la maladie se déclaroit

déclaroit sous la forme d'une fievre tierce ou quarte, le quinquina en étoit le remede assuré, après toutefois qu'on avoit saigné & purgé ou fait vomir suffisamment, comme nous l'avons conseillé. La meilleure façon d'administrer ce fébrifuge, est de le donner en substance dans du vin du Rhin où il a infusé durant une nuit; mais on le prescrivoit, pour l'ordinaire, en électuaire, & on y ajoutoit quelquefois un gros de sel ammoniac crud par once de quinquina.

Voilà quel étoit notre processus curatif au commencement de la fievre bilieuse, ainsi que dans son état de rémission & dans le tems de l'intermittence. Quand la maladie avoit été négligée durant les premiers jours, ou si, après avoir été décidément rémittente ou intermittente, elle se changeoit en fievre continue, on ouvroit la veine, supposé que le pouls en indiquât la possibilité.

Dans tous les tems de ces fievres où il y avoit douleur de tête ou délire, on mettoit les sangsues aux tempes, & on appliquoit un large vésicatoire entre les épaules. Pour lors on ne donnoit plus ni vomitifs ni purgatifs très-actifs, mais on employoit les plus doux vomitifs & de fréquens lavemens ou de légers purgatifs; ce qu'il importoit le plus de faire, étant de nettoyer les premieres voies. Quoique les sueurs fussent alors la crise la plus propre à opérer la guérison, nous nous abstenions d'employer la serpentaire de virginie, les esprits volatils & les autres médicamens échauffans, à moins que le pouls ne fût fort bas, ou qu'il parût des taches pétéchiales ou d'autres mauvais symptomes : pour lors il devenoit nécessaire de faire usage de quelque alexipharmaque des plus doux, & de traiter cette maladie comme une fievre maligne, & elle étoit réellement de ce genre.

La fievre se changeoit quelquefois en dysenterie; que l'on traitoit suivant la méthode exposée dans le traité sur cette maladie, pag. 166. Mais lorsqu'il survenoit une simple diarrhée, quoiqu'il ne fut pas à propos de l'arrêter subitement, il convenoit souvent de la faire cesser par degrés, au moyen du julep de craie L. & des préparations d'opium, & ensuite de favoriser la transpiration (*a*). Quoiqu'un dévoiement fut la crise la moins favorable à cette maladie, cependant si la nature sembloit prendre cette voie, ce qu'on pouvoit connoître par des douleurs de colique ou la tension du bas-ventre accompagnée de la sécheresse de la peau, il devenoit nécessaire de procurer des selles, au moyen de lavemens ou de doux laxatifs, tels qu'une infusion de rhubarbe avec de la manne, qui se réitéroient autant que le malade pouvoit supporter cette évacuation.

II. Les fievres des camps & celles des pays marécageux ne se ressemblent pas moins dans leur traitement que dans leurs symptomes; c'est pourquoi les regles que nous avons données dans les précédens paragraphes étant applicables à ces deux especes de

---

(*a*) Si les premieres voies n'ont pas été suffisamment nettoyées au commencement de la maladie, & qu'on n'ait pas tenu le ventre libre durant tout son cours, on ne doit pas s'attendre à une autre crise que par le dévoiement, ainsi il ne faut pas alors l'arrêter, tant que le malade a la force de le soutenir. Dans le cas où on n'a obmis, dès le commencement de la fievre, aucune des évacuations convenables, & dans celui où le malade est trop affoibli par la diarrhée, on lui donnera deux fois le jour le bol suivant. Prenez de thériaque d'andromaque, un scrupule; d'ipecacuanha en poudre, deux ou trois grains; de craie préparée, la quantité suffisante pour former le bol: mêlez. J'ai éprouvé que cette composition dans laquelle on varie, suivant le besoin, les doses des ingrédiens, est excellente pour arrêter les diarrhées, & procurer une moiteur salutaire par toute la peau.

maladies, on ne trouve ici que quelques conseils sur les principaux points dans lesquels elles semblent différer davantage. Lorsque la fievre des lieux marécageux est une espece de fievre ardente, il paroîtroit qu'elle demande qu'on saigne beaucoup, cependant, en général, comme les humeurs ont, dans de pareils endroits, une disposition à la putridité plus forte qu'ailleurs, il est à propos, en traitant cette maladie, de tirer moins de sang, que l'on ne fait pour guérir la fievre des camps, parce que dans celle-ci le sang est devenu épais & inflammatoire par le grand froid qu'éprouvent fréquemment les Soldats. Néanmoins dans la plûpart des cas il étoit nécessaire d'ouvrir la veine, soit dès la premiere attaque soit le lendemain; s'il ne survenoit point d'intermittence quand on réitéroit les saignées chez d'autres malades que ceux qui avoient des signes évidens d'une inflammation locale, bien loin qu'elles produisissent l'effet qu'on en attendoit, elles étoient sujettes à rendre la fievre plus dangereuse & plus opiniâtre. Je dois encore faire observer que ce que je dis ici de la nécessité d'une saignée, ne regarde que les armées & non les habitans des pays-bas en général, dont les tempéramens, différens de ceux de nos Soldats, non-seulement étoient jeunes, mais encore robustes & sanguins. Et parmi nos Soldats même la saignée étoit rarement nécessaire dans les rechûtes, ou quand la température de l'air se trouvoit refroidie, la fievre n'étant point pour lors accompagnée d'inflammation & paroissant sous la forme d'une fievre intermittente réglée.

J'ai remarqué que les vomitifs étoient encore plus efficaces daus les pays marécageux que dans les camps; tellement que quand on avoit parfaitement évacué la bile au moyen d'un émétique, souvent la fievre cessoit tout-à-coup, mais l'ipecacuanha ne

produisoit pas un pareil effet quand on le donnoit seul. J'ai même vu ce médicament produire un effet contraire, en rendant les accès suivans & plus longs & plus violens que les précédens, cela venoit-il de ce qu'il agissoit trop foiblement, & faisoit passer dans le sang une plus grande quantité d'humeurs qu'il n'en chassoit des premieres voies ou de quelqu'autre crise, on n'en a aucune certitude (*a*) ; c'est cette singularité qui m'a fait ajouter le tartre stibié à l'ipecacuanha.

La fievre des pays marécageux étant plus sujette, quand la saison est chaude, à avoir chaque jour des redoublemens, ou à devenir continue qu'à prendre la forme d'une fievre intermittente réglée, il étoit nécessaire, après avoir fait préalablement les remedes convenables, de profiter, pour l'arrêter, de la premiere intermittence parfaite. Pour y réussir, le quinquina m'a paru un spécifique aussi sûr dans ces pays-là qu'en Angleterre. Je dois ajouter que quoiqu'on donnât ce médicament à grande dose, les rechûtes étoient fréquentes & même certaines, si on ne le réitéroit pas plus souvent qu'on ne pouvoit, en général, engager les Soldats à le prendre. J'ai observé que ce long usage étoit sans danger ; & si à la suite de ces fievres il survenoit des obstructions dans les visceres, on ne devoit pas les attribuer à ce fébrifuge, mais à la longue durée de la fievre, ou aux fréquentes rechûtes desquelles on ne pouvoit se garantir qu'en prenant, pendant l'automne, une once de quinquina en poudre une fois tous les dix ou douze jours. Le moyen le plus sûr pour faire continuer aux Soldats l'usage de ce remede, est de le mêler dans parties égales d'eau-de-vie & de vin. J'ai en-

(*a*) J'ai éprouvé deux fois sur moi-même cet effet de l'ipecacuanha pris seul.

core observé plus récemment qu'un moyen des plus certains pour empêcher que ceux qui ne veulent pas continuer le quinquina après leur guérison n'aient de rechûtes, c'est d'en donner quatre ou cinq onces en poudre tout aussi-tôt qu'on a gagné sur le malade de le prendre, & il peut consommer cette quantité en six ou sept jours.

Le meilleur moyen de prévenir les rechûtes, qu'on puisse employer après le quinquina, c'est un régime convenable. Les convalescens doivent manger modérement, principalement des herbages & légumes, & s'abstenir de fruits, de petite biere nouvelle, enfin de tout ce qui est venteux & propre à relâcher le ventre. En général les choses qui produisent ces mauvais effets disposent aux indigestions, & conséquemment à la corruption des humeurs: d'un autre côté les alimens qui resserrent sont antiseptiques ou antiputrides. L'usage modéré des liqueurs spiritueuses est nécessaire dans cette convalescence; mais comme la paye du Soldat n'est pas suffisante pour qu'il se procure & de bonne nourriture & des liqueurs fortes, on devroit, dans de pareilles circonstances, distribuer de l'eau de-vie comme on le fait pour les gens de mer, peut-être même qu'il suffiroit d'en donner aux Soldats la moitié de ce qu'ont les autres.

Quand au symptome des verds ronds qui accompagnent si souvent les fievres des pays marécageux, j'ai prescrit, pour l'ordinaire, aux malades qui l'avoient un demi-gros de rhubarbe avec douze grains de calomelas; & je n'ai pas remarqué qu'il ait résulté le moindre inconvénient d'une aussi forte dose de mercure qui étoit toujours préparé comme il convenoit. Les anthelmintiques ou vermifuges qui agissent lentement, me paroissent être peu efficaces en pareils cas. Comme les symptomes que les vers occa-

ſionnent ſont urgens en général, ils demandent les remedes les plus prompts dans leur action. Quoique ces animaux vivent quelquefois long-tems dans les inteſtins d'une perſonne qui, d'ailleurs, ſe porte bien ſans beaucoup l'incommoder, s'il lui ſurvient de la fievre, & ſur-tout une fievre putride, les vers ſouffrant de l'augmentation de la chaleur interne & de la corruption des humeurs retenues dans les premieres voies, effets naturels de la fievre, ils commencent à ſe mouvoir, & font leurs efforts pour ſortir. Lanciſi qui fait cette remarque, ajoute qu'en ouvrant les cadavres de pluſieurs perſonnes mortes à Rome d'une ſemblable fievre bilieuſe, on avoit trouvé aux inteſtins des plaies que les vers y avoient faites en les rongeant, & même que des vers ayant percé entiérement toutes les tuniques des inteſtins étoient tombés dans la cavité de l'abdomen. On n'a fait à nos hôpitaux aucune diſſection qui ait montré le même phénomene; mais je ſçais que des vers ſont ſortis vivans par la bouche de nos malades, ſans que ceux-ci aient fait aucun effort pour les rendre. D'ailleurs quoique les choſes n'en viennent pas toujours là, ces animaux occaſionnent des ſymptomes très-allarmans. Je me rappelle qu'il y avoit à l'hôpital vers la fin de l'été, un Soldat attaqué d'une fievre bilieuſe, accompagnée de ſymptomes morbifiques de l'eſtomac & des inteſtins, plus conſidérables qu'il n'eſt ordinaire, & qui ne céderent pas aux évacuations qu'on excite communément: les muſcles du viſage de ce malade éprouvoient de violentes convulſions, & ſon agitation étoit ſi grande qu'il ne pouvoit reſter couché l'eſpace d'une minute dans la même poſition. Je ne ſoupçonnai pas d'abord qu'il eut des vers, mais comme au bout d'un ou deux jours il en rendit un par les ſelles, je lui preſcrivis la poudre recommandée ci-deſſus, dont la premiere ou la ſeconde doſe fit

ſortir pluſieurs vers ; après quoi ces ſymptomes extraordinaires ceſſerent, & le Soldat recouvra la ſanté.

Je terminerai ce que j'ai à dire ſur ce ſujet par l'extrait d'une lettre que j'ai reçue de M. Monchy, Médecin à Rotterdam, qui, pendant que j'étois Médecin des armées Angloiſes, l'étoit des Troupes Hollandoiſes. Il me communique quelques remarques qu'il a faites ſur les premieres éditions de mes obſervations, & entr'autres ſur les fievres bilieuſes : elles ſont d'autant plus intéreſſantes que M. Monchy a eu l'occaſion de voir ces fievres bilieuſes, non-ſeulement dans les camps, ainſi que moi, mais encore dans ſa pratique particuliere, en traitant les maladies de ſon pays, ſoit avant ſoit après la guerre ; & on ſçait que les fievres bilieuſes ſont & plus fréquentes & d'une plus mauvaiſe eſpece en Hollande qu'en Angleterre ; voici donc ce qu'il m'écrit.

(Mes autres obſervations ne différent point ou différent peu des vôtres, ſinon que je n'ai point reconnu, ou du moins rarement, qu'il fût néceſſaire de ſaigner dans les fievres bilieuſes. Qui plus eſt j'ai traité avec ſuccès pluſieurs centaines de malades ſans être favoriſé d'aucune évacuation critique remarquable, & en imitant la nature, c'eſt-à-dire en commençant le traitement par un émétique que je réitére ſuivant que les humeurs des premieres voies ſe portent plus ou moins en haut, & en entretenant durant quelques jours, avec de doux excoprotiques, une petite diarrhée : tous les ans, pendant l'automne, je traite les mêmes maladies avec ſuccès & en peu de jours.

Quant au moment où j'ai preſcrit les vomitifs, j'ai ſuivi Boerhaave & d'autres Praticiens, en le donnant trois ou quatre heures avant l'accès, étant perſuadé que la matiere morbifique eſt pour lors amaſſée en

plus grande quantité dans les premieres voies, ainsi que plus active, au lieu que plus tard elle est plus atténuée & s'évacue avec plus de facilité par les selles. Telle est la méthode simple que j'ai suivie constamment dans le traitement des fievres bilieuses accompagnées d'amertume de la bouche, de nausées, de vomissemens, &c., quand les malades étoient encore dans le premier tems de leur fievre.

Lorsque je traitois des fievres ou continues ou seulement accompagnées de courtes rémissions, je prescrivois le plutôt qu'il m'étoit possible, soit le soir, soit le matin, un vomitif composé de deux scrupules d'ipecacuanha en poudre & de deux grains de tartre stibié Dès qu'il y avoit une heure que l'opération de ce remede étoit finie, je faisois prendre pour purgatif jusqu'à une once de crême de tartre dans du petit lait Si je voyois le lendemain les mêmes signes de saburre dans les premieres voies, j'ordonnois les mêmes remedes : quelquefois on les recommençoit encore le troisieme jour. Quand j'observois que la fievre & la plûpart de ses symptomes diminuoient, je me contentois de tenir le ventre libre par le moyen d'une simple décoction d'orge & de tamarins avec le nitre.)

N° V.

Des Fievres Intermittentes.

§ I.

Des Fievres Printanieres.

LEs fievres printanieres, dit M. Van-Swieten, regnent depuis le mois de Février jusqu'au mois de

Juillet : elles se guérissent aisément, & sont accompagnées de symptomes moins fâcheux que les fievres autumnales : pour l'ordinaire elles sont tierces, & quelquefois seulement doubles tierces, l'accès du jour intercalaire étant plus léger que le précédent.

Le malade boira dans l'accès, une tisanne chaude faite avec les especes fébrifuges V. ; il se tiendra tranquille & dans une chaleur modérée ; on ne provoquera pas autrement les sueurs. Sur la fin de chaque accès, ou plutôt après qu'il sera passé, le malade prendra un bouillon, qu'on rendra acide avec du jus de citron ou de la crême de tartre. Les jours où il est sans fievre, il peut manger un peu de viande maigre & tendre, faire un peu d'exercice à l'air s'il est sec, & rester au lit plus qu'à son ordinaire. On fera ensorte que les alimens soient digérés lors du retour de la fievre ; & on ne donnera qu'un bouillon quatre heures environ avant l'accès. Ces fievres devenant souvent inflammatoires, il est à propos de saigner les malades qui ont des maux de tête considérables, le visage rouge, & de la douleur de côté ou de poitrine. Si l'on remarque des nausées, la langue chargée, la bouche amere, de legers vertiges, on donnera quatre heures avant le retour de l'accès, ou quatre grains d'émétique, ou, aux sujets foibles, un demi-gros d'ipecacuanha, en observant de faire boire beaucoup d'eau tiéde pendant le vomissement. Quand il y aura une heure qu'il sera cessé, on donnera une potion calmante, composée de laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes ; de syrop diacode, une demi-once ; d'eau d'orge, une once. Lorsqu'on observe des douleurs de reins, des borborygmes, des vents, le ventre enflé ou dur, il faut, huit heures avant l'accès, donner quarante grains de poudre cornachine ; &

au bout de six heures, la potion calmante ci-dessus. Si l'on trouve après le vomitif ou le purgatif les mêmes symptomes qui ont engagé à les ordonner, il est à propos de les réitérer. Les premieres voies étant bien nettoyées, si le malade ne dort pas, on lui fera prendre, hors de l'accès, une cuillerée de la potion suivante. Prenez de sel polychreste, deux gros ; de tartre vitriolé, un gros ; de syrop des cinq racines apéritives, deux onces ; de décoction d'orge, une demi-livre ; d'écorce de citron, deux onces : mêlez. Le malade boira aussi-tôt après chaque dose de la potion, une tasse d'infusion de fleurs de camomille. En suivant ce traitement on se passe souvent de quinquina, mais lorsqu'après sept ou huit accès, ceux qui succédent sont plus longs & plus forts ; ce médicament est nécessaire. Dans ce cas, on donne au malade hors de l'accès, de trois en trois heures, une dose de la poudre suivante dans du vin : prenez de quinquina en poudre, une once ; faites-en douze doses égales.

§ II.

Des Fievres Automnales.

Quand les troupes ont essuyé des chaleurs longues & ardentes & de grandes fatigues, il regne depuis la fin de Juillet jusqu'à la fin de Janvier, mais principalement en Septembre & Octobre, des fievres qu'on nomme automnales, & qui sont dangereuses, sur-tout lorsqu'on campe dans des pays marécageux. Les longs accès & les fréquens redoublemens de ces fievres, dans leurs commencemens, les font paroître des fievres continues, parce qu'on n'y voit que peu ou point d'intermittence; s'il y en a, la fievre s'allume bientôt de nouveau, & est annoncée par un léger frisson. Mais dès que la ma-

ladie n'eſt plus ſi forte, elle prend le caractére de fievre intermittente. Quelquefois auſſi après que ces fievres ont commencé par être intermittentes, les accès s'allongent, il ſurvient des redoublemens, & elles ſe changent en continues d'un mauvais caractére. Ces fievres étant bilieuſes, & les malades ayant les premieres voies remplies de matieres corrompues, on doit ſe hâter de les évacuer en donnant ou l'émétique ou l'ipecacuanha, comme ci-deſſus, durant l'intermittence, ou du moins dans le tems où la fievre eſt moins forte. Mais après avoir fait précéder la ſaignée, ſi le malade a la peau du viſage rouge, tendue, les yeux enflammés, une chaleur forte & générale après le vomitif, on fera prendre, de quatre en quatre heures, une poudre compoſée de quarante grains de crême de tartre & de vingt grains de ſel polychreſte. Si la langue chargée, l'amertume de la bouche, les nauſées indiquent que les premieres voies ſont encore remplies d'humeurs de mauvaiſe qualité, on réitérera le vomitif. Le jour où l'on ne donnera pas l'émétique, on fera boire beaucoup de décoction des eſpeces fébrifuges V., en y ajoutant par livre une once d'oxymel ſimple. Lorſque ces fievres ſont devenues intermittentes, on donne une cueillerée de la mixture ſaline du § précédent, pag. 394, & l'infuſion de camomille. Quant aux alimens, ils doivent être légers, & rendus acides avec la crême de tattre & le jus de citron, d'abord des fruits cuits, puis de la viande tendre, aiſée à digérer & un peu de vin. Les convaleſcens qui ne ſe garantiſſent pas du froid ſont ſujets aux rechûtes : pour les prévenir ils prendront d'abord pendant quatorze jours, le matin à jeun & une heure avant les repas, un gros de parties égales de thériaque diateſſaron & de conſerve d'abſynthe ; & au bout d'un mois de convaleſcence, on leur donnera également le matin à jeun, trente grains de

pilules de Rufus, ce qu'on répetera trois fois à huit jours d'intervalle. Si la fievre ne cesse, ni ne diminue, & que le malade s'affoiblisse, on administrera le quinquina comme il est dit dans le § précédent, & on le réitérera au bout de quatorze jours. Lorsque le malade a les yeux jaunes, des anxiétés, des urines ictériques, on discontinuera quinze jours le quinquina, auquel on substituera de trois en trois heures, jusqu'à la diminution des symptomes, deux cuillerées de la mixture suivante. Prenez d'oxymel scillitique, deux onces; de sel polychreste, deux gros; de tartre vitriolé, un gros; d'eau commune, huit onces; d'esprit de menthe, une demi-once: mêlez. La fievre reviendra; mais à la faveur de ce remede le malade aura repris des forces, & supportera le traitement nécessaire. Si la fievre a cessé par l'usage du quinquina, on ne donnera pas les pilules purgatives de Rufus qui la renouvelleroient.

Quand au commencement de ces fievres le pouls est inégal, le visage cadavéreux, que les foiblesses sont fréquentes & les sueurs froides, avec de violens maux d'estomac, & qu'il y a durant l'accès un assoupissement si profond qu'on peut à peine réveiller les malades, il faut, sans délai, donner le quinquina; & lorsqu'il arrête la fievre, si le malade a le visage couleur de cire & des cardialgies, on lui fera prendre la mixture scillitique ci-dessus.

§ III.

Des Fievres Quartes.

La saignée ne convient presque jamais dans les fievres quartes; il faut administrer un des vomitifs recommandés dans les fievres précédentes, & de la même maniere. On donnera également avant l'accès

quarante grains de poudre cornachine, voyez § 1; & ensuite tous les quarts d'heure, hors le tems de la fievre, la grosseur d'une noix muscade de l'électuaire suivant. Prenez de sel polychreste, deux gros; de tartre vitriolé, un gros; de thériaque diatessaron, trois onces; de syrop des cinq racines, une quantité suffisante pour donner au mêlange la consistence d'un électuaire. Quand après huit accès la fievre ne diminue pas, & que le malade s'affoiblit, on doit faire prendre le quinquina: voyez § 11. Huit jours après que la fievre sera cessée on le réitérera, & une troisieme fois au bout de quatorze jours. Les jours où le malade est exempt de fievre, on lui permettra des alimens aisés à digérer & du vin, en plus grande quantité que dans l'intervalle des autres fievres intermittentes.

CHAPITRE XVI.

De la Jaunisse, & des Obstructions qui succédent aux Fievres Rémittentes & Intermittentes, principalement à celles des Pays marécageux.

LA jaunisse ou la couleur jaune des yeux & de la peau, occasionnée par le passage de la bile dans les vaisseaux sanguins, a été une maladie assez commune parmi les Troupes: elle paroissoit vers la fin de chaque campagne.

La plûpart des jaunisses ont pour cause (*a*) des

(*a*) On a, en général, attribué la jaunisse à des obstructions & à des squirrhes au foie; mais il s'est trouvé

pierres biliaires arrêtées dans les conduits de la bile (*a*), & qui en empêchent l'écoulement : quelquefois cette maladie dépend d'une mucosité visqueuse (*b*), de glaires ou pituite qui obstrue les passages de la bile : elle peut aussi venir de ce qu'une tumeur ou une autre cause (*c*) comprime les conduits biliai-

---

un si grand nombre de cas où ces vices du foie ont été démontrés chez des sujets qui n'avoient point eu de jaunisse, que l'on doute fort aujourd'hui que de semblables obstructions ou squirrhes soient capables de produire cette maladie, quand ils n'empêchent pas la bile hépatique ou cystique de se vuider dans les intestins.

(*a*) Le *Sepulchretum* de Bonet, & d'autres Ouvrages qui contiennent des ouvertures de cadavres, nous offrent un grand nombre d'exemples de pierres qui ont été rrouvées dans la vésicule du fiel & les conduits biliaires de sujets morts de la jaunisse ; & j'ai moi-même trouvé fréquemment dans ces conduits deux ou trois pierres, & quelquefois douze, quinze ou vingt.

(*b*) On a souvent observé les conduits biliaires obstrués par une mucosité visqueuse ou de la pituite, des glaires, ou par une bile visqueuse. M. Coe rapporte que des personnes attaquées de jaunisse ont quelquefois rendu par les selles une bile très-épaisse, presqu'aussi visqueuse que de la poix. Voyez dans son Traité *sur les Concrétions bilieuses*, le chapitre second où il a rassemblé un grand nombre d'exemples de jaunisse, dans lesquels on a trouvé, après la mort, que la bile n'étoit plus qu'une humeur parfaitement visqueuse.

(*c*) Voyez dans le *Sepulchretum* de Bonet, tome second, page 326, un exemple de jaunisse qui étoit occasionnée par la compression que formoient sur les conduits biliaires l'augmentation considérable de volume des glandes situées autour de la veine porte. J'ai aussi vu une femme grosse attaquée d'une jaunisse qui se dissipa après l'accouchement : elle étoit vraisemblablement occasionnée par la compression que formoient sur les conduits de la bile, la matrice, & les excrémens endurcis & retenus dans l'intestin colon. M. Van-Swieten dit avoir observé très-fréquemment des jaunisses qui voient cette cause. *Comment.*, *vol. III*, *sect.* 918, *p.* 295.

res au point d'empêcher la bile de s'écouler dans la cavité des intestins.

La couleur jaune ou la jaunisse que l'on observe dans les fievres intermittentes & quelqu'autres maladies bilieuses, vient quelquefois, à ce que je pense, des spasmes qui attaquent les conduits biliaires, ou de ce qu'il se fait une sécrétion de bile plus considérable qu'il n'est nécessaire, ce qui ne s'emploie pas pour la digestion passant dans les vaisseaux sanguins. Il me semble que c'est ce qui arrive lorsqu'un malade rend une grande quantité de bile, soit par le vomissement, soit par les selles; car cette évacuation démontre que les conduits de la bile sont libres, & exempts de toute obstruction.

Vers la fin de la campagne de 1760, après que les pluies eurent duré plusieurs semaines, la jaunisse fut très-commune, & pour ainsi dire épidémique parmi les Troupes pendant quelque tems avant qu'ils quittassent le camp. En passant à Munster, vers la fin de Décembre, j'ai trouvé dans les hôpitaux plusieurs malades attaqués de jaunisse; j'en ai aussi vu quelques-uns au mois de Janvier aux hôpitaux de Paderborn. Durant le printems & l'été suivant, il n'y eut qu'une ou deux personnes envoyées aux hôpitaux pour cette maladie; mais vers la fin de la campagne la jaunisse devint plus fréquente, & on envoya à Bremen plusieurs sujets qui en étoient attaqués. Il y en eut également quelques-uns parmi les Troupes de la garnison de cette Ville. On n'en envoya pas plus de quatre ou cinq aux hôpitaux que je visitai, & il en vint peu à l'hôpital ambulant durant la campagne de 1762. D'ailleurs on vit fréquemment cette maladie accompagner des hydropisies dépendantes de l'obstruction des visceres.

Les sujets chez qui la jaunisse étoit la maladie originelle ou primitive, & ne se trouvoit pas com-

pliquée avec une autre, guérissoient ; pour l'ordinaire, en peu de tems ; mais lorsqu'elle étoit jointe à des hydropisies qui dépendoient de visceres obstrués, pour l'ordinaire elle devenoit fatale.

Au commencement de cette jaunisse les malades se plaignoient communément de mal d'estomac, de chaleur considérable, d'altération & d'autres symptomes fébriles : quelques-uns eurent des vomissemens & des douleurs d'estomac un ou deux jours avant que la jaunisse fut sensible. Les urines avoient toujours une couleur jaune foncée dès le commencement de la maladie ; & vers le second ou le troisieme jour, la peau, le blanc des yeux commencoient à se teindre de jaune, & les symptomes communs à cette maladie se déclaroient.

Telle a été la maniere dont la jaunisse a commencé chez les Soldats de la garnison de Bremen qui en ont été attaqués. Quant aux malades qu'on nous a envoyés de l'armée, rarement a-t-on pu sçavoir exactement ce qui leur étoit arrivé précédemment à leur entrée à l'hôpital.

Durant cette jaunisse les malades avoient de la disposition à la constipation ; on en vit cependant quelques-uns attaqués de dévoiement. Plusieurs sujets que la fievre ou d'autres maux avoient fort affoiblis avant que la jaunisse parut, eurent de violentes hémorrhagies par le nez ; il en mourut même deux avant qu'on eut pu arrêter leur saignement de nez. Ces hémorrhagies n'étoient pas critiques, mais il m'a paru qu'elles dépendoient de la dissolution du sang.

Dès le commencement de la maladie, si le sujet étoit pléthorique ou sanguin, ou qu'il y eut de la fievre, des douleurs, ou mal à l'estomac & des vomissemens, on lui tiroit un peu de sang. Le lendemain nous donnions vingt-cinq ou trente grains de

de rhubarbe dans une verrée saline ; ensuite le malade prenoit les potions salines communes & les autres médicamens rafraîchissans, jusqu'à ce que la fievre fut tombée. Si la douleur & la fievre ne diminuoient pas, on saignoit une seconde fois, & on ajoutoit quelques gouttes de teinture thébaïque L. aux verrées salines. En même tems on donnoit de fréquens lavemens émolliens, & on faisoit, sur le ventre & l'estomac, des fomentations avec des flanelles trempées dans des décoctions émollientes chaudes.

Lorsque la douleur & la fievre étoient cessées, nous prescrivions un doux vomitif le soir ; le lendemain une prise de rhubarbe, & ensuite tous les jours la quantité de pilules savoneuses avec la rhubarbe L. qui étoit nécessaire pour tenir le ventre libre, ou des verrées salines, dans chacune desquelles on mettoit cinq ou six grains de rhubarbe, ou ce qu'il en falloit pour procurer tous les jours plusieurs selles. En outre on répétoit de tems en tems les vomitifs (*a*) & les purgatifs.

(*a*) Tous les Praticiens mettent les vomitifs au nombre des remedes les plus efficaces dans cette maladie ; & j'ai souvent vu leur usage suivi d'heureux effets.

Jeanne Crags, femme âgée de trente ans, fut reçue le premier Décembre 1758 à l'hôpital de S. George, pour une jaunisse qui duroit depuis plusieurs mois ; ses yeux & sa peau n'avoient pas la couleur jaune ordinaire, mais ils étoient d'un jaune noir & livide, ce qui faisoit nommer cette maladie par elle-même & par ses Gardes, une jaunisse noire. Cette femme se plaignant alors principalement de difficulté de respirer, & de sentir une pesanteur ou compression vers la région du foie : je la fis saigner ; après quoi je lui prescrivis quelques purgations, & les pilules de savon avec la rhubarbe L. ; mais ce traitement n'apporta aucun changement dans ses maux. Le 29 elle avoit de la toux, & ressentoit

La plupart des cas de jaunisse que nous avons eu ; & qui ne se sont pas trouvés compliqués avec d'autres maladies, ont cédé en douze ou quatorze jours au traitement que je viens d'exposer. Deux ou trois de ces maladies ont duré opiniâtrement un tems plus long. A l'un de ces sujets, j'ai prescrit une pinte de décoction pectorale faite avec la racine de persil au lieu de graine de lin, pour boire tous les jours pendant l'usage du savon qu'il prenoit en pilules ; la jaunisse disparut en huit ou dix jours. J'ordonnai

---

beaucoup de mal d'estomac & de difficulté de respirer, ce qui me détermina à lui faire prendre un vomitif, & à la mettre à l'usage de potions scillitiques, soir & matin, ce qui occasionna & de la diarrhée & des tranchées. Le 5 de Janvier 1759, le dévoiement continuant encore, je lui ordonnai de cesser l'usage des potions scillitiques, & de ne prendre qu'un peu de rhubarbe dans une potion huileuse tous les soirs, à l'heure du coucher. Le 8, quoique la diarrhée eut augmentée, je n'employai pas de plus puissans moyens pour l'arrêter, espérant que cette évacuation deviendroit une crise pour la maladie ; c'est pourquoi je ne lui prescrivis que des potions cordiales & du vin pour soutenir ses forces. Ce dévoiement dura jusqu'au 15 du mois, tems auquel la plûpart des symptomes ictériques se trouverent disparus ; & le 30 du même mois, ils furent dissipés entierement. Cependant la malade continua à être fort foible & sujette aux vents durant encore plusieurs mois ; mais enfin la foiblesse & les affections venteuses se guérirent par l'usage continu des cordiaux, des amers modérés, d'une diéte nourrissante, & de prises réitérées de rhubarbe. Le 2 du mois de Mai, on renvoya cette femme dans une parfaite santé J'ai éprouvé, dit M. Coe, que les vomitifs sont plus utiles pour faire sortir les pierres biliaires des conduits qu'ils obstruent qu'aucun autre médicament, ou même que tous les autres. Voyez *Traité sur les Concrétions Bilieuses*, en Anglois, chap. II, p. 253. Outre les humeurs visqueuses ou glaires que les vomitifs chassent des conduits biliaires, combien de fois n'a-t-on pas trouvé des pierres biliaires dans les selles après l'opération du vomitif. *Ibid*, pag. 256.

à un malade dont la jaunisse étoit plus opiniâtre que celle des autres, & qui se plaignoit de sentir de la tension & de la gêne à la région du foie, 1°. des fomentations sur le côté droit, soir & matin; 2°. de frotter cette partie pendant quelque tems, encore après, avec le liniment savoneux L.; 3°. de boire une décoction de salse-pareille par dessus les pilules de savon; & lorsqu'il eut observé ce traitement pendant environ trois semaines, la jaunisse se trouva dissipée (*a*).

(*a*) Quelquefois les bains chauds ont eu d'heureux effets après que les autres remedes avoient été employés sans procurer de soulagement. En 1743, un jeune homme qui étudioit la Médecine à Edinbourg, étoit attaqué d'une jaunisse pour laquelle il avoit pris différens médicamens, & monté à cheval tous les jours durant plusieurs semaines, mais sans en retirer aucun profit pour sa santé. Enfin, par l'avis de mon pere, il prit une forte dose d'un purgatif; & avant qu'il eut commencé à opérer, il se fit donner en lavemens une grande quantité de petit lait chaud, & se mit aussi-tôt dans un bain chaud. Il lui prit étant au bain de fortes envies d'aller à la selle; & quand il en fut sorti, il fit un grand nombre de selles bilieuses durant ce jour-là; il avoit même encore le lendemain matin de la disposition au dévoiement; tous les symptomes ictériques de ce jeune homme se dissiperent en peu de jours.

Le 20 de Juillet 1763, Elisabeth Hosier, femme d'un âge moyen, fut reçue à l'hôpital de S. George pour une jaunisse qui duroit depuis environ quinze jours. Elle avoit été saignée & avoit pris quelques médicamens avant que je la vis. Je lui ordonnai un vomitif & un purgatif; & de prendre tous les jours deux scrupules des pilules de savon & de rhubarbe L.; & au bout de quatre jours le vomitif & le purgatif, mais sans qu'il en résultât aucun changement dans l'état de la maladie. Le 29 on la mit dans un bain chaud, & elle prit un vomitif immédiatement avant d'en sortir. Après l'opération du vomitif elle eut quelques selles liquides, & tous les symptomes de la jaunisse se dissiperent en peu de jours. Cette femme continua à se bien porter pendant plu-

Les hémorrhagies par le nez n'étoient pas pour l'ordinaire de longue durée : quand elles nous paroissoient très-violentes, on tenoit le malade fraîchement, & on lui appliquoit sur le nez des linges trempés dans un mêlange d'eau & de vinaigre.

Dans deux cas, l'un à Munster, l'autre à Bremen, les malades se sont trouvés avoir assez de chaleur & de fievre pour qu'on fût obligé de leur tirer huit ou dix onces de sang. Nous avons eu un malade que l'on n'a pu guérir qu'avec des prises réitérées de teinture de saturne L. dans un julep acide ordinaire.

Lorsque la jaunisse est opiniâtre, on trouveroit avec peine un remede qui eut fréquemment plus d'efficacité que l'usage continu de décoctions faites avec les sucs des plantes succulentes, le petit lait du printems, le savon & d'autres médicamens de même nature. M. Van-Swieten nous dit qu'il a guéri plusieurs jaunisses opiniâtres, en faisant boire tous les jours aux malades une ou deux chopines d'une décoction de chiendent, de pissenlit, de fumeterre, de chicorée & d'autres plantes de même qualité, préparée avec du petit lait, en ajoutant sur chaque pinte de décoction une demi-once de sel polychreste & une once ou deux de syrop des cinq racines apéritives, en leur prescrivant l'eau de Spa pendant l'été, enfin en les tenant l'hiver à l'usage du savon en quantité, & d'une décoction des racines apéritives. Ce célébre Médecin ajoute que chez ceux que ce traitement a guéris, l'on a trouvé des pierres ou une espece de matiere pierreuse en petites particules dans leurs selles, lorsque la jaunisse se diffi-

---

sieurs mois ; mais on m'a dit qu'elle étoit ensuite retombée malade.

poit. Il rapporte un cas très-singulier d'une femme âgée de soixante ans qui, ayant eu pendant douze ans un ictére noir, s'étoit guérie en continuant huit mois l'usage des médicamens indiqués ci-dessus. Elle eut durant les six derniers mois un dévoiement, & rendit toujours par les selles une matiere fétide & de couleur de terre glaise, c'étoit un amas de petits grains de mauvaise odeur & de couleur d'argille.

On lit dans le même Ouvrage un autre cas singulier. Un pauvre, dit M. de Van-Swieten, fut guéri d'obstructions considérables en mangeant l'herbe des gramen, & buvant la décoction de cette plante pendant deux ans de suite; il distinguoit les bonnes especes de gramen des mauvaises, & consommoit une si grande quantité des premieres, que les gens de la campagne ne vouloient pas le souffrir dans leurs pâturages. Van-Swieten, *Comment. in Aph. Boerh.*, vol. III, § 950.

Glisson dit que les bœufs sont sujets aux concrétions bilieuses durant l'hiver, mais qu'elles sont fondues & évacuées dans le printems, lorsque ces animaux commencent à sortir de leurs étables & à paître des herbes nouvelles qui les purgent. Glisson, *Oper.*, vol. II. *Anat. Hepat.*, chap. VII, p. 104.

M. Russel recommande beaucoup, pour la guérison des obstructions au foie ou jaunisses invétérées, l'usage de l'eau de mer, conjointement avec celui des médicamens savoneux. Voyez son Traité, *de Usu Aquæ Marinæ.*

Les hémorrhagies du nez étoient pour l'ordinaire de peu de durée; mais quand elles nous paroissoient trop violentes, nous tenions le malade fraîchement, & on lui appliquoit sur le nez des linges trempés dans un mêlange d'eau & de vinaigre. Dans deux cas, dont l'un arriva à Munster & l'autre à Bremen, les malades ayant de l'ardeur & de la fievre,

on les saigna, & on leur tira huit ou dix onces de sang. Il y eut un cas dans lequel de tous les remedes que nous employames, il ne se trouva que des doses répétées de teinture de saturne, *tinctura saturnina* L. données dans un julep acide ordinaire, qui arrêterent l'hémorrhagie.

SUPPLÉMENT.

Sur les Obstructions, la Jaunisse & l'Hydropisie.

LORSQUE les fievres rémittentes & intermittentes des camps & des contrées humides sont de longue durée chez les mêmes sujets, ou que ceux-ci ont de fréquentes rechûtes, il se forme, dit M. Pringle, dans les visceres des obstructions qui se terminent par une hydropisie ou une jaunisse.

L'hydropisie paroit causée principalement par les obstructions de la rate & du foie ; pour lors l'enflure œdémateuse ou l'amas d'eau commence aux pieds, monte & parvient par degrés jusqu'au ventre. Quand le bas-ventre seul est enflé, & qu'on voit l'enflure se dissiper tout-à-coup par l'usage, soit d'un remede opiatique dans la dysenterie, soit du quinquina dans les fievres intermittentes, on doit penser que le ventre étoit distendu par l'air, & que la maladie étoit une vraie tympanite. A la vérité on ne voit pas souvent de ces sortes de cas, mais lorsqu'ils se rencontrent, ils cédent bientôt aux remedes suivans. Quand il y avoit de la fievre, je commençois le traitement par la saignée, & je donnois une mixture saline commune avec la rhubarbe (*a*). Si je ne

---

(*a*) Voyez cette mixture, pag.

trouvois pas de fievre, j'ordonnois quelques grains des especes aromatiques, *species aromaticæ* L., avec un laxatif, & l'usage d'une infusion de camomille un peu forte; je faisois prendre tous les soirs à l'heure ordinaire du coucher, tant qu'il subsistoit de l'enflure, quinze grains de rhubarbe, ou autant qu'il en falloit pour procurer le lendemain une ou deux selles. Tandis que l'enflure diminuoit, si le malade avoit le pouls foible, & qu'il n'eut pas de chaleur interne ni d'altération, je travaillois à fortifier les intestins en prescrivant un électuaire fait avec les fleurs de camomille, le gingembre & un peu de mars, sans cesser l'usage de la rhubarbe. En pareil cas tous les médicamens violens, ou très-actifs & carminatifs deviennent nuisibles quand on n'emploie pas en même tems les laxatifs. Un homme qui avoit depuis plusieurs semaines une enflure de cette nature & de la fievre, mourut subitement durant la nuit, après que son ventre se fut tout-à-coup affaissé, à la suite de trois ou quatre selles liquides qu'avoient occasionné quelques prises de scille. A l'ouverture du cadavre, on ne trouva ni air, ni eau dans la cavité du bas-ventre, mais l'intestin colon étoit assez large & assez relâché pour avoir contenu une grande quantité d'air, capable de former le volume considérable que le ventre avoit eu. Ce fut alors qu'il me vint à l'esprit de faire usage de bandages dans de semblables maladies. En effet, par le moyen de cette machine, le malade peut à chaque instant faire, sur toutes les parties du bas-ventre, une compression nécessaire, & proportionnée à la diminution de l'air dans ses intestins.

L'hydropisie ascite se forme plus lentement, & est, en général, accompagnée d'une anasarque ou enflure œdémateuse générale, ainsi que d'urines épaisses & moins abondantes qu'elles ne doivent être.

Quelquefois la fievre intermittente cesse lorsque l'enflure commence ; d'autrefois elle continue, ou bien elle paroît & disparoît sans aucun ordre constant. J'ai remarqué que l'on ne parvenoit pas à guérir ces hydropisies en employant les purgatifs seuls, ni par le moyen du savon ou des mercuriaux; mais on y réussit principalement en faisant prendre les sels lixiviels, tels que les cendres de genet, le sel d'absynthe ou celui de tartre. Voici qu'elle étoit ma méthode ordinaire. On faisoit fondre quarante grains de sel d'absynthe ou de tartre dans environ dix onces d'une infusion d'absynthe commune, à quoi on ajoutoit environ deux onces d'esprit de genievre ; & cette mixture qui se partageoit en trois doses, se prenoit tous les jours. Le malade n'usoit pas d'autre médicament, si ce n'est que tous les quatre ou cinq jours, on lui donnoit, pour purgatif, un demi-gros de pilules de coloquinte, avec l'aloës, *pilulæ ex colocynthide cum aloë* L. ; & vers le déclin de la maladie, il prenoit une préparation de fer. Quelquefois on provoquoit l'écoulement des urines, en donnant intérieurement de l'ail ou de la graine de moutarde. Lors même que l'ascite étoit accompagnée d'une tumeur dure, telle qu'on l'a décrite dans le Suppl., ch. XIV & XV, pag. 363, on n'employoit pas d'autres moyens de guérison que les précédens, si ce n'est que l'on faisoit quelquefois des fomentations sur la partie malade, ou qu'on la couvroit d'un emplâtre échauffant. On a guéri des fievres aiguës, irrégulieres & opiniâtres avec les mêmes remedes ; & quand elles revenoient après la guérison de l'hydropisie, on employoit le quinquina avec un grand succès dans leur traitement. Depuis que j'ai quitté les armées, j'ai prescrit dans des fievres qui n'étoient pas réglées, & lorsque je soupçonnois des obstructions dans les visceres ; j'ai prescrit, dis-je, avec

succès & durant long-tems, la mixture suivante, qui est peu différente de celle que j'ai donnée plus haut. Prenez de fleurs de camomille, un demi-gros; d'eau commune bouillante, huit onces : versez l'eau sur les fleurs, laissez-les macérer durant une demi-heure : passez : ajoutez à la colature, deux onces d'eau-de-vie & un gros de sel d'absynthe; le malade en prendra quatre cuillerées quatre fois le jour. Quand la jaunisse n'étoit pas accompagnée de fievre, on la guérissoit également avec les sels lixiviels & le même purgatif. J'ai observé de très-bons effets des vomitifs antimoniaux, tant dans cette maladie que dans l'hydropisie.

Lorsque quelque fievre intermittente, & sur-tout la fievre automnale a été de longue durée, les hypocondres, dit M. de Van-Swieten, restent durs & tendus, ou sans douleur ou avec une douleur sourde; cet état est accompagné d'anxiétés après les repas, & quelquefois celles-ci sont suivies de vomissemens, le blanc de l'œil devient jaunâtre, l'urine est d'un jaune obscur, & cette couleur se répand bientôt sur toute la superficie du corps. On donnera au malade, de trois en trois heures, quatre cuillerées de la potion scillitique, conseillée pag. 396; & immédiatement après chacune des doses, quatre onces de la décoction suivante. Prenez une demi-livre de racines de chiendent récemment tirées de la terre, quatre onces de pissenlit, feuilles & racines : coupez & écrasez le tout; faites-le bouillir dans deux pintes & demi-septier d'eau commune ou de petit lait pendant une demi-heure, puis passez & exprimez fortement; ajoutez dans la colature trois onces de miel; 2°. le malade prendra matin & soir un demi-gros de savon en pilules; 3°. il se frottera pendant un quart d'heure, le matin & à jeun, l'hypochondre droit avec de la flanelle, ou seulement

avec la main. Au bout de six jours de ce traitement, si la couleur du visage ne devient pas moins jaune & le ventre plus libre, le malade prendra trente grains de pilules de Rufus tous les cinq ou six jours, & ce sera le seul remede ces jours-là. Il est avantageux de faire de l'exercice, de se donner du mouvement, principalement en plein air, pourvu qu'il n'y fasse pas froid & humide. On évitera de manger des alimens farineux, gras, mucilagineux, & on préférera les plantes apéritives légérement fondantes, telles que l'oseille, la laitue, la chicorée douce, le cerfeuil; & leurs décoctions favoriseront beaucoup la guérison.

Les fievres intermittentes ne sont pas la seule cause commune de jaunisse; la mauvaise nourriture l'occasionne, & beaucoup de Soldats en sont attaqués lorsqu'ils n'ont que des alimens difficiles à digérer, ou qui fournissent un chyle grossier & visqueux, une bile épaisse.

On voit encore fréquemment les diverses especes d'hydropisies succéder aux fievres intermittentes de longue durée, principalement l'automne & l'hiver. Boire beaucoup d'eau froide à la fois tandis qu'on a chaud, & se reposer ensuite dans un lieu humide & froid, avoir perdu une grande quantité de sang par des saignées ou des blessures, sont autant de causes de la même maladie.

De l'Anasarque.

Survient-il après une fievre intermittente une enflure générale qui ait commencé par les parties inférieures, & qu'accompagnent le froid de ces extrémités, les yeux éteints, la pâleur, la diminution des sueurs & des urines; le doigt, appuyé sur la peau, y laisse-t-il une impression, le ma-

lade est attaqué d'une anasarque, pour laquelle on lui fera prendre, une heure avant le déjeuner, le diner & le souper, deux onces d'un vin préparé comme il suit. Prenez de sommités d'absynthe, deux onces; de racine de *calamus aromaticus*, de gentiane d'impératoire, de chaque une once; de bayes de laurier, une once & demie; de bayes de genievre, trois onces; de semences de daucus de créte, une once: toutes ces substances étant coupées & pilées, mettez-les infuser chaudement durant vingt-quatre heures dans huit onces de bon vin ou d'hydromel. Pendant ce traitement on aura soin que le malade soit dans un air chaud, vive de viandes ou poissons rôtis, grillés, boive peu, & seulement de bon vin pur; enfin qu'il prenne le plus d'exercice qu'il pourra; c'est encore une pratique très-utile de frotter fort souvent les parties enflées devant le feu avec une flanelle chauffée. L'enflure étant dissipée, soit par les urines, soit par les sueurs abondantes, on remediera au relâchement des parties, & on en préviendra les mauvais effets, en faisant porter des vêtemens qui fassent une compression sur les parties qu'occupoit l'enflure, ou même des bandages; l'exercice n'est pas moins utile, mais il faut que la température soit chaude.

Quand l'hydropisie n'a pas été occasionnée par une fievre, ou qu'elle est opiniâtre, il faut avoir recours aux remedes capables d'évacuer puissamment les eaux: on fera prendre tous les jours, jusqu'à ce que l'enflure soit dissipée, une cuillerée de vin de scille, ou seulement une demi-cuillerée, si la premiere dose cause des vomissemens ou des efforts pour vomir; l'effet de ce remede est de faire uriner; quelquefois il purge, ce qui ne doit pas empêcher de le continuer, si ce n'est quand les selles sont trop fréquentes & affoiblissent le malade.

De l'Ascite.

Assez souvent l'eau s'amasse dans le bas-ventre, & le fait enfler : quelquefois le vin d'absynthe ci-dessus, pag. 411, dissipe cette enflure en faisant couler l'eau par les urines ; mais si on ne s'en apperçoit pas dans les huit à dix premiers jours, le plus sûr moyen est de vuider ces eaux par la ponction du bas-ventre, opération qui devient dangereuse quand le mal est ancien. En ayant la précaution de faire sur le ventre une compression proportionnée à la quantité d'eau qui sort, on peut la tirer en une fois sans danger, ce qui est à préférer aux ponctions répetées. Le régime sera le même que nous avons conseillé pour l'anasarque ; & on se trouvera bien d'y joindre l'usage du vin d'absynthe : si l'enflure se renouvelle, on réitére la ponction.

De la Tympanite.

On voit aussi l'enflure du bas-ventre causée par des vents qui ne peuvent en sortir ; à la vérité ces cas sont très-rares. Cette maladie s'appelle tympanite ; elle différe de l'hydropisie ou amas d'eau, en ce que dans la tympanite le ventre est rarement aussi enflé que dans l'hydropisie ; qu'il forme une pointe en avant, ayant un des côtés ou tous les deux applatis & non enflés, ou arrondis, qu'en frappant sur le ventre on entend un bruit sourd sans sentir de fluctuation, que la tumeur du ventre ne change pas suivant les positions, en se portant du côté où le malade se penche, que cette maladie a souvent été précédée de constipation & de tranchées vers le nombril, enfin que le malade a moins de pesanteur que dans l'hydropisie ; mais pour en juger, il

faudroit savoir quelle étoit son poids précédemment à l'enflure. On essayera de guérir la tympanite, en faisant tous les jours plusieurs fois des frictions sur le ventre avec de la flanelle, en le couvrant d'un liniment fait avec un gros de camphre, dissous dans une once d'amandes douces, que l'on agite ensemble dans un mortier, & en donnant le soir durant plusieurs jours de suite, une poudre composée de quatre gouttes d'huile essentielle d'anis, quatre grains de sucre & quinze grains de rhubarbe. La sortie des vents amene la guérison ; mais le plus souvent la maladie est mortelle.

De l'Hydropisie de Poitrine.

Si, étant très-échauffé & en sueur, on éprouve tout-à-coup un froid considérable en s'exposant à une pluie froide ou au vent froid, en se reposant dans un endroit humide & sur la terre, ou en prenant quelque boisson fort froide, on donne lieu à la formation de l'hydropisie de poitrine, on reconnoit cet amas d'eau dans la cavité qui est entre les poumons & les côtes, parce que le malade a la respiration gênée, sur-tout lorsqu'il est couché & quand sommeil commence; souvent aussi les pieds s'enflent. Le vin scillitique, pris comme il est dit ci-dessus, guérit quelquefois ce mal ; mais pour l'ordinaire il ne fait qu'arrêter ses progrès & diminuer les accidens. Le malade se tiendra courbé dans le lit, & suivra d'ailleurs le régime conseillé pour les hydropisies précédentes. On pourroit employer la ponction à la poitrine pour procurer le prompt écoulement de l'eau ; mais cette opération n'a pas un succès certain, peut hâter la mort, & n'est pas d'usage.

CHAPITRE XVII.

Des Tumeurs à la Gorge.

DURANT le mois de Mai de 1761, un grand nombre de ceux qui avoient été l'hiver précédent dans les hôpitaux pour une maladie quelconque, eurent des tumeurs aux parties externes de la gorge. On me fit voir ce mal à l'hôpital d'Osnabruck. Il se déclaroit sous la forme de tumeurs indolentes qui ne venoient que lentement à suppuration. Dans la plupart des cas il n'y avoit qu'une partie de la tumeur qui suppurât ; & l'abscès étant ouvert, il n'en sortoit qu'une petite quantité de pus. Quelques-unes de ces tumeurs qui étoient molles au toucher & paroissoient contenir du pus, ne rendoient, quand on les ouvroit, qu'un peu de sang noir. Aucune ne s'est changée parfaitement en pus ou n'est venue à une pleine suppuration, & ne s'est cicatrisée comme les abscès qui succédent aux maladies aiguës. Mais après que ces abscès avoient rendu une petite quantité de matiere, presque toujours il restoit encore une tumeur dure, que l'on sentoit comme si c'eût été un gonflement de l'os ou du cartilage qui étoit dessous ; enfin chez quelques sujets on a remarqué que l'os qui se trouvoit au fond de l'abscès étoit rongé, carié à sa surface.

Rarement ces sortes de tumeurs s'élevoient-elles beaucoup ; presque toutes avoient leur siége à la partie inférieure du sternum ou un peu sur l'un des côtés, communément au côté gauche, au-dessus du cartilage xiphoïde, le plus souvent chaque malade n'avoit qu'une tumeur, mais on a vu deux & trois tumeurs de ce genre au même sujet.

La premiere de ces tumeurs que j'aie vu étoit au côté gauche : lorſqu'on la touchoit, on avoit exactement la même ſenſation que quand les cartilages du ſternum commencent à s'élever, étant pouſſés en dehors par une anevriſme de l'aorte, avec cette différence qu'on ne ſentoit point de pulſation ou battement ; on éprouvoit la même choſe en examinant la plupart de ces tumeurs.

Les malades qui portoient de ſemblables tumeurs, ſe plaignoient, pour l'ordinaire, de douleurs à la poitrine. Un ou deux dont les tumeurs avoient ſuppuré, parurent recouvrer leur ſanté, & ne reſſentir aucune incommodité quoiqu'il leur reſtât encore de l'enflure ; mais je crus en voir un grand nombre tomber dans le maraſme & devenir phthiſiques.

L'hôpital ambulant ayant été déplacé au mois de Juin, & les malades tranſportés à Bremen, je n'ai pas pu ſavoir ce qui eſt arrivé à ceux qui avoient ces tumeurs, ni examiner le cadavre des gens qu'elles ont fait mourir. J'ai par haſard rencontré l'hiver ſuivant à Bremen un malade de ce genre ; il y mourut phthiſique & avec le dévoiement. On lui trouva à l'endroit qu'avoit occupé une des tumeurs dont nous parlons, un abſcès conſidérable qui pénétroit dans la cavité de la poitrine, & rendoit une grande quantité de matiere très-fétide ; le ſternum & les côtes auxquelles touchoit l'abſcès étoient cariées.

CHAPITRE XVIII.

De la Paralyſie.

QUELQUES Soldats, pour avoir paſſé des nuits couchés ſur la terre humide, & fait leur ſervice pen-

dant une température froide & humide, furent attaqués de douleur & d'engourdissement par-tout le corps ; ils perdirent même l'usage de leurs membres, ce qui, chez plusieurs, fut suivi de la paralysie de ces extrémités. Mais la plupart des Soldats auxquels on vit des affections paralytiques, en furent attaqués, soit durant des fievres de diverse espece, soit après des fievres ou d'autres maladies. Au reste il n'y eut en tout qu'un petit nombre de ces malades.

Lorsque des Soldats étoient tout-à-coup attaqués de douleurs & d'engourdissement général, le traitement qui nous a le mieux réussi, étoit de les faire mettre au lit, de leur faire prendre beaucoup de quelque boisson chaude, délayante, adoucissante. S'il y avoit beaucoup de fievre, on saignoit, on donnoit des médicamens rafraîchissans, antiseptiques, & on appliquoit des vésicatoires. Le mal continuoit-il encore malgré ce traitement, on tâchoit d'exciter une douce transpiration par le moyen des diaphorétiques & des boissons chaudes. Plusieurs Soldats, qui vinrent à l'hôpital peu de tems après avoir été attaqués des symptomes précédens, furent guéris ; mais quelques-uns qui avoient déja, quand on les y apporta, un ou deux de leurs membres perclus, demeurerent paralytiques.

Les Soldats qui avoient une vraie paralysie confirmée, restoient rarement assez de tems avec nous pour que nous pussions les guérir. Deux ou trois retirerent du soulagement des vésicatoires appliquées aux parties paralytiques & des cauteres. Ils faisoient usage en même tems, pour boisson, d'une décoction des bois sudorifiques ou de la salsepareille, & prenoient la teinture volatile de gayac ou de valeriane ; en outre on leur procuroit des sueurs en leur prescrivant la poudre de Dover ou d'autres diaphorétiques.

Un homme du cinquante & unieme Régiment d'Infanterie, après avoir fait son service dans un tems où l'air étoit très-froid & humide, au commencement de l'année 1762, eut un des côtés du visage attaqué de la paralysie, ce qui l'empêchoit de parler distinctement & de manger. Il fut beaucoup soulagé lorsqu'on lui eut tiré du sang & appliqué au cou un large emplâtre vésicatoire, dont on entretint l'ulcére en suppuration par le moyen de l'onguent épipastique.

Le mercredi, premier Février 1764, Marguerite Julion, femme âgée de cinquante à soixante ans, fut reçue à l'Hôpital de St Georges parce qu'elle avoit entierement perdu la parole, ce qui paroissoit dépendre d'une affection paralytique des parties du larinx. Le rapport que firent de ce mal les amies qui l'avoient amenée à l'hôpital, étoit que cette femme avoit eu pendant cinq mois des douleurs d'entrailles & du dévoiement; que le dimanche, 22 de Janvier, elle avoit tout-à-coup perdu la faculté de parler, & qu'elle n'avoit proféré aucune parole depuis ce tems-là, quoiqu'elle parût entendre & comprendre tout ce qu'on lui disoit. Je fis quelques questions à la malade, & elle y répondit distinctement par signes. Il n'y avoit aucune des parties du visage, des bras, des jambes, ni du reste du corps qui fut attaquée de paralysie, & la déglutition tant des solides que des fluides se faisoit aisément. Cette femme n'avoit point de fievre, & sembloit n'avoir aucun autre mal que l'impuissance de parler. On lui appliqua un emplâtre vésicatoire au cou; je lui prescrivis des potions salines, avec un scrupule de poudre de valeriane dans chacune, à prendre trois fois le jour, & une prise de teinture sacrée L., deux fois la semaine. Ce traitement fut continué durant

quinze jours ; après quoi on lui mit un emplâtre véſicatoire à la partie antérieure du cou, & on ſubſtitua dans les potions, à la poudre de valeriane, deux gros de teinture volatile de valeriane L. Au bout de trois ſemaines elle prononçoit ces deux mots, why, what ; pourquoi, que. On a continué le même traitement juſqu'à ce jour, 16 de Mars, & elle prononce maintenant beaucoup de mots & des phraſes courtes

---

CHAPITRE XIX.

Du Diabetes ou Ecoulement involontaire & immodéré des Urines.

L'Incontinence d'urine étoit auſſi une maladie fréquente parmi les Soldats; mais j'ai cru m'appercevoir que beaucoup d'entr'eux feignoient d'en être attaqués. Tous ceux qui s'en plaignoient diſoient avoir eu quelque coup ſur les reins ou fait un effort violent de cette partie, ou reçu un coup de pied de cheval, ou qu'un corps peſant étoit tombé ſur eux.

Chez les Soldats qui étoient réellement attaqués du diabetes, ce mal paroiſſoit dépendre d'un vice de la veſſie ou des reins, tel qu'il falloit un tems conſidérable pour qu'ils fuſſent guéris : or comme ils ne reſtoient que fort peu de tems confié à nos ſoins à l'hôpital ambulant, rarement y ont-ils reçus beaucoup de ſoulagement. Un ou deux de ces malades nous parurent ſe trouver ſoulagés en prenant du quinquina & du baume du Perou, en même tems qu'ils mettoient matin & ſoir ſur le bas-ventre & le périnée, des flanelles trempées dans des liqueurs

froides légérement astringentes. Les vésicatoires appliqués sur l'os *sacrum* ne produisoient aucun bon effet.

Un Soldat qui étoit à l'hôpital de Paderborn, rendoit ses urines involontairement & mêlées de pus ; ce mal avoit pour cause des coups violens qu'il avoit reçu sur le dos.

Jean Pearce, jeune homme d'environ dix-huit ans, entra à l'hôpital de St Georges le 10 Avril 1759, se plaignant d'une douleur de côté & de mal à la vessie. La cause qu'il donnoit de ses maux étoit que quelques mois auparavant il avoit reçu sur le côté gauche, à la région des reins, un coup violent donné avec une crosse ou battoir du jeu de mail; depuis ce tems-là il avoit, disoit-il, senti à la partie frappée une douleur aiguë ; quelquefois il avoit eu des suppressions d'urine ; dans d'autres tems l'urine étoit sortie très-lentement. Lors de son entrée à l'hôpital, son pouls étoit plutôt fréquent que lent, & il avoit une chaleur fébrile. Il prit d'abord quelques médicamens rafraîchissans, mais le 20 du mois, comme il étoit foible & qu'il avoit des défaillances, on lui donna du julep de musc L. Le 23 il fut attaqué d'une douleur aiguë dans le bas-ventre, & au côté; il eut une suppression d'urine, le pouls fréquent & plein, & la plupart des symptomes de la pierre. Je le fis saigner sans perdre de tems ; j'ordonnai qu'il prît toutes les quatre heures des verrées salines ; & comme il avoit de la disposition à être constipé, je recommandai qu'on lui administrât ce qu'il faudroit d'électuaire lénitif pour procurer une selle liquide ; enfin je dis qu'on le sondât aussi-tôt que la fievre seroit devenue moins violente. Le 25, le malade fut dans le même état, & il ne rendit que peu d'urine qui étoit d'une puanteur insupportable. Comme la douleur & la difficulté d'uriner

augmentoient, j'ordonnai de mettre dans chaque potion cinq gouttes de teinture thébaïque L., & un demi-gros d'esprit de nitre dulcifié. Le 26, le pouls s'éleva encore & devint très-dur & vif, la douleur de côté & la difficulté d'uriner augmenterent; & vers minuit le malade eut un accès convulsif ressemblant à ceux des épileptiques. Dès que cet accès fut cessé, comme la fievre & la douleur étoient devenues plus violentes, on le saigna & on lui fit sur le ventre des fomentations & des embrocations; il prit en outre, quatre fois dans le jour, une potion huileuse; le sang qu'on avoit tiré paroissoit couvert d'une couenne très-épaisse; le malade fut assez bien le reste du jour, mais le jour suivant vers la même heure il eut un autre accès convulsif & mourut.

On trouva à l'ouverture du cadavre, deux ou trois pintes d'eau noirâtre & fétide dans la cavité du bas-ventre; en poussant l'examen plus loin & pressant le rein droit, il sortit de toute sa substance une matiere tenue, purulente, quoique ce viscere eut l'apparence d'être sain. En levant & disséquant la partie du péritoine qui couvre le rein gauche, il s'écoula environ une pinte d'eau noire & très-fétide dont ce rein se trouvoit entouré de tous côtés. On voyoit sur ce viscere six taches gangreneuses aussi larges que le bout du doigt, & au milieu desquelles il y avoit un trou profond d'un quart ou d'un demi-pouce: presque toute la substance du rein paroissoit viciée & étoit remplie de pus. La vessie étoit resserrée, diminuée de diamétre, épaissie, & contenoit une pierre raboteuse qui pesoit trois onces. On trouva les autres visceres sains. Cette pierre étoit certainement dans la vessie long-tems avant que le jeune homme eût reçu le coup de masse; mais il y a apparence que le mal que ce coup avoit occasionné au rein gauche, avoit augmenté les symptomes.

Je ne me souviens pas d'avoir vu dans des maladies aiguës d'accès convulsifs aussi violents que ceux qu'éprouva ce jeune homme, si ce n'est dans une fievre lente nerveuse qui survint à une personne qui s'exposa au froid après une salivation, & que je vis avec M. Pringle; ce dernier malade eut trois accès convulsifs aussi violens, ou de la même espece absolument que le jeune Pearce, à vingt-quatre heures de distance l'un de l'autre, & il mourut dans le troisieme accès.

CHAPITRE XX.

De la Suppression des Urines.

NOUS avons dit précédemment que beaucoup de Soldats se sont plaints dans des maladies aiguës, de difficulté d'uriner ou même de suppression d'urines, & que d'autres éprouvoient ces accidens parce que l'uretre étoit resserré, diminué de diamétre, ou qu'ils avoient la vessie ou les reins attaqués.

Quand le resserrement de l'uretre occasionnoit la difficulté de rendre les urines ou leur suppression, il étoit très-utile d'introduire des bougies dans le canal de l'uretre & de les y laisser séjourner quelque tems. On tenoit en même tems les malades à une diéte rafraîchissante, & on leur donnoit pour boisson une décoction de gomme arabique ou une infusion de graine de lin, ou une autre liqueur adoucissante & mucilagineuse : en outre ils prenoient, lorsque cela devenoit nécessaire, soit des potions huileuses, soit des narcotiques, soit de doux laxatifs pour avoir le ventre libre ; en général ce traitement procuroit du soulagement. Lorsque les malades

étoient pléthoriques, ou se plaignoient de douleur ou de quelqu'autre mal accompagné de fievre, souvent la saignée devenoit nécessaire.

Quand la suppression d'urines paroissoit venir d'une inflammation aux reins ou à la vessie, ou d'un autre mal dont fussent attaquées ces mêmes parties, nous les traitions conformément à la cause; & si la fievre étoit considérable, on tiroit du sang, on faisoit boire en abondance des liqueurs délayantes & prendre des médicamens salins rafraîchissans, après quoi on donnoit des remedes adoucissans, mucilagineux, huileux, des diurétiques & des opiatiques, ou calmans, d'une action modérée.

Lorsque la maladie faisoit des progrès & devenoit chronique, on envoyoit pour l'ordinaire les malades aux hôpitaux fixes, ce qui nous ôtoit l'occasion d'examiner les cadavres de ceux qui mouroient.

Observations.

Il est souvent très-difficile de reconnoître la cause, & rarement est-on à portée de déterminer exactement le siége des suppressions d'urines avant la mort des malades & l'ouverture des cadavres; c'est ce que l'on sentira encore mieux par la lecture des observations suivantes.

Jean Waden, homme d'un âge moyen, fut reçu à l'hôpital St. Georges le 10 Avril 1759, parce qu'il avoit le bas-ventre enflé & de la difficulté d'uriner, accidens qui, selon son rapport, avoient commencé environ deux mois auparavant par une vive douleur au dos & au ventre, qu'il attribuoit à ce qu'il étoit resté long-tems dans un cellier très-froid où il faisoit du cidre. Cet homme ayant été plusieurs jours, depuis son arrivée à l'hôpital, sans aller à la selle, je lui fis prendre une purgation

& quelques verrées salines ; mais un ou deux jours après il se plaignit d'avoir le ventre extrémement enflé & de n'avoir pas uriné depuis vingt-quatre heures. En l'examinant, je trouvai la vessie si fort distendue qu'elle faisoit sortir le nombril en dehors ; & au moyen de la sonde on lui tira plus de deux pintes d'urine, après quoi le ventre ne parut plus enflé ; mais le lendemain le ventre parut aussi gros qu'auparavant, & il sembloit que la vessie fût dans un état de paralysie. Durant les mois de Mai & de Juin, on sonda ce malade deux fois le jour ; on lui fit, sur le ventre, des fomentations avec des décoctions émollientes, astringentes ou d'une autre qualité, & des embrocations avec des linimens : il fut saigné une fois parce qu'il avoit de la fievre ; il prit des cordiaux, du quinquina, de la myrrhe & divers autres médicamens, le tout sans guérison. Le 3 de Juillet on lui mit une sonde flexible dans l'uretre, & on l'y laissa afin que l'urine pût s'évacuer à mesure qu'elle descendoit des reins, & que la vessie pût se contracter & recouvrer son élasticité ordinaire. La sonde ne lui fit point de mal, & le malade se sentit beaucoup mieux, parce que la vessie n'étoit plus trop distendue, mais au bout de quelques jours, la sonde ayant été retirée, il arriva la même suppression d'urine qu'auparavant. Dans une consultation qui fut faite avec le Docteur Bath & d'autres Médecins, on convint de faire prendre, deux fois par jour, à cet homme deux grains de poudre de cantharides, avec trois grains de camphre & dix grains de sucre broyés ensemble dans un mortier, & de continuer l'usage de la sonde flexible. Il n'éprouva aucune incommodité, irritation ou douleur en urinant pendant l'usage des cantharides, & il s'apperçut que l'urine sortoit plus aisément de la vessie lorsque la sonde étoit ôtée. Au

bout de quatorze jours de ce traitement le malade n'étant pas dans un meilleur état, & n'ayant point du tout de fievre, on lui ordonna le bain chaud. Les deux premiers jours de son usage il se trouva beaucoup mieux & plus gai ; mais le troisieme jour il eut du froid & du frisson après être sorti du bain, ce qui détermina à ne l'y plus remettre. Quelques jours après il fut attaqué d'une fievre lente ou hectique, je remarquai du pus dans ses urines ; & il dit qu'il y en avoit ainsi depuis plus de trois mois : il fut encore près d'un mois dans un état de langueur, & mourut le 25 d'Août.

En ouvrant le lendemain le cadavre de cet homme, nous trouvames les visceres de la poitrine dans un état sain, les poumons étoient seulement un peu adhérens au côté droit. Les deux reins étoient dans un état maladif, enflammés & paroissoient avoir un volume extraordinaire : en les coupant en différens sens, on voyoit, dans toute leur substance, nombre de tubercules qui avoient commencé à suppurer & contenoient beaucoup de pus ; la partie inférieure du rein gauche étoit gangrenée, & contenoit deux ou trois onces d'une liqueur noire & fétide. La vessie étoit resserrée, & ses parois très-épaissies ; il y avoit beaucoup d'inflammation à la membrane interne : on trouva entre la tunique musculaire & la tunique veloutée, vers la partie inférieure du côté droit de la vessie, une poche pleine de matiere purulente, & qui avoit la moitié du volume d'une noix ordinaire : on vit encore deux autres sacs assez grands qui renfermoient une petite quantité de pus, quoique chacun fût capable d'en contenir environ deux onces ; l'un étoit situé entre les vésicules seminales & le rectum, l'autre entre les mêmes vésicules & la vessie ; ils s'ouvroient l'un & l'autre dans l'uretre par un orifice commun, capables d'admettre

une grosse plume & placés auprès de la tête de poule ou verumontanum; les autres viscéres étoient dans un état sain.

Marie Hibbard, femme âgée de vingt-quatre ans, fut reçue à l'hôpital St Georges le 6 Juin 1759 pour une maladie de la vessie. Elle raconta que vers Noël de l'année 1758 elle avoit rendu quelques graviers; qu'environ quatorze jours avant son arrivée à l'hôpital elle avoit ressenti une vive douleur au dos & aux lombes, accompagnée de mal à l'estomac & d'envie de vomir; que peu de tems après ces accidens elle avoit éprouvé une violente douleur à la partie inférieure du bas-ventre, & une envie ou besoin perpétuel d'uriner quoiqu'elle sentit une douleur aiguë & de la difficulté à uriner, enfin que ces derniers symptomes subsistoient encore; son pouls étoit fréquent & fort, & elle avoit de la disposition à être constipée. Aussi-tôt après son entrée à l'hôpital, cette femme fut saignée; elle prit des potions huileuses trois fois le jour, la décoction d'amidon de froment pour boisson ordinaire, & ce qu'il falloit d'électuaire lénitif pour lui procurer une selle le lendemain. Comme il y avoit très-fort lieu de soupçonner que la malade étoit attaquée de la pierre, elle fut sondée, mais on ne sentit rien de semblable dans la vessie. Les remedes diminuoient la difficulté qu'elle avoit à uriner, mais non la douleur qu'elle ressentoit au dos. Le 16 l'urine étoit épaisse & trouble, elle déposa un sédiment brun, & la difficulté d'uriner continua. Au lieu de reprendre de l'électuaire lénitif, elle fit usage, tous les soirs, d'une verrée huileuse où il entroit de la rhubarbe. Comme il n'y avoit le 18 aucun changement favorable dans sa maladie, on lui donna des verrées composées d'une once & demie d'eau de menthe simple, d'un demi-gros d'esprit de nitre dulcifié, & de cinq

gouttes de teinture thébaïque L. & de ſyrop ; elle les prenoit trois fois par jour. Le 22 la malade ſe plaignit que depuis qu'elle avoit ceſſé l'uſage des médicamens huileux, les douleurs & la difficulté d'uriner étoient devenues beaucoup plus conſidérables, ce qui fit que je lui preſcrivis de prendre alternativement des potions ſalines & des potions huileuſes, & la potion huileuſe avec la rhubarbe lorſque la conſtipation la rendroit néceſſaire ; ce qui diſſipa les ſymptomes précédens, qui ne reparurent plus tant que cette femme fut dans l'hôpital. Mais le 4 de Juillet, veille du jour où elle devoit ſortir, comme étant guérie, elle reſſentit au côté, aux reins, & aux environs du coccyx, une douleur vive qui augmenta juſqu'au 9, & s'étendit tout le long de la partie externe de la cuiſſe droite ; elle étoit plus aiguë près du coccyx qu'ailleurs ; l'examen le plus attentif ne découvroit aucun mal externe. Cette douleur ſe fit ſentir plus ou moins pendant tout ce mois, & juſqu'à la fin du mois ſuivant. Elle étoit ſi opiniâtre qu'on ne pût procurer aucun ſoulagement à la malade par les ſaignées, les linimens, les véſicatoires, les médicamens rafraîchiſſans, les calmans & narcotiques, les bains chauds, ni par aucun autre remede. Le 20 Août on lui appliqua ſur le dos un emplâtre aſtringent qui la ſoulagea dans le moment ; & le 29 cette femme ſortit de l'hôpital étant guérie. Elle ſe porta bien juſqu'au mois d'Octobre, qu'elle fut attaquée à Honſlow d'une fievre violente ; on l'apporta à l'hôpital le 24 du même mois, qui étoit le dix de ſa fievre. Elle mourut le 3 de Novembre. Durant cette derniere maladie elle ne s'eſt plaint qu'une fois de difficulté d'uriner.

Le cadavre de cette femme ayant été ouvert, voici tout ce qu'on y trouva de particulier ; la veſſie avoit

plus de quatre fois sa capacité naturelle ; elle paroissoit flasque & dans un état de relâchement : les reins étoient sains, & on ne remarqua aucun signe de maladie à la matrice, à l'intestin rectum ni près de l'os du coccyx. Pendant le premier séjour qu'elle fut à l'hôpital je lui demandai d'examiner son urine, mais elle ne vit jamais qu'il eut passé ni sable, ni gravier, ni aucune autre chose semblable.

Thomas Jacey, homme d'un âge avancé, fut reçu à l'hôpital St Georges le 14 Mars 1759, se plaignant d'une douleur dans le dos, de difficulté d'uriner & de douleur en urinant : ses urines étoient souvent mêlées de grumeaux de sang, mais il n'y avoit jamais remarqué ni sable, ni gravier. Cet homme avoit le pouls fréquent & plein ; il ressentoit de la chaleur & de l'altération ; il avoit de la disposition à la constipation : on commença son traitement par une saignée ; après quoi on lui donna une prise de mixture laxative ; ensuite il prit, quatre fois par jour, deux onces de teinture de roses, & une décoction de mauve pour boisson ordinaire. Ce malade ne tarda pas à paroître soulagé, & pendant quelques jours il ne rendit plus de grumeaux de sang avec les urines ; mais le 26, comme il se plaignoit de beaucoup de douleur en urinant, on substitua à la teinture de roses des potions huileuses, & j'ordonnai qu'il prendroit la potion huileuse avec la rhubarbe s'il en étoit besoin. Le 9 d'Avril il tomba tout-à-coup dans un état comateux où il demeura jusqu'au 12 qu'il mourut, malgré l'usage de divers remedes.

A l'examen du cadavre de cet homme, on trouva les reins dans un état sain ; les intestins étoient couverts de légeres taches inflammatoires ; la vessie étoit très-diminuée de capacité, fort épaissie & squirrheuse ; sa surface interne étoit rude, corrodée, avec une

ou deux taches noires, & quelques grumeaux de sang collés aux parois ; les autres viscéres paroissoient sains.

Dans le traitement des ulcéres des vaisseaux urinaires, les baumes naturels, mêlés avec des remedes adoucissans, sont souvent d'une très-grande utilité. L'observation suivante en est un exemple.

Guillaume Lumley, garçon âgé de neuf ans, entra à l'hôpital St Georges le 6 de Septembre 1759, se plaignant de douleurs à la vessie & de difficulté d'uriner ; les urines contenoient toujours plus ou moins de matiére purulente. Je le soupçonnai d'abord d'avoir la pierre, mais on ne lui en trouva pas en le sondant ; les symptomes paroissoient indiquer un ulcére dans la vessie, près de son col. Le malade toussoit, étoit très-foible & disposé à la constipation. J'ordonnai qu'on lui donnât une purgation, & quatre fois par jour trois cuillerées de la mixture de blanc de baleine ; mais les mêmes symptomes ayant continué jusqu'au 2 d'Octobre, je lui prescrivis de prendre, trois ou quatre fois le jour, un scrupule d'électuaire de blanc de baleine L., &, pour boisson ordinaire, une décoction de gomme arabique. Au moyen de l'usage continu de ces médicamens & de quelques prises de remedes calmans & laxatifs, administrés dans les cas de besoin, le mal diminua peu à peu ; tous les symptomes furent dissipés, & ce jeune garçon recouvra sa santé & ses forces : il sortit de l'hôpital le 18 Janvier 1760.

Je terminerai ces observations par l'histoire d'une suppression d'urine que les circonstances rendent remarquable ; elle m'a été communiquée par M. Pearson dans une lettre du 25 Novembre 1757.

Jacques Ruffendal, âgé de vingt ans, d'une constitution délicate, ressentit au milieu du mois de Juin dernier, aux deux reins, une douleur violente

qui s'étendit le long des uretéres jusqu'à la vessie, & subsista au même degré pendant environ trois semaines ; durant ce tems la quantité des urines commença à diminuer, leur écoulement étoit accompagné d'une douleur aiguë vers le col de la vessie, enfin leur sécrétion étoit totalement supprimée quand le malade fut reçu à l'hôpital. Il resta durant plus de cinq semaines dans l'hôpital de Dorchester sans uriner ; ce fut à la fin de ce tems-là que je le vis, dit celui qui a écrit la relation. Le malade se plaignoit alors d'une légere douleur aux reins ; il avoit assez d'appétit, suoit peu & faisoit tous les jours quatre ou cinq selles liquides. On lui prescrivit des bols de camphre, du sel volatil de corne de cerf, & tous les jours une prise de teinture de cantharides, traitement qui fut continué durant quinze jours sans que le malade reçut le moindre soulagement : on lui tira alors dix onces de sang ; après quoi il prit un vomitif composé de six gros de vin d'ipecacuanha & deux onces d'oxymel scillitique, ce qui opéra très-bien ; on lui prescrivit le bol suivant à prendre toutes les quatre heures. Prenez de savon dur d'Espagne, un gros ; de sel d'absynthe, six grains ; de chaux vive, dix grains ; de baume du Perou, une quantité suffisante pour donner au mêlange la consistance d'un bol. Leur usage fut continué pendant douze jours. Le 14 Octobre au matin ce malade fut attaqué subitement de douleurs aiguës aux deux reins ; & vers midi il rendit environ une demi-livre d'urine d'un jaune pâle, qui déposa un sédiment couleur d'argille. Comme il avoit la fievre, on lui tira douze onces de sang, & on lui donna de l'eau d'orge avec du nitre pour boisson ; il se trouva assez bien dans la nuit suivante, & il rendit plus de deux livres d'urine qui déposa un sédiment de consistance gélatineuse ; le lendemain matin la

douleur augmenta, spécialement du côté droit, & on fit encore une saignée de dix onces au moins, ce qui fut suivi de diminution de fréquence dans le pouls, & d'une diminution considérable de la douleur : ce sang & celui de la veille étoient recouverts d'une croute inflammatoire. Le malade continua l'usage de l'eau d'orge avec le nitre, & prit, toutes les deux heures, trois cuillerées d'une mixture où entroit l'esprit de mindererus. La nuit suivante fut bonne, & le lendemain il n'y avoit plus de fievre ; mais le malade se plaignant de mal à l'estomac & d'envies de vomir, on lui ordonna un scrupule de poudre d'ipecacuanha qui le fit vomir & lui procura une selle ; il fut encore assez bien pendant la nuit, mais le lendemain matin il avoit beaucoup de chaleur & se plaignoit d'une douleur au rein droit & dans tous les os. On lui donna fréquemment plusieurs cuillerées d'une mixture faite avec l'esprit de mindererus & la poudre de contrayerva composée L. ; ce qui lui procura une sueur abondante qui emporta & la fievre & la douleur. Ces symptomes reparurent le lendemain, mais ils furent dissipés de la même maniére. Cet homme resta à Dorchester encore une semaine, & il recouvra ses forces & son appétit, autant qu'on pouvoit l'attendre, dans un si court espace de tems ; mais il se plaignoit encore de douleurs au rein droit quoiqu'il urinât facilement : il a éprouvé depuis ce tems-là une rechûte de laquelle il a encore été guéri. Son pere est mort avec les mêmes symptomes, après avoir été six mois sans rendre une goutte d'urine ; & son frere est mort de la même maladie en deux mois & demi.



CHAPITRE XXI.

De l'Épilepsie.

Il y eut un nombre de Soldats qui furent attaqués d'épilepsie, causée par les longues marches forcées pendant les chaleurs, & parce qu'ils couchoient ensuite sur la terre froide & humide, exposés aux vapeurs de la nuit. J'ai vu, tandis que j'étois en Allemagne, plus de vingt Soldats qui attribuoient les accès épileptiques dont ils étoient attaqués aux causes que je leur donne ici, & qui assuroient n'avoir jamais eu précédemment d'accès de ce mal : il y en avoit d'autres qui annonçoient avoir eu précédemment des accès d'épilepsie, mais ils attribuoient leur rechûte aux mêmes causes.

Il est arrivé très-rarement que des Soldats aient été guéris de cette maladie dans les hôpitaux militaires. Nous avons à la vérité quelques exemples de gens qui ont reçu quelque soulagement du repos, d'une diéte reglée, des douces évacuations & des ulcéres artificiels ; mais ces Soldats-là même ont, en général, éprouvé des rechûtes aussi-tôt après qu'ils ont été de retour à leur Régiment, & qu'ils ont eu recommencé leur service. Tous ceux qui avoient ces rechûtes, après avoir été quelque tems à leur Régiment, recevoient leur congé absolu. Cependant avant que les Soldats fussent renvoyés chez eux pour des accès d'épilepsie, on les observoit très-exactement pendant quelque tems, parce que de toutes les maladies c'est celle dont ils feignent le plus souvent d'être attaqués.

Il n'est pas étonnant que les Soldats ne puissent

être guéris que rarement de l'épilepſie durant les tems de guerre ; en effet ne voyons-nous pas que l'on ne parvient que très-difficilement à guérir les adultes même dans la pratique particuliére, & lorſque toutes les circonſtances favorables, & que l'on peut déſirer, concourent avec le traitement. En général ceux qui s'en tirent bien ne ſe trouvent parfaitement guéris qu'au bout d'un tems très-conſidérable. L'expérience journaliére & les recueils de guériſons nous apprennent que les cures des épileptiques ont été opérées la plupart par le changement d'air, en paſſant d'un climat froid dans un climat chaud, ou en menant une vie toute oppoſée à celle que l'on menoit auparavant, ou en éprouvant quelqu'autre maladie, ou par les cautéres & autres écoulemens purulens, ou en débaraſſant le corps de ſubſtances âcres, irritantes, ou d'une autre qualité capable de nuire, ou en empêchant l'action de la cauſe de l'épilepſie : enfin les expériences & les obſervations concourent encore à prouver que les prétendus ſpécifiques de cette maladie n'ont eu, en général, que peu de part à ſa guériſon. Nous terminerons ce Chapitre par des autorités & des obſervations qui établiſſent ce que nous avons dit des moyens qui ont paru guérir quelques épileptiques.

Hippocrate regarde le changement d'air comme le point le plus important du traitement des épileptiques. *Aphor.* 4, 5, ſect. 11. M. Van-Swieten dit avoir connu un grand nombre de ces malades qui ont été guéris en faiſant le voyage des Indes orientales. La guériſon de pluſieurs a ſubſiſté même après le retour, au lieu que d'autres ont été attaqués de nouveau après leur retour en Hollande. *Coment. in Aphor. Boerh.*, n° 1080.

Celſe a remarqué que l'apparition des régles chez les filles, & la puberté chez les garçons diſſipent ſouvent

souvent cette maladie. Lib. III, chap. XXIII.

Le 22 Novembre 1758 Marie Evans, fille de dix-huit ans, entra à l'hôpital St Georges pour se faire guérir d'accès épileptiques : elle n'avoit point encore eu ses régles; mais depuis plus de deux ans elle éprouvoit réguliérement une fois par mois de la plénitude ou gonflement au sein, des maux de tête, & d'autres symptomes qui, en général, précédent l'écoulement des régles, ce qui étoit suivi de violens accès d'épilepsie dont les retours étoient très-fréquens pendant deux ou trois jours, après quoi ils cessoient, & cette fille n'avoit plus aucun symptome de ce mal jusqu'au mois suivant, vers le même tems à-peu-près. Je lui fis prendre, matin & soir, dix grains de pilules fétides, &, deux fois la semaine, une purgation; ayant ensuite remarqué qu'elle étoit dans un état de pléthore, près du tems où ses accès avoient coutume de se renouveller, je commençai à croire que les accès & la suppression des régles dépendoient d'une trop grande plénitude des vaisseaux qui empêchoit que le cœur & le systême vasculaire n'eussent leur jeu, ou une action assez libre pour chasser le sang jusqu'aux extrémités des vaisseaux de la matrice; c'est pourquoi j'ordonnai qu'on lui fit une saignée de sept onces dans ces circonstances. Au bout de trois jours les régles commencerent à paroître, & le 10 de Janvier cette fille sortit de l'hôpital paroissant en parfaite santé, & après que les régles furent revenues à deux périodes successifs, avec régularité, & sans la moindre apparence d'accès d'épilepsie. Elle demanda la permission de revenir à l'hôpital en cas de retour des accès, mais je n'ai plus entendu parler d'elle.

Guillaume Glen, l'un des malades de l'Infirmerie royale d'Edinbourg, au mois de Septembre 1747, étoit sujet à des accès épileptiques qui le prenoient

ordinairement dix ou douze fois par jour; mais pendant environ quatre mois il s'en trouva exempt, parce qu'il avoit alors un dévoiement, mais ensuite les accès se renouvellerent.

Un homme sujet à des attaques d'épilepsie fut guéri par une fievre quarte sans avoir ensuite de rechûte. *Miscel. Curios Dec.* 3, *ann.* 3, *p.* 34.

On trouve dans la plupart des recueils d'observations beaucoup d'exemples des bons effets des cautéres, des sétons & autres écoulemens purulens, naturels ou artificiels. Je n'en rapporterai que deux dont j'ai été témoin: on peut en voir d'autres dans Tulpius, Van-Swieten, &c.

Guillaume Wilson, garçon âgé de quatorze ans, entra à l'hôpital St. Georges le 20 Septembre 1758 pour se faire guérir d'accès épileptiques auxquels il étoit sujet depuis quelque tems, & qui, pour l'ordinaire, le prenoient trois ou quatre fois la semaine. On lui donna divers médicamens, mais sans succès, jusqu'au 6 de Novembre; pour lors je lui ordonnai de prendre, matin & soir, huit grains de pilules fétides, &, deux fois la semaine, une purgation; en outre je lui fis faire une séton à la nuque du cou. Depuis que l'écoulement se fût établi au séton, le malade eut encore trois ou quatre légers accès au mois de Novembre, mais il ne lui en prit aucun durant le mois suivant; & le 3 de Janvier 1759 ce jeune garçon sortit de l'hôpital paroissant jouir d'une bonne santé, & avec le séton qu'on lui conseilla d'entretenir pendant quelques mois. On lui recommanda de venir à l'hôpital s'il avoit de nouvelles attaques d'épilepsie, mais on n'a plus entendu parler de lui.

Marie Hacket, fille de dix-neuf ans, entra à l'hôpital St. Georges le 14 Février 1759 pour y être guérie d'accès épileptiques. Voici le compte

qu'elle nous rendit de sa maladie : environ cinq ans avant le tems où nous étions elle avoit été attaquée du premier accès, & cela après avoir eu peur. Au bout de trois ans de cette frayeur elle eut un second accès, & quelque tems après ils se répéterent davantage, il lui en prenoit un pour l'ordinaire, une fois par mois, vers le tems de la pleine lune, mais depuis peu ils s'étoient renouvellés plus fréquemment. Ils commençoient par un tremblement & des mouvemens vifs du pied droit, la malade sentoit souvent des douleurs lancinantes dans la cuisse droite, & ce qu'elle appelloit des tremblemens convulsifs dans la jambe & le pied droit ; cependant ses régles revenoient réguliérement : lorsque cette fille entra à l'hôpital, elle avoit de la fievre & se plaignoit beaucoup d'une douleur aiguë dans la cuisse droite. On lui fit une saignée, & on la mit à l'usage des médicamens rafraîchissans ; elle n'eut pas d'accès jusqu'au 9 de Mars : pour lors on lui fit prendre, deux fois par jour, des pilules fétides & le julep camphré, ce qui n'empêcha pas que les accès ne se renouvellassent fréquemment. Cette malade prit ensuite successivement du quinquina, de la valeriane & des purgations, & elle fit usage des bains chauds, mais tout cela n'eut aucun succès. Le 7 de Mai on lui appliqua au pied droit un vésicatoire, pour y établir une suppuration qu'on avoit dessein d'entretenir ; mais comme il survint une inflammation à cette jambe & au pied, on ôta le vésicatoire, la plaie se sécha, & on fit un cautére à la même jambe. Depuis le moment où on a appliqué les vésicatoires à cette fille il ne lui est pas revenu d'accès pendant le reste de son séjour à l'hôpital, d'où elle est sortie le 15 de Juillet, paroissant jouir d'une bonne santé : à la vérité elle eut, durant ce tems, de légers tremblemens dans le pied, & elle étoit sujette aux syncopes

& aux foiblesses, que l'usage des remedes cordiaux anodins dissipoit toujours. Après sa sortie de l'hôpital, elle fut en bonne santé pendant sept ou huit mois, mais ensuite les accès d'épilepsie la reprirent avec autant de violence que jamais.

CHAPITRE XXII.

De la petite Vérole.

LA petite vérole regna à Paderborn au printems de 1761, & cinq Soldats qui en eurent une discréte guérirent. Il y en eut six ou sept à Osnabruck qui furent attaqués de la petite vérole dans les mois de Mai & de Juin. Un homme & un enfant moururent de la confluente. Quatre Soldats eurent à Munster, pendant les mois de Juillet & Août, une petite vérole discréte dont ils se tirerent tous fort heureusement. Durant l'hiver il y eut à l'hôpital de Bremen, où j'ordonnois, seize personnes malades de la petite vérole; dix l'eurent discréte & guérirent: elle fut confluente chez cinq autres, & il en mourut deux: le seizieme qui avoit été amené à l'hôpital avec tous les symptomes d'une petite vérole très-maligne fut guéri. Au mois de Juillet, on envoya à Natzungen deux Soldats ayant l'un & l'autre une petite vérole confluente; l'un mourut deux heures après son arrivée, l'autre recouvra la santé. On ne vit que deux petites véroles à l'hôpital d'Osnabruck pendant l'hiver de 1762 à 1763, & ces malades guérirent.

Il n'y eut rien de particulier ni dans le cours de cette maladie, ni dans le traitement; tout se passa comme on l'observe journellement. Les Soldats qui

en furent attaqués étant robuſtes & en pleine ſanté, il devint néceſſaire d'employer la ſaignée, de douces évacuations & un régime rafraîchiſſant dès que les premiers ſymptomes annoncerent la petite vérole.

Quand la maladie étoit accompagnée de malignité, l'uſage des acides & du quinquina étoit néceſſaire ; mais ſouvent il n'étoit poſſible de les employer qu'en lavemens, parce que les malades ne pouvoient les avaler : en un mot on traita ces malades à-peu-près de la même maniére que dans les fievres malignes, avec les différences que les circonſtances préſentes demandoient qu'on y apportât. Heureuſement cette maladie n'a point été commune dans l'armée tandis que j'étois en Allemagne.

CHAPITRE XXIII.

Des Enflures Éréſipellateuſes.

AU mois de Janvier 1762, pluſieurs malades des hôpitaux de Bremen, dont le ſoin m'étoit confié, avoient, au viſage ou aux extrémités, des enflures œdémateuſes, tranſparentes, luiſantes : cet accident ſurvenoit tout-à-coup, & étoit accompagné d'une légere inflammation & d'un peu de fievre ; il s'élevoit encore ſur leur peau des veſſies remplies d'eau qui n'étoient pas petites, rondes & ardentes comme dans le feu St. Antoine, mais plus larges, d'une figure irréguliére, & reſſemblant à celles qui viennent à la peau ſur laquelle il eſt tombé de l'eau bouillante. Ces enflures ne cédoient pas en les preſſant, comme il arrive pour l'ordinaire aux tumeurs œdémateuſes : quand on appuyoit le doigt ſur les parties enflées, les malades y reſſentoient de la

douleur ; mais il n'y avoit pas une aussi forte inflammation que dans les phlegmons ordinaires, le sang étoit épais, couenneux & les urines très-colorées : cette maladie nous a paru être une espece d'érésipelle.

Entre le 9 & le 12 de Janvier nous eumes trois malades attaqués de ces enflures érésipellateuses ; le premier étoit un Dragon, qui peu de tems auparavant avoit eu un dévoiement & un rhume dangereux. Le 9 de Janvier il lui survint subitement pendant la nuit, au visage, aux bras & aux mains, une enflure considérable qui paroissoit luisante & œdémateuse, accompagnée d'un peu de rougeur, & qui causoit de la douleur quand on la pressoit avec le doigt ; il s'éleva en outre deux ou trois vessies aqueuses sur le dos de chaque main, au-dessus de la division des doigts ; le pouls étoit plein, fréquent ; il y avoit une ardeur fébrile, de l'altération, de la toux, un peu de difficulté de respirer, des urines très-colorées & de la disposition à la constipation. On commença par saigner ce malade, & je lui prescrivis une mixture saline, avec le nitre & la racine de contrayerva, &, pour le matin suivant, une purgation. Le lendemain, le sang tiré de la veille, se trouva recouvert d'une croûte ou peau inflammatoire ; la fievre étoit diminuée & la respiration plus facile, mais la toux & l'enflure subsistoient au même degré : le malade fit alors usage d'un julep, composé de parties égales de la mixture saline & de la mixture de blanc de baleine, ce qui rendit la toux moins dure, plus facile. Le quatrieme jour le pouls étoit mou, l'enflure dans le même état qu'auparavant, & la respiration un peu gênée. On appliqua au dos un large vésicatoire qui, ayant considérablement attiré, rendit la respiration plus libre, & diminua beaucoup l'enflure du visage & des extrémités

ſupérieures ; cependant il reſtoit encore de la toux & un peu d'enflure, mais elles furent bientôt entiérement diſſipées par l'uſage de la mixture de blanc de baleine, des doux calmans ou opiatiques & de quelques purgations.

Le ſecond malade fut un Soldat du vingtieme Régiment d'Infanterie qui étoit depuis pluſieurs mois dans l'hôpital pour une maladie de langueur. La même nuit que le Dragon fut attaqué, il lui ſurvint également une enflure à tout le viſage, principalement aux lévres qui paroiſſoient luiſantes, œdémateuſes & un peu rouges ; il y avoit en même tems une fievre forte. Ce malade fut guéri comme le précédent, par la ſaignée, la purgation, l'uſage des médicamens ſalins & l'application d'un véſicatoire.

Le troiſieme malade fut un Soldat Invalide entré à l'hôpital pour une pleuréſie, mais qui étoit en convaleſcence. Il ſe trouva attaqué la ſeconde nuit, après les deux malades précédens, au bras & à la main droite, d'une enflure luiſante, œdémateuſe, rougeâtre, qui s'étendoit juſqu'à l'articulation de l'épaule ; il parut auſſi quatre groſſes veſſies pleines d'eau ſur l'avant-bras, au-deſſus de la jointure du coude. La ſaignée, avec les médicamens rafraîchiſſans & deux priſes de ſels purgatifs emporterent la fievre & diminuerent l'enflure dans l'eſpace d'environ ſept jours, mais il en reſtoit encore un peu avec de la roideur ; ces ſymptomes furent enfin emportés par l'uſage des fomentations aromatiques, du liniment ſavoneux en frictions & de deux purgations.

Dans l'eſpace de moins de quinze jours, cinq ou ſix autres Soldats furent attaqués d'enflures de la même eſpece à quelques-unes des extrémités, & tous furent guéris par un traitement à-peu-près ſemblable aux précédens ; à l'exception d'un ſeul homme qui

étoit dans une grande foiblesse & avoit un ulcére large & profond à la cuisse, à un endroit où il étoit survenu pendant une fievre d'abord un dépôt & ensuite de la gangréne. Dans le commencement du traitement l'enflure parut se dissiper ; mais une toux violente qui survint le troisieme ou le quatrieme jour fut cause que l'enflure augmenta, que les parties enflammées devinrent livides, & que le pus de l'ulcére fut de mauvaise qualité. Malgré les divers moyens que l'on a coutume de mettre en usage en pareil cas, il survint de la gangréne à la plaie, & le malade mourut le septieme jour.

CHAPITRE XXIV.

Du Scorbut.

Le vrai scorbut, accompagné du gonflement, de la mauvaise odeur & de la lividité des gencives, de taches noirâtres & d'ulcéres aux jambes, ainsi que de divers autres symptomes, commença à se montrer à Bremen au mois de Janvier 1762 ; nous n'avions pas eu la moindre apparence de cette maladie dans les hôpitaux de toutes les autres places durant tout le tems de mon service auprès des Troupes en Allemagne.

On a donné le nom de scorbut à un nombre de maladies différentes ; & le scorbut a été divisé par la plupart des Médecins en scorbut chaud & scorbut froid, en scorbut acide, scorbut alkalin & scorbut muriatique, suivant les diverses idées des Auteurs & les causes qu'ils ont imaginé pouvoir donner naissance à cette maladie. Mais d'aprês des observations ultérieures & un examen plus attentif, M.

Lind a judicieusement remarqué que l'on a trouvé le scorbut une maladie du même genre dans toutes les diverses parties du globe, qu'il tire son origine de causes similaires, du froid & de l'humide, du grand usage des alimens salés, joint au manque de végétaux frais & de liqueurs fermentées, bien faites & spiritueuses. C'est ce qui fait que le scorbut est fort commun parmi ceux qui habitent les terreins bas & humides des contrées septentrionales, où on ne peut avoir de végétaux frais que pendant un tems très-court de l'année, & où les habitans font, durant l'hiver, une grande consommation d'alimens salés. Il n'est pas moins fréquent de voir cette maladie regner sur les vaisseaux durant des voyages de long cours & des croisiéres, principalement dans les mers du Nord. C'est aussi ce qui a rendu le scorbut si commun à Québec durant le premier hiver que cette Ville a été possédée par les Anglois, & dans plusieurs des autres forts de l'Amérique qui tomberent si tard entre les mains des Anglois, que les Troupes n'eurent pas avant l'hiver un tems suffisant pour faire une provision de végétaux & de viandes non salées, telle qu'ils puissent en avoir à consommer l'hiver; mais ils se trouverent réduits pendant presque tout ce tems-là à ne vivre que des provisions de mer. A Québec & dans les autres parties qui sont au Nord de l'Amérique septentrionale, dès que les premiers froids commencent à se faire sentir, on tue tous les animaux que l'on destine à être consommés l'hiver & on les suspend ; cette viande gele bientôt, & pour lors on la peut garder dans cet état pendant tout l'hiver. On conserve les végétaux de la même maniére ; & lorsqu'on veut faire usage de l'un ou l'autre aliment, on le met dans de l'eau chaude pendant un tems qui se régle sur la force de la congélation, ce qui le dégele ; après quoi on fait bouillir

ou rôtir cet aliment, ſuivant comme on le juge à propos.

On a obſervé, tant ſur terre que ſur mer, que quand le ſcorbut regne, on voit rarement les perſonnes bien vêtues en être attaquées, ni celles qui ont des habitations ſéches ou vivent dans des ports ſecs, qui prennent un exercice convenable ſans être longtems expoſés aux intempéries de l'air, ni celles qui ont de bonnes nourritures, qui boivent de bonne biére, du cidre ou du vin. Ces remarques ont été faites par MM. Pringle, Lind & nombre d'autres Médecins célébres.

On n'a vu de ſcorbut à Bremen que parmi les Soldats; il n'y eut aucune des perſonnes employées au ſervice de l'hôpital, ou attachées aux Troupes, aucuns des Officiers, ni même des Sergens attaqués du moindre ſymptome de ſcorbut. Cette maladie fut très-fréquente parmi les Soldats, parce que la place eſt ſituée dans une plaine qui eſt naturellement très-humide, & que les Soldats étoient caſernés dans des chambres très-baſſes & humides. En outre, on ne trouvoit alors au marché, ni herbages, ni aucun autre aliment végétal; les viandes non ſalées & les autres proviſions fraîches étoient à un ſi haut prix que les Soldats n'avoient pas de quoi en acheter. Ainſi ils ſe trouverent obligés de vivre durant l'hiver de viandes ſalées & de harengs ſalés; & le peu d'argent qui leur reſtoit, ils l'employoient à acheter des liqueurs ſpiritueuſes qu'ils payoient fort cheres.

Voici ce qui contribue le plus efficacement à la guériſon du ſcorbut: 1° vivre dans une ſituation ſéche, agréable; 2° avoir des habits chauds & ſecs; 3° prendre des nourritures légeres & aiſées à digérer, telles que de bon pain, de la panade, du lait, du petit lait, des bouillons de viandes fraîches, des viandes blanches, avec des herbages ou d'autres

végétaux ; 4° faire ufage de liqueurs acides ou acidules, ou bien boire avec modération de la biére, du cidre, du bon vin, du punch foible ; car on regarde comme très-préjudiciable aux fcorbutiques l'ufage fréquent des efprits ardens ; mais une quantité modérée de ces liqueurs fpiritueufes délayées dans de l'eau, & acidulées avec du jus de limons ou d'oranges, (ou, à leur défaut, avec de la crême de tartre ou des tamarins) pour en compofer une efpece de punch, eft une boiffon que l'expérience a mis au nombre des bons anti-fcorbutiques ; 5° prendre comme remedes de doux purgatifs, des diaphorétiques modérés, faire ufage, même en affez grande quantité, des fruits acides ou acefcens, des limons, oranges, pommes, poires, grofeilles, raifins, &c. des plantes anti-fcorbutiques & de leurs fucs, de la chicorée, de l'endive, du creffon de fontaine, du cochlearia. La plus grande partie de la guérifon dépend principalement de l'ufage de ces divers alimens, médicamens, & de celui de quelques amers fortifians dont le quinquina n'eft pas le moins efficace. Quant aux fruits, ceux qui font très-mûrs, fpécialement les limons & les oranges, les herbages qui fe mangent, plufieurs efpeces de racines, telles que celles de raifort, les oignons, les poireaux & d'autres, ont été reconnus des remedes très-efficaces pour la guérifon du fcorbut. Les décoctions & infufions de fommités de fapin commun, de la fapinette & d'autres efpeces de fapins ; la biére faite avec ces infufions, & après y avoir excité de la fermentation au moyen de la mélaffe, font du nombre des bons anti-fcorbutiques : fi l'on ne peut faire ufage de tels remedes, les infufions des amers ordinaires & le punch foible, que l'on fait avec les tamarins ou la crême de tartre, font très-falutaires. Quand on manque de ces acides, on peut employer les acides minéraux pour

aciduler la boiſſon. Néanmoins on doit toujours avoir préſent que les végétaux frais & les fruits, ainſi que les acides végétaux ſont bien plus efficaces contre le ſcorbut que tous les autres remedes, & qu'ils méritent d'être préférés toutes les fois qu'on peut ſe les procurer. La plupart des amers d'un uſage commun ont été fortement recommandés dans le traitement des ſcorbutiques, & on a vanté en particulier la gentiane, le trefle d'eau, l'abſynthe, des amers aromatiques & de ſimples aromatiques, le calamus aromaticus, les ſemences de carvi, l'écorce de winter, la canelle & beaucoup d'autres.

Il eſt rare que la ſaignée devienne néceſſaire, ſi ce n'eſt dans les cas où il y a beaucoup de chaleur & de fievre, ou une douleur aiguë au côté, ou de la difficulté de reſpirer ou quelqu'autre ſymptome de ce genre; pour lors on eſt quelquefois obligé de tirer un peu de ſang. Dans des cas de ſcorbut opiniâtre on a ſouvent trouvé qu'il étoit avantageux d'exciter des ſueurs abondantes, en faiſant boire à ces malades, tandis qu'ils ſont au lit, une grande quantité de petit lait chaud, ou de petit lait au vin d'Eſpagne mêlé avec des ſucs anti-ſcorbutiques, ou bien de l'eau d'orge chaude, ou toute autre boiſſon du même genre mêlée avec une petite quantité de vin antimonial, ou de quelqu'autre liqueur qui ſoit un doux diaphorétique.

Quand le malade eſt robuſte & qu'il n'y a point à craindre de cauſer des hémorrhagies, les bains chauds aromatiques s'employent quelquefois avec ſuccès, mais il ne faut pas les faire prendre aux perſonnes foibles.

La premiere perſonne que j'aie vu à Bremen attaquée de cette maladie étoit un vieux Invalide, Jacques Long, nouvellement venu de Briſtol à Embden & de-là à Bremen. Il y avoit quelques ſemaines

qu'il étoit dans l'hôpital lorſque je reconnus qu'il avoit le ſcorbut. Il ne ſe plaignoit dans les commencemens que d'une grande foibleſſe, d'un étourdiſſement ſi violent quand il ſortoit du lit qu'il ne pouvoit point marcher, & de douleurs dans les jambes qu'il appelloit des douleurs vagues de rhumatiſme ; il n'avoit aucun autre mal ſenſible, & je regardai d'abord tous ſes maux comme des effets de ſon grand âge & de ce qu'il n'étoit plus habitué aux travaux du ſervice. Enfin le 25 Janvier il ſe plaignit d'avoir les gencives ulcérées ; & en les examinant je lui trouvai l'haleine mauvaiſe, les gencives gonflées, molles, ſpongieuſes ; il avoit auſſi les jambes couvertes de taches ſcorbutiques, & pluſieurs autres ſymptomes qui prouvoient évidemment que ſa maladie étoit un vrai ſcorbut.

Je mis auſſi-tôt ce malade à la petite diéte, lui accordant en outre, à ſon dîner, des herbages & une pinte de limonade où il y avoit environ quatre onces d'eau-de vie pour ſa boiſſon ordinaire de chaque jour ; je lui ordonnai, pour médicamens, une décoction de quinquina avec de l'élixir de vitriol ; je lui fis encore ſcarifier les gencives dans les endroits où elles étoient les plus enflées & ſpongieuſes ; il ſe lavoit fréquemment la bouche avec un gargariſme aſtringent, & on lui frottoit de tems en tems les gencives avec de l'alun brûlé (*a*). Ce trai-

---

(*a*) M. Lind qui a écrit un des meilleurs Ouvrages que nous ayons ſur le ſcorbut, & qui a lui-même traité un grand nombre de perſonnes qui en étoient attaquées, conſeille les mêmes remedes : dès que le malade commence à ſe plaindre de démangeaiſons, de gonflement aux gencives & qu'il lui tombe des dents, on ſe ſert, dit-il, avec ſuccès, ou d'une teinture de quinquina dans l'eau-de-vie, ou de préparations dans leſquelles il entre de l'alun, pour arrêter le relâchement des gencives dans leur commencement. Lorſque la putréfac-

tement ayant été continué environ l'espace de quinze jours, ses gencives devinrent plus fermes, & les symptomes scorbutiques diminuerent ; mais durant cet intervalle il lui survint un rhume & un point de côté, ce qui obligea de le saigner. Le sang que l'on tira étoit couvert d'une couenne très-mince qui avoit peu de consistance (*a*) ; le sang au-dessous de cette peau étoit d'une couleur noirâtre & presque

---

tion augmente, il recommande l'usage de quelques-uns des acides minéraux. Voyez Lind *sur le Scorbut*, part. II, ch. V. M. Van-Swieten dit n'avoir rien trouvé qui fut plus efficace qu'un gargarisme composé de quatre onces d'eau de sureau ou d'eau roses acidulées avec un gros d'esprit de sel ; & quand les gencives étoient très-putrides & gangrenées, on étoit obligé de les toucher légérement avec un esprit acide pur, & de les laver quelques heures après avec le gargarisme ci-dessus. Voyez Van-Swieten *Com. in Aph. Boerh.* vol. III, § 1163.

Si quelque partie des gencives enflées & spongieuses dégénere en un fongus qui prenne de l'accroissement, on se trouve souvent obligé d'emporter ces chairs excédantes avec le fer, & de laver fréquemment les ulcéres avec des liqueurs ou acides, ou légérement astringentes.

(*a*) M. Huxham remarque qu'après que la maladie a continué quelque tems, le sang ne paroît que de la sanie, il ne se sépare pas en partie séreuse & en partie rouge épaisse ou coagulum, mais il ne forme qu'une masse de même nature & à demi-coagulée qui, pour l'ordinaire, paroît d'une couleur plus livide ou plus noire qu'à l'ordinaire ; cependant on en voit quelquefois qui reste long-tems avec une couleur fleurie ou d'un rouge vif peu foncé, mais il se putréfie toujours en peu de tems. Voy. Huxham *Essai sur les Fievres*.

Il y a quelque chose de très-particulier dans la nature du scorbut, comme l'observe M. Lind, c'est que le scorbut est un mal dont la nature se trouve très-opposée à celle d'une fievre : ce qui est vrai, au point que les personnes scorbutiques résistent long-tems à la contagion ; & quand des scorbutiqués sont attaqués de la fievre, c'est une preuve que cette maladie est contagieuse de sa nature.

diſſous; il y avoit une quantité de ſéroſité trop grande, eû égard à la quantité de la partie rouge. Le 2 de Mars ſes gencives avoient recouvré leur fermeté naturelle ; les taches ſcorbutiques & les douleurs aux jambes étoient diſſipées, & ce Soldat avoit recouvert ſes forces; il ne ſe plaignoit plus que d'un peu d'enflure autour des chevilles, ce qui m'engagea à lui faire continuer le même traitement, & prendre une ou deux purgations. Le 16 de Mars tous ſes ſymptomes étoient diſſipés, & il ſortit de l'hôpital exempt de tout mal ; je l'ai retrouvé en bonne ſanté à la fin de Mai, & il me dit qu'il ne lui étoit pas revenu de ſymptome de ſcorbut depuis qu'il avoit quitté l'hôpital.

Au commencement du mois de Février un autre Soldat Invalide étant entré à l'hôpital pour une fievre & des douleurs rhumatiſantes, il lui parut des taches ſur les jambes, il ſe plaignoit auſſi d'une grande foibleſſe, & il ſe trouvoit mal quand il faiſoit des efforts pour marcher, ce qui me fit ſoupçonner que ſa maladie pouvoit être le ſcorbut ; & en l'examinant, je lui trouvai les gencives molles & ſpongieuſes, avec pluſieurs autres ſymptomes d'un vrai ſcorbut. J'employai pour ce ſecond ſcorbutique à-peu-près le même traitement qui avoit été ſuivi dans le cas précédent. Il fut mis à la diéte ſévére, à laquelle on ajouta, pour le dîner, des herbages qu'il mangeoit avec un peu de beurre & de vinaigre, & il eut pour boiſſon ordinaire chaque jour, une pinte de limonade dans laquelle il y avoit deux onces d'eau-de-vie. Il prit pour médicamens une décoction de quinquina, dans laquelle on mêloit deux gros de confection cordiale par livre ou chopine, ce qu'il but par cuillerées ſeulement. Le lendemain ce malade ſe plaignit d'une douleur dans la jambe ; & en l'examinant fort attentivement, j'y

trouvai ſur la face externe de larges taches, livides au milieu, jaunes ſur toute la circonférence, & une tenſion ou gonflement par toute la jambe. Comme cet homme étoit ſi foible qu'il y avoit à craindre qu'il ne tombât chaque fois qu'il ſe levoit, j'apprehendois qu'il ne ſurvînt bientôt de la gangréne. C'eſt pourquoi j'ordonnai qu'on lui fît, matin & ſoir ſur les jambes, des fomentations aromatiques chaudes, & qu'on lui appliquât enſuite un cataplaſme de thériaque; je lui dis de prendre le plus qu'il ſeroit poſſible de décoction de quinquina, avec la confection cordiale comme ci-deſſus, & je lui fis donner un verre de vin toutes les deux ou trois heures. Ce traitement continué pendant pluſieurs ſemaines diſſipa les taches livides, la douleur & la tenſion de la jambe, ainſi que la plupart des autres ſymptomes ſcorbutiques; ſes gencives reprirent leur fermeté naturelle, & cet homme recouvra tellement ſes forces qu'il fut en état de ſe tenir hors du lit tout le jour; cependant il ſe trouvoit encore très-foible quand on l'envoya en Angleterre au mois de Mars.

Dans les mois de Février & de Mars, on envoya à l'hôpital où j'étois ſept ou huit ſcorbutiques qui furent tous traités de la même maniére que les précédens, & tous guéris. Vers le milieu de Février, le ſcorbut commença à ſe montrer dans l'autre hôpital de Bremen où il y avoit pour Médecin M. Miller, qui traita les malades à-peu-près de la même maniere que je l'avois fait, & ils guérirent tous ainſi que les miens.

Le 5 d'Avril un jeune homme du huitieme Régiment d'Infanterie vint à mon hôpital avec tous les ſymptomes du vrai ſcorbut; ſes gencives étoient ſpongieuſes & fétides; il avoit des taches livides ſur les jambes, des contractions dans les muſcles qui meuvent la jambe ſur la cuiſſe, de la tenſion & de la

la dureté dans les mollets des deux jambes (*a*). Par l'usage continu du traitement décrit ci-dessus, des fomentations fréquentes, des frictions faites sur les parties attaquées de contractions avec des linimens adoucissans, ce malade parut aller mieux de jour en jour; & lorsqu'il eut pris une ou deux purgations, il sortit de l'hôpital le 10 Mai étant parfaitement guéri. Dès le premier moment de son entrée à l'hôpital, ce Soldat fut attaqué d'une toux violente, accompagnée de douleurs de poitrine & d'un crachement de sang qui dura un jour ou deux, ce qui détermina à le saigner; son sang étoit couvert d'une peau couenneuse, mince; le coagulum étoit noirâtre intérieurement, avoit peu de consistance ou étoit presque dissous, & il s'y trouvoit une grande quantité de sérosité jaunâtre: la saignée fit cesser les accidens de la poitrine, qui ne reparurent point tant que cet homme fut à l'hôpital.

Dans la premiere semaine de Mai on reçut à l'hôpital quatre Soldats Invalides qui étoient attaqués du scorbut. Le premier avoit les gencives spongieuses, l'haleine puante, les jambes enflées, dures & d'une couleur pourpre foncée. La maladie du second ne parut pas d'abord aussi décidée; ses gencives

---

(*a*) Quand l'enflure devient considérable, est douloureuse & accompagnée de tension, M. Lind recommande de baigner fréquemment les jambes & de leur faire des fomentations, ou, ce qu'il a encore trouvé plus avantageux, de les exposer à la vapeur de ces bains aromatiques, en les tenant ensuite bien couvertes avec des étoffes de laine. A la suite de cette opération il conseille de frotter les membres avec quelque huile douce, telle que l'huile de palmier ou l'huile d'olives; & si l'enflure résiste, & au traitement général & à ces remedes externes, on excitera des sueurs dans ces parties en les exposant à la vapeur de l'esprit de vin. Voyez Lind, *Traité du Scorbut*, part. II, chap. V.

n'étoient pas spongieuses, mais il avoit l'haleine fétide ; ses pieds & les chevilles étoient enflées, il y ressentoit de la douleur, de la difficulté de les mouvoir ; il avoit en outre une grande foiblesse & de la lassitude, mais on ne lui remarquoit ni fievre, ni taches livides. L'enflure des pieds & des chevilles paroissoit, au premier coup d'œil, être plutôt goutteuse ou rhumatismale que scorbutique : mais la maniere de vivre de cet homme, & le grand nombre de malades du scorbut, nous firent juger que ces symptomes étoient scorbutiques. Le troisieme Invalide avoit une haleine très-fétide & les gencives spongieuses, des taches livides, des ulcéres fongueux, avec des douleurs par-tout le corps & une foiblesse générale. Le quatrieme avoit aussi les gencives spongieuses, l'haleine fétide, des douleurs dans les bras & les jambes, des taches livides aux jambes, du côté droit le jarret très-dur & retiré ; enfin une tumeur dure & livide à la partie externe de la cuisse gauche, immédiatement au-dessus de l'articulation du genou.

Ces quatre malades du scorbut furent traités suivant la méthode exposée ci-dessus : on ajouta à leur régime un plat d'herbages au dîner ; on leur donna de la limonade pour boisson, & ils prirent, pour médicamens, le quinquina, avec l'élixir de vitriol. On fit sur les parties qui étoient dures & enflées, des fomentations & des frictions avec des linimens adoucissans, & on appliqua des cataplasmes sur la tumeur dure qui étoit à la partie externe de la jambe gauche : les ulcéres des jambes furent pensés avec les digestifs ; & quand il en étoit besoin, on les lavoit avec des teintures spiritueuses & on les touchoit avec les escharrotiques. Avant que j'eus quitté Bremen, ce que je fis la premiere semaine de Juin, le premier & le second malade

étoient parfaitement rétablis, le troisieme & le quatrieme se trouvoient presque guéris. Tous ces Invalides étoient attaqués du scorbut depuis quelques mois quand on les amena à l'hôpital.

Les ulcéres des jambes & des autres parties du corps demandent presque le même traitement que ceux des gencives, c'est-à-dire une très-légere compression pour empêcher les fungus d'augmenter, & l'application de remedes anti-septiques, tels que le miel rosat acidulé avec l'esprit de vitriol, l'onguent ægiptiac, &c.; mais il ne faut pas s'attendre à voir ces remedes externes guérir les ulcéres scorbutiques, si les malades n'ont point de fruits ni d'herbages à manger. Dans les cas où les tumeurs, enflures & ulcéres des jambes ne cédent point au traitement général, ni aux remedes indiqués pour les cas particuliers, on peut, dit M. Lind, dont cet article est extrait, faire de loin en loin quelques légeres frictions avec le mercure; mais il faut pour cela que les gencives soient redevenues fermes, & que les taches scorbutiques soient dissipées en grande partie. Pendant l'administration de ce remede, on ne donnera d'autre médicament qu'une décoction des bois sudorifiques, tels que la salse-pareille. Voyez l'article Scorbut dans les *Maladies des Gens de mer*.

SUPPLÉMENT.

Sur le Traitement.

SI l'engourdissement des membres, dit M. Van-Swieten, la lassitude, même après le repos de la nuit,

la difficulté de respirer, la peau brune, tachée, l'haleine mauvaise, l'ébranlement des dents, le gonflement, la sensibilité excessive & l'hémorrhagie des gencives, les douleurs vagues attaquent à la fois un nombre de Soldats qui habitent des lieux dont l'air est humide & rempli des exhalaisons putrides des eaux dormantes, qui font usage de mauvaises eaux, d'alimens salés, fumés, âcres, corrompus, il faut se hâter de porter remede à ces affections scorbutiques, qui seroient bientôt suivies des effets les plus fâcheux, de la putréfaction, gangréne, ulcéres, hémorrhagies, défaillances.

N'employez ni les purgatifs violens, ni les vomitifs, ni les saignées; mais comme les premieres voies sont remplies d'humeurs de mauvaise qualité, évacuez-les par de doux laxatifs, tels que les pilules de Rufus, à la dose de trente grains, laissant un jour d'intervalle entre deux purgations. Les malades vivront de bouillons faits avec cerfeuil, oseille, épinars, laituë, endive, chicorée, choux, ortie ou d'autres herbes tendres; l'usage modéré des fruits mûrs doit être permis comme étant très-sain : au défaut d'herbages & de fruits, on fera les bouillons avec l'orge, l'avoine ou le ris; ou peut aussi y employer un peu de veau ou de volaille.

Si un scorbutique se plaint du froid, a toujours le visage pâle, les jambes enflées, sur-tout le soir, & n'éprouve pas une grande soif, donnez-lui, le matin, à midi & le soir, deux onces du remede suivant. Prenez de racine de raifort fraîche coupée en rouelles minces, quatre onces; des feuilles fraîches de cochlearia & de trefle d'eau, de chaque deux poignées; de sauge, une poignée : hâchez ces feuilles, & mettez-les avec les racines dans six livres de bon vin blanc; tenez le mêlange à une chaleur douce pendant vingt-quatre heures.

Si au-contraire le malade éprouve une chaleur plus qu'ordinaire, a de la fievre, une soif considérable, l'haleine fétide ; les gencives sanguinolentes & à demi-corrompues, donnez-lui, le matin, à midi & le soir, quatre onces du remede suivant. Prenez de racines de patience, de polypode de chêne, de chaque une demi-once ; de crême de tartre, trois gros : faites bouillir le tout durant une demi-heure dans trois livres de lait frais : passez ; ajoutez à la colature une once & demie de miel. On peut favoriser l'action de ce remede par l'usage modéré des fruits mûrs. Quand les symptomes seront dissipés, on assurera la convalescence en faisant prendre durant quelque tems, trois fois le jour, cinquante gouttes du remede suivant dans un verre d'eau & de vin, à doses égales. Prenez d'esprit de cochlearia, deux onces ; d'élixir de propriété, une once : mêlez.

Après même que l'on a corrigé l'état scorbutique des fluides & des solides en général, il reste quelquefois aux gencives, aux lévres, au palais, à l'intérieur des joues, des ulcéres qui ne paroissent que comme des taches blanches ou jaunâtres, rouges & enflammées dans leur contour, très-fétides & souvent très-douloureuses. Pour arrêter ce mal, & empêcher qu'il ne survienne de gangréne ou de carie, on touchera légérement & sans friction, plusieurs fois le jour, les parties attaquées avec un peu de charpie imbibée du mêlange suivant ; le frottement augmente le mal & la douleur. Prenez d'esprit de sel marin, un gros ; du miel rosat, une once & demie ; d'eau commune, cinq onces : mêlez. On peut même tenir sur les gencives & les lévres de petites compresses imbibées de ce remede, & on les renouvellera de tems en tems : si le mal est opiniâtre, il convient d'augmenter la dose de l'esprit de sel.

CHAPITRE XXV.

De la Galle.

IL n'y a point dans les hôpitaux militaires de maladie aussi commune que la galle. Ce mal est d'une nature contagieuse, & maintenant on le regarde presque généralement comme causé par de petits insectes qui se logent dans la peau ; plusieurs Auteurs assurent en avoir vu dans des pustules avec le secours du microscope, d'où l'on conclut que la galle se communique entierement par la contagion, & ne vient pas d'aucun vice dans les fluides ni les solides.

L'expérience a appris que les remedes pris intérieurement n'ont que fort peu ou même point d'efficacité pour guérir cette maladie, & qu'il n'y a qu'en employant des remedes externes qui touchent immédiatement les parties malades qu'on puisse en espérer la guérison. Ce fait a été donné comme une nouvelle preuve que la galle est produite par des animalcules ou insectes, attendu qu'il n'y a de remede contre le mal que ceux qui peuvent faire mourir ces insectes.

Les médicamens dont on fait le plus communément usage dans le traitement de la galle, sont le mercure, l'hellebore blanc & le soufre.

On emploie souvent les frictions mercurielles sur la partie qui est le siége du mal ; & elles parviennent quelquefois seules à le dissiper, mais elles ne sont pas d'une nécessité absolue pour le guérir. En outre ce remede est sujet à des inconvéniens ; il occasionne la salivation, & je l'ai vu arriver plusieurs fois. C'est pourquoi je ne conseillerai jamais cette méthode,

quand il n'y a pas d'autre maladie qui demande l'usage du mercure ; & je réduirai ces cas à ceux où un sujet a en même-tems la galle & le mal vénérien, ce qui lui rend les frictions mercurielles nécessaires ; pour lors on frottera d'onguent mercuriel les parties où il se trouve de la galle comme celles qui n'en ont point.

Ou guérit quelquefois la galle par des frictions, avec de la poudre de racine d'hellebore blanc, dont on fait un onguent avec de la graisse de porc ou une forte décoction dans de l'eau. Mais c'est un médicament violent qui, en général, cause de la douleur & quelquefois de l'inflammation aux parties qui ont été frottées : une autre raison, pour ne pas faire si souvent usage de ce remede, c'est que l'on en connoît de plus efficaces qui sont moins dangereux. Cependant je puis dire que j'ai guéri quelques personnes par les fomentations de décoction d'hellebore sans qu'il soit résulté aucune suite fâcheuse de ce traitement : j'ai été obligé de m'en servir, parce que ces malades ne pouvoient pas supporter l'odeur du soufre.

De tous les remedes usités pour traiter la galle, le soufre est le moins infaillible & le plus commode à employer ; peut-être pourroit-on dire qu'il guérit ce mal plus certainement qu'aucun autre remede ne guérit une maladie quelconque : je l'ai prescrit sous la forme de l'onguent de soufre préparé selon la Pharmacopée de Londres. Tous les soirs on frottoit les parties malades avec un, deux ou trois gros, selon l'étendue du mal. Ces frictions se continuoient depuis quatre ou cinq jours jusqu'à dix ou douze, suivant la violence & la durée de la maladie : la plupart des malades étoient guéris en peu de jours ; il falloit pour les autres un traitement plus long. Comme ces frictions avec l'onguent de soufre bouchoient les

pores de la transpiration & empêchoient par conséquent cette excrétion, j'avois établi, pour régle générale, que l'on purgeroit avant de faire les frictions ; & quand les sujets étoient pléthoriques ou avoient beaucoup d'embonpoint, je leur faisois tirer du sang & on les mettoit à la diéte sévere. Lorsqu'on jugeoit par l'absence des symptomes que la maladie étoit guérie, on leur faisoit prendre une ou deux purgations, pour faire sortir de l'estomac & du canal des intestins toutes les impuretés qui, durant les frictions, y avoient été déposées. Dans les galles invétérées & opiniâtres, on administroit le soufre intérieurement en même-tems que l'on faisoit les frictions avec l'onguent de soufre.

On croit presque généralement que le soufre pris intérieurement entre dans le sang, se mêle avec lui, qu'il en est chassé par les vaisseaux de la transpiration, & qu'il agit très-efficacement pour faire périr les insectes qui causent la galle & leurs œufs ; j'ai dit ces opinions presque générales, parce qu'il y a fort peu d'Auteurs qui refusent de les admettre ; mais soit que ces effets soient vrais ou non, j'observe que le soufre produit un autre effet très-avantageux à ces malades, c'est de leur tenir le ventre un peu libre durant le traitement par les frictions, & par ce moyen il détermine & facilite l'évacuation des humeurs qui, sans cela, auroient dû être chassées du corps par les pores de la peau ; c'est aussi dans la vue de remplir cette indication que, lorsque le soufre ne lâche pas le ventre, nous joignons à son usage quelques prises d'électuaire lénitif.

Il y a une attention à avoir dans l'administration des frictions avec l'onguent de soufre, c'est de n'en point faire trop tôt aux personnes qui sont nouvellement guéries, soit de la fievre, soit d'une autre maladie qui les ait mis fort bas ; car si on com-

mence le traitement avant que ces ſujets aient repris des forces, il y a lieu de craindre qu'il n'occaſionne une rechûte ; ce que j'ai vu arriver ſouvent dans les hôpitaux militaires, quand la galle paroiſſoit durant la convaleſcence des fievres ou des autres maladies & que l'on adminiſtroit auſſi-tôt les frictions. Mais ces rechûtes venoient-elles de ce que les frictions faites avec l'onguent de ſoufre bouchoient les pores de la peau & empêchoient la tranſpiration de ſe faire librement, ou de ce que les malades étoient plus ſujets à reſſentir du froid durant le traitement, par les frictions, que dans tout autre tems? c'eſt ce qu'il n'eſt pas facile de déterminer avec certitude. Il me ſemble très-probable que ces frictions arrêtent la tranſpiration, & que quand on les adminiſtre trop tôt aux perſonnes qui ſont nouvellement guéries de la fievre, & ſur-tout d'une fievre putride, ils empêchent que les forces vitales ne chaſſent par les pores de la peau les particules qui étoient la cauſe de cette fievre, & dont la ſortie étoit néceſſaire pour que le corps fût délivré de toutes les ſemences de la fievre ou de toute autre maladie précédente. Quoi qu'il en ſoit des cauſes de ces rechûtes, l'expérience a démontré que nous ne devons point entreprendre le traitement de la galle chez ceux qui ſe trouvent dans de ſemblables circonſtances, c'eſt-à-dire convaleſcens, juſqu'à ce qu'ils aient recouvré la plus grande partie de leurs forces, ſans quoi il y auroit à craindre que les frictions n'occaſionnaſſent une rechûte : les malades auxquels on adminiſtre le ſoufre extérieurement, doivent, par la même raiſon, avoir grand ſoin de ſe garantir du froid & de l'humidité.

La remarque que l'on a faite ſur la facilité des rechûtes chez ceux à qui l'on a adminiſtré les frictions avec le ſoufre trop tôt après les fievres ou

autres maladies, eſt une forte preuve de l'avantage qu'il y a à tenir le ventre libre durant l'uſage des frictions, & à purger enſuite les malades. Ces évacuations débarraſſant le canal inteſtinal de toutes les particules morbifiques qui n'ont pas pu ſortir par les pores de la peau; je crois même, d'après ce que j'ai pu obſerver, que les malades que l'on a traité de cette maniere ont été moins ſujets à être de nouveau attaqués de la fievre quelconque que ceux pour qui on a négligé ces précautions.

La galle dans laquelle il ſe forme de petits ulcéres ou puſtules purulentes à la peau, eſt la plus mauvaiſe eſpece & la plus contagieuſe; il y a lieu de croire qu'elle doit ſon origine à la galle ordinaire qui dure depuis long-tems, & qui a jetté de profondes racines dans la peau. Pour la guérir, il faut employer le même traitement, avec cette différence que les frictions doivent être plus fréquentes & continuées plus long-tems que dans celles de ces maladies qui ne ſont pas auſſi anciennes.

Il n'eſt pas rare de voir reparoître la galle quelques ſemaines après qu'elle a ſemblé être guérie par l'uſage des frictions avec l'onguent de ſoufre; ce qui eſt arrivé très-fréquemment à ceux qui n'étoient pas d'ailleurs en bonne ſanté ou d'un bon tempérament, que les circonſtances ou d'autres cauſes ont empêché de ſuivre avec exactitude le traitement convenable, ou chez qui les frictions ont été ceſſées trop tôt. Ces retours de galle ont été, en général, traités avec ſuccès, en répétant les mêmes remedes & de la même maniere que dans la premiere maladie.



SUPPLÉMENT.

Sur le Traitement.

LE traitement que recommande M. Van-Swieten, consiste, 1° à tenir le corps propre en changeant souvent de chemise & même de draps, à se baigner dans des eaux impregnées de soufre, ou du moins dans l'eau courante si la saison le permet, & à faire recevoir, en plein air, à tous les habits du malade la vapeur du soufre qui brûle : 2° le malade doit prendre tous les huit jours, le matin, la poudre purgative suivante. Prenez de scammonée, quinze grains ; de sucre, dix grains ; d'æthiops minéral, vingt grains ; d'antimoine diaphorétique, vingt grains : réduisez le tout en poudre & mêlez. 3° Les sept autres jours on lui donnera, le matin, à midi & le soir, une dose de la poudre suivante. Prenez de fleurs de soufre, trente grains ; d'æthiops minéral, dix grains : réduisez en poudre, mêlez & partagez en vingt & une doses égales. 4° Tous les soirs on frottera les parties attaquées de la galle avec un onguent composé d'une once d'æthiops minéral, & trois onces de graisse de porc ou saindoux. Dans le cas où la galle paroît en même-tems sur tout le corps, il ne faut le oindre que par parties ; par exemple on frottera d'abord les mains & les bras, le lendemain les pieds, jambes, cuisses, ensuite le tronc ; ce que l'on répétera de la même maniere jusqu'à ce que les pustules & ulcéres étant desséchés & les croûtes tombées, la galle ne reparoisse plus. Quant aux taches, elles s'effacent sans aucun secours. Il est important pendant ce traitement de ne prendre que des alimens doux.

CHAPITRE XXVI.

Des Maux Vénériens.

ON ne peut pas se dissimuler que les maux vénériens forment dans les armées un nombre plus considérable que celui de tous les autres maux réunis. Parmi ceux qui en sont attaqués, il y en a beaucoup que des symptomes graves forcent à venir aux hôpitaux demander du soulagement. Un des traitemens les plus efficaces & qui mérite la préférence sur les autres, par la promptitude avec laquelle il opére la guérison, parce qu'il est praticable dans les hôpitaux ambulans, parce qu'on peut l'employer à la fois pour un grand nombre de Soldats sans frais & même sans les empêcher de faire leur service, c'est le traitement avec le mercure sublimé corrosif. Voici comment M. Van-Swieten, qui en a renouvellé & étendu l'usage, l'a réglé pour les armées autrichiennes ; il recommande de faire fondre dans de l'eau-de-vie de grain le sublimé corrosif ; les proportions sont d'un demi-grain pour deux onces d'eau. Au bout de vingt-quatre heures, & après qu'on a secoué plusieurs fois le mêlange, il est bon à employer : on en fait prendre le matin & le soir une cuillerée, & immédiatement après le malade commence à boire une chopine de décoction d'orge coupée avec un tiers de lait, ou une livre de la décoction suivante sans lait. Prenez de racines de guimauve, deux onces : faites bouillir dans environ deux pintes & chopine d'eau commune, & réduire à deux pintes : ajoutez-y une once de réglisse effilée un demi-quart d'heure avant d'éloigner du feu la décoction : passez.

Les mêmes décoctions pourront servir de boisson ordinaire ; on peut, ajoute M. Van-Swieten, continuer, en toute sûreté, l'usage du sublimé corrosif jusqu'à ce que tous les symptomes du mal soient disparus. Lorsque le progrès de la guérison est lent & le mal ancien, il conseille de faire prendre, matin & soir, jusqu'à une cuillerée & demie de la dissolution de sublimé, & même jusqu'à deux cuillerées, si au bout de plusieurs jours de traitement les symptomes subsistent au même degré.

Le régime consiste à éviter le froid, l'humidité, à vivre d'alimens adoucissans, tels que les crêmes d'orge, de riz, d'avoine, les légumes douces, bien cuites, les viandes blanches, le laitage, les fruits mûrs, cruds ou cuits : il faut s'abstenir de toute nourriture grasse, salée, âcre, lard, huile, graisse, de beurre.

Lorsqu'il survient de la salivation, ou seulement des symptomes qui annoncent cet accident, tels que la démangeaison, la rougeur, le gonflement, la douleur des gencives, l'haleine fétide, on cesse l'usage de la dissolution de sublimé corrosif, mais on continue la décoction seule ; & au bout d'environ huit jours que les symptomes précédens ont disparu, si le malade n'est pas guéri, il doit recommencer l'usage du sublimé.

Quant au traitement des divers maux vénériens qui demandent des soins particuliers, tels que la gonorrhée, l'inflammation & l'enflure des testicules, les poulains & bubons ; dans le premier cas, le malade boira beaucoup de la décoction de guimauve & de réglisse, & tiendra trois fois le jour, l'espace d'un quart d'heure, la verge dans parties égales d'eau & de lait tiédes. S'il y a douleur, rougeur, enflure à la bourse ou aux testicules, on employera, avant l'usage du sublimé ou en l'interrompant, la saignée, la fomentation émolliente conseillée, page 243,

& la décoction des especes pectorales V., en y ajoutant vingt-quatre grains de nitre par pinte ; enfin si les poulains & bubons sont durs, on y appliquera un emplâtre de galbanum.

EXPOSÉ des divers régimes ou genres de diéte observés dans les Hôpitaux des Troupes Angloises pendant la derniere guerre en Allemagne.

RÉGIME ORDINAIRE OU DIÉTE COMMUNE.

Pour le déjeuner & le souper.

Une chopine de gruau de riz, faite avec deux onces de riz, une cuillerée de fine fleur de farine, un peu de sel & de sucre.

Pour le dîner.

Une livre de viande.

RÉGIME MODÉRÉ OU DIÉTE MOYENNE.

Pour le déjeuner & le souper.

La chopine de gruau de riz comme ci-dessus.

Pour le dîner.

Une chopine de bouillon & une demi-livre de viande.

LE GRAND RÉGIME OU LA DIÉTE SÉVERE.

Pour le déjeuner & le souper.

Ou la chopine de gruau de riz comme ci-dessus,

ou une autre boiſſon, telle que l'état particulier du malade en général & de ſon eſtomac le demandoient.

Pour le dîner.

Une chopine de bouillon ou un demi-ſeptier de panade, avec deux cuillerées de vin & deux gros de ſucre.

On diſtribuoit par jour une livre de pain aux malades qui étoient au régime ordinaire & au régime moyen, & une demi-livre à ceux qui étoient au grand régime, ou une livre quand le Médecin l'ordonnoit.

Les malades qui étoient au régime ordinaire, avoient par jour trois chopines d'eau de riz & d'eau d'orge, & ſur chaque pinte on ajoutoit deux cuillerées d'eau-de-vie & deux gros de ſucre; on auroit également fait uſage de petite biére s'il s'en fut trouvé de bonne où l'on étoit.

Ceux qui étoient à la grande diéte avoient pour boiſſon de l'eau d'orge ou de riz, & on y ajoutoit du vin ou de l'eau-de-vie, s'il en étoit beſoin, lorſque le Médecin le preſcrivoit.

Outre ces quantités réglées, le Médecin pouvoit ordonner, aux malades qui lui étoient confiés, telle quantité qu'il jugeoit convenable, de vin, d'eau-de-vie, de miel, d'eau de gruau ou de tel autre aliment, & médicament, pourvu qu'il fût facile de ſe le procurer.





PHARMACOPÉE
OU
LISTE ET PRÉPARATION

Des médicamens qui devoient être prescrits par les Médecins des Hôpitaux militaires Anglois, & dont les Apothicaireries des Hôpitaux devoient se trouver fournies pendant la guerre d'Allemagne en 1761.

Nota. Ce sont les médicamens que l'on trouve prescrits dans la partie de cet Ouvrage qui est de M. Monro.

BOLS.

Bol anodin astringent.

PRENEZ de thériaque d'andromaque, un demi-gros; d'opium, un grain : mêlez : pour une dose. Ce bol se prend une ou deux fois le jour.

Bol de rhubarbe avec le mercure.

Prenez de rhubarbe, vingt-cinq grains; de calomelas, cinq grains; de syrop de sucre, une quantité suffisante.

Bol de calomel ou calomelas.

Prenez de calomel, cinq grains; de conserve de roses, un scrupule : mêlez.

Bol

Bol mercuriel.

Prenez de mercure, dix grains ; éteignez dans une quantité suffisante de baume de copahu, & ajoutez de conserve de roses ce qu'il faut pour donner au mêlange la consistance d'un bol.

Bol de scordium avec la rhubarbe.

Prenez d'électuaire de scordium, un scrupule ; de poudre de rhubarbe, dix grains; de syrop, une quantité suffisante pour faire un bol qui se prend une, deux ou trois fois par jour.

COLLYRES.

Collyre saturnin.

Prenez sucre de saturne, & sel ammoniac crud, de chaque six grains : faites fondre dans douze onces d'eau de fontaine : ajoutez, s'il en est besoin, un gros de teinture thébaïque.

Collyre vitriolique.

Prenez de vitriol blanc, un demi-gros : faites fondre dans une livre d'eau de fontaine.

Confection cordiale de la Pharmacopée de Londres.

Conserve de Kinorrodon de la Pharmacopée de Londres.

Conserve de roses de la Pharmocopée de Londres.

DÉCOCTIONS.

Decoction blanche de la Pharmacopée de Londres.

Pour boisson ordinaire.

Décoction arabique.

Prenez de gomme arabique, une demi-once : faites-la bouillir dans deux livres d'eau jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Cette décoction s'emploie pour boisson ordinaire, & on ajoute, quand il est nécessaire, deux gros d'esprit de nitre dulcifié.

Décoction de quinquina.

Prenez de quinquina grossiérement pulvérisé, une once : faites bouillir dans trois livres d'eau commune & réduire à deux livres : passez : ajoutez à la colature une once de teinture de quinquina & une demi-once d'eau-de-vie. La dose est depuis une once jusqu'à quatre, & se prend deux, trois ou quatre fois le jour.

Décoction de quinquina avec la serpentaire.

A la décoction de quinquina précédente, on ajoute vers la fin une demi-once de racine de serpentaire de Virginie concassée. La dose est d'une once jusqu'à trois, & se répéte trois ou quatre fois le jour.

Décoction commune pour lavement.

Prenez de fleurs ou de feuilles de camomille, une once : faites bouillir dans une livre & demie d'eau commune & réduire à une livre : passez.

Décoction de bois de gayac.

Prenez de bois de gayac rapé, une demi-livre ; d'eau commune bouillante, huit livres : laissez en macération durant une nuit : faites bouillir le lendemain matin & réduire à quatre livres : passez. La dose

eſt depuis une demi-livre juſqu'à deux livres par jour.

Décoction nitreuſe.

Prenez de cochenille, un ſcrupule : faites bouillir dans deux livres & demie d'eau commune & réduire à deux livres : ajoutez de ſel de nitre, une once ; & de ſucre blanc, une demi-once : paſſez : ajoutez à la colature, ſi les circonſtances le demandent, deux onces d'une eau ſpiritueuſe quelconque. La doſe eſt depuis une once juſqu'à quatre, à prendre toutes les quatre ou ſix heures.

Décoction pectorale.

Prenez de feuilles de mauve, deux onces ; de graine de lin, une demi-once : faites bouillir dans quatre livres & demie d'eau commune & réduire à quatre livres : ajoutez, un moment avant d'éloigner la décoction du feu, ou une demi-once de racine de régliſſe, ou une once de très-bon miel : paſſez. Cette décoction ſervira pour boiſſon ordinaire. On y peut ajouter, s'il eſt beſoin, une demi-once de vinaigre.

Décoction de racine de ſalſe-pareille.

Prenez de racine de ſalſe-pareille, trois onces : faites boullllir dans trois livres d'eau commune & réduire à deux livres : ajoutez vers la fin de la coction, un gros de bois de ſaffras, deux gros de racines de régliſſe : paſſez. La doſe de la colature ſera depuis une livre juſqu'à deux par jour. On y peut ajouter, s'il eſt beſoin, deux gros de vin antimonial.

EAUX SIMPLES ET SPIRITUEUSES.

Eau alexitere,
de baies de génevrier,
de cannelle,
de menthe ordinaire,
de menthe poivrée,
de muſcade,
de pouillot,
de rüe,

ou les autres eaux de ce genre qui puiſſent ſe préparer facilement, en agitant dans un mortier de verre, avec une quantité ſuffiſante d'eau de fontaine & d'eau-de-vie, des elæoſaccharum préparés avec les huiles eſſentielles des plantes & douze fois autant de ſucre. Ces elæoſaccharum préparés, en imbibant du ſucre avec douze fois ſon poids, d'une huile eſſentielle quelconque, peuvent ſe faire en tout tems dans les hôpitaux fixes, & être tranſportés par les hôpitaux ambulans beaucoup plus facilement que les eaux ſimples ou compoſées.

Eau de chaux ſimple de la Pharmacopée de Londres.

La doſe eſt depuis une livre juſqu'à deux par jour.

Eau d'orge de la Pharmacopée de Londres.

Elle s'emploie pour boiſſon ordinaire.

ÉLECTUAIRES.

Electuaire aſtringent, balſamique.

Prenez ſcordium en poudre, & poudre de gomme adragante compoſée, de chaque une once; de teinture thébaïque, deux gros; de ſyrop de ſucre, une

quantité ſuffiſante pour faire un électuaire. La doſe eſt, juſqu'à la groſſeur d'une muſcade, deux trois ou quatre fois par jour.

Electuaire de quinquina.

Prenez de quinquina en poudre, quatre onces; de ſyrop de ſucre, une quantité ſuffiſante pour donner la conſiſtance d'électuaire. La doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, depuis deux, trois, quatre, ſix juſqu'à dix fois par jour.

Electuaire de quinquina anodin.

Prenez d'électuaire de quinquina, une once; d'électuaire de ſcordium, une demi-once, ou deux ſcrupules de teinture thébaïque.

Electuaire de quinquina aſtringent.

Prenez d'électuaire de quinquina, une demi-once; racine de tormentille en poudre & yeux d'écreviſſes préparés, de chaque un gros; de ſyrop, une quantité ſuffiſante.

Electuaire de quinquina avec la ſerpentaire.

Prenez d'électuaire de quinquina, une once; racine de ſerpentaire de Virginie en poudre, & écorce de cannelle blanche, de chaque deux gros; de ſyrop, une quantité ſuffiſante pour donner au mêlange la conſiſtance d'électuaire.

Electuaire de quinquina avec le ſel ammoniac.

Prenez d'électuaire de quinquina, une demi-once; de ſel ammoniac crud, un gros.

Electuaire de bayes de laurier de la Pharmacopée de Londres.

Electuaire lénitif de la Pharmacopée de Londres.

Electuaire lénitif avec le soufre.

Prenez d'électuaire lénitif, une demi-livre ; de fleurs de soufre, deux onces. La dose est la grosseur d'une muscade ou jusqu'à une demi-once, selon l'exigence des cas.

Electuaire lénitif composé.

Prenez d'électuaire lénitif, une livre ; de poudre de jalap, une once ; de sel de nitre, deux gros ; de syrop, la quantité suffisante pour donner au mélange la consistance d'électuaire. La dose est depuis un gros jusqu'à quatre selon les cas.

Electuaire lenitif balsamique.

Prenez d'électuaire lénitif composé, deux onces ; de baume de copahu, une once ; de gomme de gayac, une demi-once : mêlez. La dose est d'une cuillerée à thé, & se prend à l'heure ordinaire du sommeil, ou le matin & le soir.

Electuaire de scordium ou diascordium de la Pharmacopée de Londres.

Electuaire de blanc de baleine.

Prenez de baume du Perou, une once : mêlez exactement avec une demi-once de mucilage de gom-

me arabique ; & ajoutez blanc de baleine & conserve de roses, de chaque douze onces ; de syrop de sucre, une quantité suffisante pour donner au mêlange la consistance d'électuaire. La dose est depuis un demi-gros, & deux fois le jour, jusqu'à un gros, & quatre ou six fois le jour.

Electuaire stomachique.

Prenez de conserve de kinorrhodon, quatre onces; de racine de gingembre en poudre, deux gros ; de cannelle blanche, une once ; de rouille de fer, deux gros ; de syrop, la quantité suffisante pour donner au mêlange la consistance d'électuaire. La dose est depuis un scrupule, & deux ou trois fois le jour, jusqu'à un demi-gros, & toutes les quatre heures.

Electuaire de scammonée de la Pharmacopée de Londres.

ÉLIXIRS.

Elixir d'aloës de la Pharmacopée de Londres.

Elixir parégorique de la Pharmacopée de Londres.

Elixir de vitriol acide de la Pharmacopée de Londres.

FOMENTATIONS.

Fomentation commune.

Prenez feuilles de mauves & fleurs de camomille, de chaque une poignée : faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine.

Fomentation commune spiritueuse.

Prenez de la fomentation commune, deux livres ;

de vinaigre, une livre; d'eau-de-vie, une demi-livre: mêlez pour ſervir en fomentations.

Fomentation avec le ſel ammoniac.

Prenez de la fomentation commune, deux livres; de ſel ammoniac crud, une once.

Fomentation volatile.

Prenez de la fomentation commune, une quantité ſuffiſante: imbibez-en de la flanelle ſur laquelle vous verſerez, avant de l'appliquer, la quantité ſuffiſante d'eſprit de ſel ammoniac.

GARGARISMES.

Gargariſme commun.

Prenez d'eau d'orge, douze onces; de ſel de nitre, un gros; de miel, une demi-once: mêlez. On peut ajouter, s'il en eſt beſoin, une once d'eau-de-vie.

Gargariſme acide.

Prenez d'eau d'orge, douze onces; d'eau-de-vie, une once; de vinaigre, une demi-once; de teinture de myrrhe, deux gros: mêlez.

Gargariſme volatil.

Prenez d'eau d'orge, douze onces; d'eau-de-vie, deux onces; de ſel volatil ammoniac, un gros: mêlez.

Gouttes antimoniales anodines.

Prenez de vin d'antimoine, une once; de teinture thébaïque, deux gros. La doſe eſt depuis trente gout-

tes jusqu'à quarante, deux ou trois fois par jour, ou bien depuis soixante gouttes jusqu'à cent quarante, qui se prennent dans une boisson tiéde à l'heure du sommeil.

INFUSIONS.

A l'infusion amere de la Pharmacopée de Londres, on peut ajouter, quand il en est besoin & en la préparant, une demi-livre d'eau-de vie par pinte d'infusion. La dose est depuis une once, & deux fois par jour, jusqu'à deux onces, & trois fois par jour.

Infusion de raifort sauvage.

Prenez de raifort sauvage, deux onces; de bayes de geniévre, une once; d'écorce de cannelle blanche, deux gros; d'eau commune bouillante, quatre livres: mettez infuser pendant la nuit à une chaleur douce: passez: ajoutez à la colature quatre onces d'eau-de-vie. La dose est d'une once, & deux ou trois fois le jour, jusqu'à quatre onces, & toutes les six heures.

Infusion commune de senné de la Pharmacopée de Londres.

Julep de musc.

Prenez de musc, un gros: broyez-le avec soin dans un mortier avec trois gros de sucre blanc, & ajoutez quatre gros de mucilage de gomme arabique; de la potion ou verrée simple, six onces. La dose est de deux onces toutes les quatre ou six heures.



LINIMENS.

Liniment ſavoneux de la Pharmacopée de Londres.

Liniment camphré.

Prenez d'huile d'olives, deux onces; de camphre, deux gros : mêlez.

Liniment volatil de la Pharmacopée de Londres.

Liniment volatil commun.

Prenez d'huile d'olives, trois onces ; d'eſprit de ſel ammoniac, ſix gros : mêlez.

Loock.

Prenez de conſerve de kinorrhodon, quatre onces ; huile d'olives & ſyrop de ſucre ou de miel, de chaque deux onces. On peut ajouter, s'il en eſt beſoin, quatre gros d'eſprit de vitriol. La doſe eſt d'une cuillerée à thé, lorſque la toux ſurvient.

MIELS.

Miel avec le borax.

Prenez de très-bon miel, une once ; de borax en poudre fort fine, un gros : mêlez.

Miel ægyptiac de la Pharmacopée de Londres.

Miel roſat de la Pharmacopée de Londres.

Mithridate de la Pharmacopée de Londres.

MIXTURES OU POTIONS.

Mixture acide commune.

Prenez de la potion ſimple, huit onces; d'eſprit de vitriol, deux ſcrupules, ou ce qu'il faut pour donner à la liqueur une agréable acidité. La doſe eſt depuis deux onces juſqu'à quatre, toutes les quatre ou ſix heures.

Mixture ammoniacale.

Prenez de gomme ammoniac, un gros : faites fondre dans ſix onces de la potion ſimple. La doſe eſt depuis une once juſqu'à deux, & ſe prend deux ou trois fois le jour.

Mixture ammoniacale avec l'oxymel.

Prenez de la mixture ammoniacale précédente, ſix onces; d'oxymel ſcillitique, ſix gros. La doſe eſt depuis une cuillerée juſqu'à deux onces, trois ou quatre fois le jour.

Mixture ammoniacale anodine.

Prenez de la mixture ammoniacale avec l'oxymel, ſix onces; de teinture thébaïque, un demi-gros. La doſe eſt depuis une cuillerée juſqu'à quatre, toutes les quatre ou ſix heures.

Mixture de bois de campêche.

Prenez d'extrait de bois de campêche, trois gros : faites fondre dans ſix onces de la potion ſimple. On peut, s'il en eſt beſoin, ajouter, ou trente gouttes

de teinture thébaïque, ou un gros de philonium de la Pharmacopée de Londres. La dose est depuis une once jusqu'à trois, & se prend deux, trois ou quatre fois le jour.

Mixture fétide.

Prenez d'assa-fœtida, un gros : faites fondre dans six livres de la potion simple. La dose est depuis une once jusqu'à trois, & se prend quatre fois par jour.

Mixture fétide volatile.

Prenez de mixture fétide, six onces ; d'esprit volatil de sel ammoniac, un gros. La dose est d'une once à deux onces, & se prend deux, trois ou quatre fois par jour.

Mixture de Fracastor.

Prenez de la potion simple, huit onces ; d'électuaire de scordium, quatre gros. La dose est depuis une once jusqu'à deux, & se prend toutes les quatre ou six heures.

Mixture Japonoise ou de Cachou.

Prenez de la potion simple, six onces ; de la teinture du Japon ou du Cachou, une once. On peut ajouter, s'il en est besoin, un gros de teinture thébaïque.

Mixture laxative.

Prenez d'électuaire lénitif, une once ; de manne, une demi-once : faites bouillir dans seize onces d'eau commune, & réduire à douze onces : passez : ajoutez à la colature une demi-once de sel cathartique amer & une once d'eau-de-vie. La dose est depuis deux onces jusqu'à douze.

Mixture purgative antimoniale.

Prenez d'électuaire lénitif, une demi-once ; de manne, une demi-once : faites bouillir dans vingt onces d'eau & réduire à ſeize onces ; enſuite faites-y fondre dix grains de tartre ſtibié : paſſez. La doſe de la colature eſt depuis une once juſqu'à quatre, toutes les heures, ou toutes les deux, trois ou quatre heures, juſqu'à ce que le ventre ſoit devenu lâche.

Mixture huileuſe volatile.

Prenez de la potion ſimple, ſix onces ; d'huile d'olives, trois onces ; d'eſprit volatil de ſel ammoniac, un gros : mêlez. La doſe eſt depuis une once juſqu'à trois, toutes les trois ou quatre heures.

Mixture ſcillitique.

Prenez de la potion ſimple, ſix onces ; d'oxymel ſcillitique, ſix gros. La doſe eſt depuis quatre gros juſqu'à deux onces, & ſe prend deux, trois ou quatre fois le jour.

Mixture de blanc de baleine.

Prenez de blanc de baleine, deux gros ; faites fondre dans un jaune d'œuf : ajoutez de la potion ſimple, ſix onces ; & s'il en eſt beſoin, deux ſcrupules de teinture thébaïque. La doſe eſt depuis une once juſqu'à deux, toutes les quatre ou ſix heures.

Mixture de blanc de baleine avec baume.

Prenez de blanc de baleine, deux gros ; de mucilage de gomme arabique, trois gros : remuez dans

un mortier : ajoutez enſuite ſix onces de blanc de baleine. La doſe eſt depuis une once juſqu'à trois, toutes les quatre ou ſix heures.

Mucilage de gomme arabique.

Prenez de gomme arabique en poudre, quatre onces : faites fondre dans dix onces d'eau bouillante pure.

ONGUENTS.

Onguent bleu ou mercuriel de la Pharmacopée de Londres.

Onguent de ſoufre de la Pharmacopée de Londres.

Oxymel ſcillitique de la Pharmacopée de Londres.

Philonium de la Pharmacopée de Londres.

PILULES.

Pilules fétides.

Prenez d'aſſa-fœtida & de myrrhe, de chaque un gros ; de ſavon blanc, deux gros ; de teinture de ſuie, une quantité ſuffiſante. La doſe eſt depuis dix grains juſqu'à un demi-gros, & ſe prend deux ou trois fois le jour.

Pilules de gayac.

Prenez de ſavon blanc d'Eſpagne, une demi-once ; de gomme de gayac, quatre ſcrupules ; de ſyrop, une quantité ſuffiſante. La doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un demi-gros, & ſe prend deux ou trois fois le jour.

Pilules gommeuſes de la Pharmacopée de Londres.

Pilules mercurielles.

Prenez de mercure, une demi-once : éteignez dans une quantité ſuffiſante de baume de copahu, & ajoutez, poudre de réglıſſe, gomme de gayac, de chaque ſix gros ; de ſyrop, une quantité ſuffiſante pour faire une maſſe de pilules. La doſe eſt depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un demi-gros, une ou deux fois par jour.

Pilules de Rufus de la Pharmacopée de Londres.

Pilules ſavonneuſes de la Pharmacopée de Londres.

Pilules ſavonneuſes avec la rhubarbe.

Prenez de ſavon blanc, ſix gros ; de poudre de rhubarbe, deux gros ; de ſyrop de ſucre, une quantité ſuffiſante. La doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à deux, & ſe prend deux ou trois fois le jour.

Pilules ſcillitiques.

Prenez poudre de régliſſe & poudre de ſcille ; de chaque un demi-gros ; de racine de gingembre, un gros ; de ſavon blanc, deux gros ; de ſyrop, une quantité ſuffiſante. La doſe eſt depuis quatre grains juſqu'à ſeize, & ſe prend deux ou trois fois le jour.

Pilules ſtomachiques.

Prenez de cannelle blanche en poudre, deux gros ; d'extrait de racine de gentiane, un gros ; de mucilage de gomme arabique, une quantité ſuffiſante. La

dose est depuis un scrupule jusqu'à un demi-gros, & se prend deux fois le jour : on peut ajouter, s'il en est besoin, un demi-gros de rouille de fer.

POTIONS OU VERRÉES.

Potion ou verrée simple.

Prenez d'eau commune, une demi-once, d'eau-de-vie, un gros & demi ; de sucre, un demi-gros : mêlez. On peut aussi composer cette potion avec de l'eau commune & de l'eau spiritueuse s'il en est besoin.

Potion anodine.

Prenez de la potion simple, une demi-once ; de la teinture thébaïque, vingt gouttes : mêlez.

Potion camphrée.

Prenez de camphre, trois grains ; de sucre, un demi-gros : broyez-les dans un mortier de marbre ; ensuite ajoutez de mucilage de gomme arabique, deux gros ; de la potion simple, une demi-once : mêlez, selon l'art, pour une dose qui se répéte toutes les quatre ou six heures.

Potion émétique antimoniale.

Prenez de vin d'antimoine, une demi-once : on en peut donner jusqu'à dix gros s'il en est besoin.

Potion émétique scillitique.

Prenez d'oxymel scillitique, dix gros ; d'eau de fontaine, une demi-once ; d'ipecacuanha en poudre, six grains.

Potion

Potion cordiale.

Prenez de la potion ſimple, une demi-once; de confection cordiale, un ſcrupule: mêlez; pour une doſe qui ſe prendra toutes les quatre ou ſix heures: on peut, s'il en eſt beſoin, ajouter un gros d'eſprit de lavande composé.

Potion cordiale huileuſe.

Prenez d'huile eſſentielle de menthe, deux gouttes; de ſucre, un demi-gros: mêlez exactement dans un mortier: ajoutez de la potion ſimple, une demi-once; de teinture ſtomachique, un gros: mêlez. On peut ajouter, s'il en eſt beſoin, dix gouttes de teinture thébaïque.

Potion lixivielle anodine.

Prenez de la potion ſimple, une demi-once; de leſſive de tartre, un demi-gros; de teinture thébaïque, vingt gouttes, pour prendre à l'heure ordinaire du ſommeil, ou matin & ſoir.

Potion de mithridate.

Prenez de la potion ſimple, une demi-once; de mithridate, un ſcrupule; de vinaigre, trois gros, pour une doſe qui ſe prend toutes les quatre ou ſix heures.

Potion huileuſe commune.

Prenez de mucilage de gomme arabique, quatre gros; d'huile d'olives, cinq gros: mêlez ſelon l'art, & ajoutez une demi-once de la potion ſimple, pour

une dose qui doit se répéter toutes les quatre ou six heures.

Potion huileuse avec la rhubarbe.

Prenez de la potion huileuse commune, deux onces; de teinture de rhubarbe, une demi-once, ou de rhubarbe en poudre, vingt-cinq grains; de teinture thébaïque, quinze gouttes: mêlez, pour une dose à prendre à l'heure ordinaire du coucher, ou de grand matin.

Potion purgative.

Prenez d'infusion de sené, trois onces; de sel de glauber, trois gros; d'eau-de-vie, deux gros; de sucre, un demi-gros, pour une dose à prendre le matin.

Potion saline commune.

Prenez de vinaigre ou de suc de limon, une demi-once; de sel d'absynthe, un scrupule, ou jusqu'à saturation; de la potion simple, une demi-once. On peut ajouter, s'il en est besoin, un scrupule de poudre de contrayerva composée, ou deux scrupules de poudre de contrayerva avec le nitre. On peut aussi préparer cette potion avec un demi-gros de sel diurétique, au lieu d'acide & de sel d'absynthe, pour une dose qui se prend toutes les trois, quatre ou six heures. On peut encore y employer une demi-once d'esprit de minderer.

Potion saline avec la confection cordiale.

Prenez de potion saline commune, deux onces; de confection cordiale, un scrupule: mêlez: pour une dose qui se prend toutes les quatre ou six heures.

Potion ſaline avec le mithridate.

Prenez de potion ſaline commune, deux onces; de mithridate, un ſcrupule : mêlez : pour une doſe à prendre toutes les quatre ou ſix heures.

Potion ſaline avec la rhubarbe.

Prenez de potion ſaline commune, deux onces; de rhubarbe en poudre, vingt-cinq grains : mêlez : pour une doſe à prendre le matin.

Potion ſaline avec la valeriane.

Prenez de la potion ſaline commune, deux onces; de racine de valeriane ſauvage en poudre, deux ſcrupules : mêlez : pour une doſe qui ſe prend toutes les deux, quatre ou ſix heures.

Potion ſaline ſuccinée.

Prenez de la potion ſaline commune, deux onces; ſel de ſuccin & poudre de caſtoreum, de chaque dix grains : mêlez : pour une doſe qui ſe prend toutes les quatre ou ſix heures.

Potion ſaline purgative, huileuſe.

Prenez de manne choiſie ou en larmes, une demi-once; d'huile d'olives, ſix gros; de jaune d'œuf, une ſuffiſante quantité : mêlez & broyez dans un mortier, en ajoutant peu à peu une once de ſel cathartique amer diſſous dans trois onces d'eau commune chaude, & trois gros d'eau-de-vie ou de quelqu'autre eau ſpiritueuſe : mêlez ſelon l'art, pour une doſe à prendre le matin.

Potion volatile.

Prenez de la potion ſimple, une once & demie; de ſel volatil de corne de cerf, dix grains : mêlez : pour une doſe qui ſe prend toutes les quatre ou ſix heures.

POUDRES.

Poudre aſtringente.

Prenez cannelle blanche en poudre; racine de tormentille en poudre, de chaque un gros : mêlez. La doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Poudre alumineuſe.

Prenez alun crud, & cachou, de chacun parties égales. La doſe eſt depuis huit grains juſqu'à un demi-gros.

Poudre anodine de Dower.

Prenez ſel de nitre & tartre vitriolé, de chaque quatre onces : jettez-les dans un creuſet rougi au feu, & remuez juſqu'à ce qu'il n'y ait plus ni deflagration, ni ſcintillation : ajoutez une once d'opium coupé & réduiſez-le tout en poudre : prenez auſſi réglifſe en poudre, & ipecacuanha en poudre très-fine, de chaque une once, & mêlez le tout le plus exactement qu'il eſt poſſible. La doſe eſt depuis dix grains juſqu'à deux ſcrupules ou un gros.

Poudre antimoniale.

Prenez de ſerres d'écreviſſes en poudre, dix gros; de tartre émétique, un gros; mêlez & réduiſez en

poudre très-fine. La dose est depuis trois grains jusqu'à dix, & se prend toutes les quatre ou six heures.

Poudre cordiale.

Prenez de cannelle blanche en poudre, un gros; de racine de zedoaire, deux gros; de racine de serpentaire, un gros: mêlez. La dose est depuis un scrupule jusqu'à un gros, & se prend toutes les quatre ou six heures.

Poudre de camomille.

Prenez de fleurs de camomille en poudre, trois gros; d'alun & de myrrhe, de chaque un gros. La dose est depuis un scrupule jusqu'à deux.

Poudre de contrayerva composée de la Pharmacopée de Londres.

Poudre de contrayerva avec le nitre.

Prenez de poudre de contrayerva composée, quatre onces; de sel de nitre, un gros: mêlez. La dose est depuis un scrupule jusqu'à un gros, & se prend toutes les quatre ou six heures.

Poudre émétique.

Prenez d'ipecacuanha en poudre, un scrupule; de tartre émétique, deux grains. La dose est depuis onze grains jusqu'à vingt-deux.

Hiera-picra de la Pharmacopée de Londres.

Poudre d'ipecacuanha avec l'opium.

Prenez racine d'ipecacuanha en poudre, dix grains;

d'opium, deux grains. La dose est depuis trois grains jusqu'à douze.

Poudre de jalap.

Prenez racine de jalap en poudre, six gros; racine de gingembre, deux gros. La dose est depuis un scrupule jusqu'à deux.

Magnesie blanche.

Poudre nitreuse.

Prenez de serres d'écrevisses en poudre, trois gros; de nitre, un gros: mêlez. La dose est depuis un scrupule jusqu'à deux, ou même jusqu'à un gros.

Poudre nitreuse camphrée.

Prenez de poudre nitreuse, deux scrupules; de camphre, cinq grains: mêlez. La dose est depuis un scrupule jusqu'à deux.

Poudre nitreuse avec la gomme de gayac.

Prenez de sel de nitre, deux gros; de gomme de gayac, un demi-gros. La dose est depuis cinq grains jusqu'à un demi-gros.

Poudre de Plummer.

Prenez calomelas & soufre doré d'antimoine, de chaque deux gros: broyez dans un mortier & réduisez en poudre très-fine. La dose est depuis deux grains jusqu'à dix, & même à un scrupule.

Poudre d'étain de la Pharmacopée de Londres.

Poudre de blanc de baleine avec le nitre.

Prenez de blanc de baleine, deux gros ; ſucre & ſel de nitre, de chaque une once. La doſe eſt depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un gros.

Poudre de gomme adragant de la Pharmacopée de Londres.

SELS.

Sels acides.

		Préparations.	
Acides minéraux.	Eſprit de vitriol concentré ordinaire.	Eſprit de vitriol dulcifié.	Æther.
	Eſprit de nitre. . . .	Eſprit de nitre.	
	Eſprit de ſel marin. .	Eſprit de ſel dulcifié.	

Acides végétaux.
- Vinaigre.
- Eſprit de vinaigre ou vinaigre diſtillé.
- Suc de limons.
- Cryſtaux de tartre.

Acides anonymes.
- Sel de ſuccin.
- Sel ſédatif d'Homberg.

Sels alkalis.

Alkalis végétaux.
- Sel d'abſynthe.
- Sel de tartre.

Alkali minéral.

Sel alkali minéral, ſoude ou natrum.

Alkalis volatils.

Sel volatil de corne de cerf.

Sel volatil de ſel ammoniac.

Sels neutres.

Sels neutres composés *d'Alkali* & *d'Acide.*

Tartre vitriole.	Végétal.	
Sel de glauber.	Minéral.	Vitriol.
Sel ammoniacal vitriolique.	Volatil.	
Sel de nitre commun.	Végétal.	Nitre.
Nitre cubique.	Minéral.	
Sel ammoniacal nitreux.	Volatil.	
Sel digeſtif de Sylvius.	Végétal.	
— Marin commun.	Minéral.	Sel marin.
— Ammoniacal commun.	Volatil.	

Sels neutres composés d'Alkali & d'Acide végétal.

Sel diurétique.	Végétal.	Vinaigre.	Végétal.
Tartre tartariſé.	Végétal de tartre.	Cryſtaux de tartre.	
Sel de limons.	Végétal d'abſynthe.	Suc de limons.	
Sel de ſeignette.	Minéral.	Cryſtaux de tartre.	
Eſprit de Minderer.	Volatil.	Vinaigre diſtillé.	

On peut préparer ces divers ſels neutres pour l'uſage médecinal, en mêlant, juſqu'à ſaturation, un alkali & un acide convenables. Il y en a d'autres qui, étant cryſtalliſés ſelon l'art, ſont plus commodes pour l'uſage d'un hôpital militaire, par la facilité de les tranſporter : d'autres, tels que le ſel commun de limons & l'eſprit de Minderer, ſe préparent plus facilement, en mêlant juſqu'à ſaturation, au moment du beſoin, un alkali & un acide convenables.

Diſſolution de mercure ſublimé corroſif.

Prenez de mercure ſublimé corroſif, ſix grains ; d'eau-de-vie, douze onces : mêlez. La doſe eſt depuis une demi-once juſqu'à une once, par jour.

Eſpeces aromatiques de la Pharmacopée de Londres.

Eſpeces de ſcordium de la Pharmacopée de Londres.

Tartre émétique de la Pharmacopée de Londres.

Thériaque d'Andromaque de la Pharmacopée de Londres.

TEINTURES.

Teinture amere ;
- de quinquina,
- de mars dans l'eſprit de ſel,
- Japonoiſe ou de Cachou,
- d'hellebore,
- de myrrhe,
- ſacrée,
- de ſaturne ou de plomb ;
- de ſerpentaire,
- thébaïque ou d'opium.

} de la Pharmacopée de Londres.

Teinture de rhubarbe.

Prenez de racine de rhubarbe en poudre, deux onces; de semence de petit cardamoine dépouillée de son écorce, une demi-once; de vin d'Espagne blanc, deux livres; d'eau-de-vie, huit onces: mettez en digestion à froid & passez. La dose est depuis une once jusqu'à trois.

Teinture stomachique.

Prenez d'écorce de cannelle blanche, une demi-once; d'écorce d'orange, une once; de graine de petit cardamoine dépouillé de son écorce, deux gros; d'eau-de-vie de France, deux livres: mettez en digestion à froid & passez. La dose est depuis une demi-once jusqu'à une once deux ou trois fois le jour: ajoutez, si les circonstances le demandent, une chopine ou une livre de vin d'Espagne blanc.

Verre ciré d'antimoine.

VINS.

Vin amer.
Vin antimonial. } de la Pharmacopée de Londres.
Vin martial.

Pour éviter aux Médecins & Chirurgiens qui suivront cette pratique de MM. Pringle, Lind & Monro dans le traitement des maladies des gens de guerre, & des épidémies des Villes & des campagnes; pour leur éviter, dis-je, la peine de recourir à d'autres Livres, nous allons ajouter les médicamens composés de la Pharmacopée de Londres & d'Edimbourg que ces célébres Médecins des Troupes Angloises

ont recommandés, afin que l'on puisse donner des remedes équivalens ou faire composer ceux-ci, ce qui réunit dans le même volume la connoissance & le traitement des maladies avec les remedes.

Confection cordiale.

Prenez sommités fraîches de romarin & bayes de genievre, de chaque une livre ; graines de petit cardamoine mondées ; racine de zedoaire & safran, de chaque une demi-livre : employez pour extraire la teinture de ces drogues environ douze livres d'eau-de-vie : passez cette teinture & faites la réduire, au moyen d'un feu doux, à environ deux livres & demie ; pour lors ajoutez ce qui suit ; de serres d'écrevisses réduites en poudre, seize onces ; de cannelle & muscade, de chaque deux onces ; de cloux de gerofle, une once ; de sucre fin, deux livres : réduisez le tout en poudre très-fine : mêlez pour un électuaire.

Conserve de kinorrhodon.

Prenez de pulpe de fruits d'églantier ou grateculs, une livre ; de sucre fin, vingt onces : mêlez pour une conserve.

Conserve de roses.

Prenez des feuilles ou pétales de roses rouges avant que ces fleurs soient épanouies ; pilez-les d'abord seules, & ensuite avec trois fois leur poids de sucre fin jusqu'à ce que le mêlange soit parfait.

Décoction blanche.

Prenez de corne de cerf calcinée & préparée, deux onces ; de gomme arabique, deux gros ; d'eau,

trois livres : faites réduire à deux livres par l'ébullition & paſſez.

Electuaire de bayes de laurier.

Prenez feuilles de rüe ſéches ; graines de carvi ; de perſil & bayes de laurier, de chaque une once ; de ſagapenum, une demi-once ; poivre noir & caſtoreum, de chaque deux gros : concaſſez le tout ; ajoutez-y trois fois le poids de ces drogues de miel purifié : mêlez exactement pour un électuaire.

Electuaire lénitif.

Prenez de figues graſſes, une livre ; de feuilles de ſené, huit onces ; pulpe de tamarins, de caſſe, de prune, de petit damas noir, de chaque une demi-livre ; de graines de coriandre, quatre onces ; de régliſſe, trois onces ; de ſucre fin, deux livres & demie. Réduiſez en poudre le ſené & la coriandre, & paſſez le tout au tamis, de façon qu'il y ait dix onces de cette poudre : faites bouillir le reſte avec les figues & la régliſſe dans quatre livres d'eau : faites réduire à moitié par l'ébullition : paſſez avec expreſſion : faites évaporer la colature & réduire à une livre & demie ou un peu moins : faites y fondre le ſucre pour avoir un ſyrop : ajoutez peu à peu ce ſyrop aux pulpes ; enſuite mêlez-y la poudre que vous avez miſe à part en commençant la compoſition.

Electuaire de ſcordium ou diaſcordium.

Prenez des eſpeces de ſcordium avec l'opium, autant que vous jugerez à propos ; de ſyrop de meconium cuit à la conſiſtence du miel, trois fois le poids des eſpeces : mêlez pour un électuaire.

Electuaire de ſcammonée.

Prenez de ſcammonée en poudre, une demi-once; cloux de gerofle & gingembre en poudre, de chaque ſix gros; d'huile eſſentielle de carvi, un demi-gros; de miel, une demi-livre: mêlez d'abord le miel avec les ſubſtances aromatiques: ajoutez enſuite la ſcammonée, & après cela l'huile eſſentielle.

Elixir d'aloès.

Prenez de teinture de myrrhe, deux livres; ſafran & aloès ſucotrin, de chaque trois onces: mettez en digeſtion & paſſez.

Elixir parégorique ou calmant.

Prenez fleurs de benjoin & opium purifié, de chaque un gros; de camphre, deux ſcrupules; d'huile eſſentielle d'anis, un demi-gros; d'eſprit de vin, deux livres: mettez en digeſtion & paſſez.

Elixir acide de vitriol.

Prenez de teinture aromatique, une livre; d'huile de vitriol, quatre onces: mêlez peu à peu; & lorſque le mêlange aura dépoſé, filtrez-le par le papier.

Emplâtre véſicatoire.

Prenez de l'emplâtre attirant, deux livres; de cantharides, une livre; de vinaigre, une demi livre. (L'emplâtre attirant ſe fait avec la cire jaune, le ſuif de mouton & le réſidu jaune de la térebenthine dont on a extrait l'huile par la diſtillation.)

Especes aromatiques.

Prenez de cannelle, deux onces; graines de petit cardamoine mondées, gingembre & poivre long, de chaque une once: réduisez le tout ensemble en poudre.

Especes de scordium.

Prenez de bol d'Arménie ou de France, quatre onces; de scordium, deux onces; de cannelle, une demi-once; styrax calamite purifié, racines de tormentille, de bistorte, de gentiane, feuilles de dictamne de crête, galbanum purifié, gomme arabique, roses rouges, de chaque une once; poivre long & gingembre, de chaque une demi-once: réduisez le tout en poudre.

Infusion commune de sené.

Prenez de feuilles de sené, une demi-once; de crystal de tartre, trois gros; de semences de petit cardamoine mondées, deux gros; d'eau commune, une livre: faites fondre les crystaux de tartre dans l'eau bouillante, & versez cette eau, tandis qu'elle bout encore, sur les autres ingrédiens: laissez refroidir & passez.

Liniment savoneux.

Prenez d'esprit de romarin, une livre; de savon d'alicante dur, trois onces; de camphre une once: tenez le savon dans l'esprit de romarin jusqu'à ce qu'il soit dissous; ensuite ajoutez le camphre.

Liniment volatil.

Prenez d'huile d'amandes, une once ; d'esprit de sel ammoniac, deux gros : mêlez dans une bouteille & secouez jusqu'à ce que le mêlange soit parfait.

Miel ægyptiac.

Prenez de verd de gris réduit en poudre très-fine ; cinq onces ; de miel, quatorze onces ; de vinaigre, sept onces : exposez le mêlange à une chaleur douce jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistence convenable & une couleur rougeâtre ; au bout de quelque tems la partie la plus grossiére de ce mêlange se précipite ; celle qui surnage est ce qu'on nomme miel ægyptiac.

Miel rosat.

Prenez de roses rouges non épanouies, mondées de leur onglet & desséchées promptement, quatre onces ; d'eau bouillante, trois livres ; de miel purifié, cinq livres : faites macérer les roses dans l'eau pendant quelques heures : passez : ajoutez le miel à la colature, & faites bouillir jusqu'à ce que le mêlange ait acquis l'épaisseur convenable.

Onguent bleu violent.

Prenez de saindoux, deux livres ; de mercure, une livre ; de baume de soufre simple, une demi-once : agitez le mercure avec le baume jusqu'à ce qu'on ne voye plus le premier : mettez ensuite peu à peu le saindoux tiéde & mêlez avec soin.

Onguent bleu moins violent.

Prenez de saindoux, quatre livres ; de mercure,

une livre ; de térebenthine commune, une once : agitez le mercure avec la térebenthine dans un mortier juſqu'à ce qu'on ne voye plus le mercure ; enſuite ajoutez peu à peu le ſaindoux tiéde & mêlez avec ſoin.

Onguent ſoufré.

Prenez d'onguent ſimple, une demi-livre ; de fleurs de ſoufre non lavées, deux onces ; d'eſſence de limon, un ſcrupule : mêlez. L'onguent ſimple eſt fait avec deux livres de ſaindoux, trois onces d'eau de roſes & ce qu'il faut d'eſſence de limons pour l'aromatiſer.

Oxymel ſcillitique.

Prenez de miel, trois livres ; de vinaigre ſcillitique, deux livres : expoſez le mêlange à un feu doux juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtence de ſyrop.

Philonium de Londres.

Prenez poivre blanc, gingembre, graines de carvi, de chaque deux onces ; d'opium purifié, ſix gros ; de ſyrop de meconium épaiſſi à la conſiſtance de miel, trois fois le poids des autres ingrédiens. Faites diſſoudre l'opium dans du vin & mêlez-le exactement avec le ſyrop chaud ; enſuite ajoutez les autres ſubſtances en poudre.

Pilules gommeuſes.

Prenez de galbanum, opopanax, myrrhe & ſagapenum, de chaque une once ; d'aſſa-fætida, une demi-once ; de ſyrop de ſafran, ce qu'il faut pour faire une maſſe de pilules.

Pilules

Pilules de Rufus.

Prenez d'aloès sucotrin, deux onces; myrrhe & safran, de chaque une once; de syrop de safran, ce qu'il en faut pour faire une masse de pilules.

Pilules savoneuses.

Prenez de savon fait avec l'huile d'amandes, quatre onces; d'opium purifié, une demi-once; d'essence de limons, un gros : amolissez l'opium dans le vin, & le mêlez exactement avec le reste.

Poudre de contrayerva composée.

Prenez de poudre de serres d'écrevisses composée, une demi-livre; de racine de contrayerva en poudre, cinq onces : mêlez.

Poudre de gomme adragant composée.

Prenez gomme adragant, gomme arabique & racine de guimauve, de chaque une once & demie; d'amidon & réglisse, de chaque une demi-once; de sucre fin, trois onces : réduisez le tout en poudre fine.

Poudre, dite *Hiera-picra.*

Prenez de gomme extraite de l'aloès sucotrin, une livre; de cannelle blanche, trois onces : réduisez-les en poudre séparément; ensuite faites le mêlange.

Poudre d'étain ou étain pulvérisé.

Faites fondre du plomb la quantité que vous sou-

haiterez : verſez-la dans un vaiſſeau de bois dont vous aurez frotté toute la ſurface interne avec de la craie : ſécouez ce vaiſſeau avec vîteſſe & force, ce qui fera prendre à une partie de l'étain la forme de pouſſiére. On recommencera l'opération pour le reſte de l'étain non pulvériſé.

Poudre, dite *magnéſie blanche.*

Faites diſſoudre du ſel cathartique amer dans une ſuffiſante quantité d'eau ; filtrez la diſſolution, & ajoutez peu-à-peu à la colature, de la leſſive filtrée de potaſſe, juſqu'à ce que le mêlange ceſſe de devenir laiteux ; il ſe précipitera une poudre blanche ; ſéparez-la en décantant la liqueur, puis lavez cette poudre avec ſoin dans pluſieurs eaux chaudes & froides, & enſuite faites-la ſécher.

Tartre émétique.

Prenez ſafran d'antimoine lavé & cryſtal de tartre, de chaque une demi-livre ; d'eau commune, trois livres : faites bouillir durant une demi-heure, enſuite filtrez par le papier : faites évaporer la colature ; il ſe formera des cryſtaux qui ſont l'émétique proprement dit.

Teinture amere.

Prenez de racine de gentiane, deux onces ; d'écorce jaune d'orange, ſéchée, une once ; de graines de petit cardamome mondées, une demi-once ; d'eau-de-vie, deux livres : faites digérer à froid & paſſez.

Teinture de quinquina.

Prenez de quinquina, quatre onces ; d'eau-de-vie, deux livres : faites digérer & paſſez.

Teinture de Mars dans l'esprit de sel.

Prenez de limaille de fer, une demi-livre; d'esprit de sel marin de glauber, trois livres; d'esprit de vin, trois livres: faites macérer le fer à froid dans l'esprit de sel, tant que celui-ci attaque le fer: lorsque le dépôt est formé, faites évaporer une livre de liqueur, & ajoutez l'esprit de vin au résidu.

Teinture Japonoise ou de Cachou.

Prenez de terre du Japon ou Cachou, trois onces; de cannelle, deux onces; d'eau-de-vie, deux livres: faites digérer, & passez.

Teinture d'hellebore.

Prenez de racine d'hellebore noir, quatre onces; de cocchenille, deux scrupules; d'eau-de-vie, deux livres: mettez en digestion, & ensuite filtrez par le papier.

Teinture de myrrhe.

Prenez de myrrhe, trois onces; d'eau-de-vie, deux livres: mettez en digestion & passez.

Teinture sacrée.

Prenez d'aloès sucotrin, huit onces; de cannelle blanche, deux onces; de vin blanc, dix livres. Mettez en poudre séparément l'aloès & la cannelle, puis mêlez-les: ensuite versez le vin sur ce mélange: laissez macérer à froid durant une semaine ou plus long-tems, remuant de tems en tems la liqueur; enfin passez-la.

Teinture ſaturnine ou de Saturne.

Prenez ſucre de Saturne & vitriol verd, de chaque deux onces ; d'eſprit de vin, deux livres : réduiſez les ſels en poudre ſéparément : mettez-les dans l'eſprit de vin : laiſſez digérer à froid, & filtrez par le papier.

Teinture de ſerpentaire.

Prenez de racines de ſerpentaire de virginie, trois onces ; d'eau-de-vie, deux livres : laiſſez digérer à froid : paſſez.

Teinture thébaïque ou d'opium.

Prenez d'opium purifié, deux onces ; cannelle & cloux de gerofle, de chaque un gros ; de vin blanc, une livre : laiſſez en macération à froid durant une ſemaine, & filtrez par le papier.

Verre d'antimoine ciré ou corrigé avec la cire.

Prenez de cire jaune, un gros ; faites fondre dans un vaſe de fer ; jettez ſur la cire une once de verre d'antimoine en poudre : remuez le mêlange durant une demi-heure qu'il reſtera ſur un feu doux : verſez-le enſuite ſur une carte : laiſſez refroidir : mettez en poudre.

Vin amer.

Prenez racine de gentiane ; écorce jaune de citron fraîche, de chaque une once ; de poivre long, deux gros ; de vin blanc, deux livres.

Vin antimonial.

Prenez de ſafran d'antimoine lavé, une once ; de

vin blanc, une demi-livre : laissez macérer à froid, & filtrez par le papier.

Vin chalibé ou martial.

Prenez de limaille de fer, quatre onces ; cannelle & macis, de chaque une demi-once ; de vin du Rhin, quatre livres : laissez en macération à froid durant un mois, sécouant fréquemment le mêlange ; ensuite passez.

ALIMENS nourrissans, sains, peu coûteux, & qu'il est facile de se procurer, tant pour les Soldats malades qui sont à la diéte simple ou moyenne, que pour les Soldats en santé auxquels on n'a que fort peu de viande fraîche à donner, ou quand elle manque entiérement.

Pilau des Orientaux.

PRENEZ telle quantité de riz que vous jugerez à propos : lavez-le trois fois avec de l'eau chaude : mettez-le dans quatre fois autant de bouillon de viande ou de racines potagéres, ou même de poisson frais quand il sera bouillant : faites bouillir le tout jusqu'à ce que le riz soit crevé, ce que le gonflement & l'allongement des grains de riz indiquent suffisamment : alors retirez le vaisseau du grand feu ; jettez-y quelque assaisonnement, comme du sel, du poivre, de la piretre, du laurier, du piment confit au vinaigre, des feuilles d'ache séches, &c. Si le bouillon n'a été fait qu'avec des racines, ajoutez une quantité

raisonnable de bonne graisse ou de bon beurre : tenez encore le tout environ une demi-heure exposé à un feu très-doux, & remuez fréquemment, comme on a dû le faire durant toute la cuisson. Le riz sera encore meilleur & plus sain, si on met cuire à part des légumes, comme navets, poiraux, carrottes, radis, choux, oignons, échalottes, ails, oseilles, &c. & qu'on verse une certaine quantité de ce bouillon avec les légumes mêmes dans le riz un quart d'heure avant de le retirer du feu & de le servir.

Soupe au riz.

Ayez un vaisseau propre à mettre sur le feu & qui contienne environ vingt pintes ou quarante livres d'eau : n'y versez d'abord que cinq pintes d'eau : quand elle sera chaude, jettez-y trois livres de riz que vous aurez lavé dans d'autre eau chaude : entretenez le feu : remuez le riz continuellement & doucement : à mesure qu'il augmentera de volume ou s'enflera, & que le mêlange s'épaissira, versez en diverses fois jusqu'à quinze pintes d'eau chaude, en ne mettant qu'environ deux pintes à la fois : lorsque le riz sera bien cuit, mettez-y une demi-livre de beurre frais, ou salé ou fondu, ou de saindoux ou même d'huile, avec environ six onces de sel & deux gros de poivre en poudre : tenez le mêlange sur le feu durant encore une demi-heure, en remuant continuellement pour mêler exactement l'assaisonnement. Otez le vaisseau de dessus le feu, & mettez-y aussitôt six livres de pain coupé par tranches très-minces : mêlez le pain avec le riz en remuant. On peut employer du lait au lieu de beurre ou de graisse ; on en mettra environ six pintes ou douze livres, & on n'employera que seize pintes d'eau & du pain blanc. La ration sera d'environ une chopine ou une livre.

Potage de gruau d'avoine, d'orge, de froment, de pois ou de fèves.

Mettez environ quatre ſceaux d'eau dans une marmite : quand elle ſera chaude, jettez-y une livre & demie de ſel; & lorſqu'elle ſera bouillante, mettez quatre livres de gruau d'avoine ou de bled froment ou d'orge mondés, ou quatre livres de farine dont le grain aura été préalablement grillé ou rôti au four : mêlez-y une quantité proportionnée de navets, poiraux, oignons, carrottes, citrouille, &c. Mettez dans une marmite particuliére trois livres de beurre frais ou ſalé, ou de ſaindoux ou de lard coupé par tranches : quand celle des graiſſes que vous aurez employé ſera fondue, jettez peu-à-peu dans ce bouillon le plus de légumes ou herbes qu'il vous ſera poſſible, telles que laituë, poirée, chicorée, choux, oſeille, avec cerfeuil, ail, ciboule, échalotte : remuez fréquemment ce mêlange. Si ces herbes rendent peu d'eau, & qu'il y ait à craindre qu'elles ne brûlent, prenez ce qu'il en faudra dans la premiere marmite. Ces légumes étant cuits, jettez-les dans la premiere marmite : remuez : mettez du poivre : faites bouillir le tout environ une demi-heure : éloignez du feu, & trempez la ſoupe, en verſant ce bouillon ſur environ cinquante livres de pain coupé par petits morceaux quarrés gros comme le doigt : laiſſez le pain s'imbiber, puis diſtribuez.

Quand on veut employer des pois ou fêves, ſoit avec les farines ou gruaux, ſoit ſeuls, il convient de les employer groſſiérement moulus ou concaſſés, pour qu'ils cuiſent mieux, plus promptement, ſe digérent facilement & produiſent moins de vents, de peſanteur & de gonflement d'eſtomac.

Tablettes de bouillon ou de jus de viandes pour les Hôpitaux militaires.

Prenez le quart d'un bœuf, un veau entier, deux moutons, deux douzaines de vieilles poules ou vieux coqs, ou une douzaine de vieux dindons; nettoyez & échaudez le tout: mettez dans la marmite; versez-y aussi-tôt la décoction de quinze ou vingt livres de rapure de corne de cerf & quatre sceaux d'eau commune: couvrez la chaudiere, & fermez-la exactement en tenant un poids sur le couvercle & lutant les bords avec de la pâte. Faites bouillir à un feu doux durant six heures, c'est-à dire jusqu'à ce que ces viandes se détachent des os; alors retirez les viandes; ôtez les plus gros os: hachez les viandes, & mettez-les sous une presse garnie de plaques de fer chaudes: faites agir la presse: mettez dans la chaudiere le jus exprimé: passez le tout par un tamis de crin: laissez refroidir: ôtez la graisse: assaisonnez avec sel, poivre blanc, gerofle, laurier ou autre chose: faites bouillir & remuez jusqu'à ce que le bouillon étant versé sur une assiette & refroidi, il forme une gelée épaisse, brune & qui ait beaucoup de consistence: retirez la marmite du feu, & quand le bouillon sera à moitié refroidi, versez dans des vaisseaux qui aient beaucoup de surface & au plus trois pouces de profondeur. Cette gelée étant refroidie, mettez-la sécher, ou dans un four modérément chaud ou à l'étuve. Quand ces tablettes sont devenues aussi dures que de la colle forte, mais telles qu'elles se cassent avec les mains, rompez-les de la grandeur que vous souhaiterez, & gardez-les dans des boîtes ou barils bien fermés, que vous tiendrez dans des lieux frais & secs. Une once de ces tablettes fondue dans une chopine d'eau fait un bouillon léger, une

once & demie un bouillon moyen, & deux onces font un fort bon bouillon épais & très-nourrissant.

On rendra ces tablettes plus agréables au goût, & propres à préserver de certaines maladies, si on met cuire avec la viande des navets, oignons, poireaux, carrottes, céleri, cerfeuil, &c.

Choucroute ou Soucroute; Saverkraut des Allemands.

Vers la mi-Novembre, prenez des choux pommés: laissez-les à l'air durant trois ou quatre jours afin que leur humidité se dissipe: ensuite coupez-les par tranches minces & étroites, en ôtant les feuilles vertes & les côtes épaisses, dures: arrangez-les par lits dans un baril, en mettant alternativement un lit de ces choux coupés & une bonne poignée de sel, & foulant le plus fort qu'il est possible chaque couche au moyen d'un large pilon de bois. On y ajoute quelquefois des baies de genievre, du raifort, de la coriandre, & on y pourroit employer tout autre assaisonnement sain ou du goût de ceux pour qui on fait la choucroute. Lorsque le baril est rempli de ces lits bien foulés, terminez-le par un lit de feuilles de choux, & le fermez avec le fond de bois qui a été ôté pour le remplir; chargez ce fond d'un poids qui tienne les choux fortement pressés: mettez le baril dans un lieu frais & à l'abri de la gelée. Ce mêlange fermente & acquerre un goût piquant & qui excite l'appétit. Au bout de quatre semaines ouvrez le baril; retirez les feuilles de dessus & la premiere couche de choux pour les jetter; enlevez également l'écume qui surnage l'eau. Prenez par préférence les choux du tour du baril, en exprimant toujours le jus; & si l'eau venoit à manquer, remettez-en un peu de fraîche. On peut conserver de la choucroute jusqu'aux chaleurs du printems. L'odeur très-forte &

désagréable de cette préparation ne doit pas faire croire qu'elle est gâtée. Pour faire usage de la choucroute, mettez au fond du vaisseau la moitié de ce que vous en voulez employer, & par-dessus de la viande fort grasse que vous recouvrirez du reste de la choucroute ; versez-y une suffisante quantité d'eau : faites bouillir à un feu modéré jusqu'à ce que la viande soit cuite ; tournez de tems en tems ce qui est dans le vaisseau, mais sans le mêler. On lave quelquefois les choux pour leur ôter une partie de l'aigreur qu'ils ont contractée.

On se sert en Allemagne de deux différentes machines qui coupent les choux plus promptement & plus réguliérement qu'on ne le pourroit faire sans elles.

Boissons.

Sur une partie d'eau-de-vie, mettez cinq parties de petite biére : ajoutez du miel ou du sucre en petite quantité, & de bon vinaigre ce qu'il en faudra pour que le mêlange ait une agréable acidité. Cette liqueur qu'on peut regarder comme une espece de punch, est très-fortifiante. On lui pourroit même donner l'agrément du punch, si on y mêloit de l'écorce de citron ou d'orange.

On peut faire une liqueur très-saine, en mettant un gros de crême de tartre sur une chopine d'eau-de-vie & trois chopines d'eau.

On préviendroit une partie des fievres intermittentes si communes, ou presque générales dans certaines garnisons où l'air est humide & marécageux, en distribuant aux Troupes de l'eau-de-vie dans laquelle on auroit mis infuser du quinquina.

Parfums pour corriger l'air corrompu.

Outre les branches des arbres résineux, tels que

les pins, ſapins, meleſes, cypres, génevriers, & les baies de génevrier & de laurier franc qu'il eſt aſſez facile de ſe procurer preſque par-tout pour les employer comme parfum, afin de corriger l'air corrompu, de détruire les ſemences de contagion, & de prévenir ſa communication & ſa conſervation, on peut trouver preſque toujours de la poix réſine, des vieux cables ou bois gaudronnés, de la poudre à canon, du vinaigre.

On propoſe encore la compoſition ſuivante. Prenez quatre livres de cette ſuie ſolide & luiſante qui ſe trouve dans les cheminées qu'on ne ramonne pas fréquemment ou qui ne l'ont été que ſuperficiellement : réduiſez cette ſuie en poudre : prenez auſſi deux livres de ſoufre & autant de poix réſine, avec une livre de ſalpêtre & une demi-livre d'huile d'olives : mêlez : faites fondre & verſez la poudre de ſuie, en remuant continuellement pour bien mêler ; enſuite laiſſez refroidir : caſſez par morceaux, que vous mettrez quand il ſera beſoin ſur une pelle rougie au feu ou ſur des charbons ardens. On vante auſſi le parfum ſuivant. Faites deſſécher au four ou près du feu des racines d'angélique : écraſez-les : tenez en infuſion durant quatre ou cinq jours dans du vinaigre. Quand il ſera néceſſaire, mettez un morceau de cette racine ſur une brique ou une pelle rougies au feu.

Poudre alimentaire pour ſuppléer à la ſubſiſtance ordinaire, dans les cas de néceſſité abſolue, tels que les ſiéges, &c.

Il eſt conſtaté par diverſes épreuves que ſix onces de poudre ſuffiſent pour nourrir un homme pendant un jour.

Il eſt à la volonté de celui qui en fait uſage d'en faire deux ou trois repas.

Une cuillerée ordinaire contient environ une once, ainsi cette mesure peut servir de guide : on l'emploie de deux manieres, à l'eau chaude ou à l'eau froide.

Préparation à l'eau chaude.

Pour deux onces de poudre, il faut faire bouillir environ un demi-septier d'eau, plus ou moins, selon qu'on veut avoir une boisson liquide ou une bouillie; lorsque l'eau bout, on y met la poudre, que l'on remue une minute au plus; après quoi on retire le vase du feu pour laisser refroidir jusqu'au point de pouvoir manger.

Préparation à l'eau froide.

Si l'on est dans le cas, soit par la volonté, soit par tout autre motif, de ne pas se servir d'eau chaude, il faut mettre le nombre de cuillerées de poudre que l'on voudra prendre dans une écuelle ou tout autre vase, on verse dessus deux ou trois cuillerées d'eau pour délayer, & succinctement on augmente le volume d'eau, suivant qu'on aime plus ou moins le liquide, & l'on n'a pas d'autre précaution à prendre que de bien remuer avec une cuiller, ce qui est l'affaire d'un instant. Chenevieres, *Détails militaires*, t. *V*.

La boisson appellée par les Anglois small-negus, petit negus, page lxxiij, est une espece de punch; elle se prépare avec du vin rouge ordinaire, de l'eau commune, du jus de citron & de l'écorce de muscade rapée.

ADDITION

Au Chapitre du Scorbut, page 440.

M. Macbride de Dublin avoit annoncé en 1764 * que de puissantes raisons lui faisoient regarder la drêche, ou le grain préparé par la fermentation pour composer la biére, comme un anti-scorbutique, & il avoit demandé qu'on fît des essais sur les vaisseaux Anglois & dans les hôpitaux de la Marine où les affections scorbutiques sont si communes. Ce Médecin vient de publier une partie des expériences faites à son instigation; elles confirment, ce qu'il avoit pensé, que l'on a un très-puissant spécifique contre le scorbut, dans la drêche dont on fait une liqueur parfaitement semblable dans toutes ses qualités aux sucs récens de ceux des végétaux, que l'on fait guérir plus sûrement & plus promptement le scorbut. La fréquence des affections scorbutiques parmi les Troupes, & la possibilité de se procurer le remede par-tout & à peu de frais, m'ont déterminé à ajouter ici en peu de mots le résultat des observations publiées par M. Macbride dans un Ouvrage nouveau qui a pour titre, *An Historical Account*, &c. Exposé historique d'une nouvelle méthode de traiter le scorbut, &c. Il est démontré avec évidence par les observations rapportées dans cet écrit, que l'infusion du grain préparé pour la biére est un anti-scorbutique aussi puissant & aussi prompt dans son action que les sucs récens de fruits acides. Mais comme la matiere dont se fait cette liqueur est à aussi bon

* Experimental Essays. *in*-8.

marché, ou moins chere en Europe que les oranges, les limons, citrons & autres fruits de cette espece; qu'elle peut se conserver long-tems, & se trouver presque par-tout, on ne peur pas hésiter à donner la préférence à la drêche sur les fruits & les légumes. Les précautions à employer dans l'administration de ce remede, sont de commencer par une petite quantité, & d'augmenter ensuite peu à peu jusqu'à la dose qui paroît produire l'effet qu'on attend. Lorsque la drêche purge trop, il faut en interrompre l'usage ou diminuer la dose, ou bien ajouter à l'infusion autant d'élixir de vitriol qu'il en faut pour communiquer à la boisson une acidité agréable. Si la drêche cause des tranchées vives, on donne, à l'heure du coucher, quinze à vingt gouttes de laudanum liquide de Sydenham dans deux cuillerées d'eau de cannelle. On peut s'approvisionner de grain en drêche, ou moulu ou entier; si le grain est entier, un moulin à bras suffira pour le moudre, & formera un exercice pour les convalescens. On versera trois mesures d'eau bouillante sur une mesure de grain préparé ou de drêche moulue. Laissez infuser durant quatre heures; ensuite passez l'infusion dans un linge. La dose sera en commençant d'une demi-livre, & pourra être augmentée presqu'à trois ou quatre livres, dont une partie sera prise en boisson & l'autre en panade ou soupe. Lorsque le grain préparé a bouilli, la liqueur n'est ni si légere, ni si bonne, elle a une couleur plus foncée, elle est plus visqueuse, & ne fermente pas aussi vîte que quand on la fait par la simple infusion en six ou huit heures. M. Macbride conseille de faire entrer des raisins secs dans la panade pour la rendre un aliment plus agréable & plus efficace. On trouvera la suite de ces expériences, & les progrès de ce traitement du scorbut, dans le volume de la Conservation des Gens

de mer, avec la traduction du nouvel Ouvrage de M. Lind sur *les Maladies dont les Européens sont attaqués dans les climats chauds, & celle des Maladies des Barbades, par M. Hillary.*

ADDITION

Au Chapitre des Maux Vénériens, page 460.

Les expériences de MM. Van-Swieten, de Haen & de plusieurs autres Disciples du grand Boerhaave, Praticiens aussi prudens qu'habiles dans les diverses parties de l'art de guérir, ont renouvellé depuis 1750 l'usage de la dissolution du mercure sublimé corrosif pour la cure des maux vénériens. Les succès heureux & surprenans de ce traitement, parmi les Troupes Allemandes, Angloises & Françoises durant la derniere guerre, lui ont mérité d'être vanté par tous ceux qui en avoient été témoins, lorsque la paix les a eu dispersés dans les diverses parties du monde; enfin les guérisons innombrables & constantes que l'usage prudent de ce remede continue à opérer sur tous les tempéramens, dans les différentes saisons & les climats divers, ont confirmé l'excellence d'un traitement qui a sur tous les autres les avantages d'être le plus court, le moins disgratieux, très-peu coûteux, de laisser le malade vaquer à ses affaires, de se cacher quand cela devient nécessaire, enfin de trouver aussi peu de maux rebelles que quelqu'autre spécifique que ce soit, car on sait qu'il n'est pas de remede qui guérisse toujours parfaitement. Le tems a appris qu'on pouvoit apporter quelques changemens à la maniere d'administrer le mercure sublimé corrosif sans diminuer

ſon efficacité & ſans le rendre dangereux. Quoiqu'on ait recommandé de le donner en diſſolution dans l'eau-de-vie de grain & de boire enſuite une décoction de guimauve, l'expérience a démontré qu'on peut s'attendre à un égal ſuccès en le faiſant diſſoudre dans l'eau-de-vie de vin, dans l'eau-de-vie de ſucre, ou même dans l'eau pure, & en mêlant cette diſſolution avec l'eau ſucrée, l'hydromel, le petit lait, la décoction ou l'infuſion des plantes adouciſſantes, émollientes, & des plantes ſudorifiques, ainſi qu'avec pluſieurs eſpeces de liqueurs que les circonſtances font préférer comme propres, ſoit à accélérer ſes effets, ſoit à en augmenter l'intenſité, ſoit à attaquer pluſieurs maux à la fois. Les points principaux de cette méthode, ſont de commencer l'uſage du mercure ſublimé corroſif par un quart de grain, d'augmenter peu à peu, de ne jamais laiſſer prendre plus d'un grain par jour, d'avoir ſoin qu'il ſoit parfaitement diſſous & étendu dans quatre livres de quelque boiſſon adouciſſante que l'eſtomac ſupporte ſans peine, qui ſe mêle aiſément avec le ſang, & s'écoule facilement par les voies urinaires ou les organes de la tranſpiration. Si des circonſtances particuliéres empêchent de faire uſage de la diſſolution de mercure ſublimé corroſif en boiſſon, on peut la prendre en lavemens : adminiſtrée de cette maniere, elle ne produit pas ſes effets moins certainement & moins promptement : j'ai vu ce traitement réuſſir depuis trois ans, en ſuivant dans ſa conduite les regles de prudence qu'exigent tous les remedes très-actifs, & en prenant les précautions indiquées ci-deſſus. Ce n'eſt pas ſeulement pour la guériſon des maux vénériens que l'on continue de preſcrire & de recommander l'uſage interne de la diſſolution de ſublimé corroſif; ce remede a été ſuivi des plus heureux ſuccès dans les affections

écrouelleuses, le rachitis, les dartres & ophthalmies qui ne paroissoient pas vénériennes : on en trouvera des exemples authentiques dans les recueils d'observations publiés depuis un an en Angleterre. *Voy.* Medical Observations and inquiries by a Society of Physicians in London, vol. III, 1767. Medical Transactions published by the College of Physicians in London, vol. I, 1768. Cases and Practical Remarks in surgery Br. Benjamin Gooch. Norwich, 1767.

Fin du second Volume.

APPROBATION.

J'AI examiné, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chanceſier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Traité des Maladies qui ſont les plus communes dans les Armées & les Garniſons* : Je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion : je penſe même que cet Ouvrage ſera fort utile à ceux qui, par leur état, ſont employés dans les Hôpitaux militaires. FAIT à Paris, ce vingt-ſix Novembre mil ſept cent ſoixante-ſept.

DE JUSSIEU.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand'Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé DIDOT, le jeune, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *La Chirurgie d'Armée, contenant les plaies d'armes à feu & d'armes blanches, avec un Traité des Maladies qui ſont les plus communes dans les armées & les garniſons*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons

défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui auroit droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente les Manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Delamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur Delamoignon & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit reçue pour duement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le seizieme jour du mois de Décembre, l'an de grace 1767,

& de notre Regne le cinquante-troisieme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, Le Begue.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 719, folio 342, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Janvier 1768.

Signé, Ganeau, *Syndic*.

De l'Imprimerie de P. Alex. le Prieur, Imprimeur du Roi, 1769.